
U d'/of OTTAWA
39003002112588

ŒUVRES

DE

LE SAGE ET PRÉVOST.

IMPRIMERIE DE HUZARD-COURCIER



Ah! voila ma chère femme qui vient au devant de moi!

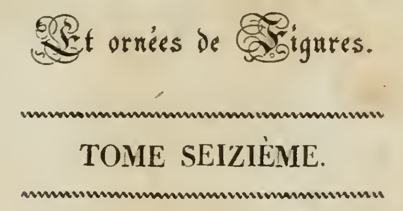
OEUVRES

DE

LE SAGE,

PRÉCÉDÉES

Des Éloges de LE SAGE qui ont partagé le Prix d'éloquence décerné par l'Académie française dans sa séance du 24 août 1822, par MM. MALITOURNE et PATIN;



Et ornées de Figures.

TOME SEIZIÈME.

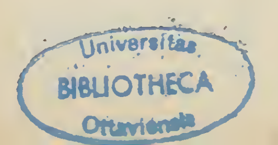


A PARIS,

CHEZ BOULLAND-TARDIEU, EDITEUR,

RUE DU BATTOIR, N° 12.

1823.



THÉÂTRE DE LA FOIRE.

TOME QUATRIÈME.

PIÈCES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

LA PÉNÉLOPE MODERNE,

PIÈCE EN DEUX ACTES,

Représentée à la foire Saint-Laurent en 1728.

PERSONNAGES.

M. LE COMTE DE LONGBOIS.

MADAME LA COMTESSE, sa femme.

ANGÉLIQUE, leur fille.

DORANTE, amant d'Angélique.

LE BARON DE LA GELINOTIÈRE, Mezzetin.

LE MARQUIS DE LA POULARDIÈRE, Arlequin.

OLIVETTE, suivante de la comtesse.

PIERROT, valet de la comtesse.

GROSCOLAS, jardinier du château.

SCARAMOUCHE, mari d'Olivette, et valet-de-chambre du comte.

Troupe de Fileuses et de Paysans.

Troupe de Bohémiens et de Bohémiennes.

Troupe de Pélerins et de Pélerines.

La Scène est devant un château en Anjou.

LA PÉNÉLOPE MODERNE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente dans l'enfoncement un vieux château, et une avenue dans les aîles.

SCÈNE PREMIÈRE.

PIERROT, OLIVETTE.

PIERROT.

Air : *A deux genoux près de Silvie.* n.° 85.

Oui, Pierrot vous aime.

OLIVETTE.

De grace,
Quittez ce discours ennuyeux.
Votre amour est fort mal en place.

PIERROT.

Hé! palsangué! (*bis*) placez-le mieux.

OLIVETTE.

Votre amour est fort mal en place.

PIERROT.

Hé! palsangué! placez-le mieux.

Oh! dame! mademoiselle Olivette, je ne sais plus par quel bout vous prendre; et si, je ne suis pas un mal-adroit, non. Depuis quinze jours que j'ai l'honneur d'être écuyer de madame la comtesse de Longbois, j'ai déjà gagné sa confiance.

Air de *Grimaudin.* n.° 6.

Pour votre cœur, je n'y vois goutte;
Je perds enfin,
Pour en vouloir trouver la route,
Tout mon latin :
J'ai beau me trouver gaillardin,
Votre air est toujours grimaudin.

OLIVETTE.

Vraiment, vraiment, je n'ai pas envie de rire.

PIERROT.

Pourquoi cela?

OLIVETTE.

Je vois bien, monsieur l'écuyer, que vous n'êtes pas encore parfaitement instruit de nos affaires.

PIERROT.

Mieux que vous ne pensez. Je sais, par exemple, que vous êtes la confidente des amours de M. Dorante et de mademoiselle Angélique, notre jeune maîtresse.

OLIVETTE, *à part.*

Le coquin! Qui diantre lui a dit cela?

PIERROT.

Je sais encore que M. le comte de Longbois

partit de ce château il y a dix ans, pour aller à certain pélerinage au-delà des monts; et que, depuis ce temps-là, madame la comtesse n'en a point reçu de nouvelles.

OLIVETTE.

Ne vous a-t-on pas dit aussi que Scaramouche, mon mari, l'a suivi dans ce maudit voyage?

PIERROT.

Oui. Hé bien?

OLIVETTE.

Hé bien!

Air: *M. de Lapalisse est mort.* n.° 44.

Le doute de leur trépas
Sans cesse agite nos ames :
Pierrot, cela n'est-il pas
Bien chagrinant pour des femmes?

PIERROT.

Assurément, et sur-tout pour des femmes qui ne seroient pas fâchées d'être veuves.

OLIVETTE.

Oh! il ne tient qu'à nous de nous donner pour telles, et de nous remarier, ma maîtresse et moi, sans choquer les bienséances. Nous avons en main des certificats de la mort de nos maris, et des galants à choisir.

PIERROT.

Que ne profitez-vous donc de l'occasion?

Air: *Je ne veux plus aller de jour.* n.° 86.

Pourquoi toutes deux sottement
Vouloir vous montrer si féroces,

Quand vous pouvez honnêtement
Convoler en secondes noces?
Convoler (*bis*) en secondes noces.

OLIVETTE.

Nous ne sommes pas pressées. D'ailleurs, je t'avouerai de bonne foi que nous avons trouvé les certificats un peu verreux.

PIERROT.

Comment donc?

OLIVETTE.

Nous les soupçonnons d'être l'ouvrage de quelques-uns de nos amants, qui vouloient lever par-là tout obstacle.

PIERROT.

Oh! pardi! à votre place, je ne soupçonnerois personne! Je me servirois bonnement des certificats, et j'en chargerois la conscience des faussaires.

OLIVETTE.

Pour moi, je n'en suis point tentée; mais je ne serois pas fâchée que madame voulût prendre les certificats du bon côté: cela pourroit me valoir une poignée de pistoles.

PIERROT.

Et à moi aussi.

OLIVETTE.

Air: *Comme un coucou que l'amour presse.* n.° 27.

Certain seigneur du voisinage
Près d'elle implore mon appui.

PIERROT.

Un autre seigneur de village
M'a prié de parler pour lui.

OLIVETTE.

Le galant, à qui j'ai promis mes bons offices, est un capitaine réformé; il se nomme le marquis de la Poulardière.

PIERROT.

L'amoureux, qui est sous ma protection, a aussi porté les armes; il s'appelle le baron de la Gelinotière.

OLIVETTE.

Mon marquis est très-riche; mais il n'est pas fort avenant.

PIERROT.

Mon baron est fort à son aise; mais il n'est pas non plus de trop bonne défaite.

Air : *Du Cap de Bonne-Espérance.* n.° 9.

Sa mine est peu gracieuse.
Du ciel il n'a pas reçu
Une taille avantageuse,
Il est manchot et bossu :
Mais à sa bosse effroyable
Il donne un nom favorable ;
Et, de lui-même entiché,
Dit que c'est un air penché.

OLIVETTE.

Même air.

Mon marquis a, par nature,
Le visage moricaud,
Les yeux de ronde figure,
Le nez en pied de réchaud :

Et quoiqu'il n'ait qu'une jambe,
Il fait le vif et l'ingambe ;
Dit que sa jambe de bois
Lui donne un air de grivois.

PIERROT.

Comme nous ne savons pas qui de nous deux réussira dans sa négociation, voulez-vous que nous soyons de moitié ?

OLIVETTE.

Très-volontiers.

PIERROT.

Mais, avant que je négocie pour les autres, trouvez bon que mon amour vous présente encore une requête.

OLIVETTE.

Air : *Un jour Pierrot voyant Margot.* n.° 87.

Sur ta requête, mon enfant,
Olivette écrira : Néant.
Rien ne peut me rendre infidelle ;
Je veux toujours, dans ce château,
Gémir en chaste tourterelle,
En attendant (*bis*) mon tourtereau,
En attendant mon tourtereau.

PIERROT.

Oh ! têtebille ! je ne suis point la dupe de cette tourterelle-là. Je la vois un peu trop souvent prendre son vol du côté du jardin, où Groscolas, notre jardinier....

OLIVETTE, *l'interrompant.*

Que veux-tu dire, mauvais esprit ? Ne sais-tu pas que je suis obligée de le voir tous les jours ? Madame aime les fleurs.

Air : *Je ne suis né ni roi ni prince.* n.° 36.

Sitôt qu'elle en veut de nouvelles,
Groscolas connoît les plus belles;
Nous allons ensemble au jardin
En cueillir tous deux pour lui plaire :
C'est un bouquet chaque matin.

PIERROT.

Vous êtes long-temps à le faire.

OLIVETTE.

Tais-toi, babillard.

PIERROT.

Et quand vous vous promenez le soir dans cette avenue avec le tabellion.... Hem ?

OLIVETTE.

Tais-toi donc, te dis-je. Je vois le marquis de la Poulardière qui me cherche.

SCÈNE II.

PIERROT, OLIVETTE, LE MARQUIS DE LA POULARDIERE, Arlequin.

LE MARQUIS, *à Olivette.*

Air : *Amis, sans regretter Paris.* n.° 21.

Du beau feu dont je suis brûlé,
Dis-moi, chère Olivette,
A ta maîtresse as-tu parlé ?
Est-ce une affaire faite ?

OLIVETTE.

Non. Je n'ai pu trouver encore le moment favorable.... Mais, chut ! Voici un de vos rivaux.

LE MARQUIS.

Il n'est pas possible!

PIERROT, *à Olivette.*

C'est M. le baron de la Gelinotière qui vient me demander audience.

SCÈNE III.

PIERROT, OLIVETTE, LE MARQUIS, LE BARON DE LA GELINOTIERE, Mezzetin.

LE BARON, *appelant Pierrot.*

St, st!

Air : *La mirtanplain.* n.° 315.

As-tu dit un petit mot
A ma ravissante?
De ma dame, cher Pierrot,
La mirtanplain laure larigot,
Est elle contente? (*bis*)

PIERROT, *bas au baron.*

Paix! Bouche cousue! Vous voyez un amoureux de la comtesse.

LE BARON, *bas.*

Qui? Le marquis!

PIERROT, *bas.*

Oui, vraiment.

LE BARON, *bas à Pierrot.*

Air : *Ah! que Colin l'autre jour me fit rire!* n.° 435.

Quoi! pour rival j'aurois ce personnage?

LE MARQUIS, *bas à Olivette.*

Pour concurrent j'ai ce plaisant visage?

TOUS DEUX *bas, l'un à Pierrot et l'autre à Olivette.*

Le joli galant que voilà!

TOUS QUATRE.

Ha! ha! ha! ha! ha! ha! ha!
ha! ha! ha! ha! ha!

LE MARQUIS *au Baron, le saluant comiquement.*

Air : *Serviteur à M. Vivien.* n.° 497.

Serviteur au baron charmant
De la Gelinotière.

LE BARON, *au Marquis.*

Je vois avec ravissement
Le marquis de la Poulardière.

TOUS DEUX.

Serviteur au { baron / marquis } charmant
{ De la Gelinotière. / Sieur de la Poulardière.

LE MARQUIS, *bas à Olivette.*

Air : *Place au régiment de la calotte.* n.° 498.

Admire cet original.

LE BARON, *bas à Pierrot.*

Que dis-tu de cet animal?

LE MARQUIS, *bas à Olivette.*

Il vient traverser ma tendresse.

LE BARON, *bas à Pierrot.*

Il vient me souffler la comtesse.

OLIVETTE, *bas au Marquis.*

Monsieur, on ne se connoît pas.

PIERROT, *bas au Baron.*

Il croit avoir tous vos appas.

LE MARQUIS, *bas à Olivette.*

La plaisante marotte!

PIERROT ET OLIVETTE, *bas l'un à l'autre.*

Hé! plan, plan, plan!
Place au régiment
De la calotte!

LE BARON, *haut au Marquis, d'un ton railleur.*

J'apprends, monsieur, que nous venons tous deux ici dans le même dessein. Je vous demande pardon, si j'ai l'audace d'aller sur vos brisées.

LE MARQUIS, *au Baron, du même ton.*

Oh! c'est moi qui suis un téméraire de coucher en joue un lièvre que vous poursuivez.

LE BARON.

Air : *O turlutaine.* n.° 88.

Sur moi, mon beau capitaine,
Auprès de l'objet chéri
Vous l'emporterez sans peine :
O turlutaine!

LE MARQUIS.

Non, vous êtes trop genti :
Turlutu, tantalcri.

LE BARON.

Ne plaisantons point, monsieur le marquis. Vous savez que j'ai bec et ongles.

LE MARQUIS.

Vous savez que je ne suis pas manchot.

LE BARON.

Je suis fort bien sur mes jambes.

LE MARQUIS.

Oui, vous êtes un brave. Vous n'aimez point à montrer le dos à personne.

OLIVETTE.

Eh ! messieurs, ne vous échauffez point !

PIERROT.

Laissez là les compliments.

LE BARON.

Air : *J'ai fait souvent résonner ma musette.* n.° 62.

Vous aurez beau galoper la comtesse,
Pauvre boiteux, vous ne l'atteindrez pas.

LE MARQUIS.

Pauvre manchot, quelqu'ardeur qui vous presse,
Vous ne l'aurez jamais entre vos bras.

OLIVETTE.

Trève d'invectives, messieurs. Voulez-vous bien vous en rapporter à moi?

LE BARON.

Très-volontiers.

LE MARQUIS.

Soit.

OLIVETTE.

Il faut vous conduire en rivaux raisonnables ; laisser prononcer entre vous madame la comtesse.

Air : *Sans dire mot.* n.° 248.

Celui des deux qui lui plaira
Près de la dame restera ;
Et l'autre se retirera
Sans dire mot,
Sans sonner mot.

PIERROT.

Et sa chaumière gagnera
Au grand galop.

LE MARQUIS.

Tope.

LE BARON.

J'y consens.

OLIVETTE.

Ce n'est que par des soins, des empressements, des fêtes galantes; ce n'est que par ces paisibles combats que vous devez vous disputer une si précieuse conquête.

LE MARQUIS.

Par des fêtes galantes! Hé, ventrebleu! c'est où je brille!

LE BARON.

C'est mon fort.

Air : *La curiosité.* n.° 331.

De mon esprit galant je vais faire connoître
La beauté :
Je m'en vais préparer une fête champêtre.

LE MARQUIS, *se moquant.*

La rareté!

LE BARON.

Et vous, marquis railleur; que ferez-vous paroître?

LE MARQUIS.

La curiosité.

(Ils s'en vont en se raillant l'un l'autre.)

SCÈNE IV.

PIERROT, OLIVETTE.

PIERROT, *riant.*

Ha! ha! ha! les drôles d'amoureux! Proposons-les toujours à bon compte.

OLIVETTE.

Ce n'est pas une petite affaire que d'entreprendre le bonheur de pareils soupirants.

Air du vaudeville des *Amants ignorants.* n.° 499.

Notre Vulcain et notre Ésope,
Aux yeux de notre Pénélope,
Auront, je crois, fort peu d'appas.

PIERROT.

Ne les proposons pas.

OLIVETTE.

Mais assez souvent, par caprice,
La femme prend pour un Narcisse
Une figure du Japon.

PIERROT.

Hé! proposons-les donc.

OLIVETTE.

Air : *Quand on a prononcé ce malheureux oui.* n.° 215.

Taisons-nous, j'aperçois madame la comtesse.
Quelque fâcheux avis cause-t-il sa tristesse ?
Je crois son mari mort, à cet air si dolent.

PIERROT.

Et moi, c'est à cet air que je le crois vivant.

SCÈNE V.

PIERROT, OLIVETTE, LA COMTESSE, *travaillant à un morceau de tapisserie.*

LA COMTESSE.

Air : *Si tôt qu'à table on veut chanter.* n.° 500.

Que mon état est languissant !
Cher époux, que ma peine est rude !
T'ai-je perdu ? N'es-tu qu'absent ?
Viens finir mon incertitude.

PIERROT.

Monsieur le comte a très-grand tort
De ne pas mander s'il est mort.

LA COMTESSE, *soupirant.*

Ahi !

OLIVETTE.

Air : *Passerons-nous sans amours.* 501.

Vous passez dans les tourments
Vos plus beaux ans.
Vous avez soutenu
Déjà dix ans d'absence :
Dix ans de patience !
Ah ! que de temps perdu !

LA COMTESSE, *continuant de soupirer.*

Ouf !

OLIVETTE.

Craignez de vous repentir trop tard d'avoir dédaigné les hommages de tant d'amants.

PIERROT.

Au-lieu de pleurer votre mari, vous devriez plutôt songer à le remplacer.

LA COMTESSE.

Air : *On dit que vos parents.* n.° 202.

Oui ; mais s'il n'est pas mort?

PIERROT.

Il est encore en vie.
En ce cas à vos yeux que ne s'est-il offert ?
De vous il se soucie
Comme de Jean de Vert.
Qui quitte la partie,
La perd.

OLIVETTE.

Si madame trouvoit à-propos de se consoler, monsieur le marquis de la Poulardière feroit noblement les frais de la consolation.

PIERROT.

Monsieur le baron de la Gelinotière ne demanderoit pas mieux non plus que de faire une accolade de ses armoiries avec celles de madame la comtesse.

LA COMTESSE, *à Olivette.*

Le marquis de la Poulardière ? (*A Pierrot.*) Le baron de la Gelinotière ? Ces messieurs me font trop d'honneur.

OLIVETTE.

Peut-être ne les trouverez-vous pas tous deux assez aimables pour....

LA COMTESSE.

Je les estime l'un et l'autre; et le triste fruit de leurs travaux guerriers ne mettroit point d'obstacle à leur bonheur ; mais, dans la situation où

je suis, il ne m'est pas permis de les flatter de la moindre espérance.

PIERROT, *à part, s'en allant.*

Bon! Je m'en vais porter cette nouvelle à mon baron.

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, OLIVETTE.

LA COMTESSE.

A-présent que nous voilà seules, ne me cachez rien, Olivette. Convenez que la demande du marquis n'est pas l'unique commission dont vous soyez chargée.

OLIVETTE.

Moi, madame! (*A part.*) Que veut-elle dire?

LA COMTESSE.

Vous-même.

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.* n.° 12.

Vous ne parlez point de Dorante.

OLIVETTE, *à part, troublée.*

Elle devine, apparemment,
Que c'est moi qui suis confidente
D'Angélique et de son amant.

LA COMTESSE, *à part.*

Elle est interdite; je vois bien que mon soupçon n'est pas mal fondé. (*Haut.*) Allons, Olivette, je vous permets de me parler sincèrement sur le chapitre de Dorante.

OLIVETTE.

Hé! que voulez-vous que je vous en dise ?

LA COMTESSE.

Air : *Ho ! ho ! ha ! ha !* n.° 283.

Malgré votre air discret,
Allez, je le vois bien,
Vous savez son secret ;
Vous ne m'en dites rien ;
Ho ! ho ! ha ! ha !
Hé ! comment donc ? Pourquoi cela ?

OLIVETTE, *à part.*

Pierrot auroit-il jasé ?

LA COMTESSE, *souriant.*

Je ne vois que trop le motif des visites que me rend le passionné Dorante.

OLIVETTE.

Air : *Il est vrai que j'aime en deux lieux.* n.° 503.

A votre air, vous ne blâmez pas
Sa secrette tendresse.

LA COMTESSE.

Olivette, il faut bien, hélas !
Excuser la jeunesse !

OLIVETTE.

J'en suis charmée, vraiment. Ho ! ho ! vous avez donc découvert le mystère ?

Air : *Ton humeur est Catherine.* n.° 144.

Je n'osois pas vous le dire.

LA COMTESSE.

Vous savez pourtant parler.

OLIVETTE.

Dorante, il est vrai, soupire.

LA COMTESSE.

Pourquoi le dissimuler ?

OLIVETTE.

Il vous demande la grace,
Si vous approuvez son choix,....

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

De remplir bientôt la place
Du feu comte de Longbois.

OLIVETTE, *à part.*

Je ne m'attendois pas à cette chute-là. Malepeste! Le secret de nos jeunes amants l'a échappé belle!

LA COMTESSE.

Mais, écoute; oublie la confidence qu'il t'a faite.

Air : *Ce n'est point par effort qu'on aime.* n.° 72.

Ne me parle point de Dorante,
Si tu redoutes mon courroux.
Je ne puis remplir son attente;
Je ne pense qu'à mon époux.
Ne me parle point de Dorante.

OLIVETTE.

Je vais m'en taire comme vous.

LA COMTESSE.

Cessons de nous entretenir de lui.

OLIVETTE.

Soit.

LA COMTESSE.

Mais, attendez; je suis obligée d'en parler encore une fois, malgré moi. Je le vois de temps en temps avec Angélique.

OLIVETTE.

Et moi aussi ; je voudrois de tout mon cœur qu'il pût s'attacher à elle, et vous épargner par-là les importunités dont vous êtes menacée.

LA COMTESSE.

C'est être trop obligeante.

OLIVETTE.

Oh ! je lis dans votre pensée.

Air : *Qu'on apporte bouteille.* n°. 20.

Vous souhaitez qu'il l'aime,
Afin de l'écarter.

LA COMTESSE.

Laissez-moi souhaiter moi-même.

OLIVETTE.

Je sais mieux que vous souhaiter.

LA COMTESSE.

Voici ma fille ; laissez-nous ensemble.

SCÈNE VII.

LA COMTESSE, ANGÉLIQUE.

LA COMTESSE, *à part.*

Les discours de cette créature-là me font soupçonner que Dorante aime Angélique. (*Haut.*) Venez, ma fille.

Air : *On n'aime point dans nos forêts.* n.° 32.

Je veux enfin combler vos vœux.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Sa douceur passe mon attente.

LA COMTESSE.

Je veux vous faire un sort heureux.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Veut-elle me donner Dorante?

LA COMTESSE.

Je sais ce qui vous conviendra.

ANGÉLIQUE, *haut.*

Je ferai ce qu'il vous plaira.

LA COMTESSE.

Air : *Mon père, je viens devant vous.* n.° 19.

Vous savez que, depuis dix ans,
Votre père a quitté la France.
Comment ai-je pu si long-temps
Supporter sa cruelle absence?
Puis-je vivre encore aujourd'hui!

ANGÉLIQUE.

Je conçois bien tout votre ennui.

LA COMTESSE.

Non, non, vous ne le concevez pas. Il faut avoir été mariée ; il faut avoir aimé un mari, pour concevoir toute la douleur, toute l'inquiétude que cause son éloignement.

ANGÉLIQUE.

Je ne connois que trop vos peines!

Air : *Pour passer doucement la vie.* n.° 59.

Je les apprends par la tristesse
Qu'en votre cœur je vois réguer.

LA COMTESSE.

Et moi, j'apprends, par ma tendresse,
Que je dois vous les épargner.

ANGÉLIQUE.

Air : *Ne m'entendez-vous pas.* n.° 10.

Non, ne m'épargnez pas!

LA COMTESSE.

Une fille, à votre âge,
Sous le faix du ménage
Succomberoit, hélas!

ANGÉLIQUE.

Non, ne m'épargnez pas!

LA COMTESSE.

Avouez, ma fille, que les gens mariés sont les plus malheureux de tous les mortels.

Air : *Voulez-vous savoir qui des deux?* n.° 13.

Dites que l'hymen le plus doux
A très-peu de beaux jours pour nous :
Qu'il est le bourreau d'une femme :
Que c'est un funeste lien.

ANGÉLIQUE.

Pourquoi le dirois-je, madame?
En vérité, je n'en sais rien.

LA COMTESSE.

Si vous l'ignorez, rapportez-vous-en à votre mère; mon mari cause tout le malheur de ma vie.

Air : *Comme un coucou que l'amour presse.* n.° 27.

Depuis que je l'ai, je soupire:
Pour moi les plaisirs sont perdus.

ANGÉLIQUE.

Apparemment, vous voulez dire,
Depuis que vous ne l'avez plus.

LA COMTESSE.

Que de tourments ont agité mon cœur!

Air : *J'entends déjà le bruit des armes.* n.° 43.

Soins inquiets, trop vive flamme,
Cruels soupçons, transports jaloux,
Que d'affreux tyrans de notre ame!
Je veux vous sauver de leurs coups.

ANGÉLIQUE.

Je ne mérite pas, madame,
D'être plus heureuse que vous.

LA COMTESSE.

Vous le serez pourtant.

Air du *Branle de Metz*. n.° 68.

Au tumulte du ménage,
Ah! que n'ai-je préféré
Cet asile révéré,
Que cherche une fille sage!
Le couvent, rien n'est si doux,
C'est un port loin du naufrage;
Le couvent rien n'est si doux.

ANGÉLIQUE.

Eh! comment le savez-vous?

Vous n'y avez jamais été.

LA COMTESSE.

D'accord; mais je le sais, et vous le saurez aussi bientôt.

ANGÉLIQUE.

Permettez-moi, madame, de vous avouer que j'ai une répugnance invincible pour le parti que vous me proposez.

LA COMTESSE.

Allez, allez, vous vaincrez votre répugnance; vous ferez comme votre tante.

Air : *Je ne suis né ni roi ni prince*. n.° 36.

Quand on la fit religieuse,
Elle fut d'abord furieuse;
C'étoit un franc petit dragon,
Qui maudissoit les destinées :
Mais elle devint un mouton,
Au bout de quinze ou vingt années.

Je vous laisse faire vos réflexions là-dessus ; mais disposez-vous à m'obéir de bonne grace.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VIII.

ANGÉLIQUE, *seule.*

Air des *Folies d'Espagne.* n.° 31.

Ah ! quel revers ! Infortuné Dorante,
Pour moi, pour vous, quel sujet de douleur !
On va bientôt vous ravir votre amante ;
Mais on ne peut vous enlever son cœur.

SCÈNE IX.

ANGÉLIQUE, OLIVETTE.

OLIVETTE.

Hé bien, comment vous trouvez-vous de la compagnie de madame votre mère ?

ANGÉLIQUE.

Air : *Il n'est rien de plus tendre.* n.° 504.

Ah ! ma chère Olivette,
Plains mon cruel tourment !
Ma mère incessamment
Me met dans la retraite,
Et m'ôte mon amant.
Ah ! ma chère Olivette,
Plains mon cruel tourment !

OLIVETTE.

Vraiment, je n'en suis point surprise ; je viens

de voir le ſond de son cœur ; elle ne veut pas que Dorante soit à vous.

ANGÉLIQUE.

Air : *Vous m'entendez bien.* n.° 143.

Elle n'en veut point ! Hé ! pourquoi
N'en vouloir pas ?

OLIVETTE.

Pardonnez-moi ?
Elle veut bien le prendre :

ANGÉLIQUE.

Hé bien ?

OLIVETTE.

Mais non pas pour son gendre,
Vous m'entendez bien.

ANGÉLIQUE.

O ciel ! que m'apprends-tu ?

OLIVETTE.

Je vous apprends la vérité.

Air : *Adieu, ma chère maîtresse.* n.° 505.

De Dorante elle est charmée.

ANGÉLIQUE.

A qui puis-je avoir recours !
Je vais donc être enfermée
Pour le reste de mes jours !

OLIVETTE.

Air : *Je me ris de qui fait le brave.* n.° 81.

Non, non, consolez-vous, ma fille,
Au couvent vous n'irez jamais.
Pour regarder par une grille
Ces yeux fripons ne sont pas faits.
Non, non, consolez-vous, ma fille,
Au couvent vous n'irez jamais.

ANGÉLIQUE.

Pourras-tu bien détourner ce malheur?

OLIVETTE.

Je l'espère. Je veux engager Dorante à feindre de l'amour pour madame la comtesse.

ANGÉLIQUE.

Le remède sera peut-être pire que le mal.

OLIVETTE.

Ne craignez rien.

Air du vaudeville du *Procès des théâtres*. n.° 506.

Par-là, madame votre mère
Sur vous se tranquillisera;
Et croyant plaire,
Laire, lanlaire,
O gué lonla;
Et croyant plaire,
Bien moins sévère
Vous sera.

ANGÉLIQUE.

Cela nous mènera bien loin.

OLIVETTE.

Oh! s'il vous plaît, ne songeons qu'à remédier au mal présent. Abandonnez-vous à ma prudence.

ANGÉLIQUE, *s'en allant.*

Je te laisse faire.

SCÈNE X.

OLIVETTE, *seule.*

La fâcheuse conjoncture pour la pauvre Angélique!... Ha! voici Groscolas qui vient à moi! Ce

drôle-là me suit par-tout. Je lui ai trop laissé voir ma tendresse. Affectons de la sévérité; ou plutôt, évitons son entretien.

Air : *Un de nos bergers l'autre jour.* n.° 469.

C'est ce que me dit la raison : (*bis*)
Mais à m'éloigner du fripon
Ma lenteur est extrême.
On a des jambes de coton,
Quand on fuit ce qu'on aime.

SCÈNE XI.

OLIVETTE, GROSCOLAS.

GROSCOLAS.

Air : *Mirlababibobette.* n.° 125.

Vous voyez toujours sur vos pas,
Mirlababibobette,
Groscolas.
Il viant savoir quand Olivette,
Milababi, Sarlababo, Mirlababibobette,
Sarlababorita,
L'épousera.

OLIVETTE.

Vous êtes bien pressant, monsieur Groscolas. Vous devenez importun.

GROSCOLAS.

Morgué! je vois bian pourquoi vous lantibornez. C'est que monsieu Faux-seing le tabellion de ce village, vous a promis qu'ous seraiz sa minagère. Vous aimez mieux être notaresse que jardignière: mais, prenez-y garde, je vous en avartis.

Air : *Quand le péril est agréable.* n.° 2.

Ne vous barcez pas de chimères,
Laissez là le gratte-papier :
En minage un bon jardignier
Vaut mieux que trois notaires.

OLIVETTE.

M. Faux-seing ne doit point vous ſaire ombrage; je l'ai congédié ce matin.

GROSCOLAS.

Et ça pour l'amour de moi ?

OLIVETTE, *souriant.*

C'est ce que je ne suis point obligée de vous dire.

GROSCOLAS.

Non; mais ça est vrai, car vous riez.

Air : *Voyelles anciennes.* n.° 293.

Je sis donc sûr, mon petit cœur,
Du défructu de Scaramouche.

OLIVETTE.

Ce nom réveille ma douleur,
Et ma vertu s'en effarouche.

GROSCOLAS.

Vous pleurez depis son départ.

OLIVETTE.

Ma douleur n'est point épuisé, é, é, é, é, é, é, e.

GROSCOLAS.

Depis dix ans qu'alle vous sart,
Alle doit être bian usé, é, é, é, é, é, e.

OLIVETTE.

Une ſois pour toutes, laissez-moi en repos. J'ai un mari.

GROSCOLAS.

Pouf! Attendez-le sous l'orme. Allez, je vous le çartifie bian trépassé.

OLIVETTE.

Je n'en ai point de certitude.

GROSCOLAS.

N'importe. Regardons-le comme un homme mort.

Air : *Baise-moi donc, me disoit Blaise.* n.° 454.

Marions-nous, ne vous déplaise.

OLIVETTE.

Vraiment (*bis*) je ne suis pas si niaise;
Je ne veux point faire un faux pas.

GROSCOLAS.

Pour mari vous pouvez me prendre.

OLIVETTE.

Si l'autre revient?

GROSCOLAS.

En ce cas,
J'en serai quitte pour vous rendre.

OLIVETTE.

Ce n'est pas là mon compte. Tout ce que je puis vous accorder, c'est la survivance de Scaramouche. Vous lui succéderez, quand je serai bien assurée de sa mort.

GROSCOLAS.

C'est queuque chose que ça; mais,

Air : *Eh! pourquoi donc dessus l'herbette?* n.° 519.

Il faut, en attendant la preuve
De ce joyeux trépassement,

Que vous boutiez mon enjoûment
Tous les jours à l'épreuve;
Je savons radicalement
Consoler une veuve.

OLIVETTE.

A-la-bonne-heure. Mais j'ai un petit avis à vous donner. Ne vous livrez pas à de ſolles espérances. Vous m'entendez?

GROSCOLAS.

Air : *Tians, Pierrot, veux-tu savoir.* n.° 507.

Ah! que sart-il d'être aimé,
Pour n'être heureux qu'en peinture?
Un amant bian affamé,
Veut avoir de la pâture.
Ho! palsangué! ne laissez pas
L'amour du pauvre Groscolas
Languir sans nourriture.

OLIVETTE.

Oui-dà!

Air : *Quand je vous ai donné mon cœur.* n.° 494.

Traiter un amant en mari!
Je sais ce qu'il en coûte.
Quand l'Amour est si bien nourri,
Le fripon se dégoûte :
Pour le voir toujours vif et sain,
Il faut qu'il meure un peu de faim.

GROSCOLAS.

Serpedié! mademoiselle Olivette, n'y aura pas de presse à votre aubarge. Si vous régalez comme ça les Amours, vous les feraiz tomber en chartre.

OLIVETTE.

Oh! que non!

GROSCOLAS.

Le mian aime la bonne chère.

OLIVETTE.

Air : *Ma raison s'en va beau train.* n.° 165.

L'espoir d'un bonheur charmant
Doit nourrir un tendre amant.
Les droits d'un époux
Ne sont pas si doux.

GROSCOLAS.

Je vois bian, barguigneuse,
Qu'il ne faut attendre de vous
Que de la viande creuse,
Lonla ;
Que de la viande creuse.

SCÈNE XII.

OLIVETTE, GROSCOLAS, LE BARON.

OLIVETTE.

Que cherche monsieur le Baron ?

LE BARON.

Je cherchois Pierrot, pour lui dire que je viens de rassembler les fileuses du village et leurs amants, pour donner une petite fête à madame la comtesse. Je venois le prier de la lui faire agréer.

OLIVETTE.

C'est un soin dont je veux bien me charger pour lui. Que nous allons nous réjouir !

Air : *Changement pique l'appétit.* n.° 508.

Groscolas et sa douloureuse
Vont à cette bande joyeuse
Se joindre tous deux.

GROSCOLAS.

C'est bian dit :
Plus on est de foux, plus on rit.

LE BARON, *à la Cantonnade.*

Avancez, mes enfants.

SCÈNE XIII.

OLIVETTE, GROSCOLAS, LE BARON, TROUPE DE FILEUSES ET DE PAYSANS.

(*Marche pour les Fileuses et les Paysans.*)

Musette *de M. Gillier.* n.° 509.

UNE FILEUSE.

Je ne veux aimer que Colin ;
Car il m'amuse, en filant mon lin.
C'est un amant badin,
Qui rit sans cesse sous l'ombrage :
Du chagrin
Il fuit jusqu'à l'image.
Je ne veux aimer que Colin ;
Car il m'amuse, en filant mon lin.
Il est pressant, vif et mutin,
Quelquefois même il n'est pas sage.
Pour corriger ce lutin,

Il faut quitter mon ouvrage.
Je ne veux aimer que Colin,
Car il m'amuse, en filant mon lin.

On danse. La danse est coupée par l'air suivant.

UN PAYSAN.

Air de *M. Gillier.* n.° 510.

Je ne connoissions pas autrefois dans nos champs
Ce que c'étoit qu'une coquette;
Nos grands-papas avec nos grands-mamans
S'aimiont tretous à la franquette:
Mais, morguienne, à-présent queu changement piteux
Dans nos affaires amoureuses!
Nos bargères sont des changeuses,
Et nos bargers sont des tricheux.

On reprend la danse; après quoi on chante le vaudeville.

VAUDEVILLE.

Air de *M. Gillier.* n.° 511.

Premier couplet.

Quand d'une belle on croit devoir se plaindre,
Loin de ses yeux on ne peut se contraindre,
On laisse éclater son courroux:
Mais, dès qu'on revoit ce qu'on aime,
Il reprend son pouvoir suprême:
On file doux.

Second couplet.

Avant l'hymen, l'amant toujours soupire,
Toujours il presse, il demande, il désire,

Il meurt, s'il ne devient époux :
Après l'hymen, mari facile,
Il laisse sa moitié tranquille :
Il file doux.

Troisième couplet.

Si, par hazard, on trouve une cruelle
Dans l'opéra, verra-t-on la rébelle
D'amour braver long-temps les coups !
Non, les déesses de ce temple
Lui donneront bientôt l'exemple
De filer doux.

Quatrième couplet.

Dans ses discours un barbon téméraire
Fait le cadet, s'empresse de nous plaire
Et d'obtenir un rendez-vous :
Mais accordons-nous sa requête,
Au beau milieu du tête-à-tête
Il file doux.

Cinquième couplet, paysan.

Quand les mamans sont par trop rigulières,
Et qu'alles ont des filles garçonnières,
Elles les assommont de coups :
Mais les mamans qui sont gaillardes,
Avec leux filles égrillardes
Filont bian doux.

Sixième couplet.

Certains maris songent à la vengeance,
Lorsqu'un galant ne peut, par la finance,
Apaiser leurs transports jaloux :
Mais, dès que chez eux l'opulence
Plante la corne d'abondance,
Ils filent doux.

Septième couplet.

Quand d'une pièce un auteur fait lecture,
Si quelqu'ami doucement la censure,
Souvent il se met en courroux :
Mais, quand le bon goût du parterre
Lui déclare une juste guerre,
Il file doux.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le Théâtre représente la même décoration qu'au premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

DORANTE, OLIVETTE.

OLIVETTE.

En vérité, monsieur Dorante, vous vous piquez d'une fidélité trop scrupuleuse. Quoi? parce que vous aimez la fille,

Air : *Pour faire honneur à la noce.* n.° 50.

Vous n'osez dire à la mère
Que vous brûlez pour ses appas!
Un tel mensonge, en pareil cas,
A mille gens ne coûte guère.
Vous n'osez dire à la mère
Que vous brûlez pour ses appas!

DORANTE.

Je ne puis m'y résoudre.

OLIVETTE.

Mais il le faut, si vous voulez sauver Angélique. Je connois sa mère; c'est une femme bien obstinée.

Air : *Pour le mariage, bon.* n.° 332.

Faites-lui donc votre cour :
Prenez un peu sur vous-même :
Montrez-lui beaucoup d'amour,
Une politesse extrême.

DORANTE.

De la politesse,
Bon ;
Mais de la tendresse,
Non.

OLIVETTE.

Cela ne suffira pas pour la tromper.

DORANTE.

Pardonnez-moi.

Air : *Je ne veux de Tircis qu'entendre les chansons.* n.° 512.

Puisque vous m'assurez que j'ai gagné le cœur
De notre sévère comtesse,
Je pourrai flatter son erreur,
Sans blesser ma délicatesse.

OLIVETTE.

Je n'en sais rien.

DORANTE.

Air : *J'offre ici mon savoir-faire.* n.° 95.

D'un objet qui nous enchante
Tout se rapporte à notre feu :
Nous prenons pour un tendre aveu
La moindre parole obligeante.
Nous prenons, etc.

OLIVETTE.

Ho ! bien, faites donc comme vous l'entendrez ; mais songez à ce que dit l'Opéra.

Air : *Le vin a des charmes puissants.* n.° 292.

Dans ce guidon des amoureux
On lit cette belle sentence :
Il faut souvent pour être heureux
Qu'il en coûte un peu d'innocence.

DORANTE.

Je ferai mieux ; j'ai vu à deux pas d'ici des Bohémiennes ; je vais les engager à seconder une idée qui me vient dans ce moment.

(*Il sort.*)

SCÈNE II.

OLIVETTE, *seule.*

Allons informer Angélique de l'entretien que je viens d'avoir avec son amant.... Mais voici mon marquis qui s'approche.

SCÈNE III.

OLIVETTE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *riant à gorge déployée.*

Ha ! ha ! ha ! ha ! ha !

OLIVETTE, *à part.*

Qu'a-t-il donc à rire ?

LE MARQUIS.

Air : *Din, dan, don.* n.° 107.

Chère Olivette, tu me vois
Bien content.

OLIVETTE.

Je m'en aperçois.

Qu'avez-vous?

LE MARQUIS.

Ma foi, la Gelinotière
Aura du dessous;
Et la Boulardière
Triomphera de tous ses jaloux.

OLIVETTE.

Comment donc?

LE MARQUIS.

La fortune, mon enfant, prête la main à mon amour; elle vient de me fournir l'occasion de donner une fête, mais une fête, qui doit enterrer le baron et toutes ses fileuses.

OLIVETTE.

Que sera-ce donc que cette merveilleuse fête?

LE MARQUIS.

Une comédie.

OLIVETTE.

Une comédie! Voilà du fruit bien nouveau pour nous.

LE MARQUIS.

Oui, je ferai représenter ce soir une comédie au château.

OLIVETTE.

Une comédie françoise, apparemment?

LE MARQUIS.

Non, cela est trop sérieux.

OLIVETTE.

Une comédie italienne ?

LE MARQUIS.

Fi ! cela est trop badin.

OLIVETTE.

Air : *Le cabaret est mon réduit.* n.° 216.

Hé ! qu'est-ce donc que l'on joûra ?
Que monsieur le marquis s'explique.

LE MARQUIS.

Hé bien, il s'expliquera :
C'est un opéra comique.

OLIVETTE, *surprise.*

C'est un opéra !

LE MARQUIS.

C'est un opéra.

OLIVETTE.

C'est un opéra !

LE MARQUIS.

Comique.

J'ai arrêté une bande d'acteurs forains, qui passoient par ce village avec une charreté de décorations et de filles. Je les ai fait mettre dans une grange, où ils sont à boire, et à répéter la pièce qu'ils doivent jouer tantôt.

OLIVETTE.

Mais qu'appelez-vous un opéra comique ? Je ne connois point cela.

LE MARQUIS.

C'est la plus drôle de chose du monde. Ma comtesse en sera charmée.

Air : *De Paris jusqu'au Mississipi.* n.° 178.

Ce spectacle la divertira :
A force de rire elle pleurera.
Ce croustilleux genre d'opéra
Est un pot-pourri qui toujours plaira.
C'est du lyrique,
C'est du comique,
C'est du tragique :
Les spectacles sont tous dans celui-là.

OLIVETTE.

Je suis curieuse de le voir.

LE MARQUIS.

Tu n'as pas encore parlé de ma passion, n'est-ce pas?

OLIVETTE.

J'en ai touché un petit mot en passant.

LE MARQUIS.

Hé bien ! qu'a-t-elle dit?

OLIVETTE.

Air : *Laissez faire au temps.* n.° 513.

Qu'elle croit ne pouvoir, sans crime,
Choisir un de ses soupirants.
Mais elle a pour vous de l'estime.
Que vos feux soient persévérants :
Laissez faire,
Laire lanlaire,
Laissez faire au temps.

LE MARQUIS.

Oh ! parbleu ! je ne suis point assez patient pour attendre des siècles. J'aime à brusquer les aventures.

Air : *Ziste, zeste, malepeste !* n.° 514.

Il faut me voir près d'une Iris,

Ziste, zeste,
Bien épris,
De mes feux demander le prix :
Ziste, zeste,
Malepeste !
Qu'il est preste,
Le marquis !

OLIVETTE.

Vous êtes bien redoutable !... Mais ma maîtresse paroît.

LE MARQUIS.

Ha ! ha ! Dorante est avec elle. Ce vivant-là seroit-il aussi mon rival ?

OLIVETTE.

Non, non. Soyez tranquille de ce côté-là, il a d'autres vues.

LE MARQUIS.

Je suis d'avis de parler moi-même à la dame. Je veux forcer sa résistance jusque dans ses derniers retranchements.

OLIVETTE.

Je vous le conseille. Ne lui faites point de quartier.

(*Elle sort.*)

SCÈNE IV.

LE MARQUIS, LA COMTESSE, DORANTE, *tous deux dans le lointain.*

LA COMTESSE, *à Dorante.*

Air : *Mariez, mariez, mariez-moi.* n.° 398.

Je sens du soulagement;
Votre visite obligeante
Rend, dans cet heureux moment,
Ma douleur moins violente.
Consolez, consolez, consolez-moi;
J'en ai grand besoin, Dorante.
Consolez, consolez, consolez-moi.

DORANTE.

J'accepte ce doux emploi.

LA COMTESSE, *bas à Dorante.*

Ah! voici le marquis de la Poulardière! Nous nous serions bien passés de sa présence importune.

LE MARQUIS, *abordant la comtesse.*

Air : *Ma belle diguedon.* n.° 330.

A vos pieds l'amour m'amène,
Belle diguedi, diguedon, dondaine.
Permettez que je vous fasse don,
Ma belle diguedi, ma belle diguedon,
De mon cœur et de tout son domaine.
Belle diguedi, diguedon, dondaine,
Belle diguedi, diguedon, dondon.

LA COMTESSE.

Air de *Joconde.* n.° 45.

Votre recherche, beau marquis,
Infiniment m'honore.

Le comte est loin de ce pays;
Mais il peut vivre encore.

LE MARQUIS.

Quoi qu'il en soit, c'est follement
Que votre cœur balance :
Un homme est mort civilement
Après dix ans d'absence.

LA COMTESSE.

Mon mari ne mourra jamais dans ma mémoire, et je l'attendrai toute ma vie.

DORANTE.

Vous ferez bien, madame.

LE MARQUIS, *à la comtesse.*

Vous ferez fort mal; car vous l'attendrez inutilement : c'est un homme rafflé.

DORANTE.

Air des *Fraises.* n.° 73.

Mais je ne sais pas pourquoi,
Sans en avoir de preuve,
On veut qu'il soit mort.

LE MARQUIS, *à Dorante.*

Ma foi,
Je vous la garantis, moi,
Bien veuve, fort veuve, très-veuve.

LA COMTESSE, *au marquis.*

Non, marquis, il est vivant; et je crois qu'il reviendra.

DORANTE.

Air : *Vous brillez seule en ces retraites.* n.° 253.

Oui, demeurez dans cette attente :
Ce cher Époux, vous devez le revoir.

LA COMTESSE, *à Dorante.*

Hélas ! que dites-vous, Dorante!
Pouvez-vous (*bis*) m'offrir cet espoir ?

LE MARQUIS.

Air : *Nos plaisirs seront peu durables.* n.° 445.

S'il vivoit, madame, il faut croire
Qu'il seroit déjà de retour.
Il aura passé l'onde noire.

LA COMTESSE, *au marquis.*

Mon mari voit encor le jour.

DORANTE, *à la comtesse.*

Air : *Ah ! si j'osois, si j'osois vous le dire.* n.° 515.

Il est peut-être esclave en Barbarie :
Il peut avoir pris des soins superflus,
Pour vous mander qu'il est encore en vie.

LA COMTESSE, *à Dorante.*

Vous me flattez, mon époux ne vit plus.

LE MARQUIS.

Air : *Pierr' Bagnolet.* n.° 57.

La Parque a fermé sa paupière.

LA COMTESSE, *au marquis.*

Non, il n'a pas fini son sort.

DORANTE.

Il voit encore la lumière,
J'en jurerois.

LA COMTESSE, *à Dorante.*

Vous auriez tort.
Le comte est mort.
(*Au marquis.*)
Il n'est pas mort.

LE MARQUIS.

La Parque a fermé sa paupière.

LA COMTESSE, *au marquis.*

Non, il n'a pas fini son sort.

LE MARQUIS, *à part.*

Air des *Rats.* n.° 154.

Il faut que la dame
Ait perdu l'esprit.
Ah! la pauvre femme!
Qu'est-ce qu'elle dit?
La lumière au comte est ravie :
Il est mort, puis il ne l'est pas.
Oui, ce sont ses rats
Qui font qu'elle le croit en vie;
Et ce sont ses rats
Qui lui font croire son trépas.

(*A Dorante.*)

Monsieur, je vous laisse le soin de fixer les idées de madame la comtesse. (*A la comtesse.*) Adieu, madame, je vais vous donner un petit divertissement. Je veux vous égayer un peu l'esprit, vous en avez grand besoin.

(*Il sort.*)

SCÈNE V.

LA COMTESSE, DORANTE.

DORANTE.

Air : *Ne m'entendez-vous pas?* n.° 10.

Eh! doit-on croire, hélas!
Un malheur qu'on ignore!
Le comte peut encore.....

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

Quand je crois son trépas,
Ne m'entendez-vous pas?

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, DORANTE, PIERROT, TROUPE DE BOHÉMIENS ET DE BOHÉMIENNES.

LA COMTESSE.

Qui sont ces gens-là ?

PIERROT.

Ce sont des Bohémiens que je viens de rencontrer. Je vous les amène.

UNE VIEILLE BOHÉMIENNE.

Ma bonne dame, voulez-vous que je vous dise votre bonne aventure ?

LA COMTESSE.

Non. Passez votre chemin.

DORANTE.

Eh ! madame, souffrez qu'ils vous amusent un moment.

LA COMTESSE.

Je vois bien que cela vous fera plaisir. Écoutons-les. (*Aux Bohémiens.*) Chantez-nous un peu quelqu'une de vos chansons.

UNE JEUNE BOHÉMIENNE.

Air de *M. Gillier.* n.° 460.

Nous disons la bonne aventure ;
Mais c'est l'Amour seul qui la fait.

CHŒUR.

Nous disons, etc.

LA BOHÉMIENNE.

Chaque fois qu'il vous lance un trait,
C'est une félicité sûre.
Nous disons la bonne aventure;
Mais c'est l'Amour seul qui la fait.

CHŒUR.

Nous disons, etc.

LA BOHÉMIENNE.

L'espoir même, quand il surfait,
N'est-ce pas un bien qu'il procure?
Nous disons la bonne aventure ;
Mais c'est l'Amour seul qui la fait.

CHŒUR.

Nous disons, etc.

LA VIEILLE BOHÉMIENNE.

Air de *M. Gillier.* n.° 517.

Venez à nous !
Accourez tous !
Venez entendre
Ce que vous désirez !
De vos destins vous apprendrez
Ce que nous pouvons en apprendre.

Venez, jolis petits enfants,
Si l'on veut bien vous le permettre!
Venez, nous allons vous promettre
Les joujous les plus amusants.
C'est là votre bonheur suprême.
Si vous êtes plus grands,
Les joujous le seront de même.

Approchez-vous, garçons las d'être tròp heureux,
Qui voulez préférer aux jeux
La gravité du mariage.
Nous vous garantirons une femme très-sage,
Qui se tiendra dans son ménage,

Qui n'ira point causer avec le voisinage,
Qui ne joûra point trop avec le cousinage;
Enfin, qui, peu sensible au galant verbiage,
N'augmentera jamais votre front d'un étage.

Fillettes, écoutez. Et l'on vous prédira
Un amant, qui constant sera,
Et cependant dépensera,
Aux guinguettes vous mènera,
Et tant et tant à l'Opéra,
Que souvent il vous ennuîra.
Item. On vous annoncera
Un mari benin, qui rira
Lorsque l'on vous cajolera,
Minaudera,
Agacera,
Pincera,
Chifonnera,
Et *cætera*.

DORANTE, *à la comtesse.*

Allons, madame, ayez la curiosité d'interroger ces gens-ci sur la destinée de M. de Longbois.

LA COMTESSE.

Cela est inutile; il ne faut plus compter sur mon mari.

PIERROT.

C'est ce que je pense aussi.

DORANTE, *à la vieille Bohémienne.*

Prenez la main de madame.

PIERROT.

Oui. Sachons de quelle manière le comte a eu le malheur de périr dans son voyage.

LA BOHÉMIENNE, *après avoir regardé dans la main de la comtesse.*

Air : Vaudeville de *la force de l'Amour.* n.° 403.

Apprenez l'heureuse nouvelle
Que j'aperçois dans votre main :
Trelintintin, trelintintin.
J'y vois que votre époux fidèle,
Triomphant d'un fâcheux destin,
Tin tin tin tin,
Pour vous revoir est en chemin.

LA COMTESSE.

Vous n'êtes que des menteurs. Je ne vous écoute plus. (*A Dorante.*) Retirons-nous, Dorante. (*Elle s'en va avec lui.*)

SCÈNE VII.

PIERROT, TROUPE DE BOHÉMIENS ET DE BOHÉMIENNES.

PIERROT, *à la vieille Bohémienne.*

Vous ne savez pas votre métier.

LA BOHÉMIENNE.

Nous le savons mieux que vous ne pensez.

PIERROT.

Air : *Je ne suis né ni roi ni prince.* n.° 36.

De son mari, quelle bévue,
D'aller annoncer la venue !
En pareil cas un bon devin,
Pour tirer l'argent des femelles,
Doit toujours lire dans leur main
De plus agréables nouvelles.

LA BOHÉMIENNE.

Il est vrai ; mais nous n'y avons rien perdu. (*Les Bohémiens et les Bohémiennes se retirent.*)

SCÈNE VIII.

PIERROT, *seul.*

Je suis bien aise que notre comtesse le prenne sur ce ton-là. J'espère qu'à-la-fin elle se lassera d'attendre son mari, et que le baron ou le marquis.... Mais quel est ce curieux, qui examine tant notre château et ses environs ?

SCÈNE IX.

PIERROT, LE COMTE DE LONGBOIS en pélerin.

LE COMTE, *regardant de tous côtés.*

Air du *pélerin de Saint-Jacques.* n.° 518.

Mon cher château ! mon cher village !
Mes champs ! mes bois !
Après un si long esclavage
Je vous revois !
Près de vous c'est l'amour, beaux lieux,
Qui me rappelle :
Allez-vous offrir à mes yeux
Une épouse fidelle ?

PIERROT, *à part.*

C'est un vieux pélerin, qui vient apparemment chercher ici un gîte.

LE COMTE.

Holà, mon ami! êtes-vous de ce château?

PIERROT.

Oui, mon bon-homme. Je suis l'écuyer de madame la comtesse de Longbois, et le premier membre de son conseil.

LE COMTE.

Dites-moi, s'il vous plaît, des nouvelles de.... Hé! voici Olivette!

SCÈNE X.

LE COMTE, PIERROT, OLIVETTE.

OLIVETTE, *à part.*

Je croyois encore trouver ici les Bohémiens, et je venois leur présenter ma main, pour.....

LE COMTE.

Bon jour, Olivette.

OLIVETTE.

Qui êtes-vous, monsieur le pélerin? Je ne vous remets pas.

LE COMTE.

Air du *menuet de M. de Grandval.* n.° 7.

Quoi donc! tu peux me méconnoître
A mes traits ainsi qu'à ma voix?

OLIVETTE.

O juste ciel! c'est notre maître!

PIERROT.

Qui? lui, le comte de Longbois?

LE COMTE.

C'est lui-même, mes enfants.

PIERROT, *à part.*

Adieu toutes nos espérances.

OLIVETTE.

Hélas ! monsieur, c'est vous ! Nous vous avons cru mort. D'où venez-vous donc ? Comme vous voilà fait ! D'où vient qu'on n'a pas entendu parler de vous ?

LE COMTE.

J'ai été esclave à Maroc. Après avoir eu le bonheur d'en sortir, j'ai fait un voyage en Galice, d'où je reviens. Je vous conterai à loisir toute mon histoire. Commençons par le plus pressé. Comment se porte ma femme ?

PIERROT.

Comme une veuve désolée.

OLIVETTE.

Comme une veuve ! Vraiment, elle a bien plus souffert qu'une veuve.

Air : *Perrette étant dessus l'herbette.* n.° 473.

L'absence, dans un ménage,
Afflige plus que le veuvage.
Une femme a la larme à l'œil,
Pendant que dure un long voyage ;
La veuve n'a qu'un an de deuil.

LE COMTE.

Tu as raison. Que je plains ma chère comtesse ! A quoi a-t-elle passé son temps depuis mon départ ?

Air : *Je n'ai pour tout mon domestique.* n.° 520.

Apprenez-le moi, je vous prie.

PIERROT.

Madame, du soir au matin,
A fait de la tapisserie.
Sans cesse, l'aiguille à la main,
Elle travaille comme trente.
Quand elle coud (*bis*), elle est contente.

LE COMTE.

Elle fait de la tapisserie !

OLIVETTE.

Air du vaudeville du *roi de Cocagne.* n.° 396.

Oui, monsieur, c'est là son exercice.

LE COMTE.

La belle occupation !

OLIVETTE.

Pénélope, en attendant qu'Ulysse
Fût de retour d'Ilion,
A ce métier employa quatre lustres :
Et lonlanla,
Elle vola,
En faisant cela,
Au rang des femmes illustres.

LE COMTE.

Mais je voudrois bien savoir si, pendant mon absence, il ne s'est point présenté de galants.

PIERROT.

Une foule, entr'autres M. le baron de la Gelinotière et M. le marquis de la Poulardière.

LE COMTE.

Je les connois fort.

PIERROT.

Air : *Petite brunette aux yeux doux.* n.° 464.

Il en vient encor tant et plus, (*bis*)
Même des plus nobles familles ;
Mais chez elle ils sont tous reçus
Comme chiens dans un jeu de quilles.

LE COMTE.

O miracle de fidélité ! Allons vîte embrasser une épouse d'une vertu si rare.

OLIVETTE, *le retenant.*

Doucement, monsieur, doucement ! Il est bon que je la prévienne.

LE COMTE.

Pourquoi ?

OLIVETTE.

C'est que la vue d'un mari qu'on n'attend pas est bien dangereuse.

LE COMTE.

Il est vrai que les grandes joies causent d'étranges révolutions. Oui, ma chère Olivette, va la préparer à soutenir ma présence impunément.

OLIVETTE.

J'y cours.

LE COMTE.

Mais attends, Olivette. Tu ne me demandes point de nouvelles de Scaramouche ton mari.

OLIVETTE.

Hélas ! je n'osois vous en demander, de peur d'en apprendre de mauvaises.

LE COMTE.

Air : *Tu croyois, en aimant Colette.* n.° 24.

Tu n'as rien à craindre, ma mie.
Console-toi, sèche tes pleurs ;
Scaramouche est encore envie.

OLIVETTE.

Il n'est pas mort ! ah ! je me meurs !

LE COMTE.

Quelle sensibilité ! Tu le reverras bientôt. Je l'ai laissé dans le village avec une troupe de pélerins, qui sont venus me reconduire ici.

Air : *Je ferai mon devoir.* n.° 16.

Mais je le vois qui vient à nous,

OLIVETTE.

Ah ! voici mon époux ! (*bis*)

LE COMTE.

Va, mon enfant, l'embrasser.

OLIVETTE, *s'en allant.*

Je vais vous annoncer. (*bis*)

SCÈNE XI.

LE COMTE, PIERROT, SCARAMOUCHE en pélerin.

LE COMTE, *à Pierrot.*

Qu'Olivette est maîtresse de ses passions ! Voyez comme elle préfère son devoir à son plaisir !

PIERROT.

Oh ! diantre ! c'est une femme d'esprit.

SCARAMOUCHE, *au comte.*

Air : *Ma calebasse est ma compagne.* n.° 521.

Des pélerins la troupe honnête
Sera bientôt dans ces lieux.
Elle apprête
Une fête,
Pour vous faire ses adieux.

LE COMTE,

Ils me feront plaisir. (*A Pierrot.*) Ho çà, Pierrot, achève de contenter ma curiosité. Parle-moi de ma fille ; elle doit être grande à-présent ?

PIERROT.

Elle l'est bien aussi. Elle est, ma foi, toute gentille.

LE COMTE.

Elle a des amants, sans doute ?

PIERROT.

Elle n'en a qu'un, qui est un jeune gentilhomme, nommé Dorante.

LE COMTE.

Ha ! ha !

PIERROT.

Air : *Un jour dans un plein repos.* n.° 522.

Elle aime ce beau galant
De toute son ame ;
Lui, pour cette belle enfant,
Se sent tout de flamme.
Ne blâmez point son ardeur ;
C'est un garçon plein d'honneur,
Qui veut la,
Larela rela,
La prendre pour femme.

LE COMTE.

Je connois sa famille, j'approuve sa recherche.

SCARAMOUCHE.

Avec la permission de M. le comte, que je fasse une petite question à M. Pierrot, sur le comportement d'Olivette.

PIERROT.

Vous êtes apparemment M. Scaramouche?

SCARAMOUCHE.

A votre service.

PIERROT.

Ah! que vous êtes heureux d'avoir la femme que vous avez! C'est le singe de la vertu de sa maîtresse.

SCARAMOUCHE.

Elles ont donc été bien affligées pendant notre éloignement?

PIERROT.

On ne peut l'être davantage. Leur douleur est parvenue à un point, que je crois, Dieu me pardonne, qu'elles songeoient à se remarier.

SCARAMOUCHE.

Voyez ce que fait l'affliction!

LE COMTE.

C'est-à-dire que leur esprit commençoit à se troubler.

PIERROT.

Je vous en réponds.

Air : *Un petit moment plus tard.* n.° 387.

Vous faites bien de revenir,
Car leur patience
Auroit eu peine à soutenir
Plus long-temps l'absence.
Que par vous soient au hazard
Mille graces rendues :
Vos femmes deux jours plus tard
Etoient... étoient perdues.

SCÈNE XII.

LE COMTE, PIERROT, SCARAMOUCHE, LA COMTESSE, OLIVETTE.

OLIVETTE, *bas à la Comtesse.*

Faisons de nécessité vertu.

LE COMTE, *courant embrasser sa femme.*

Ah! voilà ma chère femme qui vient au-devant de moi!

PIERROT, *à part, se retirant.*

Allons avertir de tout ceci nos invalides.

LA COMTESSE.

Air : *Le beau berger Tircis.* n.° 97.

Ah!... de votre retour
Je me sens trop saisie,
Pour.....

LE COMTE, *l'interrompant.*

Ce doux instant, mamour,
Faisoit ma plus chère envie.

LA COMTESSE.

Vous me rendez la vie!

LE COMTE.

Pour moi quel heureux jour!

Ils s'entretiennent tout bas ensemble, pendant qu'Olivette et Scaramouche disent ce qui suit :

OLIVETTE.

Air : *Si mon ami reste.* n.° 417.

Tu revois ta femme
Au bout de dix ans.
Sa constante flamme
Se moque du temps :
Tu seras toujours chéri,
Mon gen (*bis*), mon gentil petit mari.

SCARAMOUCHE.

Quelle vertu ! Va, je te rends bien la pareille.

SCÈNE XIII.

LE COMTE, LA COMTESSE, SCARAMOUCHE, OLIVETTE, DORANTE, ANGÉLIQUE.

LE COMTE, *à Angélique.*

Venez, ma chère fille, venez embrasser votre père.

ANGÉLIQUE, *embrassant son père.*

Air : *Amis, sans regretter Paris.* n.° 21.

Je suis, mon père, en vous voyant,
De plaisir pénétrée.

OLIVETTE, *à part.*

Je le crois bien.

Sans son retour, la pauvre enfant
Auroit été cloîtrée.

LE COMTE, *à Dorante.*

Approchez-vous, Dorante. Il faut que je vous embrasse aussi. Vos intentions me sont connues, et je les approuve.

DORANTE, *lui baisant la main.*

Air du *Menuet d'Hésione.* n.° 41.

Eh! quoi? favorable à ma flamme,
Pour gendre vous m'allez choisir?

LE COMTE, *à la Comtesse.*

N'y consentez-vous pas, madame?

LA COMTESSE, *soupirant.*

Cela me fait.... bien du plaisir.

OLIVETTE, *à part, sur le même ton.*

Comme on le voit par ce soupir.

Dorante et Angélique, Olivette et Scaramouche se retirent au fond du théâtre pour causer en liberté.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, LE BARON, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

J'accours ici à toutes jambes, mon cher comte, pour me réjouir avec vous de votre heureuse arrivée. (*Ils s'embrassent tous trois.*)

LE COMTE.

Mes amis, je suis très-sensible à vos politesses.

LE BARON.

Je vous félicite, mon voisin, de retrouver dans votre maison (*montrant la Comtesse*) ce trésor tel que vous l'y avez laissé.

LE MARQUIS.

Oui, corbleu ! vous avez une femme à toute épreuve.

Air : *Nanon dormoit sur la verte fougère.* n.° 89.

Elle a fait voir
Qu'elle est inébranlable
Dans son devoir :
Pour preuve incontestable
De sa fidélité,
Sachez (*ter*) qu'elle m'a résisté.

LE BARON, *souriant.*

Après ce trait-là, qui pourroit douter de sa vertu ?

(*On entend en cet endroit la symphonie.*)

SCARAMOUCHE.

Voici les pélerins qui s'avancent.

LA COMTESSE.

Qu'est-ce que c'est que ces pélerins ?

SCARAMOUCHE.

Ce sont des gens que M. le comte a tirés d'esclavage à Maroc, et qui, après l'avoir accompagné en Galice, ont voulu, par reconnoissance, le reconduire chez lui.

LE COMTE.

Ils viennent me régaler d'une petite fête. Vous en prendrez votre part.

LE MARQUIS.

Oui-dà. Et moi, je vous régalerai ensuite d'un petit opéra comique, intitulé : *Les Amours de Protée*, que j'avois fait préparer pour égayer madame de Longbois.

SCÈNE XV et dernière.

LES PRÉCÉDENTS, TROUPE DE PÉLERINS ET DE PÉLERINES, PIERROT, GROSCOLAS.

(*Marche pour les Pélerins.*)

PIERROT ET GROSCOLAS, *aux Pélerins.*

Air de *M. Gillier.* n.° 523.

Honneur cent et cent fois
Au comte de Longbois!
Il vous fait sortir d'esclavage

CHŒUR DE PÉLERINS.

Honneur cent et cent fois
Au comte de Longbois!
Il nous fait sortir d'esclavage.

GROSCOLAS.

Que maudits soient les Turcs, et foin de leur breuvage!
Mes amis, vous allez enfin
Cheux vous varser, sabler du vin;
Vous allez de Bacchus revoir le biau treillage :
Vous chanteraiz,
Vous danseraiz,
Vous trinqueraiz
Sous son ombrage.

PIERROT ET GROSCOLAS.

Honneur, etc.

CHŒUR DE PÉLERINS.

Honneur, etc.

PIERROT.

Par son appui, chacun de vous
Va retourner dans son ménage.
Plaise au ciel, Pélerins époux,
Que vous ne trouviez pas, en arrivant chez vous,
Des héritiers venus pendant votre voyage.

PIERROT ET GROSCOLAS.

Honneur, etc.

CHŒUR DE PÉLERINS.

Honneur, etc.

Les Pélerins et les Pélerines forment une danse, qui est suivie de ce vaudeville.

VAUDEVILLE.

Air de *M. Gillier.* n.° 524.

Premier couplet.

Après un long pélerinage,
Rentrer gaîment dans son ménage,
Sans éclaircissement, sans bruit et sans chagrin :
C'est là le vrai bon Pélerin.

Second couplet.

Qu'il est doux d'aimer et de plaire!
Qu'il est doux d'aller à Cythère!
Mon tendre cœur ne veut savoir que ce chemin :
Amour, je suis ton pélerin.

Troisième couplet.

Aimable dieu de la bouteille,
Qu'il est doux d'aller sous la treille!
Non, je ne prétends plus savoir que ce chemin :
Bacchus, je suis ton pélerin.

Quatrième couplet.

L'amant piqué, dans sa colère,
Fuit la maîtresse la plus chère;
Mais un regard flatteur, un souris enfantin,
Fait revenir le pélerin.

Cinquième couplet.

Célimène avec confiance
A ses galants donne audience.
Quand son mari les voit, il court chez son voisin,
Oh! le commode pélerin!

Sixième couplet.

J'aime Suzon, Fanchon, Nanette,
Claudine, Charlotte et Lisette;
Pour aller au plaisir je sais plus d'un chemin:
Je suis un fûté pélerin.

Septième couplet.

Avec l'Hymen l'Amour s'engage;
Jour pris, il se met en voyage;
Mais souvent il ne va que jusqu'au lendemain:
Le méchant petit Pélerin!

Huitième couplet.

Jadis l'amoureux, sans finance,
Trouvoit par fois heureuse chance;
A-présent on lui dit: Passez votre chemin!
Hé! fi d'un pauvre pélerin!

Neuvième couplet.

AU PUBLIC.

Messieurs, aurons-nous l'avantage
D'avoir encor votre suffrage?
Quand le public s'empresse au Théâtre forain,
Oh! que c'est un bon pélerin.

FIN.

LES SPECTACLES MALADES,

PROLOGUE

Représenté à la foire Saint-Laurent en 1729.

PERSONNAGES.

M. LAVISIÈRE, médecin.
DAME ALIZON, sa gouvernante, Pierrot.
L'OPÉRA.
LA COMÉDIE-FRANÇOISE.
LA COMÉDIE-ITALIENNE.
L'OPÉRA-COMIQUE.
Suivants de l'Opéra-comique, dansants.

La Scène est dans une salle de M. Lavisière.

LES SPECTACLES
MALADES.

Le Théâtre représente une salle. On voit dans le fond une armoire à jour, remplie de fioles et de pots d'apothicaire étiquetés.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. LAVISIÈRE*, DAME ALIZON.

D. ALIZON.

Air : *Les Triolets.* n.° 249.

Oui, ma foi, monsieur le docteur,
Le monde vous croit fort capable ;
Paris est votre admirateur :
Oui, ma foi, monsieur le docteur,
Vous avez beaucoup de bonheur :
Votre nom fait un bruit de diable.
Oui, ma foi, monsieur le docteur,
Le monde vous croit fort capable.

---

* Il y avoit alors, à Paris, un médecin qui prétendoit connoître dans les yeux toutes les maladies qu'on avoit, ou dont on étoit menacé. (*Note de l'Auteur.*)

M. LAVISIÈRE, *riant.*

Hé! hé! hé! Cela ne va pas mal, dame Alizon; il faut profiter du temps, pendant qu'il est favorable, et sur-tout à Paris, qui passe bien vîte d'une extrémité à l'autre.

D. ALIZON.

Oh! vous pouvez compter votre fortune faite, monsieur Lavisière; vous êtes le docteur à la mode; vous êtes un médecin comme il n'y en a point.

M. LAVISIÈRE.

Effectivement, j'ai une pénétration naturelle, qui dame le pion à la faculté.

D. ALIZON.

Air : *Si l'on menoit à la guerre.* n.° 82.

Oui, sur ma foi, l'on peut dire
Que vous êtes très-expert :
Dans les yeux vous savez lire
Mieux que dans un livre ouvert.

M. LAVISIÈRE.

Cela est vrai; je ne me trompe guère dans mes conjectures. Te souvient-il, par exemple, de ce que je répondis hier à une grande fille, qui me demanda d'un air railleur si je connoissois sa maladie?

D. ALIZON.

Sans doute, je m'en souviens; vous lui fîtes réponse, en lui demandant si elle étoit mariée, et elle en rougit.

M. LAVISIÈRE.

Ho çà, dame Alizon ; je dîne aujourd'hui à la Grand'-pinte avec un bas-Breton et deux Allemands. Vous donnerez audience pour moi aux personnes qui viendront.

D. ALIZON.

Cela va sans dire ; je donne ordinairement les audiences de relevée ; et vous savez que je ne m'en acquitte pas mal, grace aux leçons que j'ai reçues de vous.

M. LAVISIÈRE.

A merveille.

Air : *Quand on a prononcé ce malheureux oui.* n.° 215.

Je vous ai mis au fait de mon nouveau systême,
Vous êtes plus savante en mon art que moi-même.
Adieu, dame Alizon, adieu jusqu'au revoir.

D. ALIZON.

Adieu, mon cher patron ; en voilà jusqu'au soir.

(*Il sort.*)

SCÈNE II.

DAME ALIZON, *seule.*

Vive la médecine, quand on l'exerce comme nous faisons ! Nous lisons dans les yeux comme les Bohémiens lisent dans la main.... Bon ! Voici déjà de la pratique.

SCÈNE III.

DAME ALIZON, L'OPÉRA.

L'OPÉRA, *à part.*

Air parodié d'*Isis.* n.° 525.

Revenez, ô santé charmante !
Vous n'êtes que trop diligente
A fuir lorsque les maux attaquent notre sein :
Mais que vous êtes lente,
Lorsqu'il faut obéir aux loix d'un médecin !

D. ALIZON, *à part.*

Air : *Il étoit un avocat.* n.° 526.

Qui donc est ce chantre-là ?
Tourelourirette, ô lironfa !
Par ma foi, c'est l'Opéra !
Toure, toure, tourelourirette,
Voyons un peu ce qu'il a.
Tourelourirette, ô lironfa !

L'OPÉRA, *à dame Alizon.*

Air parodié d'*Amadis.* n.° 527.

Je me rends dans ces lieux, pressé d'un mal extrême ;
J'y viens exprès pour consulter
Ce fameux médecin qu'on ne peut trop vanter.

D. ALIZON.

Parlez, dame Alizon est un autre lui-même.
Elle est prête à vous écouter.

L'OPÉRA.

Air parodié de *Phaéton.* n.° 528.

J'ose attendre de vous quelqu'heureux changement.

D. ALIZON, *l'interrompant.*

Hé ! que diable, monsieur l'Opéra, vous ne

parlez que par *Fragments* * ! Expliquez-vous à la franquette.

L'OPÉRA.

Hé bien, soit.

Air : *J'avois juré de n'aimer de ma vie.* n.° 299.

Observez bien mes yeux, je vous en prie;
Et dites-moi quelle est ma maladie.

D. ALIZON.

Ha ! voilà ce que je vous demandois.

(*Lui regardant dans les yeux.*)

Air : *Je n'ai pour tout mon domestique.* n.° 520.

Dans le blanc de votre œil senestre,
Seigneur, je vois de prime-abord,
Que de votre santé l'orchestre
Depuis long-temps n'est pas d'accord.
Je vous assure que vous n'eûtes
Jamais tant d'or, jamais tant d'or,
Jamais tant d'ordure en vos flûtes.

L'OPÉRA.

Air : *Tique, tique, taque, et lon lan la.* n.° 214.

J'ai pourtant, dame Alizon, (*bis*)
Des médecins à foison. (*bis*)

D. ALIZON.

Ils n'entendent rien à faire,
Tique, tique, taque, et lonlanla,
Un remède salutaire
Qui guérisse l'Opéra.

L'OPÉRA.

Vous avez raison.

---

* On jouoit dans ce temps-là *les Fragments.*
(*Note de l'Auteur.*)

D. ALIZON.

Quels remèdes vous ont fait prendre vos docteurs ?

L'OPÉRA.

Air : *Nous autres bons villageois.* n.° 327.

Trois d'entr'eux m'avoient donné
De la racine de *Pyrame* [1] :
Ce remède fortuné
Vint m'empêcher de rendre l'ame :
Mais, pour mon malheur, il leur plut,
Dans du sirop de *C sol ut*,
Mettre une drogue que je pris.
C'étoit du chiendent de *Tarsis* [2].

D. ALIZON.

Le sirop n'étoit pas mauvais; mais le chiendent ne valoit pas le diable.

L'OPÉRA.

Air : *Quoique jeunette et mignonne.* n.° 529.

J'ai repris de mon *Tancrède* [3],
Dont je me suis bien trouvé.

D. ALIZON.

Ce suc est un bon remède ;
Plus d'une fois éprouvé.

L'OPÉRA.

S'il n'a pas ôté la cause
De ma longue infirmité,
C'est qu'il lui manque une chose.

D. ALIZON.

Hé ! quoi donc ?

---

[1] Opéra nouveau qui avoit réussi.

[2] Opéra.

[3] Opéra qu'on a toujours revu avec plaisir. (*Notes de l'Auteur.*)

L'OPÉRA.

La nouveauté.

D. ALIZON.

Cela est fâcheux pour vous.

L'OPÉRA.

Que je suis malheureux !

Air de l'*Horoscope accompli*. n.° 530.

J'ai beau reprendre du solide,
De la rhubarbe d'*Amadis* [1],
Du vrai catholicon d'*Armide* [2],
De la confection d'*Atis* [3],
De l'Elixir de *Proserpine* [4] :
Ces drogues de vertu divine,
Qui m'ont jadis fait tant de bien,
Aujourd'hui ne me font plus rien.

D. ALIZON.

Toutes ces choses-là sont excellentes ; mais vous en avez fait un trop fréquent usage ; votre corps s'y est accoutumé, et l'habitude en affoiblit la vertu.

L'OPÉRA.

A quels médicaments faut-il donc avoir recours ?

Air : *Comment faire ?* n.° 448.

Les vieux sont bien mieux composés,
Mais ils sont diablement usés ;
Ils ne font plus que de l'eau claire :
Des nouveaux la mal-façon
Ne laisse attendre rien de bon.
Comment faire ?

---

[1] Ancien opéra.
[2] *Ibid.*
[3] *Ibid.*
[4] *Ibid.* (*Notes de l'Auteur.*)

D. ALIZON.

On est bien embarrassé. Mais vous ne me parlez point de la drogue* que vous avez prise en dernier lieu.

L'OPÉRA.

Air : *Ne m'entendez-vous pas ?* n.° 10.

Je ne saurois, hélas !
Vous en dire autre chose :
L'effet qu'elle me cause
Conduit ici mes pas.
Ne m'entendez-vous pas ?

D. ALIZON.

Pardonnez-moi.

L'OPÉRA.

Air de la *mode.* n.° 531.

Jamais de votre assistance
Je n'eus besoin plus urgent.

D. ALIZON.

A vous faire l'ordonnance
On sera fort diligent :
Mais du docteur à la mode,
Savez-vous quelle est la méthode ?
Il veut d'abord de l'argent.

L'OPÉRA.

Qu'à cela ne tienne.

(*Il tire de l'argent qu'il donne à dame Alizon.*)

D. ALIZON.

Écoutez-moi.

Air : Que Dieu bénisse la besogne. n.° 105.

Tous les matins, hiver, été,
Vous prendrez, en guise de thé,

---

* Un nouvel opéra qu'on venoit de jouer. (*Note de l'Auteur.*)

Quelques feuilles de *patience*,
Avec du sucre d'*espérance*.

L'OPÉRA.

Mais puis-je me flatter....

D. ALIZON.

Oh ! vous en recevrez du soulagement ! Comptez-là dessus.

L'OPÉRA.

Air : *Du cap de Bonne-Espérance.* n.° 9.

Ce discours me persuade.
O justes Dieux ! que l'espoir,
Sur le cerveau d'un malade,
Exerce bien son pouvoir !
Il sent adoucir sa peine :
L'espérance la plus vaine
Conduit agréablement
Le pauvre homme au monument.

D. ALIZON.

Ho ! ho ! Qui sont ces dames-là ?

L'OPÉRA.

Ce sont les comédies Françoise et Italienne. Je vous laisse avec elles. Adieu, dame Alizon.

D. ALIZON.

Votre servante, monsieur l'Opéra.

SCÈNE IV.

DAME ALIZON, LA COMÉDIE-FRANÇOISE, LA COMÉDIE-ITALIENNE.

LA COMÉDIE-FRANÇOISE, *déclamant.*

Enfin, nous y voici. Nous allons toutes deux
Savoir ce que dira ce médecin fameux,
Dans nos yeux s'il verra le mal qui nous possède.
Puisse-t-il y trouver un sûr et prompt remède. !

LA COMÉDIE-ITALIENNE.

Air : *Allons voir, allons voir, allons voir.* n.° 418.

Allons voir, allons voir, allons voir
Le grand docteur Lavisière;
Allons voir, allons voir, allons voir
Quelle mine il peut avoir.

LA COMÉDIE-FRANÇOISE, *à dame Alizon.*

Monsieur le docteur y est-il ?

D. ALIZON.

Il est sorti, et ne reviendra de la journée; mais, en son absence, vous pouvez me consulter; je vous rendrai aussi bonne raison que lui.

LA COMÉDIE-FRANÇOISE.

Air du vaudeville du *Nouveau monde.* n.° 318.

Vous êtes donc cette Alizon,
Dont on parle en chaque maison ?
Cette célèbre gouvernante,
Qui dans les yeux voit, ce dit-on,
Tout aussi clair que son patron ?

D. ALIZON.

Oui, sans vanité, je m'en vante.

LA COMÉDIE-ITALIENNE.

Commencez, madame la Comédie-françoise ; l'honneur vous appartient.

LA COMÉDIE-FRANÇOISE, *à la Comédie-italienne.*

Ha!.... (*A dame Alizon.*) Voyons, madame Alizon, si vous devinerez bien.

D. ALIZON, *regardant dans les yeux de la Comédie-françoise.*

Air : *Faites boire à triple mesure.* n.° 277.

De votre pendule comique
Je vois mal aller les ressorts ;
Et vous êtes paralytique *
De la moitié de votre corps.

LA COMÉDIE-FRANÇOISE.

Cela n'est que trop vrai !

LA COMÉDIE-ITALIENNE, *à dame Alizon.*

Considérez-moi à mon tour. (*D. Alizon lui regarde dans les yeux.*) Hé bien ! pénétrez-vous le mal que j'ai ?

D. ALIZON.

Air : *Ramonez ci, ramonez là.* n.° 104.

Cela n'est pas difficile.
Vous avez de noire bile
Un fort dangereux amas :
Ramonez ci, ramonez là,
La, la, la,
La cheminée du haut en bas

LA COMÉDIE-ITALIENNE.

Oh ! j'ai été purgée de reste.

---

* En ce temps-là, la meilleure partie des comédiens françois ne jouoit que très-rarement. (*Note de l'Auteur.*)

Air : *Quand le péril est agréable.* n.° 2.

On m'a même tiré, ma mie,
Trois bonnes palettes de sang [1] :
Mais cherchant du soulagement,
Je me suis affoiblie.

D. ALIZON, *à la Comédie-françoise.*

Et vous, madame, comment vous a-t-on traitée ?

LA COMÉDIE-FRANÇOISE.

Air : *L'autre nuit j'aperçus en songe.* n.° 166.

Je brûlois d'une fièvre ardente,
Lorsque, pour rafraîchissement,
Un médecin imprudemment
Me donne une drogue astringente,
Dont je souffre encor maintenant.

D. ALIZON.

Ce remède est *impertinent.* [2].

LA COMÉDIE-ITALIENNE.

Air : *M. la Palisse est mort.* n.° 44.

Un docteur, dans ce temps-là,
(J'en devois perdre la vie !)
Le croiriez-vous ? me donna
Trois onces de *colonie* [3].

D. ALIZON.

Miséricorde ! Trois onces de colonie ! C'étoit pour en crever.

LA COMÉDIE-FRANÇOISE.

Heureusement, un jeune médecin, pour son

---

[1] C'est la sortie de Lélio, de Flaminia et de leur fils.

[2] *L'Impertinent malgré lui*, comédie nouvelle.

[3] Comédie italienne nouvelle, en trois actes.

coup d'essai, m'a fait prendre un restaurant admirable.

D. ALIZON.

De quoi étoit-il composé ?

LA COMÉDIE-FRANÇOISE.

Air : *Je ne suis né ni roi ni prince.* n.° 36.

C'étoit une bonne tisanne
D'un *Extrait de tragique manne*,
Et d'un *Sel comique* excellent,
De tous les deux partie égale,
Où régnoit à l'équipollent
La *Réguelisse pastorale* [1].

D. ALIZON.

La composition n'étoit pas mauvaise.

LA COMÉDIE-ITALIENNE.

Air de *Joconde*. n.° 45.

Deux docteurs de la faculté
De l'hôtel de Bourgogne,
Pour me procurer la santé,
Se sont mis en besogne :
Ces opérateurs entendus
M'ont donné mainte prise
De vulnéraire de *Débuts* [2],
Qui m'ont un peu remise.

D. ALIZON.

Tout cela est fort bon; mais il en est de ces sortes de médicaments comme de ceux des empiriques, qui remettent promptement sur pied un

---

[1] *Les trois Spectacles*, comédie nouvelle françoise, composée d'une tragédie, d'une comédie et d'une pastorale.

[2] Petite pièce qui réussit aux Italiens. (*Notes de l'Auteur.*)

malade, mais qui ne l'empêchent pas de mourir peu de temps après.

LA COMÉDIE-FRANÇOISE.

Nous voyons bien qu'il nous faut de vos remèdes pour nous sauver.

Air : *Le vin a des charmes puissants.* n.° 292.

Rien, dit-on, ne leur est egal ;
Et pour moi je me persuade
Qu'ils emportent toujours le mal.

D. ALIZON, *à part.*

Bien souvent aussi le malade.

(*Haut, faisant l'action de compter de l'argent.*)

Vous savez la bonne coutume.

LA COMÉDIE-FRANÇOISE.

Rien n'est plus juste.

Elle lui donne une pièce d'argent ; la Comédie-italienne en fait autant.

D. ALIZON, *à la Comédie-françoise.*

Voici mon ordonnance.

Air du *Branle de Metz.* n.° 68.

Un peu de *nouveau comique*,
Dans l'hiver vous sera bon.
Le *Philosophe Garçon* [1]
A le fin dans sa boutique :
Mais il faut avec cela
Sept gros de *Séné tragique* [2] ;

---

[1] C'est une pièce qu'on promettoit sous ce nom, et qui fut donnée sous le titre des *Philosophes amoureux*.

[2] C'est une tragédie qu'on ne donne point, quoiqu'on la promette depuis long-temps, et que, par plaisanterie, on dit être en sept actes. (*Notes de l'Auteur.*)

Mais il faut avec cela
Sept gros de *Catilina*

LA COMÉDIE-FRANÇOISE.

Je suivrai votre conseil.

D. ALIZON, *à la Comédie-italienne.*

Et vous, madame la Comédie-italienne, je vais vous ordonner un régime. Abstenez-vous sur toutes choses de mets trop solides; ils vous gâteroient l'estomac, que vous avez très-débile.

LA COMÉDIE-ITALIENNE.

Air: *Mathurin mon compère.* n.° 488.

Je vivrai donc, ma chère,
Au défaut de cela,
De viande fort légère,
D'*Abatis d'Opéra* *.

D. ALIZON.

Vous en pourrez être soulagée;
Mais, pour guérir à fond votre mal,
Je crois que vous serez obligée
D'aller prendre à-la-fin l'air natal.

LA COMÉDIE-FRANÇOISE.

Air: *Perrette étant sur l'herbette.* n.° 473.

Ah! je vois l'Opéra-comique!

D. ALIZON.

Eh! vraiment, c'est notre pratique!
Nous le guérîmes l'an passé.

LA COMÉDIE-FRANÇOISE, *s'en allant.*

Je voudrois qu'il fût asthmatique.

LA COMÉDIE-ITALIENNE, *s'en allant aussi.*

Et moi qu'il eût le cou cassé.

D. ALIZON, *sur le ton du dernier vers.*

Pour être par vous remplacé.

---

* Parodies. (*Note de l'Auteur.*)

SCÈNE V.

DAME ALIZON, L'OPÉRA-COMIQUE.

L'OPÉRA-COMIQUE.

Air : *Ça ne va guère.* n.° 308.

Vous revoyez, ma chère,
Le comique Opéra, a, a, a.

D. ALIZON.

Ha! c'est vous, mon compère!
Eh! comment vous en va, a, a, a?

L'OPÉRA-COMIQUE.

Hélas!
Ça ne va guère!
Hélas!
Ça ne va pas!

D. ALIZON.

Vraiment, il vous sied bien de vous plaindre, gros et gras comme vous êtes!

L'OPÉRA-COMIQUE.

Air: *Je passois tranquillement.* n.° 532.

Ah! ne me reprochez point
Ma grasse encolure!
Vous prenez pour embonpoint
Ce qui n'est qu'enflure,
Ce qui n'est qn'enflure.

D. ALIZON.

Vous vous portiez si bien l'année passée, après avoir pris de nos remèdes. Quelle vie avez-vous donc menée depuis ce temps-là?

L'OPÉRA-COMIQUE.

Regardez-moi dans l'œil, et vous le verrez.

D. ALIZON.

Effectivement, les apparences sont bien trompeuses.

Air : *Voyelles anciennes.* n.° 293.

Je vois, dans le blanc de vos yeux,
Que votre foie est en souffrance.

L'OPÉRA-COMIQUE.

Que me dites-vous là ? grands dieux !

D. ALIZON.

Dame ! je dis ce que je pense.
Mon cher, vous êtes menacé
D'un mal qui se termine en i, i, i, i, i, i, ie.

L'OPÉRA-COMIQUE.

De frayeur je me sens glacé !

D. ALIZON.

Vous couvez une hydropisie, i, i, i, i, i, ie.

L'OPÉRA-COMIQUE.

Hoïmé !

D. ALIZON.

Comment vous êtes-vous mis dans l'état où je vous vois, mon pauvre garçon ?

L'OPÉRA-COMIQUE.

Hélas ! j'attribue tout mon mal à la nourriture que j'ai prise cet hiver à la foire Saint-Germain *. J'ai mangé chaud, j'ai mangé froid, doux, salé ; enfin, j'ai pris de tout ce qu'on m'a donné.

D. ALIZON.

Quelle intempérance !

L'OPÉRA-COMIQUE.

Cela ma causé de grandes indigestions, qui

* On donna des pièces de toutes sortes d'auteurs. (*Note de l'Auteur.*)

m'ont duré jusqu'à l'ouverture de la foire Saint-Laurent.

D. ALIZON.

De quelle manière vous êtes-vous guéri de ces indigestions ?

L'OPÉRA-COMIQUE.

Air : *Je ne suis né ni roi ni prince.* n.° 36.

J'ai pris certaine médecine,
Faite de *simples de la Chine* [1].
Elle m'a bien fait, je le sens ;
Mais les critiques toujours roides,
Ont dit qu'on avoit mis dedans
Un peu trop de semences froides.

D. ALIZON.

C'est-à-dire, que cela vous a un peu trop rafraîchi.

L'OPÉRA-COMIQUE.

Air : *C'est ma t'moisell'Manon.* n.° 533.

Mais pour me réchauffer l'estomac, on me donne
Fort peu de temps après du jus de *Céladon* [2].

D. ALIZON.

Ha ! jarnicoton !
Qu'il est bon !
L'ami ; comment donc ?
Vous n'êtes pas guéri !

L'OPÉRA-COMIQUE.

Tout Paris s'en étonne.
C'est aparemment
Que ce divin médicament
Ne convient nullement
A mon tempérament.

---

[1] *La Princesse de la Chine.*

[2] *Pierrot Céladon*, opéra comique. (*Notes de l'Auteur.*)

D. ALIZON.

Il n'en faut pas douter.

L'OPÉRA-COMIQUE.

Air : *Pendant que nous sommes.* n.°. 243.

Malgré la science
De tous les docteurs,
Si je n'ai votre assistance,
Dame Alizon, je me meurs.

D. ALIZON.

Air : *Je passe la nuit et le jour.* n.° 106.

Dans le péril où sont vos jours,
Il faut d'une *plante d'Afrique*
Vous faire éprouver le secours.
C'est une espèce d'émétique,
Qui d'abord son effet fera,
Et sur-le-champ vous guérira.

L'OPÉRA-COMIQUE, *joyeusement.*

Me guérira !

D. ALIZON.

Vous guérira,
Ou tout-à-coup vous troussera.

L'OPÉRA-COMIQUE.

L'alternative est consolante. Comment appelez-vous cette plante-là ?

D. ALIZON.

C'est du *Corsaire de Salé* *.

L'OPÉRA-COMIQUE.

Il faut en essayer. (*Fouillant dans sa poche.*) Mais, madame Alizon, j'oublie les formalités.

D. ALIZON.

Bon ! vous vous moquez. Je ne veux point de votre argent.

---

* C'est la pièce suivante. (*Note de l'Auteur.*)

L'OPÉRA-COMIQUE.

Je vais donc vous payer en monnoie de singe. (*A la cantonnade.*) Hola ! hé ! mes suivants !

Air : *Et zon, zon, zon.* n.° 26.

Avancez !... Les voici.
O troupe guillerette !
Venez donner ici
Une fête folette,
Et zon, zon, zon,
A la dame Alizette,
Et zon, zon, zon,
A la dame Alizon.

SCÈNE VI et dernière.

DAME ALIZON, L'OPÉRA-COMIQUE, SUIVANTS DE L'OPÉRA-COMIQUE.

Les Suivants de l'Opéra-comique forment des danses gaillardes et grotesques. Après lesquelles, dame Alizon dit à l'Opéra-comique ce qui suit.

D. ALIZON.

Ils m'ont fort réjouie. Venez, je finis dès ce moment mes audiences, pour aller vous préparer votre remède.

Air : *Pinbiberlobinet.* n.° 286.

Allons l'éprouver, mon poulet,
Pinbiberlo, pinbiberlobinet.

L'OPÉRA-COMIQUE.

Oui, je vais risquer le paquet :
Biberlo, bobulo,

ENSEMBLE, *se prenant les mains et dansant.*

Pinbiberlo, bobulo. biberlo,
Pinbiberlobinet.

FIN.

LE CORSAIRE DE SALÉ,

PIÈCE EN UN ACTE,

Représentée à la foire Saint-Laurent en 1729.

PERSONNAGES.

PÉGELIN, corsaire de Salé.

ZAILA, sa femme.

ISABELLE, espagnole captive, amante de don Juan.

INÈS, sa suivante, amante de Mezzetin.

BALKIS, suivante de Zaïla et femme de Pierrot.

DON JUAN, seigneur espagnol, amant d'Isabelle.

MEZZETIN son valet, amant d'Inès.

PIERROT, confident de Pégelin, et mari de Balkis.

CALTAPAN, esclave d'Osmin Pirate.

Troupe d'Esclaves de l'un et de l'autre sexes, dansants.

La Scène est à Salé, dans le jardin de Pégelin.

LE CORSAIRE DE SALÉ.

Le Théâtre représente un jardin, borné par un port de mer.

SCÈNE PREMIÈRE.

ISABELLE, INÈS.

INÈS.

Air : *Les pélerins de Saint-Jacques.* n.° 518.

D'UNE douleur mortelle atteintes,
Cruel destin !
Nous frappons l'air de vaines plaintes,
Soir et matin !
Serons-nous donc toujours ici
Dans l'esclavage ?
C'est mourir que de vivre ainsi
A la fleur de son âge.

ISABELLE.

Air : *A l'ombre de ce verd bocage.* n.° 453.

Il est vrai que le sort contraire,
Nous fait sentir sa dureté.
Tomber dans les fers d'un corsaire,
Languir dans la captivité,

C'est une infortune cruelle ;
Cependant ce malheur affreux
Ne fait point encor d'Isabelle
Le tourment le plus rigoureux.

INÈS.

Depuis trois mois que nous sommes captives à Salé, nous n'avons point entendu parler de don Juan et de Mezzetin nos amants.

ISABELLE.

Ne nous flattons plus, ma chère Inès. Ils sont morts des blessures qu'ils ont reçues, en nous défendant contre Pégelin, la nuit que ce corsaire nous enleva sur le bord de la mer.

Air : *Quand je quitterai ma Climène.* n.° 182.

Oui, dans ce combat trop funeste,
Don Juan, sans doute, a péri.
Hélas! nul espoir ne me reste
De revoir un amant si chéri!

INÈS.

Air : *La ceinture.* n.° 110.

Croyez-moi, finissez le cours
De vos soupirs et de vos larmes :
Le ciel aura sauvé ses jours ;
Il doit ce miracle à vos charmes.

ISABELLE.

Air : *Vous me quittez! Que je suis malheureux!* n.° 534.

O vain espoir, que j'ai trop écouté!
Sans vous j'aurois fini ma destinée.
Ah! deviez-vous avoir la cruauté
De prolonger ma vie infortunée!

SCÈNE II.

ISABELLE, INÈS, PIERROT.

PIERROT, *à part, dans le lointain.*

Air : *Gué, gué, gué, larirette.* n.° 535.

J'ai femme très-joliette ;
Mon cœur en étoit touché,
Lariré ;
Mais d'une jeune folette
Je me suis amouraché,
Lariré :
Gué, gué, gué, larirette !
Gué, gué, gué, lariré !

INÈS, *bas à Isabelle.*

Voici Pierrot, le factoton de Pégelin.

ISABELLE, *bas.*

Que vient-il nous annoncer ?

PIERROT, *les abordant.*

Air : *Il faut que je file, file.* n.° 136.

Bannissez, je vous conjure,
Votre chagrin, mes enfants.
Quoi ? s'attrister sans mesure !
Vous moquez-vous donc des gens ?
Cela dure, dure, dure,
Cela dure trop long-temps.

ISABELLE, *soupirant.*

Ahi !

INÈS.

Nous voudrions bien que cela finît.

PIERROT.

Il ne tient, ma foi, qu'à vous. Mon maître et

moi, nous nous mettons en quatre pour vous divertir; nous vous donnons tous les jours des fêtes nouvelles, que nous mettons sur le compte de nos femmes; et toutes ces galanteries sont autant de bien perdu.

Air : *Faire l'amour la nuit et le jour.* n.° 35.

C'est trop vous affliger
D'être chez un corsaire;
Et vous devez songer,
Moins à pleurer qu'à faire
L'amour
La nuit et le jour.

ISABELLE.

Cela est bien aisé à dire.

Ici Balkis paroît dans le lointain. Elle écoute le couplet suivant, et se retire fort agitée.

PIERROT, *à Isabelle.*

Air : *Turlurette, Turluron.* n.° 536.

Vous avez, belle brunette,
Enflammé notre patron;
Et moi, comme une allumette,
J'ai pris feu pour ce tendron :
(*Montrant Inès*).
Pour ce tendron,
Turlurette,
Pour ce tendron;
Turluron.

ISABELLE, *à part.*

Pégelin m'aime! Que je suis malheureuse!

INÈS, *à part.*

Pierrot amoureux de moi! Que je suis à plaindre!

ISABELLE, *haut à Pierrot.*

Air : *Vraiment, ma commère voire.* n.° 278.

J'aurois des charmes pour lui!

PIERROT, *à Isabelle.*

Oui-dà, ma commère, oui.

INÈS, *à Pierrot.*

Vous m'aimez! le puis je croire?

PIERROT, *à Inès.*

Vraiment, ma commère, voire;
Vraiment, ma commère, oui.

ISABELLE.

Voilà le comble de mon infortune!

INÈS

Il ne nous manquoit plus que cela.

ISABELLE.

Air : *N'y a pas d' mal à ça.* n.° 271.

Toujours de tendresse
Il me parlera!

INÈS.

Et Pierrot sans cesse
Me tourmentera.

PIERROT.

N'y a pas d' mal à ça. (*bis*)

ISABELLE.

Air : *Un petit moment plus tard.* n.° 64.

Pégelin, quelle indignité!
Donne une rivale
A Zaïla, dont la beauté
Paroît sans égale!

PIERROT.

Oui; mais il trouve qu'elle a
Un grand défaut, madame.

ISABELLE.

Quel défaut a Zaïla ?

PIERROT.

Elle est,.... elle est sa femme.

INÈS, *à Pierrot.*

Air : *Adieu, ma chère maîtresse.* n.° 505.

Votre Balkis est si belle ;
Comment donc ! est-ce qu'il faut
Lui devenir infidelle ?

PIERROT.

Elle a le même défaut.

ISABELLE.

Vous n'êtes que des inconstants.

PIERROT.

Air : *Changement pique l'appétit.* n.° 508.

Bon ! c'est ainsi que va le monde ;
On court de la brune à la blonde.
Ne savez-vous pas bien qu'on dit :
Changement pique l'appétit ?

INÈS.

Ah ! les vilains hommes !

PIERROT, *à Isabelle.*

Air : *Je n'en veux pas davantage.* n.° 537.

De mon amoureux message
Que dirai-je à Pégelin ?

ISABELLE.

Dites-lui, qu'il soit plus sage,
Qu'il renonce à son dessein.

PIERROT.

Il veut tout mettre en usage
Pour devenir votre mignon.

ISABELLE.

Hé, non, non, non,
Je n'en veux pas davantage.

(*Elle se retire.*)

PIERROT, *retenant Inès, qui veut suivre sa maîtresse.*

Air : *Non, je ne veux pas rire.* n°. 538.

Vous, mon trognon, traitez-moi mieux; (*bis*)
Flattez d'un souris gracieux
Mon douloureux martyre.

INÈS, *se défendant.*

Non, je ne veux pas rire,
Non, non, je ne veux pas rire,
Moi !
Non, non, je ne veux pas rire!

(*Elle s'échappe de ses mains, et s'enfuit.*)

SCÈNE III.

PIERROT, *seul.*

Qu'elles sont revêches! Nous voilà bien éloignés de notre compte.

Air : *Puis la barbe en fume.* n.° 539.

Pour un objet plein d'attraits
Notre cœur s'allume;
Et souvent en vains souhaits
Son feu se consume :
Puis la barbe en fume après,
Puis la barbe en fume.

SCÈNE IV.

PIERROT, PÉGELIN.

PÉGELIN.

Air : *Apprends-moi, cher amant.* n.° 369.

Hé bien ! Pierrot, quelle nouvelle ?
Que t'a dit l'objet de mes vœux ?
Apprends-moi si mes feux
Déplairont,
Trouveront
Une rébelle ;
Apprends-moi si mes feux
Auront un sort heureux.

PIERROT.

Je n'en sais rien. Vous en allez juger, par ce que je vais vous dire. En entrant dans ce jardin, j'y rencontre votre belle captive. Voilà comme je lui parle :

Air : *Non, ce me dit-elle, non.* n.° 540.

Vos beaux yeux, de mon patron
Font une infidelle ;
Approuvez-vous, mon bouchon,
Son ardeur nouvelle ?
Non,
Non, ce me dit-elle, non,
Hé, non, ce me dit-elle.

PÉGELIN.

Elle est bien fière !

PIERROT.

Air : *J'ai fait souvent résonner ma musette.* n.° 62.

La jeune Inès m'a fait aussi connoître
Que je poussois d'inutiles soupirs :

Nous n'avons donc tous les deux, mon cher maître,
Qu'à rengaîner nos amoureux désirs.

PÉGELIN.

Vous lâchez bientôt prise, monsieur Pierrot. Je ne vous ressemble pas.

Air : *Je laisse à la fortune matelots, galions.* n.° 1.

Quand je donne la chasse
A quelque bâtiment,
Jamais je ne me lasse,
Je le suis vivement.
Sa résistance est vaine :
Quelque détour qu'il prenne,
Je suis si bon voilier,
Que jamais il n'échappe;
Et lorsque je l'attrappe,
Je fais peu de quartier.

PIERROT.

Oh ! doucement, s'il vous plaît, seigneur Pégelin ! Nous ne sommes point ici en pleine mer. Vous ne pouvez agir en corsaire. Vous avez de grandes mesures à garder avec Zaïla.

PÉGELIN.

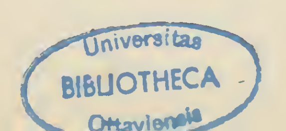
Tu as raison.

PIERROT.

Songez qu'elle est fille du bacha de cette ville. S'il venoit à savoir que vous courtisez une esclave au préjudice de votre épouse, il n'entendroit point raillerie là-dessus.

PÉGELIN.

Cela est vrai. La politique veut que je le ménage.



Mais je crains moins de l'irriter, que de causer du chagrin à Zaïla, dont je suis tendrement aimé.

PIERROT.

Je crains aussi de me brouiller avec Balkis.

PÉGELIN.

Air : *Attendez-moi sous l'orme.* n.° 541.

Elle règne en mon ame,
Malgré mes nouveaux feux.

PIERROT.

J'aime toujours ma femme,
Quoiqu'ailleurs amoureux.

PÉGELIN.

Je vois mon injustice,
Je blâme mon ardeur.

PIERROT.

Je maudis le caprice
Qui débauche mon cœur.

PÉGELIN.

J'ai combattu jusqu'à ce jour mes sentiments pour Isabelle; mais je n'ai pu les vaincre.

PIERROT.

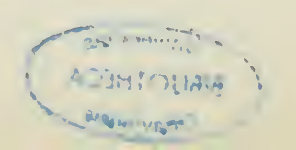
J'ai voulu aussi me tenir ferme dans mon devoir; mais le pied m'a glissé.

PÉGELIN.

Hé bien, mon ami, suivons donc notre penchant, puisque nous ne pouvons le vaincre. Prenons garde seulement que nos femmes ne s'en aperçoivent.

PIERROT.

Eh! mordi! ce n'est pas là le plus difficile.



PÉGELIN.

Quoi donc?

PIERROT.

Air: *Vous, qui vous moquez par vos ris.* n.° 75.

Les soins de deux fripons d'époux
Effarouchent nos belles.
J'ai pressenti, par leur courroux,
Que ces filles cruelles
Nous obligeront, malgré nous,
A demeurer fidelles.

PÉGELIN.

J'en juge tout autrement, moi. Leur fierté n'est qu'une manœuvre. Elles doivent s'applaudir en secret du sacrifice que nous leur faisons de deux aimables femmes.

Air : *Et vogue la galère.* n.° 191.

Le vent n'est point contraire,
Il faut nous embarquer :
D'arriver à Cythère
Nous ne pouvons manquer.

TOUS DEUX.

Et vogue la galère,
Tant qu'elle, tant qu'elle,
Et vogue la galère
Tant qu'elle pourra voguer.

PIERROT.

Paix! paix! Voilà Zaïla et Balkis. Jouons bien notre rôle.

SCÈNE V.

PÉGELIN, PIERROT, ZAILA, BALKIS.

PÉGELIN, *abordant Zaïla.*

Air : *Un de nos bergers, l'autre jour.* n.° 469.

Ah! que ses appas sont brillans!
Quand je vois Zaïla je sens
Croître mes feux pour elle.

ZAILA.

Sans mentir, des maris galants
Vous êtes le modèle.

PIERROT, *à Balkis.*

Air : *Des fraises.* n.° 73.

Vous le dirai-je à mon tour,
Epouse ragoûtante?
Je m'aperçois chaque jour,
Que pour vous mon tendre amour
Augmente, augmente augmente.

BALKIS, *à Zaïla.*

L'entendez-vous, madame?

ZAILA.

C'est le singe de Pégelin.

BALKIS, *à Pierrot.*

Air : *C'est fort bien fait à vous.* n.° 542.

Lorsque, par politique,
En termes si doux,
Votre bouche s'explique,
C'est fort bien fait à vous :
Mais lorsqu'à ce langage,
Loin d'ajouter foi,
Je vous crois volage,
C'est fort bien fait à moi.

PIERROT, *à part.*

Ahi ! ahi !

ZAILA, *à Balkis.*

Air : *Ma raison s'en va beau train.* n.° 165.

Non, non, Balkis, nos époux
Ne respirent que pour nous.
Tous deux, chaque jour,
Nous donnent d'amour
Quelque marque nouvelle ;
Sur-tout depuis qu'en ce séjour
On retient Isabelle,
Lonla,
On retient Isabelle.

PÉGELIN.

Air : *Il est vrai que j'aime en deux lieux.* n.° 503.

Zaïla, comment pouvez-vous
Soupçonner ma constance ?
A vos yeux, comme à votre époux,
Vous faites une offense.

ZAILA, *souriant.*

Cela est bien injuste !

PIERROT, *à Balkis.*

Air : *Ha ! qui vous a, qui vous a, qui vous a.* n.° 543.

Je reconnois là les coups
De langues envenimées.
Qui vous a dit que de nous
Ces captives sont aimées ?
Ha ! qui vous a, qui vous a, qui vous a,
Qui vous a si bien informées ?

BALKIS.

Oh ! nous avons de bons yeux !

ZAILA, *à Pégelin.*

Air : *C'est la pure vérité.* n.° 544.

Isabelle a fait, dit-on,
Un amant de son patron.

PÉGELIN.

Ce n'est qu'une médisance.

ZAILA.

Vous voulez donc que je pense
Que cette rare beauté
Sur vous n'a point de puissance.

PÉGELIN.

C'est la pure vérité.

BALKIS, *à Pierrot.*

Air : *Ha ! je ne m'en souci' guère !* n.° 342.

Inès a su vous plaire.

PIERROT.

Vous seule m'êtes chère.

BALKIS.

Vous courez ses appas.

PIERROT.

Ha ! je ne m'en souci' guère !

BALKIS.

Vous courez ses appas.

PIERROT.

Non, je ne m'en souci' pas.

ZAILA.

Nous sommes ravies d'être désabusées.

BALKIS.

Nous avions tort d'être jalouses.

ZAILA.

Puisque vous n'aimez point ces esclaves espagnolles, vous nous accorderez, sans peine, ce que nous avons à vous demander.

PÉGELIN.

Que souhaitez-vous ?

ZAILA.

Air : *Philis le long de la prairie.* n.° 545.

Envoyez, s'il vous plaît, ces belles
Au roi de Maroc dès ce jour.
Faites-lui par-là votre cour.

BALKIS.

En un mot défaites-nous d'elles.

ZAILA.

Prouvez votre fidélité.

BALKIS.

Rendez-nous la tranquillité.

PÉGELIN, *troublé.*

Mais, madame, vous me proposez là une chose à laquelle je ne m'attendois pas.

ZAILA.

Je le vois bien.

PIERROT, *à Balkis.*

Vous nous mettez dans un grand embarras.

BALKIS.

C'est ce qu'il me semble.

PÉGELIN.

Isabelle est une fille de qualité ; voulez-vous que je l'arrache pour jamais à d'illustres parents, qui sont sans doute en chemin pour la venir racheter ?

ZAILA.

Ils ne font pas grande diligence.

PÉGELIN.

Air : *Va-t-en voir s'ils viennent.* n.° 54.

Loin de nous, apparemment,
Les vents les retiennent,

PIERROT.

Nous les verrons, sûrement,
Arriver incessamment.

BALKIS, *à Pierrot.*

Va-t-en voir s'ils viennent,
Jean,
Va-t-en voir s'ils viennent.

ZAILA, *à Pégelin.*

Vous faites ce que vous pouvez pour garder votre proie.

Air : *La troupe italienne, faridondaine, partira.*
n.° 261.

Mais comptez que votre Hélène
Aujourd'hui pour jamais de vous s'éloignera

BALKIS, *à Pierrot.*

Ta petite Sirène,
Faridondaine,
Et lonlanla,
Ta petite Sirène,
Faridondaine,
Partira.

ZAILA, *à Pierrot.*

Pierrot, allez les chercher tout-à-l'heure ; et que Pégelin les dispose devant moi à leur départ.

PÉGELIN, *ému.*

Non ; vous m'en dispenserez ; contentez-vous de la complaisance que j'ai de suivre vos volontés. Voici vos victimes qui viennent d'elles-mêmes au-devant de vos coups. Je ne veux pas leur annoncer l'injustice que vous m'obligez de leur faire.

PIERROT.

Les pauvres filles !

ZAILA, *à Pégelin.*

Ah! traître!

Air : *Tes beaux yeux, ma Nicole.* n.° 66.

Il ne t'est plus possible
De cacher ton ardeur!

PÉGELIN.

Ne puis-je être sensible
A leur cruel malheur?

BALKIS, *à Pierrot.*

Ah! je vois ta foiblesse!

PIERROT.

O ma chère moitié!
Vous prenez pour tendresse
Ce qui n'est que pitié.

(*Pégelin se retire.*)

SCÈNE VI.

ZAILA, BALKIS, PIERROT, ISABELLE, INÈS.

PIERROT, *s'en allant, bas à Isabelle et Inès.*

Eh! mes enfants! Zaïla veut vous envoyer à la cour de Maroc! Tâchez de la fléchir.

ISABELLE, *à part.*

Juste ciel!

INÈS.

Ah! nous sommes perdues!

ISABELLE, *à Zaïla.*

Air : *Contre un engagement.* n.° 479.

Quelle menace, ô Dieux!
Ma frayeur est mortelle!

La fortune en ces lieux
M'étoit assez cruelle :
Zaïla voudra-t-elle,
Méprisant ma douleur,
De la triste Isabelle
Achever le malheur ?

ZAILA.

Air : *De quoi vous plaignez-vous ?* n.° 94.

De quoi vous plaignez-vous,
Belle, quand on veut vous faire
Un destin, qui, chez nous,
Rend bien des cœurs jaloux ?
L'amour d'un grand roi, ma chère,
Vous paroîtroit-il moins doux
Que celui d'un corsaire ?
De quoi vous plaignez-vous ?

ISABELLE.

Air : *Dans un couvent bien heureux.* n.° 349.

A ce jaloux mouvement,
Je vois toute l'injustice
De votre amoureux caprice.
Je n'ai point ici d'amant.
Et s'il faut que je m'explique ;
Sans excepter votre roi,
Sachez que toute l'Afrique
N'en sauroit avoir pour moi.

ZAILA.

Quelle fierté !

BALKIS, *à Inès.*

Pour vous, belle Inès, vous ne serez pas si difficile.

Air : *Belle diguedon.* n.° 330.

Vous paroissez fort humaine,
Belle diguedi, diguedon, dondaine.

INÈS.

Est-il vrai ? Mais vous me prenez donc,
Ma belle diguedi, ma belle diguedon,
Pour une esclave africaine ?
Belle diguedi, diguedon dondaine.

ZAILA, *à Isabelle.*

Je ne me laisse point éblouir par ces belles apparences de vertu ; je pénètre le véritable sujet de votre douleur.

Air : *Quand il faut quitter ce que l'on aime.* n.° 546.

Quand il faut quitter ce que l'on aime,
Le cœur ne peut pas y consentir.
Votre ingrat n'est pas de même,
Puisqu'il vous laisse partir.

ISABELLE.

Air : *Badinez ; mais restez-en là.* n.° 547.

Ne m'outragez point, je vous prie ;
Et mettez à la raillerie
De justes bornes, Zaïla :
Badinez (*bis*) ; mais restez-en là.

ZAILA.

Air : *Baise-moi donc, me disoit Blaise.* n.° 454.

Très-volontiers. Mais, Isabelle,
Partez, partez.

ISABELLE.

Ah ! laissez-nous, cruelle,
Encor quelques jours en ces lieux !

ZAILA, *s'en allant.*

Vous n'y serez pas davantage.

INÈS, *à Balkis.*

Parlez pour nous !

BALKIS, *s'en allant.*

J'aimerois mieux
Faire tous les frais du voyage.

SCÈNE VII.

ISABELLE, INÈS.

ISABELLE.

Air : *Je ne suis pas si diable.* n.° 8.

Ah ! c'en est trop, barbare !
Un juste désespoir
De mon ame s'empare !
Je brave ton pouvoir.
Je vais fuir l'infamie,
Et sortir de prison,
En terminant ma vie
Par le poison.

INÈS.

Dieux ! quel dessein !

ISABELLE.

Je sais où Pégelin cache le poison qu'il porte dans ses courses, pour prévenir l'esclavage ; je veux m'en servir.

Air : *Bouchez, Naïades, vos fontaines.* n.° 78.

Que ne puis-je, amante éperdue,
Don Juan, périr à ta vue !
Ah ! du-moins, en perdant l'espoir
De posséder ton Isabelle,
Cher amant, tu pourrois la voir
Au tombeau descendre fidelle.

INÈS, *déclamant.*

Puisque vous lui donnez cette preuve d'amour,
Je veux à Mezzetin la donner à mon tour.
Oui, madame, avec vous je vais cesser de vivre.

ISABELLE, *déclamant aussi.*

Non, non. Je te défends, chère Inès, de me suivre.
J'ai besoin de tes jours. Bientôt après ma mort,
Don Juan paroîtra peut-être dans ce port.
Si tu restes ici, de sa tendre Isabelle
Tu lui raconteras l'aventure cruelle.
De mon enlèvement peins-lui bien les horreurs,
L'amour de Pégelin, et toutes mes terreurs.
Dis-lui de quel malheur me voyant menacée,
Je n'en ai pu souffrir l'effroyable pensée ;
Et que j'ai cru devoir préférer le trépas
Aux infâmes honneurs prédits à mes appas.

INÈS.

Madame, je ne puis vous rendre ce service.
Sachez que je médite un pareil sacrifice :
Je veux qu'une suivante, en fait de chasteté,
Fasse l'étonnement de la postérité.

(*Isabelle se retire.*)

SCÈNE VIII.

INÈS, *seule.*

Toujours déclamant.

Oui, courons au poison! J'en veux prendre une dose.....
Mais quelle horreur secrette à mon dessein s'oppose !....
Quel frisson me saisit!... Craindrois-je le trépas ?
Il n'en faut point douter, la peur retient mes pas.
Allons, ayons du cœur ! A la fleur de mon âge
Mourons, pour prévenir dans ce climat sauvage
Les malheurs attachés au sexe feminin....
Mais je balance encor !... Pardon, cher Mezzetin,
Si, malgré le beau feu dont pour toi mon cœur brûle,
Je ne vais qu'en tremblant avaler la pilule.

(*Elle sort.*)

SCÈNE IX.

PÉGELIN, PIERROT.

PIERROT.

Air : *Quand on a prononcé ce malheureux oui.* n.° 215.

Patron, je suis instruit de cette circonstance :
Nos belles à partir ont de la répugnance.

PÉGELIN.

Tu peux juger par-là si ces objets chéris
Pour leurs nouveaux galants ont conçu du mépris.

PIERROT.

Oui, je crois que nous avons bonne part à leur chagrin; mais, si nous les perdons, voilà une belle avance!

PÉGELIN.

Non, non, Pierrot, elles ne partiront point. J'ai imaginé un bon moyen de les retenir, sans que nos femmes puissent s'y opposer.

PIERROT.

Quel moyen donc?

PÉGELIN.

Je vais de ce pas engager un renégat espagnol de mes amis, à me venir dire devant Zaïla, qu'il est frère d'Isabelle.

PIERROT.

Hé bien?

PÉGELIN.

Il dira qu'il venoit pour la racheter; mais qu'il

a fait naufrage, et perdu tous ses effets; et qu'il me prie de garder sa sœur jusqu'à ce qu'il ait rapporté d'Espagne, où il retourne, le prix de la rançon d'Isabelle et de sa suivante.

PIERROT.

Jarnonbille ! que cela est bien trouvé !

PÉGELIN.

Air : *Vivons pour ces fillettes.* n.° 480.

Nous allons avoir tout le temps
De courtiser ces beaux enfants.

PIERROT.

Oui; mais il faut en fines gens
Cacher nos amourettes.
Vivons pour ces fillettes,
Vivons,
Vivons pour ces fillettes.

(*Pégelin s'en va.*)

SCÈNE X.

PIERROT, *seul.*

Nos Argus vont nous éclairer de près.

Air : *Ma pinte et ma mie, ô gué!* n.° 37.

Femme qui guette un mari
Joue un mauvais rôle;
Elle fait charivari,
Ce n'est qu'une folle :
Ma foi, tous ses soins jaloux
Des fredaines d'un époux
Sont la rocambole,
O gué!
Sont la rocambole.

Mais je ne sais si le patron a pensé à une chose qui me vient dans l'esprit. Nos dulcinées, en voyant l'Espagnol, le prétendu frère d'Isabelle, le désavoueront, et notre fourberie sera découverte..... Mais, non. Comme elles nous aiment, sans doute, elles entreront volontiers dans notre manigance. Il ne faut seulement que les prévenir là-dessus.... Ho ! ho ! à qui en veulent ces deux hommes-ci ?

SCÈNE XI.

PIERROT, D. JUAN, MEZZETIN.

D. JUAN, *à Pierrot.*

Où est le seigneur Pégelin ?

PIERROT.

Il vient de sortir. Mais vous parlez à un autre lui-même. Qu'y a-t-il pour votre service ?

D. JUAN.

Air : *Que dieu bénisse la besogne.* n.° 105.

N'avez-vous pas, dites-le nous,
Deux jeunes captives chez vous ?
L'une que l'on nomme Isabelle ?

MEZZETIN.

Et l'autre qu'Inès on appelle ?

PIERROT.

Cela se pourroit. Quel intérêt y prenez-vous ?

D. JUAN.

Air : *A la façon de barbari.* n.° 22.

Vous voyez en nous des amants,
Qui, pour leur délivrance,

Ont osé des flots et des vents
Braver la violence.

PIERROT, *à part.*

Ouf!

MEZZETIN.

Nous venons prier le patron,
La faridondaine, la faridondon,
De nous les remettre aujourd'hui.

PIERROT, *faisant l'action de compter de l'argent.*

Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

D. JUAN.

Nous comptons bien de payer leur rançon.

PIERROT, *à part, se grattant l'oreille.*

Ahi! quel contre-temps!

MEZZETIN.

Peut-on les voir?

PIERROT.

Oui-dà. Je vais vous les envoyer. (*A part s'en allant.*) Courons chercher mon maître, pour l'avertir de tout ce qui se passe.

SCÈNE XII.

D. JUAN, MEZZETIN.

D. JUAN.

Que nous sommes heureux, Mezzetin!

MEZZETIN.

Oui, vraiment, nous sommes bien heureux

d'être réchappés des blessures cruelles que nous reçûmes en défendant nos maîtresses, et d'avoir résisté aux tempêtes, aux fatigues et à tous les maux que nous avons essuyés, en parcourant les côtes d'Afrique.

D. JUAN.

Air : *Ah ! que j'étois insensée !* n.° 548.

Oublions toutes nos peines ;
Nous allons, dans ce séjour,
Des objets de notre amour
Aujourd'hui briser les chaînes,
Et faire aux tristes soupirs
Succéder les doux plaisirs.

SCÈNE XIII.

D. JUAN, MEZZETIN, ISABELLE, INÈS.

D. JUAN, *avec transport.*

Air d'*Amadis.* n.° 549.

Est-ce vous, charmante Isabelle !

ISABELLE, *tristement.*

Est-ce vous, don Juan que je voi ?

MEZZETIN, *à Inès.*

Est-ce vous, chère tourterelle ?

INÈS, *tristement.*

Mezzetin, cher amant, est-ce toi ?

D. JUAN.

Air : *Berger, prends soin de mon troupeau.* n.° 550.

C'est votre don Juan, c'est lui,
C'est lui qui s'offre à votre vue.

Il n'a découvert qu'aujourd'hui
Qu'ici vous étiez retenue....
Mais vous semblez dans ce moment
Revoir à regret votre amant.

ISABELLE, *pleurant.*

Hélas !

INÈS.

Ahi !

MEZZETIN, *à Inès.*

Qu'avez-vous donc ?

D. JUAN, *à Isabelle.*

Air : *Belle et charmante brune.* n.° 240.

Quel chagrin vous dévore ?
Pourquoi ces pleurs ?
Je ne sais point encore
Tous mes malheurs !
Ne me les cachez point.

ISABELLE.

Ah ! je me meurs !

D. JUAN.

Qu'entends-je ! Madame, expliquez-vous.

INÈS.

On alloit nous faire partir pour la cour de Maroc.

Air : *Depuis que j'ai vu Nanette.* n°. 551.

C'est la femme du corsaire,
La jalouse Zaïla,
Qui, pour de nous se défaire,
Vouloit nous envoyer là.

ISABELLE.

Cette menace effroyable
A confondu ma raison ;
Et dans un transport coupable,
M'a fait prendre du poison.

D. JUAN.

O ciel !

INÈS, *à Mezzetin.*

J'en ai pris aussi, mon enfant.

MEZZETIN.

Ah ! misérables, qu'avez-vous fait ? (*A la cantonnade.*) Au secours ! au secours !

SCÈNE XIV.

ISABELLE, D. JUAN, INÈS, MEZZETIN, ZAILA, BALKIS.

BALKIS, *accourant.*

Qu'y a-t-il donc ?

INÈS, *montrant Zaïla.*

Vous voyez l'auteur de notre perte.

ZAILA.

Qui sont ces deux cavaliers ?

MEZZETIN.

Madame, nous venions pour racheter ces deux captives.

D. JUAN.

Air : *Où êtes-vous, Birène mon ami ?* n.° 291.

A leurs appas l'amour soumit nos cœurs,
Et nous devions unir nos destinées ;
Mais vous avez tant fait, par vos rigueurs,
Que toutes deux se sont empoisonnées.

ZAILA, *surprise.*

Que dites-vous ?

BALKIS.

O dieux ! Eh ! mes pauvres enfants, où avez-vous pris ce poison ?

INÈS.

Dans une bouteille qui étoit sur des tablettes dans le cabinet du seigneur Pégelin.

BALKIS, *riant.*

Ha ! ha ! ha !

Air : *Quand le péril est agréable.* n.° 2.

Oh ! vous n'en serez point malades !
Allez, rassurez vos esprits :
Le poison que vous avez pris
Est de l'eau des Barbades.

D. JUAN.

Ah ! vous me rendez la vie !

MEZZETIN.

Quelle joie !

ISABELLE.

Je respire.

INÈS.

Je ne suis donc plus fâchée d'en avoir avalé un bon verre.

ZAILA.

Le ciel en soit loué !

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, CALTAPAN, *portant un écrin.*

CALTAPAN, *à Zaïla.*

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.* n.° 12.

Je viens, madame, en diligence,
Trouver le seigneur Pégelin.
Vous voulez bien qu'en son absence
Je vous remette cet écrin.

ZAILA.

Qu'est-ce que c'est?

CALTAPAN.

Ce sont vingt-cinq mille écus en pierreries, que lui envoye le pirate Osmin, pour sa part de la dernière prise qu'ils ont faite ensemble.

ZAILA.

Cela suffit.

(Caltapan s'en va.)

SCÈNE XVI.

ISABELLE, D. JUAN, ZAILA, BALKIS, INÈS, MEZZETIN.

ZAILA, *à Isabelle.*

Air : *On dit qu'amour est si charmant.* n.° 30.

Je vous ai fait injustement,
Ma chère, un mauvais traitement.

Pardonnez mon aveuglement :
Vous savez par vous-même,
Que l'on écoute rarement
La raison, quand on aime.

ISABELLE, *embrassant Zaïla.*

Air : *Qu'on a de peine quand on n'a pas.* n.° 209.

Je vous pardonne
Votre rigueur.

BALKIS, *à Inès.*

Et vous, mignonne?

INÈS, *l'embrassant.*

De tout mon cœur.

D. JUAN, *à Isabelle.*

Air : *Le cabaret est mon réduit.* n.° 216.

Qu'il m'est doux de finir les maux
De l'objet que mon ame adore!

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, PÉGELIN, PIERROT.

PÉGELIN, *à Pierrot dans le lointain, continuant l'air commencé.*

Laisse faire. Nos rivaux
Ne les tiennent pas encore,
Ne les tiennent pas (*ter*) encore.

BALKIS, *à D. Juan.*

Voici le seigneur Pégelin.

D. JUAN, *abordant Pégelin.*

Seigneur patron, nous venons racheter ces deux dames.

PÉGELIN.

Soyez les bien venus.

MEZZETIN.

Air : *C'est à boire qu'il nous faut.* n.° 385.

Dites-nous, en galant homme,
Ce que cette prise vaut.

PÉGELIN.

Vingt mille écus, c'est la somme.

TOUS, *criant.*

Ho !

MEZZETIN.

Vous mettez le prix trop haut.

PIERROT.

C'est la somme, somme, somme,
C'est la somme qu'il nous faut.

D. JUAN.

Comment !

INÈS.

L'arabe !

MEZZETIN.

Le juif !

ISABELLE.

Quelle dureté !

ZAILA, *bas à Balkis.*

Tu vois son dessein.

BALKIS.

Ah ! le coquin !

D. JUAN, *à Pégelin.*

Air : *Morguienne de vous.* n.° 146.

Vous en rabattrez.

PÉGELIN.

Pas une pistole.

ISABELLE, *à Pégelin.*

Mais considérez....

PIERROT, *l'interrompant.*

Pas même une obole

MEZZETIN.

Morguienne de vous !
Quel homme ! quel homme !

INÈS.

Morguienne de vous !
Quel homme êtes-vous !

D. JUAN.

Je n'ai pas apporté, à beaucoup près, l'argent que vous me demandez.

PIERROT.

Hé bien, retournez le chercher.

PÉGELIN, *s'en allant.*

Jusqu'au revoir. Serviteur.

PIERROT, *suivant Pégelin.*

Votre valet.

ZAILA, *à D. Juan.*

Tenez.

Elle lui donne l'écrin, pendant que Pégelin s'en va, et lui parle à l'oreille.

D. JUAN, *appelant Pégelin.*

Seigneur Pégelin ! un mot.

PÉGELIN, *revenant.*

Qu'y a-t-il ?

D. JUAN.

Air : *Quand le péril est agréable.* n.° 2.

Sauvez-nous un second voyage.
Pour vos soixante mille francs

(*Lui présentant l'écrin*)

Recevez tous ces diamants;
Ils valent davantage.

PÉGELIN, *ouvrant l'écrin.*

Voyons.

ZAILA, *à Pégelin.*

En êtes-vous content?

PÉGELIN, *hésitant.*

Hé! mais....

ZAILA.

Quoi, mais?

PÉGELIN.

Mais oui, il y a à-peu-près ce qu'il me faut.

BALKIS, *à Pégelin.*

Allez, faites grace du reste.

ZAILA, *aux quatre amants.*

Partez, mes enfants, vous êtes libres. Vous pouvez dès ce moment prendre la route d'Espagne.

INÈS.

Nous l'aimons mieux que celle de Maroc.

BALKIS.

Air : *Embarquez-vous, mesdames.* n.° 239.

Embarquez-vous, mes belles;
Et toujours puissiez-vous
Voir des amants fidèles
Dans vos heureux époux!

ISABELLE, *baisant la main de Zaïla.*

O noble cœur!

D. JUAN, *baisant aussi la main de Zaïla.*

Je vous dois mon bonheur.

MEZZETIN.

Partons d'ici.

INÈS, *faisant la révérence à Zaïla.*

Madame, grand merci.

(*Les quatre amants s'en vont.*)

SCÈNE XVIII.

ZAILA, PÉGELIN, BALKIS, PIERROT.

PÉGELIN, *bas à Pierrot.*

J'enrage!

PIERROT, *bas à Pégelin.*

Encore faut-il enrager tout bas.

ZAILA.

Air : *Ha! qu'il y va gaîment.* n.° 415.

Isabelle avec son amant,
Ha! qu'elle y va gaîment!
Ils vont tous deux, dans ce moment,
De ces lieux faire retraite.

BALKIS.

Ha! qu'elle y va sa soubrette,
Ha! qu'elle y va gaiment!

PÉGELIN, *d'un ris forcé.*

Air : *Adieu, paniers, vendanges sont faites.* n.° 164.

Ha! que vous êtes satisfaites!

PIERROT.

Vous ne nous chicanerez plus.

BALKIS.

Vous voilà tous deux bien camus :
Adieu, paniers, vendanges sont faites.

Air : *Michaud, en faisant l'amour.* n.° 552.

Votre générosité,
Patron, nous a charmées.

ZAILA.

Vous mettez en liberté
Deux captives aimées.

BALKIS.

Et sans leur faire payer
Seulement une maille.

PÉGELIN.

Vous voulez vous égayer.

PIERROT.

Oui, ma foi, l'on nous raille.

PÉGELIN.

Air : *Comme un coucou que l'amour presse.* n.° 27.

Eh! pourquoi ces plaisanteries ?

ZAILA.

C'est, mon ami, que cet écrin,
Où sont ces belles pierreries,
Vous est envoyé pas Osmin.

PÉGELIN.

Je vous entends. Ah ! traîtresse ! Votre indiscrette jalousie me prive d'une rançon......

ZAILA, *l'interrompant.*

Point de reproches, je vous prie. Pouvois-je mieux employer vos diamants qu'à payer votre propre rançon ?

PÉGELIN.

Qu'est-ce à dire, ma rançon?

ZAILA.

Air : *Le beau berger Tircis.* n.° 97.

De votre liberté
Vous n'aviez plus l'usage :
Chez une ingrate beauté,
Votre cœur, époux volage,
Etoit en esclavage,
Et je l'ai racheté.

PÉGELIN.

O trop généreuse Zaïla ! Que vous me faites bien sentir mon injustice !

ZAILA.

Oui, je devrois vous haïr.

Air : *Pour faire honneur à la noce.* n.° 50.

Est-ce là ce mari tendre
Qui juroit de n'aimer que moi ?
Son cœur, au mépris de sa foi,
S'est lâchement laissé surprendre.
Est-ce là ce mari tendre
Qui ne vouloit aimer que moi ?

PÉGELIN.

Ah ! c'en est fait, mon éblouissement est passé.

Air : *Nous sommes demi-douzaine.* n.° 42.

De cette ardeur passagère
Cessez de vous souvenir.

ZAILA, *à part.*

Contre lui ma colère
Ne sauroit plus tenir.

PÉGELIN.

Le seul regret d'avoir pu vous déplaire,
Suffit pour me punir ;
Le seul regret d'avoir pu vous déplaire,
Répond de l'avenir.

BALKIS, *à Pierrot.*

Air : *Mon voisin a pris son orge.* n.° 553.

Tu voulois tricher, infâme !

PIERROT, *lui tendant la main.*

Touche là, faisons la paix.
Je ne courtiserai jamais
Que ma petite femme,
Et je n'aurai plus désormais
De désir polygame.

PÉGELIN, *se jetant aux genoux de sa femme.*

Air : *Je ferai mon devoir.* n.° 16.

Pardonnez donc à votre époux.

ZAILA, *le relevant.*

Je n'ai plus de courroux. (*bis*)

PÉGELIN.

Quelle bonté ! Vous m'allez voir
Rentrer dans mon devoir. (*bis*)

PIERROT, *se jetant aussi aux pieds de Balkis.*

Air : *Quand la bergère vient des champs.* n.° 126.

Et ton Pierrot se met aussi
A ta merci,
Mon doux souci.

BALKIS, *le relevant.*

Inès a borné tes plaisirs ;
Va, je suis bonne,
Je te pardonne
De vains désirs.

PÉGELIN.

Pour célébrer notre raccommodement, voici fort à-propos les danseurs qui ont coutume tous les soirs de nous divertir.

ZAILA.

A-présent que nos belles Espagnoles ne sont plus ici,

Air : *O reguingué ! ô lonlanla !* n.° 4.

Vous donnerez à Zaïla
Rarement de ces fêtes-là,
O reguingué ! ô lonlanla !

PÉGELIN.

Allez, méchante que vous êtes,
Vous ne manquerez pas de fêtes.

BALKIS, *à Pierrot et à Pégelin.*

Air : *C'est à toi, mon camarade.* n.° 386.

Tant à moi qu'à la patronne,
Pour nous prouver votre amour,
Il faut que l'on nous en donne,
Donne, donne,
Il faut que l'on nous en donne
Chaque jour.

PIERROT.

Vous serez satisfaites.

SCÈNE XIX et dernière.

LES PRÉCÉDENTS, TROUPE D'ESCLAVES de l'un et de l'autre sexes, dansants.

FIN.

LES COUPLETS
EN PROCÈS,
PROLOGUE

Représenté à la foire Saint-Laurent en 1730.

PERSONNAGES.

LE PRÉSIDENT.
QUATRE CONSEILLERS.
UN GREFFIER.
Maître GOUFFIN, avocat des nouveaux couplets.
Maître GROSSEL, avocat des vieux couplets, Pierrot.
Maître BABILLARY, avocat de l'auteur de Calisthène.

LE MENUET, LA MUSETTE,	couplets nouveaux chantants et dansants.
LE COTILLON, LA CONTRE-DANSE, LE TAMBOURIN, LA LOURE,	couplets nouveaux dansants.
FLON-FLON, LA COMMÈRE VOIRE,	vieux couplets chantants.
LE MITRON DE GONESSE, MAROTTE MIGNONNE, PIERRE BAGNOLET, LA BELLE DIGUEDON, LE TRAQUENARD, GRISELIDIS,	vieux couplets dansants.

La Scène est d'abord dans une rue, et ensuite au bas du Mont-Parnasse.

LES COUPLETS EN PROCÈS.

Le Théâtre représente une rue.

SCÈNE PREMIÈRE.

MAITRE GROSSEL, avocat; FLON-FLON, en vieux grivois; LA COMMÈRE VOIRE, en harangère.

MAITRE GROSSEL, *à Flon-flon.*

Air : *Mon père, je viens devant vous.* n.° 19.

Que demandez-vous, vieux soldat?

FLON-FLON.

Monsieur, enseignez-nous, de grace,
Quelqu'habilissime avocat
A la Bazoche du Parnasse.

MAITRE GROSSEL.

Mes enfants, votre sort heureux
Vous offre en moi le plus fameux.

FLON-FLON.

Quel bonheur de rencontrer tout-d'un-coup ce que nous cherchons! Voulez-vous bien, monsieur, vous charger d'une affaire que nous avons à votre tribunal?

MAITRE GROSSEL.

Très-volontiers. Qui êtes-vous l'un et l'autre?

LA COMMÈRE VOIRE.

Air : *Je ne suis né ni roi ni prince.* n.° 36.

Nous sommes de vieux vaudevilles,
A la critique fort utiles,
Et qui sont en très-grand renom
Depuis fort long-temps à la Foire.

FLON-FLON.

Moi, je suis le couplet *Flon-flon*.

LA COMMÈRE VOIRE.

Moi, je suis la *Commère Voire*.

MAITRE GROSSEL.

Je ne vous connoissois que de nom; je suis ravi de vous connoître personnellement. Hé bien ! qu'y a-t-il pour votre service? de quoi s'agit-il?

FLON-FLON.

Il s'agit de nous maintenir, nous et tous les autres anciens airs du Pont-Neuf nos confrères, dans la possession immémoriale où je sommes, de débiter notre marchandise à l'Opéra-comique.

MAITRE GROSSEL.

Cela me paroît juste. Et qui veut vous troubler dans cette possession?

LA COMMÈRE VOIRE.

Air de *Grimaudin.* n.° 6.

C'est toute la maudite engeance
Des *airs nouveaux* :
C'est le *menuet*, la *contre-danse*,
Quelques *rondeaux*,
Le *tambourin*, le *rigaudon*,
La *musette* et le *cotillon*.

FLON-FLON.

V'là nos parties adverses.

LA COMMÈRE VOIRE.

Oui, ce sont ces coquins-là, monsieur, qui veulent nous chasser d'une boutique que j'occupons depuis vingt ans.

MAITRE GROSSEL.

Vous chasser dà ! Oh ! nous verrons cela !

FLON-FLON.

Ils nous ont fait assigner à la Bazoche du Parnasse, pour voir dire que dès aujourd'hui je viderons le camp, avec défenses à nous de paroître jamais à la Foire.

MAITRE GROSSEL.

Comment diable !

FLON-FLON.

Air : *Flon-flon.* n.° 121.

Ça me met en colère.
Que ne nous laisse-t-on
Terminer cette affaire
A bons coups de bâton ?
Hé flon, flon.....

MAITRE GROSSEL.

Doucement, mon ami, point de voie de fait ! Vous avez de bons juges et un excellent avocat. Je m'appelle M.e Grossel.

Air : *Lucas se plaint que sa femme.* n.° 5.

Depuis long-temps je m'applique
Au grand art des orateurs.
J'ai le geste magnifique,
Mes poumons sont des meilleurs ;

Et je me pique
De bien employer les fleurs
De rhétorique.

LA COMMÈRE VOIRE.

Tant mieux ; bon droit a besoin d'aide.

MAITRE GROSSEL.

Air: *En tapinois, quand les nuits sont brunes.* n.° 310.

Je consens que l'on me traite d'âne,
Si tantôt, contre les nouveaux airs,
Je n'obtiens un arrêt, qui vous les condamne
A rester dans les bals et dans les concerts.

FLON-FLON.

Je vous serons bien obligés, monsieur Grossel.

MAITRE GROSSEL.

Mais à qui en veulent tous ces gens-ci ?

LA COMMÈRE VOIRE.

C'est une partie de nos camarades, qui viennent nous joindre.

SCÈNE II.

MAITRE GROSSEL, FLON-FLON, LA COMMÈRE VOIRE, TROUPE DE VIEUX COUPLETS dansants.

MAITRE GROSSEL, *montrant les Couplets l'un après l'autre.*

Air : *Les cordons bleux.* n.° 455.

Eh ! comment nommez-vous ce couplet ?

LA COMMÈRE VOIRE.

Monsieur, c'est le *mitron de Gonesse.*

MAITRE GROSSEL.

Ce manant ?

LA COMMÈRE VOIRE.

C'est *Pierre Bagnolet.*

MAITRE GROSSEL.

Et voilà, sans doute, sa maîtresse ?

LA COMMÈRE VOIRE.

Oui, c'est *Diguedon*, } si chantée à Paris.
La belle Diguedon, }

MAITRE GROSSEL.

Et cette mitronne ?

LA COMMÈRE VOIRE.

Marotte Mignonne.

MAITRE GROSSEL.

Et ces deux couplets à cheveux gris ?

LA COMMÈRE VOIRE.

C'est le *Traquenard* avec *Griselidis.*

MAITRE GROSSEL.

Air : *Je suis malheureuse en amans.* n.° 554.

Comptez sur moi, mes chers enfants ;
Je prends votre défense.
Venez, ne perdons point de temps,
Venez à l'audience,
Et vous serez, vous serez tous contents
De ma rare éloquence.

FLON-FLON.

Serpedié ! monsieur Grossel, vous nous remettez le cœur au ventre.

LA COMMÈRE VOIRE.

Chut ! v'là deux de nos parties adverses avec leur avocat.

MAITRE GROSSEL.

Air : *Allons à la guinguette, allons.* n.° 311.

Ils ne feront
Que de l'eau toute claire.
Grossel répond
Du succès de l'affaire.
Nous les étrillerons :
Allons, allons,
Allons à l'audience, allons.

(Il sort.)

CHŒUR DE VIEUX COUPLETS, *le suivant.*

Allons, allons,
Allons à l'audience, allons.

SCÈNE III.

MAITRE GOUFFIN, avocat; LE MENUET, LA MUSETTE.

MAITRE GOUFFIN, *au Menuet.*

Air : *Philis, en cherchant son amant.* n.° 212.

Cela suffit, seigneur Menuet :
Vous m'avez fort bien mis au fait.
Je remplirai tous vos souhaits ;
Et je vous réponds du succès
De ce procès.

LE MENUET.

Air : *Qu'elle est belle!* n.° 555.

Oui, je pense
Que bientôt, par votre éloquence,
Nous serons triomphants
De nos surannés concurrents.
La balance
Penchera du côté

De la nouveauté,
De notre beauté,
De notre gaîté,
Et légèreté.

Qu'en dit l'aimable Musette ?

LA MUSETTE.

Air : *Eh ! pourquoi donc dessus l'herbette ?* n.° 519.

Fi donc ! fi donc ! sur notre scène
Pourquoi souffrir des airs si vieux ?
Le public les trouve ennuyeux,
Ils donnent la migraine.
Renvoyez-les, au nom des dieux,
A la Samaritaine.

MAITRE GOUFFIN.

C'est à quoi je concluerai, je vous assure..... Mais quelles personnes s'avancent ? Je juge qu'elles sont de votre compagnie.

LE MENUET.

Vous ne vous trompez point.

SCÈNE IV.

MAITRE GOUFFIN, LE MENUET, LA MUSETTE, TROUPE DE NOUVEAUX COUPLETS.

LA MUSETTE, *à M. Gouffin.*

Air : *Les sept sauts.* n.° 399.

Vous voyez la folle *contre-danse*,
La *loure* et le *cotillon* badin.
Voici le mignon de la Provence,
Le gentil, le joli *tambourin* :

Tous couplets gaillards, dispos,
Qui savent faire à-propos
Un saut, deux sauts, trois sauts.

MAITRE GOUFFIN.

Air : *Je vais toujours le même train.* n.° 483.

Suivez-moi tous. Je vous promets
De vous renvoyer satisfaits.
Sur votre scène pour jamais
Vous régnerez en paix.
Plus de *lampons*, de *triolets*,
De *zon-zons*, de *branles de Metz.*
Amis, enfin, je vais
Bannir les vieux couplets;
Et vous n'aurez plus désormais
Rien à craindre que les sifflets.

Maître Gouffin sort; les quatre Couplets Nouveaux qui viennent d'arriver le suivent; Le Menuet et la Musette restent encore un moment.

SCÈNE V.

LE MENUET, LA MUSETTE.

LE MENUET.

Vivat, monsieur Gouffin !

Air : *Il étoit un avocat.* n.° 526.

Il nous débarrassera,
Tourelouriretté, ô lironfa !
De tous ces polissons-là :
Toure, toure, tourelouriretté.
Soyons témoins de cela,
Tourelouriretté, ô lironfa !

Ils se prennent tous deux par les mains, et s'en vont en dansant et chantant le refrain de l'air précédent.

SCÈNE VI et dernière.

On lève le rideau, qui laisse voir dans l'enfoncement du théâtre le Mont-Parnasse, au bas duquel sont cinq ifs. Celui du milieu, plus gros que les quatre autres, sert de dossier au président, et les quatre autres ifs sont pour les quatre conseillers qui sont aux côtés du président. Devant eux est le greffier, appuyé sur une petite table, et tenant plusieurs placets. Les avocats sont dans les aîles avec leurs parties.

LE PRÉSIDENT, LES QUATRE CONSEILLERS, MAITRE GOUFFIN, MAITRE GROSSEL, TROUPE DE VIEUX COUPLETS, TROUPE DE NOUVEAUX COUPLETS, MAITRE BABILLARY, avocat; LE GREFFIER.

LE PRÉSIDENT, *au Greffier.*

Appelez les placets.

LE GREFFIER.

Entre la dame Eléonor la Tragédie en vers, et Guillemette la Tragédie en prose.

LE PRÉSIDENT.

Appelez-en un autre.

LE GREFFIER.

L'auteur de *Calisthène* contre le parterre.

LE PRÉSIDENT.

Mais cela a été décidé. Le parterre a porté son jugement.

MAITRE BABILLARY.

Oui, messieurs; mais le poëte a pris ses juges à partie.

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.* n.° 12.

Des bons auteurs ce grand modèle
Trouve qu'on l'a jugé fort mal;
C'est ce qui fait qu'il en appelle
A votre illustre tribunal.

LE PRÉSIDENT, *après avoir été un moment aux opinions.*

Air de *la ceinture.* n.° 110.

Du bon goût du parterre ayant
Une parfaite connoissance,
Nous mettons l'appel au néant,
Et nous confirmons la sentence.

LE GREFFIER.

Entre les Nouveaux et les Anciens Couplets de l'Opéra-comique. Maître Gouffin? maître Grossel?

MAITRE GOUFFIN.

Me voici.

MAITRE GROSSEL.

Me voilà.

MAITRE GOUFFIN.

Messieurs.

Air de l'*horoscope accompli.* n.° 530.

Je parle pour la compagnie
Des nouveaux couplets, dont Paris
Chérit la forme et l'harmonie,
Et qui sont ses airs favoris :
Contre tous les couplets antiques,
Qui, dans les opéra comiques,
Causent l'ennui du spectateur,
Et sont l'effroi de la pudeur.

MAITRE GROSSEL.

Air : *Je ferai mon devoir.* n.° 16.

Oh ! s'il vous plaît, maître Gouffin,
Ménagez le prochain : (*bis*)
Là-dessus soyez délicat.

MAITRE GOUFFIN.

Je suis un avocat. (*bis*)

(*Aux Juges.*)

Messieurs, voici le fait en deux mots. Les vieux couplets de l'Opéra-comique, après plusieurs années de service, étoient sur les dents; et déjà le public, se plaignant de leur caducité, commençoit à les abandonner, lorsque les nouveaux airs, mes parties, dont ils implorèrent l'assistance, rétablirent leurs affaires désespérées.

MAITRE GROSSEL.

Cela est faux. Ce n'est pas comme cela que.....

MAITRE GOUFFIN.

Oh ! taisez-vous, de grâce !

Air : *Robin turelure, lure.* n.° 51.

Maître Grossel, laissez-moi
Plaider, je vous en conjure.
Je suis de très-bonne foi,

MAITRE GROSSEL.

Turelure!

MAITRE GOUFFIN.

Je dis la vérité pure,

MAITRE GROSSEL.

Robin, turelure lure.

LE PRÉSIDENT, *à maître Grossel.*

Maître Grossel, n'interrompez pas maître Gouffin.

MAITRE GOUFFIN.

Je disois donc, messieurs, que les nouveaux couplets remirent le spectacle sur pied, et lui donnèrent une face toute nouvelle. J'ose dire même qu'ils ont depuis eu le bonheur de le rendre tel, qu'il devient de foire en foire plus agréable au public : *Vires acquirit eundo.* Orsus, messieurs,

Air : *Quand on a prononcé ce malheureux oui.* n.° 215.

Comme il faut présumer que l'Opéra-comique
Seroit encor meilleur, s'il n'avoit rien d'antique;
Si tous ses vieux couplets de sa scène écartés
Y laissoient les nouveaux étaler leurs beautés :

C'est à quoi je conclus, pour la satisfaction du public, et pour la gloire d'un spectacle qui a l'honneur de porter le titre respectable d'Opéra,

MAITRE GROSSEL.

A moi le dé.

(*Après avoir toussé et craché.*)

Air : *N'aurai-je jamais un amant?* n.° 442.

Maître Gouffin vous vient, messieurs,
D'étaler bien des fleurs,
Pour servir les demandeurs.
Ho çà, voici les défendeurs :
C'est le *reguingué*,
Le *luron-luré*,
Gué, gué, lariré,
Avec l'*allons-gai :*
C'est le *ziste-zeste*,
Malepeste,
Lonlanla,
Ramonez ci, ramonez là,
Et tout le reste
Des gaillards couplets,
Faits
Pour rendre les cœurs gais.

MAITRE GOUFFIN.

Ils ne sont en effet que trop gaillards.

MAITRE GROSSEL, *à Mᵉ. Gouffin.*

Ne m'interrompez point.

(*Aux juges.*)

Il est inoui, messieurs, qu'on ose à la barbe de la Bazoche du Parnasse, avancer des faussetés. On dit que mes parties ont été implorer le secours des airs nouveaux! Cela n'est pas vrai, c'est tout le contraire; c'est vous qui êtes venus mandier un asile dans notre atelier.

MAITRE GOUFFIN.

Oh ! je vous ferai bien voir que....

MAITRE GROSSEL, *à Mr. Gouffin.*

Ne m'interrompez donc point ; je vous ai laissé parler, taisez-vous à votre tour.

LE GREFFIER, *faisant l'office d'huissier.*

Paix-là ! paix-là !

MAITRE GROSSEL, *aux juges.*

Préparez-vous, messieurs, à voir l'ingratitude en chausses et en pourpoint.

Air : *Or écoutez, petits et grands.* n.° 40.

Des airs nouveaux, presque tout nus,
Chez nous furent les bien venus ;
Mais, en les recevant en frères,
Nous réchauffâmes des vipères,
Qui maintenant dans notre sein
Veulent répandre leur venin.

Ces ingrats, messieurs, ont perdu le souvenir de nos bontés. Quelques légères louanges qu'on a données à leur nouveauté, leur ont tourné la tête ; ils s'imaginent pouvoir suffire à tout,

Air : *Ouistanvoire.* n.° 408.

Et qu'étant seuls aux foires,
Ils seront de grands clercs :
Qu'ils vaudront nos *ouistanvoires*,
Qu'ils vaudront nos *tires*
Lire lires,
Qu'ils vaudront nos airs.

Cependant, messieurs, pour bien apprécier les

airs nouveaux, ils ne sont bons à l'Opéra-comique, qu'à délasser l'esprit de l'attention qu'il a donnée aux vieux couplets, qui sont chargés de l'essentiel ; je veux dire, du soin important d'exprimer les passions. *Hoc opus, hic labor est*, comme dit l'autre.

MAITRE GOUFFIN.

Les passions ! Ho ! ho ! nous les exprimerons aussi bien que vous, quand il nous plaira.

MAITRE GROSSEL.

Je vous en défie, maître Gouffin, je vous en défie ; est-ce avec un *menuet*, est-ce avec une *contre-danse* que vous ferez l'exposition d'un sujet? Lequel de vos nouveaux couplets est aussi propre à faire un récit que le *Cap de Bonne-Espérance,*

(*Il en chante le commencement ; ce qu'il fait aussi aux trois autres qu'il va citer.*)

et le vieux *Joconde?* Pour bien marquer la joie, avez-vous l'équivalent d'un *allons gai, toujours gai, d'un air gai?* Comment peindrez-vous la désolation, si vous n'avez pas l'air de *Lapalisse? Et sic de cœteris.*

MAITRE GOUFFIN.

Bon !

Air du *Menuet des Fêtes grecques et romaines.* n.° 556.

Nous avons cent couplets,
Pour marquer l'allégresse;

Nous avons cent couplets,
Gracieux, galants et folets :
Pour des airs de tristesse,
Lorsque dans une pièce
Il nous en faudra,
Le grand Opéra
Nous en fournira.

MAITRE GROSSEL, *aux juges.*

Ah! messieurs, pesez bien les dernières paroles de maître Gouffin, et voyez-en la conséquence. Nous avons déjà toute la *petite-oie* de l'Opéra : *Venienti occurrite morbo!* Si vous n'y mettez ordre, son *récitatif* va venir planter le piquet chez nous.

LE PRÉSIDENT.

Concluez, maître Grossel!

MAITRE GROSSEL.

Je conclus donc à ce qu'il plaise à la Bazoche du Parnasse, de débouter les parties de maître Gouffin de leur injuste prétention, et de les bannir des foires à perpétuité.

Air des *Folies d'Espagne.* n.° 31.

Par Apollon, devenez-nous propices!
Depuis long-temps nous avons le bonheur
De divertir, en combattant les vices :
Ah! laissez-nous mourir au lit d'honneur!

(*Ici les juges vont aux opinions.*)

Songez, messieurs, que l'Opéra-comique nous doit sa naissance; nous en sommes les fondateurs.

MAITRE GOUFFIN.

Nous en sommes les restaurateurs.

LE GREFFIER.

Paix-là ! paix-là !

MAITRE GROSSEL.

Nous allons voir, nous allons voir si la Bazoche favorisera des traîtres.

MAITRE GOUFFIN.

Des traîtres ! (*Aux juges.*) Messieurs, une petite observation ; j'ai oublié de dire que les vieux couplets sont de faux frères qui vont servir les Italiens dans leurs parodies.

MAITRE GROSSEL.

Beau reproche à nous faire ! Est-ce que les couplets italiens ne viennent pas quelquefois nous rendre le même service ? Ne confondons point la reconnoissance avec la trahison.

MAITRE GOUFFIN.

Vous avez beau dire, maître Grossel.

Air : *Hé! bon, bon, bon ! Je t'en réponds.* n.° 557.

Tous vos couplets à barbe grise
A-présent ne sont plus de mise.

MAITRE GROSSEL.

Hé! bon, bon, bon!
Je t'en réponds!
Je conviens qu'ils ne font pas rire,
Lorsqu'ils n'ont rien qui vaille à dire ;
Mais un *zon-zon*,
Un *ha ! voyez donc*,

Qui chante une pensée
Bien sensée,
Bien troussée,
Est toujours de saison. (*bis*)

LE GREFFIER.

Paix-là ! Prêtez silence.

LE PRÉSIDENT.

SENTENCE.

Air : *Voulez-vous savoir qui des deux ?* n.° 13.

A bien vivre avec leurs rivaux
Nous condamnons les airs nouveaux.
Les couplets, tant jeunes qu'antiques,
Les grands ainsi que les petits,
Tendres, gaillards ou flegmatiques,
Chacun bien placé vaut son prix.

MAITRE GROSSEL, *à ses parties.*

Vous devez être contents.

MAITRE GOUFFIN, *aux juges.*

Mais, messieurs, considérez donc que ce mélange....

LE PRÉSIDENT.

Air : *Vous, qui vous moquez par vos ris.* n.° 75.

Tout vieux couplet continûra
D'entrer dans un ouvrage :
Mais un auteur se gardera,
S'il est prudent et sage,
De faire de ces couplets-là
Un trop fréquent usage.

MAITRE GOUFFIN.

Ah ! qu'il fera beau voir en scène une *musette* avec un *ramonez là !*

MAITRE GROSSEL.

Hé bien !

(*Il chante.*)

N'y a pas d'mal à ça. (*bis*)

LE PRÉSIDENT.

Sans doute.

Air : *Un certain je ne sais quoi.* n.° 340.

Devant d'honnêtes gens, je croi,
Sans que cela les blesse,
Qu'on peut avec délicatesse
D'un *flon-flon* même faire emploi :
En l'habillant d'un je ne sais qu'est-ce,
En le couvrant d'un je ne sais quoi.

MAITRE GROSSEL.

Vous voyez, maître Gouffin, que mes couplets ne sont pas si diables qu'ils sont noirs.

(*Aux nouveaux couplets.*)

Air : *Vive Michel Nostradamus.* n.° 90.

Couplets de nouvelle fabrique,
Qui vouliez chasser vos papas ;
S'ils vous abandonnoient, hélas !
Vous fermeriez bientôt boutique.

LE PRÉSIDENT.

Allez, mes amis, je vous mets
Tous hors de cour et de procès.

Air : *Toque mon tambourinet.* n.° 128.

Qu'ici chacun danse,
Puisque tout couplet
Doit de la sentence
Être satisfait :
Toque le tambourin, toque,
Toque le tambourinet.

CHŒUR.

Toque, etc.

(Tous les couplets, tant vieux que nouveaux, dansent seuls et à deux, chacun dans leur caractère ; après quoi ils se réunissent tous, et finissent le divertissement par un ballet général.

FIN DU PROLOGUE.

LA REINE DU BAROSTAN,

PIÈCE EN UN ACTE,

Représentée à la foire Saint-Germain en 1730.

PERSONNAGES.

LA REINE ZÉLICA.

ALMORADDIN, prince d'Achem.

NOUR, favorite de la reine.

AMINE, suivante de la reine, aimée d'Assan.

Trois autres suivantes.

ASSAN, capitaine des gardes.

HANIF, } gardes.
SINDBAD, }

PIERROT, confident d'Almoraddin.

Peuples du Barostan.

La Scène est au Barostan.

LA REINE DU BAROSTAN.

Le Théâtre représente la capitale du Barostan, avec son port de mer.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALMORADDIN, PIERROT.

PIERROT.

Air : *Bouchez, Naïades, vos fontaines.* n.° 78.

Seigneur, n'avez-vous point envie
De changer votre train de vie?
Voulez-vous sans cesse risquer
Vos jours sur ces mers redoutables?
Notre vaisseau ne peut manquer
D'aller enfin à tous les diables.

ALMORADDIN.

Air : *Nos plaisirs seront peu durables.* n.° 445.

Je crains moins la mer en colère,
Que je ne redoute les nœuds
Dont tu sais que le roi mon père
Veut lier son fils malheureux.

PIERROT.

Son fils malheureux! Ne diroit-on pas qu'il veut vous faire écorcher tout vif?

Air : *Nanette, je voudrois t'apprendre.* n.° 558.

Ce bon papa, grillant dans l'ame
De se voir de petits-enfants,
Qui réjouissent ses vieux ans,
Vous sollicite à prendre femme ;
Et vous, zeste! une belle nuit,
D'Achem vous décampez sans bruit.

ALMORADDIN.

Air : *Faites boire à triple mesure.* n.° 277.

Blâme, si tu veux ma conduite ;
Mais, cher Pierrot, dans mon effroi,
J'ai mieux aimé prendre la fuite,
Que de l'hymen subir la loi.

PIERROT.

Hé! ventrebille! seigneur Almoraddin, qu'a donc l'hymen de si affreux ?

Air : *Je passe la nuit et le jour.* n.° 106.

Mon prince, vous n'y pensez pas,
Lorsque vous tenez ce langage.
Moi, je ne vois que des appas
Dans la chose du mariage.
Loin de fuir cet engagement,
J'épouserois à tout moment,
A tout moment,
A tout moment,
J'épouserois à tout moment.

ALMORADDIN.

Je n'ai jamais aimé, et je ne sais si je serois capable de m'attacher. Je te dirai même qu'une crainte délicate me tient en garde contre les charmes du beau sexe.

PIERROT.

Quelle crainte donc ?

ALMORADDIN.

Air : *Est-c' que ça se demande?* n.° 559.

Mon ami, j'aurois toujours peur
De ma grandeur suprême.
Et je demanderois un cœur,
Qui m'aimât pour moi-même.

PIERROT.

Fi donc, seigneur !
Du point d'honneur
Votre ame est trop friande.
Quoi ! dans l'amour
Des gens de cour,
Est-c' que ça se demande?

Vous êtes unique en votre espèce.

ALMORADDIN.

Ne parlons plus de cela. Continuons de voyager. Mais avant que de nous remettre en mer, je suis curieux de voir ce qu'il y a de remarquable dans cette capitale du Barostan.

PIERROT.

Et moi, de savoir si le vin y est bon.

ALMORADDIN.

Air : *J'entends déjà le bruit des armes.* n.° 43.

De mon nom, ni de ma naissance,
Garde-toi bien de dire un mot.
Tu sais qu'il est de conséquence
De ne pas....

PIERROT.

Mordi ! suis-je un sot ?
Vous prêchez toujours le silence,
Ne connoissez-vous pas Pierrot ?

ALMORADDIN.

Ha ! ha ! Que nous veulent ces deux hommes?

SCÈNE II.

ALMORADDIN, PIERROT, HANIF, SINDBAD.

Hanif et Sindbad dans le lointain, font de profondes révérences.

PIERROT, *bas à Almoraddin.*

Air : *Les Feuillantines.* n.° 114.

Comme ils s'approchent de nous
D'un air doux !
Seigneur, les remarquez-vous ?
Les bourgeois de cette ville
Sont des gens (*bis*) d'humeur civile.

HANIF, *abordant Almoraddin.*

Air : *Si dans le mal qui me possède.* n.° 15.

Noble étranger, l'on nous ordonne
De venir avec grand respect,
En vous faisant salamalec,
Nous saisir de votre personne.

PIERROT, *tremblant.*

Ahi ! ahi ! ahi !

SINDBAD, *achevant l'air.*

Dans ce moment, sans résister,
Seigneur, laissez-vous arrêter.

PIERROT, *d'un ton piteux.*

Quel mal avons-nous fait ?

ALMORADDIN.

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.* n.° 12.

Nous ne faisons point résistance :
Mais je serois fort curieux

De savoir si c'est une offense,
Que d'oser venir en ces lieux.

HANIF.

Air : *Je vous avois cru belle.* n.° 560.

Que rien ne vous chagrine.
Nous en usons ainsi
Avec les étrangers de bonne mine,
Que le sort quelquefois conduit ici.

PIERROT, *toujours alarmé.*

Mais ce n'est pas nous. Vous nous prenez pour d'autres.

SINDBAD, *à Pierrot.*

On ne veut vous faire aucun mal, au contraire.

HANIF.

On voit bien que vous ignorez ce qui se passe dans le Barostan.

PIERROT.

Hélas! oui!

SINDBAD.

Nous sommes les peuples de l'Asie les plus heureux, sur-tout depuis que la reine Zélica est sur le trône.

HANIF.

Air : *Rien n'est si beau, rien n'est si bon.* n.° 561.

Elle est à la fleur de son âge;
Les traits divins de son visage
Sont fort au-dessus du pinceau :
Rien n'est si beau.

SINDBAD.

Elle est humaine, elle est affable,
Compâtissante, secourable,
Penchant toujours vers le pardon :
Rien n'est si bon.

PIERROT.

Je vous en félicite.

ALMORADDIN.

Vous parlez là d'une princesse accomplie.

HANIF.

Air : *Ah ! que la paresseuse automne.* n.° 101.

Une reine si débonnaire
Nous cause pourtant un chagrin :
Depuis long-temps elle diffère
A nous donner un souverain.

SINDBAD.

Nous craignons qu'un jour la patrie
Ne devienne en proie à nos grands ;
Mais que la reine se marie
Voilà tous ses sujets contents.

PIERROT.

Air : *Amis, sans regretter Paris.* n.° 21.

De vous ne pourroit-on savoir
Pourquoi cette princesse
Lambine tant à se pourvoir ?

SINDBAD.

C'est par délicatesse.

ALMORADDIN.

Comment cela?

HANIF.

Air : *Voulez-vous savoir qui des deux ?* n.° 13.

Elle veut des cœurs généreux,
De son seul mérite amoureux,
Qui ne cherchent que sa personne :
De passionnés soupirants,
Qui ne portent sur sa couronne
Que des regards indifférents.

ALMORADDIN, *à Pierrot.*

Air : *O reguingué! ô lonlanla!* n.° 4.

Tu vois, Pierrot, que Zélica
Pense comme moi sur cela.

PIERROT.

O reguingué! ô lonlanla!
La maîtresse de ce royaume
Est, ma foi, votre second tôme.

SINDBAD.

Tous les princes voisins se sont déja présentés; aucun n'a eu le bonheur de plaire.

HANIF.

Enfin, pressée par ses peuples, et ne voulant point causer de jalousie aux grands de son royaume, elle a déclaré qu'elle choisiroit un époux parmi les étrangers qui arriveroient au Barostan; et qu'elle auroit moins d'égard à sa condition qu'à son caractère.

PIERROT.

Ha! voilà donc pourquoi vous nous arrêtez?

SINDBAD.

Oui.

Air : *Ton humeur est Catherine.* n.° 144.

Maint étranger d'apparence
Devant Zélica conduit,
N'a de sa vaine éloquence
Retiré qu'un triste fruit :
Notre princesse a su lire
Dans leurs cœurs ambitieux,
Qu'ils chérissoient son empire
Beaucoup plus que ses beaux yeux.

ALMORADDIN.

Je la trouve heureuse d'avoir si bien pénétré leurs sentiments.

PIERROT.

Elle aura de la peine à trouver ce qu'il lui faut.

SINDBAD.

Air : *Tu croyois, en aimant Colette.* n.° 24.

Je tire un malheureux présage
D'un hymen toujours différé :
Elle hait trop le mariage,
Pour trouver un homme à son gré.

HANIF, *à Sindbad.*

Que savez-vous?

Air : *Qu'on apporte bouteille.* n.° 20.

Peut-être que la reine,
En voyant ce seigneur,
Pour l'hymen n'aura plus de haîne,
Et laissera toucher son cœur.

ALMORADDIN, *souriant.*

Vous avez trop bonne opinion de moi!

PIERROT.

Vous vous adressez bien mal, mes enfants!

Air : *Sois complaisant, affable, débonnaire.* n.° 218.

Si votre reine a peur du mariage,
Notre patron le craint bien davantage;
Mais
Achevez votre message,
A sa place je me mets.

(*Ils se mettent tous à rire.*)

ALMORADDIN.

L'original!

PIERROT.

Air : *Quand j'irai voir Remiremont.* n.° 562.

On juge assez, en me voyant,
Que je suis né pour la tendresse ;
Et que je suis un bon vivant
Qui ne veut qu'amour et simplesse.
Et quand la reine me verra,
Aussitôt elle s'écriera :
Ha ! voilà le drôle ;
Le drôle, le drôle !
Ha ! voilà le drôle
Qui m'épousera.

Ils redoublent leurs ris. On emmène Almoraddin, que Pierrot suit.

SCÈNE III.

Le Théâtre change, et représente l'appartement de la reine.

ASSAN, AMINE.

ASSAN.

Air : *A l'ombre d'un ormeau, Lisette.* n.° 563.

En vain tous les jours je vous presse
De couronner ma tendre ardeur ;
Votre cœur pour moi s'intéresse,
Et vous différez mon bonheur.
Amine ! mes amours,
Languirai-je toujours ?

AMINE.

Air : *Belle chanoinesse.* n.° 428.

Finir votre peine, } (*bis*)
Me seroit bien doux ; }

Mais je ne puis être à vous
Avant que la reine
Ait pris un époux. (*bis*)

ASSAN.

Quelle excuse !

Air : *L'autre nuit j'aperçus en songe.* n.° 166.

Vous savez bien que la princesse
Est favorable à notre amour.

AMINE.

Une confidente de cour
Doit se régler sur sa maîtresse.

ASSAN.

C'est me déclarer que jamais
Vous ne comblerez mes souhaits.

Non, la reine ne trouvera point l'homme qu'elle cherche.

AMINE.

Air : *Comme un coucou que l'amour presse.* n.° 27.

Elle le trouvera peut-être,
Et plutôt que vous ne pensez.

ASSAN.

Comment pourra-t-elle connoître
Des soupirs désintéressés ?

AMINE.

Je vous réponds qu'elle a trouvé un sûr moyen de n'y être pas trompée.

Air : *Quand je tiens de ce jus d'octobre.* n.° 3.

Pour vous en faire confidence,
Je vous dirai qu'elle a fait choix.....
Mais dans ces lieux quelqu'un s'avance.
Vous saurez tout une autre fois.

SCÈNE IV.

ASSAN, AMINE, HANIF.

HANIF.

Air de la *renaissance de la Foire.* n.° 564.

Mon camarade vous amène
Un jeune étranger, un garçon,
Qui paroît de bonne façon.
Oh! pour cette fois-ci, la reine,
Digue, diguedon, diguedon, dondaine,
Pourra bien mordre à l'hameçon.

ASSAN, *à Amine.*

Air : *Les filles de Nanterre.* n.° 79.

Ah! puisse-t-il, ma chère,
Devenir notre roi!

AMINE.

Vous ne le pouvez guère
Souhaiter plus que moi.

(*S'en allant.*)

Je cours annoncer à la reine ce nouveau venu.

SCÈNE V.

ASSAN, HANIF.

ASSAN.

Tu crois donc, mon cher Hanif, que ce jeune homme plaira ?

HANIF.

Air : *Lurelu.* n.° 472.

J'en réponds sur ma tête.
Je n'en ai jamais vu,
Lurelu,
Depuis que j'en arrête,
Qui valût celui-là,
Larela,
Lurelu, larela, lirette.....
Mais, tenez le voilà.

SCÈNE VI.

ASSAN, HANIF, SINDBAD amenant ALMORADDIN ET PIERROT.

SINDBAD, *à Almoraddin, montrant Assan.*

Vous voyez le capitaine des gardes.

(*Almoraddin et Assan se saluent.*)

ASSAN, *à Almoraddin.*

Air : *La jeune abbesse de ce lieu.* n.° 80.

Puissiez-vous, rose du printemps,
Etre agréable à la princesse,
Autant que la pluie à nos champs,
Après cent jours de sécheresse :
Qu'aux rayons de vos yeux pleins d'ardeur
Fonde la glace de son cœur.

PIERROT, *sur le ton du dernier vers.*

Vous choisissez un bon fondeur.

ALMORADDIN.

Air : *Ah! quel plaisir lorsqu'après mille alarmes.* n.° 348.

De posséder cette reine charmante
Ne pensez pas que je sois fort tenté;

Et dans ces lieux lorsque je me présente,
Vos loix m'en font une nécessité.

ASSAN.

Ce discours me surprend.

PIERROT.

Air du vaudeville du *Roi de Cocagne*. n.° 396.

Croyez-vous qu'il aime les femelles?
Ce n'est rien moins que cela.
Apprenez que, pour voir les plus belles,
Il n'iroit pas d'ici là.
Il ne prendra jamais du goût pour elles.

ASSAN, *souriant, à Pierrot.*

Et lonlanla,
Quand il sera
Devant Zélica,
Vous m'en direz des nouvelles.

(*A Almoraddin.*)

Mais cette princesse va paroître. Préparez-vous à l'entretenir.

(*Il sort avec Hanif et Sindbad.*)

SCÈNE VII.

ALMORADDIN, PIERROT.

PIERROT.

Au bout du compte je rirois bien, si vous alliez devenir amoureux.

ALMORADDIN.

C'est ce qui n'arrivera point.

Air : *Croyez-vous qu'Amour m'attrape.* n.° 565.

L'amour a fait son possible
Pour m'abattre sous ses traits;

Mais, me trouvant invincible,
Enfin, il me laisse en paix.
Mais, etc.

PIERROT.

Air : *Les proverbes.* n.° 474.

Avec ce dieu, dès ce jour, mon cher maître,
Vous pourriez bien trouver à déchanter :
Quand il nous fait reculer, le bon traître,
C'est pour nous faire mieux sauter.

ALMORADDIN.

Paix ! voici la reine.

SCÈNE VIII.

ALMORADDIN, PIERROT, LA REINE sous le nom de NOUR, sa confidente; NOUR, passant pour la reine; SUIVANTES de la reine.

PIERROT, *pendant que Nour s'avance.*

Air : *A boire je fais rage.* n.° 566.

Jarni! qu'elle est brillante! (*bis*)
Quelle dondon piquante!
Ses beaux yeux me criblent le sein.
Ah! que n'est-elle une suivante,
Ou que ne suis-je Almoraddin?

NOUR, *à Almoraddin.*

Air : *A l'ombre de ce verd boccage.* n.° 453.

O vous que le hazard attire
Ici pour la première fois,
Jeune étranger, dans mon empire
Avec plaisir je vous reçois!
Puissiez-vous, quittant ce rivage,
Etre assez content de ma cour,

Pour en conserver une image
Qui fasse honneur à ce séjour !

PIERROT, *à part.*

Elle est à manger.

Nour le regarde, ce qui l'oblige à baisser les yeux.

ALMORADDIN, *troublé.*

Air du *Branle de Metz.* n.° 68.

Lorsque l'on y voit la flamme.....
Les plus célestes attraits.....
Un cœur.... mes tendres souhaits.....

NOUR.

Quel transport saisit son ame !

ALMORADDIN.

Ah ! si mon bonheur obtient....

LA REINE, *à Nour.*

Vous l'avez troublé, madame.

ALMORADDIN, *se reprenant.*

Oui, si mon amour obtient....

PIERROT.

Ah ! c'en est fait, il en tient.

ALMORADDIN, *à Nour, se remettant un peu.*

Air : *Quand le péril est agréable.* n.° 2.

Pardonnez mon désordre extrême.

NOUR.

Vous n'avez jamais mieux parlé :
Les discours d'un amant troublé
Sont l'éloquence même.

ALMORADDIN.

Air : *L'autre nuit j'aperçus en songe.* n.° 166.

Hélas ! si j'osois me promettre !....

NOUR.

Oui, je vous permets d'espérer.

Je crois devoir me retirer,
Pour vous laisser un peu remettre.

PIERROT.

Son pauvre cœur en a besoin.

NOUR, *à la Reine.*

Ma chère Nour, prenez-en soin.

Nour se retire avec les autres suivantes de la reine.

SCÈNE IX.

LA REINE, ALMORADDIN, PIERROT.

PIERROT, *à son maître qui est fort rêveur.*

Je vous l'avois bien dit que vous pourriez tomber dans la nasse.

LA REINE, *à Almoraddin.*

Air du vaudeville du *Nouveau-Monde.* n.° 318.

Seigneur, ne soyez point surpris
De l'état où sont vos esprits.
A la reine en rendant les armes,
Vous avez éprouvé l'effet
Que sur tous les cœurs elle fait :
On doit ce tribut à ses charmes.

ALMORADDIN, *soupirant.*

Ahi !

PIERROT.

Air : *La faridondaine, gué!* n.° 567

Le dieu Cupidon
Vous livre à la reine ; } (*bis*)
Rougiriez-vous donc
De porter sa chaîne?
Bon !
La faridondaine,

Gué !
La faridondé.

ALMORADDIN, *à la reine.*

Air : *Quand je vous ai donné mon cœur.* n.° 494.

Je vous l'avoûrai, belle Nour;
Je n'ai point été maître
Du trouble subit que l'amour
Dans mon cœur a fait naître :
Mais votre maîtresse n'est pas
La cause de mon embarras.

PIERROT, *étonné.*

Ho ! ho !

LA REINE.

Air : *Du Cap de Bonne-Espérance.* n.° 9.

Eh ! quelle autre que la reine
Peut vous avoir enchanté ?

ALMORADDIN.

Hélas ! vous pouvez sans peine
Deviner cette beauté !
Si ma bouche n'ose dire
Pour quels appas je soupire,
Nour, si vous le désirez,
Dans mes yeux vous l'apprendrez.

LA REINE.

Je ne vous entends point.

ALMORADDIN.

Air : *Pour se plaindre de son martyre.* n.° 568.

Vous feignez de ne point m'entendre :
Je vais donc parler clairement.
C'est à votre air noble et charmant
Que mon cœur s'est laissé surprendre.

LA REINE.

Ha ! ha ! ha !

PIERROT.

En voici bien d'une autre.

LA REINE.

Je ne prends point le change.

Air : *Pour passer doucement la vie.* n.° 59.

Non, je ne suis point assez vaine,
Pour m'imaginer follement,
Qu'à notre aimable souveraine
Je puisse enlever un amant.

ALMORADDIN.

Air : *Pour faire honneur à la noce.* n.° 50.

De l'éclat qui l'environne
Mon cœur n'a point été frappé;
Il s'est tout entier occupé
Des graces de votre personne.
De l'éclat qui l'environne
Mon cœur n'a point été frappé.

PIERROT, *à part.*

Il faut qu'il ait le diable au corps.

LA REINE.

Mais cela me paroît sérieux.

ALMORADDIN, *se jetant aux genoux de la reine.*

Air : *Le fameux Diogène.* n.° 11.

Oui, c'est Nour elle-même,
C'est vous seule que j'aime.

LA REINE, *le relevant.*

Quoi? vous à mes genoux!
Votre indigne tendresse
Dément l'air de noblesse
Que l'on remarque en vous.

PIERROT.

Cela est vrai, rien n'est plus honteux.

LA REINE.

Air : *Une faveur, Lisette.* n.° 569.

Quel démon vous entraîne!

Voyez, dans votre amour,
L'esclave de la reine.

ALMORADDIN.

Je n'y vois rien que Nour.
Ignorez-vous qui donne
Les sceptres? c'est le sort.
Si Nour est sans couronne,
Le destin seul a tort.

PIERROT.

Ah! pauvre cerveau blessé!

LA REINE.

Air : *Quand Iris prend plaisir à boire.* n.° 345.

Vainement, par ce doux langage,
Vous pensez que mon cœur peu sage
Dans vos feux s'intéressera.
Votre transport me paroît un caprice;
Votre raison vous reviendra,
Ma maîtresse reparoîtra,
Vous lui rendrez (*bis*) plus de justice.

(*Elle fait quelques pas pour s'en aller.*)

ALMORADDIN, *la retenant.*

Air : *L'autre jour dessous un ormeau.* n.° 570.

Demeurez, ne me fuyez pas,
Belle inhumaine!

LA REINE.

Laissez-moi, cœur lâche et bas!

ALMORADDIN.

Non, je suivrai vos pas.

LA REINE.

N'en prenez pas la peine.

ALMORADDIN.

Hélas! je vais donc mourir.

LA REINE, *se retirant.*

Je ne puis vous guérir.

SCÈNE X.

ALMORADDIN, PIERROT.

ALMORADDIN.

Air : *Je ferai mon devoir.* n.° 16.

Vois-tu comme je suis traité ?

PIERROT.

Vous l'avez mérité. *(bis)*

ALMORADDIN.

Elle me met au désespoir.

PIERROT.

Elle fait son devoir. *(bis)*

ALMORADDIN.

Cruelle destinée !

PIERROT.

Air : *Perrette étant dessus l'herbette.* n.° 473.

Votre conduite est fort plaisante !
Vous, qui ne vouliez point d'amante,
Après avoir tant barguigné,
Vous vous coiffez d'une suivante :
Votre cœur est bien étrenné !

ALMORADDIN.

Je la préfère à toutes les princesses du monde.

PIERROT.

Quoi ! vous seriez capable de l'épouser !

ALMORADDIN.

Pourquoi non ?

PIERROT.

Et vous l'emmeneriez à Achem !

ALMORADDIN.

Sans doute.

PIERROT.

Vous y seriez bien reçu, ma foi.

Air du *Menuet de M. de Grandval.* n.° 7.

Le roi, suivant les apparences,
Blâmeroit votre engagement.
Il est roide en fait d'alliances,
Comme un grand seigneur allemand.

ALMORADDIN.

Air : *On n'aime point dans nos forêts.* n.° 32.

Non, non ; le plaisir qu'il auroit
De me voir enfin une femme,
Sur la fierté l'emporteroit ;
Nour même attendriroit son ame :
De tout je pourrois me flatter ;
Mais Nour ne veut point m'écouter.

PIERROT.

Chut ! la reine paroît. Jarnonbille ! qu'elle ne s'aperçoive de rien.

Air : *Ce fut un dimanche après vêpres.* n.° 571.

L'amour dont notre honneur s'offense
Se doit condamner au silence :
L'amour qu'on nous peut reprocher, er, etc.
Ne sauroit trop bien se cacher, er, etc.

SCÈNE XI.

ALMORADDIN, PIERROT, NOUR passant pour la reine, SUIVANTES de la reine.

NOUR, *à Almoraddin.*

Air : *Un inconnu pour vos charmes soupire.* n.° 134.

A vous revoir quand Zélica s'empresse,
Jugez par-là du sort qui vous attend.
A la maîtresse
Du Barostan
Vous avez fait, dès le premier instant,
Sentir pour vous une heureuse foiblesse.

ALMORADDIN, *froidement.*

Ah ! madame, puis-je croire que....

NOUR.

Air : *Mon amant me serre la main.* n.° 495.

Oui, seigneur,
Vous avez allumé dans mon cœur,
Plein de rigueur,
Une ardeur
Qui vous en a rendu le vainqueur.
Je me donne
Dès ce moment à vous ;
C'est l'amour qui l'ordonne.
A ce dieu livrons-nous ;
Partagez ma couronne,
Soyez mon époux.

PIERROT, *à part.*

Comment va-t-il se tirer de là ?

ALMORADDIN.

Air : *Je ne veux point troubler votre ignorance.* n.° 69.

J'espérois peu cette faveur insigne :
Je suis confus de vos tendres bontés.
Ah ! laissez-moi du-moins m'en rendre digne !

NOUR.

Mon cœur me dit que vous les méritez.

PIERROT, *à part.*

Le voilà bien embarrassé !

NOUR.

Air : *Vous qui vous moquez par vos ris.* n.° 75.

Vous régnerez dans ces climats,
C'est votre destinée.
Je vais déclarer de ce pas,
Que de notre hymenée
On voit enfin, dans mes états,
Arriver la journée.

PIERROT, *à part.*

Comme diable elle lui serre le bouton !

NOUR.

Mais, que vois-je ? Au-lieu de faire éclater les transports de sa joie,

Air : *Y avance, y avance.* n.° 58.

Il me paroît sombre et rêveur.

PIERROT.

C'est, ma princesse, son humeur ;
Il en dit bien moins qu'il ne pense.
(A Almoraddin, bas.)
Y avance, y avance, y avance !
(A Nour.)
Pardonnez-lui son indolence.

NOUR.

Mais, quoi ?

Air : *Belle et charmante brune.* n.° 240.

Peut-il être de glace
En pareil cas!

PIERROT.

Que ne suis-je à sa place,
Madame, hélas!
Je ferois bien mieux fête à vos appas.

NOUR, *à Pierrot.*

Oui-da!

(*A Almoraddin.*)

Air : *Je me plaignois d'une inhumaine.* n.° 572.

Quelle froideur est donc la vôtre!

ALMORADDIN.

Je ne puis vous donner ma foi :
Je suis prévenu pour une autre;
Je vous suis ingrat malgré moi.

PIERROT, *bas à Almoraddin.*

Ah! misérable, vous cassez les vitres.

NOUR.

Air : *Des fraises.* n.° 73.

Que viens-je d'entendre, ô dieux!
Quelle cruelle offense!
Braver mon rang glorieux,
Et le pouvoir de mes yeux!
Vengeance, vengeance, vengeance!

PIERROT, *bas à son maître.*

Courage! Achevez de nous perdre, par votre chienne de franchise.

NOUR.

Mais, non.

Air : *Je ne suis pas si diable.* n.° 8.

Eclater en murmures,
De rage soupirer

Ou t'accabler d'injures,
Ce seroit t'honorer.
Que bientôt ce rivage
Soit délivré de toi :
Sans tarder davantage,
Fuis loin de moi.

PIERROT, *à part.*

Nous en sommes quittes à bon marché.

NOUR, *à Pierrot, après lui avoir fait signe de venir à elle.*

Air : *Bannissons d'ici l'humeur noire.* n.° 47.

Vous, dont l'humeur a su me plaire,
Suivez-moi ; je vous apprendrai
Ce que pour vous je prétends faire.

PIERROT, *à son maître.*

Au plutôt je vous rejoindrai.

Il donne comiquement le bras à Nour, qui se retire avec les suivantes de la reine.

SCÈNE XII.

ALMORADDIN, *seul.*

Air : *Le démon malicieux et fin.* n.° 326.

O ! grands dieux, qu'en ce malheureux jour,
Je suis bien le jouet de l'amour !
Je dédaigne une reine puissante,
Qui vient m'offrir sa couronne et son cœur !
Et j'adore une simple suivante
Qui n'a pour moi que haîne et que rigueur.

SCÈNE XIII.

ALMORADDIN, LA REINE.

LA REINE.

Air : *Le seigneur turc a raison.* n.° 491.

Quelle nouvelle, seigneur,
On vient de m'apprendre!
Quand pour vous de sa grandeur
La reine veut bien descendre,
Vous rebutez son amour!
Est-ce donc là le retour
Qu'elle en devoit attendre?

ALMORADDIN.

Air : *Je passois tranquillement.* n.° 532.

Eh! pourquoi me blâmez-vous?
Vous savez vous-même
Qu'il ne dépend pas de nous
D'aimer qui nous aime,
D'aimer qui nous aime.

LA REINE.

Air : *Ah! mon mal ne vient que d'aimer!* n°. 206.

Vous avez raison; mais songez
Au péril où vous vous plongez.
Des attraits que vous outragez
Redoutez la furie.

ALMORADDIN.

Ah! cruelle, ils sont bien vengés
Par votre barbarie!

LA REINE.

Air : *Quand le péril est agréable.* n.° 2.

En vérité, c'est avec peine
Que pour vous j'ai de la rigueur;

Et c'est votre gloire, seigneur,
Qui me rend inhumaine.

ALMORADDIN.

Air : *Ne m'entendez-vous pas.* n.° 10.

Vous me trompez, hélas!
Comment pourrois-je croire
Que vous cherchez ma gloire,
En cherchant mon trépas.

LA REINE.

Non, vous n'en mourrez pas?

Air : *Un berger qui pour moi soupire.* n.° 573.

En vain j'ai voulu me défendre
Contre un si tendre vainqueur.

ALMORADDIN, *transporté.*

J'aurois touché votre cœur!

LA REINE.

Vous l'avez forcé de se rendre.

ALMORADDIN.

Vous approuvez enfin mes feux!
Je suis au comble de mes vœux!

LA REINE.

Air : *Bergères de Maintenon.* n.° 337.

En préférant l'esclave à la maîtresse,
Vous trouverez beaucoup plus de tendresse;
Mais vous perdez la main d'une princesse.

ALMORADDIN.

Air : *Je ne suis né ni roi ni prince.* n.° 36.

Lorsque j'unis mon sort au vôtre,
En vous je trouve l'une et l'autre :
Au roi d'Achem je dois le jour.

LA REINE, *surprise.*

Ciel!

ALMORADDIN.

Almoraddin je m'appelle.

LA REINE.

Ah! quel bonheur que mon amour
Ait précédé cette nouvelle!

ALMORADDIN.

Air du *Branle de Metz*. n.° 68.

Ce trait de délicatesse,
Nour, est bien digne de vous.
Mais fuyons des yeux jaloux,
Et songez que le temps presse.
Dans mon bord retirons-nous,
Abandonnez la princesse;
Dans mon bord retirons-nous;
Venez, suivez votre époux.

LA REINE.

Air : *Comme un coucou que l'amour presse*. n.° 27.

Le jour trahiroit notre fuite.
A votre vaisseau, sur le soir,
J'irai, par mon amour conduite.
Cher prince, adieu; jusqu'au revoir.

SCÈNE XIV.

ALMORADDIN, *seul*.

Air : *Sur les bords d'une fontaine*. n.° 471.

Amour, qu'on est téméraire
De murmurer contre vous!
Lorsque vous semblez le plus contraire,
Vous nous préparez le destin le plus doux.

SCÈNE XV.

ALMORADDIN, PIERROT.

ALMORADDIN.

Air de *Grimaudin*. n° 6.

Pierrot, quelle heureuse nouvelle!
Almoraddin
N'adore plus une cruelle;
Nour m'aime enfin.
Du port avec elle, sans bruit,
Nous devons sortir cette nuit,

PIERROT, *d'un air sérieux.*

J'en suis bien aise pour l'amour de vous.

ALMORADDIN.

Air : *Allons, gai!* n.° 28.

Ce jour est de ma vie
Le jour le plus heureux.
Que mon ame est ravie!
Chantons, rions tous deux :
Allons! gai, etc.

Mais d'où vient ce sérieux? Aurois-tu quelque sujet de chagrin?

PIERROT, *déclamant.*

Seigneur, pourvoyez-vous d'un autre confident.
La fortune aujourd'hui m'élève au plus haut rang :
Je dois tâter ce soir de la grandeur humaine.
Pour vous le couper court, j'épouse.....

ALMORADDIN.

Qui?

PIERROT.

La reine.

ALMORADDIN, *riant.*

Ha! ha! ha! Il faut avouer que tu es bien fou.

PIERROT.

C'est un fait constant; elle ne vous aime plus.

Air : *J'offre ici mon savoir-faire.* n.° 95.

Au trône elle me destine;
Car elle-même me l'a dit :
Moitié pour vous faire dépit,
Et moitié pour ma bonne mine.
Moitié pour, etc.

ALMORADDIN.

Tu te moques, Pierrot.

PIERROT.

Air : *A deux genoux près de Silvie.* n.° 85.

Pierrot! Pierrot! ce nom m'assomme;
Il est trop bas, trop familier;
Et je prétends que l'on me nomme
Dès aujourd'hui (*bis*) Pierre premier.

ALMORADDIN, *riant de toutes ses forces.*

Ha! ha! ha! ha! ha!

PIERROT.

Oui, je prétends que l'on me nomme
Dès aujourd'hui Pierre premier.

ALMORADDIN, *d'un ton goguenard.*

Adieu donc, mon prince; puisque vous allez monter sur le trône, nous ne nous verrons plus.

PIERROT.

Oh! que si! Nous nous verrons par ambassadeurs. (*Lui tendant la main.*) Adieu, frère; je vais retrouver Zélica, qui m'attend pour me couronner. Adieu; bon voyage.

Air : *J'ai bien la meilleure femme.* n.° 574.

Tandis qu'avec la soubrette
Vous allez, fendant les flots,
Tenir à cette poulette
Mille et mille doux propos;
De sa maîtresse charmante,
Moi parfaitement content,
Je vais répondre à l'attente
Des peuples du Barostan.

(*Il sort fièrement.*)

SCÈNE XVI.

ALMORADDIN, ASSAN, HANIF, SINDBAD.

ALMORADDIN, *à part.*

L'extravagant personnage! La reine, apparemment, veut s'en divertir.... Mais regagnons le port.

Il fait un mouvement pour s'en aller. Assan l'aborde.

ASSAN.

Air : *M. Lapalisse est mort.* n.° 44.

J'obéis, avec douleur,
A l'ordre que l'on me donne.
Je viens m'assurer, seigneur,
De votre auguste personne.

ALMORADDIN, *d'un ton ferme.*

De quoi m'accuse-t-on?

ASSAN.

Air de *Joconde.* n.° 45.

On a découvert votre amour,
On sait votre naissance.

Vous attendez la fin du jour
Avec impatience.
Nour au port clandestinement
A promis de se rendre.
C'est un projet qu'en ce moment
La reine vient d'apprendre.

ALMORADDIN, *à part.*

O Dieux! faut-il que je cause la perte de Nour!

(*Haut à Assan.*)

Hé! qui sont mes délateurs?

ASSAN.

Vous n'avez qu'une accusatrice.

Air : *J'ai fait souvent résonner ma musette.* n.° 62.

Je prévois bien votre surprise extrême,
Quand vous saurez qui vous a décélé.
Quand vous saurez que c'est Nour elle-même.

ALMORADDIN, *dans le dernier étonnement.*

Nour! juste ciel!

ASSAN.

Elle a tout révélé.

Almoraddin, accablé de cette nouvelle, laisse tomber ses bras, et n'a pas la force d'en dire davantage.

SCÈNE XVII.

ALMORADDIN, ASSAN, HANIF, SINDBAD, LA REINE, NOUR, SUIVANTES de la reine.

NOUR, *à Almoraddin.*

Air : *Quand on a prononcé ce malheureux oui.* n.° 215.

Hé bien, prince d'Achem, vous aviez donc envie
D'enlever de ma cour mon esclave chérie!

J'ai pardonné l'affront qu'ont reçu mes appas;
Mais pour cet attentat je ne l'excuse pas.

ALMORADDIN, *à Nour.*

Air des *Trembleurs.* n.° 17.

Je suis en votre puissance :
Contentez votre vengeance,
Punissez ma violence :
Je n'en murmurerai pas.

(Jetant un regard furieux à la reine.)

Nour!.... Quelle supercherie!
Non, après sa perfidie
Et sa trahison, la vie
Pour moi n'aura plus d'appas.

PIERROT, *à Nour.*

Ah ! ma mignonne, je demande grace pour lui. Je me souviens toujours d'avoir été à son service. Bon sang ne peut mentir.

LA REINE, *soupirant.*

Air : *Plus inconstant que l'onde et le nuage.* n.° 492.

Almoraddin, malgré votre tendresse,
Vous me lancez des regards pleins d'horreur.
J'ai tout dit, je le confesse :
J'ai dit qu'une vive ardeur
Tous deux nous presse :
Mais, par bonheur,
Cela n'a rien gâté.
Je vous apprends que la princesse
Veut bien souffrir notre félicité.

ALMORADDIN, *se jetant aux pieds de Nour.*

Air : *Pour un doux baiser, aimable bergère.* n.° 575.

Hé ! quoi ? triomphant d'une juste haîne,
Zélica veut bien favoriser mes vœux!

NOUR, *le relevant.*

Oui : mais connoissez la souveraine.

(*Lui montrant la reine.*)

Prince, la voilà : c'est l'objet de vos feux.

ALMORADDIN, *surpris au dernier point.*

Ah! que dites-vous?

LA REINE.

Je suis la reine.

Je fais mon bonheur, en vous rendant heureux.

Almoradin se jette à ses genoux, et lui baise la main avec transport. Ils s'entretiennent bas tous deux, pendant que Nour et Pierrot disent ce qui suit.

PIERROT, *à Nour.*

Ha! quelle tricherie! Vous êtes donc, vous, la véritable Nour?

NOUR.

A votre service. Cela vous dégoûte-t-il du mariage?

PIERROT, *lui prenant la main.*

Non, ma foi.

NOUR.

Air : *N'y a pas d'mal à ça.* n.° 271.

Veux-tu t'en dédire?

PIERROT.

Le marché tiendra.

NOUR.

Je n'ai plus d'empire.

PIERROT.

On s'en passera :

N'y a pas d'mal à ça. (*bis*)

LA REINE, *à Almoraddin.*

Air : *Amis, ne parlons plus de guerre.* n.° 84.

J'ai voulu voir si ma personne,
Sans se nommer,
Avoit besoin de ma couronne
Pour enflammer.

ALMORADDIN.

J'avois même délicatesse
Depuis long-temps;
Et vous rendez, par cette adresse,
Deux cœurs contents.

Air : *Aimez, charmante blonde.* n.° 576.

Oui, votre rang suprême
Me plaît bien moins que vous.

TOUS DEUX.

Etre aimé pour soi-même, } (*bis*)
Il n'est rien de si doux. }

LA REINE, *à la cantonnade.*

Air : *Attendez-moi sous l'orme.* n.° 541.

Venez faire une fête,
Accourez à ma voix!
Peuples, que l'on s'apprête
A célébrer mon choix!
Venez tous reconnoître
Les faveurs du destin,
Qui vous donne pour maître
Le prince Almoraddin.

SCÈNE XVIII et dernière.

LES PRÉCÉDENTS, FOULE DE PEUPLES DU BAROSTAN, dansants.

(*On danse.*)

NOUR.

Air de *M. Gillier.* n.° 577.

L'excès de la délicatesse
Est le poison de la tendresse :
Il faut de la crédulité.
Un amant nous jure
Que de nous il est enchanté,
Fût-ce une imposture;
Croyons qu'il dit la vérité.
Il est souvent fâcheux
De s'y trop bien connoître :
Se croire heureux,
N'est-ce pas l'être?

On reprend la danse, qui est encore coupée par ce second air.

ASSAN.

Air de *M. Gillier.* n.° 578.

Un cœur sauvage
Qui fuit le dieu des amours,
En vain tente le secours
D'un long voyage :
Le fruit de tous ses détours
Est l'esclavage;
L'amour se trouve toujours
Sur son passage.

(*On reprend la danse, qui finit la pièce.*)

FIN.

L'INDUSTRIE,

PROLOGUE

DES DEUX PIÈCES SUIVANTES,

Représenté à la foire Saint-Laurent en 1730.

PERSONNAGES.

L'INDUSTRIE.

L'ANTIQUITÉ.

LA CHRONOLOGIE.

PIERROT, } acteurs de l'Opéra-comique.
JACQUOT, }

SPEZZAFER, chevalier de l'Industrie.

Troupe de Chevaliers de l'Industrie.

L'INDUSTRIE,

PROLOGUE.

Le Théâtre représente le palais de l'Industrie, moitié gothique et moitié moderne.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'orchestre joue l'air : Y avance, y avance. *Pendant ce temps-là on voit descendre dans un char comique Pierrot et Jacquot.*

PIERROT, JACQUOT.

PIERROT, *descendant le premier.*

Air : *Y avance, y avance.* n.° 58.

Allons, levez-vous donc, grand veau !

JACQUOT, *sans se lever.*

Je suis étourdi du bateau.

PIERROT.

Vous voulez coucher là, je pense.

(*Le tirant par le bras.*)

Y avance, y avance, y avance !

JACQUOT, *sortant du char.*

Oh! donnez-vous donc patience!

Je ne suis pas encore bien remis de cette vilaine voiture-là.

PIERROT.

Mais, mon petit frère Jacquot, vous êtes un grand poltron.

JACQUOT.

Mais, mon grand frère Pierrot, vous êtes un petit génie, de ne pas voir que j'ai raison d'avoir peur.

PIERROT.

De quoi peur? On t'a fait monter avec moi dans un bon char : nous avons toujours été en l'air; nous n'avons point été cahotés sur la route.

JACQUOT, *se grattant l'oreille.*

Cela est vrai; mais....

PIERROT.

Air: *Ma raison s'en va beau train.* n.° 165.

Ce char a dû te bercer.

JACQUOT.

Ha! que j'ai craint de verser!
Quoi? n'apercevoir,
Du matin au soir,
Sous nous que des rivières!
Toujours à neuf cents pieds se voir
Au-dessus des ornières,
Lonla,
Au-dessus des ornières!

PIERROT.

Je vois bien que tu n'aimes pas à voyager côte

à côte des nuages. Cependant, mon cher petit frère Jacquot, puisque je t'ai fait recevoir à l'Opéra-comique, il faut bien que tu te fasses à la fatigue : car, vois-tu, nous devons essuyer les mêmes corvées que les divinités de l'Opéra.

Air : *Ramonez ci, ramonez là.* n.° 104.

Attachés à des ficelles,
Il nous faut, volant comme elles,
Quoiqu'avec moins de fracas,
Ramoner ci, ramoner là,
La, la, la,
La coulisse du haut en bas.

JACQUOT.

Hé bien, je tâcherai de m'accoutumer comme les autres. Mais apprenez-moi, mon frère, dans quel dessein vous nous avez fait transporter ici par un enchanteur de vos amis.

PIERROT.

C'est une affaire qui vous regarde autant que moi.

Air : *La ceinture.* n.° 110.

Les auteurs n'ont plus rien chez eux ;
Et cela gagne jusqu'aux nôtres :
Notre théâtre en morceaux neufs
Est tout aussi sec que les autres.

C'est pour cela que nous venons à ce palais, qui est celui de la Nouveauté.

JACQUOT, *regardant le palais.*

Ha! que le palais de la Nouveauté est vieux! qu'il est délâbré! on dirait d'un château en décret.

PIERROT.

Il est vrai.

JACQUOT.

Allons vîte frapper à la porte.

PIERROT, *l'arrêtant.*

Doucement, Jacquot!

Air : *Le cabaret est mon réduit.* n.° 216.

Chez les déesses l'on s'y prend
D'une façon plus délicate :
A leur porte, mon enfant,
On ne frappe point, on gratte.
On ne frappe point.

JACQUOT.

On ne frappe point!

PIERROT.

On ne frappe point, on gratte.

Tandis que je vais épier à cette porte-ci l'occasion de parler à quelqu'un, va voir s'il n'en est point quelqu'autre qui soit ouverte.

JACQUOT, *s'en allant.*

J'y cours.

SCÈNE II.

PIERROT, *seul.*

Je ne sais si l'enchanteur m'a bien adressé pour recruter notre théâtre. La Nouveauté est une marchande qui a fait plus d'une banqueroute.

Air : *Je suis un bon soldat, ti, ta, ta!* n.° 579.

Malgré l'air suffisant
Qu'elle prend,

Pour piper le parterre ;
La Nouveauté souvent,
Pan, pan, pan.
Donne du nez en terre.

Ha ! que vois-je paroître là ?

SCÈNE III.

PIERROT, L'ANTIQUITÉ.

PIERROT, *à part.*

Air des *Trembleurs.* n.° 17.

Jarnonce ! quelle trouvaille !
Est-ce donc que l'on se raille,
De loger cette antiquaille
Chez la jeune Nouveauté ?

(*A l'Antiquité, d'un ton de vieille.*)

Ici que venez-vous faire ?
Dites, ma bonne grand-mère,
N'y venez-vous point, pour plaire,
Chercher de l'eau de beauté ?

L'ANTIQUITÉ, *montrant le palais.*

Air : *Griselidis.* n.° 96.

Damoisel, quoiqu'on die,
Mon manoir est illec,
Où l'on oit mélodie
De Luth et de Rébec.
Las ! mon doux fils,
Ce temps-ci ne vaut mie,
Celui de Périon des Amadis !

PIERROT.

Bon ! me voilà bien tombé ! Je cherche la Nouveauté, et je trouve une vieille radoteuse.

L'ANTIQUITÉ, *en colère.*

Une radoteuse !

Air : *Le Traquenard.* n.° 180.

Oncques ne vis un truand
Si vilain, si mal plaisant !

(*Le frappant de sa béquille.*)

Tien, véez-ci, grand Félon,
De tes médits la chevance ;
Tien, véez-ci, grand Félon,
De tes médits le guerdon.

(*Elle s'en fuit.*)

PIERROT, *courant après elle.*

Attends, attends, vieille sorcière !

SCÈNE IV.

PIERROT, LA CHRONOLOGIE.

LA CHRONOLOGIE, *arrêtant Pierrot.*

Air : *Quand je tiens de ce jus d'octobre.* n.° 3.

Arrête ! misérable ! arrête !
O dieux ! quelle témérité !
Quoi ? ta main profane s'apprête
A maltraiter l'Antiquité !

PIERROT.

Comment, c'est donc là la célèbre Antiquité ?

LA CHRONOLOGIE.

Oui, vraiment, c'est elle-même.

PIERROT.

Ho bien ! l'Antiquité est une extravagante.

LA CHRONOLOGIE.

Que dites-vous, impie ?

Air : *Voulez-vous savoir qui des deux ?* n.° 13.

Interrogez les glossateurs,
Les régents et les précepteurs,
Sur l'Antiquité vénérable ;
Ils ont cent fois dit et redit
Qu'elle est elle seule admirable,
Et que seule elle a de l'esprit.

PIERROT.

Nous sommes donc tous des bêtes, nous autres?

LA CHRONOLOGIE.

Sans doute.

PIERROT.

Air : *Quand la mer rouge apparut.* n.° 364.

Dans ce palais, dites-moi,
Quel est votre office ?

LA CHRONOLOGIE.

J'en ai le plus bel emploi,
J'en suis directrice.

PIERROT.

Mais, madame, pourroit-on
Savoir quel est votre nom?

LA CHRONOLOGIE.

Je suis la Chro, chro,
Je suis la no, no,
Je suis la lo, lo,
Je suis la gi, gi,
La Chro, chro,
La no, no,
La lo, lo,
La gi, gi,
La Chronologie.

PIERROT, *lui faisant la révérence.*

Je vous remercie.

Mais je ne sais pas ce que c'est que la chronologie.

LA CHRONOLOGIE.

Quel ignorant ! Apprenez que c'est moi qui enregistre, par dates d'années, mois, jours et minutes, tout ce qui se fait et se dit de mémorable dans le monde.

PIERROT.

Comment diantre pouvez-vous suffire à tout cela ?

LA CHRONOLOGIE.

Oh ! j'ai sous moi bien des secrétaires.

Air : *O reguingué ! ô lonlanla !* n.° 4.

C'est moi qui mets la plume aux mains
Des Mercures, des écrivains
De gazettes, de gazettins,
Et des grands historiographes,
Item, des faiseurs d'épitaphes.

PIERROT.

Quant aux épitaphes, je n'aime pas leur style.

LA CHRONOLOGIE.

Air : *Je ne suis né ni roi ni prince.* n.° 36.

Sans moi, sauroit-on quelle année
De Troye on vit sortir Énée,
Tenant son père sur son dos,
Ayant l'autre main occupée
A tenir son fils !

PIERROT.

Le héros
N'auroit donc pu tirer l'épée ?

LA CHRONOLOGIE.

Air : *Ton humeur est Catherine.* n.° 144.

Sans moi, sauroit-on de même
Dans quel siècle, les Romains,
Pressés d'un désir extrême
De remplir leurs grands destins,
Pour donner des origines
A leur empire prédit,
Enlevèrent les Sabines ?...

PIERROT.

Et ce qui s'en suivit.

Diable ! Cela méritoit bien d'être enregistré.

LA CHRONOLOGIE.

Dans l'an du monde 745, il y avoit....

PIERROT, *l'interrompant.*

Oh ! il y avoit ce qu'il y avoit. Je n'ai que faire de savoir cela. Apprenez-moi plutôt des nouvelles de la Nouveauté.

LA CHRONOLOGIE.

La Nouveauté ! Bon ! Dès la troisième olympiade.....

PIERROT, *l'interrompant encore.*

Je ne vous parle pas de mesdames les Olympiades, mais de la Nouveauté.

LA CHRONOLOGIE.

Pou ! Plus de trois mille ans avant l'égire de Mahomet.....

PIERROT, *l'interrompant toujours.*

Air : *A la façon de Barbari.* n.° 22.

Que le diable emporte d'ici
Toutes vos origines,

Les Olympiades aussi,
Enée et les Sabines !
Sur tout Mahomet....

LA CHRONOLOGIE.

Mon garçon,
Écoutez-moi donc!

PIERROT.

C'en est trop! non, non....

LA CHRONOLOGIE.

Encore un moment !...

PIERROT.

Le voici,
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

(*Il la chasse*).

SCÈNE V.

PIERROT, *seul.*

Quelle babillarde !.... L'enchanteur m'a sûrement joué d'un tour, en me voiturant ici. J'y trouve d'abord une vieille décrépite, et ensuite un almanach.... Mais, ma foi, voici une éveillée, qui m'a bien l'air d'être ce que je cherche.

SCÈNE VI.

PIERROT, L'INDUSTRIE.

PIERROT, *la saluant.*

Air : *Allons gai!* n.° 28.

Enfin, je vois paroître
L'aimable Nouveauté.

L'INDUSTRIE.

Vous vous trompez, mon maître.

PIERROT.

Non, charmante béauté.
Allons gai!
D'un air gai!

L'INDUSTRIE.

Air : *Elle est morte la vache à Panier.* n.° 257.

Elle est morte notre Nouveauté;
Elle est morte, trève de gaîté.

PIERROT, *étonné.*

La Nouveauté est morte!

L'INDUSTRIE.

Il y a plus de quatre mille ans.

PIERROT.

Air : *Ma pinte et ma mie, ô gué!* n.° 37.

Non, cela ne se peut pas :
Vous raillez, ma mie.
Je vous trouve ses appas.

L'INDUSTRIE.

Oh! je les copie.
Nouveauté n'est pas mon nom.

PIERROT.

Eh! qui diable êtes-vous donc?

L'INDUSTRIE.

Je suis l'Industrie,
O gué!
Je suis l'Industrie.

PIERROT.

L'Industrie!

L'INDUSTRIE.

Air de *Joconde retourné.* n.° 603.

Dans ses beaux ans l'Antiquité
Accoucha d'une fille,
Qu'elle nomma la Nouveauté,
Et qui fut très-gentille.
La pauvre enfant ne fournit pas
Une longue carrière;
Et je fus, après son trépas,
Son unique héritière.

PIERROT.

Vous m'étonnez!

L'INDUSTRIE.

J'en ai pris la place. Le public, qui ne sait point cela, croit que la Nouveauté vit encore, et me prend pour elle.

PIERROT.

J'y ai été trompé.

L'INDUSTRIE.

Par mon adresse, je fais passer pour neuf ce qui étoit en vogue dès le temps du déluge.

Air : *Dans notre village, chacun, etc.* n.° 14.

La manche en pagode,
Les habits étroits,
Régnoient autrefois.
Il n'est plus de nouvelle mode :
Les siècles derniers
Ont vu des paniers.

Je renouvelle, non-seulement les habits et les meubles, mais je rajeunis les vieux ouvrages d'esprit.

Air : *Robin, turelure lure.* n.° 51.

Dans un moderne morceau,
Je joins, par une couture,
De Térence un fin lambeau.

PIERROT.

Turlure!
Chacun voit la rentraiture.

L'INDUSTRIE.

Robin, turelure lure!

PIERROT.

A-propos de pièces de théâtre, l'Opéra-comique en a grand besoin.

Air : *Vous parlez gaulois.* n.° 580.

Mais il veut des pièces bien faites,
Qui ne soient point du tout rentraites.

L'INDUSTRIE.

Où les prendrez-vous? (*bis*)

PIERROT.

On en voit pourtant sur la scène,
Entr'autres sur l'Italienne.

L'INDUSTRIE.

C'est là que je couds. (*bis*)

PIERROT.

Ho bien! donnez-nous-en donc qui soient bien cousues.

L'INDUSTRIE.

Attendez; j'ai votre affaire. (*Elle tire de sa poche des cahiers.*) Voici deux drames; le premier est intitulé : *Zémine et Almanzor.* Il est tiré

de l'Histoire de Perse; l'autre: *Les Routes du Monde.*

PIERROT, *prenant les deux pièces.*

En vous remerciant.

SCÈNE VII.

L'INDUSTRIE, PIERROT, JACQUOT.

PIERROT.

Tu t'es bien amusé, Jacquot.

JACQUOT.

Pardi! c'est que j'ai pris plaisir à voir une bande d'égrillards, qui répètent un drôle de ballet.

L'INDUSTRIE.

Ce sont de mes chevaliers qui vont me donner une fête; vous y prendrez part si vous voulez.

PIERROT.

Volontiers.

JACQUOT.

Bon, les voici!

SCÈNE VIII et dernière.

L'INDUSTRIE, PIERROT, JACQUOT, SPEZZAFER, TROUPE DE CHEVALIERS DE L'INDUSTRIE.

(*On danse.*)

SPEZZAFER.

Air de *M. Gillier.* n.° 581.

Sans l'Industrie,
Que feroit le parnasse et la galanterie?

Sans l'*Industrie* et son secours,
On ne verroit pas tous les jours
Plus d'une mode nouvelle :
De qui jadis le modèle
Fut inventé
Pour une belle
Dont Pharamond fut enchanté :
On ne verroit pas sur la scène
Plus d'un bon mot original,
Qui jadis, en langue romaine,
Fit rire à Caponë Annibal.
Sans l'Industrie,
Que feroient le parnasse et la galanterie ?

(On reprend la danse.)

VAUDEVILLE.

Air de *M. Gillier.* n.° 582.

Premier couplet.

Dans les jardins de l'Industrie,
Phœbus et la galanterie
S'en vont cueillant soir et matin,
Tin, tin, tin ;
Mais en vain leur adresse trie,
Ho, ho, ho !
Ce n'est jamais du fruit nouveau.

Deuxième couplet.

On voudroit connoître une belle
A son époux toujours fidelle,
Et voir l'époux aussi constant,
Tant, tant, tant:
Un ménage de ce modèle,
Ho, ho, ho !
Ce seroit là du fruit nouveau.

Troisième couplet.

Un cadet de race gasconne,
Qui n'emprunte pas et qui donne,
Et qui convient qu'on l'a batu,
Tu, tu, tu !
Sur les rives de la Garonne,
Ho, ho, ho,
Ce seroit là du fruit nouveau.

Quatrième couplet.

Un grand du mérite idolâtre,
Géomètre vif et folâtre,
Actrice vouée à Vesta,
Ta, ta, ta:
Par ma foi, sur plus d'un théâtre,
Ho, ho, ho!
Ce seroit là du fruit nouveau.

Cinquième couplet.

AU PUBLIC.

Donnez-nous paisible audience,
Que rien ne trouble le silence,
Et ne critiquez qu'*in petto*,
To, to, to :
Pour nous, messieurs, votre indulgence,
Ho, ho, ho !
Ne sera pas du fruit nouveau.

FIN DU PROLOGUE.

ZÉMINE
ET ALMANZOR,

PIÈCE EN UN ACTE,

Représentée à la foire Saint-Laurent en 1730.

PERSONNAGES.

TIMUR-CAN, roi d'Astracan.

ZÉMINE, fille de l'émir Abénazar, crue fille du roi.

ALMANZOR, vizir, et fils du roi, cru fils de Kalem, nom qu'Abénazar avoit pris.

ALINGUER, prince de Russie, amoureux de Zémine.

PIERROT, confident d'Almanzor.

JACQUOT, confident d'Alinguer.

LIRA, suivante de Zémine.

Gardes.

Troupe de Bergers et de Bergères.

La Scène est d'abord dans les jardins du palais d'Astracan, ensuite dans une salle du vizir, et enfin sur le rivage de la mer.

ZÉMINE ET ALMANZOR.

Le Théâtre représente les jardins du palais d'Astracan.

SCÈNE PREMIÈRE.

PIERROT, LIRA.

PIERROT.

Air : *Cher ami, que mon ame est ravie.* n.° 583.

Oui, Lira, si tu tiens ta promesse,
Par l'hymen, j'espère que dans peu
Tu verras couronner notre feu.
Du monarque enfin, touché de leur tendresse,
Nos amants ont obtenu l'aveu :
Le vizir mon maître épouse la princesse ;
L'amitié du bon roi d'Astracan
L'élé......ve jusqu'au premier rang.

LIRA.

Ha ! voilà donc Zémine ma maîtresse, bien joyeuse ! Elle ne craindra plus la prédiction qui l'inquiétoit.

PIERROT.

Quelle prédiction ?

LIRA.

C'est qu'elle fit dernièrement tirer son horoscope par une fameuse devineresse, qui lui dit :

Air : Que Dieu bénisse la besogne. n.° 105.

Bientôt au fils d'un souverain
Vous verrez donner votre main.
Il est de votre connoissance ;
Mais vous ignorez sa naissance.

PIERROT.

La grande sorcière ! Elle en aura menti ; c'est le vizir Almanzor qui possédera l'unique héritière de Tartarie.

LIRA.

Quoique le roi ait toujours semblé approuver leur passion, je n'ai jamais cru que ce mariage se pût faire.

PIERROT.

Pardi ! mon maître est bien heureux !

Air : *Les proverbes.* n.° 474.

Il est bien vrai qu'à la fleur de son âge
Il passe tout en prudence et valeur ;
Mais il n'est pas de plus haut parentage
Que son très-humble serviteur.

LIRA.

Effectivement, on dit qu'il est fils d'un villageois des environs de cette ville.

PIERROT.

Eh ! qui le sait mieux que moi ?

Air : *Dans notre village, chacun, etc.* n.° 14.

Du même village
Nous sommes tous deux ;
A de petit jeux
Nous avons joué sous l'ombrage :
Tous deux nous avons
Gardé les moutons.

LIRA.

Et par quel hazard est-il devenu si grand seigneur ?

PIERROT.

Je vais te le dire. Un jour que notre grand roi Timur-Can chassoit autour de chez nous, il rencontra le petit Almanzor, qui lisoit l'histoire de Tartarie, en faisant paître son troupeau. Il s'amusa à causer avec lui ; il le trouva gentil, bien avisé, et il le prit en affection. Sur ces entrefaites mourut Kalem, père du jeune berger, que Timur-Can fit aussitôt venir à la cour.

Air : *Du cap de Bonne-Espérance.* n.° 9.

Et, pour le rendre capable,
Plus d'un maître on employa ;
Puis, dans l'âge convenable,
A la guerre on l'envoya.
Il falloit le voir combattre !
Il faisoit le diable à quatre :
Devant lui les ennemis
Fuyoient comme des brebis.

LIRA.

Têtebleu ! quel berger !

PIERROT.

Air : *Je ne suis né ni roi ni prince.* n.° 36.

Ce guerrier à l'art militaire
Joint les talents du ministère ;

Puisqu'au vizirat parvenu,
Il a su si bien se conduire,
Qu'enfin le voilà devenu
Le factoton de cet empire.

LIRA.

J'admire le caprice de la Fortune ; elle vous a traités tous deux bien différemment.

PIERROT.

Oui, ventrebille !

Air : *Mon voisin a pris son orge.* n.° 553.

Tu connois ma gentillesse.
Jarni! si c'étoit à moi
Que se fût adressé le roi!
Tiens, ma chère maîtresse,
Aujourd'hui je pourrois, ma foi,
Te faire viziresse.

LIRA, *souriant.*

Le roi ne pouvoit donc manquer d'avoir un bon ministre.

PIERROT.

Sans doute.

LIRA.

Mais dis-moi un peu ; comment es-tu entré au service d'Almanzor ?

PIERROT.

L'année dernière, comme il revenoit de l'armée, il passa dans notre village, avec une troupe de gens de guerre ; il m'aperçut dans la foule, et me dit: *Eh! te voilà, mon pauvre Pierrot! Approche, approche !*

Air : *Accordez-moi, belle brunette.* n.° 584.

Je lui tirai ma révérence,
Ensuite je lâchai ces mots :

Ces moutons gaillards et dispos,
Que mène là votre excellence,
Ne se laisseroient pas, je pense,
Manger la laine sur le dos.

LIRA.

Que dit-il à cela ?

PIERROT.

Air : *Et puis voilà comment.* n.° 585.

Il rit de ce trait de malice,
Et me dit : *Suis-moi, mon enfant.*
Je te fais chef de mon office.
Je le suis dans le moment ;
Et puis voilà comment
Il me dit,
Il me prit
A son service ;
Et puis voilà comment
Pierrot est ton amant.

LIRA.

Il ne paroît pas que tu ayes grande occupation chez lui.

PIERROT.

Il est vrai ; le patron mène une vie assez frugale.

LIRA.

Air : *Oh ! que si : oh ! que nenni !* n.° 314.

C'est ce que l'on dit aussi,
Et que son ame peu commune
N'adore point la fortune.

PIERROT.

Oh ! que si !

LIRA.

Que, méprisant les richesses,
Il répand tout en largesses.

PIERROT.

Oh ! que nenni !

Je l'ai cru de même fort long-temps ; mais à présent je suis bien désabusé.

LIRA, *étonnée.*

Que dis-tu ?

PIERROT.

C'est un Crésus ; je suis sûr qu'il a des millions cachés dans un endroit, où j'ai remarqué qu'il alloit tous les matins, et dont il a seul la clef.

LIRA.

Quelle certitude en as-tu ?

PIERROT.

C'est qu'un de ces jours, Jacquot, le secrétaire de ce jeune étranger, nommé Alinguer, qui paroît depuis quelque temps à la cour, vint déjeûner avec moi.

LIRA.

Fort bien.

PIERROT.

Nous vîmes venir mon maître, qui ouvrit la porte de l'endroit en question, et la referma sur lui. Nous étions dans un cabinet voisin, et nous entendîmes qu'il disoit ces mots :

Air : *L'autre jour ma Cloris.* n.° 586.

O précieux trésor !
Si jamais, dans sa course,
On arrête Almanzor,
Tu seras sa ressource !
O trésor mes amours !
Je t'aimerai toujours !

LIRA.

Air : *O reguingué! ô lonlanla!* n.° 4.

Oh ! rien n'est plus clair que cela !
Je juge à ces paroles-là,
O reguingué ! ô lonlanla !
Que le prudent vizir amasse
Des armes contre la disgrace.

PIERROT.

Il n'en aura pas besoin, Dieu merci ! mais, dans l'incertitude de son sort, ne faisoit-il pas bien de tirer de l'eau pendant que la corde étoit au puits ?

LIRA.

Oui, vraiment.

PIERROT.

Air : *Adieu, paniers, vendanges sont faites.* n.° 164.

Quand on a rempli ses pochettes,
Si l'on est chassé par malheur ;
En fuyant, on dit de bon cœur :
Adieu, paniers, vendanges sont faites.

LIRA.

Taisons-nous, voici Zémine.

SCÈNE II.

PIERROT, LIRA, ZÉMINE, *éplorée.*

LIRA, *à Zémine.*

Air de l'*Horoscope accompli.* n.° 530.

Nous vous félicitons, madame.

ZÉMINE.

O dieux ! qui l'auroit pu prévoir !

Quel contre-temps pour notre flamme!
Lira, je suis au désespoir!

LIRA, *surprise.*

Qu'est-il arrivé, ma princesse?

PIERROT.

Qui peut causer votre tristesse?

ZÉMINE.

Hélas! mes enfants, aujourd'hui
Mon horoscope est accompli!

LIRA.

Comment donc?

ZÉMINE, *à Lira.*

Tu sais ce qui m'a été prédit?

LIRA.

Oui.

ZÉMINE.

Alinguer, ce jeune inconnu....

LIRA.

Hé bien?

ZÉMINE.

Air: *Dans un bois solitaire et sombre.* n.° 587.

Au grand roi qui règne en Russie
Le jeune Alinguer doit le jour.
Il m'en a lui-même éclaircie,
En me déclarant son amour.

PIERROT.

Ho! ho!

LIRA.

Quoi! c'est un prince!

ZÉMINE.

Air: *N'y a pas d' mal à ça.* n.° 271.

Ma crainte est extrême!
Il m'aime, Lira!

LIRA.

Hé bien ! qu'il vous aime
Tant qu'il lui plaira.

PIERROT.

N'y a pas d' mal à ça. (*bis*)

ZÉMINE.

Il y en a plus que vous ne pensez.

Air du vaudeville du *Procès des Théâtres.* n.° 506.

Ce prince m'a dit qu'à mon père
Tantôt il me demandera.

LIRA.

Laissez-le faire,
Laire, lanlaire,
O gué lonla !

PIERROT.

Laissez-le faire,
C'est de l'eau claire
Qu'il fera.

ZÉMINE.

Hélas! il est fils d'un monarque puissant, et Almanzor n'est qu'un simple sujet !

PIERROT.

Et des plus simples encore.

ZÉMINE.

Air : *Pour passer doucement la vie.* n.° 59.

Il a le mérite en partage ;
Mais le mérite, par malheur,
Ne trouve pas son avantage
A lutter contre la grandeur.

LIRA.

Air : *L'autre jour dessous un ormeau.* n.° 570.

J'aperçois là-bas Timur-Can
Qui se promène.

PIERROT.

Il est seul, allez-vous-en
Lui découvrir tout franc
Ce qui fait votre peine.

ZÉMINE, *s'en allant.*

Fût-il plus dur qu'un rocher,
J'espère le toucher.

SCÈNE III.

PIERROT, LIRA.

PIERROT.

Voilà bien du rabat-joie, ma mignonne.

LIRA.

Zémine a raison d'être alarmée; un prince est un dangereux concurrent.

PIERROT.

Air : *Diable-zot.* n.° 285.

Lira, je commence, ma foi,
A n'avoir plus tant d'espérance.
Dans le fond, je crains, comme toi,
D'Alinguer la haute naissance :
Elle peut éblouir le roi.
Mais, quoi qu'il arrive, ma chère,
Me promets-tu que de Pierrot
Tu deviendras la ménagère ?

LIRA.

Diable-zot !

Ne compte pas là-dessus, mon enfant.

PIERROT.

Air : *Quand il aime, il aime, il aime.* n.° 588.

Eh ! d'où vient ?

LIRA.

J'aime trop ma maîtresse,
Et par-tout je veux suivre son sort.

PIERROT.

Pour Pierrot tu n'as plus de teudresse.

LIRA.

Qu'Almanzor épouse la princesse,
Tu diras : Je me plaignois à tort.

PIERROT.

Tiens, voici Jacquot, le secrétaire d'Alinguer.

SCÈNE IV.

PIERROT, LIRA, JACQUOT.

JACQUOT.

Air : *Voulez-vous savoir qui des deux ?* n.° 13.

Bon jour, Lira, bon jour, Pierrot!

PIERROT.

Bon jour, l'ami!

LIRA.

Bon jour, Jacquot!

PIERROT, *à Jacquot.*

On dit qu'Alinguer s'imagine
Que sur nous il va l'emporter,
Qu'il compte d'obtenir Zémine.

JACQUOT.

Il a raison de s'en flatter.

PIERROT.

J'en doute fort.

JACQUOT, *à Lira.*

Air : *Vous m'entendez bien.* n.° 143.

Mon maître épousera, je croi,
Dès ce soir la fille du roi ;
Et s'il fait cette affaire,....

LIRA.

Hé bien!

JACQUOT.

Je suis son secrétaire.....
Vous m'entendez bien.

LIRA.

A merveille.

PIERROT.

Air : *Je ferai mon devoir.* n.° 16.

Mais je crois que cet animal
Veut être mon rival. (*bis*)

JACQUOT.

Mon garçon, ton bail va cesser ;
Le mien va commencer. (*bis*)

PIERROT.

Je n'en crois rien.

JACQUOT.

Tu verras, tu verras.

LIRA.

Ne vous échauffez pas l'un et l'autre inutilement.

PIERROT.

Air : *Les pauvres filles gagnent peu.* n.° 29.

Sans craindre de faire un jaloux,
Lira va nous l'apprendre.

JACQUOT, *à Lira.*

Pour votre mari qui de nous,
Belle, voulez-vous prendre ?

LIRA.

Celui de vous deux
Dont le maître heureux
Du roi va devenir gendre.

Adieu, messieurs ; je vais rejoindre ma maîtresse.

SCÈNE V.

PIERROT, JACQUOT.

JACQUOT.

Air : *Hé! bon, bon, bon! je t'en réponds!* n.° 557.

Je puis donc, suivant ce langage,
Déjà me compter en ménage.

PIERROT.

Hé! bon, bon, bon!
Je t'en répond!
Notre souverain, têtebille!
Nous a trop bien promis sa fille.

JACQUOT.

Hé! zon, zon, zon!
Ha! ha! voyez donc?
Ces sortes de paroles
Sont frivoles,
Ce n'est qu'une chanson.

PIERROT.

Oh! Almanzor est bien en cour.

JACQUOT.

Prrr! Il y a bien de la comparaison entre lui et le prince Alinguer!

PIERROT.

Air : *Commèr' j'ai un bon mari.* n.° 449.

Ne te flatte encor de rien. (*bis*)

Entre nous, l'on pourroit bien
Remercier ton maître.

JACQUOT.

Mon pauvre enfant, c'est le tien
Que l'on enverra paître.

PIERROT.

Enverra paître ! Vous êtes malin, monsieur Jacquot.

JACQUOT, *riant.*

Hé! hé! hé! hé! hé!

PIERROT.

Nous ne sommes pas de grande maison ; mais nous sommes riches.

Air : *Tes beaux yeux, ma Nicole.* n.° 66.

Tu sais qu'en sa puissance
Le vizir Almanzor,
Selon toute apparence,
Doit avoir des monts d'or.

JACQUOT.

Il fera la culbute
Peut-être dès ce jour :
Ce qui vient de la flûte
S'en retourne au tambour.

PIERROT.

Pas toujours, pas toujours.

JACQUOT.

J'ai parlé à mon maître de ce trésor-là ; sais-tu bien ce qu'il m'a dit de ton vizir ?

PIERROT.

Que t'en a-t-il dit?

JACQUOT.

Air : *Il faut que je file, file.* n.° 136.

C'est un pourceau qu'on engraisse,
Et que l'on égorgera :
C'est une éponge qu'on laisse
S'emplir tant qu'elle pourra,
Et qu'ensuite on presse, presse,
Et qu'ensuite on pressera.

PIERROT.

Ton maître est fertile en comparaisons; mais il ignore une chose.

JACQUOT.

Quoi ?

PIERROT.

Air : *Un petit brunet.* n.° 589.

Qu'à son bon papa
Notre princesse est bien chère;
Qu'elle lui dira,
En l'embrassant : *Mon cher père,*
Ne me génez point, hélas !

JACQUOT.

Il ne l'écoutera guère.

PIERROT.

Vous causerez mon trépas.

JACQUOT.

Il ne l'écoutera pas.

PIERROT.

Si cela arrive, ton prince ne sera pas heureux en ménage.

JACQUOT.

Pourquoi ?

PIERROT.

Air : *Boire à son tirelire lir.* n.° 323.

Il sera, sûrement,
Détesté de Zémine.

JACQUOT.

Dans le commencement,
Elle fera la mine;
Mais quelque jour
Le tendre amour
Aura son tire lire lire lir,
Aura son toure loure lour,
Aura son tour.

En cet endroit, on voit paroître au fond du théâtre, le roi et le prince Alinguer, qui s'entretiennent. Le roi branle la tête dans l'entretien.

PIERROT.

Mais j'aperçois Timur-Can qui parle à ton maître.... Oh ! ma foi, vous voilà tondus.

Air : *Hé! non, non, non! Je n'en veux pas davantage.* n.° 537.

Tiens; vois-tu bien le monarque?
Prens-tu bien garde à son air?
Il fait un geste, qui marque
Qu'il éconduit Alinguer.
Oui, par ce muet langage,
Je vois que le roi lui répond;
Hé! non, non, non!
N'en parlons pas davantage!

JACQUOT.

Et moi, je prends cela tout autrement.

Air : *Non, non, non! l'amour doit tout charmer.* n.° 590.

Je juge par là que mon maître
A dit au roi d'Astracan :

Mais vous me tromperez peut-être?
Non, non! lui répond Timur-Can.

PIERROT.

Flattez-vous bien, monsieur Jacquot; bercez-vous de chimères.

JACQUOT.

C'est vous, monsieur Pierrot, qui avez des idées creuses.

PIERROT.

Air : *Talalerire.* n.° 77.

Jusqu'au revoir. Je me retire.

JACQUOT.

Tantôt tu seras bien honteux
De perdre ta charmante lire!

PIERROT.

Oh! nous verrons qui de nous deux
Aura plus de sujet de dire :
Talaleri, talaleri, talalerire.

Ils se retirent chacun de son côté, se moquant par gestes l'un de l'autre.

SCÈNE VI.

LE ROI, LE PRINCE ALINGUER.

ALINGUER.

Air : *L'autre nuit j'aperçus en songe.* n.° 166.

Soyez sensible à ma prière!

LE ROI.

Mais, prince, vous ne savez pas
Que Zémine de mes états

N'est point, comme on croit, l'héritière.
Bientôt à mes peuples surpris
L'on me verra montrer un fils.

ALINGUER.

Un fils !

LE ROI.

Oui, j'ai un fils, que des raisons politiques m'ont empêché jusqu'ici de faire paroître.

ALINGUER.

Air : *Quand Iris prend plaisir à boire.* n.° 345.

Si mon cœur, dans l'objet que j'aime,
Ne cherchoit que le rang suprême,
Cet avis confondroit mes vœux ;
Mais je n'ai pas besoin d'une couronne :
Tout ce que demandent mes feux,
C'est la princesse ; je ne veux
Point d'autre dot (*bis*) que sa personne.

LE ROI.

Air : *Quand je tiens de ce jus d'octobre.* n.° 3.

Pourquoi ne m'est-il pas possible
De contenter votre désir ?
J'y vois un obstacle invincible :
J'ai promis Zémine au vizir.

ALINGUER.

Air : *Si dans le mal qui me possède.* n.° 15.

Hé bien ?

LE ROI.

Ma parole est donnée ;
Et, qui plus est, dans ce moment,
Zémine annonce à son amant,
Que, dans cette même journée,
Ils verront de leurs tendres cœurs
L'hymen couronner les ardeurs.

ALINGUER.

Air du *Menuet de M. de Grandval.* n°. 7.

Mais vous pourriez vous en dédire.

LE ROI.

Non, prince, je n'en ferai rien.

ALINGUER.

Je suis l'héritier d'un empire.

LE ROI.

Almanzor est l'appui du mien.

ALINGUER.

Air : *Le démon malicieux et fin.* n.° 326.

Mais son roi ne peut-il autrement
Le payer de son attachement?

LE ROI.

Mon vizir toujours pour l'opulence
Fit éclater un généreux mépris ;
Il faut donc de ma reconnoissance
Qu'absolument Zémine soit le prix.

ALINGUER.

Air : *Je le crois bien : Je n'en crois rien.* n.° 450.

On vante sa vertu sublime,
Et chacun l'honore et l'estime.

LE ROI.

Je le crois bien.

ALINGUER.

Cependant cet homme si rare
N'est au fond qu'un infâme avare.

LE ROI.

Je n'en crois rien.

ALINGUER.

Air : *C'est la pure vérité.* n.° 544.

Sachez que votre Almanzor
En secret garde un trésor.

LE ROI.

Ce n'est qu'une médisance.
Abusé par l'apparence,
Jusqu'ici j'aurois été
Dupe de ma confiance !

ALINGUER.

C'est la pure vérité.

LE ROI.

Air : *Amis, sans regretter Paris.* n.° 21.

J'en doute. Mais quel homme encor
A pu vous en instruire ?

ALINGUER.

Un homme qui droit au trésor
Est prêt à vous conduire

LE ROI, *à part.*

Grands dieux! seroit-ce là le fruit de mes peines!

(*Il tombe dans une profonde rêverie.*)

ALINGUER.

Air : *Voulez-vous savoir qui des deux?* n.° 13.

Vous pouvez bien juger par-là
Des desseins perfides qu'il a.
On lui voit faire des largesses
Assez souvent à vos soldats ;
Avec ses secrettes richesses
Contre vous que ne peut-il pas ?

LE ROI.

Air : *La ceinture.* n.° 110.

Se peut-il que son lâche cœur
Songe à trahir un roi qui l'aime !

ALINGUER.

De ce pas vous pouvez, seigneur,
Vous en éclaircir par vous-même.

LE ROI.

Oui, je vais chez Almanzor. Envoyez-moi là l'homme dont vous m'avez parlé.

Air: *Réveillez-vous, belle endormie.* n.° 12.

Faites-moi, je vous en conjure,
Mon cher Alinguer, ce plaisir.

ALINGUER.

Je vous l'enverrai, je vous jure,
Dans un moment chez le vizir.

(Ils s'en vont tous deux chacun de son côté.)

Le théâtre change, et représente une salle de la maison du vizir, où l'on ne voit rien qui ne soit d'une grande simplicité.

SCÈNE VII.

ZÉMINE, ALMANZOR.

ALMANZOR.

Air : *A l'ombre de ce vert boccage.* n.° 453.

Eh! quoi! j'obtiens tout ce que j'aime!
Est-il un amant plus heureux?
Vous venez m'apprendre vous-même
Que le roi va combler mes vœux.
Ah! quel bonheur pour ma tendresse!
Quel sujet de ravissement!
Lisez dans mes yeux, ma princesse,
L'excès de mon contentement.

ZÉMINE.

Air : *Lorsque je vois Colinette.* n.° 432.

Que dans l'objet qui m'engage
J'aime des transports si doux!

Almanzor, je les partage
Dans ce moment avec vous.

ALMANZOR.

Ah ! qu'un si beau nœud m'enchante !

ZÉMINE.

Apprenez, mon cher vizir,
Qu'à votre fidèle amante
Il fait autant de plaisir.

ALMANZOR.

Air : *J'ai passé deux jours sans vous voir.* n.° 268.

O dieux ! se peut-il que le roi,
Qui sait mon origine,
Ait pu jeter les yeux sur moi ?
Qu'il me donne Zemine !

ZÉMINE.

La vertu n'a-t-elle donc pas
De bergers fait des potentats ?

SCÈNE VIII.

ZÉMINE, ALMANZOR, PIERROT, LIRA.

PIERROT, *tenant Lira par la main.*

De la joie ! de la joie ! Voici le roi.

Air : *Voici les dragons qui viennent.* n.° 63.

Il vient finir son ouvrage.
Tous deux, pour le coup,
Vous allez du mariage
Subir le doux esclavage ;
(*Prenant les deux mains de Lira.*)
Et nous itout,
Et nous itout.



De la joye ! de la joye ! voici le Roi.

Dorgnel

SCÈNE IX.

ZEMINE, ALMANZOR, PIERROT, LIRA, LE ROI, GARDES.

ALMANZOR, *se jetant aux pieds du roi.*

Air : *Quand le péril est agréable.* n.° 2.

Seigneur, permettez-moi de rendre
Grace au meilleur de tous les rois.
Comment a-t-il pu faire choix
D'Almanzor pour son gendre?

LE ROI, *en fureur.*

Air : *Je ne suis pas si diable.* n.° 8.

Lève-toi, misérable!
Tu n'es plus à mes yeux
Qu'un mortel méprisable,
Qu'un sujet odieux.
Par ton air hypocrite,
Tu m'as long-temps séduit;
Mais de ton faux mérite
Je suis instruit.

ZÉMINE.

Qu'entends-je !

LIRA.

Ho ! ho !

PIERROT.

Que dit-il ?

ALMANZOR.

Air : *Le fameux Diogène.* n.° 11.

O ciel! qui m'a pu nuire,
Ou plutôt su détruire
Dans l'esprit de mon roi!

Qu'ai-je donc fait ? Quel crime
Contre moi vous anime ?

LE ROI.

Qui le sait mieux que toi ?

Air : *Malheureuse journée.* n.° 65.

Je viens d'apprendre, traître !
Que, dans ton lâche sein,
Contre ton propre maître
Tu caches un dessein,
Et que ton ame basse,
Cédant à son penchant,
Secrettement amasse
Nuit et jour de l'argent.

PIERROT, *à part.*

Ouf!

LIRA, *bas à Pierrot.*

Voilà votre mèche découverte.

ALMANZOR.

Air : *Tu croyois, en aimant Colette.* n.° 24.

Que dites-vous ? Quoi ! d'avarice
On a le front de m'accuser !
Seigneur, si je hais quelque vice,
C'est celui de thésauriser.

LE ROI.

Air : *Le Seigneur turc a raison.* n.° 491.

Nous saurons dans un moment
Si c'est calomnie,
Ou si l'on t'a justement
Soupçonné d'hypocrisie :
Mais si l'on trouve un trésor,
Je te déclare, Almanzor,
Que c'est fait de ta vie.

PIERROT, *à part.*

Nous sommes perdus !

ZÉMINE, *au roi.*

Ah! seigneur, pouvez-vous croire Almanzor capable d'un sentiment si bas !

LE ROI.

Air : *Faites boire à triple mesure.* n.° 277.

Zémine, gardez le silence.
Il vous importe autant qu'à moi
Qu'on éclaircisse l'innocence
D'un sujet suspect à son roi.

SCÈNE X.

LE ROI, ZÉMINE, ALMANZOR, PIERROT, LIRA, JACQUOT.

JACQUOT, *au roi.*

Seigneur, je viens de la part du prince Alinguer, qui m'a dit que....

LE ROI.

Air : *Adieu donc, ma Nanon.* n.° 317.

Tu sais donc où doit être
Le trésor ?

JACQUOT.

Jacquot va
Vous le faire connoître.

PIERROT, *à part.*

Adieu donc, mon cher maître.

JACQUOT, *montrant la porte du cabinet secret.*

C'est dans cet endroit-là.

PIERROT, *à part.*

Adieu donc, ma Lira !

LE ROI, *à Almanzor.*

Ouvre-nous cette porte.

ALMANZOR.

Air : *Bouchez, Naïades, vos fontaines.* n.° 78.

O grand roi ! que voulez-vous faire ?
Ne découvrez point ma misère !
Epargnez à votre vizir
La honte de....

LE ROI.

Ta résistance
Ne fait qu'irriter mon désir,
Et redoubler ma défiance.

ALMANZOR.

Il faut donc vous contenter.

Almanzor ouvre le cabinet, où Jacquot le suit. Le roi se présente à la porte, et regarde dedans.

LIRA, *à Pierrot, le quittant et allant du côté de Jacquot.*

Air : *Adieu, ma chère maîtresse.* n.° 505.

On va trouver la cachette.

ZÉMINE, *à part.*

Seroit-il possible, ô dieux !

PIERROT, *à part, levant les yeux au ciel.*

Pour un moment, grand prophète,
Daigne leur boucher les yeux.

Jacquot sort du cabinet. Almanzor le suit, tenant sur son bras un habit de berger, et une houlette à la main.

JACQUOT.

Serpedié! il n'y a que les quatre murailles.

LE ROI, *étonné.*

Que vois-je!

ALMANZOR, *au roi, lui montrant son habit.*

Air : *Vous me quittez ! Que je suis malheureux !* n.° 534.

Seigneur, voilà ce merveilleux trésor,
Qui contre moi faisoit gronder l'envie :
Enfin, voilà tout le bien d'Almanzor;
Encor vient-il de l'auteur de sa vie.

ZÉMINE, *au roi.*

Air : *L'autre nuit j'aperçus en songe.* n.° 166.

Vous voyez bien son innocence.

LE ROI, *à Almanzor.*

Mais pourquoi si soigneusement
Gardes-tu cet habillement?

ALMANZOR.

Pour me rappeler ma naissance,
Et pour le reprendre, seigneur,
Si vous m'ôtez votre faveur.

LE ROI, *l'embrassant.*

Air : *Comme un coucou que l'amour presse.* n.° 27.

Je te rends toute ma tendresse.
Tu me ravis ! embrasse-moi !
De ta race apprends la noblesse;
Almanzor est le fils d'un roi.

ZEMINE.

Quelle joie!

JACQUOT.

Diable !

PIERROT.

Le fils d'un roi!

LIRA, *retournant à Pierrot.*

Bon!

LE ROI, *toujours à Almanzor.*

Air : *J'entends déjà le bruit des armes.* n.° 43.

Je ne puis plus long-temps me taire.
Pressé par le sang, par l'amour,
Je vais révéler un mystère
Qui surprendra toute ma cour ;
Non, non, Kalem n'est point ton père,
C'est à moi que tu dois le jour.

Ils sont tous frappés d'un grand étonnement ; mais Zémine et Almanzor prennent un air triste. Lira retourne à Jacquot. Le roi continue à parler.

C'est par mon ordre que le sage Émir Abénazar, sous le nom de Kalem, a pris soin de ton enfance. Ce zélé courtisan, par amitié pour moi, se déguisa en villageois, et te fis passer pour son fils. Je t'ai fait essuyer de rudes travaux.

Air : *Je ne suis né ni roi ni prince.* n.° 36.

Par là, mon fils, j'avois envie
De t'instruire à fond de la vie,
Pour mieux t'apprendre ton devoir :
Avant que de te reconnoître
Pour héritier, j'ai voulu voir
Si tu mériterois de l'être.

Air : *Par hazard sur la fougère.* n.° 466.

Avec quelle indifférence
Tu reçois dans ce moment
De ton sort la connoissance !

ALMANZOR.

Excusez un tendre amant !
Je suis frère de Zémine :
Laissez-moi pleurer, seigneur,

Une fatale origine,
Qui s'oppose à mon bonheur.

ZÉMINE, *au roi.*

Air : *Les Triolets.* n.° 249.

Pourquoi m'avoir permis, seigneur,
De voir un époux dans mon frère !
Vous l'avez rendu mon vainqueur.
Pourquoi m'avoir permis, seigneur,
De brûler pour lui d'une ardeur
Que le sang condamne à se taire ?
Pourquoi m'avoir permis, seigneur,
De voir un époux dans mon frère ?

LE ROI, *souriant.*

Air : *Bannissons d'ici l'humeur noire.* n.° 47.

A vos amours je m'intéresse.
Consolez-vous, mes chers enfants :
Je vais finir votre tristesse ;
Deux mots vont vous rendre contents.

Zémine n'est point ma fille.

ZÉMINE, *transportée de joie.*

L'ai-je bien entendu !

ALMANZOR.

L'agréable nouvelle !

PIERROT, *appelant Lira.*

A moi, Lira !

(*Lira repasse du côté de Pierrot.*)

LE ROI.

Zémine eut pour père Abénazar, dont la femme accoucha d'elle, dans le moment que la reine mit au monde Almanzor.

Air : *On n'aime point dans nos forêts.* n.° 32.

Ces deux enfants le même jour
Étant nés, j'en fis un échange
Si secrettement, que ma cour
N'a jamais su ce fait étrange.
Zémine, depuis ce temps-là
Pour ma fille unique passa.

Hé bien, Almanzor, pleurez-vous encore votre naissance ?

ALMANZOR.

Air : *Je suis un précepteur d'amour.* n.° 281.

Le grand nom que je tiens de vous,
Flatte l'amour qui me domine :
Il me devient d'autant plus doux,
Qu'il fait plus d'honneur à Zémine.

ZÉMINE, *à Almanzor.*

Air : *Beautés, à qui l'on jure une ardeur éternelle.* n.° 591.

Seigneur, de vos transports je juge par moi-même :
Vous avez hérité de mon noble désir.
Fille de Timur-Can, quel étoit mon plaisir
D'élever mon berger à la grandeur suprême !
D'élever, etc.

LE ROI, *à Almanzor.*

Prince, jai fait avertir les habitants du village où vous avez été élevé. Allons les voir sur le rivage, où ils vont célébrer votre hymen.

(*Le roi, Zémine et Almanzor se retirent.*)

SCÈNE XI.

PIERROT, LIRA, JACQUOT.

JACQUOT, *à Lira.*

Air : *La farira dondaine*, n.° 567.

Que fera Jacquot ?

LIRA.

Que Jacquot s'en aille :
J'épouse Pierrot.

PIERROT.

Le champ de bataille
J'ai :
La farira dondaine, gué!
La farira dondé!

(Ils s'en vont tous trois.)

Le théâtre change, et représente le rivage de la mer.

SCÈNE XII et dernière.

LE ROI, ZÉMINE, ALMANZOR, TROUPE DE BERGERS ET DE BERGERES.

(On danse.)

UN BERGER.

Air de *M. Gillier.* n.° 592.

Bergers, chantez sur ce rivage
Le nouveau roi que nous donnent les cieux.

Avant que de savoir son destin glorieux
Il avoit déjà votre hommage.
Chantez, et que son nom réveille les échos!
Élevé dans nos bois, il aime nos musettes.
Puisse-t-il dans sa cour trouver le doux repos
Qu'il a goûté dans nos retraites!

(*On reprend la danse qui est coupée par l'air suivant.*)

UNE BERGÈRE, *à Almanzor.*

Air de *M. Gillier.* n.° 593.

Le sort qui vous prodigue aujourd'hui ses faveurs,
Surprend, comble à la fois votre espoir et le nôtre.
Votre gloire fera les plaisirs de nos cœurs,
Notre amour nous répond du vôtre.

(*On reprend encore la danse, qui finit la pièce.*)

FIN.

LES ROUTES
DU MONDE,

PIÈCE EN UN ACTE,

Représentée à la foire Saint-Laurent en 1730.

PERSONNAGES.

LE TEMPS.
LA SAGESSE.
LA RICHESSE.
LA DÉBAUCHE.
L'AMOUR.
LÉANDRE, amant d'Angélique.
ANGÉLIQUE.
LE TUTEUR d'Angélique.
UN JEUNE HÉRITIER, en pleureuses.
THÉRÈSE, jeune enfant.
GUILLOT, jeune paysan.
ARAMINTE, coquette.
LOLOTTE, sa fille.
Troupe de Plaisirs innocents.
Troupe de Plaisirs libertins.

La Scène est dans les jardins d'Hébé.

LES ROUTES DU MONDE.

Le Théâtre représente dans les aîles les jardins d'Hébé, déesse de la jeunesse ; et dans l'enfoncement trois portiques, qui commencent les trois chemins que prennent les hommes en sortant de la jeunesse. Le portique du milieu est étroit, composé de rochers, et couvert de ronces, avec cette inscription : Le Chemin de la Vertu. *Le second, à droite, plus large, (ainsi que le troisième, qui est à gauche,) est orné de tous les symboles des honneurs et des richesses, et a pour titre :* Le Chemin de la Fortune. *Le troisième, intitulé :* Le Chemin de la Volupté, *paroît chargé des attributs des Plaisirs, du Jeu, de l'Amour et de Bacchus.*

SCÈNE PREMIÈRE.

LE TEMPS, LÉANDRE.

LÉANDRE.

Air : *Amis, sans regretter Paris.* n.° 21.

O Saturne ! doyen des dieux !
Des pères le moindre tendre !

O temps! dites-moi dans quels lieux
Vous conduisez Léandre?

LE TEMPS.

Air : *Contre mon gré je chéris l'eau.* n.° 594.

Je vais vous expliquer cela.
Voyez ces trois portiques-là :
Du monde ils commencent les routes.
On doit (telle est la loi du sort)
Passer sous l'une de ces voûtes,
Quand des jardins d'Hébé l'on sort.

LÉANDRE.

Depuis que je vis dans ses jardins, je n'avois point encore aperçu ces trois portiques.

LE TEMPS.

Je le crois bien ; vous ne pouviez les voir sans moi.

Air : *Quand le péril est agréable.* n.° 2.

Ici, dans une paix profonde,
Les jeunes gens sont jour et nuit :
C'est le Temps seul qui les conduit
Près des routes du monde.

Mais je ne leur fais pas toujours, comme à vous, l'honneur de me rendre visible

LÉANDRE, *considérant les portiques.*

Que ces portiques-là se ressemblent peu!

LE TEMPS.

Les chemins auxquels ils conduisent, sont encore plus différents.

LÉANDRE, *montrant le portique de la Vertu.*

Air : *Je suis la fleur des garçons du village.* n.° 160.

Que ce chemin me paroît effroyable!
Mes yeux en sont épouvantés.

LE TEMPS.

Il est pourtant à la plus adorable
De toutes les divinités.

LÉANDRE.

Air : *Philis, en cherchant son amant.* n.° 212.

Eh! quelle est donc la déité
Par qui peut être fréquenté
Ce passage étroit, peu battu,
Par-tout de ronces revêtu ?

LE TEMPS.

C'est la Vertu.

LÉANDRE, *étonné.*

La Vertu!

LE TEMPS.

Air : *Sois complaisant, affable, débonnaire.* n.° 218.

De la Vertu la demeure épouvante,
De son chemin l'entrée est rebutante;
Mais
La sortie en est brillante :
C'est la Gloire, et son palais.

Le portique placé à droite, et enrichi d'or et de pierreries, mène au temple de la Fortune; par cette porte on voit passer

Air : *J'ai fait souvent résonner ma musette.* n.° 62.

Le peuple altier, dangereux, formidable,
Des conquérants et des agioteurs.
Ces derniers-ci (le fait est incroyable)
Ont avec eux compté quelques auteurs.

LÉANDRE.

Air : *Voyelles anciennes.* n.° 293.

Celui-là ne me tente pas.

LE TEMPS.

C'est pourtant le plus magnifique.

LÉANDRE, *montrant le portique de la Volupté.*

Cet autre a pour moi plus d'appas.
Quel est donc ce galant portique ?

LE TEMPS.

C'est celui de la Volupté.
Tous les plaisirs en font l'ensei....gne.
Des trois c'est le plus fréquenté ;
Quoique très-souvent on s'en plai....gne.

LÉANDRE.

Je ne vois là que des violons, des verres, des bouteilles, des cartes et des dés.

LE TEMPS.

C'est ce qui fait qu'on y met la presse. Ho çà, nous allons nous séparer ; mais, avant que je vous quitte, il faut que je vous donne un avis salutaire.

LÉANDRE.

Je vous en prie !

LE TEMPS.

Ayez grand soin de fuir la Débauche qui rôde sans cesse autour de ces portiques.

LÉANDRE.

Oh ! la Débauche m'a toujours fait horreur ; elle ne me séduira point.

LE TEMPS.

Air : *Baise-moi donc, me disoit Blaise.* n.° 454.

Vous êtes dans l'erreur, Léandre,
Craignez, craignez de vous laisser surprendre !
Fuyez cette Syrène-là !
Déguisant son effronterie,
Devant vous elle paroîtra
Sous le nom de Galanterie.

LÉANDRE.

Je suis bien aise de savoir cela.

LE TEMPS.

Adieu.

LÉANDRE, *le retenant.*

Encore un moment !

Air : *Il faut que je file, file.* n.° 136.

Sur un point qui m'embarrasse
Je voudrois vous consulter.

LE TEMPS, *voulant toujours s'en aller.*

Cela ne se peut.

LÉANDRE, *le retenant encore.*

De grace,
Daignez encor m'écouter.

LE TEMPS.

C'est trop demeurer en place;
Suis-je fait pour y rester?
Le Temps toujours passe, passe,
Rien ne sauroit l'arrêter.

(*Il s'échappe des mains de Léandre, et s'enfuit.*)

SCÈNE II.

LÉANDRE, *seul.*

Quel chemin vais-je prendre ? Me voilà présentement livré à moi-même.... Mais que dis-je, hélas !

Air : *Les filles de Nanterre.* n°. 79.

Suis-je donc à moi-même,
Et maître de mes vœux ?

On est à ce qu'on aime
Quand on est amoureux.

Oui, c'est à l'aimable Angélique à disposer de mon sort. Allons la chercher, et prenons ensemble des mesures, pour fléchir son tuteur, qui s'oppose à notre hymen.

(*Il fait un mouvement pour se retirer ; la Débauche l'appelle.*)

SCÈNE III.

LÉANDRE, LA DÉBAUCHE.

LA DÉBAUCHE.

Air : *Ho, ho! tourelouribo.* n.° 112.

Holà ! mon mignon ? Eh! qui vous presse ?
Ho ! ho !
Tourelouribo !
C'est à moi que l'on s'adresse,
Ho! ho !
Tourelouribo!
Pour conduire la jeunesse,
Ho ! ho ! ho!
Tourelouribo !

LÉANDRE.

Qui êtes-vous, madame ? Je n'ai pas l'honneur de vous connoître.

LA DÉBAUCHE.

Je le vois bien, mon poulet ; mais nous aurons bientôt fait connoissance. Je m'appelle la Galanterie.

LÉANDRE, *à part.*

Ha! voilà justement la Débauche.

LA DÉBAUCHE.

C'est à moi à défricher les jeunes esprits, qu'une éducation trop sévère a chargés de broussailles pédantesques. Vous ne sauriez croire combien la Galanterie perfectionne de gens.

Air : *Le bon branle.* n.° 232.

Je radoucis les financiers,
Je mets leur caisse en branle :
Je fais briller les officiers :
Des petits-collets minaudiers
Je mets la tête en branle :
Dans la grande allée aux paniers *
Je donne le bon branle.

LÉANDRE.

Vous êtes bien en vogue, à ce que je vois.

LA DÉBAUCHE.

Allons, ne perdez pas votre temps à délibérer.

Air : *Il faut, quand l'amour nous presse.* n.° 595.

Cadet, plein de gentillesse,
Chez moi venez faire un tour ;
Car c'est un fort joli séjour
Pour la jeunesse :
C'est un beau collège d'amour,
Qui la redresse.

LÉANDRE.

Air du *Branle de Metz.* n.° 68.

En vain votre rhétorique
Cherche à corrompre mon cœur :
Je suis votre serviteur.

(*Il se retire.*)

---

* La grande allée des Tuileries.

LA DÉBAUCHE.

Il méprise ma boutique;
Mais l'innocent, quelque jour,
M'apportera sa pratique;
Mais l'innocent, quelque jour,
Reviendra cuire à mon four.

Mais voilà mes deux voisines.

SCÈNE IV.

LA DÉBAUCHE, LA SAGESSE, LA RICHESSE.

LA SAGESSE, *montrant son portique.*

Air : *C'est dans ces lieux que règne l'innocence.* n.° 596.

C'est dans ces lieux que règne la Sagesse.

LA RICHESSE.

Et c'est ici qu'on trouve la *Richesse.*

LA DÉBAUCHE.

Moi des Plaisirs je suis la belle hôtesse.

LA SAGESSE, *d'un air dédaigneux.*

La bonne marchandise que vous criez là toutes deux !

Air : *Vous, qui vous moquez par vos ris.* n.° 75.

Elle est d'un fort bon acabit.

LA RICHESSE, *montrant la Débauche.*

Nous savons l'une et l'autre
Tout le bien que le monde dit,
Déesse, de la vôtre.

LA DÉBAUCHE.

Mais elle n'est point de débit,
Et nous vendons la nôtre.

SCÈNE V.

LA SAGESSE, LA RICHESSE, LA DÉBAUCHE, THÉRÈSE, jeune fille.

LA SAGESSE.

Air : *Quand je vous ai donné mon cœur.* n.° 597.

Quelle jeunesse vient à nous!

LA DÉBAUCHE.

Qu'elle me paroît niaise ?

LA RICHESSE, *à Thérèse.*

Belle, comment vous nommez-vous ?

THÉRÈSE.

Je m'appelle Thérèse.

LA SAGESSE.

Qui venez-vous chercher ici ?

THÉRÈSE.

C'est la Sagesse.

LA SAGESSE, *se montrant.*

La voici.

THÉRÈSE.

Air : *Rien n'est si beau, rien n'est si bon.* n.° 561.

C'est vous, adorable Sagesse !
N'abandonnez pas ma jeunesse !
Je vous suivrai jusqu'au tombeau.

LA SAGESSE.

Rien n'est si beau.

LA RICHESSE, *à Thérèse.*

Ah ! suivez plutôt la Richesse !
De tous les biens je fais largesse ;
Vous aurez de l'or à foison :
Rien n'est si bon.

LA DÉBAUCHE, *à Thérèse.*

Air : *On dit qu'amour est si charmant.* n.° 30.

Considérez bien mes appas.
Eh ! quoi? ne vous plairois-je pas?
A l'envi chacun suit les pas
De la Galanterie.
Eh! quoi? ne vous plairois-je pas ?
Moi qui suis si jolie ?

LA SAGESSE, *à Thérèse.*

Air : *Perrette, venez tôt!* n.° 265.

Ne suivez pas !

LA RICHESSE.

Elle prendra, sans doute,
Ma route.

LA DÉBAUCHE, *prenant Thérèse par le bras.*

Thérèse, venez tôt!
Vous aurez chez moi ce qu'il vous faut.

THÉRÈSE, *repoussant la Débauche.*

Laissez-moi !

LA DÉBAUCHE.

Air : *Ah! Thérèse, qu'on est aise!* n.° 598.

Ah! Thérèse,
Qu'on est aise
Dans la route des Plaisirs !
Ah! Thérèse,
Qu'on est aise
Quand on suit tous ses désirs !

LA RICHESSE.

Air : *Non, je ne veux pas rire.* n.° 538.

Je donne les riches habits,
Les bijoux, les meubles de prix.

LA DÉBAUCHE.

Chez moi sont les jeux et les ris,
Laissez-vous y conduire.

THÉRÈSE.

Non, je ne veux pas rire!
Non, non, je ne veux pas rire,
Moi!
Non, non, je ne veux pas rire.

LA SAGESSE, *tendant les bras à Thérèse.*

Air: *Qu'on a de peine, quand on n'a pas.* n.° 209.

C'est moi qui donne } (*bis*)
Le vrai bonheur. }
Venez, mignonne!

THÉRÈSE.

De très-bon cœur.

(*La Sagesse emmène Thérèse.*)

SCÈNE VI.

LA DÉBAUCHE, LA RICHESSE.

LA RICHESSE.

La voilà charmée de nous avoir débauché une petite fille.

LA DÉBAUCHE.

Nous lui en soufflons bien d'autres!.... Mais voici un drôle qui m'a l'air d'être un héritier des plus frais pondus.

SCÈNE VII.

LA DÉBAUCHE, LA RICHESSE, UN JEUNE HÉRITIER, *en grand deuil et en pleureuses.*

LA DÉBAUCHE.

Air : *A la façon de Barbari.* n.° 22.

Il vient de fermer le cercueil
Tout au-moins de sa mère.

L'HÉRITIER.

Mesdames, je porte le deuil
Pour la mort de mon père.

LA DÉBAUCHE.

J'entre dans votre affliction :
La faridondaine, la faridondon.

L'HÉRITIER.

De chagrin mon cœur est saisi.

LA DÉBAUCHE.

Biribi!
A la façon de Barbari,
Mon ami.

LA RICHESSE, *à l'héritier.*

Air : *Ha! vous avez bon aire.* n.° 645.

Dites-moi, les pleureuses
Vous sont-elles heureuses ?

L'HÉRITIER.

Oui, très-avantageuses ;
J'ai bien de cela.

(*Il fait l'action de compter de l'argent.*)

LA DÉBAUCHE.

Vous êtes mon affaire :
Que vous savez me plaire !

Ha! vous avez bon aire
Sous ce crêpe-là !

LA RICHESSE, *à l'héritier.*

Air : *Pierr' Bagnolet.* n.° 57.

Croyez-moi, mettez-vous en charge;
Augmentez vos biens, amassez.

LA DÉBAUCHE.

Mettez-vous plutôt au large;
Ne ménagez point, dépensez.

LA RICHESSE.

Non, amassez.

LA DÉBAUCHE.

Non, dépensez.

TOUTES DEUX.

De vous { avancer / divertir } je me charge :
{ Car on n'en a jamais / Vous en aurez toujours } assez.

LA DÉBAUCHE.

Mon fils, ne vous en rapportez qu'à moi.

Air : *Du haut en bas.* n.° 91.

Un Orphelin,
Quoique la critique le fronde,
Un orphelin
Doit me confier son destin.
Oui, c'est moi qui mets dans le monde,
Lorsque chez lui l'argent abonde,
Un orphelin.

LA RICHESSE.

Air : *Dansons le nouveau cotillon.* n.° 599.

A-présent l'homme ne sait plus
Compter les vertus
Que par les écus.
Comme votre père
Il faut faire :

Toujours courir sûs
Aux Jacobus,
Aux Carolus.
A-présent l'homme ne sait plus
Compter les vertus
Que par les écus.

L'HÉRITIER.

Air : *Sens-dessus-dessous.* n.° 176.

Mon père étoit un franc taquin. (*bis*)

LA DÉBAUCHE.

Qui ménageoit trop son frusquin. (*bis*)
Commencez mieux votre carrière,
Sens-dessus-dessous,
Sens-devant-derrière :
Laissez-moi mettre tout chez vous
Sens-devant-derrière,
Sens-dessus-dessous.

L'HÉRITIER.

Tant mieux ! tant mieux ! J'aime le tapage.

LA RICHESSE, *montrant la Débauche.*

Vous ne connoissez pas cette pélerine-là ; c'est la Débauche ; elle vous ruinera.

L'HÉRITIER.

N'importe ; je la trouve aimable.

(*A la Débauche.*)

Air : *Ha ! qu'il y va gaîment !* n.° 415.

Ma reine, partons promptement.

(*Il va au portique de la Volupté.*)

LA DÉBAUCHE, *à la Richesse.*

Ha ! qu'il y va gaîment !
Au sortir de l'enterrement
De son pauvre défunt père ;
Ha ! qu'il y va, ma commère,
Ha ! qu'il y va gaîment !

L'HÉRITIER, *à la Débauche, se retournant.*
Venez donc !

LA DÉBAUCHE, *à l'héritier.*
Air : *Que faites-vous, Marguerite ?* n.° 175.
Prenez cette route à gauche;
Je vous rejoins, mon garçon.
(*A la Richesse.*)
Ces mineurs à la Débauche
Font très-rarement faux-bond.

SCÈNE VIII.

LA DÉBAUCHE, LA RICHESSE, GUILLOT, jeune paysan.

GUILLOT, *saluant.*
Air : *Passez donc, lonlanla.* n.° 600.
Sarviteur, mes diesses !

LA DÉBAUCHE.
Eh ! bon jour, gros dodu !

LA RICHESSE.
Ici que cherches-tu !

GUILLOT.
Le buriau des richesses.
Dites-moi, lonlanla
Par où faut aller là.

LA DÉBAUCHE.
Air : *Allons, gai !* n.° 28.
Manant, tu n'es pas sage;
Forme d'autres désirs :
Tu dois prendre, à ton âge,
Le chemin des plaisirs.

Allons gai !
D'un air gai, etc.

GUILLOT.

Air : *Tout-ci, tout-ça.* n.° 601.

Vous direz ce qu'il vous plaira,
Tout-ci, tout-ça ;
Je veux tâter de l'opulence :
Aux plaisirs tout homme qui va,
Tout-ci, tout-ça,
N'y peut arriver sans dépense ;
Pour aller dans ce chemin-là,
Tout-ci, tout-ça,
Guillot n'a pas de ça.

LA RICHESSE.

Il raisonne fort juste.

GUILLOT.

Oui, je veux m'enrichir.

LA DÉBAUCHE.

Air : *Attendez-moi sous l'orme.* n.° 541.

Mais la Richesse exige
Un travail dur et long ;
A cent soins elle oblige.....

LA RICHESSE, *à la Débauche.*

Dans le commerce, bon :
La finance, moins souche,
Procure un gain plus prompt :
Un Crésus sur sa couche
Croît comme un champignon.

GUILLOT.

C'est, morgué, bian dit.

LA RICHESSE, *à Guillot.*

Air : *Le coquetier de Pontoise.* n.° 602.

Guillot, il faut que je pense
A ton établissement.

LA DÉBAUCHE, *à la Richesse.*

Placez-le donc promptement
Près d'un mylord de finance:
Il aura bientôt de quoi
Faire jour et nuit bombance;
Il aura bientôt de quoi
Faire du fracas chez moi.

GUILLOT.

Air : *Que Dieu bénisse la besogne.* n.° 105.

Oh! palsanguienne, je m'attends
A me bailler bian du bon temps!
Mais je voudrois à ma richesse
Coudre un petit bout de noblesse.

LA DÉBAUCHE.

Tuchou! comme il y va!

LA RICHESSE.

La chose est faisable.

GUILLOT.

Air : *Nos plaisirs seront peu durables.* n.° 445.

Queu plaisir! queu bonne aventure!
Au mitan de ma parenté,
Qu'est jusqu'au cou dans la roture,
Je serai seul de qualité.

LA RICHESSE.

Quand vous serez de qualité, monsieur Guillot, il faudra vivre noblement.

GUILLOT.

Pardi! bian entendu.

LA RICHESSE.

Air : *Ma pinte et ma mie, ô gué!* n.° 37.

Avoir des meubles pompeux,
Superbe écurie.

LA DÉBAUCHE.

Vins délicats, vins mousseux,
Maîtresse jolie.

GUILLOT.

A rian je ne manquerons,
Trèjours près de nous j'aurons
La pinte et la mie,
O gué!
La pinte et la mie.

LA DÉBAUCHE, *à la Richesse.*

Emmenez-le, ma chère; mais ne tardez pas à me le renvoyer.

LA RICHESSE.

Ne vous mettez pas en peine.

GUILLOT, *à la Débauche.*

Air : *Pierrot reviendra tantôt.* n.° 374.

Oh! ne vous embarrassez pas! (*bis*)
Cheux vous, bian chargé de ducats,
Guillot,
Guillot revianra biantôt,
Biantôt revianra Guillot.

(*Sautant au cou de la Débauche.*)

Que je vous embrasse!

(*La Richesse l'emmène.*)

LA DÉBAUCHE, *seule.*

Guillot sera un très-bon sujet.... Mais j'aperçois la coquette Araminte avec sa fille. Rentrons, et laissons-les faire.

SCÈNE IX.

ARAMINTE, LOLOTTE.

Araminte est fort parée. Elle a du rouge, des mouches, des fleurs, des diamants. Lolotte sa fille est en grisette et linge uni.

ARAMINTE.

Air du vaudeville du *Nouveau Monde*. n.° 318.

Ma fille, vous avez treize ans ;
Entrez dans le monde, il est temps.
A treize ans la brune et la blonde
Doivent pratiquer les leçons
De leurs mamans.

LOLOTTE.

Mais les garçons
Entrent bien plus tard dans le monde.

ARAMINTE.

Cela est vrai; ils n'entrent pas sitôt que les filles dans la carrière.

LOLOTTE.

Air : *Les Feuillantines*. n.° 114.

D'où vient donc ?

ARAMINTE.

Que sais-je, moi !
C'est la loi.

LOLOTTE.

Je devine bien pourquoi.
C'est que les filles, ma mère,
Ont plus de (*bis*) chemin à faire.

ARAMINTE.

Avant que de sortir des jardins d'Hébé, souvenez-vous, Lolotte, de l'éducation régulière que je vous ai donnée. Je ne vous ai fait porter que de simples grisettes.

LOLOTTE, *à part.*

J'espère que cela finira.

ARAMINTE.

Air : *Je ferai mon devoir.* n.° 16.

Vous n'avez point de diamans,
De fleurs, ni de rubans. (*bis*)
Je vous les ai défendus tous.

LOLOTTE, *à part.*

Vous les gardez pour vous. (*bis*)

ARAMINTE.

Je m'aperçois bien que cela n'est guère de votre goût.

Air : *Je ne suis né ni roi ni prince.* n.° 36.

Votre cœur en secret murmure
De n'avoir point une parure
A faire briller vos appas.
Vous n'avez point de modestie.

LOLOTTE.

Eh! pourquoi donc n'en ai-je pas?
Sans cesse je vous étudie.

ARAMINTE, *en colère.*

Air : *Ma raison s'en va beau train.* n.° 165.

Vous me répondez, je crois!

LOLOTTE.

Je réponds ce que je dois.
N'ai-je pas raison

De trouver fort bon
Ce qu'en vous je contemple ?

ARAMINTE.

Oh ! ne suivez que ma leçon !

LOLOTTE.

Je suivrai votre exemple,
Lonla,
Je suivrai votre exemple.

ARAMINTE, *à part.*

Elle sera coquette, je le vois bien.

Se radoucissant, et lui montrant du doigt le chemin de la Vertu.

Air : *Le vin a des charmes puissants.* n.° 292.

Ho ! çà, ma chère enfant, vois-tu
Cet étroit et sombre passage ?
C'est le sentier de la Vertu.
Va le suivre, et fais bon voyage.

LOLOTTE, *regardant le portique de la Vertu.*

Air : *Laire la, laire lanlaire.* n°. 23.

L'affreuse route que voilà !

ARAMINTE.

C'est pourtant par ce chemin-là
Que j'allai trouver votre père.

LOLOTTE, *à part.*

Laire la,
Laire lanlaire....

ARAMINTE.

Air : *Ne m'entendez-vous pas ?* n.° 10.

Oh ! l'on ne parvient pas
A la Vertu sans peine !
Sa route est toute pleine
Et de hauts et de bas.

LOLOTTE, *branlant la tête.*

J'y ferai des faux pas.

Mais, ma bonne, dites-moi, je vous prie, ce que c'est que ce portique qui est à main gauche.

ARAMINTE.

Air : *Le joli, belle meunière, le joli moulin.* n.° 109.

C'est le sentier ordinaire
De tout libertin :
Là le jeu, la bonne chère
Sont soir et matin.

LOLOTTE.

Le joli, gentil, ma mère,
Le joli chemin !

ARAMINTE.

Hé bien, Lolotte, puisque la route de la Vertu vous fait peur, entrez du moins dans le monde par celle de la Fortune.

LOLOTTE.

J'aime mieux suivre le conseil d'une chanson qui dit :

Air : *Je suis un précepteur d'amour.* n.° 281.

Si l'argent fait de vos désirs
L'unique objet, charmante brune ;
Marchez sur les pas des plaisirs,
C'est le chemin de la Fortune.

ARAMINTE.

Air : *Vous avez bien de la bonté.* n.° 319.

Des plaisirs c'est donc le chemin
Qu'enfin vous voulez prendre ?
Consultez-vous jusqu'à demain.

LOLOTTE.

Partons ; c'est trop attendre.

ARAMINTE.

Puisque le sort en est jeté,

Je vois bien qu'il faut me réduire
A vous conduire.

LOLOTTE, *faisant la révérence.*

Ma mère, en vérité,
Vous avez bien de la bonté!

Elles entrent toutes deux dans le chemin de la Volupté.

SCÈNE X.

ANGÉLIQUE, LE TUTEUR.

LE TUTEUR.

Ma nièce, j'ai résolu de vous établir.

Air de *Joconde*. n.° 45.

Je ne suis pas de ces tuteurs,
Qui font les difficiles :
Sempiternels contradicteurs
Du goût de leurs pupiles :
Toujours butés à leur donner
Gens de peu de cervelle,
Qui ne sachent point chicaner
Le compte de tutelle.

Pour moi, je vous laisserai la liberté de choisir un époux.

ANGÉLIQUE.

Air : *Comme un coucou que l'amour presse.* n.° 27.

Que j'ai de graces à vous rendre !

LE TUTEUR.

J'en ai trois à vous proposer,

ANGÉLIQUE, *à part.*

Si l'un des trois étoit Léandre !

LE TUTEUR.

Qui ne sont point à refuser.

Ho dame ! ils sont triés sur le volet. Le premier est un grand jeune homme de quarante-neuf ans et demi.

ANGÉLIQUE.

Et le second ?

LE TUTEUR.

Il n'est pas tout-à-fait si jeune. C'est un sexagénaire, mais joyeux, aimant la société, et sur-tout la bonne chère.

Air : *Ha ! vraiment, je m'y connois bien !* n.° 34.

Il est d'une humeur agréable,
Passe souvent la nuit à table.

ANGÉLIQUE.

Sa chère épouse, assurément,
Aura bien du contentement.

LE TUTEUR.

Air : *Joconde retourné.* n.° 603.

Ses amis ne sont rassemblés
Que sept fois la semaine.

ANGÉLIQUE.

Ses amis sont bien régalés ;
Mais.....

LE TUTEUR.

Cela vous fait peine ?
Hé bien ! il s'en corrigera.

ANGÉLIQUE.

Non, il n'est pas possible ;
Dans la vieillesse sur cela
L'on est incorrigible.

LE TUTEUR, *à part.*

Elle a raison.

ANGÉLIQUE.

Passons au troisième.

LE TUTEUR.

Pour le troisième, c'est un... Mais que vois-je ?

ANGÉLIQUE.

C'est l'Amour.

LE TUTEUR.

De quoi s'avise-t-il de venir se mêler à notre conversation?

SCÈNE XI.

LE TUTEUR, ANGÉLIQUE, L'AMOUR.

L'AMOUR, *au tuteur.*

Air : *O reguingué! ô lonlanla !* n.° 4.

Sortez, ennuyeux discoureur ! (*bis*)
Est-ce à vous à conduire un cœur ?

LE TUTEUR, *à l'Amour.*

Eh ! quoi donc ? un oncle! un tuteur!

L'AMOUR.

Quand même vous seriez un père,
Quand je parois tout doit se taire.

LE TUTEUR, *à Angélique, l'appelant.*

Air : *Belle brune!* n.° 139.

Angélique !

L'AMOUR, *appelant aussi Angélique.*

Angélique !

LE TUTEUR.

Suivez-moi.

L'AMOUR.

Restez ici.

LE TUTEUR.

Fuyez cet enfant inique,
Angélique!

L'AMOUR.

Angélique!

LE TUTEUR.

Mais, mais....

L'AMOUR, *au tuteur.*

Air : *Lampons, lampons.* n.° 49.

Ne m'alléguez point ici
De *mais*, de *car*, ni de *si :*
L'Amour n'est pas fait, beau sire,
A s'entendre contredire.
Sortez, partez!
Vieux satyre,
Sortez!

(*L'Amour le chasse.*

SCÈNE XII.

L'AMOUR, ANGÉLIQUE.

L'AMOUR.

Air : *Les proverbes.* n.° 474.

De trois époux votre tuteur sévère
Vient vainement vous proposer le choix :
Je n'en ai qu'un à vous offrir, ma chère ;
Mais celui-là seul en vaut trois.

ANGÉLIQUE.

Air : *Vous parlez gaulois.* n.° 580.

Mon tuteur me redit sans cesse
De n'en pas croire la tendresse.

L'AMOUR.

Il parle gaulois. (*bis*)
Et moi, je vous exhorte à prendre
Pour époux le seigneur Léandre :
Il parle françois. (*bis*)

ANGÉLIQUE, *joyeusement.*

Léandre !

L'AMOUR.

Air : *Si la jeune Annette.* n.° 644.

Mon choix vous enchante !
Peut-on, entre nous,
Quand je le présente
Refuser un.... lonla,
Leri, leritatour, talalerire,
Refuser un époux ?

ANGÉLIQUE.

Je crains....

L'AMOUR.

Air : *Vous, qui donnez de l'amour.* n.° 604.

Que craignez-vous de l'Amour ?
Lui cherchez-vous noise,
Petite matoise ?
Que craignez-vous de l'Amour ?
Il vous apprivoise
Depuis plus d'un jour.

ANGÉLIQUE.

Si Léandre survenoit...

L'AMOUR.

Air : *De mon pot je vous en réponds.* n.° 397.

Vous pourriez, s'il étoit là,
L'épouser *sonica.*
Je vais vous le faire paroître.

ANGÉLIQUE.

Non, cet hymen seroit peut-être....

Car
Je vous divertirai,
O ricandaine!
Je vous divertirai,
O ricandé!

L'AMOUR, *à la Débauche.*

Air : *Renonce à ta folle envie.* n.° 458.

Renonce à ta folle envie :
Ton babil est à-présent
Impuissant.
Ces doux jeunes cœurs, ma mie,
Aiment l'Amour innocent;
C'est la Vertu, tu, tu, tu, tu, tu quiles lie :
Tu n'en croqueras que d'une dent.

LA DÉBAUCHE.

Air : *Voyelles modernes.* n.° 407.

Ce marmot me plaisante!
Comme il est résolu, u, u, u!
(*A la cantonnade.*)
Plaisirs, que je régente,
Voyons si la Vertu, u, u, u,
Remportera la victoire.
Vîte rassemblez-vous!
Vengez tous
Notre gloire,
Notre gloi....re.

SCÈNE XV.

L'AMOUR, ANGÉLIQUE, LÉANDRE, LA DÉBAUCHE, LES PLAISIRS LIBERTINS.

(*Les Plaisirs libertins sortent par les portiques de la Volupté et de la Fortune. Ils dansent et*

s'efforcent d'étaler leurs charmes aux yeux des deux amants. Ensuite ils se rangent devant le portique de la Vertu, pour en fermer le passage.

L'AMOUR, *à la Cantonnade.*

Air : *Quand le péril est agréable.* n.° 2.

Vous, Sagesse, et vous qu'elle inspire,
Accourez, Plaisirs innocents!
Venez défendre, il en est temps,
Ma gloire et votre empire.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, LA SAGESSE, LES PLAISIRS INNOCENTS.

La Sagesse et les Plaisirs innocents sortent par le portique de la Vertu. Les Plaisirs libertins étonnés leur cèdent le passage, et se rangent dans les ailes, pendant que les autres forment des danses.

LA SAGESSE, *aux deux amants.*

Air de *M. Gillier.* n.° 607.

N'écoutez que l'Innocence,
Ne suivez que ses plaisirs :
Défiez-vous de vos Désirs ;
Que devant la Raison ils gardent le silence.
N'écoutez que l'Innocence,
Ne suivez que ses plaisirs.

LA DÉBAUCHE, *aux deux amants.*

Air de *M. Gillier.* n.° 608.

Ne songez qu'à rire et qu'à boire :
Folâtrez ; moquez-vous, dans le sein du Repos,

Car
Je vous divertirai,
O ricandaine !
Je vous divertirai,
O ricandé !

L'AMOUR, *à la Débauche.*

Air : *Renonce à ta folle envie.* n.° 458.

Renonce à ta folle envie :
Ton babil est à-présent
Impuissant.
Ces deux jeunes cœurs, ma mie,
Aiment l'Amour innocent;
C'est la Vertu, tu, tu, tu, tu, tu qui les lie :
Tu n'en croqueras que d'une dent.

LA DÉBAUCHE.

Air : *Voyelles modernes.* n.° 407.

Ce marmot me plaisante !
Comme il est résolu, u, u, u !
(*A la cantonnade.*)
Plaisirs, que je régente,
Voyons si la Vertu, u, u, u,
Remportera la victoire.
Vîte rassemblez-vous !
Vengez tous
Notre gloire,
Notre gloi....re.

SCÈNE XV.

L'AMOUR, ANGÉLIQUE, LÉANDRE, LA DÉBAUCHE, LES PLAISIRS LIBERTINS.

(*Les Plaisirs libertins sortent par les portiques de la Volupté et de la Fortune. Ils dansent et*

s'efforcent d'étaler leurs charmes aux yeux des deux amants. Ensuite ils se rangent devant le portique de la Vertu, pour en fermer le passage.

L'AMOUR, *à la Cantonnade.*

Air : *Quand le péril est agréable.* n.° 2.

Vous, Sagesse, et vous qu'elle inspire,
Accourez, Plaisirs innocents !
Venez défendre, il en est temps,
Ma gloire et votre empire.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, LA SAGESSE, LES PLAISIRS INNOCENTS.

La Sagesse et les Plaisirs innocents sortent par le portique de la Vertu. Les Plaisirs libertins étonnés leur cèdent le passage, et se rangent dans les ailes, pendant que les autres forment des danses.

LA SAGESSE, *aux deux amants.*

Air de *M. Gillier.* n.° 607.

N'écoutez que l'Innocence,
Ne suivez que ses plaisirs :
Défiez-vous de vos Désirs ;
Que devant la Raison ils gardent le silence.
N'écoutez que l'Innocence,
Ne suivez que ses plaisirs.

LA DÉBAUCHE, *aux deux amants.*

Air de *M. Gillier.* n.° 608.

Ne songez qu'à rire et qu'à boire :
Folâtrez ; moquez-vous, dans le sein du Repos,

Des leçons de l'Honneur, des faveurs de la Gloire,
Et de l'exemple des Héros
Ne songez qu'à rire et qu'à boire.

L'AMOUR, *aux deux amants.*

Air du vaudeville du *roi de Cocagne.* n.° 396.

Gardez-vous d'écouter la Débauche,
Qui porte un masque trompeur.
Sur ses pas on prend toujours à gauche,
Et l'on fuit le vrai bonheur.
Non, non, jamais il ne fit son partage :
Et lonlanla,
Ce n'est pas là
Qu'on trouve cela !
Craignez la fin du voyage.

Les Plaisirs libertins reviennent à la charge, et tâchent d'engager les amants à les suivre ; mais ils sont défendus par les Plaisirs innocents, qui chassent les libertins.

SCÈNE XVII et dernière.

L'AMOUR, LA SAGESSE, LA DÉBAUCHE, LES PLAISIRS INNOCENTS, LÉANDRE, ANGÉLIQUE, LOLOTTE.

Après la dernière danse des Plaisirs innocents on chante le vaudeville suivant.

VAUDEVILLE.

Air de *M. Gillier.* n.° 609.

Premier couplet.

LA SAGESSE.

Heureux qui fuit, dès sa jeunesse,
Du Vice le sentier battu,

Et qui, formé par la Vertu,
Se fait mener par la Sagesse!
Elle sait le payer enfin
De la fatigue du chemin.

Second couplet.

LA DÉBAUCHE.

N'écoutez pas la voix sévère,
Qui condamne l'amusement;
Voulez-vous voyager gaîment?
Que le Plaisir seul vous éclaire:
Si vous suivez ce pélerin,
Vous irez droit au bon chemin.

Troisième couplet.

LOLOTTE.

Autrefois, dit-on, l'art de plaire
Coûtoit bien des soins et du temps,
Et l'on mettoit douze ou quinze ans
Pour se rendre au port de Cythère;
Mais à-présent on est plus fin,
On sait accourcir le chemin.

Quatrième couplet.

LA SAGESSE.

Vous, qui du dieu de la bouteille
Suivez assidûment les pas,
Que vous vous plaindrez des appas
Qui vous amusent sous la treille!
Lorsqu'on cherche toujours le vin,
On trouve la Goutte en chemin.

Cinquième couplet.

LA DÉBAUCHE.

Maris, si vous trouvez vos femmes
Tête-à-tête avec leurs galants,

N'allez pas faire les méchants,
Et manquer de respect aux dames:
Sans dire mot, d'un air benin,
Passez, passez votre chemin.

Sixième couplet.

LA SAGESSE, *au public.*

Messieurs, nous avons pour vous plaire,
Employé nos petits talents;
Et, pour vous rendre plus contents,
Nous allons tâcher de mieux faire.
De nos jeux puissions-nous demain
Vous voir reprendre le chemin!

FIN.

L'ESPÉRANCE,

PIÈCE EN UN ACTE,

Représentée à la foire Saint-Laurent en 1730.

PERSONNAGES.

L'ESPÉRANCE.

LA CRAINTE.

PIERROT, ancien amant de Colinette.

UN PROCUREUR FISCAL, vieux mari de Colinette.

UN PROCUREUR au Châtelet.

UNE VIEILLE PLAIDEUSE, comtesse.

UN JOUEUR, Gascon.

COLAS, paysan.

JACQUOT, vigneron.

FINETTE, jeune coquette.

Troupe de Vignerons et de Vigneronnes.

La Scène est sur un port de mer.

L'ESPÉRANCE.

Le Théâtre représente un port de mer.

SCÈNE PREMIÈRE.

PIERROT, *seul.*

Air : *O Vielleux! veux-tu du pain ?* n.° 610.

Enfin, me voici, transporté
Dans ce pays, en fort bonne santé ;
Et près du champêtre séjour,
De mon aimable Colinette ;
Et près du champêtre séjour,
Où cette brunette
A reçu le jour.

Mais quelle dame vient à moi? Elle a l'air bien effaré !

SCÈNE II.

PIERROT, LA CRAINTE.

LA CRAINTE, *tremblant.*

Air des *Trembleurs.* n.° 17.

Pourquoi prends-tu tant de peine?
Pierrot, ta recherche est vaine ;
Dans le dessein qui t'amène
Tu ne réussiras pas.

N'attends de ton imprudence
Et de ta folle constance,
Qu'une triste récompense.
Va, retourne sur tes pas.

PIERROT.

D'où vient donc ?

LA CRAINTE.

Air : *Voyelles anciennes.* n.° 293.

C'est que le procureur-fiscal
Est amoureux de ta mignonne.

PIERROT.

Je le sais bien.

LA CRAINTE.

Il est brutal,
Prends garde qu'il ne te bâtonne.

PIERROT.

Mais, vous, qui voulez de ses coups
Me faire appréhender l'atteiu.....te,
Hé! qui, s'il vous plait, êtes-vous ?

LA CRAINTE.

Mon cher enfant, je suis la Crain....te.

PIERROT.

La Crainte ! Je ne m'étonne plus si vous tremblez toujours.

LA CRAINTE.

Air : *O reguingué ! ô lonlanla !* n.° 4.

Je suis la mère des Frissons,
J'ai mis au monde les Soupçons,
Les Soins jaloux sont mes garçons,
Et l'Inquiétude est ma fille.

PIERROT.

O dieux ! la vilaine famille !

LA CRAINTE.

Fuis, te dis-je, et au plus vîte.

PIERROT.

Oh! madame la Crainte, je vois bien à-présent que c'est vous qui vîntes il y a deux ans m'alarmer une belle nuit, et me conseiller de quitter Colinette.

LA CRAINTE.

Oui, je t'engageai prudemment de t'en aller à Paris, pour dissiper par ton absence la jalousie que tu causois au procureur-fiscal.

PIERROT, *se gratant les épaules.*

Il est vrai qu'elle auroit pu avoir de dangereuses suites pour moi.

LA CRAINTE.

Air : *Le vin a des charmes puissants.* n.° 292.

Eloignons-nous d'ici, mon cher;
Je veux éviter l'Espérance.
Elle vient sur ce port de mer :
Je ne puis souffrir sa présence.

PIERROT.

Hé! que vient faire ici l'Espérance ?

LA CRAINTE.

Amuser, par ses belles promesses, une foule de marchands, que le retour prochain d'une flotte opulente à rassemblés sur ce rivage.

Air : *Va-t-en voir s'ils viennent, Jean.* n.° 54.

Les drapiers, d'un air content,
Au port s'entretiennent

Des beaux draps qu'à chaque instant
Chacun d'eux d'Hollande attend :
Va t-en voir s'ils viennent,
Jean,
Va-t-en voir s'ils viennent.

PIERROT.

Tant pis !

LA CRAINTE.

Les épiciers y attendent du poivre, du gérofle et de la muscade ; mais cela n'épicera que les poissons.

PIERROT.

Tant pis !

LA CRAINTE.

Air : *Adieu le reste !* n.° 611.

Un bâtiment tout plein
De drogues des plus chères,
Pour les apothicaires,
Viendra, dit-on, demain :
Séné, sel Policreste,
Casse, rhubarbe et quinquina :
Et zeste, et zeste, et zeste !
Vous verrez arriver cela,
Comme le reste.

PIERROT.

Tant mieux !

Air : *Amis, sans regretter Paris.* n.° 21.

Si cette marchandise-là
Périt dans le voyage,
Pour les malades ce sera
Un fort heureux naufrage.

LA CRAINTE.

Air : *Pierrot, voyant Nannette.* n.° 612.

Mais je vois l'Espérance,
Qui vous abuse tous.

La voilà....... qui s'avance!
Pierrot, retirons-nous!
Elle veut vous tromper.

(*Elle s'enfuit.*)

PIERROT, *la suivant.*

Oh! par ma foi, je vais m'échapper.

SCÈNE III.

PIERROT, L'ESPÉRANCE.

L'ESPÉRANCE, *achevant l'air commencé.*

Demeurez là, Pierrot!
Comment donc, petit sot!
Comment donc, petit sot,
A la Crainte faut-il donner la préférence.

PIERROT.

C'est ce que je devrois faire, car vous n'êtes qu'une enjôleuse.

L'ESPÉRANCE.

Pourquoi dis-tu cela?

PIERROT.

C'est que je vois bien que vous avez envie de vous jouer de moi : et, tout franc, cela n'est pas bien.

L'ESPÉRANCE.

Air : *J'avois, Lisette, un billet doux.* n.° 433.

Par cette plainte,
L'ami, je voi
Ce que la Crainte
A fait sur toi.

PIERROT.

De ses discours j'étois assez content

L'ESPÉRANCE.

Quelle folie !

PIERROT.

Mais je sens qu'en vous écoutant
Je les oublie. (*bis*)

L'ESPÉRANCE.

Tu fais bien : je suis plus de tes amies que tu ne penses. Tu viens chercher ici Colinette.

Air : *Dondaine, dondaine.* n.° 39.

Pour rendre ton bonheur parfait, (*bis*)
Auprès de cet aimable objet,
Dondaine, dondaine,
C'est moi, mon cher poulet,
Qui te ramène.

PIERROT.

Vous m'y ramenez un peu tard.

L'ESPÉRANCE.

C'est ta faute si tu n'es pas revenu plus tôt dans ton village.

PIERROT.

D'accord.

L'ESPÉRANCE.

Après cela, il vaut mieux tard que jamais. Il est encore temps de te présenter devant Colinette.

PIERROT.

Air : *Ma mère, mariez-moi.* n.° 33.

Mais pour moi son tendre cœur
Sent-il encor de l'ardeur ?

L'ESPÉRANCE.

Oui, Pierrot, assurément.

Elle t'aime tant!
Elle t'aime tant!
Oui, Pierrot, assurément,
Elle t'aime tendrement.

PIERROT.

Quelle joie!

L'ESPÉRANCE.

Tu la verras bientôt ici; elle est en chemin pour venir voir la flotte qu'on attend dans ce port.

PIERROT.

Mais le procureur-fiscal ne sera-t-il point avec elle?

L'ESPÉRANCE.

Voilà encore un reste du discours de la Crainte. Quoi! ce vieux bon-homme te fait peur? Quelle honte!

PIERROT.

Vous me remettez le cœur au ventre.

Air : *Du haut en bas.* n.° 91.

Je suis tout prêt,
Même à lui faire une querelle;
Je suis tout prêt
A soutenir mon intérêt.

L'ESPÉRANCE.

Va, cours au-devant de ta belle!
L'hymen va te joindre avec elle.

PIERROT.

Je suis tout prêt.

SCÈNE IV.

L'ESPÉRANCE, *seule.*

Comme, sur un mot, je fais courir les amants! Ma foi! les autres hommes ne sont pas moins empressés à suivre ma voix. C'est elle qui fait retourner le matelot sur une mer où il vient de faire naufrage : l'avocat au barreau, où il vient de perdre une cause; et le poëte sur le théâtre où il vient d'être sifflé. J'engage un joueur à se replonger dans le jeu, dont il s'est toujours mal trouvé; et un mari, qui a été maltraité de sa première femme, à en prendre une seconde. Après tout, est-ce que j'ai tort?

Air : *Je ne suis né ni roi ni prince.* n.° 36.

Non, non, la flatteuse Espérance
Ne doit point à l'humaine engeance
Procurer des plaisirs certains :
Elle fait son unique affaire
De flatter les vœux des humains,
Et non pas de les satisfaire.

Mais tandis que Pierrot court chercher sa Colinette, qu'il ne trouvera peut-être pas, je vais, moi, commencer mon audience par ce procureur qui paroît.

SCÈNE V.

L'ESPÉRANCE, UN PROCUREUR.

LE PROCUREUR.

Air : *Non, jamais vous ne fûtes si belle.* n.° 613.

Comment donc! la divine Espérance,
Oubliant aujourd'hui sa grandeur,
Sur ce port vient donner audience,
En plein vent, comme un opérateur!

L'ESPÉRANCE.

Où l'Espérance peut-elle donc paroître avec plus de dignité que sur les bords de la mer, qui est son principal empire? Ne voudriez-vous pas, monsieur Agrippa, qu'on vînt recevoir mes oracles dans l'étroite enceinte d'un temple, et que je restasse clouée sur un autel comme une idole? Non, non.

Air : *Charivari.* n.° 394.

Sur la terre l'on m'encense,
Et sur les mers :
Le temple de l'Espérance,
C'est l'Univers;
Et dans tous les cœurs des mortels
Sont ses autels.

LE PROCUREUR.

Grande Déesse, pardonnez-moi la liberté de vous avoir questionnée.

L'ESPÉRANCE.

Ne venez-vous point ici me faire des reproches de la part de vos confrères?

LE PROCUREUR.

Air : *La ceinture.* n.° 110.

Tant s'en faut ! A nos procureurs
Vous tenez toujours vos promesses,
Lorsque des insensés plaideurs
Vous leur promettez les espèces.

L'ESPÉRANCE.

Et vous pouvez compter que cela sera toujours de même.

LE PROCUREUR.

Il est vrai que vous nous en donnez quelquefois à garder, quand vous nous faites épouser nos femmes.

L'ESPÉRANCE.

Air : *N'y a pas d' mal à ça.* n.° 271.

Que voulez-vous dire,
Monsieur Agrippa?

LE PROCUREUR.

Je vous fais pour rire
Ce reproche-là :
N'y a pas d' mal à ça.

L'ESPÉRANCE.

Qui vous amène donc?

LE PROCUREUR.

Les prisonniers de Paris, qui se plaignent que vous les abandonnez.

L'ESPÉRANCE.

Ils ont tort. Je les visite tous les jours, et personne ne les console mieux que moi.

LE PROCUREUR.

D'accord; mais vous leur donnez des paroles que vous ne leur tenez point.

Air : *Je reviendrai demain au soir.* n.° 16.

Souvent vous leur dites à tous :
Enfants, consolez-vous ! (*bis*)
Votre malheur va prendre fin ;
Vous sortirez demain. (*bis*)

L'ESPÉRANCE.

Hé bien! est-ce que je les trompe?

LE PROCUREUR.

Oui, vraiment, car ce demain passe tous les jours.

L'ESPÉRANCE.

Vous êtes dans l'erreur.

Air : *Nous autres bons villageois.* n.° 327.

Demain est un jour qui fuit,
Lorsque vous croyez qu'il s'avance :
Au milieu de chaque nuit,
Il perd son nom dans sa naissance ;
Quand on croit se saisir de lui,
On trouve que c'est aujourd'hui.
Jusqu'à ce jour aucun humain
N'a pu voir arriver demain.

LE PROCUREUR.

Mais cependant, Déesse, quand on donne un avenir pour demain, on ne le donne pas pour aujourd'hui.

L'ESPÉRANCE.

Allez, allez, vous ne savez ce que vous dites.

Je verrai tantôt les prisonniers; je leur ferai entendre raison.

(*Le procureur se retire.*)

SCÈNE VI.

L'ESPÉRANCE, UNE VIEILLE PLAIDEUSE, comtesse.

LA PLAIDEUSE.

Air : *Sur les bords de la Seine, Hélène.* n.° 614.

Ah! cruelle déesse!
Sans cesse
Voulez-vous m'abuser?

L'ESPÉRANCE.

Hé! de quoi, ma comtesse,
Pouvez-vous m'accuser?

LA PLAIDEUSE.

Vous êtes cause de mon malheur. Je n'avois que vingt ans, lorsque mon époux mourut. J'intentai un procès à ses enfants.

Air : *Il faut que je file, file.* n.° 136.

Vous me promîtes, parjure!
Gain de cause avec dépens :
De plus, que la procédure
Finiroit dans peu de tems;
Et l'affaire dure, dure
Depuis près de cinquante ans.

L'ESPÉRANCE.

Allez, vous êtes une ingrate.

LA PLAIDEUSE.

Une ingrate!

L'ESPÉRANCE.

Oui, une ingrate fieffée. Vous me devez la vie, et vous n'en avez pas de reconnoissance. Si je vous avois prédit la longue durée de votre procès, je vous aurois mise au désespoir.

LA PLAIDEUSE.

Cela se peut bien.

L'ESPÉRANCE.

Air : *Ton humeur est, Catherine.* n.° 144.

Ouvrez donc les yeux, ma bonne;
Convenez de votre tort.
De tous ceux que j'abandonne
Vous savez quel est le sort.
L'un, pour terminer sa peine,
Se passe une corde au cou;
Et l'autre va dans la Seine
Droit aux filets de Saint-Clou.

LA PLAIDEUSE.

Vous avez raison.

L'ESPÉRANCE.

Il me prend envie de vous abandonner.

LA PLAIDEUSE.

Eh! n'en faites rien, je vous en prie!

L'ESPÉRANCE.

Je suis lasse de vos impatiences.

LA PLAIDEUSE.

Je vous en demande pardon!

L'ESPÉRANCE.

Je veux donc bien encore, par pitié, me mêler de vos affaires.

Air : *Que dieu bénisse la besogne.* n.° 105.

Mais allons, reprenez vigueur!
Courez chez votre rapporteur :
Recommandez lui votre affaire....
N'oubliez pas son secrétaire.

LA PLAIDEUSE.

Vous me ranimez! Je vais suivre votre conseil.... (*Elle fait quelques pas pour s'en aller, et revient.*) Mais j'en ai encore un à vous demander.

L'ESPÉRANCE.

Parlez.

LA PLAIDEUSE, *d'un air honteux.*

Dites-moi, de grace, si je ferai bien d'épouser certain jeune homme qui se donne des peines infinies pour mon procès.

L'ESPÉRANCE.

Pourquoi non?

LA PLAIDEUSE.

C'est que.....

L'ESPÉRANCE.

Je sais ce que vous voulez dire.

Air : *Vous m'entendez bien.* n.° 143.

Vous appréhendez, entre nous,
Que ce drôle, étant votre époux,
N'aille, suivant l'usage,.....

LA PLAIDEUSE.

Hé bien?

L'ESPÉRANCE.

Trop respecter votre âge....
Vous m'entendez bien.

LA PLAIDEUSE.

C'est cela même.

L'ESPÉRANCE.

Air : *Talalerire.* n.° 77.

N'ayez point cette inquiétude;
C'est un garçon trop plein d'honneur
Pour vous payer d'ingratitude,
Quand vous aurez fait son bonheur.
Suivez l'amour qui vous inspire.

LA PLAIDEUSE, *riant.*

Talaleri, talaleri, talalerire!

L'ESPÉRANCE.

Air : *Gué, gué, gué, larirette.* n.° 535.

Allez, faites-en l'emplette :
Sans doute, il vous aimera,
Larira.

LA PLAIDEUSE.

Oui, mon affaire étant faite,
Pour mari je le prendrai,
Lariré.

(*S'en allant.*)

Gué, gué, gué,
Larirette!
Gué, gué, gué,
Lariré!

L'ESPÉRANCE.

Quelle extravagante!

SCÈNE VII.

L'ESPÉRANCE, UN JOUEUR Gascon.

L'ESPÉRANCE, *à part.*

Ho! ho! j'aperçois un joueur de profession qui passe. Il semble m'éviter. Cela est surprenant.

Sachons pourquoi. (*Elle l'appelle.*) Holà, monsieur! un mot! Je crois vous connoître.

LE JOUEUR, *d'un accent Picard.*

Air : *Quand je tiens de ce jus d'octobre.* n.° 3.

Pour mey, je ne vous connois mie.

L'ESPÉRANCE.

Oh! je vous ai vu quelque part!

LE JOUEUR.

Peut-être à Chaint-Quintin, ma mie :
Je sis gintil-homme Picard.

L'ESPÉRANCE.

Laissez là votre patois de Picardie, monsieur de Saint-Quentin, né à Toulouse.

LE JOUEUR, *d'un accent gascon.*

Puis donc que bous mé reconnoissez, jé né veux plus mé contréfaire.

L'ESPÉRANCE.

Comment, monsieur Paroli? Vous passiez bien roide! Est-ce que vous ne me remettez point?

LE JOUEUR.

Eh! c'est bous, couquine d'Espérance! C'est bous qui m'avez trahi tant dé fois, quand j'étois vanquier dé Pharaon!

L'ESPÉRANCE.

Air : *Quand le péril est agréable.* n.° 2.

Vous avez fait quelques mécomptes,
Pour avoir trop compté sur moi;
Mais vous vous en êtes, ma foi,
Bien vengé sur les pontes.

LE JOUEUR.

C'en est fait, jé né taille plus.

L'ESPÉRANCE.

Ce n'est pourtant pas un si mauvais métier.

LE JOUEUR.

Il m'est surbenu des scrupules.

L'ESPÉRANCE.

Des scrupules!

LE JOUEUR.

Air du *Menuet de M. de Grandval.* n.° 7.

Oui, c'est par scrupule, ma reine,
Qué j'ai quitté lé Pharaon.

L'ESPÉRANCE.

Le scrupule est-il une graine
Qui germe dans un cœur gascon?

LE JOUEUR.

Jé mé faisois un scrupule d'être un sot, en payant dé fois à autre des *soixante et le va.*

L'ESPÉRANCE.

Ha! voilà donc votre scrupule!

LE JOUEUR.

Oh! *cadédis!* jé né suis plus bostre dupe! et jé né joue, à l'hûre qu'il est, qu'à coup sûr.

Air : *Dedans nos bois il y a un hermite.* n.° 117.

Bous avez sû mé dégoûter, traîtresse,
De tous jûx dé hazard :
Jé né beux plus déboir qu'à mon adresse
L'or du tiers et du quart.
J'aimé bien miûx lé *Vaste* et lé *Spadille* :
Jé joue au quadrille,
Moi,
Jé joue au quadrille.

L'ESPÉRANCE.

Air : *On dit que vos parents.* n.° 202.

Mais le quadrille aussi, monsieur de la Garonne,
Est un jeu de hazard.

LE JOUEUR.

Madame *distinguo* :
Pour l'honnête personne,
Oh! vraiment, *concedo;*
Mais pour la gent friponne,
Nego.

L'ESPÉRANCE.

C'est-à-dire, que vous vous entendez avec un autre filou, qui vous fait des signes pour appeler son roi, quand il est accompagné des as noirs.

LE JOUEUR.

Hé doncques? Né fais-je pas bien de m'y prendre ainsi? J'ai appris à mé passer dé bous, et jé bous incague dé m'en plus jamais faire accroire.

L'ESPÉRANCE.

Nous nous raccommoderons.

LE JOUEUR.

Pas qué jé pense. *Adiousias*. Jé vais faire uné reprise avec dûx gros marchands dé Paris, qui m'attendent comme la flotte.

L'ESPÉRANCE.

Je veux pourtant vous donner un conseil.

LE JOUEUR.

Air : *Une fille sans un ami.* n.° 280.

Jé n'ai pas vésoin dé céla.
Dépuis qué bous m'amusez là,
Mé parlant dé bétilles,

Par la sandis ! j'aurois déjà
Enlévé trois *Caudilles*.

(*Il s'en va.*)

SCÈNE VIII.

L'ESPÉRANCE, *seule.*

Ce misérable ne croit pas m'avoir obligation ; cependant c'est l'Espérance qui lui cache le péril du métier.

Air : *Le gourdin.* n.° 343.

C'est moi, dont le pouvoir trompeur
Le garantit de la peur :
Enfin, c'est moi qui le rassure
Contre la triste aventure,
Qui doit sans doute conclure,
Lure, lure, lure, lure, lure,
Le roman de cet aigrefin :
Guérelin, guin,
Guérelin, guin, guin,
Guérelin, guin, guin, guin, guin.

SCÈNE IX.

L'ESPERANCE, FINETTE, jeune coquette.

L'ESPÉRANCE.

Air : *Je n'en veux pas davantage.* n.° 537.

Eh ! c'est vous, belle Finette !
Si j'en crois vos yeux flatteurs,
Vous savez déjà, Poulette,

Faire valoir vos faveurs.
Venez-vous chercher les nôtres ?

FINETTE.

Moi chercher vos faveurs! oh ! non,
Hé! bon, bon bon!
C'est moi qui les donne aux autres.

L'ESPÉRANCE.

Comment, petite rusée ? vous vous mêlez aussi de distribuer mes faveurs !

FINETTE.

Oui vraiment. Et j'ose vous assurer que j'entends votre métier presqu'aussi bien que vous.

L'ESPÉRANCE.

Oui-dà ?

FINETTE.

Air : *Un berger dans un coin.* n.° 615.

Je suis bien vos façons,
Vos leçons,
Je suis bien vos façons :
Et je sais faire usage
De votre air composé.

L'ESPÉRANCE.

Quel prodige à votre âge!

FINETTE.

Le prodige est aisé.

Il ne faut point la baguette des fées pour le faire; on trouve chez soi tout le charme qu'il faut pour cela.

L'ESPÉRANCE.

Je vous admire.

FINETTE.

Air : *Quel plaisir d'aimer sans contrainte.* n.° 162.

Vos rubriques sont agréables,
Et de plus, elles sont profitables :
C'est un trésor au siècle où nous sommes,
Que de bien savoir bercer les hommes.

L'ESPÉRANCE.

La jolie berceuse !

FINETTE.

Tenez, j'ai compris de moi-même, qu'une beauté prudente, qui veut faire réussir des vues utiles, doit en faire naître d'agréables dans l'esprit de ses amants.

L'ESPÉRANCE.

Vous pourriez, à ce que je vois, régenter la coquetterie.

FINETTE.

Air : *Vous parlez Gaulois.* n.° 580.

Oh ! depuis que je vous imite,
L'on me trouve plus de mérite ;
Tout suit mes appas. (*bis*)
Il faut savoir tromper, pour plaire ;
Quand j'étois fidèle et sincère,
Je n'étrennois pas. (*bis*)

L'ESPÉRANCE.

Air : *Mon aimable Javotte.* n.° 616.

Ha ! qu'avec mes maximes,
Vous saurez triompher en tous lieux !
Que de tendres victimes
L'amour promet à vos yeux !

FINETTE.

Je prétends bientôt ranger sous mes lois
Le plus volage François,

Le plus superbe Écossois,
Le plus froid Hollandois.
Ho ! que je vais enchaîner de Flamands !
D'Espagnols, d'Anglois, d'Allemands;
Oui, je saurai piquer au vif
Jusqu'à l'ame d'un Juif.

(*Elle s'en va.*)

L'ESPÉRANCE.

Toutes les nations n'ont qu'à se bien tenir ! mais gare que....

SCÈNE X.

L'ESPÉRANCE, COLAS, paysan.

COLAS, *derrière le théâtre, à part.*

Air : *Tes beaux yeux, ma Nicole.* n.° 66.

O maudite Espérance !
On devroit t'étouffer !

L'ESPÉRANCE, *à part, regardant de tous côtés.*

Avec tant d'insolence
Qui m'ose apostropher ?

COLAS, *à part, paroissant, et sans voir l'Espérance.*

Tu fais la cajôleuse,
Pour attrapper les gens :
T'es cent fois pûs menteuse
Qu'un arracheux de dents.

L'ESPÉRANCE, *abordant Colas.*

Air : *Je suis un précepteur d'amour.* n.° 281.

Monsieur Colas parle de moi
D'une fort gentille manière.

Ne pourrois-je savoir en quoi
J'ai le malheur de lui déplaire?

COLAS.

Morgué! ne la v'là-t-il pas encore avec sa voix sucrée!

L'ESPÉRANCE.

Air : *Ton humeur est, Catherine.* n.° 144.

L'ami, point de fâcherie!

COLAS.

Je ne vous acoute pus.
De votre flagornerie
Je sommes bian revenus.

L'ESPÉRANCE.

Souffre que je t'entretienne.
Je prétends combler tes vœux.

COLAS.

A d'autres! Je si, morguienne,
Trop las de vos contes bleux.

L'ESPÉRANCE.

Je veux t'enrichir.

COLAS.

Non, vous ne m'emboiseraiz pus. Vous m'aviaiz fait pardre la souvenance des biaux dictons de Mathurin mon père.

Air : *Tambonneau est bon garçon.* n.° 333.

Il me disit, en mourant,
Boute-toi dans la çarvelle
Que la soupe cheoit souvent
Entre la bouche et l'écuelle;
Et qu'un tian, mon cher Colas,
Vaut mieux que deux tu l'auras.

L'ESPÉRANCE.

Peste! maître Mathurin étoit un homme bien sensé!

COLAS.

Pus que moi; car il se défioit guiablement de vous, li.

L'ESPÉRANCE.

Que je sache au-moins le sujet de tes plaintes.

COLAS, *fièrement.*

Je ne veux pus vous parler... que... que.... (*se r'adoucissant*) qu'aujourd'hui.

L'ESPÉRANCE.

Air : *Pour se plaindre de son martyre.* n.° 568.

Tu sais bien, Colas, que je t'aime :
Contre toi que puis-je avoir fait !
Accuse-moi, mon cher brunet ;
Tu me justifiras toi-même.

COLAS.

Ho bian! voici l'enclouure. Vous nous conseillîtes, à Nicole et à moi, de boutre vingt sous à un billet de dix mille francs, qu'on crioit dans les rues de Paris. Vous nous assurîtes qu'il étoit fort bon : je l'achetîmes; et je boutîmes en écrit, artique par artique, ce que je prétendions faire de ste somme-là.

L'ESPÉRANCE.

Vous êtes un homme d'ordre.

COLAS.

Air : *Par bonheur, ou par malheur.* n.° 141.

Je comptions, premièrement,
De nous vêtir proprement.
Je voulois me faire faire
Un habit tout batant neu,
D'un fin droguet d'Angleterre,
Doublé d'un biau drap d'Elbeu.

L'ESPÉRANCE.

Vous avez un grand goût pour les habits.

COLAS.

J'avions itout envie de faire queuque bonne acquisition.

Air : *Nous servons, pour vous satisfaire.* n.° 617.

Je devions, à telles enseignes,
(Car j'aimons biaucoup les honneurs)
Acheter trois quartiers de veignes,
Dont je voulions être signeurs.

L'ESPÉRANCE.

Vous aviez de grands desseins.

COLAS.

Air : *Baise-moi donc, me disoit Blaise.* n.° 454.

Enfin finale, notre femme
Vouloit (*bis*) avoir une bargame,
Et se bailler un grand pagnier.

L'ESPÉRANCE.

Il falloit contenter Nicole.

COLAS.

Hé, voire, falloit donc premier
Que vous tegniaiz votre parole.

Falloit nous faire payer le billet qu'ous nous aviaiz fait prendre.

L'ESPÉRANCE.

Quel billet?

COLAS.

Queu billet! Jarnigoi! vous faites semblant de ne pas savoir que c'est un billet de loterie. Vous nous aviaiz promis le gros lot.

Air : *Nanon dormoit sur la verte fougère.* n.° 89.

J'avons été
Droit cheux le buraliste,
J'ons feuilleté
De bout en bout la liste.

L'ESPÉRANCE.

Hé bien, Colas?

COLAS.

Hé bian,
J'ons vu (*ter*) que je ne voyions rian.

L'ESPÉRANCE.

Comment? c'est là le sujet de ton injuste bouderie!

COLAS.

N'allez-vous pas me faire accroire que j'ons tort?

L'ESPÉRANCE.

Assurément, vous avez tort. Tu dis donc que je t'ai promis le gros lot.

COLAS.

Ça n'est-il pas vrai?

L'ESPÉRANCE.

Air : *J'en avons tant ri; j'en rirons bien encore.* n.° 183.

Colas, la fleur de mes amis,
Je te l'ai promis.

COLAS.

Pargué! c'est ce que je vous dis!

L'ESPÉRANCE.

Écoute-moi, pécore!
Je te l'ai promis,
Et le promets encore.

COLAS.

Tarare!

L'ESPÉRANCE.

Que veux-tu dire avec ton tarare?

COLAS.

Que je sis un franc nigaud.

L'ESPÉRANCE.

Oui, tu en es un de ne m'avoir pas bien entendue.

COLAS.

Ce seroit bian le guiable !

L'ESPÉRANCE.

Tu comptois sur le gros lot du mois passé.

COLAS.

Hé! oui.

Air du vaudeville du *Nouveau Monde*. n.° 318.

Du mois d'août, vramant ! j'attendois
Le gros lot.

L'ESPÉRANCE.

Et moi, j'entendois
Que c'étoit celui de septembre.

COLAS.

Est-il bian sûr ?

L'ESPÉRANCE.

Oui, cher Colas.

COLAS.

Risquons encor..... Mais n'allez pas
Me reboutre au mois de décembre.

L'ESPÉRANCE.

Non, mon enfant, plus de remises.

COLAS, *lui tendant la main.*

Touchez là, diesse; je n'ai pus de ranqueune.

Air : *Voici la Saint-Jean d'été.* n.° 618.

Jarni ! le jour que j'aurons
Ce lot en partage,
Dans notre minage,
Oh ! que je rirons !
Je nous divartirons
Avec noute parentage :
J'assemblerons le village,
J'en prîrons le voisinage,
Et du bachique breuvage
A grands coups je boirons ;
Et je serons, rons, rons, rons, rons,
A grands coups je boirons,
Et je serons bian ronds.

(*Il s'en va en sautant.*)

L'ESPÉRANCE, *à part.*

Comme il mord à la grappe !

SCÈNE XI.

L'ESPÉRANCE, PIERROT.

L'ESPÉRANCE.

Air des *fraises.* n.° 73.

Pierrot revient tout gaillard !
Cela me feroit croire
Que j'aurois à ce pendard
Prédit juste, par hazard.

PIERROT, *accourant.*

Victoire ! victoire ! victoire !

L'ESPÉRANCE.

Me croiras-tu une autre fois?

PIERROT.

Oui, madame l'Espérance, je vous croirai désormais à tort et à travers.

L'ESPÉRANCE.

Tu as donc vû Colinette?

PIERROT.

Comme je vous vois. Je l'ai trouvée encore plus jolie qu'elle n'étoit il y a deux ans.

L'ESPÉRANCE.

Air : *Nanette, je voudrois t'apprendre.* n.° 558.

De cette gentille pucelle
Je savois fort bien que le cœur
Brûloit toujours de même ardeur
Pour Pierrot son amant fidèle.
Ne t'a-t-elle pas tendrement
Reproché ton éloignement?

PIERROT.

Elle n'a eu garde, je ne lui ai pas encore parlé.

Air : *Ton humeur est, Catherine.* n.° 144.

Elle étoit accompagnée
De son procureur-fiscal.
De moi se voyant lorgnée,
Par derrière ce rival,
Elle m'a bien fait comprendre,
Par ses regards languissants,
Que son cœur fidèle et tendre
N'oublioit pas les absents.

L'ESPÉRANCE.

Tu vas la revoir encore. Tiens, la voici qui s'approche avec son vieux galant.

SCÈNE XII.

L'ESPÉRANCE, PIERROT, COLINETTE, LE PROCUREUR FISCAL.

LE PROCUREUR FISCAL.

Air : *Je vous avois cru belle.* n.° 560.

Gracieuse Espérance,
J'attends votre secours.

L'ESPÉRANCE.

Je ne refuse point mon assistance,
Même aux hommes qui sont sur leurs vieux jours.

LE PROCUREUR FISCAL.

Je ne suis point encore si vieux ; et, sans ma toux, je serois.... (*Il tousse.*)

L'ESPÉRANCE.

Air : *Je ne suis né ni roi ni prince.* n.° 36.

Vous n'avez qu'une toux légère ;
Et votre rhume est salutaire.
Ce mal, que vous devez chérir,
Peut-être d'un plus grand vous sauve.
Il ne faut, pour vous en guérir,
Qu'une tablette de guimauve.

PIERROT, *à part.*

Madame l'Espérance sait dorer la pilule.

LE PROCUREUR FISCAL.

Je viens tout-d'un-coup aux conclusions de ma requête. Je voudrois bien avoir un héritier.

COLINETTE, *soupirant.*

Ahi !

L'ESPÉRANCE.

Cela se peut faire.

PIERROT.

Air : *Ah ! Nicolas, sois-moi fidèle.* n.° 619.

Par la mordi ! je l'en défie !
Sa femme a plus de soixante ans.

LE PROCUREUR FISCAL, *à part.*

L'ami, vous parlez là du temps
Que la défunte étoit en vie.

PIERROT.

Elle est donc morte ?

LE PROCUREUR FISCAL.

Assurément.

PIERROT.

Je vous en fais mon compliment.

LE PROCUREUR FISCAL.

Il y a près de deux ans que je l'ai perdue, et il y a dix-huit mois que j'ai épousé Colinette.

PIERROT, *fort étonné.*

Vous avez épousé Colinette ?

COLINETTE, *à Pierrot.*

Hélas ! oui.

PIERROT, *bas à l'Espérance.*

Voilà comme il faut se fier à votre parole !

Air : *Nous sommes tous prédestinés.* n.° 620.

Pourquoi donc me promettiez-vous
Que je deviendrois son époux ?

L'ESPÉRANCE, *bas à Pierrot.*

Va, Pierrot, calme ton courroux.

PIERROT, *toujours bas.*

O la double traîtresse !

L'ESPÉRANCE, *toujours bas.*

Le rhume de son vieux jaloux
Confirme ma promesse.

PIERROT.

Je crois que vous avez raison. Je ne suis plus si fâché que je l'étois.

L'ESPÉRANCE, *haut.*

Ho ça ! je sais ce que vous souhaitez tous trois. Je vais vous prédire à chacun en particulier ce qui vous arrivera.

Air : *Quand je vous ai donné mon cœur.* n.° 597.

(*Bas à Pierrot.*)

Toi, tu peux te flatter, Pierrot,
D'épouser Colinette.

(*A Colinette.*)

Vous serez de votre magot
Dans peu de temps défaite.

(*Au Procureur fiscal.*)

Et vous, mon papa procureur,
Je vous promets un successeur.

(*Ils sortent tous trois.*)

SCÈNE XIII et dernière.

L'ESPÉRANCE, PIERROT, JACQUOT, COLAS, TROUPE DE VIGNERONS ET DE VIGNERONNES.

JACQUOT, *à l'Espérance.*

Air : *Pierrot se plaint que sa femme.* n.° 5.

Sarviteur à l'Espérance.
Tenez, voilà gros Guillot :

Et stilà, mince de pance,
C'est le neveu de Michaut :
Voici Nicaise :
Quant à moi je sis Jacquot,
Cousin de Blaise.

L'ESPÉRANCE.

Je suis charmée de toutes ces belles connoissances-là. Que me voulez-vous?

JACQUOT.

Je sons les dépités de notre village; tous veignerons et veigneronnes, vendangeux et vendangeuses, grapilleux et grapilleuses. Je venons vous remarcier, par avance de la bonne vendange qu'ous nous avez promise; et je vous apportons, en çarimonie, toute la fine première grappe de raisin mûr qui ait encore paru dans nos veignes.

(*Il lui présente une grappe de raisin noir.*)

L'ESPÉRANCE.

Vraiment, je vous suis fort obligée.

JACQUOT.

Air du *mai*. n.° 502.

J'allons tretous, par parenthèse,
Danser ici, ne vous déplaise.

L'ESPÉRANCE.

Trémoussez-vous! Hé! allons gai!
Car l'automne,
Qui foisonne,
Vaut bien mieux que le mois de mai.

(*On danse.*)

JACQUOT ET COLAS, *ensemble.*

Air de *M. Gillier.* n.° 621.

Chantons, chantons l'agriable Espérance !
Alle nous promet l'abondance.
Sur sa parole, ami, j'ai fait pus d'un tonniau ;
Et j'y crois voir déjà couler le vin nouviau.

JACQUOT.

Buvons, buvons à tasse pleine,
Et sans compter les pots.

COLAS.

Pus de pinte, pus de chopeine,
Pus de mesure que les brocs.

JACQUOT.

Que les troupiaux manquiont de pâturage :
Que Colin manque sous l'ormiau
A jouer de son chalumiau :
Que n'an fasse coucous les maris du village ;
Morgué! tout ça ne peut ébranler mon çarviau.
Mais si queuque malheur inseigne
Viant menacer la veigne,
Ça m'étourdit,
Je pards l'esprit.

COLAS.

Pour la vendange nouvelle,
Cher Jacquot, ne craignons rian ;
Jamais alle ne fut si belle,
Et la veigne jamais ne se portit si bian.
Que notre minagère à son gré jure et peste,
Je boirons sans relâche et la nuit et le jour ;
Et si j'avons du temps de reste,
Je le baillerons à l'amour.

TOUS DEUX.

Dieu du raisin, soutian ta gloire,
Je soutiandrai ta loi.

Tu me promets du vin, et moi
Je te promets de le bian boire.

(On reprend la danse.)

VAUDEVILLE.

Air de *M. Gillier*. n.° 622.

Premier couplet.

UNE VIGNERONNE.

Dans le vignoble d'une fille,
Rien n'est jamais en sûreté :
Tandis que la Raison le garde d'un côté,
De l'autre Cupidon grapil.e.

Second couplet.

JACQUOT.

La récolte n'étoit pas sûre
Du temps des quatre fils Aymon ;
Mais au jour d'aujourd'hui, cheux Lizette et Nannon,
Drés quinze ans la vendange est mûre.

Troisième couplet.

UNE VIGNERONNE.

Au village il n'est pas étrange
Que le secours manque souvent :
A Paris, un époux trouve plus d'un galant,
Pour l'aider à faire vendange.

Quatrième couplet.

UNE VIGNERONNE.

N'allez pas, jeunes éveillées,
Dans le vignoble d'un barbon :
Que pourroit-on jamais y vendanger de bon?
Ses vignes sont toujours gêlées.

Cinquième couplet.

PIERROT, *au public.*

Messieurs, qu'à son gré le temps change,
Il ne peut troubler nos beaux jours :
C'est de vous seulement que dépendra toujours
Le succès de notre vendange.

FIN.

LES DÉSESPÉRÉS,

PROLOGUE

Représenté à la foire Saint-Laurent en 1732.

PERSONNAGES.

M. FRONTIGNAN, cabaretier, Pierrot.

ROQUILLE, } garçons de cabaret.
TIRE-BOUCHON, }

UN DANSEUR BISCAYEN, M.lle Grognet, en homme.

UN COMÉDIEN FRANÇOIS.

UN COMÉDIEN ITALIEN, Arlequin.

M. DÉLARÉ, acteur de l'Opéra.

MEZZETIN, acteur de l'Opéra-comique.

Un Savoyard et une Savoyarde,
Un Paysan et une Paysanne,
Un Suisse et une Suissesse,
Un Soldat et une Grivoise de Strasbourg,
Un Porteur et une Porteuse d'eau avec leurs seaux.
} danseurs.

LES DÉSESPÉRÉS,

PROLOGUE.

Le Théâtre représente dans les aîles deux berceaux effectifs, couverts de pampres mêlés de fleurs, sous lesquels sont les danseurs du ballet, à table. Entre les deux berceaux, dans l'enfoncement, est peinte en or, sur de la volige, une grande figure de Bacchante sur un piédestal de marbre blanc de la hauteur des berceaux. Elle tient d'une main un verre, et de l'autre une bouteille. Elle est couronnée de lierre, et a un pied en l'air comme une personne qui s'apprête à danser. On lit sur le piédestal, en gros caractères noirs : A LA CONSOLATION.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. FRONTIGNAN, *seul.*

Air de *M. Gillier.* n.° 623.

MORTELS, qui, succombant à des peines cruelles,
Voulez finir vos tristes jours,

Venez pour triompher de vos douleurs mortelles,
De mes vins tenter le secours.
Ils savent faire des merveilles :
Mes vins sont ennemis des pleurs et des soupirs ;
Vous trouverez dans mes bouteilles
La fin de tous vos déplaisirs.

A qui en veut ce drôle-là ?

SCÈNE II.

M. FRONTIGNAN, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, *à part, regardant le cabaret.*

Ce cabaret est peut-être celui dont on m'a parlé. Adressons-nous à cet homme-ci pour le savoir. (*A M. Frontignan.*) Monsieur, je suis votre serviteur très-humble.

M. FRONTIGNAN.

Et moi votre très-humble serviteur.

ARLEQUIN.

Enseignez-moi, je vous prie, où demeure un gros cabaretier que je cherche.

M. FRONTIGNAN.

Comment l'appelle-t-on ?

ARLEQUIN.

Il s'appelle... Attendez... Il s'appelle... Monsieur chose....

M. FRONTIGNAN.

Je ne le connois pas.

ARLEQUIN.

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.* n.° 12.

J'ai perdu le nom de cet homme....
Mais oui... mais non... C'est Fourbignan,
A ce que je crois, qu'on le nomme.

M. FRONTIGNAN.

Vous voulez dire Frontignan.

ARLEQUIN.

Ha! oui, oui, oui. C'est lui que je demande.

M. FRONTIGNAN.

Vous le voyez. Qu'y a-t'il pour votre service?

ARLEQUIN.

On m'a dit, monsieur Frontignan, que vous aviez des vins délicieux.

M. FRONTIGNAN.

On vous a dit vrai.

Air : *N'aurai-je jamais un amant.* n.° 442.

J'ai des vins de chaque canton
Du Pays Bourguignon;
J'ai de l'excellent Mâcon,
Des vins de Grave et d'Oléron :
J'ai du Champenois,
De l'Orléanois,
Vins d'Anjou, de Blois,
Avec du Nantois;
J'ai du vin d'Auxerre,
Du Tonnerre
Délicat,
De l'incomparable Auvernat,
Du bon Sancerre,
Et bien d'autres vins
Fins,
Qui chassent les chagrins.

ARLEQUIN.

Voilà tout juste ce qu'il me faut. On dit qu'un homme bien affligé n'en a pas sitôt bu, qu'il devient gai comme un pinson.

M. FRONTIGNAN.

C'est la vérité. Si vous avez du chagrin, je vais vous en délivrer.

ARLEQUIN.

Hélas! oui, j'ai un grandissime chagrin, qui m'empêche de dormir le jour et de manger la nuit.

M. FRONTIGNAN.

Pour y remédier, il faut que j'en sache le sujet, car la déesse de la Consolation, dont vous voyez la statue dans ma guinguette, a donné à chaque tonneau de mes vins la vertu de chasser une sorte d'affliction.

ARLEQUIN.

En auriez-vous par hazard pour écarter la faim d'un comédien italien?

M. FRONTIGNAN.

Je vous entends.

ARLEQUIN, *chante.*

Chez nous tout va
Cahin, caha... (*bis*)

M. FRONTIGNAN.

Effectivement, j'entends dire ici tous les jours, que depuis plus d'un an vous ne jetez pas un beau coton.

ARLEQUIN.

Encore sommes-nous menacés de faire plus mal nos affaires dans la suite.

M. FRONTIGNAN.

Air : *Baise-moi donc, me disoit Blaise.* n.° 454.

Ma foi, cela n'est pas possible.

ARLEQUIN.

Hélas ! hélas ! dans un état terrible
Depuis long-temps nous nous trouvons !
Nous ne jouons que rapsodies :
On peut dire que nous vivons
De critique et de parodies.

M. FRONTIGNAN.

C'est vivre de viandes bien creuses.

ARLEQUIN.

Il est vrai ; et cependant, quelque mauvaise que soit cette nourriture, croiriez-vous bien que les comédiens françois en veulent avoir leur part ?

M. FRONTIGNAN.

Oui-dà ?

Air : *Voulez-vous savoir qui des deux ?* n.° 13.

On dit que leur *Procès des Sens* *
Est applaudi de bien des gens.

ARLEQUIN.

Voilà ce qui me mortifie.

M. FRONTIGNAN.

Cela vous doit alarmer tous,
Et peut bien leur donner envie
De polissonner comme vous.

---

* Pièce qui venoit de réussir à la Comédie-françoise.
(*Note de l'Auteur.*)

ARLEQUIN.

C'est ce que je crains.

M. FRONTIGNAN.

Jarnonbille ! s'ils se mettent une fois sur le pied de jouer comme vous des pièces métaphysiques et sans action, vous êtes perdus.

ARLEQUIN.

Sans ressource.

M. FRONTIGNAN.

Dans le fond, vous le mériteriez bien. Vous avez volé ces sortes de pièces à ce pauvre Opéra-comique.

ARLEQUIN.

Cela est véritable. J'en fais un aveu public.

M. FRONTIGNAN.

Ho dame ! le bien d'autrui ne nous profite point.

ARLEQUIN.

Qu'allons-nous donc faire ? Que vais-je devenir ?

M. FRONTIGNAN.

Ne vous mettez pas en peine. (*A la cantonnade.*) A moi, mes garçons ! la Roquille ! Apportez du vin d'Avalon.

Air : *Pour voir un peu comment ça f'ra.* n°. 307.

Ça, ça, je veux vous affranchir
De ce chagrin qui vous accable.
A votre esprit il va s'offrir
Un avenir tout agréable.

(*Il lui donne une bouteille et un verre.*)

Il faut tâter de ce vin là,
Pour voir un peu comment ça f'ra.

(Arlequin boit un coup.)

M. FRONTIGNAN.

Air : *La fariradondaine, gué.* n.° 567.

Ce vin d'Avalon
S'avale sans peine.

ARLEQUIN.

Que j'en boive donc
Jusqu'à perdre haleine.

(Il recommence à boire.)

M. FRONTIGNAN.

Bon !
La fariradondaine
Gué !
La fariradondé.

(Frontignan reprend la bouteille.)

Hé bien ! comment vous trouvez-vous ?

ARLEQUIN.

Air : *Lampons, lampons.* n.° 49.

Dans mon estomac ce vin (*bis*)
Se bat contre mon chagrin. (*bis*)
Pour achever sa victoire,
Ami, laissez-moi tout boire :
Lampons, lampons.
Camarades, lampons.

Il reprend la bouteille des mains de Frontignan, et la vide.

M. FRONTIGNAN

Oh ! pour le coup, votre chagrin sera bien opiniâtre, s'il ne vous quitte pas.

ARLEQUIN.

Je me sens déjà tout consolé. Je ne crains plus

les François, ni même les forains. Le vin me conseille de les contrecarrer tous par la danse.

M. FRONTIGNAN.

C'est le moyen de les couler à fond.

ARLEQUIN, *se mettant à danser.*

Talalerala, lerala, lerala. Nous donnerons tous les jours une nouvelle danse.

M. FRONTIGNAN.

Et après cela une danse nouvelle.

ARLEQUIN.

Nous n'y manquerons pas.

Air: *Tourelouririrette.* n.° 655.

La danseuse dansera [1],
Tourelouririrette, ô lironfa;
Quand Paris s'en lassera,
Toure toure tourelouririrette,
Le Venitien paroîtra [2],
Tourelouririrette, ô lironfa!

(*Il s'en va en dansant ce refrain.*)

SCÈNE III.

M. FRONTIGNAN, *seul.*

Air: *Commèr', j'ai un bon mari.* n.° 449.

Ils ont besoin de cela. (*bis*)
En prenant ce parti-là,

---

1 Mademoiselle Rolland, célèbre danseuse.

2 Les Italiens firent ensuite paroître un danseur françois, qu'ils donnèrent pour Vénitien. (*Notes de l'Auteur.*)

Ils montrent leur prudence:
Et leur troupe roulera ;
Car toujours va qui danse.

SCÈNE IV.

M. FRONTIGNAN, M. DÉLARÉ.

M. FRONTIGNAN, *à part.*

J'aperçois monsieur Délaré, basse-taille de l'Opéra. Que vient-il faire ici ? Il a sans doute quelque chagrin.

M. DÉLARÉ, *dans le lointain.*

Air : *Hélas ! une chaîne si belle.* n.° 624.

Hélas ! une pièce si belle
Devoit être éternelle !
Hélas ! ce poëme enchanté
Auroit toujours été.

M. FRONTIGNAN.

De quelle pièce déplorez-vous le sort, monsieur Délaré ?

M. DÉLARÉ.

Air : *Or écoutez petits et grands.* n.° 40.

C'est celui du pauvre Jephté *,
Si digne d'être regretté.
Hélas ! à la mort on le livre,
Quand il ne demande qu'à vivre ;
Tout Paris dit d'un ton plaintif :
Falloit-il l'enterrer tout vif ?

---

* On quitta trop tôt l'opéra de *Jephté*, qui avoit encore un grand succès, quand on cessa de le représenter. (*Note de l'Auteur.*)

M. FRONTIGNAN.

En effet, quelle cruauté!

Air : *Sens-dessus-dessous.* n.° 176.

Mais apprenez-nous, mon poulet,
Comment va le nouveau ballet.

M. DÉLARÉ.

Il est déjà sur la litière,
Sens-dessus-dessous,
Sens-devant-derrière;
Et ses Sens, par malheur, sont tous [1]
Sens-devant-derrière,
Sens-dessus-dessous.

M. FRONTIGNAN.

Air du vaudeville du *Nouveau Monde.* n.° 318.

Comment donc? A ce que je vois,
Il est bien mal dans son harnois.

M. DÉLARÉ.

Il est sourd comme une statue;
Le goût, le toucher, l'odorat
Chez lui sont en mauvais état;
Il n'a rien de bon que la vue [2].

M. FRONTIGNAN.

Air : *J'avois juré de n'aimer de ma vie.* n.° 299.

Quoi? Le toucher! Certes, cela m'étonne.
C'est grand dommage, il avoit la main bonne.

M. DÉLARÉ.

Si vous voyiez ce pauvre ballet, il vous feroit pitié. Il chante sans cesse d'un ton lamentable.

J'ai perdu l'appétit! O douleur sans pareille!

---

[1] Le ballet des *Sens*.

[2] Il n'y eut que le sens de la vue qui fut trouvé bon.

(*Notes de l'Auteur.*)

M. FRONTIGNAN.

Fin de l'air : *Margoton ma mie.* n.° 625.

Il lui faudroit un biscuit,
Pour le, pour le, pour le remettre ;
Il lui faudroit un biscuit,
Pour le remettre en appétit.

M. DÉLARÉ.

Je viens vous prier de sa part de lui envoyer tout ce que vous avez de meilleur dans votre cave.

M. FRONTIGNAN.

Tout ce que j'ai est bien à son service.

M. DÉLARÉ.

Air : *C'est l'ouvrage d'un moment.* n.° 626.

Par vos vins il dit qu'il espère
Qu'il aura du soulagement.
Mais croyez-vous que promptement
Vous puissiez le tirer d'affaire ?

M. FRONTIGNAN.

C'est l'ouvrage d'un moment.

(*Il appelle un de ses garçons.*)

Tire-Bouchon, à moi ! Apportez une bouteille de ce vin qui réveille les esprits.

M. DÉLARÉ.

Qu'est-ce que c'est donc que ce vin-là ?

M. FRONTIGNAN.

Air : *Sur le ritantalaleri.* n.° 301.

Peste, c'est un vin fort joli, (*bis*)
Du *Lacrima di Napoli*, (*bis*)
Dont buvoient Quinaut et Lulli :
Sur le ritantalaleri, sur le ritantaleri.

M. DÉLARÉ.

J'en ai bonne opinion.

M. FRONTIGNAN, *lui donnant une bouteille.*

Emportez cette bouteille.

Air : *Allons gai.* n.° 28.

Vous en devez attendre
Des effets très-puissants.

M. DÉLARÉ, *s'en allant.*

Adieu, je vais lui rendre
L'usage de ses sens.
Allons gai,
D'un air gai,
Toujours gai, etc.

SCÈNE V.

M. FRONTIGNAN, UN COMÉDIEN FRANÇOIS, *habillé à la romaine, ayant des guêtres et un havre-sac.*

M. FRONTIGNAN.

Air : *Ho, ho! tourelouribo!* n.° 112.

Ne vois-je pas un auteur tragique ?
Ho, ho !
Tourelouribo !
Que sa figure est comique !
Ho, ho !
Tourelouribo !
Il a l'air du roi de pique :
Ho, ho, ho !
Tourelouribo !

LE COMÉDIEN, *gesticulant, et levant les yeux au ciel.*

Ton teron ton teron ton ! Grands dieux ! Justes dieux !

M. FRONTIGNAN.

Où diable allez-vous avec ce havre-sac et ces guêtres? Seriez-vous un comédien de campagne?

LE COMÉDIEN.

Non, mon cher. Je suis un comédien françois de la grande troupe de Paris.

M. FRONTIGNAN.

J'en suis surpris. Il me semble que ces messieurs-là ne voyagent pas dans un équipage si modeste.

LE COMÉDIEN, *soupirant.*

Hélas!

M. FRONTIGNAN.

Vous soupirez! vous n'avez pas l'air content.

LE COMÉDIEN, *déclamant.*

Le dessein en est pris, je pars, cher Théramène,
Et quitte pour jamais les rives de la Seine.
Dans le trouble mortel dont je suis agité,
J'ai déjà mainte fois sur ma vie attenté.
Souvent sur le Pont-Neuf, la nuit dans la rivière
J'ai voulu me jeter la tête la première:
Et toujours la nature, abhorrant mon dessein,
M'a lâchement sauvé d'une tragique fin.
Ah! puisque je ne puis par un coup salutaire
Obliger mon courage à finir ma misère,
Il faut, pour contenter du-moins mon désespoir,
M'éloigner de ces lieux, que je ne veux plus voir.

M. FRONTIGNAN, *déclamant aussi.*

Hé! pourquoi donc, seigneur, avez-vous pris en haîne
Ce séjour nourricier de la troupe romaine?
Pourquoi vous éloigner de cet hôtel charmant,
Où jadis j'ai vu l'or couler abondamment?
Quel péril, ou plutôt quel chagrin vous en chasse?

LE COMÉDIEN.

Cet heureux temps n'est plus, tout a changé de face,
Depuis que sur ces bords vingt théâtres nouveaux *
Semblent comme à l'envi nous donner des rivaux.

M. FRONTIGNAN.

Vingt théâtres ! Dites plutôt trente ; car j'en ai vu la liste dans le Mercure Galant. Il dit même que les acteurs jouent parfaitement bien.

LE COMÉDIEN.

Air : *Monsieur la Palisse est mort.* n.° 44.

Hélas ! à ce mot de bien
Mes douleurs se renouvellent !
Le métier n'en vaut plus rien,
Les honnêtes gens s'en mêlent.

M. FRONTIGNAN.

Ho ! ho ! c'est donc cela qui vous fait jeter le manche après la coignée ?

LE COMÉDIEN.

N'ai-je pas raison ?

M. FRONTIGNAN.

Pas tout-à-fait. Ces rivaux ne sont que des oiseaux de passage, qui ne doivent point vous alarmer.

Air : *Laissez faire au temps.* n.° 627.

Aisément l'homme se dégoûte
Des mêmes divertissements ;
Vous le verrez bientôt sans doute
Chercher d'autres amusements :
Laissez faire,

---

* Dans ce temps-là on représentoit des pièces de théâtre dans plusieurs bonnes maisons. (*Note de l'Auteur.*)

Laire lanlaire,
Laissez fairé au temps.

LE COMÉDIEN.

Oui, laissez faire au temps, il nous ruinera de fond-en-comble. C'est bien assez, vraiment, que nous soyons quatre à nous disputer la présence du public.

M. FRONTIGNAN.

J'en conviens. Mais vous ne sauriez jamais manquer, vous autres, messieurs les François. Votre hôtel est bâti de bonnes pierres de taille ; rien n'est plus solide que votre établissement.

LE COMÉDIEN.

Air : *Quand le péril est agréable.* n.° 2.

Il est fragile comme verre :
Chez nous sur rien nous ne comptons,
Et dans notre hôtel nous sentons
Des tremblements de terre.

M. FRONTIGNAN.

Cela ne vaut rien. Heureusement, vous avez un fond de vieilles pièces excellentes, tant sérieuses que comiques, qui vous feront rouler tout doucement.

LE COMÉDIEN.

Oui, rouler du haut-en-bas.

Air : *C'est le diable.* n.° 628.

A tout morceau vieux admirable
L'on fait four ;
Il faudroit du neuf agréable
Chaque jour.
Si vous donnez du pitoyable,

On bâillera,
On toussera,
On crachera,
On sifflera :
C'est le diable. (*bis*)

M. FRONTIGNAN.

Malepeste ! Le public est donc bien difficile à contenter ?

LE COMÉDIEN.

Non.

Air : *Ton humeur est, Catherine.* n.° 144.

Donnez-lui du raisonnable,
D'abord il applaudira.
Il est toujours équitable ;
Mais il en demeure là.
Quoiqu'il estime une pièce,
Dès qu'usée elle sera,
Il n'y mettra plus la presse :
Il est fait comme cela.

M. FRONTIGNAN.

Je ne condamne plus vos alarmes ; elles sont bien fondées. Mais je ne veux point vous abandonner à votre désespoir.

Air : *L'été je veux faire la guerre.* n.° 629.

Je prétends dans ce moment même,
Avec un doigt... de mon bon vin,
Changer en une joie extrême
Vos frayeurs et votre chagrin.
Changer en une joie extrê... me
Vos frayeurs et votre chagrin.

LE COMÉDIEN.

C'est ce qui ne me paroît pas possible.

M. FRONTIGNAN.

C'est un remède qui ne rate point. Il vint

l'autre jour ici trois personnes qui étoient dans la dernière affliction : Un marchand qui a perdu son crédit, un gros commis révoqué, et un chantre qu'on a chassé d'un poste qu'il occupoit.

Air : *Bon, bon, bon, que le vin est bon.* n.° 234.

Quand chacun de ces malheureux
M'eut conté d'un air douleureux
Sa pitoyable histoire,
Je leur fis dans mon cabaret
Tâter d'un certain vin clairet,
Contraire à l'humeur noire.
Aussitôt je les vis sauter,
Et se mettre tous à chanter :
Hé! bon, bon, bon,
Que le vin est bon!
Par ma foi, j'en veux boire.

LE COMÉDIEN.

Je me rends à ce prodige. Voyons si je serai du nombre de ceux qui ont heureusement éprouvé la vertu de vos vins.

M. FRONTIGNAN, *à la cantonnade.*

Ho là! ho! garçons, apportez-moi la même bouteille dont j'ai fait boire un coup à ce pauvre diable de chapelier, qui vouloit se pendre de douleur d'avoir été coiffé par sa femme. (*Au comédien.*) Vous vous sentirez dans un instant dans une disposition d'esprit qui vous surprendra.

LE COMÉDIEN.

Tant mieux!

M. FRONTIGNAN.

Il prend des mains de son garçon la bouteille,

et verse du vin dans un verre, qu'il présente au comédien, en lui disant :

Prends ce verre, Cinna.

LE COMÉDIEN.

Après avoir bu, il tend son verre pour qu'on le lui remplisse encore, et dit :

Ce spécifique n'est pas mauvais.

Air : *Tu croyois en aimant Colette.* n.° 24.

Versez-m'en, que je recommence ;
Il agira plus promptement.

(*Il boit encore.*)

O vin ! j'admire ta puissance !
Je sens déjà du changement.

(*Il prend un air gai.*)

M. FRONTIGNAN.

Courage !

LE COMÉDIEN, *l'embrassant.*

Ah ! mon ami, que je vous embrasse ! Quelle obligation ne vous ai-je pas ?

M. FRONTIGNAN.

Vous avez perdu l'envie de quitter Paris, n'est-ce pas ?

LE COMÉDIEN, *déclamant.*

Oui, grace à votre vin. Un espoir plein de charmes
Dans cet heureux moment dissipe mes alarmes,
Et de mes noirs chagrins arrête enfin le cours.
Je vois Catilina * qui vient à mon secours ;

---

* Tragédie depuis si long-temps promise, et que le public désespère de voir. (*Note de l'Auteur.*)

Et *Gustave-Vasa*[1], volant à ma défense,
De ses vers vigoureux me prête l'assistance.
Ce n'est pas tout. Je vois avec ces grands morceaux
Quelques productions de comiques cerveaux,
Et sur-tout ces écrits attendus au Parnasse,
Les nouveaux *Glorieux* que promet la préface[2].

(*Il s'en va.*)

SCÈNE VI.

M. FRONTIGNAN, *seul.*

Il s'en va fort satisfait. Il compte beaucoup sur des nouveautés; il n'a pas tort. Ces messieurs en ont besoin.

Air du *Menuet de M. de Grandval.* n.° 7.

Pour soutenir la comédie,
Il leur faut des nouveautés; mais
Dieu préserve leur compagnie
De nouveaux *Serments indiscrets*[3].

SCÈNE VII.

M. FRONTIGNAN, MEZZETIN.

M. FRONTIGNAN.

Air: *L'autre nuit j'aperçus en songe.* n.° 166.

Ami, quelle bonne nouvelle!

MEZZETIN.

Vous me voyez désespéré.

---

[1] Bonne tragédie.
[2] Voyez la préface de la comédie du *Glorieux.*
[3] Comédie qui fut mal reçue du public. (*Notes de l'Auteur.*)

Mon cœur sans cesse est déchiré
Par la peine la plus cruelle.

M. FRONTIGNAN.

Cher Mezzetin, peut-on savoir
Ce qui vous met au désespoir?

MEZZETIN.

Hélas! nous allons ouvrir le théâtre de l'Opéra-comique.

M. FRONTIGNAN.

Hé bien?

MEZZETIN.

C'est ce qui me désole.

M. FRONTIGNAN.

Je vois ce qui vous intrigue.

Air: *A la façon de Barbari.* n.° 22.

Vous avez de mauvais acteurs.

MEZZETIN.

Ils sont très-supportables.

M. FRONTIGNAN.

Vous n'avez pas de bons auteurs.

MEZZETIN.

On les trouve passables.

M. FRONTIGNAN.

Eh! que diable craignez-vous donc?
La faridondaine, la faridondon.

MEZZETIN.

J'appréhende d'être applaudi,
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

M. FRONTIGNAN.

D'où vient?

MEZZETIN.

Il y a de grandes cabales contre la nouvelle entreprise*.

Air : *Je vais toujours le même train.* n.° 483.

Nous craignons tous les sectateurs
Des anciens entrepreneurs,
Les ennemis de nos auteurs,
Et vingt petits rimeurs.
Item, tous les comédiens,
Les François, les Italiens,
Avec leur partisans :
Tous les mauvais plaisants ;
Enfin certains esprits mal faits,
Qui veulent trouver tout mauvais.

M. FRONTIGNAN.

En voilà bien !

MEZZETIN.

Puis-je ne pas trembler ?

M. FRONTIGNAN.

Non, serpedié ! vous avez besoin du plus efficace de mes vins pour calmer votre inquiétude, et surmonter votre crainte.

MEZZETIN.

Je ne sais pas même s'il aura la vertu de produire un si grand effet.

M. FRONTIGNAN.

Air : *Voyelles modernes.* n.° 407.

Çà, garçons, qu'on m'apporte
Du meilleur Brétigni, i, i, i !
Je prétends qu'il emporte
Votre juste souci, i, i, i.

* L'Opéra-comique avoit changé d'entrepreneur. (*Note de l'Auteur.*)

MEZZETIN.

Pour en perdre la mémoire,
A longs traits aujourd'hui,
Biribi,
J'en veux boire,
J'en veux boire.

(*Il prend la bouteille et la vide.*)

M. FRONTIGNAN.

Hé bien, comment vous sentez-vous? Mais quoi? vous secouez l'oreille.

MEZZETIN.

Air : *Amis, sans regretter Paris.* n.° 21.

Mon cher, vous avez beau vanter
Sa force sans égale,
Hélas! il ne sauroit m'ôter
La peur de la cabale!

M. FRONTIGNAN.

Cette frayeur est donc bien grande?

SCÈNE VIII.

M. FRONTIGNAN, MEZZETIN, UN DANSEUR BISCAYEN.

LE DANSEUR, *à Mezzetin.*

Monsu, je bois à bostre havillement, que bous êtes un membre de l'Onpera-coumique.

MEZZETIN.

A votre service.

LE DANSEUR.

Je bous prends au mot. Faites-moi receboir à bostre espétacle.

M. FRONTIGNAN.

Qui êtes-vous?

LE DANSEUR.

Air : de la *Mode*. n.° 531.

En moi bous boyez paroître
Un von danseur Viscayen;
Tout aussi léger peut-être
Qu'un petit Bénitien;
Et si bous boulez m'en croire;
Prenez-moi pendant cette foire,
Bous bous en trouberez vien.

MEZZETIN.

Oui-dà.

M. FRONTIGNAN, *à Mezzetin.*

Je vous le conseille.

MEZZETIN.

Air : *Je passe la nuit et le jour.* n.° 106.

Oh! très-volontiers, mon mignon;
Mais voulez-vous, par complaisance,
Nous montrer un échantillon
De votre biscayenne danse?

LE DANSEUR.

Il ne faut pas trop m'en presser;
Je suis toujours prêt à danser,
Prêt à danser,
Prêt à danser,
Je suis toujours prêt à danser.

Je bais prier une de ces veautés, qui sont sous ces verceaux, de figurer avec moi. Cela mettra les autres en train.

Il va prendre une des danseuses, et se met à danser avec elle.

MEZZETIN, *quand le danseur a dansé.*

A merveille.

M. FRONTIGNAN, *bas à Mezzetin.*

Cela est bon.

Air : *Je reviendrai demain au soir.* n.° 16.

A votre comique opéra
Prenez ce garçon-là : (*bis*)
Aux Italiens avec lui
Vous ferez paroli. (*bis*)

MEZZETIN.

C'est ce que je pense. Nous afficherons *le Danseur biscayen.*

M. FRONTIGNAN.

Vous devez être tranquille à-présent?

MEZZETIN, *s'en allant.*

Ah! mon ami, j'ai toujours peur de cette maudite cabale.

M. FRONTIGNAN.

Ouais ! voilà une peur bien opiniâtre.

SCÈNE IX et dernière.

M. FRONTIGNAN, *seul, au public.*

Messieurs, nous implorons votre protection contre les mal-intentionnés.

Air : *O reguingué! ô lonlanla!* n.° 4.

Si quelqu'un de ces pestes-là (*bis*)
Vient siffler de notre opéra
Les reguingué, les lonlanla,
Et causer ici du scandale,
Messieurs, criez : *Paix la cabale!*

Les danseurs sortent des berceaux, et forment des danses, qui finissent le prologue.

FIN DU PROLOGUE.

SOPHIE
ET SIGISMOND,

PIÈCE EN UN ACTE,

Représentée à la foire Saint-Laurent en 1732.

PERSONNAGES.

LE ROI DE HONGRIE.
LE PRINCE SIGISMOND, son fils.
FRÉDÉRIC, vieux seigneur hongrois.
DIANE, sa fille aînée.
SOPHIE, sa cadette, amante de Sigismond.
SPINETTE, } suivantes des filles de Frédéric.
MARCELLE, }
MÉLISSE, fausse princesse de Bohême.
ROZETTE, } ses suivantes.
ANGÉLIQUE, }
PIERROT, valet de Frédéric.
ARLEQUIN, ami de Pierrot.
SCARAMOUCHE, courrier de Mélisse.
FRONTIN, espion de Frédéric.
Troupe de Bohémiens et de Bohémiennes dansants.
Un Bohémien chantant.
Une Bohémienne chantante.

La Scène est à Belgrade, capitale de la Hongrie.

SOPHIE
ET SIGISMOND.

Le Théâtre représente un jardin.

SCÈNE PREMIÈRE.

DIANE, SOPHIE.

Sophie entre la première, et tient une lettre, qu'elle lit à la clarté d'une lanterne sourde. Diane vient tout doucement derrière, et lui arrache la lettre.

SOPHIE, *poussant un cri.*

AH!

DIANE.

Air : *Non, vous ne m'aimez plus, Nanette* n.° 431.

Que je la lise, je vous prie!

SOPHIE.

Non, non, non, ne la lisez pas!

DIANE.

Votre résistance, Sophie,
Ne sert qu'à redoubler l'envie
Que vous auriez en pareil cas.
Que je la lise, je vous prie!

SOPHIE.

Non, non, non, ne la lisez pas.

DIANE.

Comment donc? Vous avez des secrets pour moi!

SOPHIE.

Sans doute.

DIANE.

Ne suis-je pas votre sœur aînée ?

SOPHIE.

C'est à cause de cela que je me cache de vous. Je vous regarde comme une mère.

DIANE.

Vous avez tort. Que vous ne me parliez pas de cent petites choses qui n'intéressent point l'honneur, je vous le pardonne.

SOPHIE.

Quelle indulgence !

DIANE.

Air du *Confiteor.* n.° 19.

Mais vous pouvez par un amant,
Dont l'amoureuse ardeur vous flatte,
Etre embarquée imprudemment
Dans une affaire délicate,
Où des conseils pleins de raison
Ne seroient pas hors de saison.

SOPHIE.

Je vous remercie. Je n'ai pas besoin de conseils dans cette occasion.

DIANE.

Mais encore, que venez-vous faire au milieu de la nuit dans ce jardin ?

Air du *Menuet de M. de Grandval.* n°. 7.

Je vous croyois plus circonspecte.

SOPHIE.

Je crains peu qu'on suive mes pas.
Il n'est jamais d'heure suspecte,
Quand la personne ne l'est pas.

DIANE.

Avouez-moi la vérité, ma chère Sophie : c'est l'amour qui vous amène ici.

SOPHIE.

Hé, mais, Diane...

Air : *Pour faire honneur à la noce.* n.° 50.

Je n'oserois vous le dire.

DIANE.

Bon ; c'est déjà me l'avoir dit.
Nommez-moi l'amant qui languit
Discrètement sous votre empire.

SOPHIE.

Je n'oserois vous le dire.

DIANE.

Eh! c'est déjà me l'avoir dit.

SOPHIE.

Vous allez blâmer mon choix.

DIANE.

Pourquoi donc ? Auriez-vous jeté les yeux sur un homme d'une condition assez basse pour mériter mes reproches?

SOPHIE.

Au contraire, vous trouverez peut-être mes vues trop élevées!

DIANE.

A-la-bonne-heure. Il vaut mieux pécher de ce côté-là que de l'autre.

SOPHIE.

Si je vous nommois, par exemple, le comte de Palfi, que diriez-vous?

DIANE.

Que c'est un seigneur digne de votre sang.

SOPHIE.

Air : *J'ai fait souvent résonner ma musette.* n.° 62.

Ma sœur, je vais à coup sûr vous surprendre,
En vous citant encor un plus grand nom.

DIANE.

Vous plaisantez.

SOPHIE.

Je veux bien vous l'apprendre :
J'ai pour amant le prince Sigismond.

DIANE.

Que dites-vous, insensée?

SOPHIE, *tirant de sa poche un portrait.*

Vous connoissez les traits de ce prince.

DIANE, *regardant le portrait.*

Oui, c'est Sigismond lui-même. Ah! malheureuse que vous êtes, vous me faites trembler.

SOPHIE.

D'où vient ?

DIANE.

Sigismond est l'héritier de la Hongrie.

SOPHIE.

Mon père est un vaillant guerrier.

DIANE.

Oui ; mais c'est un simple gentilhomme.

SOPHIE.

Air : *Pour le mariage bon.* n.° 332.

Votre crainte doit finir,
Que rien ne vous inquiette :
Le dieu d'amour sait unir
Le sceptre avec la houlette.

DIANE.

Pour le badinage,
Bon ;
Pour le mariage,
Non.

SOPHIE.

Je suis tranquille là-dessus.

DIANE.

Air : *Comme un coucou que l'amour presse.* n.° 27.

Il veut vous choisir pour maîtresse,
C'est là le but de son amour.

SOPHIE.

En moi vous verrez une altesse
Demain avant la fin du jour.

DIANE.

Quelle chimère ! Ne savez-vous pas que le roi notre souverain attend la princesse Éléonore, fille de Charles, roi de Bohême, pour la marier à Sigismond ?

SOPHIE.

C'est ce que je n'appréhende pas. Lisez, lisez la lettre que ce prince m'écrit.

DIANE, *lit la lettre.*

En vain pour épouse le roi
Veut me donner Eléonore,
Dès cette nuit vous recevrez ma foi,
Divine beauté que j'adore.
Quand la princesse arrivera,
En secret le dieu d'hyménée
Du prince Sigismond aura
A votre sort uni sa destinée.

SOPHIE.

Hé bien, Diane, cela vous rassure-t-il?

DIANE.

N'en doutez pas. Je suis charmée de votre bonheur.

SOPHIE.

Et moi, de votre approbation.

DIANE.

Vous ne deviez pas m'en faire un mystère.

SOPHIE.

J'ai souvent été tentée de vous le découvrir; mais, vous le dirai-je, ma chère Diane? j'ai craint d'exciter votre envie.

DIANE.

Mon envie!

SOPHIE.

Entre sœurs cela est si naturel.

DIANE.

Vous m'outragez.

Air : *Dans un couvent bien heureux.* n.° 349.

Pourquoi d'un œil envieux
Verrois-je une sœur que j'aime
Elevée au rang suprême ?
De Diane jugez mieux.
J'en dois plutôt être vaine,
Puisque cet excès d'honneur
Ne peut tomber sur la reine,
Sans rejaillir sur sa sœur.

SOPHIE.

Vous allez voir dans un moment l'original de ce portrait.

DIANE.

Y a-t-il long-temps que ce prince vous aime ?

SOPHIE.

Depuis six mois; mais je ne le sais que depuis quinze jours qu'il me l'assure par ses lettres.

DIANE.

Air : *On n'aime point dans nos forêts.* n.°32.

De qui l'amoureux Sigismond
A-t-il emprunté l'entremise ?

SOPHIE.

D'un valet de notre maison,
Pierrot conduit cette entreprise;
Et le prince ici cette nuit
Par Pierrot doit être introduit.

DIANE.

N'y a-t-il que Pierrot qui sache votre secret ?

SOPHIE.

Pardonnez-moi, notre suivante Spinette ne l'ignore pas.

DIANE.

Cela étant, il ne falloit pas faire tant de façons pour me l'apprendre... Mais enfin vous allez devenir princesse. Hé, par où Sigismond doit-il entrer dans notre jardin?

SOPHIE.

Par une petite porte, dont Pierrot a fait faire une clef.

DIANE.

Fort bien. A ce que je vois, vous avez arrangé vos affaires à merveille.

SOPHIE.

Pas mal.

DIANE.

Et ce que vous ne devez pas compter pour rien, c'est l'éloignement de mon père.

Air : *Je me ris de qui fait le brave.* n.° 81.

Profitez bien de son absence,
Qui favorise vos désirs :
A son retour sa vigilance
Pourra déranger vos plaisirs.
Profitez, etc.

SOPHIE.

Plût au ciel qu'il ne revînt pas sitôt... Mais attendez, ma sœur; il me semble que j'entends du bruit.

DIANE.

Vos oreilles vous trompent.

SOPHIE.

Air : *Du jardinet.* n.° 630.

Quelle émotion subite!

Je sens un trouble secret, et,
et, et, et, et, et, et, et.

DIANE.

C'est votre amant, ma petite,
Qui fait sur vous cet effet, et,
et, et, et, et, et, et, et.

SOPHIE.

Sans doute, c'est sa présence;
Le cœur me dit qu'il s'avance;
Vers ce joli joliet,
Le cœur me dit qu'il s'avance
Vers ce joli jardinet.

DIANE.

Je vais m'écarter un peu. Dites-lui franchement que vous m'avez tout avoué.

Air : *Tu croyois, en aimant Colette.* n.º 24.

Puisqu'il vient sans cérémonie
Vous offrir cette nuit sa foi,
Demandez-lui du-moins, Sophie,
Qu'il vous la donne devant moi.

SOPHIE.

Je n'ai garde d'y manquer... Mais rendez-moi la lettre et le portrait.

DIANE.

N'en soyez point en peine. Ils sont en bonnes mains.

Elle met le portrait et la lettre dans sa manche, et se retire.

SCÈNE II.

SOPHIE, *seule.*

Air : *La charmante Alizon.* n.° 631.

J'aurai dans un moment
Un plaisir charmant.
Viens, cher amant !
Fais moi serment
De m'aimer constamment.
Viens dissiper la peur
Qu'on fait à mon ardeur.
Dis-moi qu'en vain le roi,
Malgré toi,
Veut disposer de ta foi :
Que tu sauras bien
Conserver le lien
De ton cœur et du mien ;
Qu'enfin tu veux
Combler nos vœux
Par un hymen heureux.

SCÈNE III.

SOPHIE, SIGISMOND, PIERROT.

PIERROT.

Air du vaudeville du *Nouveau Monde.* n.° 318.

O nuit, aussi noire qu'un four,
Pour nous plus belle que le jour !
Rembrunis bien cette retraite,
Pour dérober à tous les yeux
Le mariage glorieux
Que nous venons faire en cachète.

SIGISMOND.

Air : *Pour un doux baiser, aimable bergère.* n.° 575.

C'est le dieu d'amour, c'est lui qui m'amène.
Puisse cette nuit, de concert avec nous,
Durer encor plus que celle d'Alcmène,
Pour favoriser un entretien si doux.

(*Abordant Sophie.*)

Mais, je crois la voir.... Oui, c'est ma reine.

(*Il se met à genoux.*)

Enfin, Sigismond se voit à vos genoux.

SOPHIE, *le relevant.*

Ah ! prince !

SIGISMOND.

Je viens vous rassurer sur le bruit de mon mariage avec la princesse Éléonore.

Air : *Quand on a prononcé ce malheureux oui.* n.° 215.

Quand de mon cœur, madame, on lui fit la promesse,
On lui promit un bien dont vous étiez maîtresse,
Un cœur qu'on ne pouvoit justement proposer,
Et dont vous étiez seule en droit de disposer.

PIERROT, *sur le ton du dernier vers.*

Et qu'à d'autres que vous on prétend refuser.

Air : *Oh, que si ! Oh, que nenni !* n.° 314.

Il sera votre mari.

SOPHIE.

Mais le roi, qui de tout est maître,
Ne le voudra pas peut-être.

SIGISMOND.

Oh ! que si !

SOPHIE.

Il voudra qu'à la princesse
L'on immole ma tendresse.

PIERROT.

Oh! que nenni!

SIGISMOND.

Nous pouvons détourner ce malheur, en nous donnant cette nuit réciproquement notre foi.

Air : *Est-ce ainsi qu'on prend les belles?* n.° 225.

Lorsque de nos cœurs fidèles
Le Dieu de l'hymen aura
Joint les ardeurs mutuelles,
Le roi les approuvera.

PIERROT, *à part.*

C'est ainsi qu'on prend les belles,
O lonlanla!
O gué lonla!

SIGISMOND.

Air : *Viens, charmante Annette.* n.° 493.

Je saurai, ma chère,
Attendrir mon père,
Soutenir mon choix,
Et conserver vos droits.
Qu'à ma foi, Sophie,
Votre cœur se fie;
Cédez à mes feux,
Daignez me rendre heureux.

PIERROT.

Fin de l'air : *Vous ne devez plus attendre*. n.° 632.

Cédez, cédez, il est temps de vous rendre;
Cédez, rendez-vous
Aux transports d'un époux.

SOPHIE.

Permettez, seigneur, que je vous fasse une prière.

SIGISMOND.

Ah! commandez.

SOPHIE.

Ma sœur est à deux pas d'ici. Elle ne sera pas de trop dans notre entretien.

SIGISMOND.

Air : *L'autre nuit j'aperçus en songe.* n.° 166.

Vous avez donc fait confidence...

SOPHIE.

A ma sœur, prince, j'ai tout dit.
A mon bonheur elle applaudit.
De grace, souffrez sa présence.

SIGISMOND.

Oui, qu'elle soit dans ce moment
Témoin de notre engagement.

SIGISMOND, *vers la cantonnade.*

Venez, Diane; venez, le prince vous appelle.

PIERROT, *à part.*

Ma mère étoit bien obligeante,
Et ma sœur l'étoit encor plus.

SCÈNE IV.

SOPHIE, SIGISMOND, PIERROT, DIANE.

DIANE.

Air : *Voulez-vous savoir qui des deux?* n.° 13.

Est-il bien possible, seigneur,
Que vous borniez votre bonheur
A faire celui de Sophie,
Lorsque l'on vous offre une main
Qui joint au sceptre de Hongrie
Celui d'un autre souverain?

SIGISMOND.

Hé ! croyez-vous donc que les couronnes soient des choses si dignes de l'attachement d'un cœur tendre et délicat?

PIERROT.

Fi donc !

SIGISMOND.

Non, Diane, non, les grandeurs et les richesses ne sont que des biens frivoles. Il ne faut que remonter à leur origine pour les mépriser.

PIERROT.

Cela est pardi vrai.

Air : *O reguingué !* n.° 4.

La soie est l'ouvrage d'un ver,
La pourpre est un poisson de mer,
L'or vient d'un lieu sec et désert,
Le diamant d'une rocaille,
La perle d'une huître à l'écaille.

SIGISMOND.

L'esprit, la beauté, la vertu, sont des dons célestes qui peuvent seuls me charmer.

PIERROT.

On ne doit aimer que cela.

SOPHIE.

Mais, prince, en me rassurant contre les grandeurs, vous m'alarmez sur le mérite personnel.

Air : *J'entends déjà le bruit des armes.* n.° 43.

On dit la princesse si belle,
Que son éclatante beauté
Peut de l'amant le plus fidèle
Ebranler la fidélité.

PIERROT.

Ne craignez rien, mademoiselle;
Je réponds de sa fermeté.

SIGISMOND.

Air : *Si dans le mal qui me possède.* n.° 15.

Quand la princesse de Bohême
M'offriroit avec ses états
Des trois déesses les appas,
Vous me verriez toujours le même;
Mon cœur à vos loix asservi
Ne vous sera jamais ravi.

(*Il s'approche d'elle, et lui prend la main.*)

PIERROT.

J'en suis la caution.

Air : *Vive Michel Nostradamus!* n.° 90.

Çà, faisons donc les épousailles
Dans ce jardin à petit bruit.

DIANE.

Monsieur Pierrot, pour cette nuit,
C'est bien assez des accordailles.

SIGISMOND, *à Sophie.*

Je jure d'être votre époux.

SOPHIE.

Je ne serai jamais qu'à vous.

SCÈNE V.

SOPHIE, SIGISMOND, DIANE, PIERROT, SPINETTE, FRONTIN, *derrière Spinette, épiant.*

SPINETTE, *dans le lointain.*

Air : *Ahi, ahi, ahi, Jeannette!* n.° 279.

Maudit soit le contre-temps
Qui trouble notre partie!

DIANE.

O ciel! qu'est-ce que j'entends!

SOPHIE.

Qu'as-tu, Spinette, ma mie?

SPINETTE.

Ahi, ahi, ahi!
Ahi, ahi, ahi, Sophie!
Sophie, ahi, ahi, ahi!

DIANE.

Qu'y a-t-il?

SPINETTE.

Le seigneur Frédéric votre père...

SOPHIE.

Hé bien!

SPINETTE.

Il vient d'arriver de sa maison de campagne.

PIERROT.

Ouf!

DIANE.

La fâcheuse nouvelle!

SOPHIE.

Qu'allons-nous faire?

SIGISMOND.

Air : *Du pouvoir.* n.° 16.

Allez, allez, ne craignez rien,
Je vous défendrai bien.

(*Ici Frontin se retire.*)

SPINETTE, *à Sigismond.*

D'un père fuyez le courroux.

DIANE.

Prince, retirez-vous. (*bis*)

PIERROT.

Oui, aussi-bien le jour va paroître.

SOPHIE.

Mon père est si défiant, et d'une humeur si violente...

PIERROT.

Air : *Tique, taque, tiquetin.* n.° 295.

Ho! c'est un vrai gendarme!
S'il vient dans ce jardin,
Tiquetin,
Il fera du vacarme,
Sa Flamberge à la main :
Tique, taque, tiquetin!
Ha, ha, ha! faites retraite!
Délogez vîte sans trompette
Fuyez ce mutin. (*bis*)

Pierrot conduit le prince hors du jardin, et rentre pour écouter dans un coin, et voir ce qui va se passer.

SCÈNE VI.

DIANE, SOPHIE, SPINETTE.

DIANE.

Air : *Les filles de Nanterre.* n.° 79.

Nous voilà hors d'affaire,
N'ayons plus de souci!
Vienne á-présent mon père.

SPINETTE.

Par ma foi, le voici!

Fréderic paroît dans le lointain avec Frontin, qui porte une lanterne.

SOPHIE.

Air : *Talalerire.* n.° 77.

C'est Frédéric !

DIANE.

Oui, c'est lui-même.
Ma sœur, courons le recevoir.

SPINETTE.

Vantez-lui bien la joie extrême
Que vous avez de le revoir.

DIANE.

Nous savons ce qu'il lui faut dire.
Talaleri, talaleri, talalerire.

SCÈNE VII.

DIANE, SOPHIE, SPINETTE, FRÉDÉRIC, FRONTIN.

FRONTIN, *bas à Frédéric.*

Oui, seigneur, j'ai entendu la voix d'un homme.

DIANE, *courant au-devant de Frédéric.*

Ah, mon père !

SOPHIE.

Quelle agréable surprise !

SPINETTE.

Mon cher maître !

SOPHIE.

Air : *Ah ! qui vous a, qui vous a, qui vous a.* n.° 543.

Que ce retour nous est doux !

DIANE.

Que nous en sommes contentes !

SPINETTE.

Quand vous êtes loin de nous,
Nous sommes toutes dolentes.

FRÉDÉRIC.

Ah ! taisez-vous, taisez-vous, taisez-vous !
Vous êtes trois impertinentes.

SOPHIE.

Que dites-vous, mon père ?

DIANE.

Pourquoi ces injures ?

FRÉDÉRIC.

Air : *Un sot qui veut faire l'habile.* n.° 633.

D'une conduite qui m'offense
Dans ce moment je prétends être instruit.
Parlez. Quel homme en mon absence
Dans ma maison par vous est introduit ?
Nommez-le moi.

SPINETTE.

Ah ! quelle calomnie !

DIANE.

Nous chérissons la vie
Bien moins qne l'honneur.

SPINETTE.

Hélas ! d'un homme, seigneur,
L'ombre nous fait peur.

FRÉDÉRIC, *à Spinette.*

La bonne pièce ! Je veux savoir la vérité.

Air : *Quand on parle de Lucifer.* n.° 634.

Mais ne me la déguisez pas !
Un juste courroux m'enflamme ;
Si vous voulez fuir le trépas,
Il faut découvrir votre ame ;

Ou bien, dans le sein, sans pitié, mon bras
Va vous enfoncer cette lame.

(*Il tire son épée.*)

TOUTES TROIS, *poussant un cri.*

Ah !

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, PIERROT, *arrêtant le bras de Frédéric, qui tient celui de Diane.*

PIERROT.

Arrêtez, seigneur! que voulez-vous faire ?

FRÉDÉRIC, *à Pierrot.*

Retire-toi.

Diane voulant se débarrasser des mains de son père, laisse tomber le portrait et la lettre de Sigismond, qu'elle avoit dans sa manche. Frédéric les ramassant.

Qu'est-ce que c'est que cela ? Voyons... (*Regardant le portrait*).... O dieux! voilà les traits du prince Sigismond... (*Il lit bas la letttre.*)

Pendant qu'il lit, Diane et Spinette, intriguées, causent ensemble, et Pierrot dit bas à cette dernière le couplet suivant.

PIERROT, *à Spinette.*

Air : *Tourelouririrette.* n.° 222.

Ma chère Spinette,
L'on nous a vendus !
Notre affaire est faite,
Nous voilà, tourelouririrette,

Nous voilà, lanladerirette,
Nous voilà perdus,

FRÉDÉRIC, *à Diane.*

Ah! Diane, dans quel précipice alliez-vous tomber!

(*Il remet son épée dans le fourreau.*)

PIERROT, *à part.*

Bon! Il prend bien la chose!

FRÉDÉRIC.

Air : *Quand Iris prend plaisir à boire.* n.° 345.

La pitié calme ma colère.
Ma fille, écoutez votre père.
Sigismond n'est qu'un imposteur.
Vous auriez dû fièrement l'éconduire.
Pour vous il n'a point dans le cœur
D'un mari la pudique ardeur,
Il ne vouloit (*bis*) que vous séduire.

PIERROT, *bas à Diane.*

Ne le tirez point d'erreur.

DIANE, *à son père.*

Non, seigneur, je ne puis croire le prince si perfide.

SPINETTE.

Ni moi non plus.

PIERROT.

Pour moi, je ne m'y fierois pas.

FRÉDÉRIC, *à Diane.*

Pierrot est un garçon sensé.

Air : *Bouchez, Naïades, vos fontaines.* n.° 78.

Hélas! que vous êtes crédule!
Perdez un espoir ridicule.

L'hymen du prince est arrêté
Avec une grande princesse.
C'est votre seule vanité
Qui vous répond de sa promesse.

PIERROT.

Air : *Si l'on menoit à la guerre.* n.° 82.

En fait d'amour les altesses
N'ont pas le cœur Paladin ;
Le plus souvent leurs promesses
S'en vont en eau de boudin.

FRÉDÉRIC.

Il pense juste.

DIANE.

Le prince cependant proteste bien de n'être jamais à Éléonore.

FRÉDÉRIC.

Bon !

Air : *Quand le péril est agréable.* n.° 2.

Elle épousera ce parjure.
Je vous le dis, vous le verrez;
Et vous, ma fille, vous n'aurez
Sigismond qu'en peinture.

PIERROT, *à Diane.*

Voilà ce qui vous arrivera.

FRÉDÉRIC.

Allez vous reposer, et me laissez songer au parti que je dois prendre dans une affaire si délicate.

PIERROT, *à part.*

Et moi, je cours avertir le prince de ce *qui-pro-quo.*

SCÈNE IX.

FRÉDÉRIC, *seul, après avoir rêvé.*

Air : *Depuis que j'ai vu Nanette.* n.° 551.

Hélas ! ce prince peut-être
Aime fort innocemment !
Informons le roi mon maître
De ce fol entêtement.
Je connois trop la distance
Qu'entre nous le ciel a mis,
Pour concevoir l'espérance
D'avoir pour gendre son fils.

(*Frédéric sort.*)

Le théâtre change à vue, et représente une salle du palais.

SCÈNE X.

LE ROI, *seul.*

Air : *Du cap de Bonne-Espérance.* n.° 9.

Je sens un désir extrême
De voir paroître à ma cour
La princesse de Bohême,
Que j'attends de jour en jour.
Elle est unique héritière
Des états du roi son père :
Sigismond sera, je crois,
Fort satisfait de mon choix.

SCÈNE XI.

LE ROI, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC.

Air : *Quand je tiens de ce jus d'octobre.* n.° 3.

Pour une affaire d'importance
Frédéric vient vous demander,
Seigneur, un moment d'audience ;
Daignerez-vous me l'accorder ?

LE ROI.

De quoi s'agit-il ?

FRÉDÉRIC.

Air : *Le vin a des charmes puissants.* n.° 292.

Seigneur, vous ne l'ignorez pas,
Je ne suis point resté tranquille,
Quand on attaquoit vos états...

LE ROI.

Point de circonstance inutile.

FRÉDÉRIC.

J'ai deux filles qui ne sont point encore mariées.

LE ROI.

Je vous entends. Vous voulez les pourvoir. Le bien vous manque. Je vous aiderai à les établir.

FRÉDÉRIC.

Vous me faites trop de grace ; mais ce n'est point cela qui m'amène. C'est votre seul intérêt. Le prince Sigismond aime Diane ma fille aînée, et veut l'épouser secrettement.

LE ROI.

Que m'apprenez-vous ?

FRÉDÉRIC.

Cette lettre qui m'est tombée entre les mains va vous en convaincre.

LE ROI, *après avoir lu la lettre.*

Frédéric, je suis charmé de votre zèle.

Air : *Quand on a prononcé ce malheureux oui.* n.° 215.

Je veux, pour prévenir ce secret hyménée,
De Diane aujourd'hui fixer la destinée ;
L'enlever à mon fils, lui donner pour mari
Le prince d'Assemberg, mon plus cher favori.

FRÉDÉRIC.

Ah! seigneur, que ne vous dois-je point?

LE ROI.

Ce n'est pas tout. Je me charge aussi du soin de marier votre cadette.

FRÉDÉRIC.

Quel excès de bonté ?

LE ROI.

Pour vous, en attendant que vous remplissiez près de moi un poste considérable, je vous ordonne de partir dès ce moment pour aller au-devant d'Éléonore.

FRÉDÉRIC.

Je vais vous obéir.

SCÈNE XII.

LE ROI, SIGISMOND.

LE ROI.

Air de *la besogne.* n.° 105.

Prince, je viens dans cet instant
De rendre Frédéric content :
Je viens de faire un mariage
Que vous approuverez, je gage.

SIGISMOND.

Quel est donc ce mariage, seigneur ?

LE ROI.

D'Assemberg va épouser Diane.

SIGISMOND.

Diane !

LE ROI.

Oui, Diane, la fille aînée de Frédéric.

SIGISMOND.

Je la connois. Elle est charmante. D'Assemberg est bien heureux.

LE ROI.

Son sort vous paroît donc digne d'envie ?

SIGISMOND.

Assurément.

LE ROI.

Je le crois aussi.

Air : *J'ai passé deux jours sans vous voir.* n.° 268.

Je suis bien sûr que ces époux
D'une union parfaite,
Vont goûter les fruits les plus doux.

SIGISMOND.

Pour moi, je le souhaite.

LE ROI.

Vous le souhaitez!

SIGISMOND.

Oui, vraiment.

LE ROI.

Vous parlez peu sincèrement.

SIGISMOND.

Pardonnez-moi.

LE ROI.

Vous dissimulez en vain. Frédéric m'a tout conté.

Air: *Faites boire à triple mesure.* n.° 277.

J'ai fait un choix qui vous honore;
Songez à changer de vainqueur.
C'est la princesse Eléonore
Qui doit posséder votre cœur.

SIGISMOND.

Mais, seigneur, la princesse de Bohême avoit été promise au prince de Russie, qui l'aimoit, et en étoit aimé.

LE ROI.

Je le sais.

SIGISMOND.

Air: *Les proverbes.* n.° 474.

Un cœur rempli d'une image chérie
A d'autres vœux mal-aisément répond.

LE ROI.

Elle oublîra le prince de Russie,
Quand elle aura vu Sigismond.

SCÈNE XIII.

SIGISMOND, *seul.*

Cette conquête me touche peu... Cependant je suis bien heureux que Frédéric ait pris le change.

Air : *Ne m'entendez-vous pas.* n.° 10.

Si Diane n'eût pas
Dissimulé, Sophie
M'alloit être ravie,
Et ce malheur, hélas !
Eût causé mon trépas.

SCÈNE XIV.

SIGISMOND, ARLEQUIN, *botté, et un fouet à la main.*

ARLEQUIN.

Hoé, hoé, hoé !

SIGISMOND, *à part.*

Seroit-ce là un courrier d'Éléonore ?

ARLEQUIN, *faisant claquer son fouet.*

Hoé, hoé, hoé !

SIGISMOND.

Holà, courrier ! D'où venez-vous ?

ARLEQUIN.

Je viens... Je viens... Vous êtes bien curieux.

SIGISMOND.

Sais-tu, l'ami, que tu parles à Sigismond ?

ARLEQUIN.

Vous êtes le prince Sigismond !

SIGISMOND.

Oui.

ARLEQUIN.

Eh ! c'est vous que je cherche !

SIGISMOND.

Qui es-tu ?

ARLEQUIN.

Air : *La mirtanplain.* n.° 315.

Je suis courrier de Pierrot.

SIGISMOND.

Que viens-tu me dire ?

ARLEQUIN.

D'un ingénieux complot,
La mirtanplain, lantirelarigot,
Je viens vous instruire. (*bis*)

SIGISMOND.

Parle.

ARLEQUIN.

Frédéric vient de partir pour aller au-devant de la princesse. Pendant qu'il est absent, Sophie, qu'on ne connoît point à la cour, a résolu de se rendre ici, et nous prétendons la faire passer pour la princesse Éléonore.

SIGISMOND, *étonné.*

Quel projet !

ARLEQUIN.

Pierrot, Spinette et dix autres domestiques, tant mâles que femelles, déguisés en Bohémiens,

composeront sa suite. J'ai pris les devants pour venir vous en avertir; et vous voyez en moi le courrier qui doit annoncer au roi la prochaine arrivée de la princesse. (*Il fait claquer son fouet.*) Hoé, hoé, hoé!

SIGISMOND.

Il y a là-dedans bien des difficultés.

ARLEQUIN.

Nous les avons prévues et levées.

SIGISMOND.

Mais...

ARLEQUIN.

Air : *Je vous le donne.* n.° 420.

Cet artifice
Doit avoir un heureux succès. } (*bis*)

SIGISMOND.

Mais, supposons qu'il réussisse,
Le Roi n'excusera jamais
Cet artifice.

ARLEQUIN.

Air : *Marche du prince d'Orange.* n.° 635.

Je demeure avec vous d'accord
Qu'il fera le diable d'abord.
Comme tout père,
Dans sa colère,
Comme tout père,
Il grondera,
Piaillera,
Pestera,
Jurera,
Frappera;
Puis son courroux s'apaisera.

SIGISMOND.

Air : *Ma pinte et ma mie, ô gué !* n.° 37.

Je sens qu'à vous seconder
L'amour me convie ;
Il s'agit de posséder
Ma chère Sophie.

ARLEQUIN.

Ho ! vous en viendrez à bout ;
Prince, il faut hazarder tout
Pour avoir sa mie,
O gué,
Pour avoir sa mie.

SIGISMOND.

Paix ! Le Roi vient. Songe à bien jouer ton rôle.

ARLEQUIN.

Allez, allez, je ne suis pas manchot.

SCÈNE XV.

SIGISMOND, ARLEQUIN, LE ROI.

ARLEQUIN.

Hoé, hoé, hoé !

SIGISMOND.

Seigneur, la princesse Éléonore sera ici dans un instant. Voici un courrier qu'elle vous envoye pour vous en avertir.

LE ROI.

Air : *Adieu, ma chère maîtresse.* n.° 505.

Quelle agréable nouvelle !

ARLEQUIN.

Il faut voir cette beauté.

LE ROI.

Et comment se porte-t-elle ?

ARLEQUIN.

Elle crève de santé.

LE ROI, *souriant.*

Ha ! ha ! ha !

SIGISMOND, *bas au Roi.*

Le courrier de la princesse n'est pas à jeun.

ARLEQUIN.

Dans l'impatience de vous embrasser, elle a laissé son gros bagage en chemin, et elle arrive accompagnée seulement de Pierrot et de...

SIGISMOND, *le poussant.*

L'étourdi !

LE ROI.

Qu'est-ce que c'est que ce Pierrot ?

SIGISMOND, *bas au Roi.*

Les vapeurs du vin.

ARLEQUIN, *se grattant l'oreille.*

Pierrot... C'est le... C'est sa dame d'honneur.

LE ROI.

Fort bien.

ARLEQUIN.

Ah ! la brave femme que ste madame Pierrot !

Air : *Amis, sans regretter Paris.* n.° 21.

Son entretien est tout charmant :
C'est une réjouie,
Qui divertit infiniment
La princesse Sophie.

SIGISMOND, *le poussant encore.*

Peste soit du butor !

LE ROI.

Qu'appelez-vous la princesse Sophie?

SIGISMOND, *bas au Roi.*

Fumées bachiques.

ARLEQUIN, *à part.*

Hai! (*Haut au Roi.*) Je ne vous dis pas la princesse Sophie, je vous dis la princesse et Sophie, qui est la suivante favorite d'Éléonore.

LE ROI.

Ha! bon! Paroît-elle un peu consolée d'avoir quitté le Roi son père?

ARLEQUIN.

Je vous en réponds.

Air : *Gué, gué, gué, larirette.* n.° 535.

Cette royale brunette,
Ne l'a pas fort regretté,
Lariré.
Pendant notre longue traite,
La belle a toujours chanté:
Lariré,
Flon, flon, flon, larirette!
Gué, gué, gué,
Lariré.

LE ROI, *à Sigismond.*

Prince, préparez-vous à la bien recevoir.

SIGISMOND.

Je n'épargnerai rien pour vous contenter là-dessus.

ARLEQUIN.

Tenez, la voici qui s'avance.

SCÈNE XVI.

LE ROI, SIGISMOND, ARLEQUIN, SOPHIE, PIERROT, *en dame du palais.* SPINETTE, MARCELLE, TROUPE DE BOHÉMIENS ET DE BOHÉMIENNES.

LE ROI, *à Sophie.*

Air : *Venez, belle divinité.* n.° 636.

Venez, adorable beauté !
Mon fils languit dans votre attente ;
Venez, ô princesse charmante,
Faire sa félicité !

SIGISMOND, *à Sophie.*

Déjà, belle Eléonore,
Je sens que mon cœur vous adore.

LE ROI, *à Sophie.*

Vous l'avez d'abord enchanté.

SOPHIE.

Air : *La ceinture.* n.° 110.

Sigismond, cet aveu m'est doux ;
Ce tendre sentiment me flatte.

SIGISMOND.

Avec moi le partagez-vous ?

SOPHIE.

Pouvez-vous trouver une ingrate ?

ARLEQUIN, *au roi.*

Nous vous amenons la fleur de la cour de Bohême.

PIERROT.

Air : *Perrette étant dessus l'herbette.* n.° 473.

De ma maîtresse appétissante
La bonne grace vous enchante,
Elle vous ravit tous les sens.
Ho ! jarni ! que je suis contente
De vous voir tous deux si contents !

LE ROI.

Nous ne pouvons l'être davantage.

PIERROT, *à Sigismond.*

Air : *Ah ! mon cher amant.* n.° 637.

Voyez ses beaux traits,
Son œil assassin, sa bouche vermeille,
Avec ce teint frais.
Ses agrémens sont ses moindres attraits.
Une aimable humeur,
Beaucoup de douceur,
Un fond de candeur
Et d'autres qualités la rendent sans pareille.
Cet objet charmant,
Nécessairement,
Devoit pour époux
Avoir un vivant comme vous.

LE ROI.

Voilà une gouvernante bien gaillarde.

ARLEQUIN.

Je vous l'avois bien dit, seigneur, madame Pierrot n'est pas une femme comme une autre.

PIERROT.

Air : *Turlurette, Turluron.* n.° 536.

C'est moi qui dès la bavette,
Ai pris soin de ce tendron ;
Moi, dont la vertu parfaite
N'a jamais fait le plongeon,

Fait le plongeon,
Turlurette,
Fait le plongeon,
Turluron.

LE ROI, *à Sophie.*

Mais, qu'est devenu Frédéric que j'ai envoyé au-devant de vous?

SOPHIE.

Nous n'avons vu personne.

PIERROT.

Il aura suivi le grand chemin, dont nous nous sommes détournés pour arriver plus tôt ici.

ARLEQUIN, *bas à Pierrot.*

Benè, benè.

LE ROI, *à Pierrot.*

Vous avez des lettres à me rendre.

PIERROT, *intrigué.*

Oui, seigneur, les voici...

(*Il se fouille par-tout.*)

Air : *Tuton, tuton, tutaine.* n.° 638.

Mais j'avois pourtant le paquet. (*bis*)
Je ne sais ce que j'en ai fait,
Et ma recherche est vaine.

(*A Arlequin.*)

Tutu,
Arlequin, l'as-tu?

ARLEQUIN.

Et tonton,
Hé, non, parbleu, non.

PIERROT.

Où diable est-il donc ?
Tutaine, tuton, tutaine.

(*Le prince paroît inquiet et peste.*)

ARLEQUIN.

Ho ! je sais où il est. Vous l'avez laissé dans votre gros bagage.

PIERROT.

Ah ! oui, oui, je m'en souviens.

(*Au roi.*)

Air : *Je suis un précepteur d'amour.* n.° 281.

Seigneur, vous voudrez bien, je crois,
Me pardonner ma négligence.

(*Montrant Sophie.*)

Songez qu'un si joli minois
Porte sa lettre de créance.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, SCARAMOUCHE.

SCARAMOUCHE.

Alegria, alegria !

LE ROI.

Qui est cet homme-là ?

SCARAMOUCHE.

Io son' corriero della principessa Eleonora.

LE ROI.

Comment donc ?

SCARAMOUCHE.

Je viens vous dire, signor, qu'elle est arrivée. Elle marche sur mes pas. (*Il se retire.*)

SIGISMOND, *à part.*

Justes dieux!

SOPHIE, *à part.*

O ciel!

ARLEQUIN, *à part.*

Hoïmé!

SPINETTE, *à part.*

Je suis morte!

PIERROT, *à part.*

Je suis enterré.

ARLEQUIN, *s'en allant.*

Sauvons-nous avant l'éclaircissement.

LE ROI, *les regardant tous.*

Air du *Menuet d'Hésione.* n.° 41.

Une autre princesse s'avance;
Vous en paroissez étonnés!
Parlez, que faut-il que je pense
De vous voir ainsi consternés?

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, FRÉDÉRIC, MÉLISSE, ROSETTE, ANGÉLIQUE, DEUX SUIVANTES DE MÉLISSE.

FRÉDÉRIC, *tenant par la main Mélisse.*

Seigneur, j'ai exécuté vos ordres. Voici la princesse que je vous amène.

SPINETTE, *présentant la dépêche du roi de Bohême.*

Air : *Je ne suis né ni roi ni prince.* n.° 36.

Permettez-moi de vous remettre,
Grand roi, la respectable lettre
De notre puissant souverain.

LE ROI.

Je reconnois son écriture.

(*A Sophie et sa suite.*)

Ah ! traîtres, l'on me met en main
Des preuves de votre imposture.

FRÉDÉRIC, *à part, apercevant Sophie.*

Que vois-je ! Sophie en ces lieux ! Pierrot déguisé en femme !

Air : *Pour passer doucement la vie.* n.° 59.

Ma vue est peut-être abusée.

(*Il passe du côté de Sophie.*)

LE ROI, *au Prince.*

Sigismond, vous ne dites mot !
Cette princesse supposée
Est-elle avec vous de complot ?

SIGISMOND.

Oui, je vous l'avoue.

LE ROI.

Air : *Le fameux Diogène.* n.° 11.

O prince téméraire !
Quoi ! vous avez pu faire
Ce coup audacieux ?

SIGISMOND.

Je n'ai de cette ruse
A donner pour excuse
Que l'ardeur de mes feux.

FRÉDÉRIC, *à Sophie.*

Comment? C'est toi, malheureuse!

LE ROI, *à Frédéric.*

Que dites-vous, Frédéric? Vous la connoissez?

FRÉDÉRIC.

Hélas! c'est ma fille.

LE ROI.

Quoi! Diane?

FRÉDÉRIC.

Non, c'est Sophie sa cadette. Diane m'a trompé en prenant sur elle la faute de sa coupable sœur.

Air: *Une faveur, Lisette.* n.° 569.

O ciel! quelle insolence!
Vouloir tromper son Roi!
Ce forfait qui l'offense
Va retomber sur moi.

LE ROI.

Eh! quoi! faut-il encore
Que, par cet attentat,
Aux yeux d'Éléonore
Mon fils paroisse ingrat!

MELISSE, *au Roi.*

Non, seigneur; la princesse Éléonore n'est pas témoin de ce qui se passe dans ces lieux.

LE ROI.

Expliquez-vous.

ROSETTE.

Air de *la besogne.* n.° 105.

Éléonore en ce moment
S'enfuit avec son cher amant.

(*Montrant Mélisse.*)

Et celle qui la représente
N'est comme moi qu'une suivante.

LE ROI.

Qu'entends-je !

ROSETTE.

Cet amant est le prince de Russie, à qui ma maîtresse avoit été promise. Il est venu, bien accompagné, nous arrêter sur la route. Il a enlevé Eléonore, qui a chargé Mélisse de venir ici sous son nom, pour donner le temps au prince de gagner ses états, avant qu'on puisse être informé en Bohême de cet enlèvement.

LE ROI.

Air : *Quand le péril est agréable.* n.° 2.

Ah ! que venez-vous de me dire !

ROSETTE.

Vous voyez notre bonne-foi.

MÉLISSE.

Je viens de remplir mon emploi ;
Seigneur, je me retire.

(*Elle s'en va avec sa suite.*)

SCÈNE XIX.

LE ROI, SIGISMOND, SOPHIE, FRÉDÉRIC, PIERROT, SPINETTE, MARCELLE.

FRÉDÉRIC, *au Roi.*

Seigneur, il faut châtier sévèrement ces coupables, et commencer par ce fripon de Pierrot, qui sans doute a conduit tout ceci.

PIERROT.

Voyez donc le grand mal d'avoir voulu faire sa fille princesse.

LE ROI.

Non, non, commençons par les deux amants.

SIGISMOND, *à genoux.*

Air : *Les triolets.* n.° 249.

Sur moi laissez tomber vos coups;
Mais ne prenez qu'une victime :
J'ai mérité votre courroux,
Sur moi laissez tomber vos coups.

SOPHIE.

De me punir, contentez-vous;
Moi seule j'ai commis le crime.

SIGISMOND.

Sur moi laissez tomber vos coups.

SOPHIE.

Ne prenez que moi pour victime.

FRÉDÉRIC, *au Roi.*

Air : *Je ne suis pas si diable.* n.° 8.

De ma fille Sophie,
Laissez-moi disposer;
Pareille effronterie
Ne se peut excuser :
Laissez à ma colère
Le soin de la punir;
Dans un cachot son père
Veut la tenir.

PIERROT.

La pauvre enfant !

LE ROI.

Air : *Bannissons d'ici l'humeur noire.* n.° 47.

Je lui garde un autre supplice ;

Ou plutôt en père trop bon,
Je consens que l'hymen l'unisse
Avec le prince Sigismond.

Sophie et Sigismond lui baisent chacun une main avec transport.

PIERROT.

Vivat! Nous voilà hors d'intrigue.

SPINETTE.

Je respire.

FRÉDÉRIC, *au Roi.*

Seigneur, vous avez trop de clémence.

PIERROT, *à Frédéric.*

Air : *De quoi vous plaignez-vous?* n.° 94.

De quoi vous plaignez-vous,
Mon maître, ne vous déplaise,
De quoi vous plaignez-vous?
N'ayez plus de courroux.
Vous devez être bien aise,
Le Roi nous pardonne à tous :
Puisque le Roi s'apaise,
De quoi vous plaignez-vous?

(*Aux danseurs.*)

Allons, mes amis Bohémiens et Bohémiennes qui avez partagé nos frayeurs, livrez-vous à la joie.

Air : *Toque mon tambourin, toque.* n.° 294.

Pour notre maîtresse
Formez un ballet,
Et chantez sans cesse
Son bonheur parfait :
Toque le tambourin, toque,
Toque le tambourinet!

SCÈNE XX et dernière.

TROUPE DE BOHÉMIENS ET DE BOHÉMIENNES, dansants et chantants.

Ils forment des danses, qui sont coupées par les deux airs suivants.

DIVERTISSEMENT.

Premier couplet.

UN BOHÉMIEN.

Air de *M. Gillier.* - nº 639.

L'hymen de ses nœuds charmants
N'eût pas uni nos amants,
Sans une supercherie.
Un peu de tromperie
Plaît aux amours;
Un peu de tricherie
Souvent est dans la vie
D'un grand secours.

Second couplet.

UNE BOHÉMIENNE.

Lorsqu'un obstacle fâcheux
Vient s'opposer à nos vœux,
Il faut payer de génie :
L'on doit à l'industrie
Avoir recours :
Un peu de tricherie
Souvent est dans la vie
D'un grand secours.

FIN.

LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION,

PROLOGUE

DE LA PIÈCE SUIVANTE,

Représenté à la foire Saint-Laurent en 1734.

PERSONNAGES.

APOLLON.

THALIE.

LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION.

L'IMPRESSION.

Troupe d'Auteurs et de Comédiens, suivants de la première Représentation.

Troupe d'Épiciers et de Beurrières, suivants de l'Impression.

La Scène est au Parnasse.

LA PREMIÈRE
REPRÉSENTATION.

Le Théâtre représente le Parnasse.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION,
L'IMPRESSION.

Elles entrent toutes deux à l'imitation des maîtres à danser et à chanter de l'opéra des Fêtes vénitiennes.

TOUTES DEUX, *ensemble.*

Ah! c'est vous qui l'emportez sur moi.

L'IMPRESSION.

Oui, madame la première Représentation, laissons là, s'il vous plaît, l'ironie. C'est moi qui l'emporte sur vous.

LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION.

Rayez cela de vos papiers, madame l'Impression. Je ne vois pas que la déesse de l'Imprimerie soit une divinité plus relevée que moi, qui préside à la première représentation des pièces dramatiques.

L'IMPRESSION.

Air du refrain : *Eh! ne vous estimez pas tant.* n.° 441.

Eh! ne vous zeste, zeste, zeste,
Eh! ne vous estimez pas tant!

LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION.

Ne vous estimez pas tant vous-même.

Air : *Ah ! que la paresseuse automne.* n.° 101.

Apollon a su par Thalie
Que nous nous disputons le pas ;
Dans un moment ce dieu, ma mie,
Va mettre fin à nos débats.

L'IMPRESSION.

J'attends avec impatience
Son équitable jugement,
Qui confondra votre espérance.

LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION.

Ou plutôt votre entêtement.

L'IMPRESSION.

Vous prenez plaisir à vous flatter.

LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION.

Air : *Tourelouribo.* n.° 112.

C'est que mon erreur m'est agréable.

L'IMPRESSION.

Ho! ho!
Tourelouribo !

LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION.

Apollon, ma tout-aimable,
Ho ! ho !
Tourelouribo !
Vous sera peu favorable.

(*Ensemble.*)

Ho ! ho!
Tourelouribo!

L'IMPRESSION.

Votre orgueil vous aveugle sur le peu d'importance de votre petite divinité.

LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION.

Votre vanité vous cache la bassesse de la vôtre.

Air : *On n'aime point dans nos forêts.* n.° 32.

Je crois qu'on me préférera
A la déesse des Brochures,
Des Almanachs, et *cætera.*

L'IMPRESSION.

Point d'invectives, point d'injures.
Tenons-nous-en au jugement
Qui se rendra dans un moment.

LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION.

Très-volontiers. Je vous coulerai à fond. Comptez là-dessus.

SCÈNE II.

LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION, L'IMPRESSION, THALIE.

THALIE.

Air : *La jeune Abbesse de ce lieu.* n.° 80.

Ne vous impatientez pas,
Mesdames, vous allez apprendre
Qui de vous doit avoir le pas;
Apollon ici va se rendre.
Sur ce point ce dieu doit décider,
Et toutes deux vous accorder.

LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION.

C'est ce que nous souhaitons avec ardeur.

THALIE.

Air : *Attendez-moi sous l'orme.* n.° 541.

Bientôt sur cette affaire
Vous aurez le cœur net.

L'IMPRESSION.

Notre juge est sévère,
Et c'est ce qui m'en plaît.

LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION.

Sans avoir la science
De percer l'avenir,
Je prévois la sentence
Qui doit intervenir.

L'IMPRESSION.

Vous avez bien de la pénétration!

THALIE.

Il ne tiendra pas à votre juge que vous ne soyez contentes l'une et l'autre; car il vous aime, et veut que vous viviez ensemble en bonne intelligence.

Air : *Belle chanoinesse.* n.° 428.

Pour moi, je souhaite
Dans ce jour heureux
Qu'Apollon comble vos vœux,
Que ce dieu vous mette
D'accord toutes deux.

Je le vois qui s'avance. Préparez-vous à soutenir vos intérêts.

SCÈNE III.

THALIE, L'IMPRESSION, LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION, APOLLON.

Air : *Si dans le mal qui me possède.* n.° 15.

Grand juge consul du Permesse,
Vous savez notre différend.
De grace, réglez notre rang
Par un arrêt plein de sagesse,
Par un arrêt définitif.
Tel que vous en rendez à l'*If* *.

---

* C'est un endroit du Luxembourg, où plusieurs beaux-esprits s'assemblent pour critiquer tous les ouvrages nouveaux.

(*Note de l'Auteur.*)

LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION ET L'IMPRESSION, *ensemble.*

Air : *Réveillez-vous.* n.° 12.

O blond Phœbus, daignez m'entendre.....

APOLLON.

Air : *Petite brunette aux yeux doux.* n.° 464.

L'une après l'autre parlez-moi,
J'aime une paisible audience.

(*A la première Représentation.*)

Vous, déité, dites pourquoi
Vous prétendez la préférence.

LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION.

C'est que je suis plus puissante que la déesse de l'Impression.

L'IMPRESSION.

Comment nous prouverez-vous cela ?

LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION.

Rien de plus facile. *Primò.*

Air: *Pour passer doucement la vie.* n.° 59.

De notoriété publique
Les spectacles me sont soumis ;
J'exerce un pouvoir despotique
Sur cinq théâtres à Paris.

L'IMPRESSION.

Et moi, j'y ai plus de cinquante imprimeries, où l'on imprime des ouvrages en vers et des ouvrages en prose.

LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION.

Et souvent des ouvrages qui ne sont ni prose ni vers. Fi donc ! Il n'y a point de comparaison à faire entre vous et moi.

Air du vaudeville du *Nouveau monde.* n.° 318.

Les grands auteurs et les petits
Sont tous à ma vue interdits ;
Les plus remplis de confiance
Sont troublés, sont saisis d'effroi,
Et s'éloignent souvent de moi
N'osant soutenir ma présence.

APOLLON.

Il est vrai qu'ils ont raison de vous craindre.

LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION.

Assurément.

Air : *Les Triolets.* n.° 249.

Quand je siffle ou quand j'applaudis,
Je fais le destin d'une pièce ;
J'en baisse ou j'en hausse le prix,
Quand je siffle ou quand j'applaudis.
Le public, sur ce que j'en dis,
La fuit, ou bien y met la presse :
Quand je siffle ou quand j'applaudis,
Je fais le destin d'une pièce.

THALIE.

Effectivement, ce que vous en dites fait quelquefois trop d'impression sur le public.

LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION.

Air : *Quand le péril est agréable.* n.° 2.

Quand il me plaît, la pièce brille,
Je la fais aller jusqu'aux cieux.

L'IMPRESSION.

Vous jetez de la poudre aux yeux,
Et moi je les dessille.

LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION.

Air : *Je ne suis né ni roi ni prince.* n.° 36.

Si je veux qu'elle réussisse,
Et que la salle retentisse
Du bruit des applaudissements,
J'ébranle tout l'hôtel comique

Par de furieux battements,
Et je fais taire la critique.

L'IMPRESSION.

Pas pour long-temps.

LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION.

S'il me prend envie de faire tomber la pièce,

Air : *A la façon de Barbari.* n.° 22.

J'ai vingt petits auteurs jaloux
De tout nouvel ouvrage,
Et grand nombre de jeunes foux
Fort amis du tapage;
Nous faisons un grand carillon,
La faridondaine, la faridondon,
Nous applaudissons à l'envi,
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

L'IMPRESSION, *d'un air railleur.*

Le beau pouvoir!

LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION.

Plus beau que le vôtre.

Air : *Je vais toujours le même train.* n.° 483.

Quand je suis de mauvaise humeur,
Je bats des mains d'un air moqueur,
J'approuve tout d'un ton railleur,
J'inspire la terreur.
Je répands sur tout ma fureur :
Quelle rumeur! quelle clameur!
Je siffle avec l'auteur
Jusqu'au meilleur acteur;
Je n'épargne pas le souffleur,
Je siffle même le moucheur.

APOLLON.

Air : *Quand je vous ai donné mon cœur.* n.° 494.

Mais souvent vous recevez donc
Avec impolitesse

Un ouvrage plein de raison,
Une fort bonne pièce ?
Vous la sifflez injustement.

LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION.

Cela m'arrive rarement.

Depuis l'*Avare*, le *Misanthrope*, et le *Grondeur* *, je n'ai guère maltraité de bonnes pièces. Demandez plutôt à l'Impression.

(*A l'Impression.*)

Air : *Voulez-vous savoir qui des deux ?* n.° 13.

Quand un auteur que j'ai sifflé,
S'en va chez vous tout essoufflé
Mettre sa pièce sous la presse,
Avouez-nous de bonne-foi
Que cet auteur n'est pas, déesse,
Plus content de vous que de moi.

L'IMPRESSION.

J'en conviens.

THALIE.

Air : *Ca n'va guère.* n.° 308.

Il est donc vrai, ma chère,
Que de ces pièces-là, a, a, a,
La vente d'ordinaire
Se fait cahin-caha, a, a, a ?

L'IMPRESSION.

Hélas !
Ça n'va guère !
Hélas !
Ça n'va pas !

Mais vous devez avouer aussi, madame la première Représentation, que je vous prends souvent en défaut.

---

* Ces trois pièces ne réussirent point à leur première représentation. (*Note de l'Auteur.*)

LA PREMIÈRE RÉPRÉSENTATION.

Qu'appelez-vous en défaut ?

L'IMPRESSION.

Air : *Bouchez, Naïades, vos fontaines.* n.° 78.

Nous avons vu plus d'un ouvrage
Honoré de votre suffrage
Briller au faubourg Saint-Germain
Pendant six semaines entières,
Puis sortir de mon magasin
Pour aller droit chez les beurrières.

LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION.

Oh ! j'en demeure d'accord. Hé ! que m'importe ?

L'IMPRESSION.

Air : *Comm'vlà qu'est fait.* n.° 640.

Lorsqu'on lit une tragédie,
Après l'avoir avec fureur
Pendant près de deux mois suivie,
On voit bien alors son erreur :
Que de mauvais vers ! quelle fable !
Dit le lecteur mal satisfait.
Quelle conduite pitoyable !
Il s'écrie à chaque feuillet :
Comm'vlà qu'est fait !
Comm'vlà qu'est fait !

LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION.

Hé bien, que prétendez-vous conclure de là ? J'exerce le pouvoir que Jupiter m'a donné sur les spectacles.

Air : *Les proverbes.* n.° 474.

Ne tirez donc aucune conséquence,
Et gardez-vous de me reprocher rien ;
Car j'aime autant employer ma puissance
A faire le mal que le bien.

THALIE.

Tant-pis ! Je doute fort que Jupiter approuve votre conduite.

Air : *Le fameux Diogène.* n.° 11.

Vous abusez, mignonne,
Du pouvoir qu'il vous donne.

APOLLON.

Oui, Thalie a raison.
Vous blessez votre gloire.
Si vous m'en voulez croire,
N'applaudissez qu'au bon.

LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION.

Quoi ? vous voulez que je me borne à n'approuver que de bonnes choses ? Que je renonce au plaisir de troubler l'esprit des spectateurs, et de les empêcher de se servir de leur raison ?

THALIE.

Sans doute, vous en serez plus estimable.

LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION.

Air : *J'ai fait souvent résonner ma musette.* n.° 62.

C'est demander que je vous sacrifie
De tous mes droits, déesse, le plus doux.

THALIE.

Par Apollon, ainsi que par Thalie,
Ce sacrifice est attendu de vous.

APOLLON.

Air : *Que de bourgeois viennent à l'aventure.* n.° 457.

Loin de siffler un excellent ouvrage,
Pour l'appuyer, mettez tout en usage ;
Mais
Refusez votre suffrage
A tout ouvrage mauvais.

THALIE.

Oui; car votre approbation prévient en faveur d'une pièce méprisable.

LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION.

Air : *J'entends déjà le bruit des armes.* n.° 43.

Hébien, je veux, par déf'rence
Pour Thalie et pour Apollon,
Ne me servir de ma puissance
Que pour favoriser le bon,
Et que pour fronder d'importance
Les pièces vides de raison.

THALIE.

Hé! c'est ce que nous vous demandons. Quand il paroîtra, par exemple, sur la scène françoise une comédie sans intrigue, sans nœud et sans dénouement......

LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION.

Crac; autant de sifflé.

THALIE.

N'épargnez pas non plus celles où l'on fait pleurer, au-lieu de faire rire. Aussi-bien tout le Parnasse en est-il scandalisé.

LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION.

Point de quartier pour ces poëmes-là.

Air : *Ah! que Colin l'autre jour me fit rire.* n.° 435.

Et si je vois de la métaphysique,
Je m'écrîrai d'une voix ironique :
La belle pièce que voilà!
Ha, ha, ha, ha, ha, ha, ha!
Ha, ha, ha, ha, ha!

APOLLON.

Air : *Je ne suis né ni roi ni prince.* n.° 36.

Ne traitez pas mieux, je vous prie,
Celles où l'on personnifie
Jusqu'aux êtres inanimés.
Tous ces ouvrages équivoques,
Quoique d'épigrammes semés,
Doivent passer pour des breloques.

LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION.

Je ne les souffrirai plus sur le théâtre françois; il faut laisser cela à ces pauvres diables d'Italiens et de Forains pour vivoter.

THALIE, *à la première Représentation.*

Si vous faites ce que vous dites, vous aurez le pas sur l'Impression.

APOLLON.

Sans difficulté.

L'IMPRESSION.

Je n'en murmurerai point.

Air : *Quand on a prononcé ce malheureux oui.* n.° 215.

Oui, vous l'emporterez sur moi de haute lutte,
Et vous terminerez enfin notre dispute,
Si de vos jugements les spectateurs charmés
Dans leurs préventions par moi sont confirmés.

LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION.

Nous serons désormais toujours d'accord; nous y avons grand intérêt.

APOLLON.

Oui, vraiment; vous ne pouvez être trop étroitement unies.

LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION, *présentant la main à l'Impression.*

Cela étant, touchez là, madame l'Impression; je me sens déjà de l'amitié pour vous : que je vous embrasse! (*Elles s'embrassent.*)

Air : *Oui-dà, ma commère, oui.* n.° 124.

Voulez-vous m'aimer aussi ?

L'IMPRESSION.

Oui-dà, ma commère, oui.

LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION.

Il y va de notre gloire...

L'IMPRESSION.

Vraiment, ma commère, voire,
Vraiment, ma commère, oui.

LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION, *à l'Impression.*

Appelons nos suivants; qu'ils viennent se réjouir ici, par des danses, de notre sincèreunion.

THALIE.

Hé! qui sont-ils, vos suivants?

LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION.

Les comédiens et les auteurs dramatiques.

APOLLON, *à l'Impression.*

Et les vôtres?

L'IMPRESSION.

Les épiciers et les beurrières.

LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION.

Air: *Dindandon.* n.° 107.

Accourez, histrions romains,
Italiens, et vous forains!
Venez tous,
Auteurs tragiques, comiques,
Vîte assemblez-vous!

L'IMPRESSION.

Et vous, mes pratiques,
Venez célébrer des nœuds si doux.

SCÈNE IV et dernière.

LES PRÉCÉDENTS, TROUPE D'AUTEURS ET DE COMÉDIENS, TROUPE D'ÉPICIERS ET DE BEURRIÈRES.

Deux comédiens, deux auteurs, deux épiciers et deux beurrières forment des danses, qui sont coupées par les deux couplets suivants.

Premier couplet.

Air de *M. Gillier.* n.° 646.

UN ÉPICIER.

Auteur, trop fier de vos ouvrages,
Qui vous flattez que votre nom
Passera jusqu'aux derniers âges,
Je ris de votre illusion.
Sortez de votre erreur extrême :
Présumez moins de vos écrits ;
Craignez qu'avant votre mort même
Vous ne tombiez dans le mépris.

Second couplet.

Air de *M. Gillier.* n.° 647.

UNE BEURRIÈRE.

Pour nous cent auteurs à Paris
Sans cesse enfantent des écrits
Sur toutes sortes de matières.
Poëtes, orateurs, apprenez vos destins :
Vous passerez un jour presque tous par les mains
Des épiciers et des beurrières.

FIN DU PROLOGUE.

LES MARIAGES
DE CANADA,

PIÈCE EN UN ACTE,

Représentée à la foire Saint-Laurent en 1734.

PERSONNAGES.

DAMIS, amant de Lucile.
CLITANDRE.
LE CHEVALIER.
Madame BOURDON, directrice.
LUCILE, amante de Damis.
CLARISSE, maîtresse du chevalier.
COLOMBINE.
MEZZETIN, époux de Colombine.
BONIFACE, portier de madame Bourdon.
UN NOTAIRE.

La Scène est à Québec.

LES MARIAGES DE CANADA.

Le Théâtre représente la ville de Québec. On voit dans le fond un grand hôtel dont la mer bat les murs, et des maisons dans les aîles.

SCÈNE PREMIÈRE.

DAMIS, MEZZETIN.

MEZZETIN.

Air : *Voulez-vous savoir qui des deux?* n.° 13.

MALGRÉ tous les périls divers,
Que l'on peut courir sur les mers,
Par une divine assistance
De tout accident préservés,
Enfin dans la nouvelle France
Nous voici tous deux arrivés.

DAMIS.

Air du *Cap de Bonne-Espérance.* n.° 9.

Tu sais bien ce qui m'amène
A Québec, cher Mezzetin :
De mon amoureuse peine
Je viens y chercher la fin.

Mais, hélas! sur ce rivage,
Triste fruit de mon voyage!
Je crains de trouver un sort
Plus malheureux que la mort.

MEZZETIN.

Je suis votre valet. Il n'y a point de plus grand malheur que celui de mourir.

DAMIS.

Si tu étois dans la situation violente où je me vois....

MEZZETIN.

Air : *Nos plaisirs seront peu durables.* n.° 445.

Devenez, monsieur, plus tranquille.
Dans ces lieux vous allez revoir
Aujourd'hui l'aimable Lucile;
Flattez-vous de ce doux espoir.

DAMIS.

Quand Lucile seroit à Québec, qui m'assurera qu'on ne l'a point encore mariée?

MEZZETIN.

C'est ce que nous saurons bientôt. Adressons-nous à quelque domestique de cette grande maison, où sont logées les personnes que l'on envoye de France en Canada.

DAMIS.

J'en vois un à la porte.

MEZZETIN.

Il faut lui parler.

SCÈNE II.

DAMIS, MEZZETIN, BONIFACE.

MEZZETIN, *à Boniface.*

Air : *Faites boire à triple mesure.* n.° 277.

N'êtes-vous point par aventure
De cet hôtel un officier ?
A votre grassette encolure
Je vous en crois le cuisinier.

BONIFACE, *sur le ton du derniers vers.*

Non, je n'en suis que le portier.

Mon nom est Boniface.

DAMIS.

N'est-ce pas chez vous que demeurent les personnes qui arrivent de Paris?

BONIFACE.

Oui.

Air : *Un jour dans un plein repos.* n.° 522.

Toute fille de Paris,
Ou laide ou jolie,
Qu'on amène en ce pays,
Pour la Colonie,
On la fait loger céans;
Et puis, sans perdre de temps,
On vous la,
Talera, lera,
Lera, tala, talera lala,
On vous la marie.

MEZZETIN.

Au premier venu sans doute ?

BONIFACE.

Non pas, s'il vous plaît. C'est à celui que veut

lui donner madame Bourdon, la directrice de cet hôtel.

DAMIS.

Air : *Amis, sans regretter Paris*, n.° 21.

Si cette madame Bourdon
Fait d'heureux mariages,
Je crois qu'elle fait pour un bon
Mille mauvais ménages.

BONIFACE.

Oh! que non! diable! c'est une femme d'un grand discernement.

Air : *C'est à boire qu'il nous faut.* n.° 385.

A la laide, à la gentille
Elle trouve leur ballot :
Qu'elle envisage une fille,
Ho!
La bonne dame aussitôt
Sait le drille, drille, drille,
Sait le drille qu'il lui faut.

DAMIS.

Elle est donc bien pénétrante cette madame Bourdon?

BONIFACE.

Cela n'est pas concevable.

Air : *Comme un coucou que l'amour presse.* n.° 27.

En regardant une mignonne,
Elle sait s'il faut lui donner
Un épouseur qui la bâtonne,
Ou qui s'en laisse bâtonner.

MEZZETIN.

Quelle connoisseuse!

DAMIS.

Mais, monsieur Boniface,

Air : *Pour passer doucement la vie.* n.° 59.

Parmi ces filles malheureuses
Que l'on envoye en Canada,
On en peut voir de vertueuses.

BONIFACE.

J'en ai vu peu de celles-là.

MEZZETIN.

Il y en a pourtant. A telles enseignes que nous venons ici en réclamer une, et une fille de Paris encore.

DAMIS.

Air : *O reguingué! ô lonlanla.* n.° 4.

C'est une fille qui n'a pas
Moins de sagesse que d'appas.

BONIFACE.

D'où vient qu'elle est dans ces climats ?

MEZZETIN.

La pauvre fille ! Son voyage
D'une belle-mère est l'ouvrage.

BONIFACE.

Les méchantes femmes que les belles-mères ! Il y en a qui sont capables de tout. Comment appelez-vous votre innocente Parisienne ?

DAMIS.

Lucile.

Air : *J'entends déjà le bruit des armes.* n.° 43.

De cette dame infortunée
Le déplorable sort est tel,
Que j'ai grand' peur que l'hyménée
N'ait, dans ce redoutable hôtel,
Déjà lié sa destinée
Au sort d'un indigne mortel.

BONIFACE.

Et c'est apparemment ce que vous souhaitez de savoir ?

DAMIS.

Oui, monsieur Boniface. Je vous prie de vous en informer.

Air : *Pour faire honneur à la noce.* n.° 50.

Tirez-moi d'inquiétude ;
Que je vous doive mon repos.
Vous savez que de tous les maux
Le plus grand est l'incertitude.
Tirez-moi d'inquiétude :
Que je vous doive mon repos.

BONIFACE, *froidement.*

Volontiers.

MEZZETIN.

Faites ce plaisir, de grace, à monsieur Damis.

BONIFACE.

Oui-dà, je ferai ce que je pourrai pour le contenter.

DAMIS, *lui présentant une bourse.*

Ne rejetez pas ma prière.

BONIFACE.

Je ne rejette rien.

Air : *Le vin a des charmes puissants.* n.° 292.

Monsieur, je trouve en vérité
Vos manières trop engageantes :
J'aurois grand tort de mon côté
De n'en avoir pas d'obligeantes.

Je vais tout-à-l'heure découvrir ce qu'est devenue votre Lucile ; et il y aura bien du malheur, si je n'y puis réussir.

DAMIS.

Vous me rendrez la vie.

BONIFACE.

Air : *Vive Michel Nostradamus.* n.° 90.

Je vous en promets des nouvelles ;
Comptez sûr ce que je vous dis.
J'en vais demander au commis
Qui tient registre de nos belles.
Attendez un moment ici,
De tout vous serez éclairci.

(*Boniface s'en va.*)

SCÈNE III.

DAMIS, MEZZETIN.

DAMIS, *déclamant.*

Dans quel état cruel Boniface me laisse !
Que je crains son retour !

MEZZETIN, *déclamant à son exemple.*

Seigneur, point de foiblesse.
Il vous faut préparer à tout événement.

Air : *Quand on a prononcé ce malheureux oui.* n.° 215.

Je veux qu'en pareil cas un amant s'évertue.
Si Boniface dit que Lucile est pourvue,
Au-lieu d'en concevoir une sotte douleur,
Il faut en philosophe apprendre ce malheur.

SCÈNE IV.

DAMIS, MEZZETIN, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *chantant et dansant.*

Ton relon ton ton,
Tontaine la tontaine ;

Ton relon ton ton,
Tontaine la tonton.

DAMIS, *à part.*

Ho! ho! quel homme est-ce que j'aperçois?

LE CHEVALIER, *à part.*

Qui sont ces gens-ci? Il me semble que je les connois.

MEZZETIN.

Air: *Attendez-moi sous l'orme.* n.° 541.

Ah! que vois-je paroître!
Quel est cet homme-là?
Je crois le reconnoître;
Oui; ma foi, le voilà.
C'est ce fils de libraire,
Qui, quoique roturier,
Prend d'un air mousquetaire
Le nom de Chevalier.

DAMIS.

Justement, je me le remets. C'est un original.

MEZZETIN.

Qui n'est pas sans copie.

LE CHEVALIER, *après avoir envisagé Damis et son valet.*

Je ne me trompe point. C'est Damis. C'est Mezzetin. (*Ils s'embrassent.*)

MEZZETIN.

Air: *O turlutaine!* n.° 643.

Bon jour, mon beau capitaine!
De vous revoir je suis ravi
Si loin des bords de la Seine,
O turlutaine!
Le chevalier Morcri!
Turlutu tantaleri.

LE CHEVALIER.

Par quel hazard vous trouvez-vous à Québec? Pour moi, si j'en ai fait le voyage,

Air : *Belle brune, belle brune.* n.° 139.

C'est mon père, (*bis*)
Qui, dans sa mauvaise humeur,
Malgré moi, me l'a fait faire.

MEZZETIN.

Le bon père!
Le bon père!

LE CHEVALIER.

Oui; mais je me suis bien vengé de sa tyrannie... (*Il rit de toute sa force.*)

DAMIS.

Comment cela?

LE CHEVALIER.

La veille de mon départ de Paris je me glissai la nuit dans sa bibliothèque, où je fis un désordre effroyable.

Air : *Sens-dessus-dessous.* n.° 176.

Les plus célèbres écrivains, (*bis*)
Ma foi, passèrent par mes mains. (*bis*)

MEZZETIN.

Je vois bien de quelle manière,
Sens-dessus-dessous,
Sens-devant-derrière,
Vous mîtes les volumes tous
Sens-devant-derrière
Sens-dessus-dessous.

LE CHEVALIER.

Ho! vous n'y êtes pas. J'ôtai de chaque tome vingt ou trente feuilles, sans respect pour aucun

auteur ancien ou moderne, profane ou sacré. Je couvris le plancher de leurs dépouilles.

DAMIS.

Quelle vengeance!

MEZZETIN.

Malepeste!

LE CHEVALIER.

Air des *Trembleurs*. n.° 17.

Sans façon je fis main-basse
Sur Denis d'Halicarnasse,
Sur Plutarque, sur le Tasse;
Je les mis tous en lambeaux.

DAMIS.

Qu'avez-vous fait? quel ravage!

MEZZETIN.

Ah! quel horrible carnage!

LE CHEVALIER.

Je mutilai dans ma rage
Cent auteurs vieux et nouveaux.

MEZZETIN.

Ventrebleu!

LE CHEVALIER.

Air : *J'ai fait souvent résonner ma musette*. n.° 62.

Je déchirai Cléopâtre et Clélie,
Je n'épargnai pas même le Sethos;
Et dans l'excès de ma juste furie
Du grand Cyrus je troublai le repos.

MEZZETIN.

Quel dommage!

DAMIS.

Air de *la besogne*. n.° 105.

Ceux dont vous n'avez seulement
Oté que l'avertissement,

Ils n'ont reçu, je vous assure,
Qu'une très-légère blessure.

MEZZETIN.

Non, ma foi; ils en sont quittes à bon marché.

LE CHEVALIER.

Air : *Le fameux Diogène.* n.° 11.

Orateurs et poëtes,
Voyageurs, interprètes,
Savants commentateurs,
Tous les dictionnaires,
Et même les grammaires
Ont senti mes fureurs.

MEZZETIN.

Quel enragé !

LE CHEVALIER.

Air : *Je ne suis né ni roi ni prince.* n.° 36.

Ravi d'avoir dans ma colère
Joué ce beau tour à mon père,
Avant l'aurore je partis.
Ainsi mes mains autoricides
En une nuit de son logis
Firent un hôtel d'invalides.

(*Il se remet à rire.*)

Je ne puis m'empêcher de rire quand je songe aux grimaces que mon père a dû faire après mon départ, en considérant les blessés.

MEZZETIN.

Et en calculant ce qu'il lui en coûtera pour leur guérison.

DAMIS.

Mais, Chevalier, pourquoi votre père vous a-t-il éloigné de lui si désagréablement ?

LE CHEVALIER.

Air : *Quitte ta houlette.* n.° 429.

J'aimois une fille
Fort sage et fort gentille,
J'aimois une fille
Du faubourg St.-Germain.
J'étois fidèle
A cette belle,
J'allois chez elle
Soir et matin :
Je voulois l'épouser enfin.

DAMIS.

Air : *Que je regrette mon amant.* n.° 648.

Mais cette personne avoit donc
Une humeur bien réjouissante ?

LE CHEVALIER.

Et de l'esprit comme un démon.
Avec cette folle amusante
Un jour me sembloit un moment.

MEZZETIN.

C'étoit donc un ravissement.

LE CHEVALIER.

Je me proposois d'en faire ma femme ; mais...

DAMIS.

Mais le papa n'y voulut pas consenir, apparemment ?

LE CHEVALIER.

Il fit plus. Le cruel me défendit de fréquenter Clarice. C'est le nom de ma princesse.

MEZZETIN.

Vous ne laissâtes pas de continuer à la voir malgré sa défense ?

LE CHEVALIER.

Belle demande !

DAMIS.

Votre père perdit patience.

LE CHEVALIER.

Vous y voilà. Et pour me séparer de Clarice, il m'a brusquement envoyé dans ce pays-ci.

MEZZETIN.

Il y a des pères bien malins.

LE CHEVALIER.

Tout ce que je crains, c'est que Clarice est une orpheline sans bien et sans appui.

Air : *Ahi, ahi, ahi! Jeannette.* n.° 279.

Mon père la gâtera
Dans l'esprit de la police.
Il est bien homme à cela ;
Car je connois sa malice.

MEZZETIN.

Ahi, ahi, ahi ! Clarice,
Clarice, ahi, ahi, ahi !

LE CHEVALIER.

A cela près, je me console d'être hors de Paris. Je suis bien aise de voir le monde. Les voyages font bien les jeunes gens.

MEZZETIN.

Et particulièrement les Parisiens.

DAMIS.

Chevalier, je vous conseille de faire tous vos efforts pour oublier Clarice.

LE CHEVALIER.

C'est mon dessein.

MEZZETIN.

Vous en viendrez à bout.

LE CHEVALIER.

Je n'en désespère pas.

MEZZETIN.

Je vous en réponds.

Air : *Voyelles modernes*. n.° 407.

Les enfants de familles
Sont envoyés ici, i, i, i,
Pour oublier les filles.
L'eau de Mississipi, i, i, i,
En fait perdre la mémoire :
C'est un fleuve d'oubli

LE CHEVALIER.

Biribi,
J'en veux boire !
J'en veux boire !

Pour bannir plus facilement Clarice de mon souvenir, je me suis déterminé à prendre pour femme une fille que madame Bourdon me destine.

DAMIS.

C'est fort bien fait.

LE CHEVALIER.

Je ne l'ai pas vue ; mais c'est un joli sujet, à ce que m'a dit la directrice.

Air : *Changement pique l'appétit*. n.° 508.

C'est une fille appétissante,
Qui danse, qui saute et qui chante
D'une manière qui ravit.

MEZZETIN.

Changement pique l'appétit.

LE CHEVALIER.

Jusqu'au revoir, messieurs.

Air : *Quand le péril est agréable.* n.° 2.

Je vais prier la directrice
De vouloir hâter cet hymen.
Je crois qu'un tendron de sa main
Vaudra bien ma Clarice.

DAMIS.

Je n'en doute nullement.

LE CHEVALIER.

Je me sens par avance de l'amour pour ce tendron.

(*Il s'en va en dansant et en chantant.*)

Fin de l'air : *Turlurette, turluron.* n.° 536.

Pour ce tendron,
Turlurette,
Pour ce tendron,
Turluron.

SCÈNE V.

DAMIS, MEZZETIN.

DAMIS.

Air : *Baise-moi donc, me disoit Blaise.* n.° 454.

Si nous jugeons sur l'étiquette,
Je crois (*bis*) Clarice une coquette,
Qui devroit être dans ces lieux.

LE CHEVALIER.

Oui, vraiment, ce beau domicile
A Clarice conviendroit mieux
Mille fois qu'à votre Lucile.

SCÈNE VI.

DAMIS, MEZZETIN, BONIFACE.

DAMIS.

Ah ! voici M. Boniface.

Air : *Adieu, paniers, vendanges sont faites.* n.° 164.

Hé bien ! dites-nous si vous êtes
Du sort de Lucile éclairci ?

BONIFACE.

Vous arrivez trop tard ici :
Adieu, paniers, vendanges sont faites.

MEZZETIN.

Ouf !

DAMIS.

O ciel !

BONIFACE.

Air : *L'autre nuit j'aperçus en songe.* n.° 166.

Voici ce que je viens d'apprendre :
Lucile, m'a dit le commis,
Est venue ici de Paris
Avec un appelé Clitandre.
Ils disent qu'ils sont sous les lois
Du Dieu d'hymen depuis six mois.

DAMIS, *étonné.*

Mezzetin !

MEZZETIN.

Monsieur !

DAMIS.

Lucile, mariée depuis six mois ! Il n'y a pas d'apparence à cela.

MEZZETIN.

Avec un homme que nous ne connoissons point! Il y a de l'impossibilité là-dedans.

DAMIS.

Air du vaudeville du *Nouveau Monde.* n.° 318.

Cette Lucile n'est donc pas
Celle dont nous suivons les pas.

MEZZETIN.

Ce ne sauroit être la nôtre.

DAMIS.

Ma Lucile a trop de candeur,
Pour avoir trompé mon ardeur.

MEZZETIN.

Encore une fois c'est une autre.

DAMIS.

J'en suis persuadé. Cependant je serois curieux de voir cette Lucile qui se dit femme de Clitandre.

BONIFACE.

Je l'ai vue un moment. Le commis me l'a montrée, comme elle passoit avec son mari.

DAMIS.

Air : *Tes beaux yeux, ma Nicole.* n.° 66.

Puisque vous l'avez vue,
Dépeignez-nous-la donc.

BONIFACE.

Elle est grande, menue,
Et droite comme un jonc :
Elle est toute charmante,
Elle a les traits mignons,
Une gorge naissante,
Deux yeux des plus fripons.

MEZZETIN, *à Damis.*

Monsieur, voilà une Lucile qui ressemble diablement à la vôtre.

DAMIS.

D'accord ; mais je suis sûr que ce n'est pas elle.

MEZZETIN.

Je le crois comme vous ; mais...

Air : *Le cabaret est mon réduit.* n.° 216.

Pour un moment dépouillons-nous
De tout préjugé l'un et l'autre.
Peut-être, que savez-vous,
Cette Lucile est la nôtre.
Cette Lucile est...
Cette Lucile est...
Cette Lucile est la nôtre.

DAMIS.

Je gagerois bien que non. Monsieur Boniface, procurez-moi le plaisir de voir un instant cette dame.

BONIFACE.

Ne vous éloignez pas d'ici. Je contenterai votre curiosité, sitôt que j'en trouverai l'occasion.

(*Damis et Mezzetin s'en vont.*)

SCÈNE VII.

BONIFACE, *seul.*

Est-ce qu'il y auroit effectivement ici une autre Lucile que celle qui se dit femme de Clitandre? Je ne le crois pas.

Air : *Tant que nous y sommes.* n.°. 243.

Il n'en est aucune
Dans cette maison ;
Ou s'il s'en trouve quelqu'une,
Elle a donc changé de nom.

Mais voici celle que j'ai vue. Courons en avertir Damis.

SCÈNE VIII.

LUCILE, CLITANDRE.

CLITANDRE.

Air : *On n'aime point dans nos forêts.* n.° 32.

En nous disant unis tous deux
Par les liens du mariage,
Nous évitons le sort affreux
Qui fait l'infaillible partage
Des François par force amenés
Dans ces climats infortunés.

LUCILE.

Air : *L'autre jour dessous un ormeau.* n.° 570.

Nous avons tous deux le bonheur,
Par cette fable,
D'avoir paré la rigueur,
L'éternelle douleur,
Le désespoir, l'horreur
D'un hymen effroyable ;
D'accord : mais je suis, hélas!
Dans un autre embarras !

CLITANDRE.

Dans quel embarras ?

LUCILE, *d'un air embarrassé.*

Je crains...

CLITANDRE.

Hé quoi ?

Air : *Ton humeur est, Catherine.* n.° 144.

Que votre bouche s'explique.

LUCILE.

Vous passant pour mon époux,
Il faudra, par politique,
Que je demeure avec vous.
J'en frémis, lorsque j'y pense.

CLITANDRE.

Votre crainte, en vérité,
Lucile, fait une offense
A ma générosité.

Je suis honnête homme. Ne craignez pas que j'abuse jamais de la situation fâcheuse où vous êtes réduite.

Air : *Le démon malicieux et fin.* n.° 326.

Vous avez de quoi tout enflammer,
On ne peut vous voir sans vous aimer ;
Mais soyez cependant sans alarmes.
Malgré les dons que vous ont fait les cieux,
Mon respect sans cesse sur vos charmes
S'efforcera de me fermer les yeux.

LUCILE.

Air : *Oh ! que si : oh ! que nenni !* n.° 314.

En vain vous parlez ainsi ;
De troubler mon repos, Clitandre,
Vous ne pourrez vous défendre.

CLITANDRE.

Ho ! que si !

LUCILE.

C'est promettre, téméraire,
Plus que vous ne sauriez faire.

CLITANDRE.

Ho ! que nenni !

Air : *Quand je tiens de ce jus d'octobre.* n.° 3.

D'une amitié pure et parfaite
Goûtant avec vous la douceur,
Je vivrai dans notre retraite
Comme un bon frère avec sa sœur.

LUCILE.

Air : *Je le crois bien ; je n'en crois rien.* n.° 450.

Près d'une fille de mon âge
Qu'un garçon soit quelque temps sage,
Je le crois bien ;
Mais qu'il puisse avoir la constance
De garder toujours le silence,
Je n'en crois rien.

SCÈNE IX.

LUCILE, CLITANDRE, DAMIS, MEZZETIN, BONIFACE.

BONIFACE, *montrant Lucile à Damis.*

Tenez, regardez. Est-ce là votre Lucile ?

DAMIS.

Air du *Menuet de M. de Grandval.* n.° 7.

Oui, juste ciel ! C'est elle-même !

LUCILE, *apercevant Damis.*

Ah ! quel objet s'offre à mes yeux !
Damis ! ma surprise est extrême !
Damis, vous êtes dans ces lieux !

DAMIS.

Air : *Je me ris de qui fait le brave.* n.° 81.

Ah ! Lucile, ingrate, traîtresse,
Vous avez donc trompé mes feux !
Quand vous écoutiez ma tendresse,
Quoi ? j'avois un rival heureux !

Ah ! Lucile, ingrate, traîtresse,
Vous avez donc trompé mes feux !

LUCILE.

Air : *Pourquoi n'avoir pas le cœur tendre?* n.° 247.

Vous me condamnez sans m'entendre.

DAMIS.

L'hymen vous tient sous sa loi
Depuis six mois avec Clitandre.

LUCILE.

Non, non, non, je vous garde ma foi.

DAMIS.

Seroit-il possible?

LUCILE.

Air du *pouvoir.* n.° 16.

Clitandre n'est point mon époux,
Damis, détrompez-vous. (*bis*)

DAMIS.

Comment ? je serois dans l'erreur !
O grands dieux ! quel bonheur !

LUCILE.

Je suis venue ici de Paris avec Clitandre, qui comme moi a été injustement envoyé en Canada. Nous nous sommes fait une mutuelle confidence de nos affaires; et nous avons jugé à-propos de nous dire mariés ensemble. Sans ce mensonge favorable,

Air : *Qu'on apporte bouteille.* n.° 20.

Pour vous j'étois perdue ;
Et madame Bourdon
Peut-être m'eût déjà pourvue
De quelque époux de sa façon.

Mais le ciel m'a du-moins sauvée de ce malheur.

DAMIS.

Jugez de ma joie par la vôtre.

Air : *Vous brillez seule en ces retraites.* n.° 253.

Je suis venu dans ces retraites
Plus que jamais épris de vos appas.
Damis ne se plaît qu'où vous êtes,
Et par-tout il suivra vos pas.

Sitôt que j'ai su l'injustice de vos parents, à votre égard, j'ai vendu à Paris tous mes effets, pour venir vous épouser en Canada, et passer mes jours avec vous dans une agréable habitation que je suis en état d'acheter.

Air : *Viens, charmante Annette.* n.° 493.

C'est dans cet asile,
Ma chère Lucile,
Que mille plaisirs
Combleront vos désirs.

LUCILE.

Que cette promesse
Flatte ma tendresse !
A ce lieu charmant
Rendons-nous promptement.

CLITANDRE.

Air : *Ma raison s'en va beau train.* n.° 165.

De votre époux il faut donc
Que j'abandonne le nom ?

DAMIS, *à Clitandre.*

Oui, je suis jaloux
De ce nom si doux ;
Cédez-le-moi, Clitandre.

CLITANDRE.

Damis, il n'appartient qu'à vous :
C'est à vous de le prendre,
Loula,
C'est à vous de le prendre.

Voilà Lucile hors d'affaire; mais je ne le suis pas encore, moi. Quand madame Bourdon saura que je ne suis point marié, elle voudra que je le sois. Heureusement, je connois le secrétaire du gouverneur. Je vais le trouver. Je crois qu'il voudra bien entrer dans mes intérêts.

LUCILE.

N'en doutez pas; et il aura du-moins le crédit de vous préserver du malheur de recevoir une belle des mains de la directrice.

DAMIS.

Oh! qu'oui!

CLITANDRE.

Air du vaudeville des *Fêtes du Cours*. n.° 427.

J'aime mieux sur mon ame
Rester toujours garçon,
Que d'avoir une femme
Marquée à son poinçon.
Si jamais je faisois un pareil mariage,
J'aurois peu d'agrément,
Vraiment;
On n'en a même pas,
Hélas!
Dans le meilleur ménage.

SCÈNE X.

LUCILE, DAMIS, MEZZETIN.

LUCILE.

Air : *Quand on a prononcé ce malheureux oui.* n.° 215.

Pour nous qui souhaitons que l'hymen nous unisse,
Allons sans différer chercher la directrice.

DAMIS.

Contons-lui nos amours, et la pressons tous deux
D'achever dès ce jour le bonheur de nos feux.

(*Lucile et Damis sortent.*)

SCÈNE XI.

MEZZETIN, *seul, rêvant.*

Les voilà qui vont se marier. Le ciel en soit loué ! Je meurs d'envie d'en faire autant.... Mais doucement, monsieur Mezzetin, vous oubliez que vous avez une femme à Paris.

Air : *Perrette étant dessus l'herbette.* n.° 473.

Ah ! morbleu ! cela me chagrine !
Je suis l'époux de Colombine ;
Mais personne ici ne le sait.
D'ailleurs, d'un garçon j'ai la mine.
Sur ma foi, risquons le paquet.

Pourquoi non ? Je ne reverrai jamais mon épouse, trop de mers nous séparent. Rien ne doit m'arrêter. Au reste,

Air : *Je ne suis né ni roi ni prince.* n.° 36.

Je crois que cette bonne dame
Mérite un mari polygame.
Ma foi, de notre éloignement
Je jurerois que la volage,
De son côté dans ce moment,
Fait à-peu-près le même usage.

(*Il s'en va.*)

Le fond du théâtre s'ouvre, et représente une salle en forme de temple. On voit comme dans

une chaire de régent, un notaire bizarrement vêtu, qui écrit sur un registre, et madame Bourdon habillée d'une manière modeste.

SCÈNE XII.

MADAME BOURDON, LUCILE, DAMIS, LE NOTAIRE.

MADAME BOURDON, *à Damis.*

Air : *Ma pinte et ma mie, ô gué!* n.° 37.

Pour Lucile, enfin, monsieur,
L'amour vous enflamme.

DAMIS.

Pour elle une vive ardeur
Dévore mon ame.
Daignez faire mon bonheur.

MADAME BOURDON.

Vous voulez donc de bon cœur
La prendre pour femme,
O gué!
La prendre pour femme?

DAMIS.

Air : *Allons, gai!* n.° 28.

C'est ma plus chère envie.

MADAME BOURDON, *à Damis.*

Votre main.

DAMIS, *la donnant.*

La voilà.

MADAME BOURDON, *à Lucile.*

Et la vôtre, ma mie,

LUCILE, *la donnant.*

La voici.

MADAME BOURDON, *la mettant dans celle de Damis.*

Touchez là.
Allons gai,
D'un air gai, etc.

Air : *Ah! que j'étois insensée.* n.° 548.

Allez, votre affaire est faite;
Enfans, vous pouvez sortir
De cet hôtel, et partir
Tous deux pour vôtre retraite.
Vous êtes, tendres époux,
Unis des nœuds les plus doux.

DAMIS.

Air : *Bergères de Maintenon.* n.° 337.

Madame, adieu. Je vais avec Lucile
Dans un séjour agréable et tranquille.

MADAME BOURDON.

Mais aimez-vous toujours dans votre asile.

Air : *Ce sont les amours qui font les beaux jours.* n.° 446.

D'un amour sincère
Sans cesse enflammés,
Soyez animés
Du soin de vous plaire.
Ce sont les amours
Qui font les beaux jours.

(Damis et Lucile saluent madame Bourdon, et se retirent.)

SCÈNE XIII.

MADAME BOURDON, MEZZETIN.

MADAME BOURDON.

Air : *Dondaine, dondaine.* n.° 39.

Mais, que me veut dire ce gros garçon ? *(bis)*

MEZZETIN, *saluant madame Bourdon.*

Salut à madame Bourbon,
Dondaine, dondaine.

MADAME BOURDON.

Apprends-moi sans façon
Ce qui t'amène.

MEZZETIN.

Air : *Voyelles anciennes.* n.° 293.

Pendant que vous êtes en train
D'apparier, ma bonne dame,
Je veux aussi de votre main
Avoir, s'il vous plaît, une femme,
Faites-moi cette grâce-là ;
Je me sens une forte envi, i i i i i i e
De demeurer en Canada,
Pour renforcer la coloni i i i i i i e.

MADAME BOURDON.

Oui-dà, mon ami, il faut te satisfaire, puisque tu es de si bonne volonté. Mais quel talent as-tu pour subsister ici; car tu n'es pas riche apparemment ?

MEZZETIN.

Air : *Je suis la fleur des garçons du village.* n.° 160.

J'ai pour tout bien deux bons bras en partage;
Je bêcherai, je piocherai :
Pour faire aller rondement mon ménage
Jour et nuit je travaillerai.

MADAME BOURDON.

Cela suffira.

Air : *Hé! non, non, non! je n'en veux pas davantage.* n.° 537.

Avoir le cœur à l'ouvrage,
C'est tout ce qu'il faut ici.

MEZZETIN.

J'entends bien le jardinage,
Et le labourage aussi.
Pour vivre en ce lieu sauvage
Faut-il que j'en sache plus long?

MADAME BOURDON.

Hé, non, non, non,
Il n'en faut pas davantage.

Comment vous appelez-vous?

MEZZETIN.

Mezzetin.

MADAME BOURDON, *au notaire.*

Ecrivez ce nom, monsieur Griffon.

MEZZETIN, *à madame Bourdon.*

Air : *Je ne suis né ni roi ni prince.* n.° 36.

Oui; mais donnez-moi, je vous prie,
Pour ragoûter ma seigneurie,
Quelque minois qui soit mignon,
Une fille de riche taille;
En un mot, madame Bourdon,
Distinguez-moi de la canaille.

MADAME BOURDON.

Cela est juste. Tu me parois mériter cette distinction.

Air : *Commèr' j'ai un bon mari.* n.° 449.

Je vais à mon magasin (*bis*)
Moi-même chercher du fin,
Une fille de mise :
Je vais t'amener enfin,
De bonne marchandise.

(*Elle rentre.*)

SCÈNE XIV.

MEZZETIN, *seul.*

Air : *Amis, sans regretter Paris.* n.° 21.

Que cette madame Bourdon
A l'humeur obligeante !
De sa main j'attends un trognon
D'une beauté charmante.

Cela m'est *hoc.*

Air : *Allons voir.* n.° 418.

Je vais voir, je vais voir, je vais voir
Dans un moment ma future ;
Je vais voir, je vais voir, je vais voir
Quell'mine elle peut avoir.

Ha ! la voici.

Fin de l'air : *J'entends le moulin taqueter.* n.° 649.

Ah ! déja je sens, tique, tique, taque,
Oui, je sens mon cœur taqueter.

SCÈNE XV.

MEZZETIN, MADAME BOURDON, COLOMBINE, *voilée.*

MADAME BOURDON.

Air : *Vous avez bien de la bonté.* n.° 319.

Tiens, je t'amène, mon poulet,
Une aimable poulette.

MEZZETIN.

De prime abord son air me plaît.
La drôlesse est bien faite.

MADAME BOURDON.

Tu serois par trop dégoûté
Si tu ne trouvois cette fille
Toute gentille.

MEZZETIN.

Madame, en vérité,
Vous avez bien de la bonté.

MADAME BOURDON.

Je vous crois tous deux bien assortis.

MEZZETIN.

Ah! pour cela oui.

Air : *Un certain je ne sais qu'est-ce.* n.° 340.

Par la jarni! plus je la voi,
Plus elle m'intéresse!
Je frémis déjà de tendresse;
A sa vue, en dépit de moi,
Je sens un certain je ne sais qu'est-ce,
Je sens un certain je ne sais quoi.

MADAME BOURDON.

Çà, donnez-vous la main... Découvrez-vous, mademoiselle, vous êtes mariée.

(*Colombine ôte son voile.*)

MEZZETIN, *reconnoissant sa femme.*

Hoïmé!

MADAME BOURDON.

Air : *Diablezot.* n.° 285.

Vois-tu ce petit air mutin.

MEZZETIN.

Ha! ventrebleu; c'est Colombine!

MADAME BOURDON.

Mais qu'as-tu donc, cher Mezzetin?
Tu me parois faire la mine.

Rends grace au ciel de ton destin.
Cette fille a de quoi te plaire,
Il vient de t'écheoir un bon lot,
Te voilà bien en ménagère.

MEZZETIN.

Diablezot!

MADAME BOURDON.

Mais qu'avez-vous donc tous deux ? Vous changez de visage l'un et l'autre ?

COLOMBINE.

Air du *Menuet de M. Grandval.* n.° 7.

Ah ! C'est donc toi, vilain ivrogne !

MADAME BOURDON.

Le compliment me paroît doux.

MEZZETIN.

C'est vous, madame la carogne !

MADAME BOURDON.

Ce sont sans doute deux époux.

COLOMBINE.

Air des *fraises.* n.° 73.

Qui croyoit en Canada
Trouver ce misérable?

MEZZETIN, *la menaçant.*

Sans madame que voilà...

COLOMBINE.

Je voudrois ce coquin-là
Au diable, au diable, au diable.

MEZZETIN.

Je le crois. Je juge de vous par moi-même.

MADAME BOURDON.

Air : *Quand Iris prend plaisir à boire.* n.° 345.

Laissez là ces paroles vives,
Ces fureurs et ces invectives;
Parlez-vous d'un air plus poli.

(*A Colombine.*)

Même dessein vous tenoit en cervelle,
Vous vouliez un nouveau mari,
Et le drôle vouloit aussi
Prendre aujourd'hui (*bis*) femme nouvelle.

Vous n'avez rien à vous reprocher. Croyez-moi, mes amis, faites de nécessité vertu. Reconciliez-vous de bonne-foi.

MEZZETIN.

J'y consens.

MAMAME BOURDON, *à Colombine.*

Et vous?

COLOMBINE, *d'un air froid.*

Je ne m'y oppose pas; mais...

MEZZETIN, *d'un air brusque.*

Quoi! mais?.. Il n'y a rien encore de fait.

COLOMBINE, *à madame Bourdon.*

Air : *Hé! mariez-vous donc?* n.° 597.

Vous voulez que je me remette
Avec cette tête mal faite,
Pleine de souris et de rats?

MEZZETIN.

Ne vous remettez pas.

COLOMBINE.

Malgré pourtant ma répugnance,
Je veux enfin, par complaisance,
Me raccommoder tout de bon.

MEZZETIN.

Raccommodons-nous donc?

MADAME BOURDON.

Embrassez-vous tous deux sans rancune.

MEZZETIN.

Soit. Je ne veux plus me ressouvenir du passé.

COLOMBINE.

Ni moi non plus.

MEZZETIN, *à Colombine.*

Air : *J'entends déjà le bruit des armes.* n.° 43.

Faisons la paix, ma Colombine.

COLOMBINE.

Tu viens d'apaiser mon courroux.

MEZZETIN.

Tu rallumes mes feux, coquine.

COLOMBINE.

Je reviens à toi, cher époux ;
Puisque la fortune s'obstine
A nous rejoindre malgré nous.

SCÈNE XVI.

MADAME BOURDON, MEZZETIN, COLOMBINE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Air : *Pierr' Bagnolet.* n.° 57.

Vous m'avez promis une femme,
Sans délai livrez-la-moi donc.
Vous m'avez assuré, madame,
Que c'est un objet tout mignon,
Un beau tendron,
Un blond chignon.
Vous m'avez promis une femme,
Sans délai livrez-la-moi donc.

MADAME BOURDON.

Air : *Je suis un précepteur d'amour.* n.° 281.

A servir votre empressement,
Chevalier, je suis toute prête;
Vous allez voir dans un moment
L'objet dont je vous ai fait fête.

Attendez ici. Je suis à vous dans un instant.

(*Elle rentre.*)

SCÈNE XVII.

LE CHEVALIER, MEZZETIN, COLOMBINE.

MEZZETIN.

Air : *Talalerire.* n.° 77.

Elle va remplir votre attente;
C'est sur quoi vous devez compter.

LE CHEVALIER.

D'avoir une épouse charmante
Je crois que je puis me flatter.

MEZZETIN.

En la voyant vous allez dire :
Talaleri, talaleri, talalerire.

LE CHEVALIER.

J'ai un pressentiment que je vais voir une belle personne.

MEZZETIN.

J'en suis persuadé. Oh ! madame Bourdon sert bien les jolis hommes..(*Lui montrant Colombine*).. Par exemple...

Air : *J'ai bien la plus sobre femme.* n°. 574.

Cette belle est mon partage.

LE CHEVALIER.

Tu dois en être content.
Oui, ventrebleu ! ce visage
Me paroît tout ragoûtant.
Avec femme si jolie
Un garçon de ton humeur
Va faire à la colonie,
J'en suis sûr, beaucoup d'honneur.

SCÈNE XVIII.

LE CHEVALIER, MEZZETIN, COLOMBINE, MADAME BOURDON, CLARICE, *voilée*.

MEZZETIN.

Vous serez aussi-bien partagé que moi.

LE CHEVALIER.

Je le souhaite.

MEZZETIN, *lui montrant Clarice*.

Je vous en réponds. Tenez, regardez.

Air : *Ha ! vous avez bon aire*. n.° 645.

Voyez cette pouponne.

LE CHEVALIER.

La gentille personne !
Tudieu ! qu'elle est mignonne !
Quelle grace elle a !

(*A Clarice.*)

Plus on vous considère,
Plus vous plaisez, ma chère.
Ha ! vous avez bon aire !

CLARICE.

Vous m'aimez déja !

LE CHEVALIER.

Air : *Ma belle diguedon.* n.° 330.

Vous avez un port de reine,
Belle diguedig', diguedon, dondaine.
Je rends grace à madame Bourdon,
Ma belle diguedig', ma belle diguedon,
Du tendron qu'elle m'amène,
Belle diguedig', diguedon, dondaine.

MADAME BOURDON.

Air : *Je ne vous ai vu qu'un seul petit moment.* n.° 451.

Vous applaudissez, chevalier, à mon choix
Vos yeux sont satisfaits, je le vois.

LE CHEVALIER, *considérant Clarice.*

Quelle vive allure!
L'aimable figure!
Parbleu, je m'enflamme à la voir seulement,
Et je me sens tout je ne sais comment.

MADAME BOURDON.

Air : *Le cabaret est mon réduit.* n.° 216.

Déjà vous en êtes épris?

LE CHEVALIER.

Oui, déjà je lui rends les armes.

MADAME BOURDON.

Vraiment, ce sera bien pis,
Quand vous verrez tous ses charmes,
Quand vous verrez tous (*ter*) ses charmes.

LE CHEVALIER.

Vous irritez l'envie que j'ai de les voir.

MADAME BOURDON.

Je vais vous contenter.

Elle prend les mains de Clarice et du chevalier, en disant à la dame :

Air : *La mirtanplain.* n.° 315.

Pour époux ce jouvenceau
A vous se présente ;
Je vous joins d'un nœud si beau.

CLARICE, *ôtant son voile.*

La mirtanplain, lantirelarigot.
J'en suis bien contente.

LE CHEVALIER.

Air : *N'y a pas d'mal à ça.* n.° 271.

Ma chère Clarice,
Hé quoi ! vous voilà.
Ciel ! quelle injustice !
Vous en Canada !

MEZZETIN.

N'y a pas d'mal à ça,
N'y a pas d'mal à ça.

LE CHEVALIER.

Air : *Ha ! qui vous a, qui vous a, qui vous a.* n.° 543.

Vous Clarice, dans ces lieux !
Hélas ! ce triste voyage
De mon père furieux
Ne seroit-il point l'ouvrage ?
Ha ! qui vous a, qui vous a, qui vous a,
Qui vous a donc fait cet outrage ?

CLARICE.

Oui, c'est le papa Moreri, dont vous n'avez pas moins que moi sujet de vous plaindre.

Air : *Tu croyois en aimant Colette.* n.° 24.

Mais le dieu puissant de Cythère,
L'appui des amants malheureux,
Pour nous venger de notre père
Nous a rejoints ici tous deux.

LE CHEVALIER.

Mon père est assez puni.

Air : *Je vous avois cru belle.* n.° 560.

Pardonnez-lui, Clarice,
Son injuste rigueur.
Perdons le souvenir de sa malice,
Puisqu'elle fait enfin notre bonheur.

Ne nous occupons ici que de notre tendresse.

CLARICE.

Ne songeons qu'à nous aimer.

Air : *Ha ! Phylis, je vous aimerai tant.* n.° 653.

C'est un emploi fort amusant,
Cher époux, je vous aimerai tant !

LE CHEVALIER.

Et moi, je vous paîrai comptant :
Je vous vois, je vous ai, je vous aimerai tant,

(*Ensemble.*)

Cher époux, } Je vous vois, je vous aime,
Clarice }
Ah ! je vous ai, je vous aimerai tant !

MADAME BOURDON.

Ho çà, mes amis, apprenez votre destination. Il vous est ordonné de vous établir sur les bords du fleuve Saint-Laurent avec ceux qui ont été mariés dans cette maison depuis trois jours. Partez tous ensemble. Vous trouverez près du rivage, le vaisseau qui doit vous porter au canton où vous ferez votre demeure.

Air : *Tout le long de la rivière.* n.° 484.

Vîte qu'on s'assemble.
Adieu, mes enfants ;
Allez tous ensemble
Joyeux et contens
Tout le long de la rivière,

Laire,
Lonlanla,
Tout le long de la rivière,
Ah! qu'il fait bon là !

SCÈNE XIX et dernière.

MEZZETIN, COLOMBINE, LE CHEVALIER, CLARICE, TROUPE D'HOMMES ET DE FEMMES mariés.

On danse, et la danse est coupée par ces deux couplets.

MEZZETIN.

Air de *M. Gillier.* n.° 650.

Éloignons-nous gaîment du port;
S'affliger est une foiblesse :
Mes amis, allons sans tristesse
Où nous appelle notre sort.
Par toute la terre habitable,
Lorsque l'on a l'esprit joyeux,
On est toujours moins misérable,
Si l'on ne sauroit être heureux.

COLOMBINE.

Air de *M. Gillier.* n.° 651.

N'appréhendons pas des hurons
Les farouches visages :
Ou nous les apprivoiserons,
Par nos plus doux usages;
Ou, plus heureux, nous deviendrons
Peut-être aussi sauvages.

On reprend la danse, et l'on chante le vaudeville.

VAUDEVILLE.

Premier couplet.

MEZZETIN.

Air de *M. Gillier.* n.° 652.

Dans un désert, où la nature
Ne fourniroit pour nourriture
Que de l'eau claire et du pain,
Un amant avec sa maîtresse
Oublîroit le genre humain :
Contentement passe richesse.

Second couplet.

COLOMBINE.

Nous aurons dans notre chaumière
Une liberté toute entière;
Dans nos bois le long du jour,
Ne respirant que la tendresse,
Nous pourrons faire l'amour :
Contentement passe richesse.

Troisième couplet.

UN ÉPOUX.

Là, soutenant avec constance
Une supportable indigence,
Suivis des ris et des jeux,
Nous nous divertirons sans cesse;
Est-il des jours plus heureux?
Contentement passe richesse.

Quatrième couplet.

UN AUTRE ÉPOUX.

Dans une honorable famille,
J'ai vu marier une fille

A certain riche barbon.
L'épouse eût péri de tristesse,
Sans le secours d'un Gascon :
Contentement passe richesse.

Cinquième couplet.

UNE FEMME.

Certaine fille, dans l'attente
D'héritier, vivoit chez sa tante :
La tante étoit un dragon.
La nièce a de cette diablesse
Abandonné la maison :
Contentement passe richesse.

Sixième couplet.

MEZZETIN, *au public.*

L'auteur, messieurs, voudroit vous plaire ;
Sensible à la gloire, il préfère
Votre estime à votre argent.
Pour lui quel sujet d'allégresse,
Si le public sort content !
Contentement passe richesse.

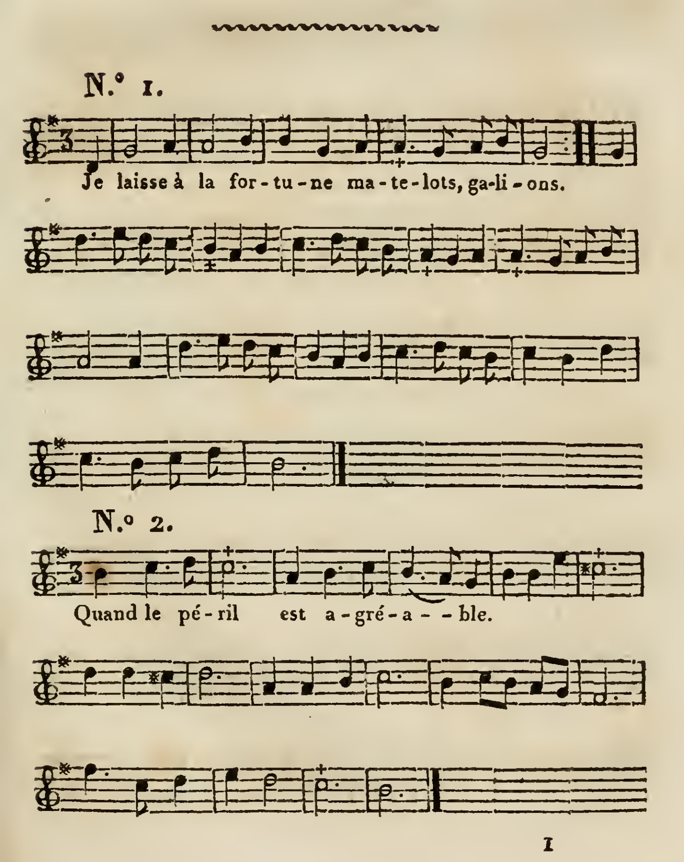
FIN.

AIRS NOTÉS

DU QUATRIÈME VOLUME

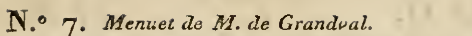
DU THÉATRE DE LA FOIRE.

N.° 1.



N.° 3.


Quand je tiens de ce jus d'oc-tobre.
N.° 4.
O re-guin-gué, ô lon lan la.
N.° 5.
Pier-rot se plaint que sa fem-me.
N.° 6.
Gri-maudin.



N.° 7. *Menuet de M. de Grandval.*

N.° 8.

Je

ne suis pas si dia - ble que je suis noir.

N.° 9.

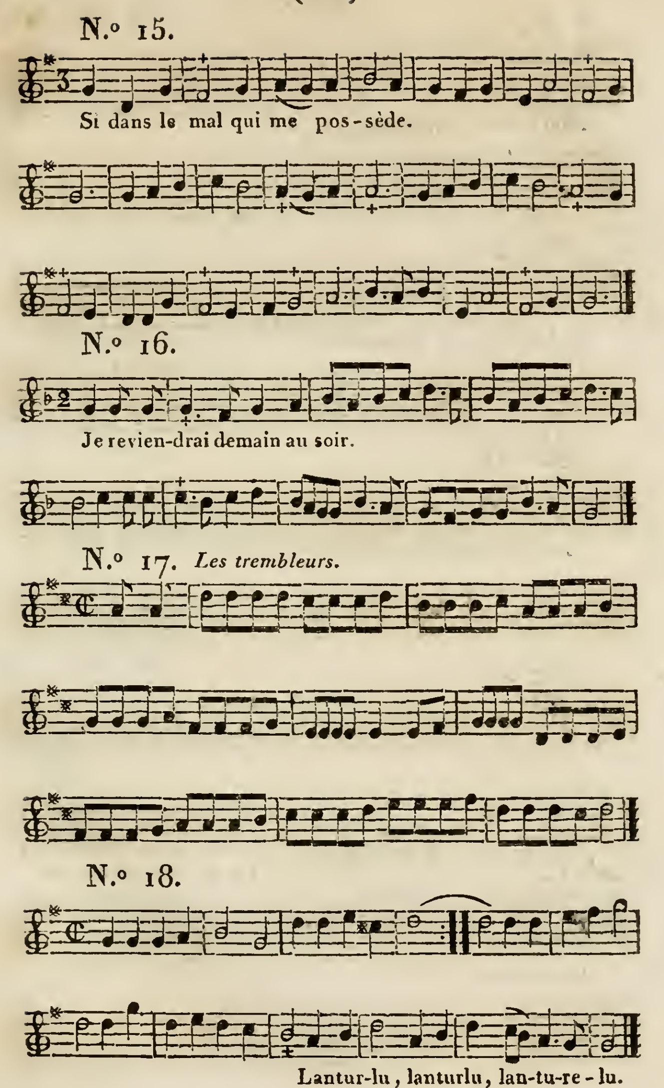
Du cap de Bon - ne-Espé - ran-ce.

N.° 10.

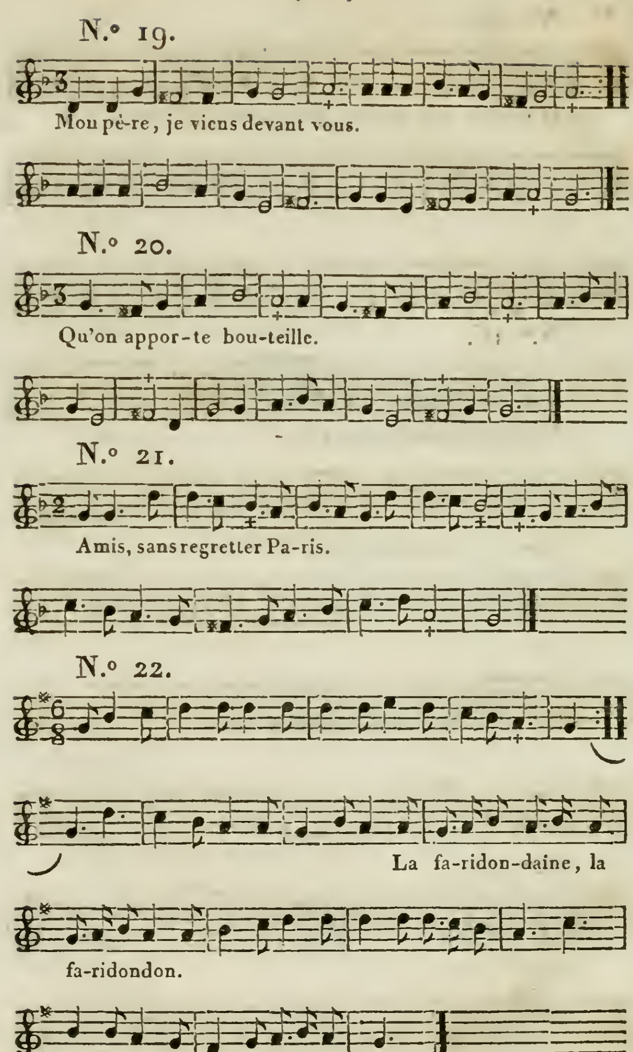
Ne m'entendez-vous pas.

N.° 11.


Le fameux Diogè-ne.
N.° 12.
Réveillez-vous, bel-le endor-mi-e.
N.° 13.
Voulez-vous savoir qui des deux.
N.° 14.
Dans no-tre vil - la - ge.


N.o 15.
Si dans le mal qui me pos-sède.
N.o 16.
Je revien-drai demain au soir.
N.o 17. Les trembleurs.
N.o 18.
Lantur-lu, lanturlu, lan-tu-re - lu.

N.° 19.


Mon pé-re, je viens devant vous.
N.° 20.
Qu'on appor-te bou-teille.
N.° 21.
Amis, sans regretter Pa-ris.
N.° 22.
La fa-ridon-daine, la
fa-ridondon.



N.° 23.

Laire la, lai-re, lan lai-re.

N.° 24.

Tu croyois, en ai-mant Co-let-te.

N.° 25.

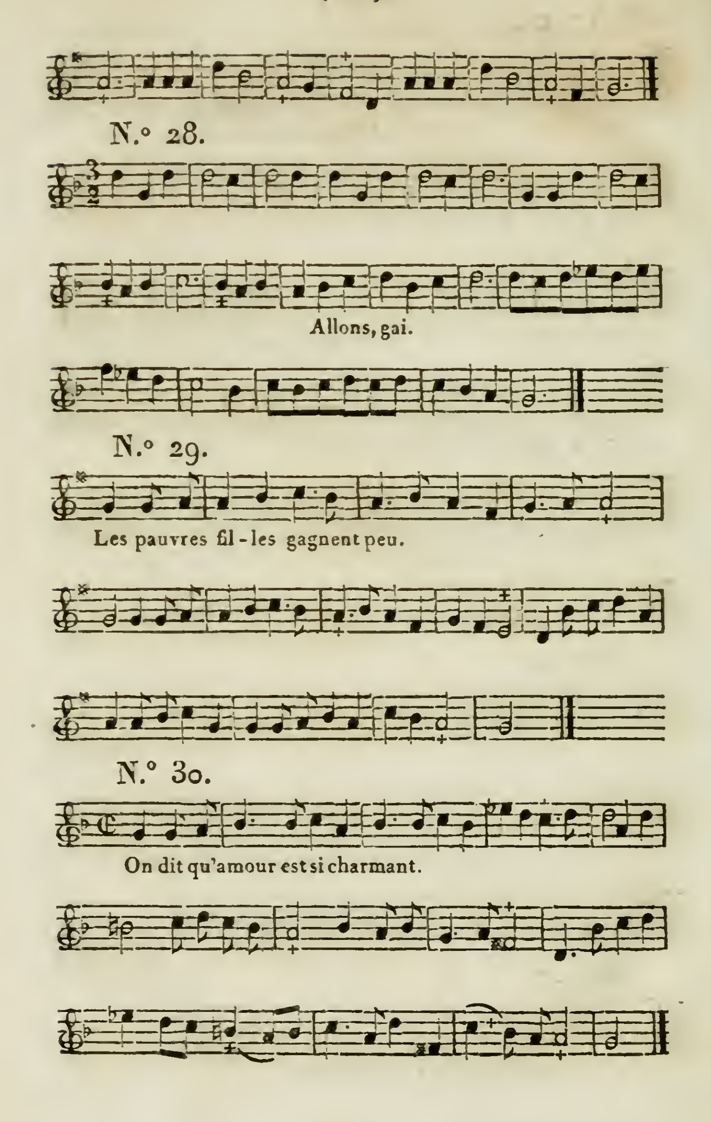
Quel plai-sir de voir Clau-di-ne.

N.° 26.

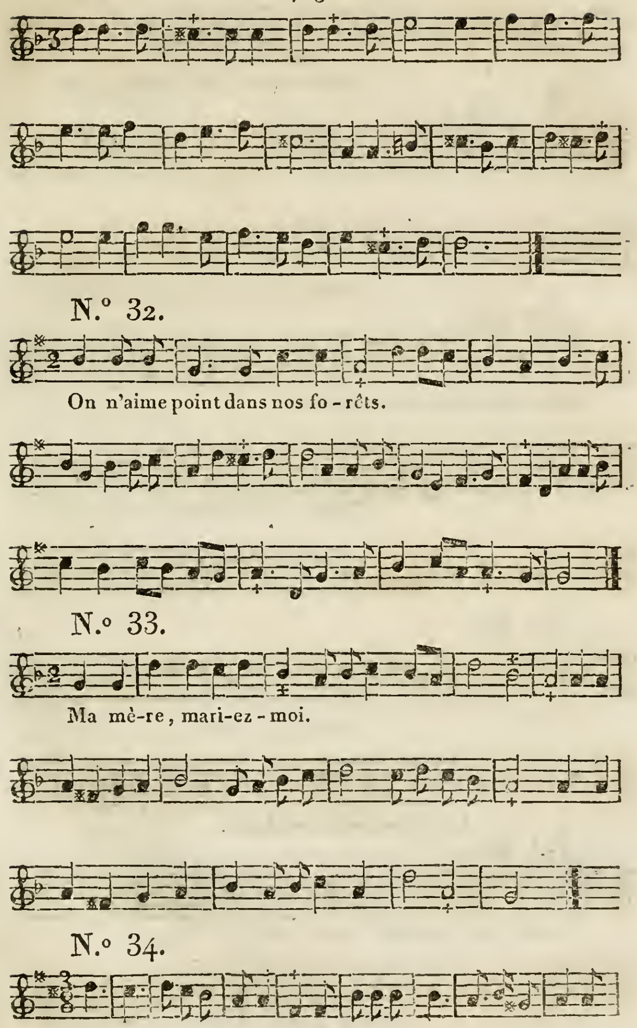
Et zon, zon, zon, Li-sette.

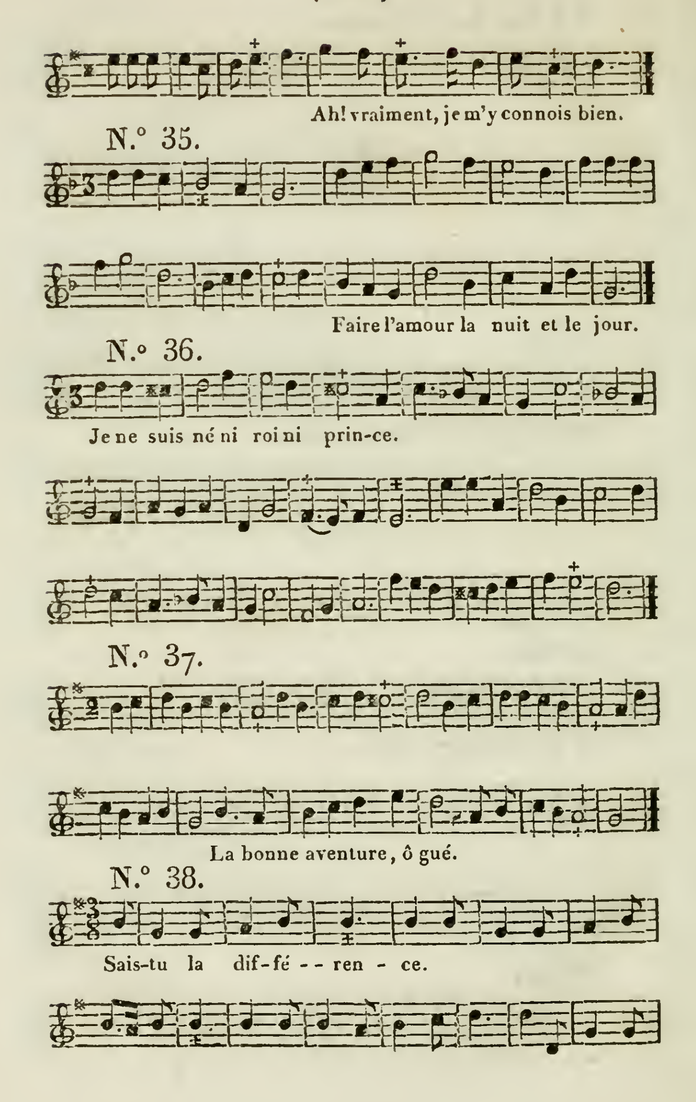
N.° 27.

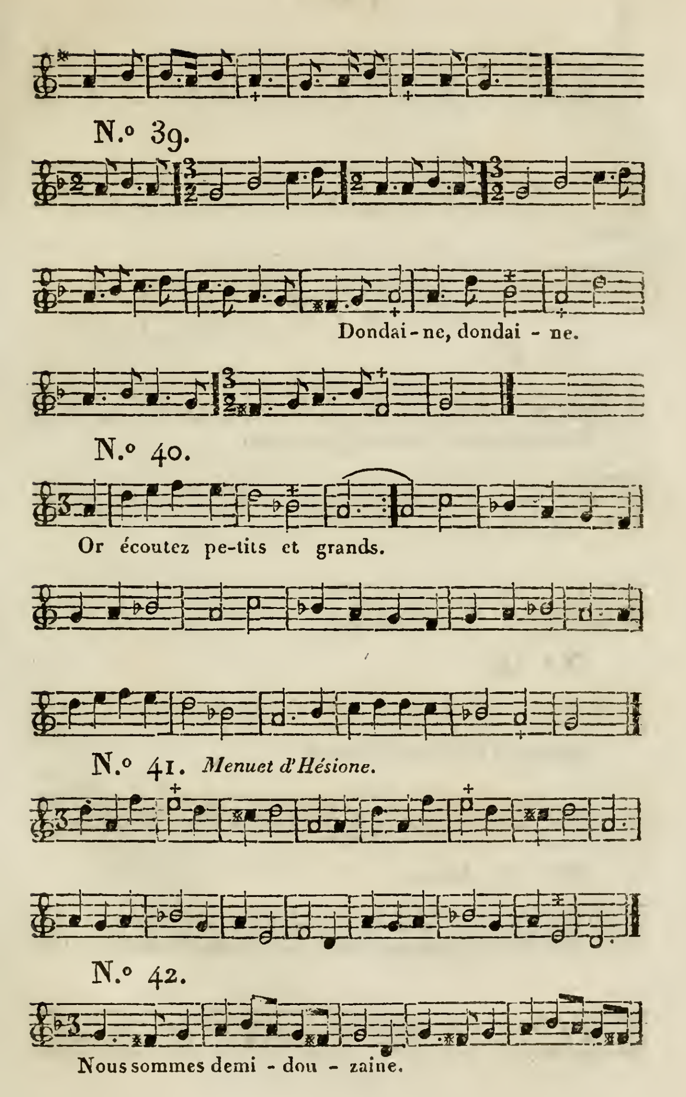
Comme un coucou que l'amour presse.

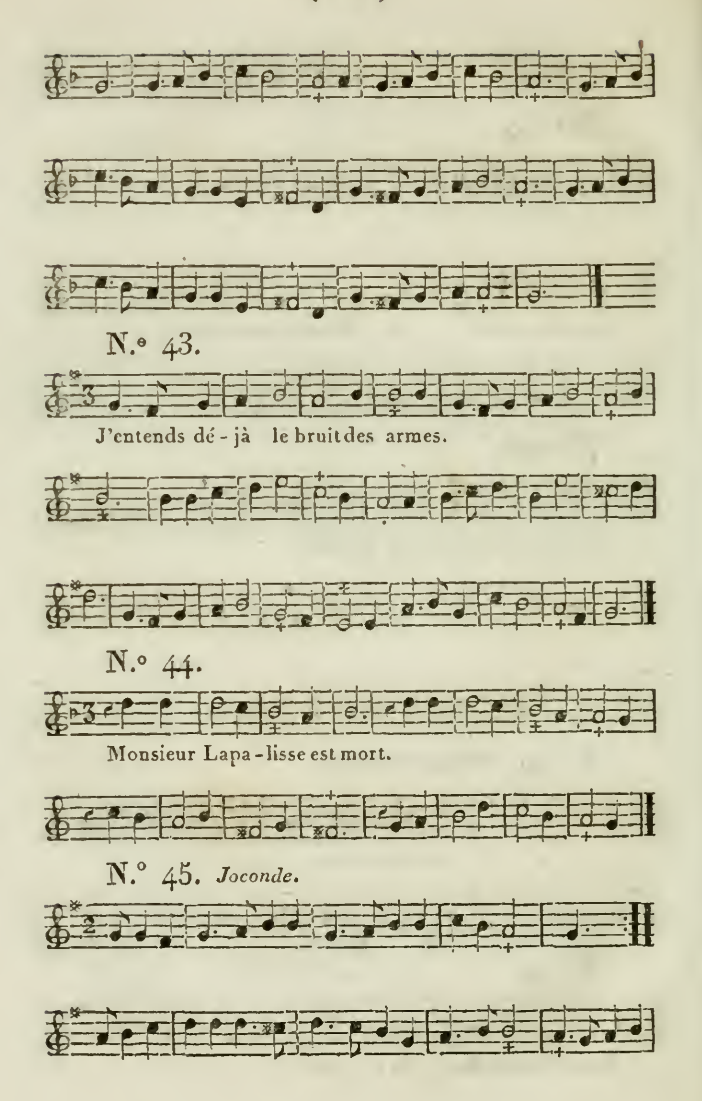

N.° 28.
Allons, gai.
N.° 29.
Les pauvres fil-les gagnent peu.
N.° 30.
On dit qu'amour est si charmant.

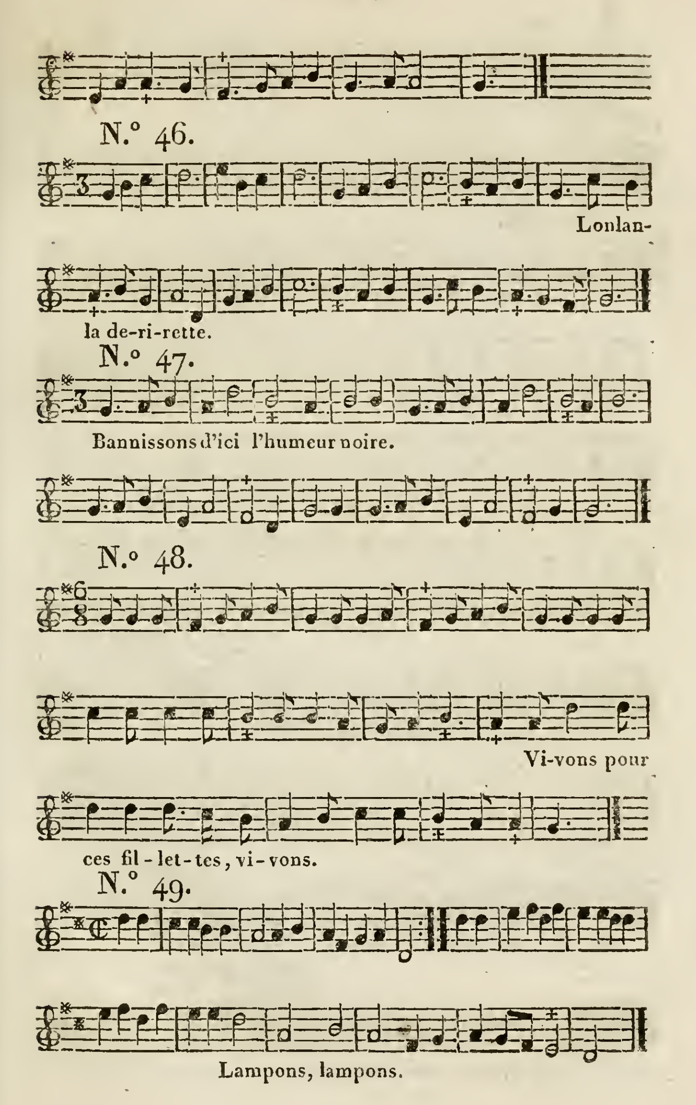
N.° 31. *Folies d'Espagne.*

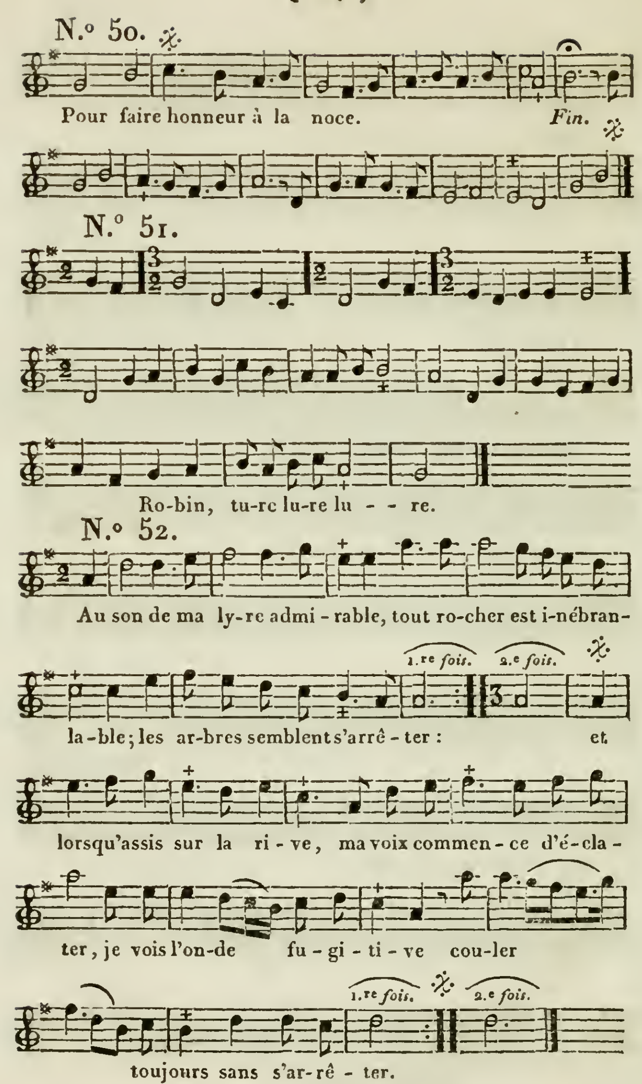



Ah! vraiment, je m'y connois bien.
N.° 35.
Faire l'amour la nuit et le jour.
N.° 36.
Je ne suis né ni roi ni prin-ce.
N.° 37.
La bonne aventure, ô gué.
N.° 38.
Sais-tu la dif-fé - - ren - ce.

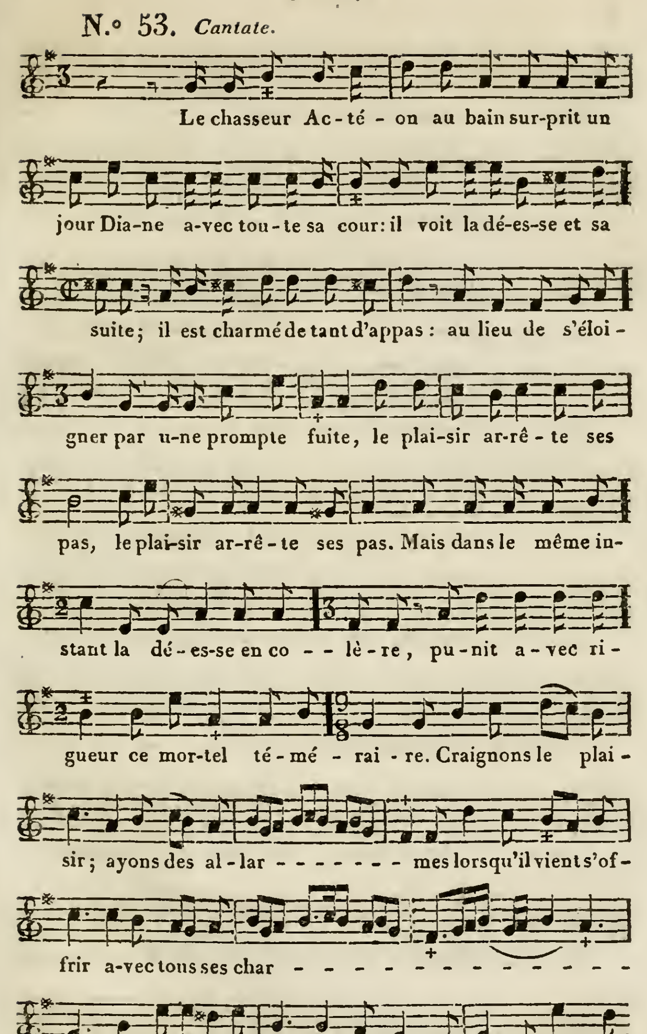

N.o 39.
Dondai - ne, dondai - ne.
N.o 40.
Or écoutez pe-tits et grands.
N.o 41. Menuet d'Hésione.
N.o 42.
Nous sommes demi - dou - zaine.

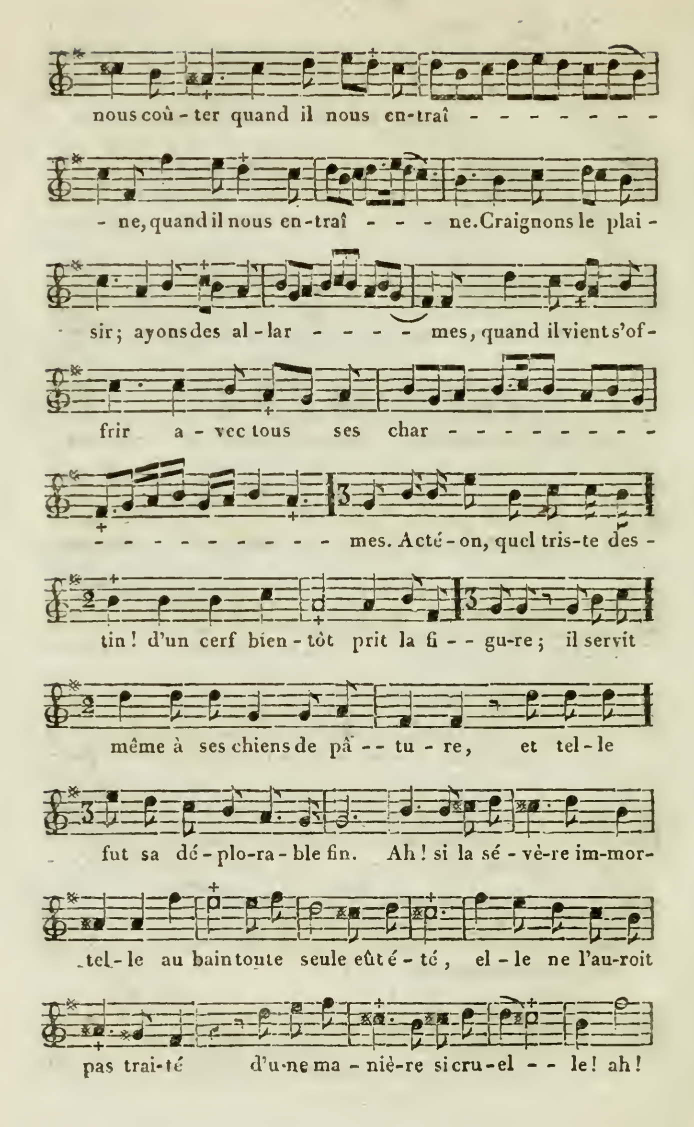

N.° 43.
J'entends dé - jà le bruit des armes.
N.° 44.
Monsieur Lapa - lisse est mort.
N.° 45. Joconde.

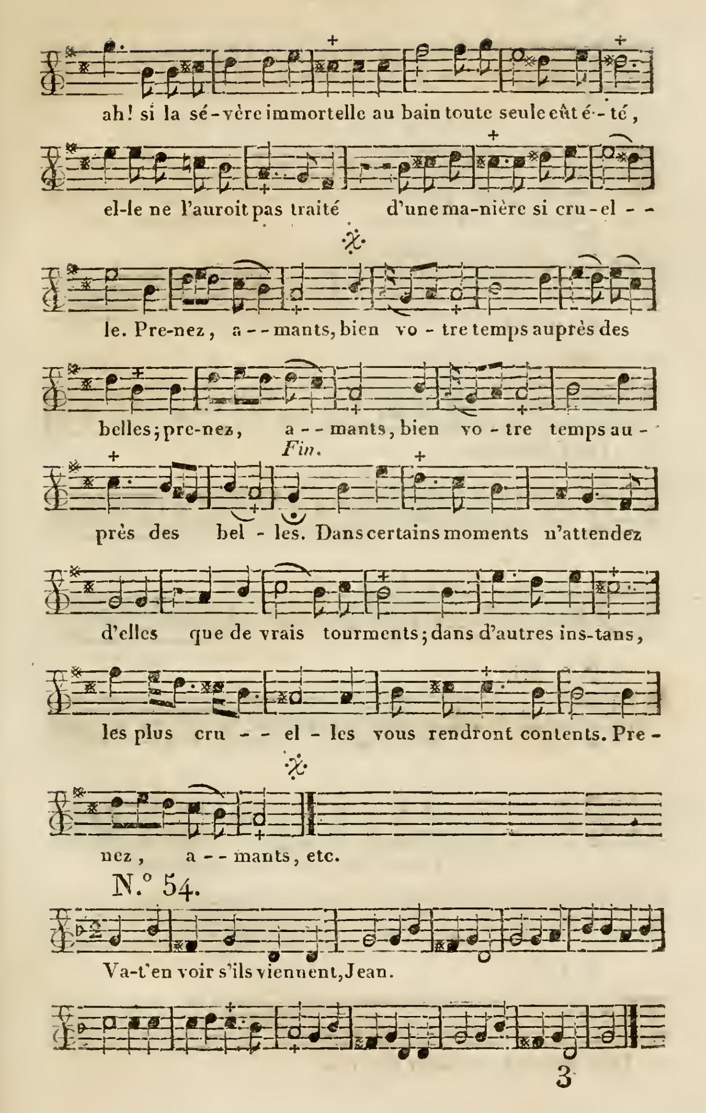

N.° 46.
Lonlan-
la de-ri-rette.
N.° 47.
Bannissons d'ici l'humeur noire.
N.° 48.
Vi-vons pour
ces fil-let-tes, vi-vons.
N.° 49.
Lampons, lampons.

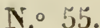

N.o 50.
Pour faire honneur à la noce.
Fin.
N.o 51.
Ro-bin, tu-re lu-re lu - - re.
N.o 52.
Au son de ma ly-re admi - rable, tout ro-cher est i-nébran-
1.re fois. 2.e fois.
la-ble; les ar-bres semblent s'arrê - ter : et
lorsqu'assis sur la ri - ve, ma voix commen - ce d'é-cla -
ter, je vois l'on-de fu - gi - ti - ve cou-ler
1.re fois. 2.e fois.
toujours sans s'ar-rê - ter.

N.° 53. *Cantate.*


Le chasseur Ac-té - on au bain sur-prit un
jour Dia-ne a-vec tou-te sa cour: il voit la dé-es-se et sa
suite; il est charmé de tant d'appas: au lieu de s'éloi -
gner par u-ne prompte fuite, le plai-sir ar-rê - te ses
pas, le plai-sir ar-rê - te ses pas. Mais dans le même in-
stant la dé - es-se en co - - lè - re, pu - nit a - vec ri -
gueur ce mor-tel té - mé - rai - re. Craignons le plai -
sir; ayons des al - lar - - - - - - - mes lorsqu'il vient s'of -
frir a-vec tous ses char - - - - - - - - - - - - - -
mes. Pour lui ré - sis - ter, songeons à la pei - ne qu'il peut


nous coû - ter quand il nous en-traî - - - - - - - -
- ne, quand il nous en-traî - - - ne. Craignons le plai -
sir ; ayons des al - lar - - - - - mes, quand il vient s'of-
frir a - vec tous ses char - - - - - - - - - -
- - - - - - - - - - - mes. Acté - on, quel tris-te des -
tin ! d'un cerf bien - tôt prit la fi - - gu-re ; il servit
même à ses chiens de pâ - - tu - re, et tel - le
fut sa dé - plo-ra - ble fin. Ah ! si la sé - vè-re im-mor-
tel - le au bain toute seule eût é - té, el - le ne l'au-roit
pas trai-té d'u-ne ma - niè-re si cru-el - - le ! ah !


ah! si la sé-vère immortelle au bain toute seule eût é-té,
el-le ne l'auroit pas traité d'une ma-nière si cru-el --
le. Pre-nez, a--mants, bien vo - tre temps auprès des
belles; pre-nez, a--mants, bien vo - tre temps au -
près des bel - les. Dans certains moments n'attendez
Fin.
d'elles que de vrais tourments; dans d'autres ins-tans,
les plus cru -- el - les vous rendront contents. Pre -
nez, a--mants, etc.
N.° 54.
Va-t'en voir s'ils viennent, Jean.



N.° 55.

. . . . Landeri - ri.

N.° 56. *Air chinois.*

Ho-là, hé.

N.° 57.

Pierr' Bagnolet.

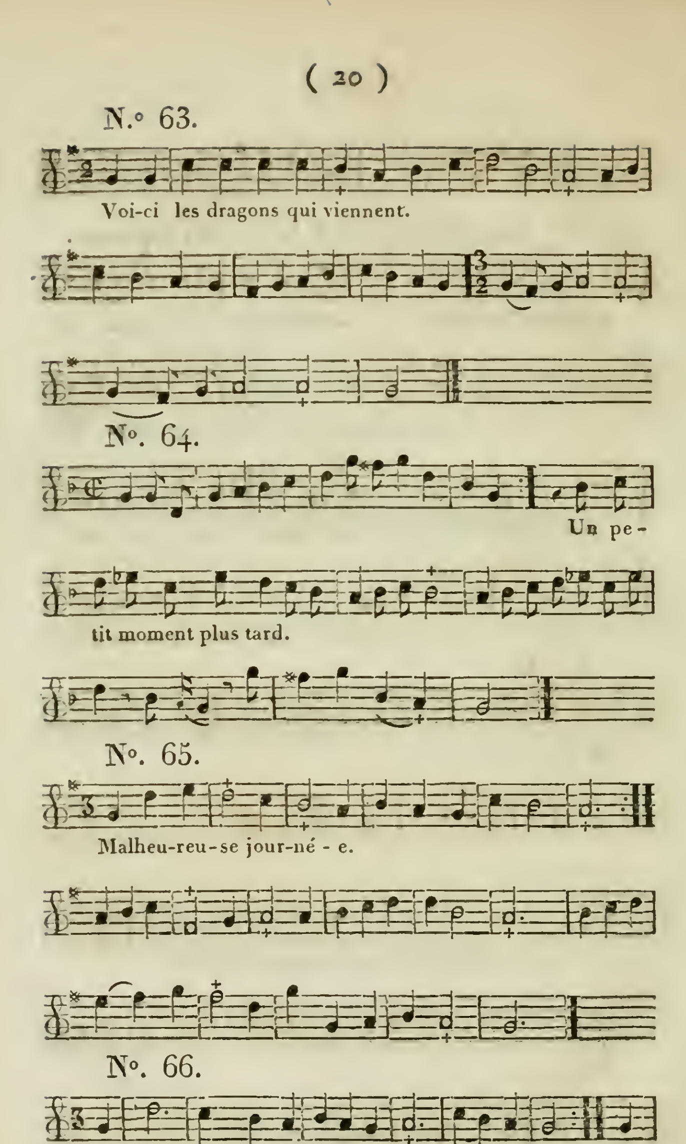
N.° 58.

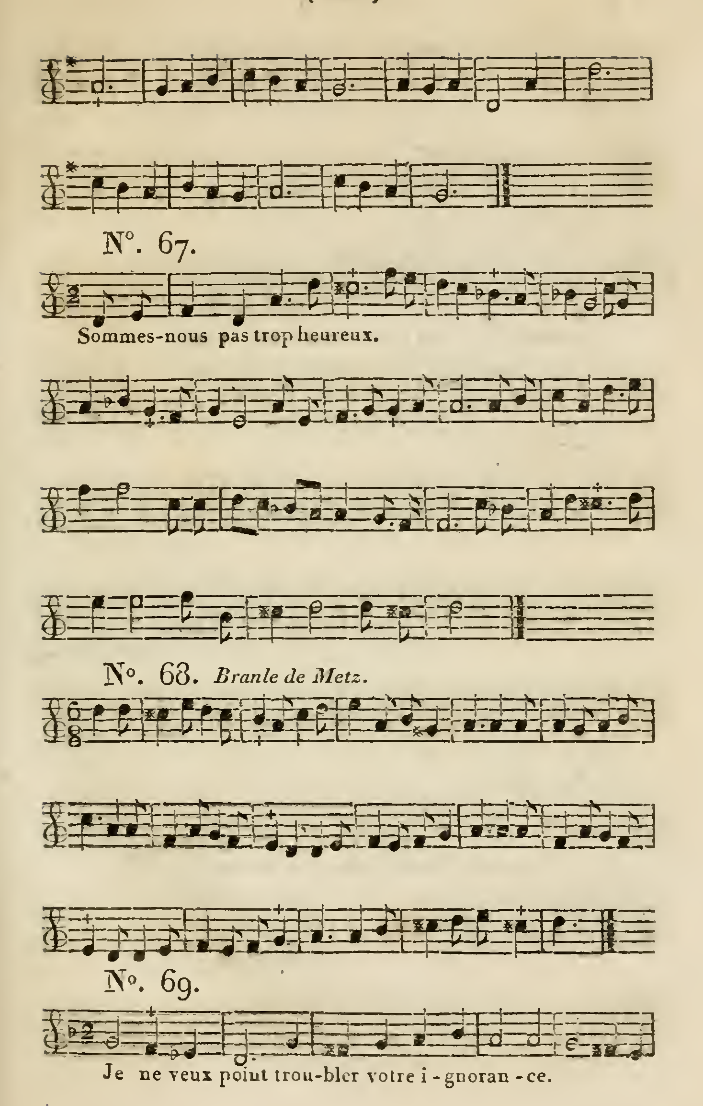
Y avan-ce, y avan-ce, y a-van-ce.

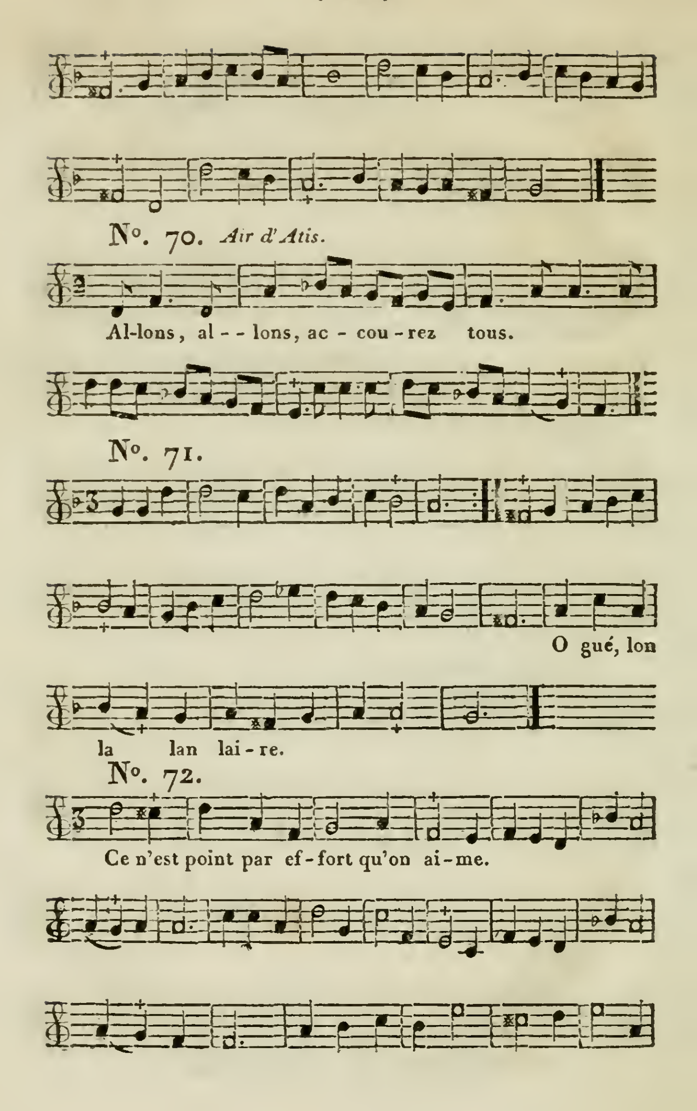
N.° 59.

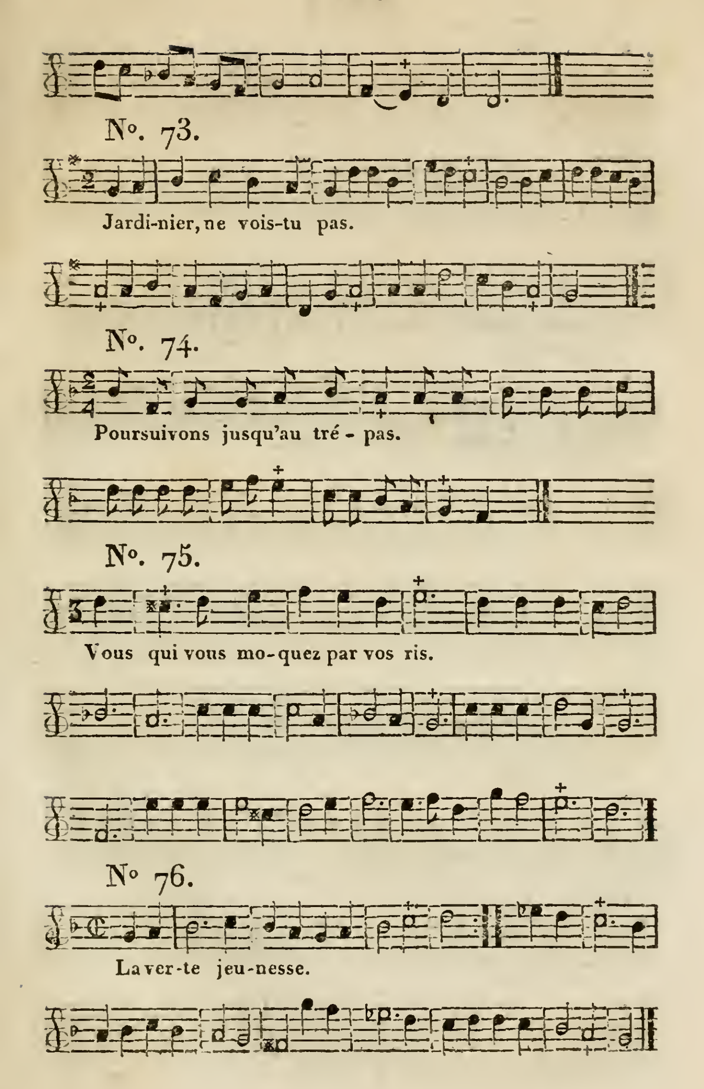
Pour passer doucement la vi-e.


N.° 60. Air de l'entrée du bal des fêtes vénitiennes.
Ah! c'est vous, c'est vous qui l'emportez sur
Ah! c'est vous qui l'emportez sur
moi; ah! c'est vous, c'est vous qui l'emportez sur moi.
moi; ah! c'est vous qui l'emportez sur moi.
N.° 61.
Dupont, mon a - mi.
N.° 62.
J'ai fait sou - vent ré-son-ner ma mu-set-te.


N.° 63.
Voi-ci les dragons qui viennent.
N°. 64.
Un pe-
tit moment plus tard.
N°. 65.
Malheu-reu-se jour-né - e.
N°. 66.
Tes beaux yeux, ma Ni-co-le

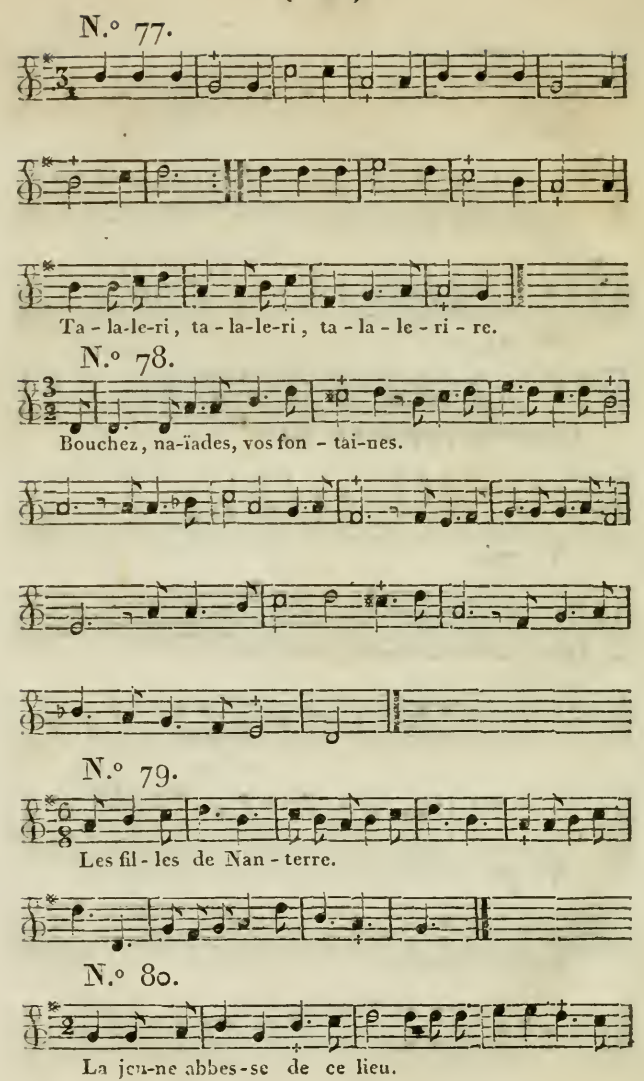

N°. 67.
Sommes-nous pas trop heureux.
N°. 68. Branle de Metz.
N°. 69.
Je ne veux point trou-bler votre i-gnoran-ce.


N°. 70. Air d'Atis.
Al-lons, al - - lons, ac - cou - rez tous.
N°. 71.
O gué, lon
la lan lai - re.
N°. 72.
Ce n'est point par ef - fort qu'on ai - me.



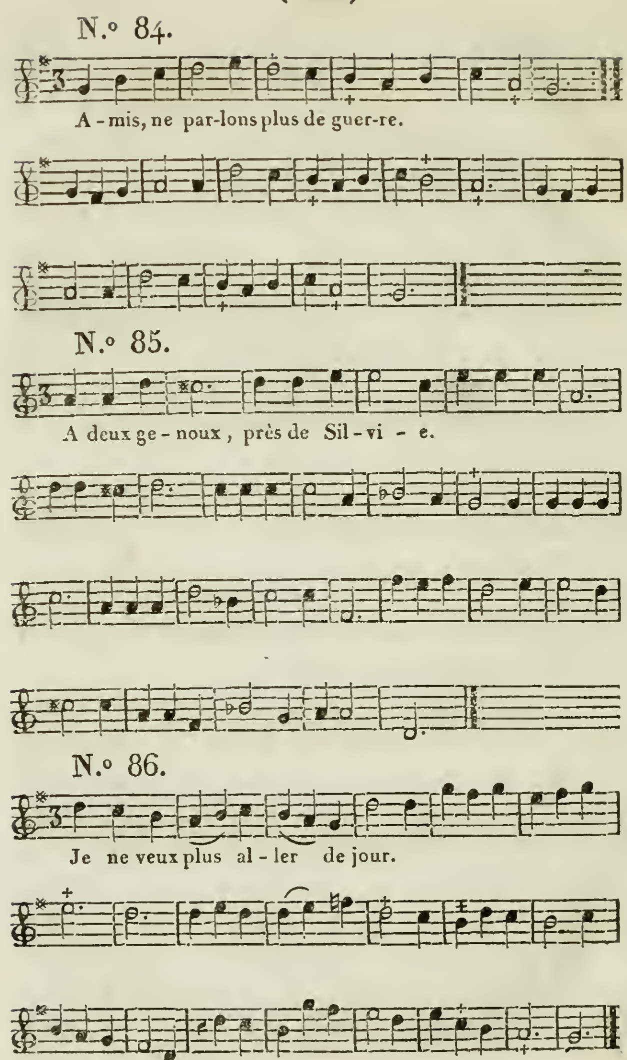
N°. 73.
Jardi-nier, ne vois-tu pas.
N°. 74.
Poursuivons jusqu'au tré - pas.
N°. 75.
Vous qui vous mo-quez par vos ris.
N° 76.
La ver-te jeu-nesse.

N.° 77.

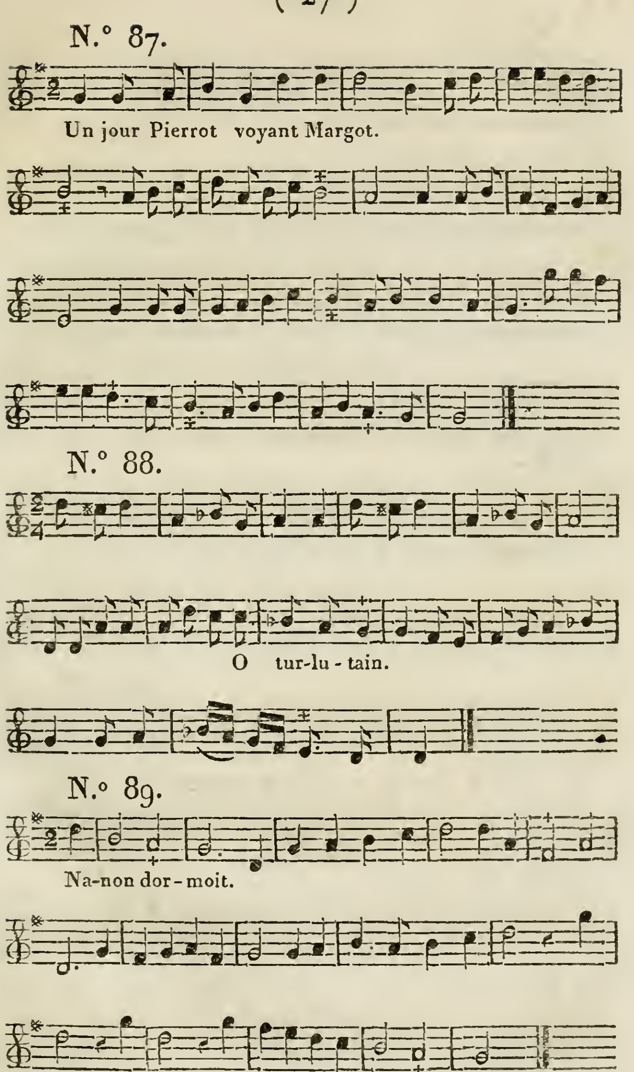

Ta - la-le-ri , ta - la-le-ri , ta - la - le - ri - re.
N.° 78.
Bouchez , na-ïades, vos fon - tai-nes.
N.° 79.
Les fil - les de Nan - terre.
N.° 80.
La jeu-ne abbes-se de ce lieu.

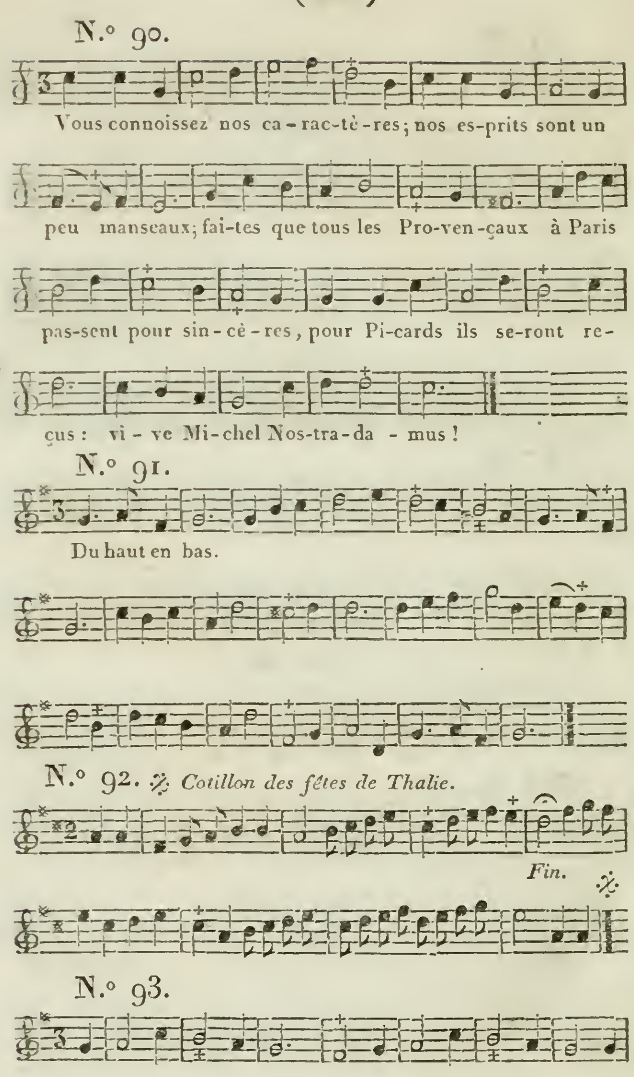

N.° 81.
Je me ris de qui fait le bra-ve.
Fin.
N.° 82.
Sil'onme-noit à la guer-re.
N.° 83.
Tout le
long de la ri-viè-re, lai-re lon lan la.

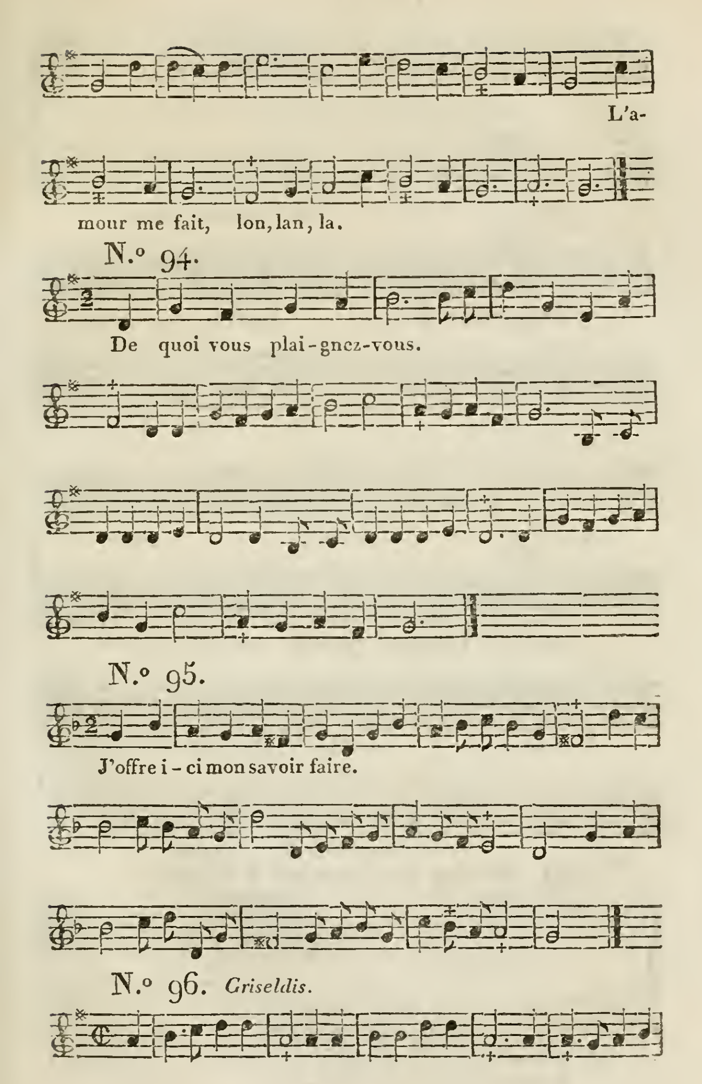
N.° 84.

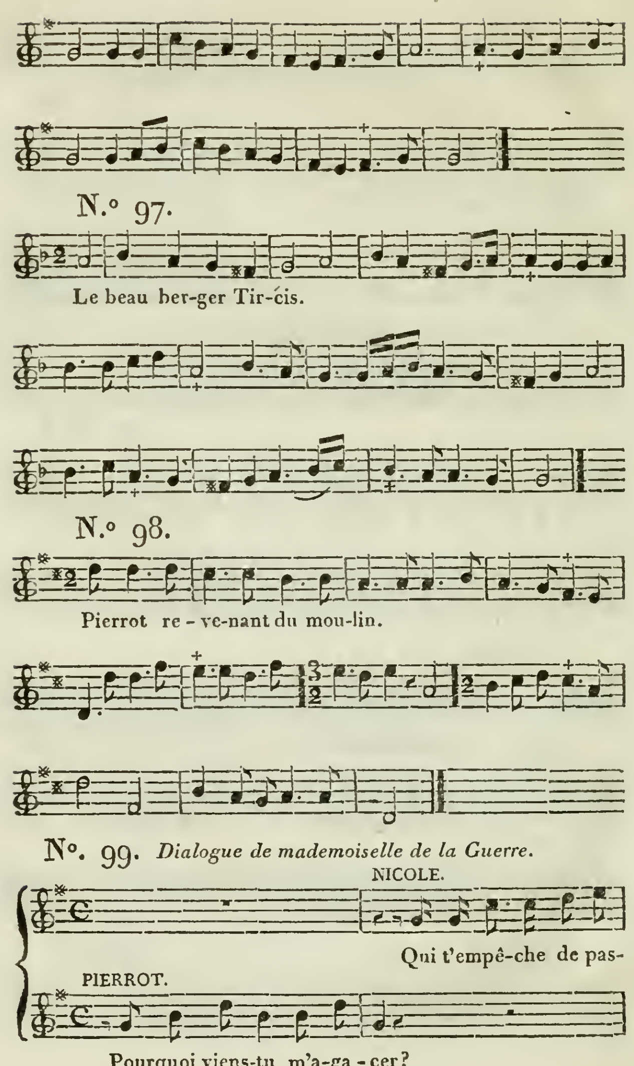

A - mis, ne par-lons plus de guer-re.
N.° 85.
A deux ge - noux , près de Sil - vi - e.
N.° 86.
Je ne veux plus al - ler de jour.

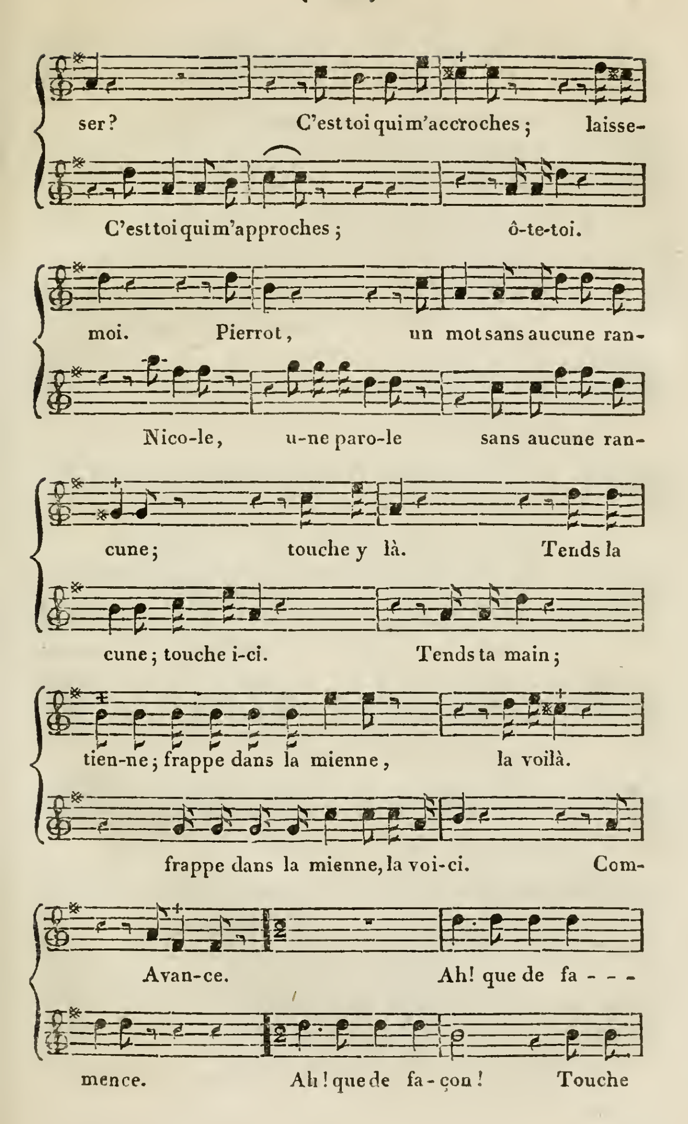
N.° 87.

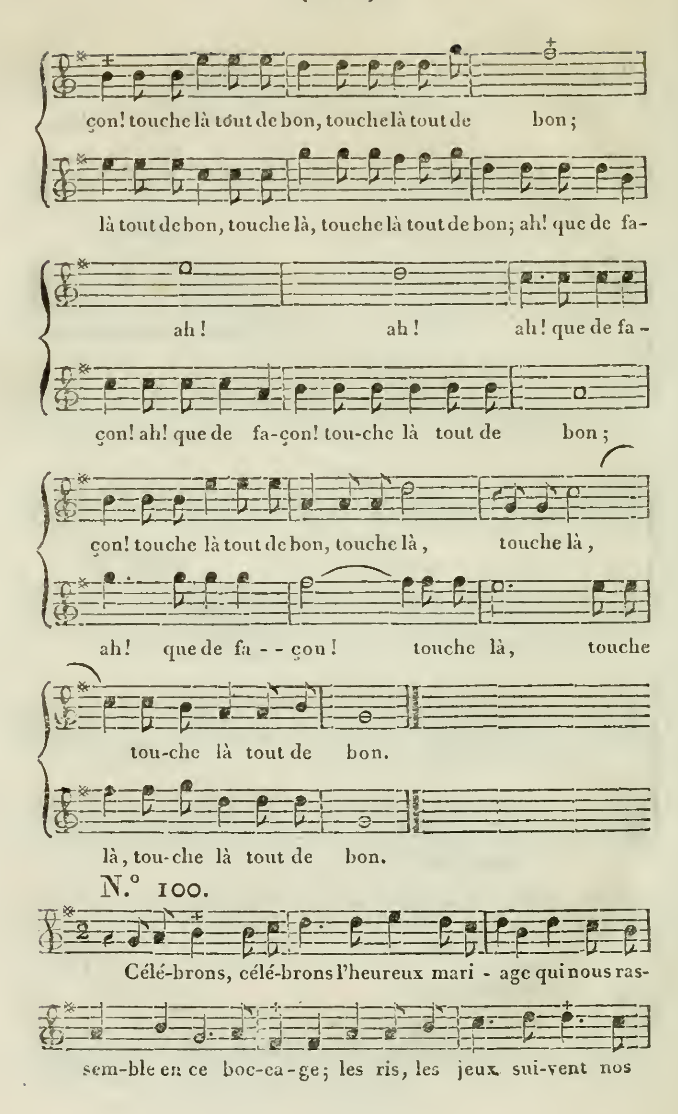

Un jour Pierrot voyant Margot.
N.° 88.
O turlu - tain.
N.° 89.
Na-non dor - moit.

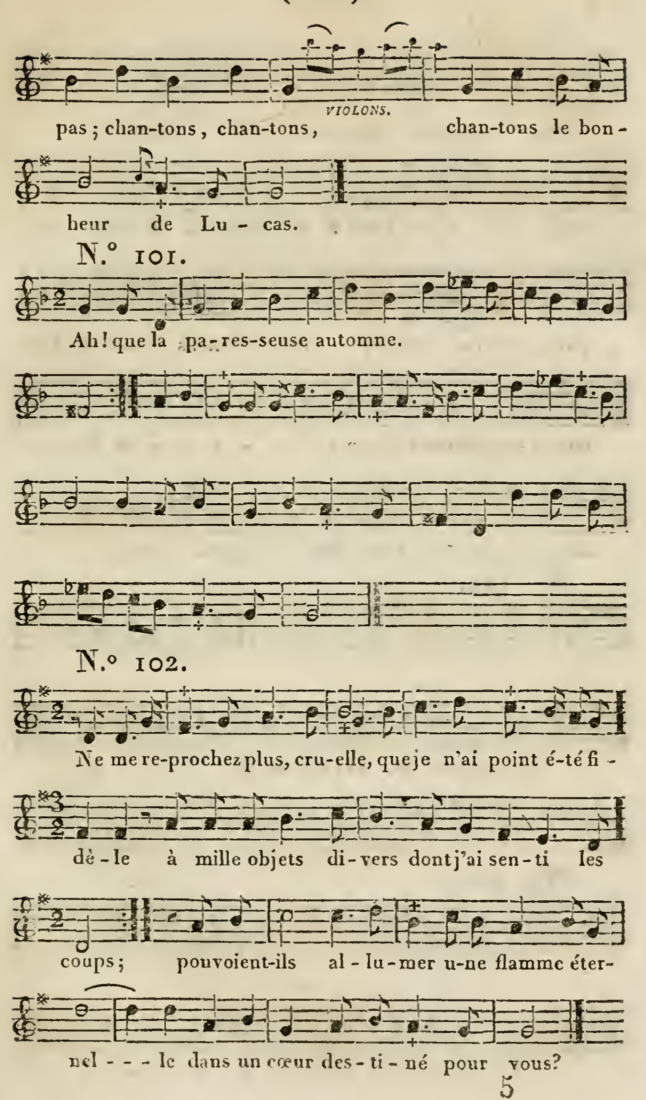

N.° 90.
Vous connoissez nos ca-rac-tè-res; nos es-prits sont un
peu manseaux; fai-tes que tous les Pro-ven-çaux à Paris
pas-sent pour sin-cè-res, pour Pi-cards ils se-ront re-
çus : vi-ve Mi-chel Nos-tra-da-mus !
N.° 91.
Du haut en bas.
N.° 92. Cotillon des fêtes de Thalie.
Fin.
N.° 93.


L'a-
mour me fait, lon, lan, la.
N.o 94.
De quoi vous plai-gnez-vous.
N.o 95.
J'offre i-ci mon savoir faire.
N.o 96. Griseldis.

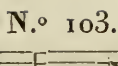

N.° 97.
Le beau ber-ger Tir-cis.
N.° 98.
Pierrot re - ve-nant du mou-lin.
N°. 99. Dialogue de mademoiselle de la Guerre.
NICOLE.
Qui t'empê-che de pas-
PIERROT.
Pourquoi viens-tu m'a-ga - cer?


ser? C'est toi qui m'accroches; laisse-
C'est toi qui m'approches; ô-te-toi.
moi. Pierrot, un mot sans aucune ran-
Nico-le, u-ne paro-le sans aucune ran-
cune; touche y là. Tends la
cune; touche i-ci. Tends ta main;
tien-ne; frappe dans la mienne, la voilà.
frappe dans la mienne, la voi-ci. Com-
Avan-ce. Ah! que de fa - - -
mence. Ah! que de fa-çon! Touche


çon! touche là tout de bon, touche là tout de bon;
là tout de bon, touche là, touche là tout de bon; ah! que de fa-
ah! ah! ah! que de fa-
çon! ah! que de fa-çon! tou-che là tout de bon;
çon! touche là tout de bon, touche là, touche là,
ah! que de fa- - çon! touche là, touche
tou-che là tout de bon.
là, tou-che là tout de bon.
N.° 100.
Célé-brons, célé-brons l'heureux mari - age qui nous ras-
sem-ble en ce boc-ca-ge; les ris, les jeux sui-vent nos


VIOLONS.
pas ; chan-tons , chan-tons , chan-tons le bon -
heur de Lu - cas.
N.° 101.
Ah ! que la pa-res-seuse automne.
N.° 102.
Ne me re-prochez plus, cru-elle, que je n'ai point é-té fi -
dè - le à mille objets di - vers dont j'ai sen - ti les
coups ; pouvoient-ils al - lu - mer u-ne flamme éter-
nel - - - le dans un cœur des - ti - né pour vous?

N.° 103.



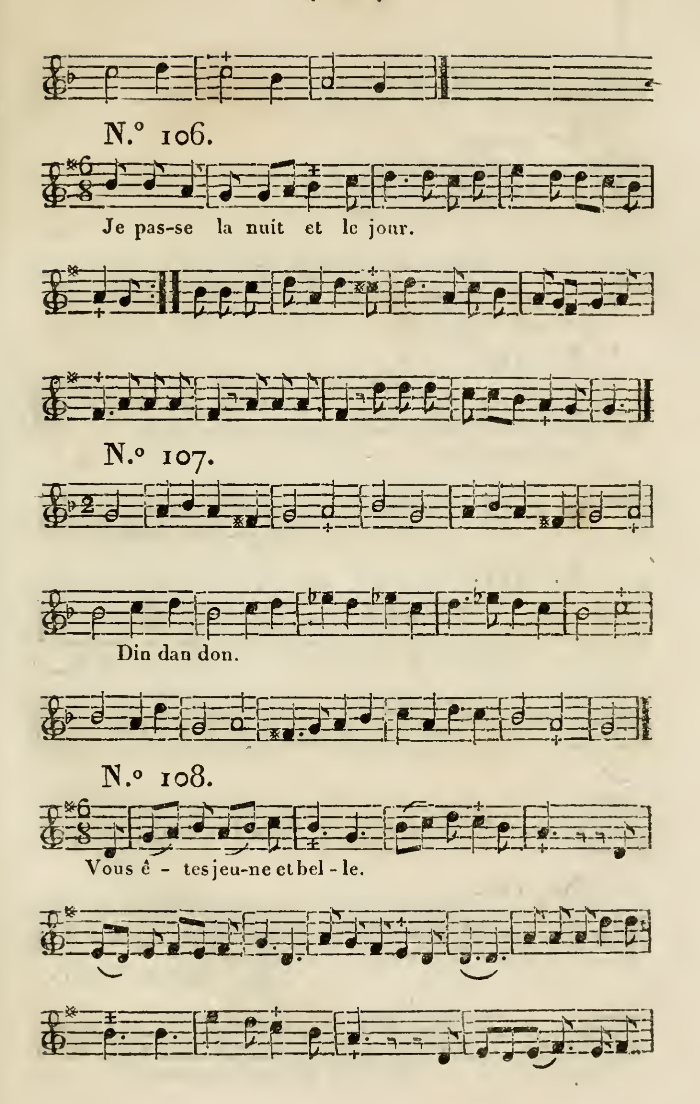
Ne me re-pro - chez plus, cruel - le, que je n'ai point é-té fi - dè - le à mil - le objets di - vers dont j'ai senti les coups; pou-voient-ils al-lumer, al-lu-mer u - ne flamme éter-nel - - - - - - le dans un cœur, un cœur, un cœur des - ti - né pour vous.

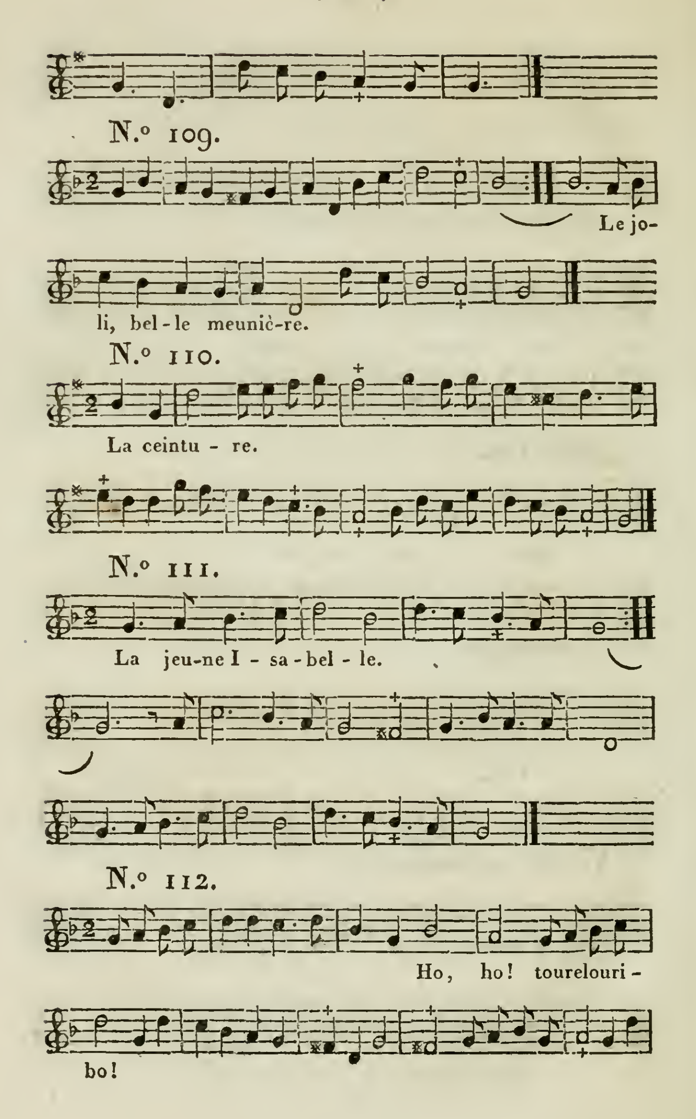
N.° 104.

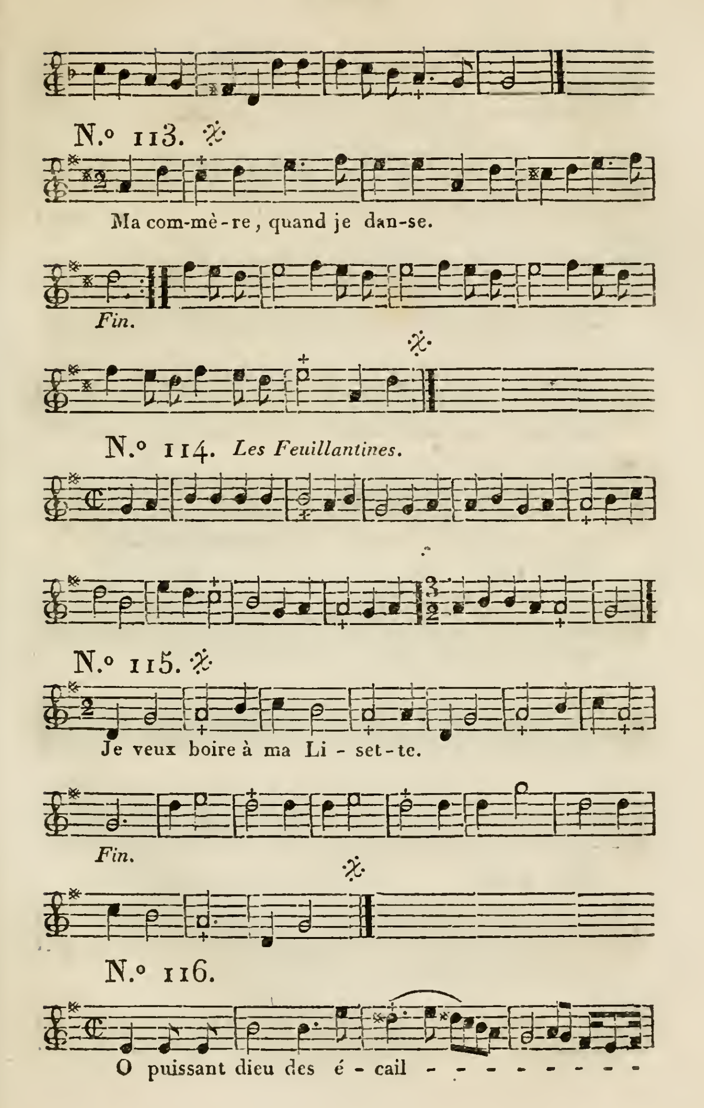
Ra - mo - nez ci, ra - mo - nez là.

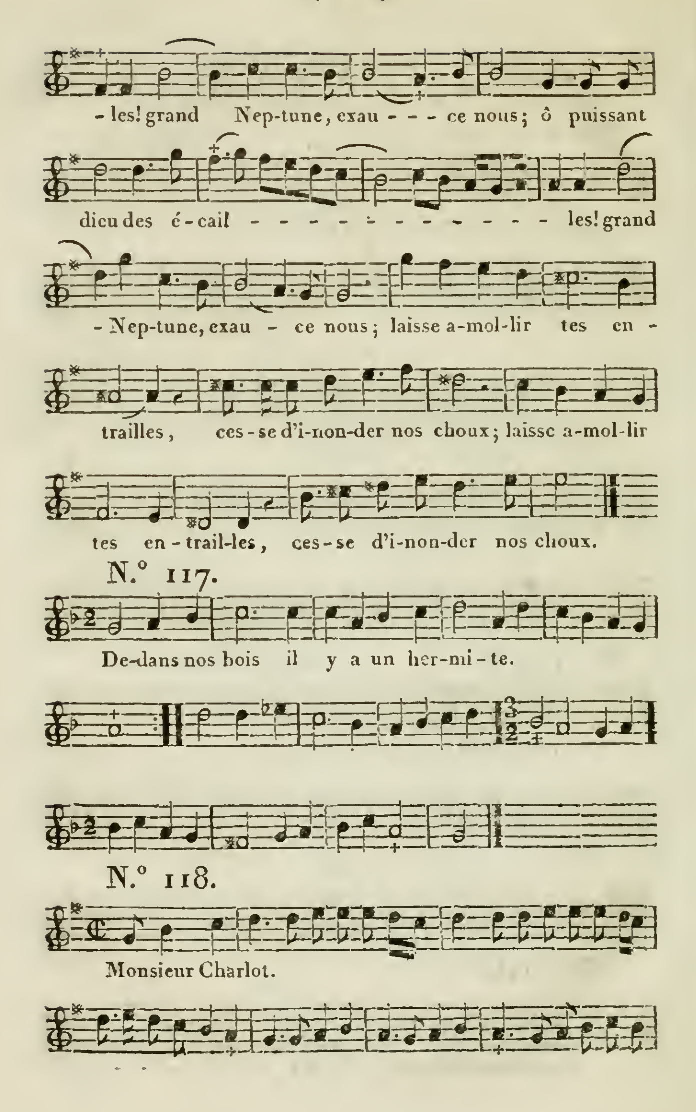
N°. 105.

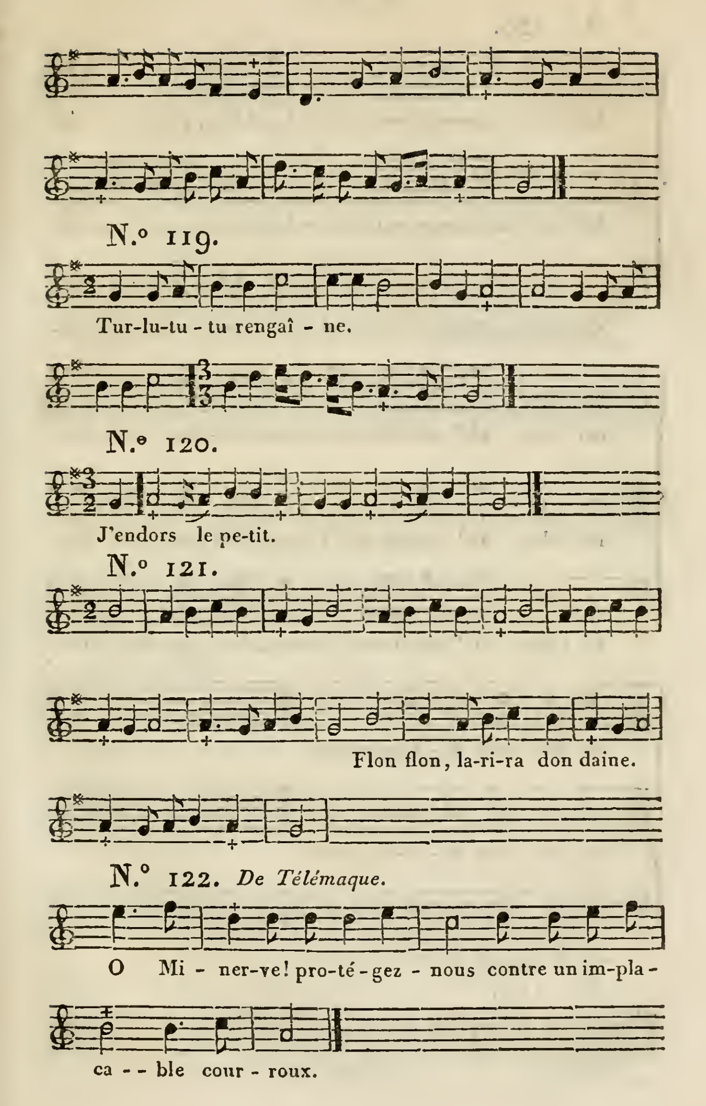
Le ciel bé - nis - se la be - so - gne.


N.° 106.
Je pas-se la nuit et le jour.
N.° 107.
Din dan don.
N.° 108.
Vous ê - tes jeu-ne et bel - le.


N.° 109.
Le jo-
li, bel - le meuniè-re.
N.° 110.
La ceintu - re.
N.° 111.
La jeu-ne I - sa - bel - le.
N.° 112.
Ho, ho! tourelouri -
bo!


N.º 113.
Ma com-mè-re, quand je dan-se.
Fin.
N.º 114. Les Feuillantines.
N.º 115.
Je veux boire à ma Li - set-te.
Fin.
N.º 116.
O puissant dieu des é - cail - - - - - - - - -


- les! grand Nep-tune, exau - - - ce nous; ô puissant
dieu des é-cail - - - - - - - - - - - - - les! grand
- Nep-tune, exau - ce nous; laisse a-mol-lir tes en -
trailles, ces-se d'i-non-der nos choux; laisse a-mol-lir
tes en-trail-les, ces-se d'i-non-der nos choux.
N.° 117.
De-dans nos bois il y a un her-mi-te.
N.° 118.
Monsieur Charlot.



N.° 119.
Tur-lu-tu - tu rengaî - ne.
N.° 120.
J'endors le pe-tit.
N.° 121.
Flon flon, la-ri-ra don daine.
N.° 122. De Télémaque.
O Mi - ner-ve! pro-té - gez - nous contre un im-pla -
ca - - ble cour - roux.



N.° 123.

Ah! madame Anroux, nous deviendrons fous, venez nous dé-

Ah! madame Anroux, nous deviendrons fous, venez nous dé-

Ah! madame Anroux, nous deviendrons fous, venez nous dé-

fen - dre; ah! ma-da-me Anroux, dai - gnez donc des-

fen - dre; ah! ma-da-me Anroux, dai - gnez donc des-

fen - dre; ah! ma-da-me Anroux, dai - gnez donc des-

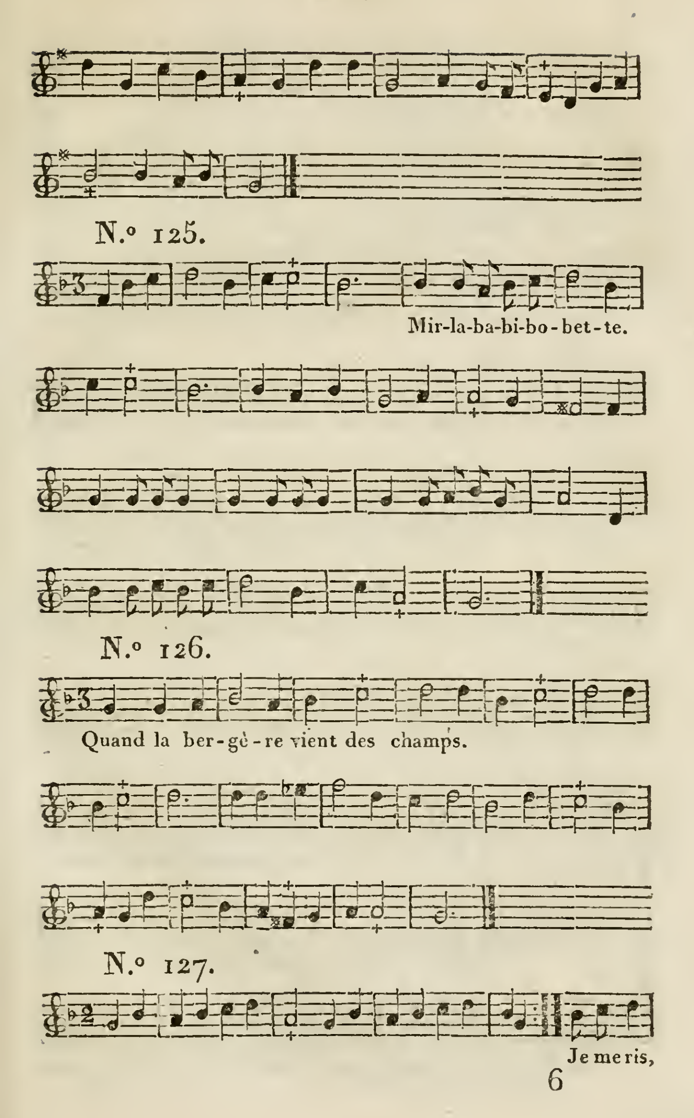
cen-dre, nous de - ve-nons fous.

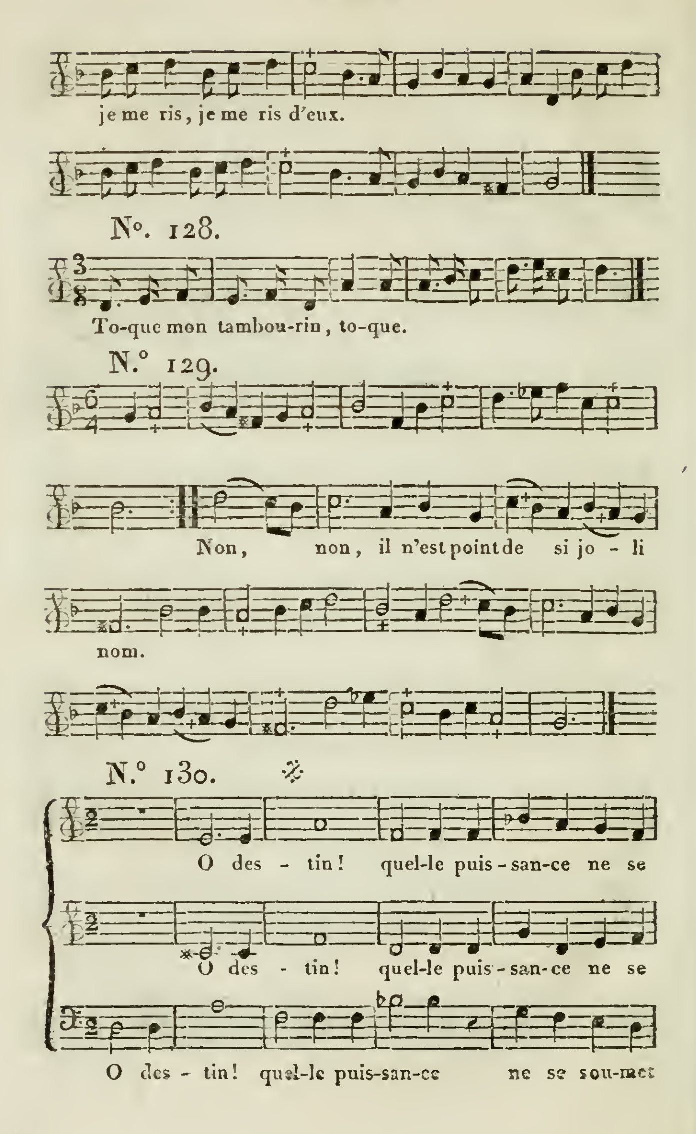
cen-dre, nous de - ve-nons fous.

cen-dre, nous de - ve-nons fous.

N.° 124.

Oui dà, ma commère, oui. -


N.° 125.
Mir-la-ba-bi-bo-bet-te.
N.° 126.
Quand la ber-gè-re vient des champs.
N.° 127.
Je me ris,


je me ris, je me ris d'eux.
N°. 128.
To-que mon tambou-rin, to-que.
N.° 129.
Non, non, il n'est point de si jo - li
nom.
N.° 130.
O des - tin! quel-le puis - san-ce ne se
O des - tin! quel-le puis - san-ce ne se
O des - tin! quel-le puis-san-ce ne se sou-met


Fin.
soumet pas à toi? Tout flé - chit sous ta loi; tes ordres
soumet pas à toi? Tout flé - chit sous ta loi; tes ordres
pas à toi? Tout flé - chit sous ta loi; tes or-dres
n'ont ja-mais trou-vé de ré - sis-tan-ce. O, etc.
n'ont ja-mais trou-vé de ré - sis - tan-ce. O, etc.
n'ont ja-mais trou-vé de ré - sis-tan - ce. O des - tin, etc.
N°. 131.
Tu fais, quand il te plait, u - ne mè - re pré-co-ce, ou
dans le cé-li - bat tu lais - ses sans pi - tié un beau ten-
dron de-venir ros - - se; c'est toi qui fais al - ler cent fa -
quins en ca - ros - se, et mil-le honnê-tes gens à

pied. O destin, etc.

N°. 132.

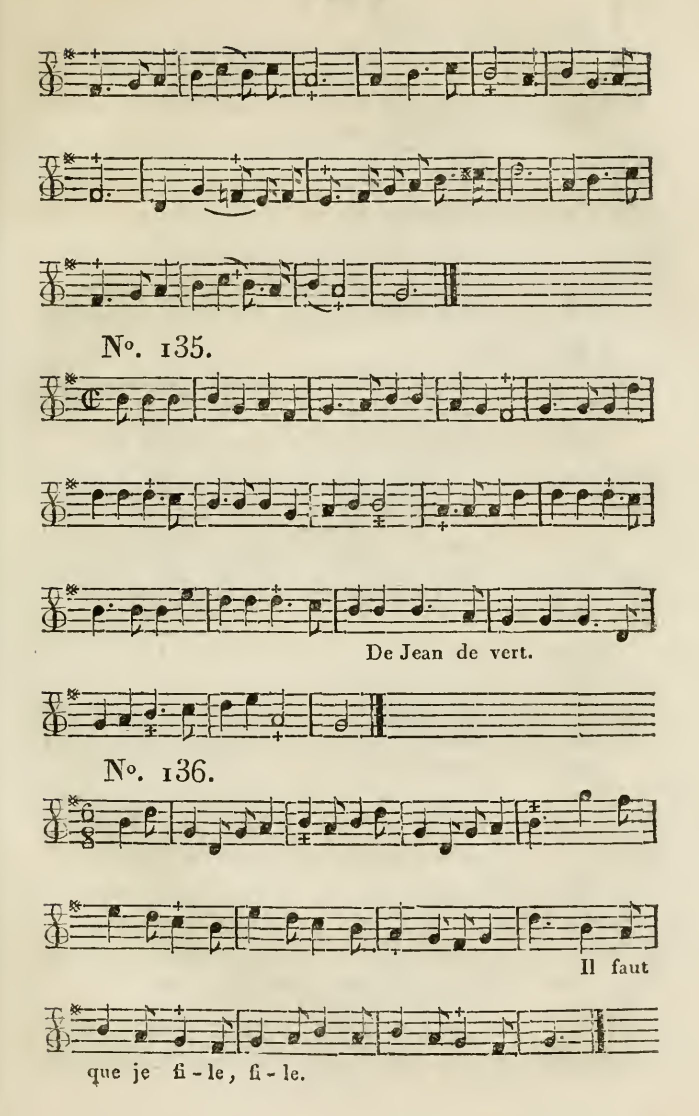
Al-lez à vê-pres, non-net-tes.

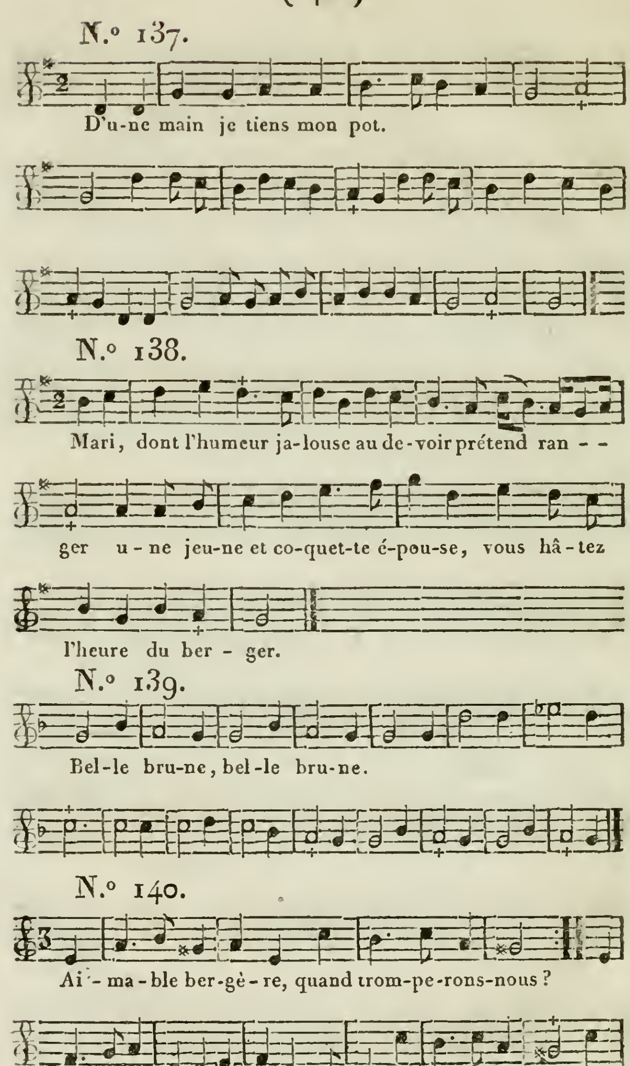
N.° 133.

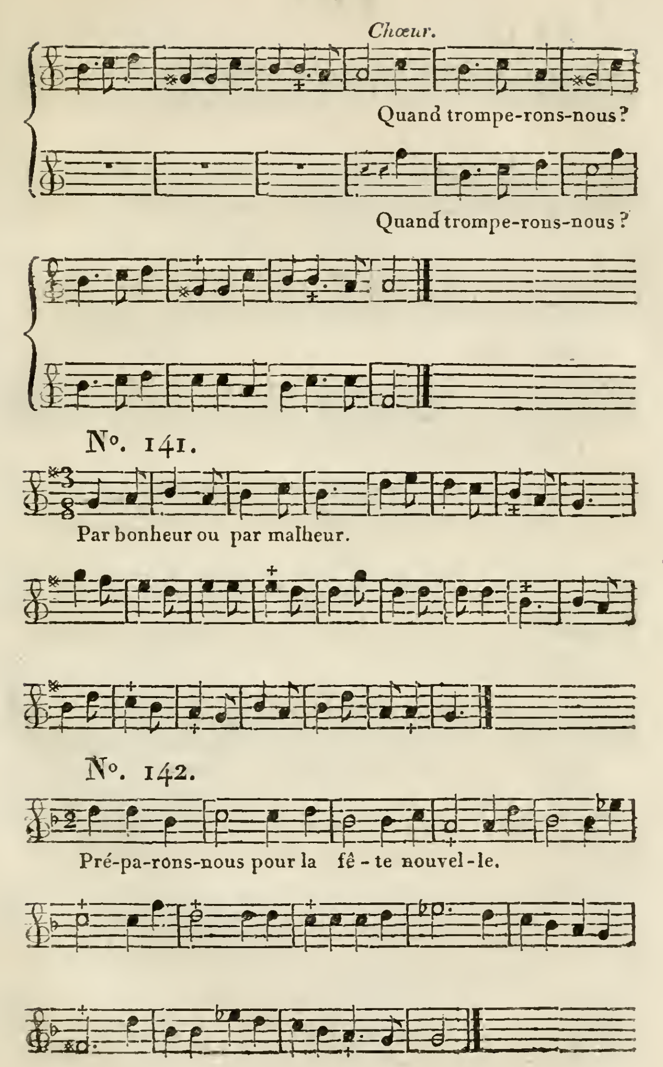
Trop de plai-sir, cher Tir-cis, m'inqui-è - te.

N.° 134.

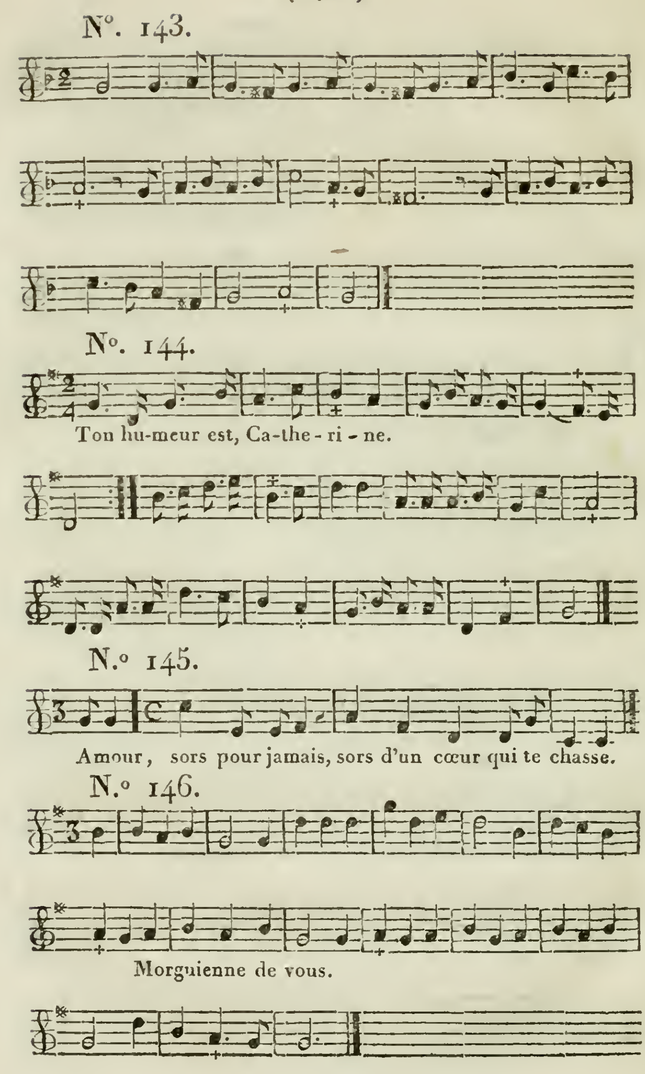
Un in-con-nu pour vos charmes sou-pi - re.


N°. 135.
De Jean de vert.
N°. 136.
Il faut
que je fi - le, fi - le.

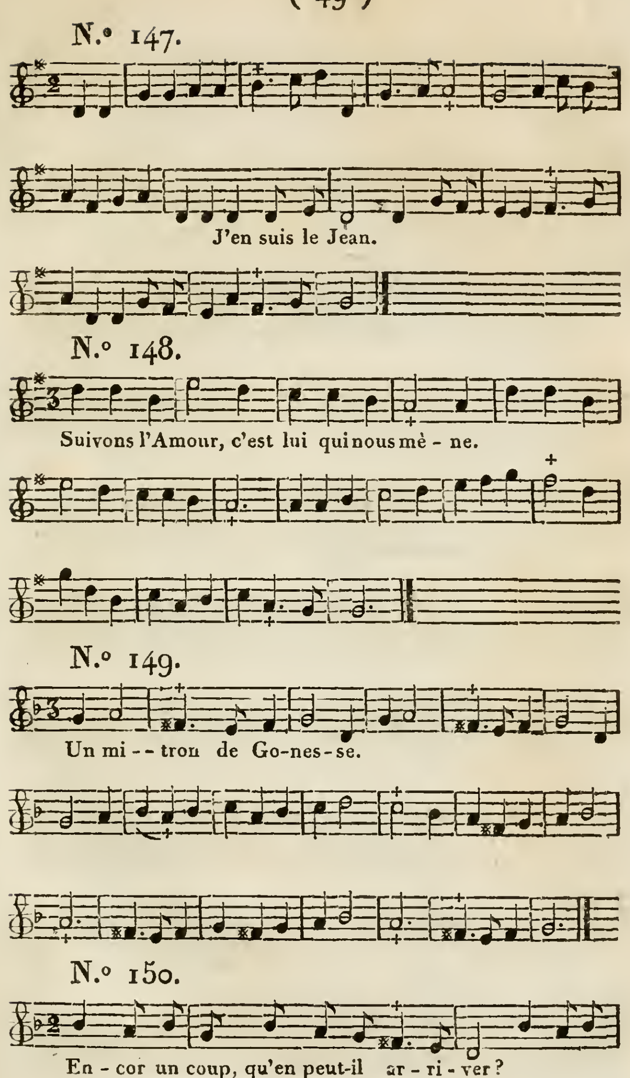

N.° 137.
D'u-ne main je tiens mon pot.
N.° 138.
Mari, dont l'humeur ja-louse au de-voir prétend ran - -
ger u - ne jeu-ne et co-quet-te é-pou-se, vous hâ-tez
l'heure du ber - ger.
N.° 139.
Bel-le bru-ne, bel-le bru-ne.
N.° 140.
Ai - ma - ble ber-gè - re, quand trom-pe-rons-nous ?

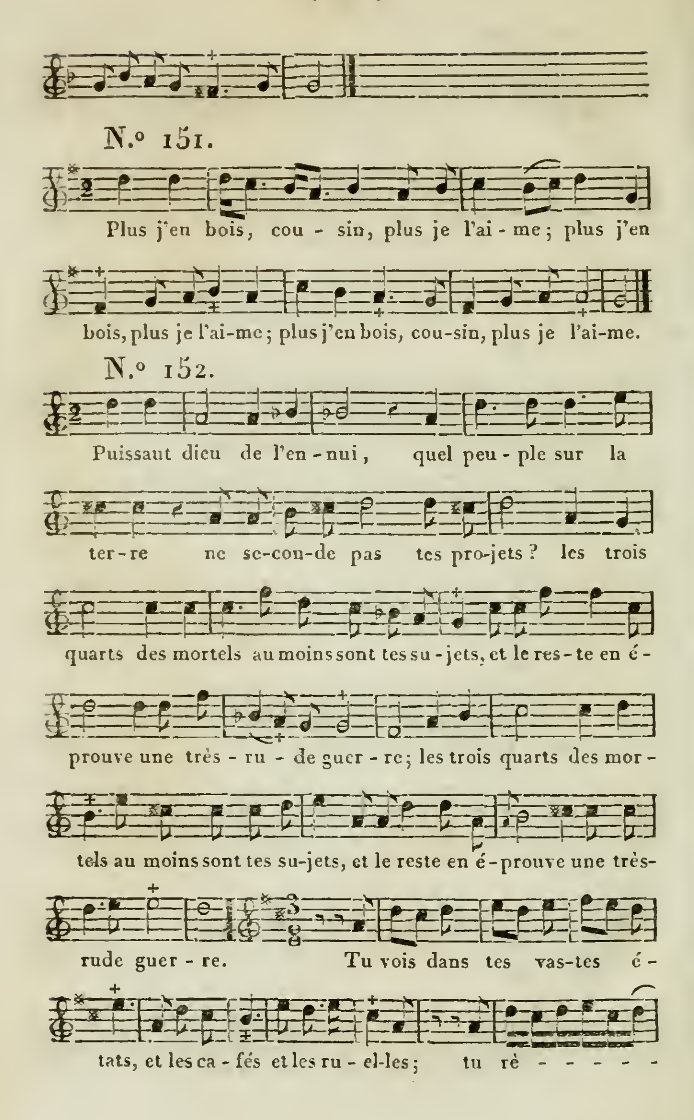


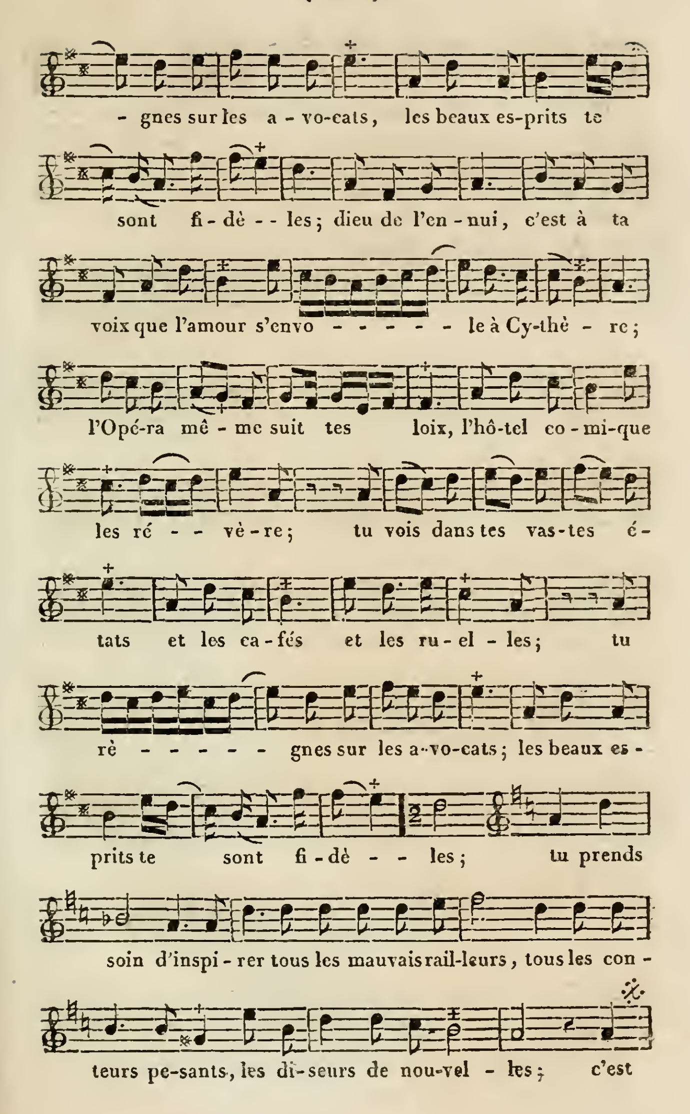
Chœur.
Quand trompe-rons-nous?
Quand trompe-rons-nous?
No. 141.
Par bonheur ou par malheur.
No. 142.
Pré-pa-rons-nous pour la fê - te nouvel-le.

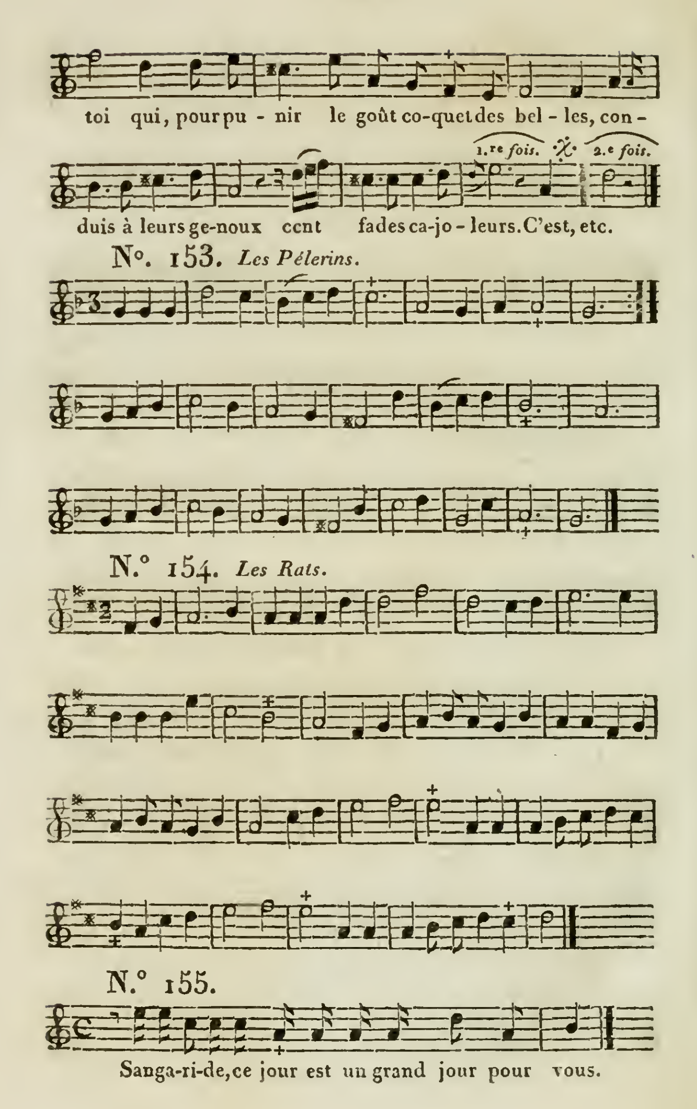

N°. 143.
N°. 144.
Ton hu-meur est, Ca-the - ri - ne.
N.° 145.
Amour, sors pour jamais, sors d'un cœur qui te chasse.
N.° 146.
Morguienne de vous.

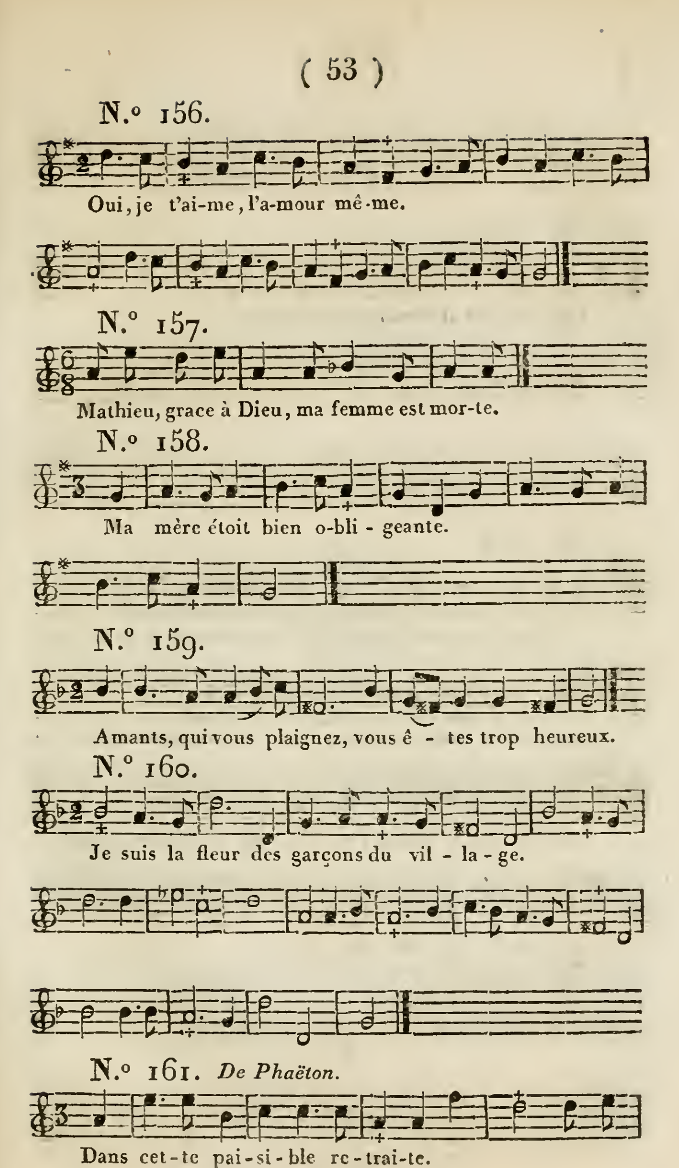
N.° 147.

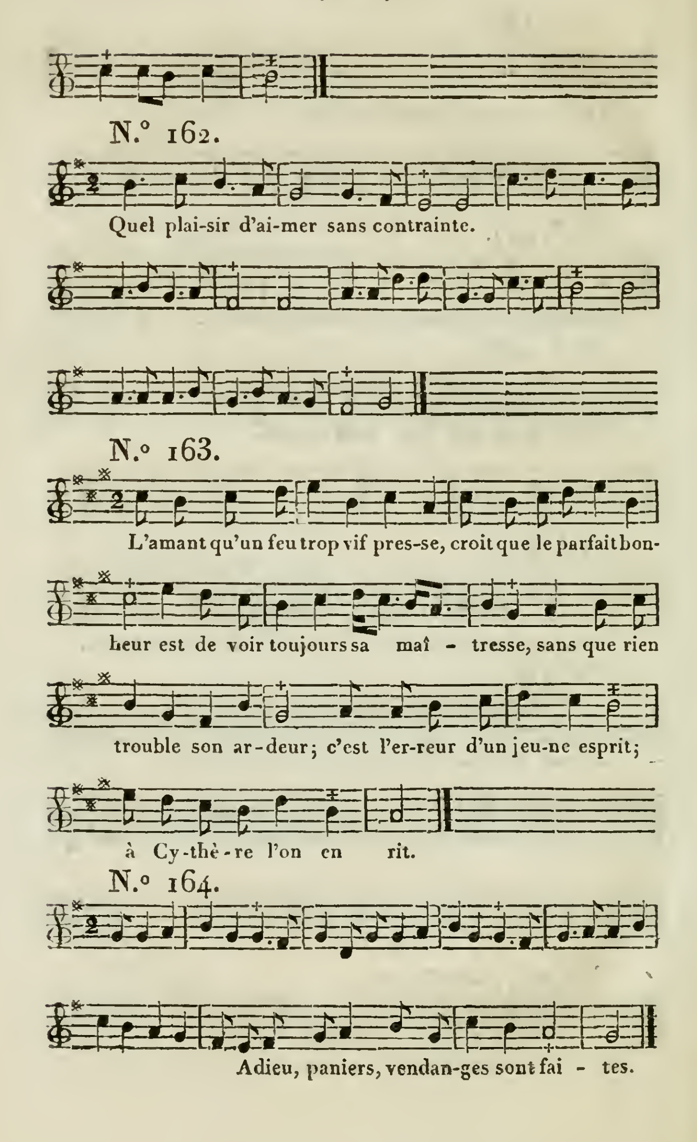

J'en suis le Jean.
N.° 148.
Suivons l'Amour, c'est lui qui nous mè - ne.
N.° 149.
Un mi - - tron de Go-nes-se.
N.° 150.
En - cor un coup, qu'en peut-il ar - ri - ver ?


N.° 151.
Plus j'en bois, cou - sin, plus je l'ai - me ; plus j'en
bois, plus je l'ai-me ; plus j'en bois, cou-sin, plus je l'ai-me.
N.° 152.
Puissaut dieu de l'en - nui, quel peu - ple sur la
ter - re ne se-con-de pas tes pro-jets ? les trois
quarts des mortels au moins sont tes su - jets, et le res - te en é -
prouve une très - ru - de guer - re ; les trois quarts des mor -
tels au moins sont tes su-jets, et le reste en é - prouve une très-
rude guer - re. Tu vois dans tes vas-tes é -
tats, et les ca - fés et les ru - el-les ; tu rè - - - - -

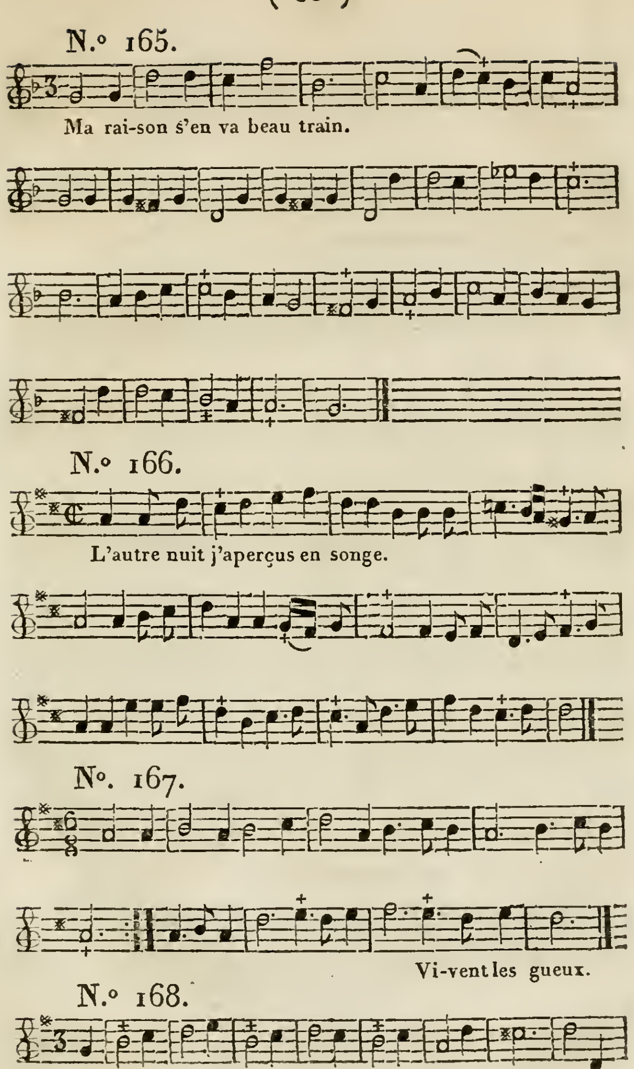

- gnes sur les a - vo-cats, les beaux es-prits te
sont fi - dè - - les; dieu de l'en - nui, c'est à ta
voix que l'amour s'envo - - - - - - le à Cy-thè - re;
l'Opé-ra mê - me suit tes loix, l'hô-tel co - mi-que
les ré - - vè - re; tu vois dans tes vas-tes é -
tats et les ca - fés et les ru - el - les; tu
rè - - - - - - gnes sur les a - vo-cats; les beaux es -
prits te sont fi - dè - - les; tu prends
soin d'inspi - rer tous les mauvais rail-leurs, tous les con -
teurs pe-sants, les di-seurs de nou-vel - les; c'est

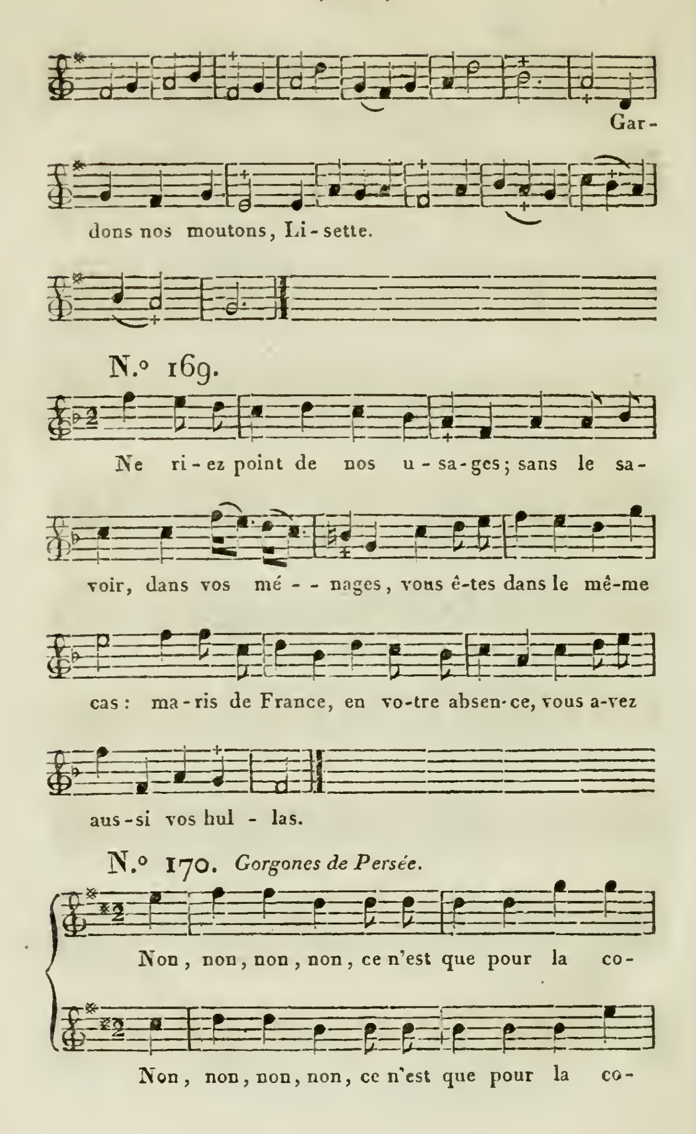

toi qui, pour pu - nir le goût co-quet des bel - les, con -
1.re fois.
2.e fois.
duis à leurs ge-noux cent fades ca-jo - leurs. C'est, etc.
N°. 153. Les Pélerins.
N.° 154. Les Rats.
N.° 155.
Sanga-ri-de, ce jour est un grand jour pour vous.

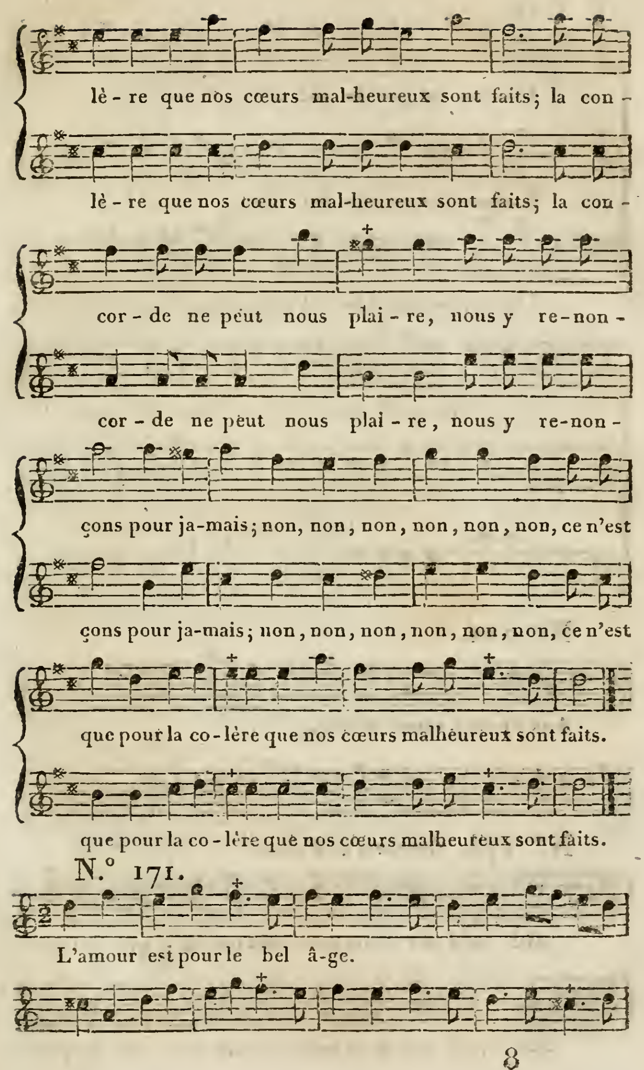

N.° 156.
Oui, je t'ai-me, l'a-mour mê-me.
N.° 157.
Mathieu, grace à Dieu, ma femme est mor-te.
N.° 158.
Ma mère étoit bien o-bli - geante.
N.° 159.
Amants, qui vous plaignez, vous ê - tes trop heureux.
N.° 160.
Je suis la fleur des garçons du vil - la - ge.
N.° 161. De Phaëton.
Dans cet-te pai-si-ble re-trai-te.

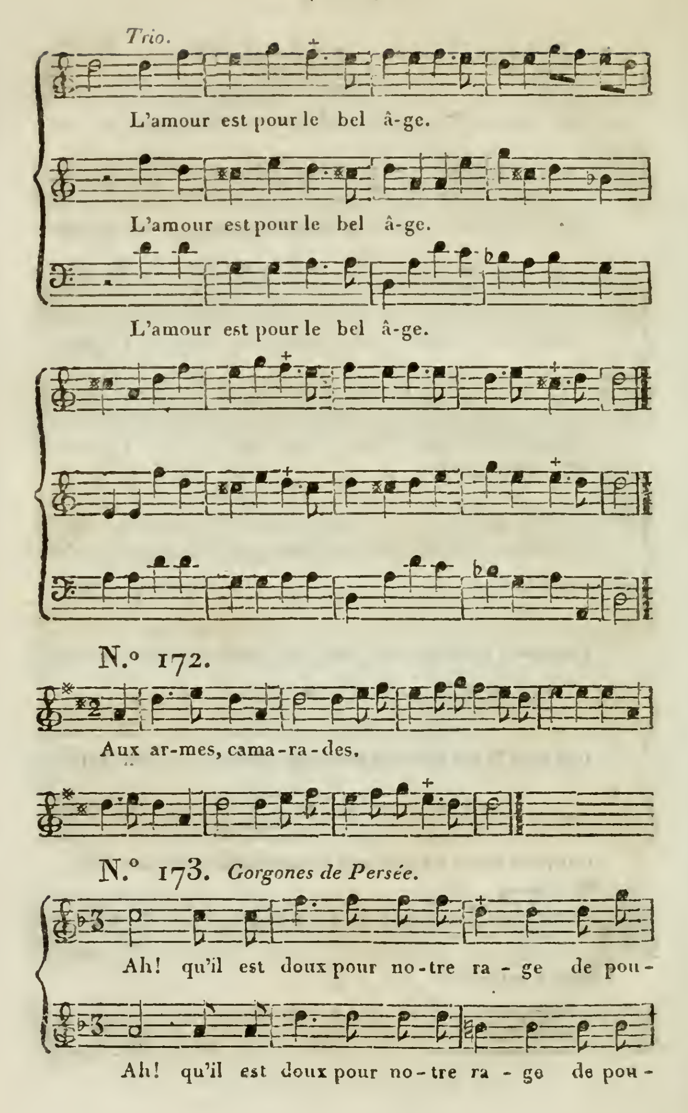

N.° 162.
Quel plai-sir d'ai-mer sans contrainte.
N.° 163.
L'amant qu'un feu trop vif pres-se, croit que le parfait bon-
heur est de voir toujours sa maî - tresse, sans que rien
trouble son ar-deur; c'est l'er-reur d'un jeu-ne esprit;
à Cy-thè-re l'on en rit.
N.° 164.
Adieu, paniers, vendan-ges sont fai - tes.

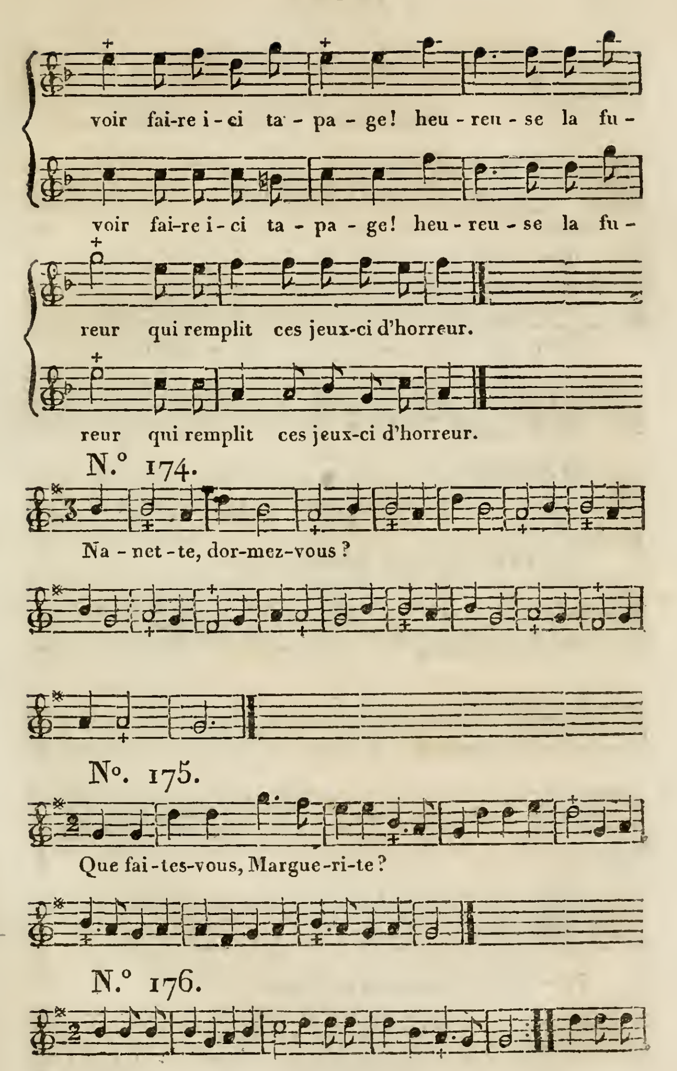
N.° 165.

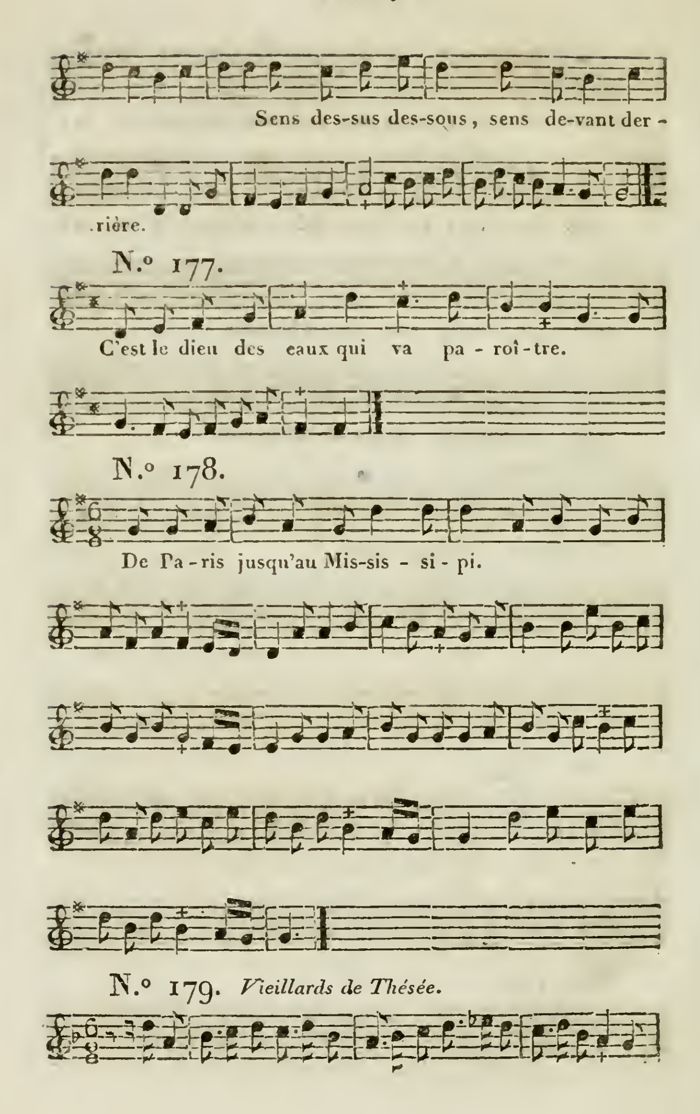

Ma rai-son s'en va beau train.
N.° 166.
L'autre nuit j'aperçus en songe.
N°. 167.
Vi-vent les gueux.
N.° 168.

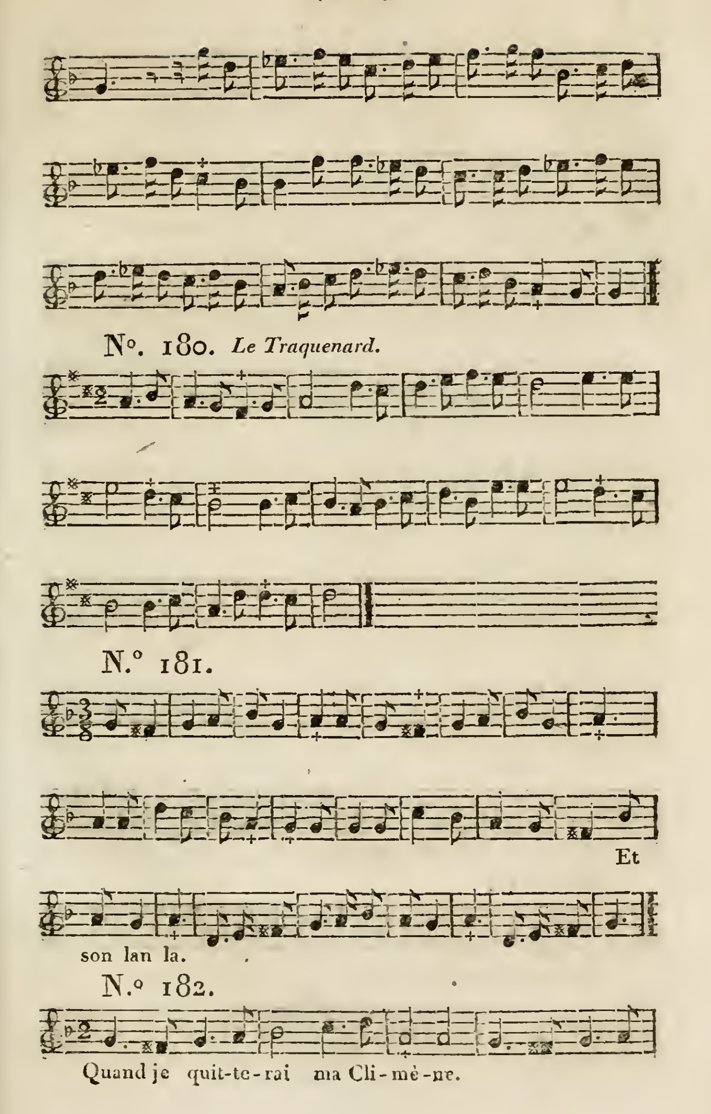

Gar-
dons nos moutons, Li-sette.
N.º 169.
Ne ri-ez point de nos u-sa-ges; sans le sa-
voir, dans vos mé - - nages, vous ê-tes dans le mê-me
cas : ma-ris de France, en vo-tre absen-ce, vous a-vez
aus-si vos hul - las.
N.º 170. Gorgones de Persée.
Non, non, non, non, ce n'est que pour la co-
Non, non, non, non, ce n'est que pour la co-

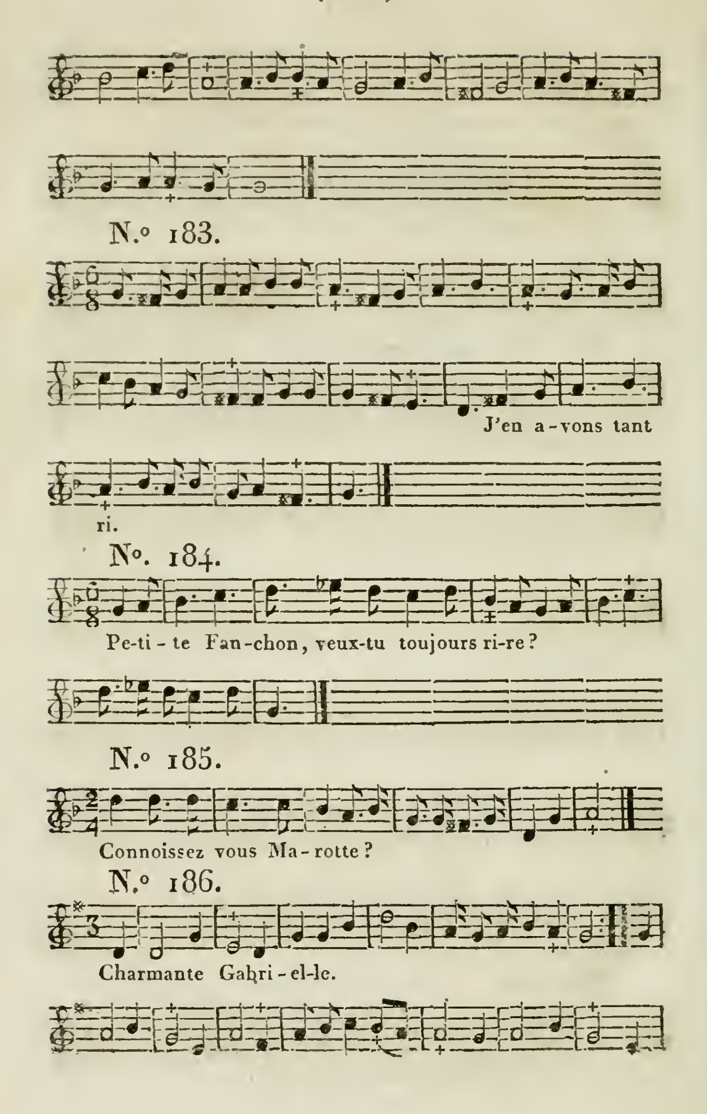

lè - re que nos cœurs mal-heureux sont faits; la con -
lè - re que nos cœurs mal-heureux sont faits; la con -
cor - de ne peut nous plai - re, nous y re-non -
cor - de ne peut nous plai - re, nous y re-non -
çons pour ja-mais; non, non, non, non, non, non, ce n'est
çons pour ja-mais; non, non, non, non, non, non, ce n'est
que pour la co - lère que nos cœurs malheureux sont faits.
que pour la co - lère que nos cœurs malheureux sont faits.
N.° 171.
L'amour est pour le bel â-ge.

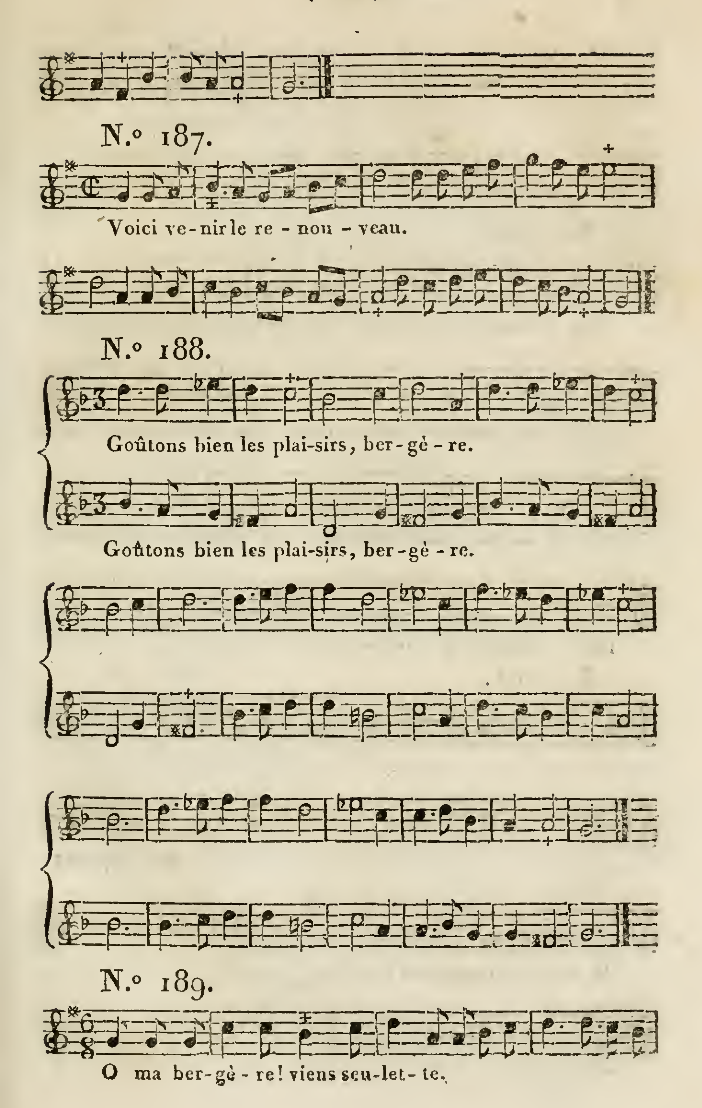

Trio.
L'amour est pour le bel â-ge.
L'amour est pour le bel â-ge.
L'amour est pour le bel â-ge.
N.° 172.
Aux ar-mes, cama-ra-des.
N.° 173. Gorgones de Persée.
Ah! qu'il est doux pour no-tre ra - ge de pou -
Ah! qu'il est doux pour no-tre ra - ge de pou -

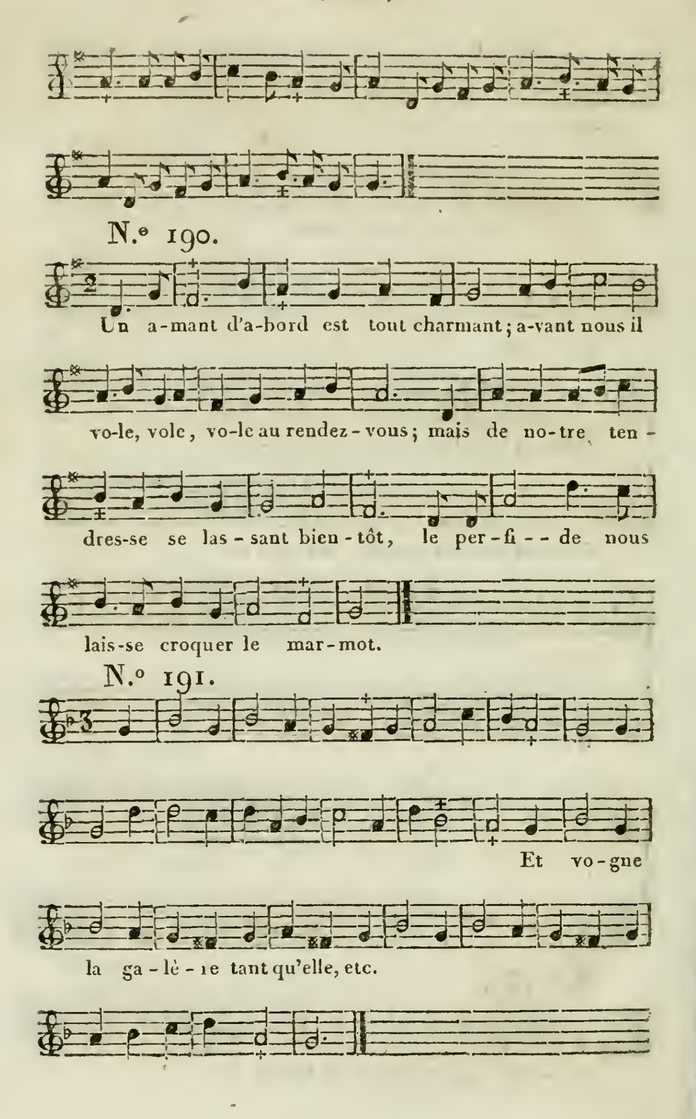

voir fai-re i-ci ta-pa-ge! heu-reu-se la fu-
voir fai-re i-ci ta-pa-ge! heu-reu-se la fu-
reur qui remplit ces jeux-ci d'horreur.
reur qui remplit ces jeux-ci d'horreur.
N.° 174.
Na-net-te, dor-mez-vous ?
N°. 175.
Que fai-tes-vous, Margue-ri-te ?
N.° 176.

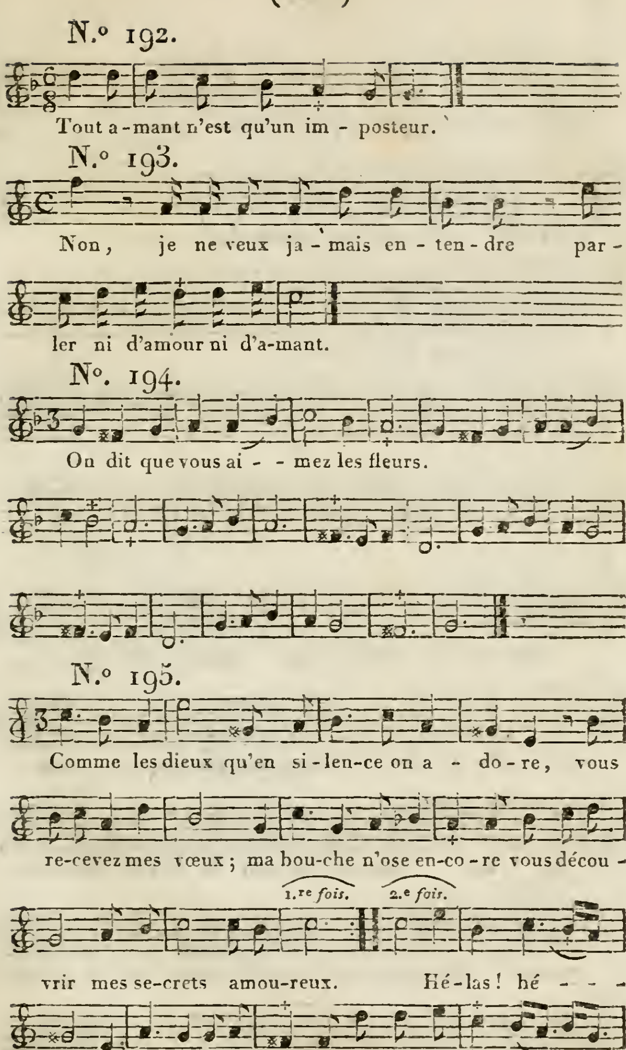

Sens des-sus des-sous , sens de-vant der -
-rière.
N.° 177.
C'est le dieu des eaux qui va pa - roî - tre.
N.° 178.
De Pa - ris jusqu'au Mis-sis - si - pi.
N.° 179. Vieillards de Thésée.

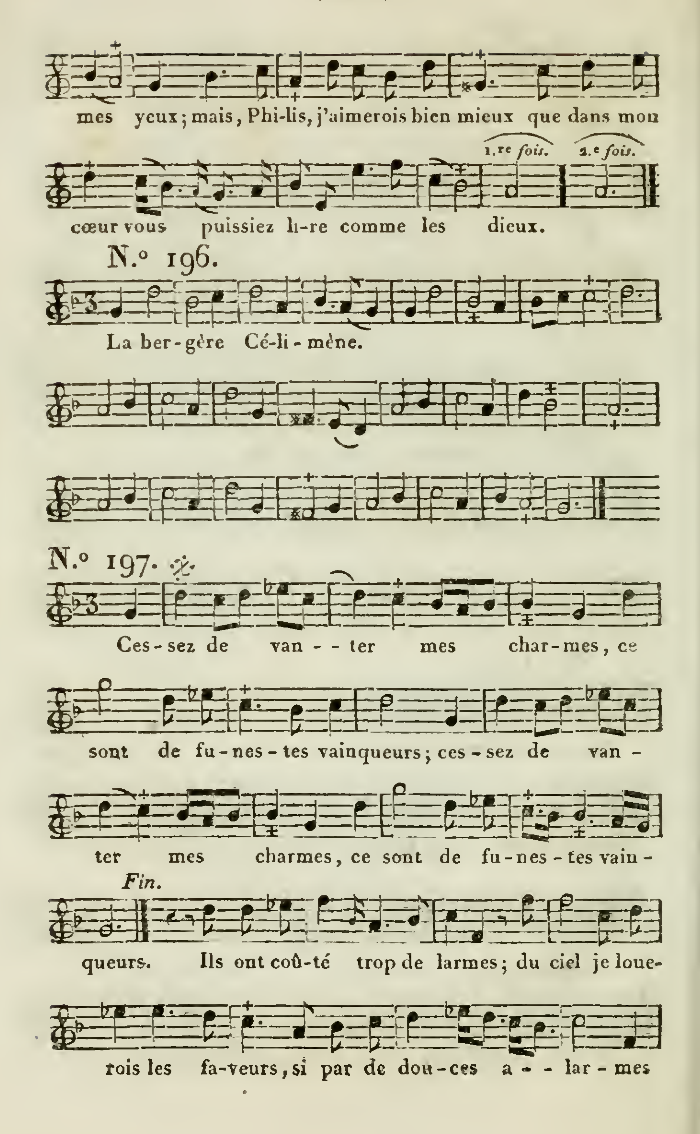

N°. 180. *Le Traquenard.*
N.° 181.
Et
son lan la.
N.° 182.
Quand je quit-te-rai ma Cli-mè-ne.

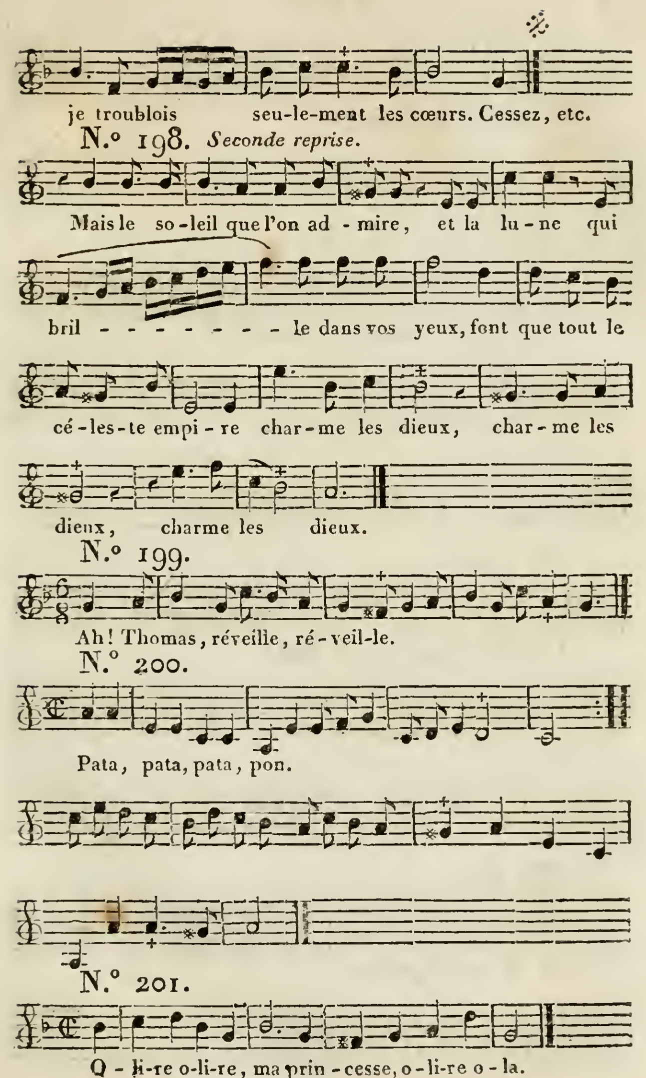

N.° 183.
J'en a-vons tant
ri.
N°. 184.
Pe-ti-te Fan-chon, veux-tu toujours ri-re?
N.° 185.
Connoissez vous Ma-rotte?
N.° 186.
Charmante Gabri-el-le.

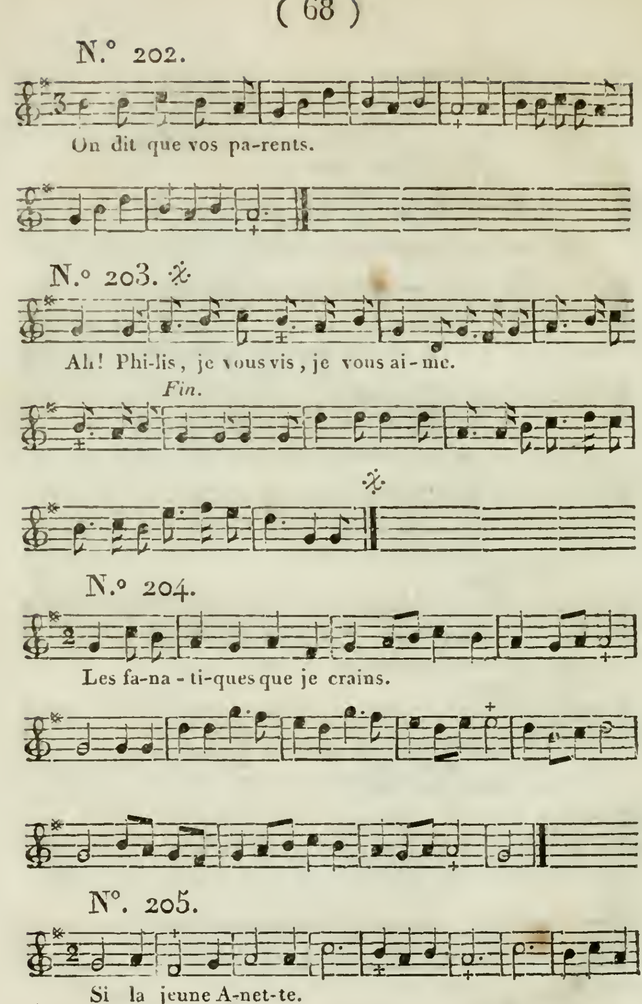

N.° 187.
Voici ve-nir le re - nou - veau.
N.° 188.
Goûtons bien les plai-sirs, ber-gè - re.
Goûtons bien les plai-sirs, ber-gè - re.
N.° 189.
O ma ber-gè - re! viens seu-let- te.

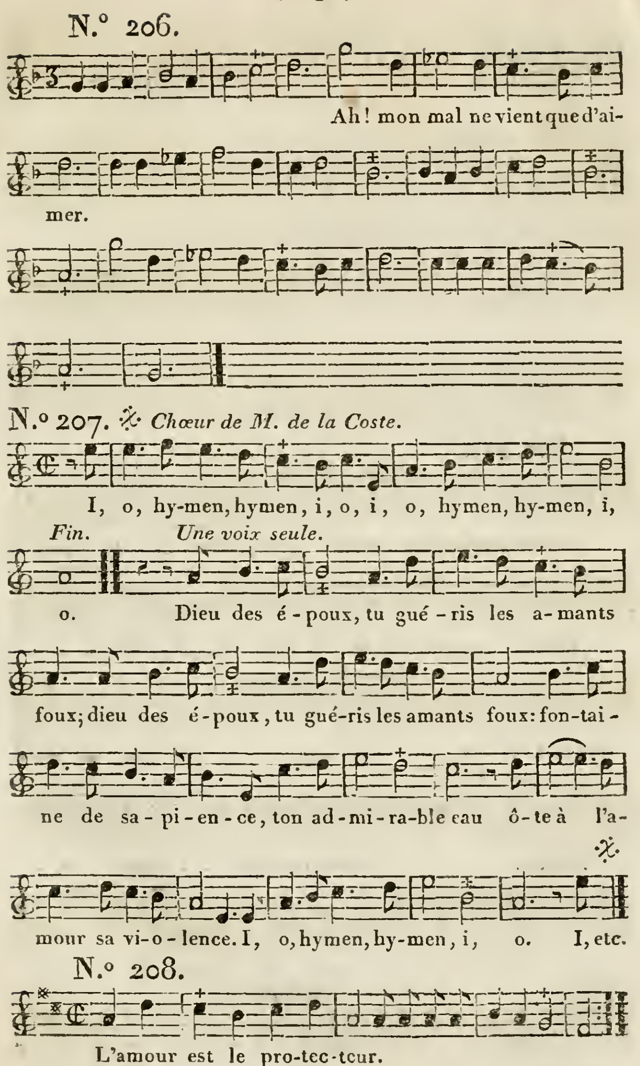

N.° 190.
Un a-mant d'a-bord est tout charmant; a-vant nous il
vo-le, vole, vo-le au rendez-vous; mais de no-tre ten-
dres-se se las-sant bien-tôt, le per-fi--de nous
lais-se croquer le mar-mot.
N.° 191.
Et vo-gne
la ga-lè-re tant qu'elle, etc.

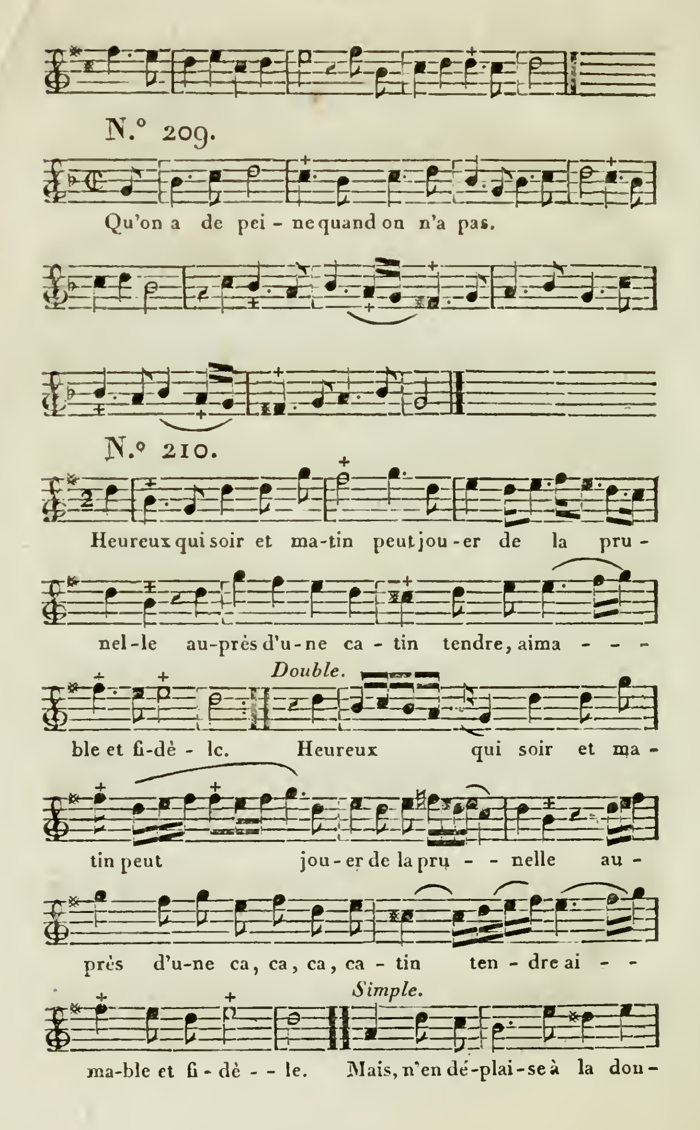

N.° 192.
Tout a-mant n'est qu'un im - posteur.
N.° 193.
Non, je ne veux ja - mais en - ten - dre par -
ler ni d'amour ni d'a-mant.
N°. 194.
On dit que vous ai - - mez les fleurs.
N.° 195.
Comme les dieux qu'en si - len-ce on a - do - re, vous
re-cevez mes vœux ; ma bou-che n'ose en-co - re vous décou -
1.re fois.
2.e fois.
vrir mes se-crets amou-reux. Hé-las ! hé - - -
las ! ce qu'elle n'ose di - re se peut ap-prendre dans

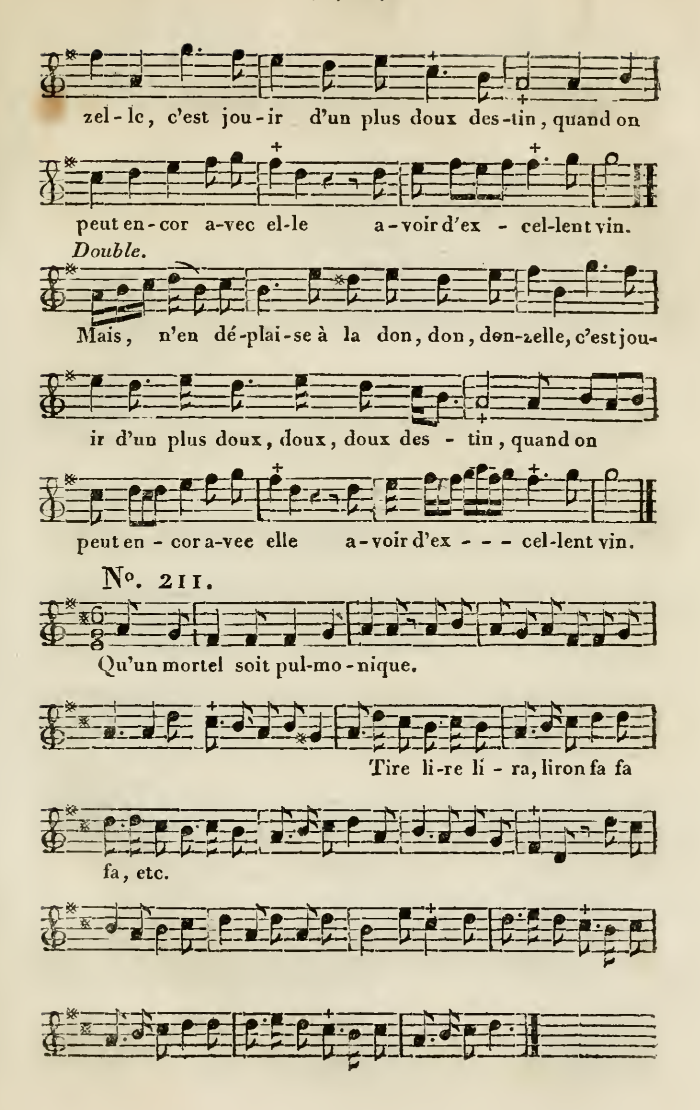

mes yeux; mais, Phi-lis, j'aimerois bien mieux que dans mon
1.re fois. 2.e fois.
cœur vous puissiez li-re comme les dieux.
N.o 196.
La bergère Cé-li-mène.
N.o 197.
Ces-sez de van - - ter mes char-mes, ce
sont de fu-nes-tes vainqueurs; ces-sez de van -
ter mes charmes, ce sont de fu-nes-tes vain -
Fin.
queurs. Ils ont coû-té trop de larmes; du ciel je loue-
rois les fa-veurs, si par de dou-ces a - - lar - mes

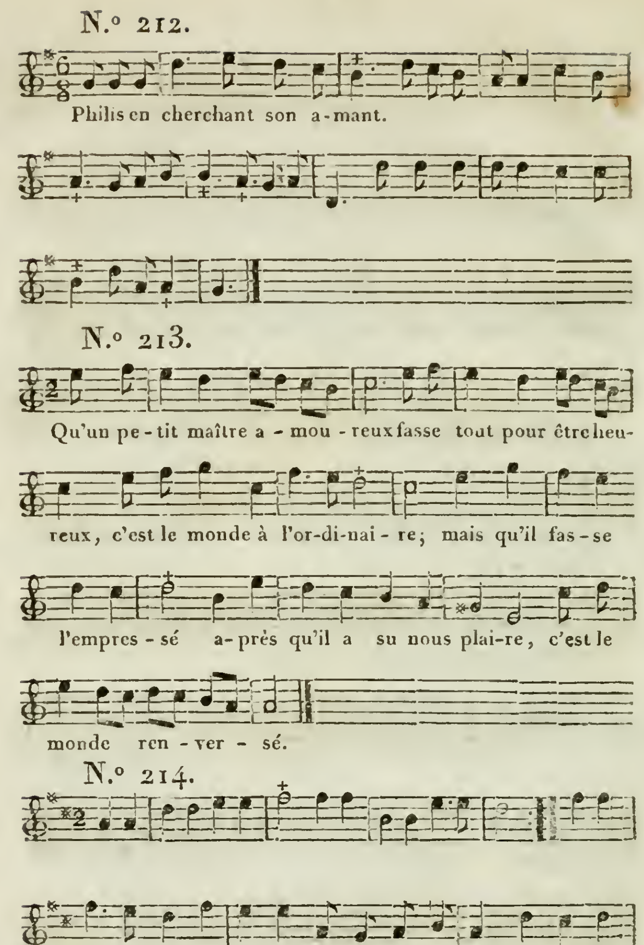

je troublois seu-le-ment les cœurs. Cessez, etc.
N.° 198. Seconde reprise.
Mais le so-leil que l'on ad - mire, et la lu-ne qui
bril - - - - - - - - le dans vos yeux, font que tout le
cé-les-te empi-re char-me les dieux, char-me les
dieux, charme les dieux.
N.° 199.
Ah! Thomas, réveille, ré-veil-le.
N.° 200.
Pata, pata, pata, pon.
N.° 201.
O - li-re o-li-re, ma prin-cesse, o-li-re o - la.

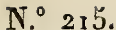

N.° 202.
On dit que vos pa-rents.
N.° 203.
Ah! Phi-lis, je vous vis, je vous ai-me.
Fin.
N.° 204.
Les fa-na-ti-ques que je crains.
N°. 205.
Si la jeune A-net-te.


N.° 206.
Ah! mon mal ne vient que d'ai-
mer.
N.° 207. Chœur de M. de la Coste.
I, o, hy-men, hymen, i, o, i, o, hymen, hy-men, i,
Fin. Une voix seule.
o. Dieu des é-poux, tu gué-ris les a-mants
foux; dieu des é-poux, tu gué-ris les amants foux: fon-tai-
ne de sa-pi-en-ce, ton ad-mi-ra-ble eau ô-te à l'a-
mour sa vi-o-lence. I, o, hymen, hy-men, i, o. I, etc.
N.° 208.
L'amour est le pro-tec-teur.


N.° 209.
Qu'on a de pei - ne quand on n'a pas.
N.° 210.
Heureux qui soir et ma-tin peut jou-er de la pru -
nel-le au-près d'u-ne ca - tin tendre, aima - - -
Double.
ble et fi-dè - le. Heureux qui soir et ma -
tin peut jou-er de la pru - - nelle au -
près d'u-ne ca, ca, ca, ca - tin ten - dre ai - -
Simple.
ma-ble et fi - dè - - le. Mais, n'en dé-plai-se à la don-


zel - le, c'est jou - ir d'un plus doux des - tin, quand on
peut en - cor a-vec el-le a - voir d'ex - cel-lent vin.
Double.
Mais, n'en dé-plai-se à la don, don, don-zelle, c'est jou-
ir d'un plus doux, doux, doux des - tin, quand on
peut en - cor a-vee elle a - voir d'ex - - - cel-lent vin.
No. 211.
Qu'un mortel soit pul-mo - nique.
Tire li-re li - ra, liron fa fa
fa, etc.


N.° 212.
Philis en cherchant son a-mant.
N.° 213.
Qu'un pe-tit maître a-mou-reux fasse tout pour être heu-
reux, c'est le monde à l'or-di-nai-re; mais qu'il fas-se
l'empres-sé a-près qu'il a su nous plai-re, c'est le
monde ren-ver-sé.
N.° 214.
Ti-que ti-que taque, et lon lan
la.



N.° 215.

Quand on a pro-non-cé ce

mal-heureux ou - i.

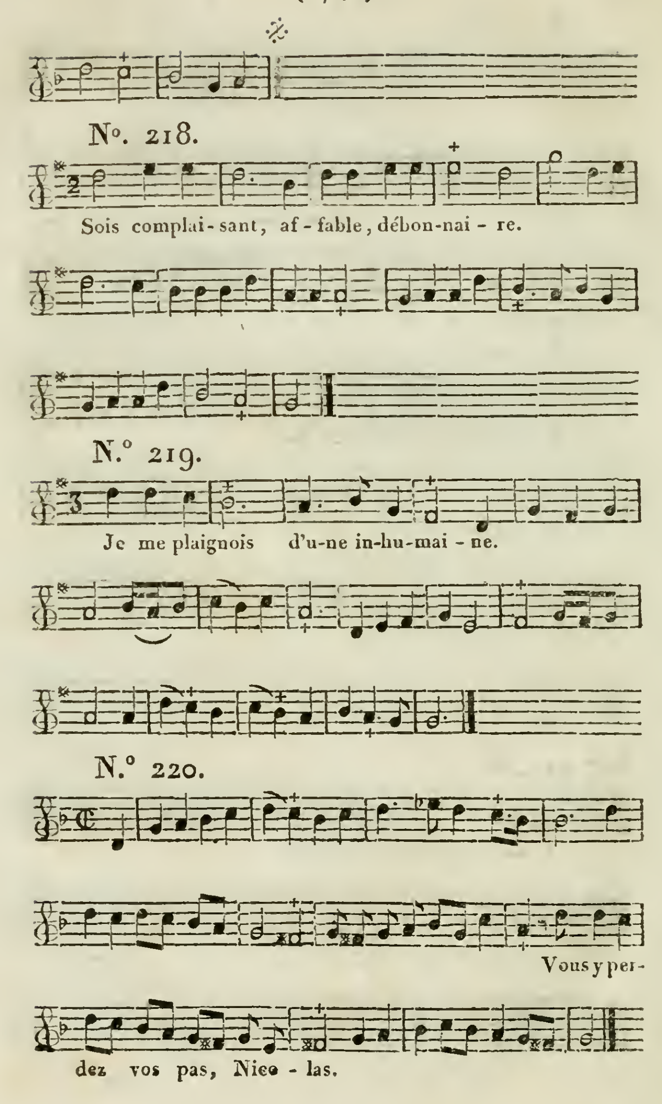
N.° 216.

Le ca-ba-ret est mon ré-duit.

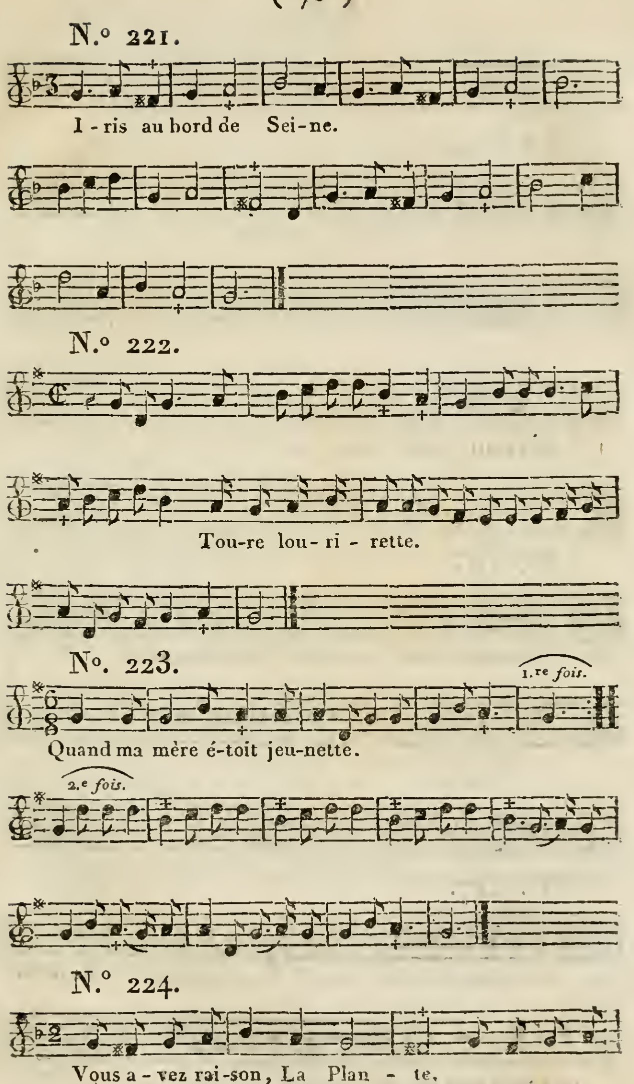
N.° 217.

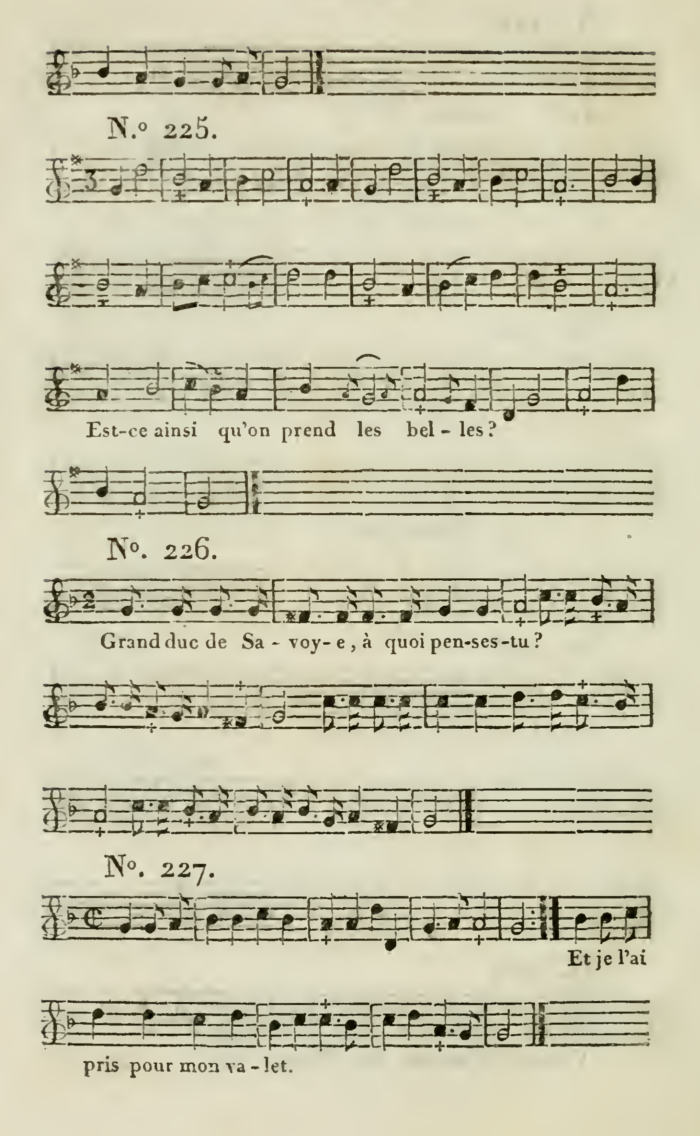
Je suis Ma-de-lon Fri-quet.

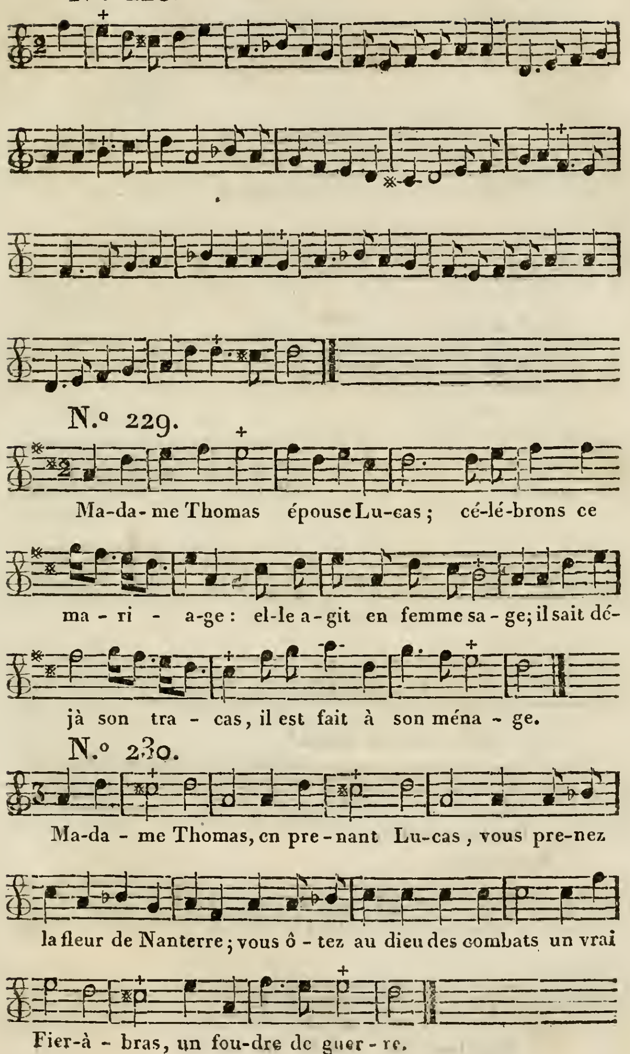
Fin.


N°. 218.
Sois complai-sant, af-fable, débon-nai-re.
N.° 219.
Je me plaignois d'u-ne in-hu-mai-ne.
N.° 220.
Vous y per-
dez vos pas, Nico-las.

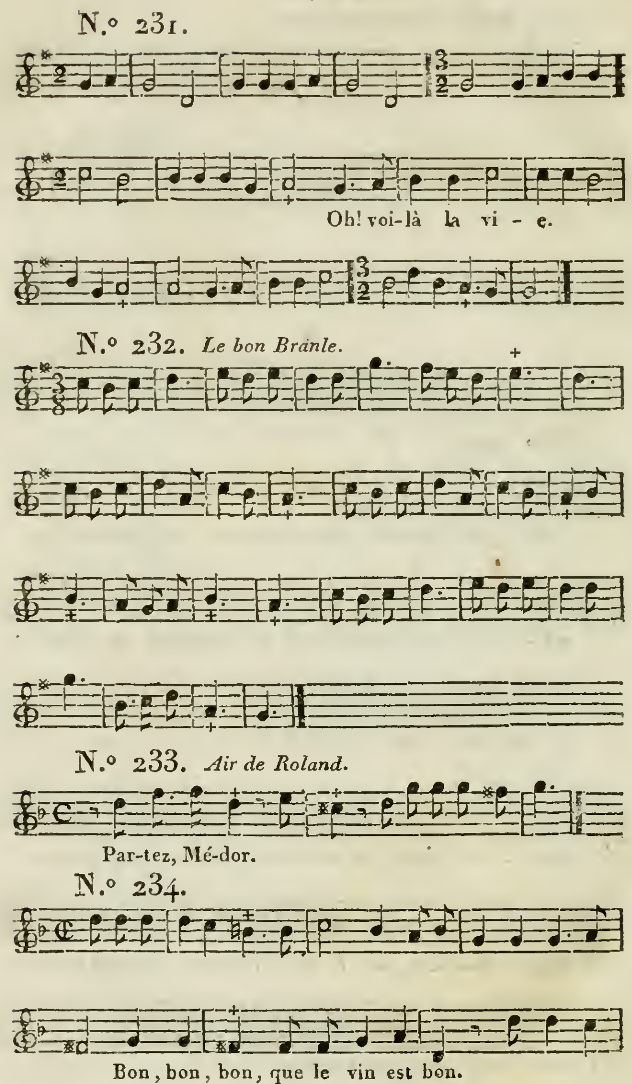
N.° 221.

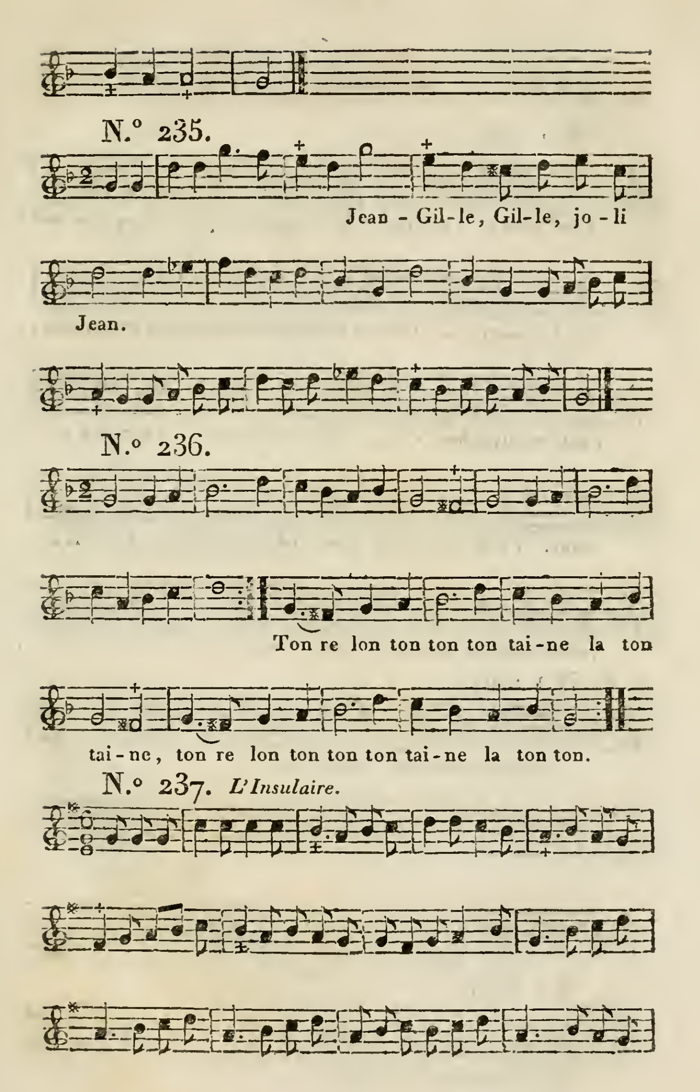

I - ris au bord de Sei-ne.
N.° 222.
Tou-re lou- ri - rette.
N°. 223.
1.re fois.
Quand ma mère é-toit jeu-nette.
2.e fois.
N.° 224.
Vous a - vez rai-son, La Plan - te.

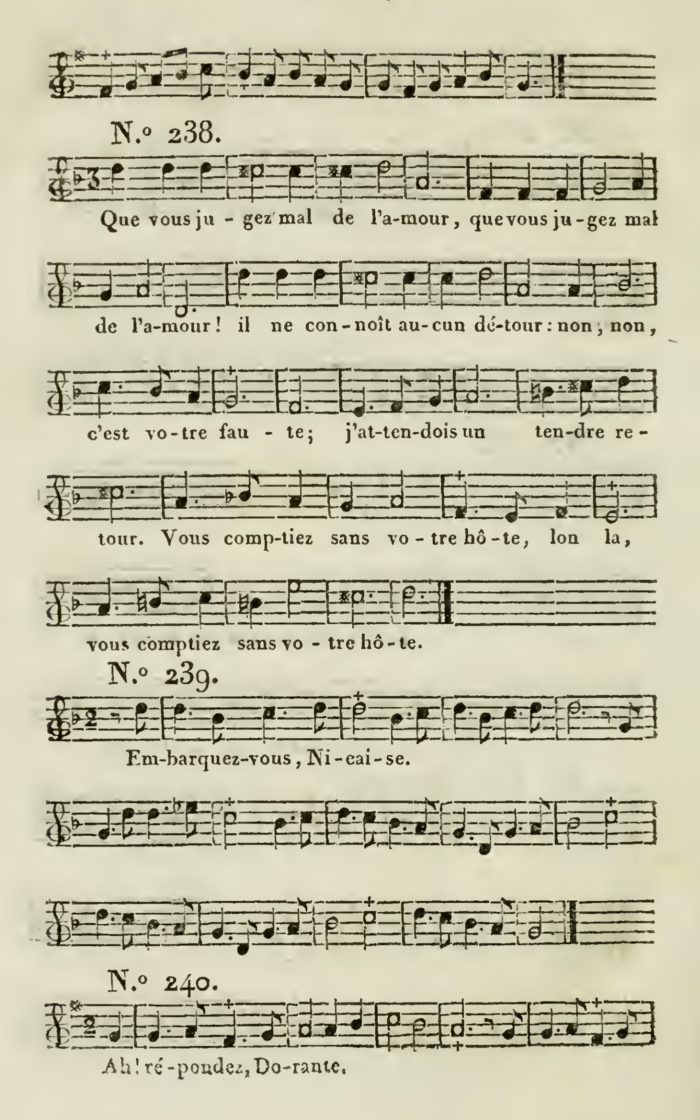

N.° 225.
Est-ce ainsi qu'on prend les bel - les ?
N°. 226.
Grand duc de Sa - voy- e , à quoi pen-ses-tu ?
N°. 227.
Et je l'ai
pris pour mon va - let.

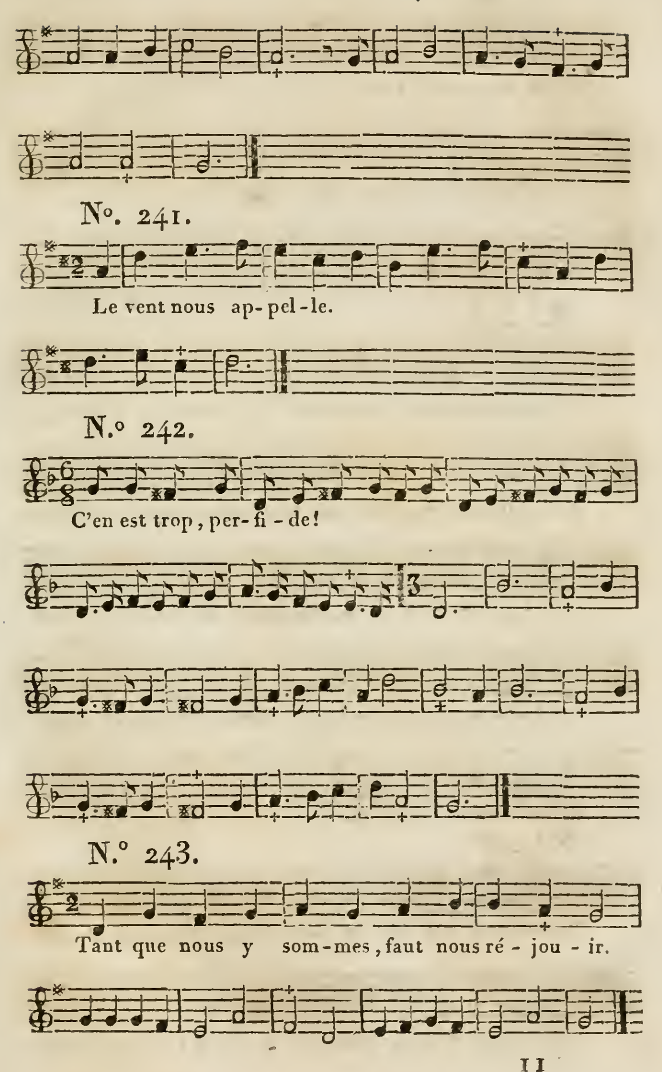

N°. 228. *Pavanne d'Énée.*
N.° 229.
Ma-da-me Thomas épouse Lu-cas ; cé-lé-brons ce
ma-ri - a-ge : el-le a-git en femme sa-ge; il sait dé-
jà son tra - cas, il est fait à son ména - ge.
N.° 230.
Ma-da - me Thomas, en pre-nant Lu-cas, vous pre-nez
la fleur de Nanterre ; vous ô - tez au dieu des combats un vrai
Fier-à - bras, un fou-dre de guer - re.

N.° 231.

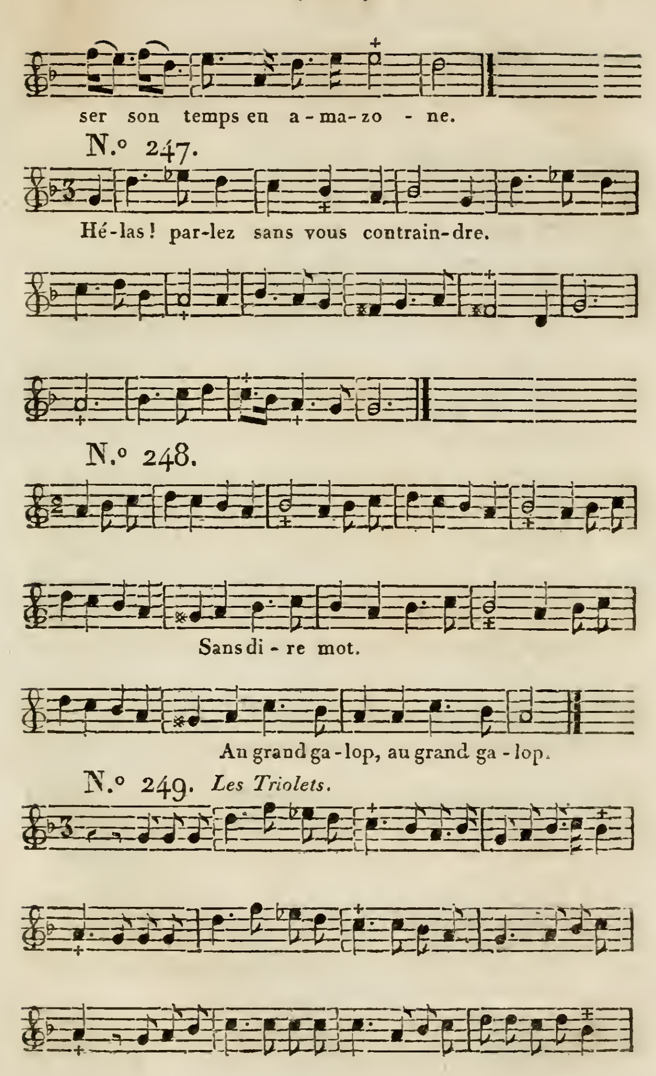

Oh! voi-là la vi - e.
N.° 232. Le bon Branle.
N.° 233. Air de Roland.
Par-tez, Mé-dor.
N.° 234.
Bon, bon, bon, que le vin est bon.

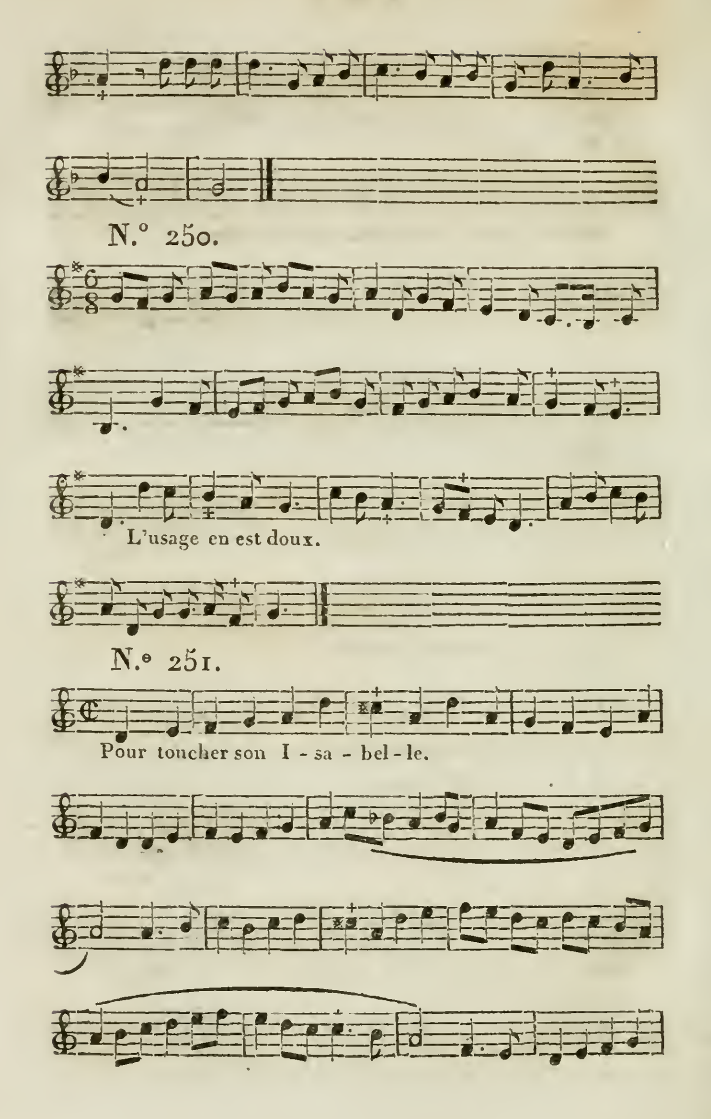

N.° 235.
Jean - Gil-le, Gil-le, jo - li
Jean.
N.° 236.
Ton re lon ton ton ton tai-ne la ton
tai-ne, ton re lon ton ton ton tai-ne la ton ton.
N.° 237. L'Insulaire.

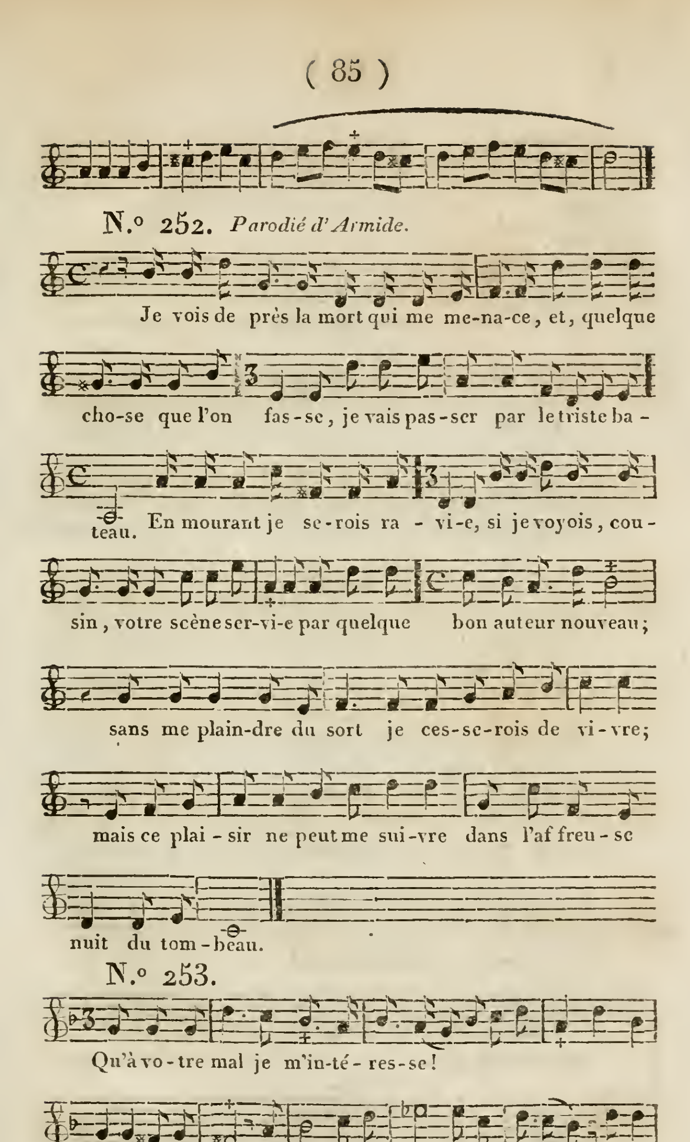

N.o 238.
Que vous ju - gez mal de l'a-mour, que vous ju-gez mal
de l'a-mour! il ne con-noît au-cun dé-tour: non, non,
c'est vo-tre fau - te; j'at-ten-dois un ten-dre re -
tour. Vous comp-tiez sans vo - tre hô-te, lon la,
vous comptiez sans vo - tre hô - te.
N.o 239.
Em-barquez-vous, Ni-cai-se.
N.o 240.
Ah! ré-pondez, Do-rante.

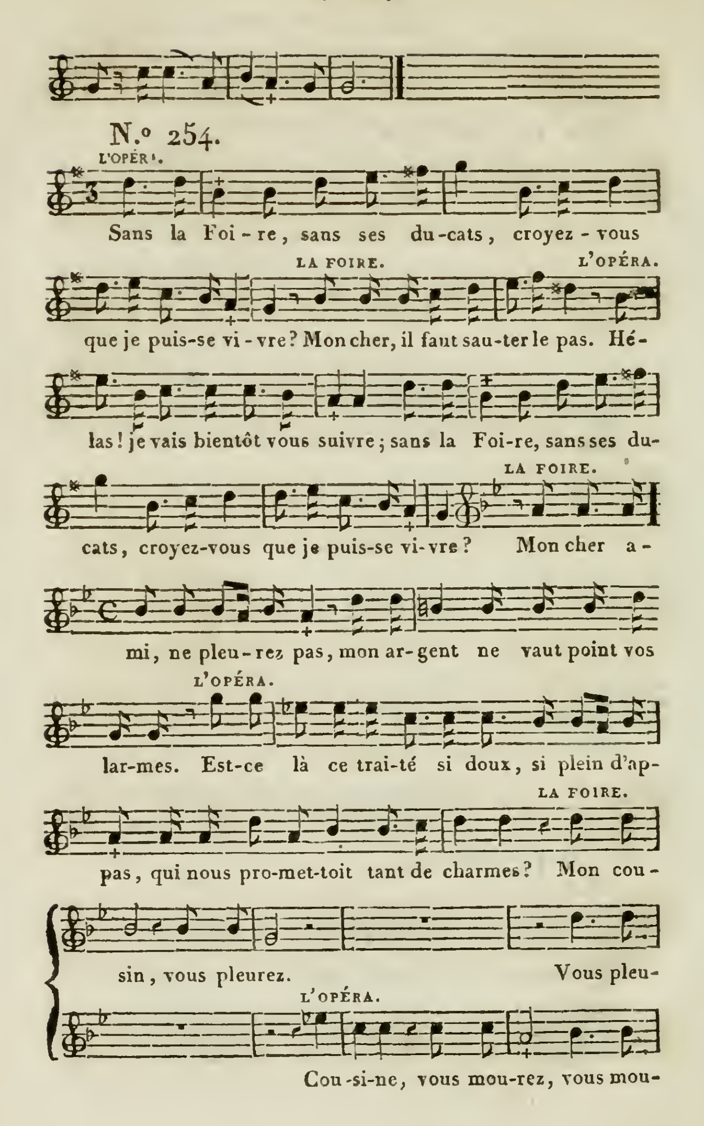

N°. 241.
Le vent nous ap- pel - le.
N.° 242.
C'en est trop, per- fi - de!
N.° 243.
Tant que nous y som-mes, faut nous ré - jou - ir.

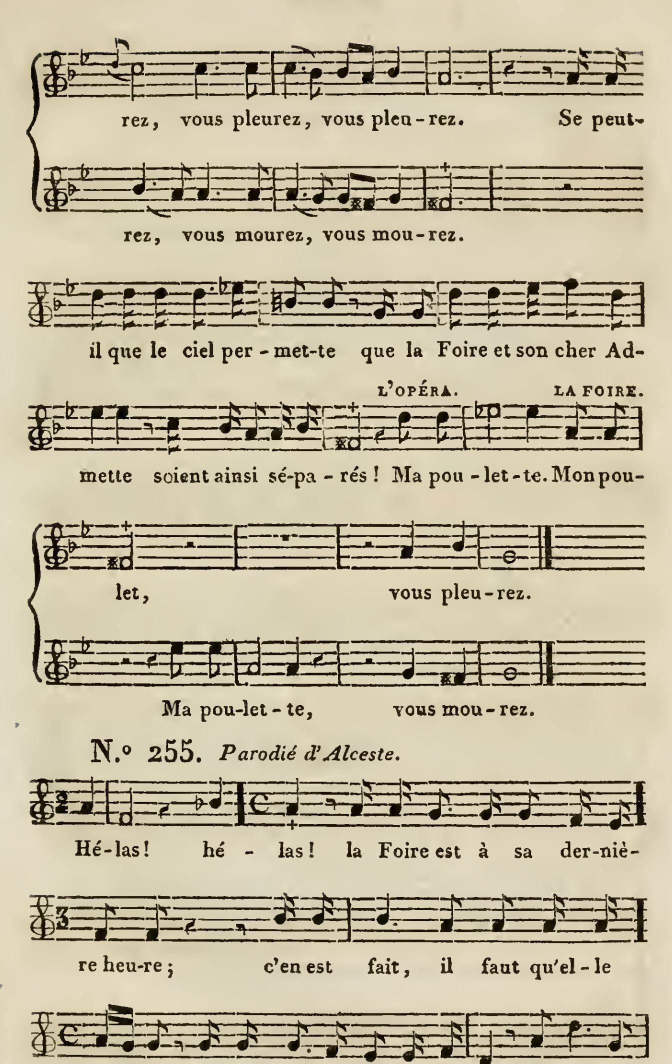

N°. 244.
D'un u-sa-ge sé - vè-re.
N.° 245.
Nous ne mettons point no - tre gloi - re à tri - om -
pher par nos re-gards, nous n'es-ti-mons que la vic -
toi - - - - - - - - - re qu'on va cher - cher dans
Chœur.
les ha-zards : i - ci les femmes sont des Mars, i - ci les
femmes sont des Mars.
N.° 246.
En sui-vant Bel - lon-ne, nos cœurs sont exempts des cru-
els tourments que l'a-mour don - ne. Qu'il est doux de pas-

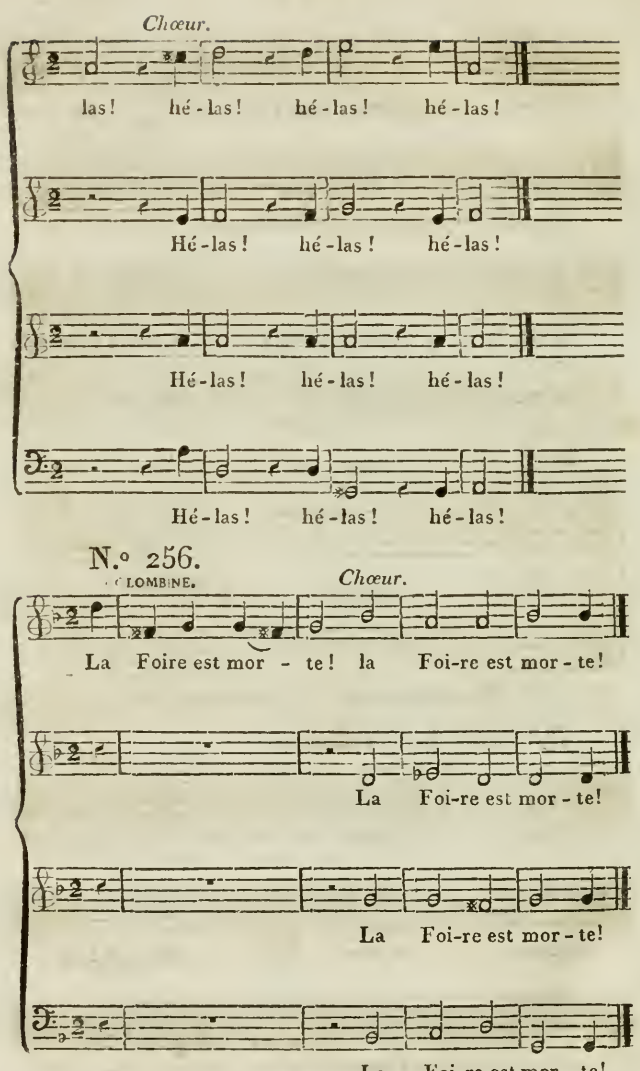

ser son temps en a-ma-zo - ne.
N.° 247.
Hé-las! par-lez sans vous contrain-dre.
N.° 248.
Sans di - re mot.
Au grand ga-lop, au grand ga-lop.
N.° 249. Les Triolets.


N.° 250.
L'usage en est doux.
N.° 251.
Pour toucher son I - sa - bel - le.


N.o 252. Parodié d'Armide.
Je vois de près la mort qui me me-na-ce, et, quelque
cho-se que l'on fas-se, je vais pas-ser par le triste ba-
teau. En mourant je se-rois ra - vi-e, si je voyois, cou-
sin, votre scène ser-vi-e par quelque bon auteur nouveau;
sans me plain-dre du sort je ces-se-rois de vi-vre;
mais ce plai - sir ne peut me sui-vre dans l'af freu-se
nuit du tom-beau.
N.o 253.
Qu'à vo-tre mal je m'in-té-res-se!

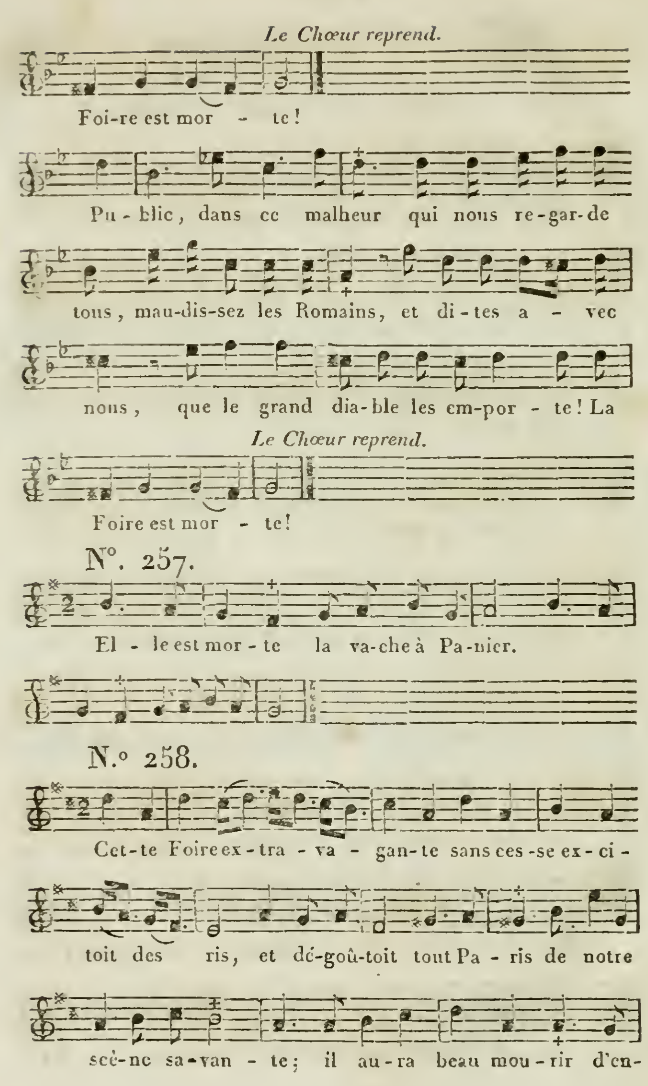

N.o 254.
L'OPÉRA.
Sans la Foi-re, sans ses du-cats, croyez-vous
LA FOIRE.
L'OPÉRA.
que je puis-se vi-vre? Mon cher, il faut sau-ter le pas. Hé-
las! je vais bientôt vous suivre; sans la Foi-re, sans ses du-
LA FOIRE.
cats, croyez-vous que je puis-se vi-vre? Mon cher a-
mi, ne pleu-rez pas, mon ar-gent ne vaut point vos
L'OPÉRA.
lar-mes. Est-ce là ce trai-té si doux, si plein d'ap-
LA FOIRE.
pas, qui nous pro-met-toit tant de charmes? Mon cou-
sin, vous pleurez. Vous pleu-
L'OPÉRA.
Cou-si-ne, vous mou-rez, vous mou-


rez, vous pleurez, vous pleu-rez. Se peut-
rez, vous mourez, vous mou-rez.
il que le ciel per-met-te que la Foire et son cher Ad-
L'OPÉRA. LA FOIRE.
mette soient ainsi sé-pa-rés ! Ma pou-let-te. Mon pou-
let, vous pleu-rez.
Ma pou-let-te, vous mou-rez.
N.° 255. Parodié d'Alceste.
Hé-las! hé-las! la Foire est à sa der-niè-
re heu-re; c'en est fait, il faut qu'el-le
meu-re; que tout sente i-ci son tré-pas. Hé-las! hé-


Chœur.
las! hé-las! hé-las! hé-las!
Hé-las! hé-las! hé-las!
Hé-las! hé-las! hé-las!
Hé-las! hé-las! hé-las!
N.° 256.
LOMBINE.
Chœur.
La Foire est mor - te! la Foi-re est mor-te!
La Foi-re est mor-te!
La Foi-re est mor-te!
La Foi-re est mor-te!

COLOMBINE.

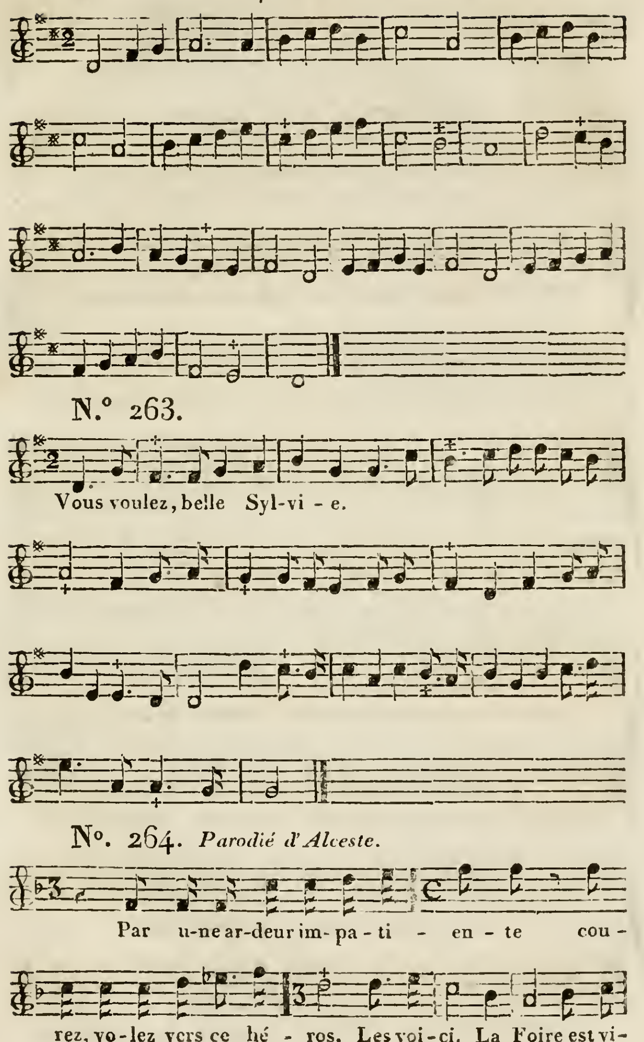

La Foi-re a sa - tis - fait au co-thurne en cour-
roux ; su-per-bes en - ne - mis, quel tri - om-phe pour
vous ! si la Foire eût vé - cu, vous fermiez vo - tre
Le Chœur reprend.
por-te. La Foi-re est mor - te !
La mort, la mort bar - ba - re dé-truit au - jour-
d'hui tous les ris ; la mort, la mort bar - ba - re dé-
truit au-jour-d'hui tous les ris : dé - jà de tout Pa-
ris j'aper - çois l'en-nui qui s'empa-re, dé-jà de tout Pa-
ris j'aper-çois l'ennui qui s'empare ; la mort, la mort bar-
ba - re dé-truit au-jourd'hui tous les ris. La

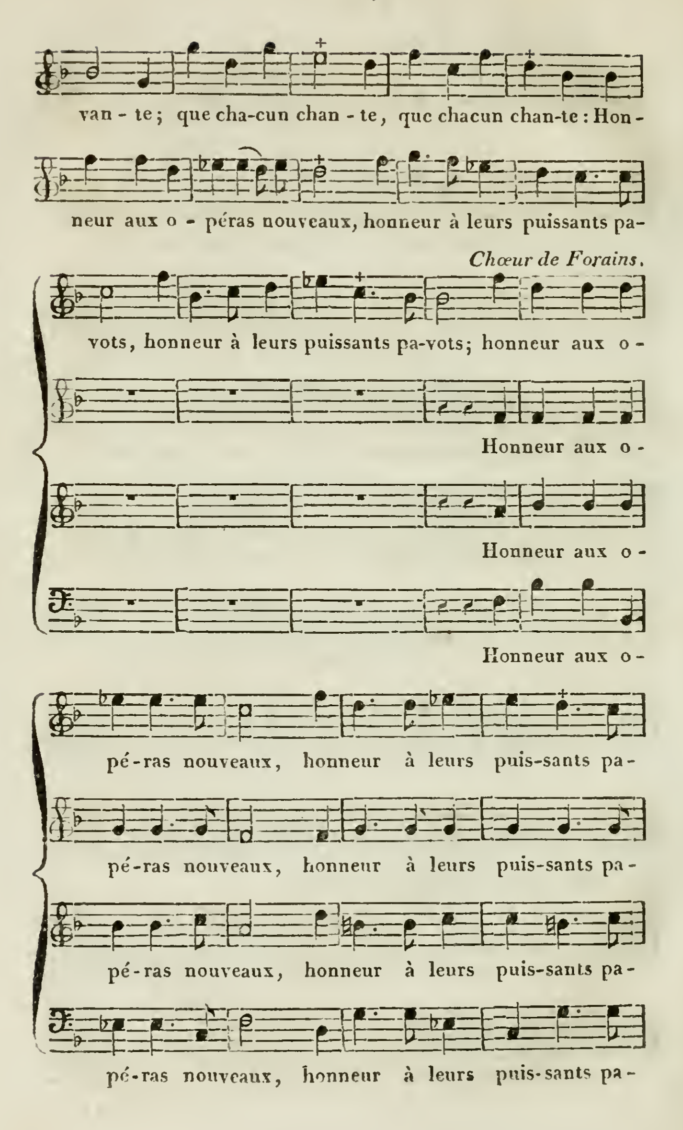

Le Chœur reprend.
Foi-re est mor - te!
Pu - blic, dans ce malheur qui nous re-gar-de
tous, mau-dis-sez les Romains, et di-tes a - vec
nous, que le grand dia-ble les em-por - te! La
Le Chœur reprend.
Foire est mor - te!
N°. 257.
El - le est mor - te la va-che à Pa-nier.
N.° 258.
Cet-te Foire ex-tra - va - gan-te sans ces-se ex-ci -
toit des ris, et dé-goû-toit tout Pa - ris de notre
scé-ne sa-van - te; il au-ra beau mou-rir d'en-

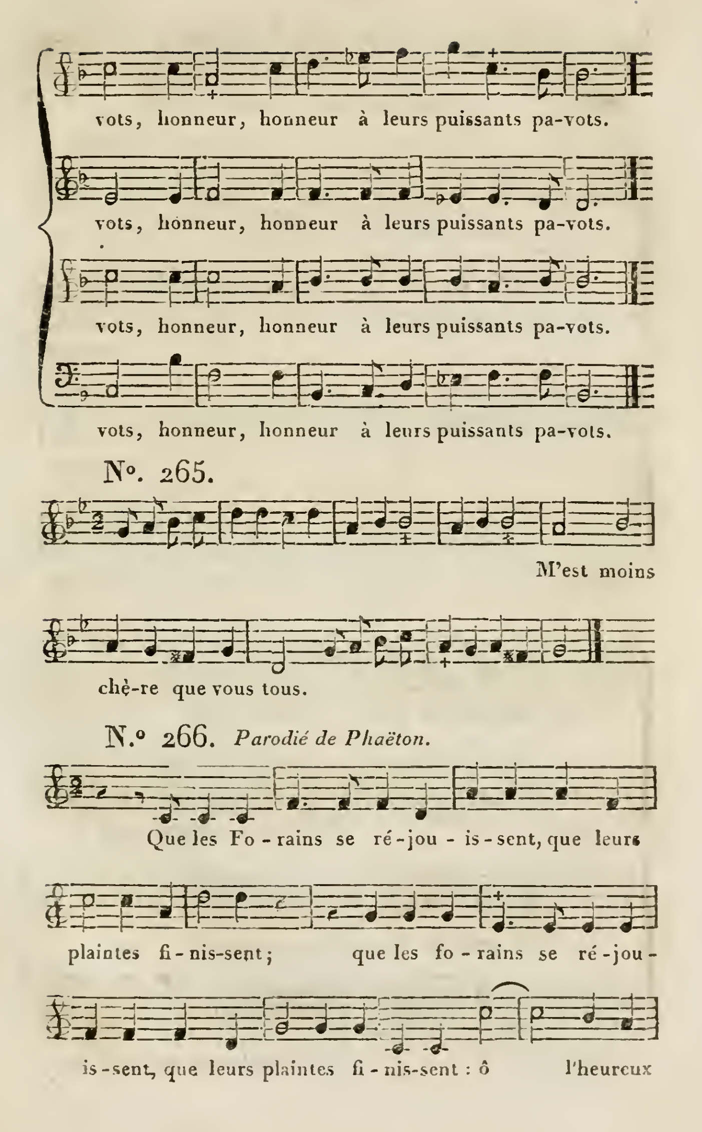

nui, il vien-dra chez nous mal-gré lui.
N.° 259. Parodié de Persée.
Chœur.
O sort i-nexo-rable! ô malheur dé-plo-ra-ble! ô
O
O
sort i-nexo - rable! ô malheur dé-plo-ra-ble!
sort i-nexo - rable! ô malheur dé-plo-ra-ble!
sort i-nexo - rable! ô malheur déplo - ra-ble!
O Foire infor-tu-né-e! hé - las! tu mé-ri-tois un
sort plus fa-vo - ra-ble; tes fu-nes-tes ap-pas ont
cau-sé ton tré - pas. O sort i-nexo-ra-ble! ô mal-



Le Chœur reprend.
heur dé-plo-ra-ble!
N.° 260. *Parodié de Thésée.*
Cessez, a-mis Forains, de répan-dre des larmes; vous pour-
rez bientôt sans a-lar-mes é-prouver le sort le plus
doux; pré-pa-rez aux bour-geois des flon flon pleins de
char-mes: mais je veux, vous prê-tant mes ar-mes,
par-ta-ger son or a-vec vous.
N.° 261.
Ma cou-si-ne-ger-mai-ne, fa-ridon-
dai-ne.

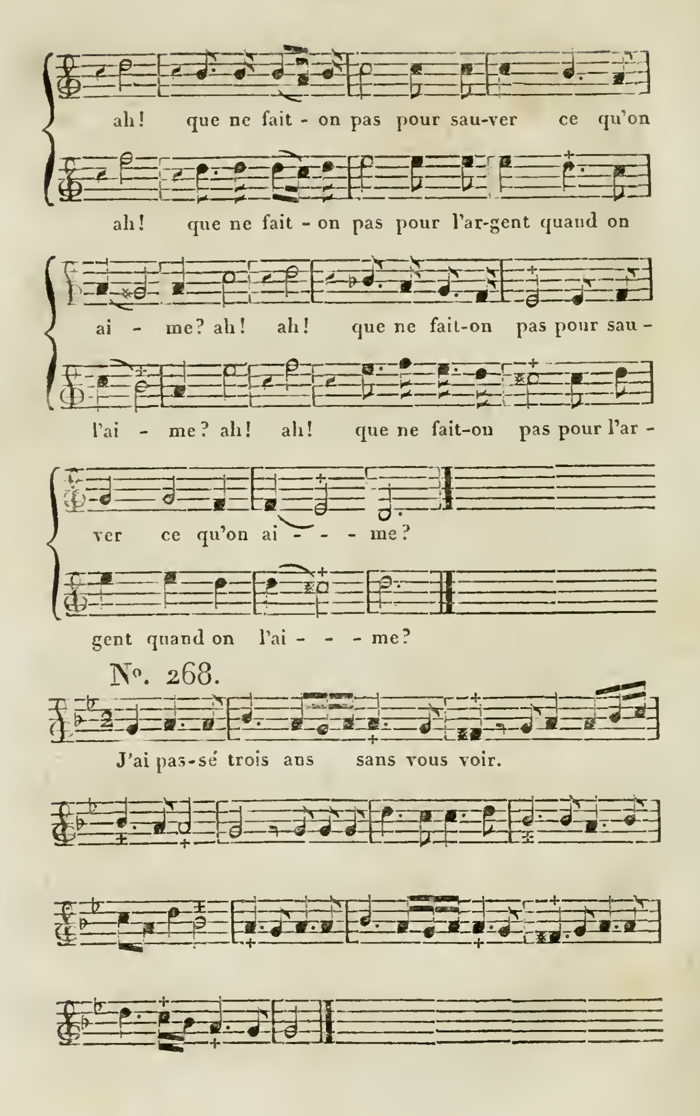

N.° 262. Le Tape-dru.
N.° 263.
Vous voulez, belle Syl-vi - e.
N°. 264. Parodié d'Alceste.
Par u-ne ar-deur im- pa - ti - en - te cou -
rez, vo-lez vers ce hé - ros. Les voi - ci. La Foire est vi-


van - te ; que cha-cun chan - te , que chacun chan-te : Hon -
neur aux o - péras nouveaux, honneur à leurs puissants pa-
Chœur de Forains.
vots, honneur à leurs puissants pa-vots ; honneur aux o -
Honneur aux o -
Honneur aux o -
Honneur aux o -
pé-ras nouveaux, honneur à leurs puis-sants pa -
pé-ras nouveaux, honneur à leurs puis-sants pa -
pé-ras nouveaux, honneur à leurs puis-sants pa -
pé-ras nouveaux, honneur à leurs puis-sants pa -

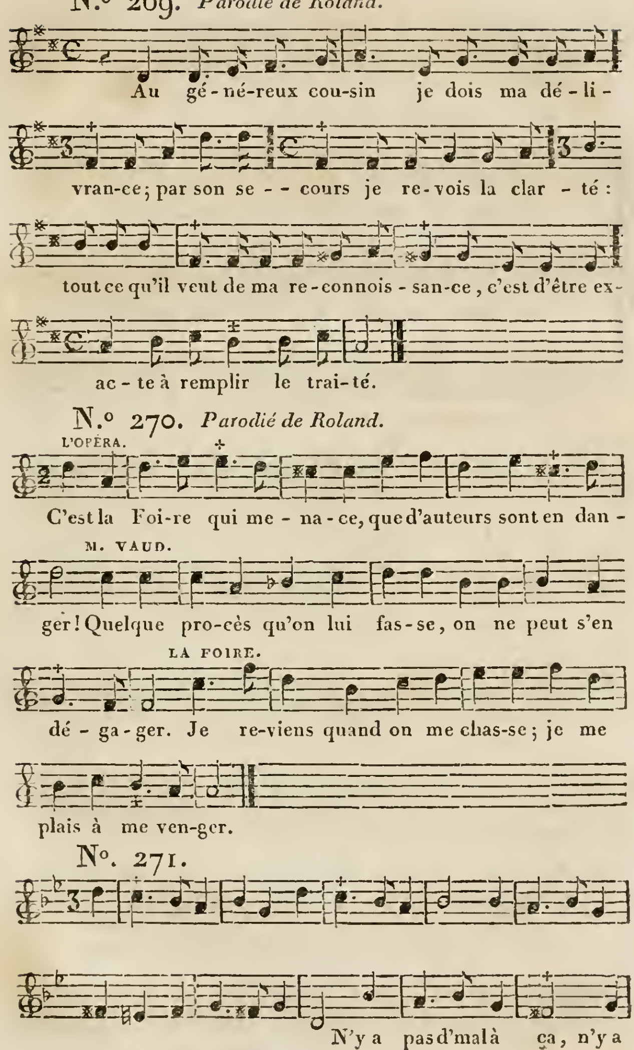

vots, honneur, honneur à leurs puissants pa-vots.
vots, honneur, honneur à leurs puissants pa-vots.
vots, honneur, honneur à leurs puissants pa-vots.
vots, honneur, honneur à leurs puissants pa-vots.
N°. 265.
M'est moins
chè-re que vous tous.
N.° 266. Parodié de Phaëton.
Que les Fo - rains se ré - jou - is - sent, que leurs
plaintes fi - nis-sent ; que les fo - rains se ré - jou -
is - sent, que leurs plaintes fi - nis-sent : ô l'heureux

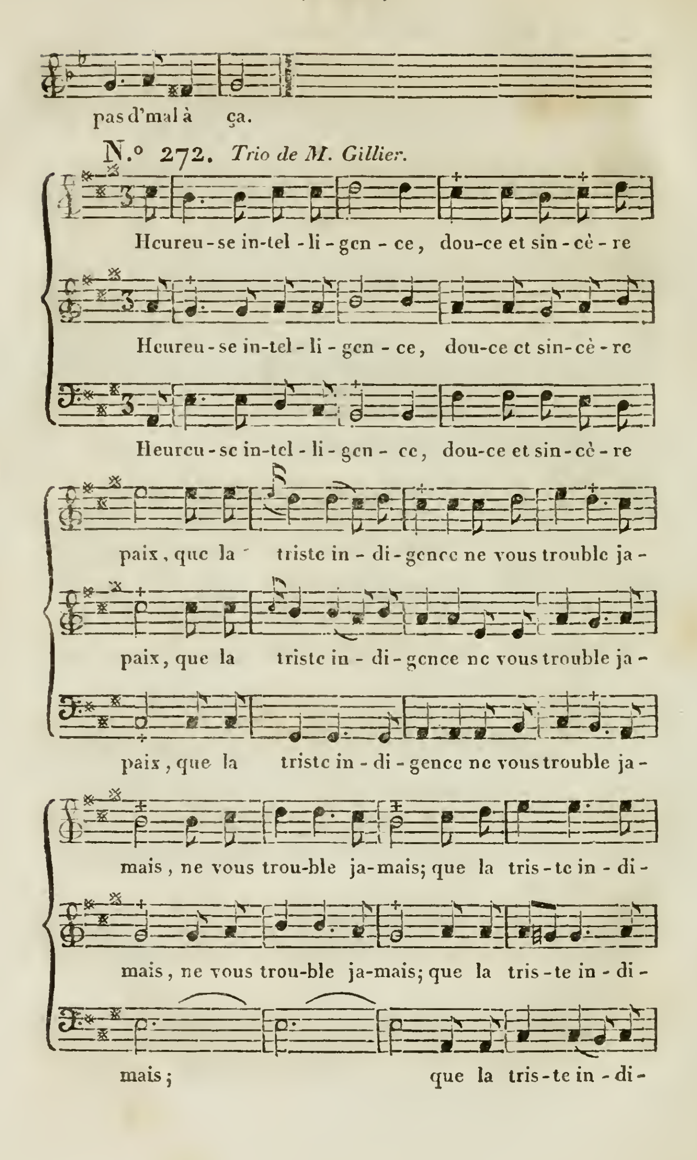

temps, ô l'heu-reux temps qui rend la Foire à ses en -
Chœur de Forains.
fants, qui rend la Foire à ses en-fants! ô l'heu-reux
O l'heu-reux
O l'heu-reux
O l'heu-reux
temps qui rend la Foire à ses en - fants! ô
temps, ô l'heureux temps qui rend la
temps qui rend la Foire à ses en - fants! ô
temps, ô l'heureux temps qui rend la


l'heureux temps qui rend la Foire à ses en-fants!
Foire à ses en - fants, qui rend la Foire à ses en-fants!
l'heureux temps qui rend la Foire à ses en-fants!
Foire à ses en - fants, qui rend la Foire à ses en - fants!
N.° 267.
LA FOIRE.
Vous ê - tes, je le vois, cou-sin, toujours le
L'OPÉRA.
mê-me. Ne vous ai - je pas fait sor-tir des som-bres
LA FOIRE.
lieux? C'est par vous que je vis, mal-gré mes en - vi -
L'OPÉRA.
Ah!
eux; je ne puis trop pay - er cette douceur extrê - - me. Ah!

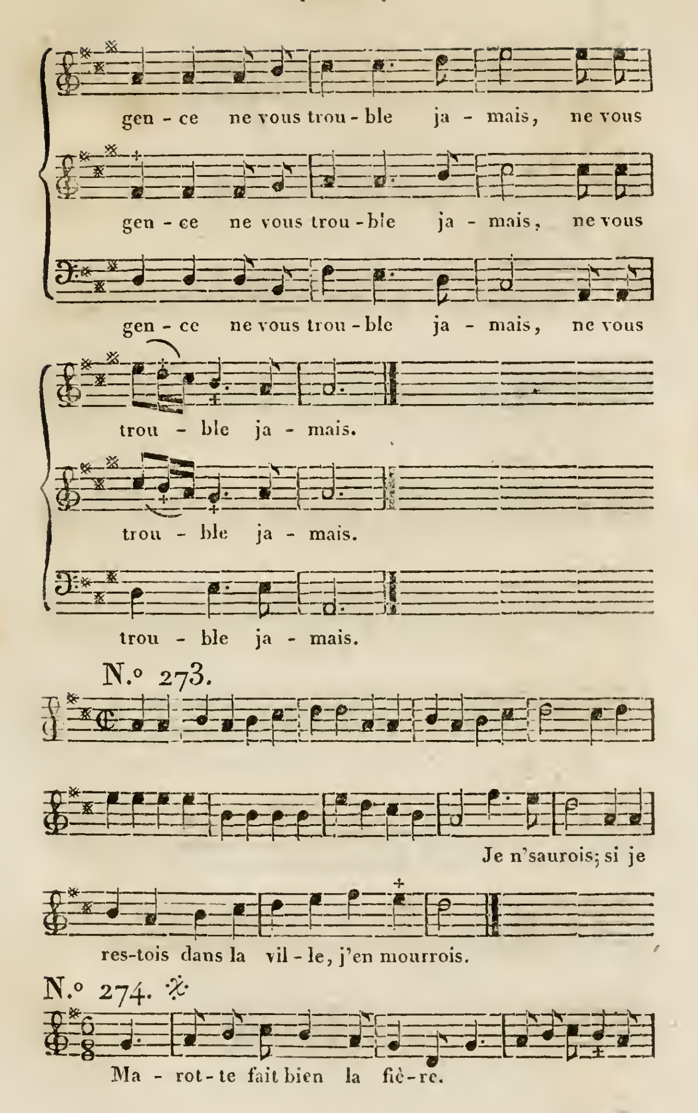

ah! que ne fait - on pas pour sau-ver ce qu'on
ah! que ne fait - on pas pour l'ar-gent quand on
ai - me? ah! ah! que ne fait-on pas pour sau -
l'ai - me? ah! ah! que ne fait-on pas pour l'ar -
ver ce qu'on ai - - - me?
gent quand on l'ai - - - me?
N°. 268.
J'ai pas-sé trois ans sans vous voir.

N.° 269. *Parodié de Roland.*



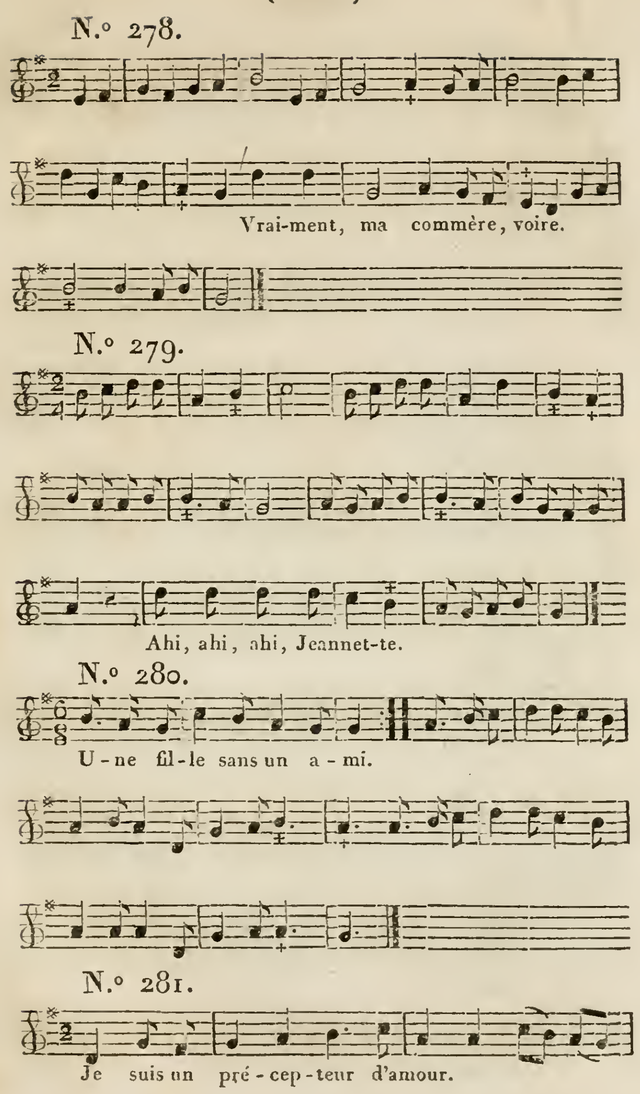


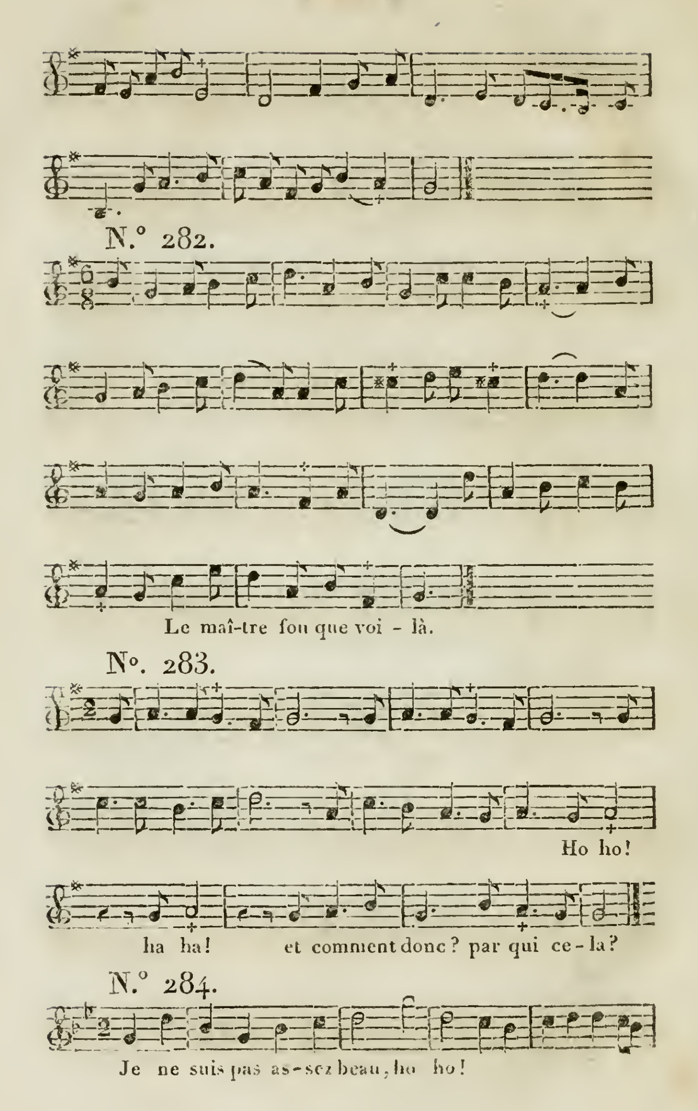
pas d'mal à ça.
N.° 272. Trio de M. Gillier.
Heureu-se in-tel-li-gen-ce, dou-ce et sin-cè-re
Heureu-se in-tel-li-gen-ce, dou-ce et sin-cè-re
Heureu-se in-tel-li-gen-ce, dou-ce et sin-cè-re
paix, que la triste in-di-gence ne vous trouble ja-
paix, que la triste in-di-gence ne vous trouble ja-
paix, que la triste in-di-gence ne vous trouble ja-
mais, ne vous trou-ble ja-mais; que la tris-te in-di-
mais, ne vous trou-ble ja-mais; que la tris-te in-di-
mais; que la tris-te in-di-

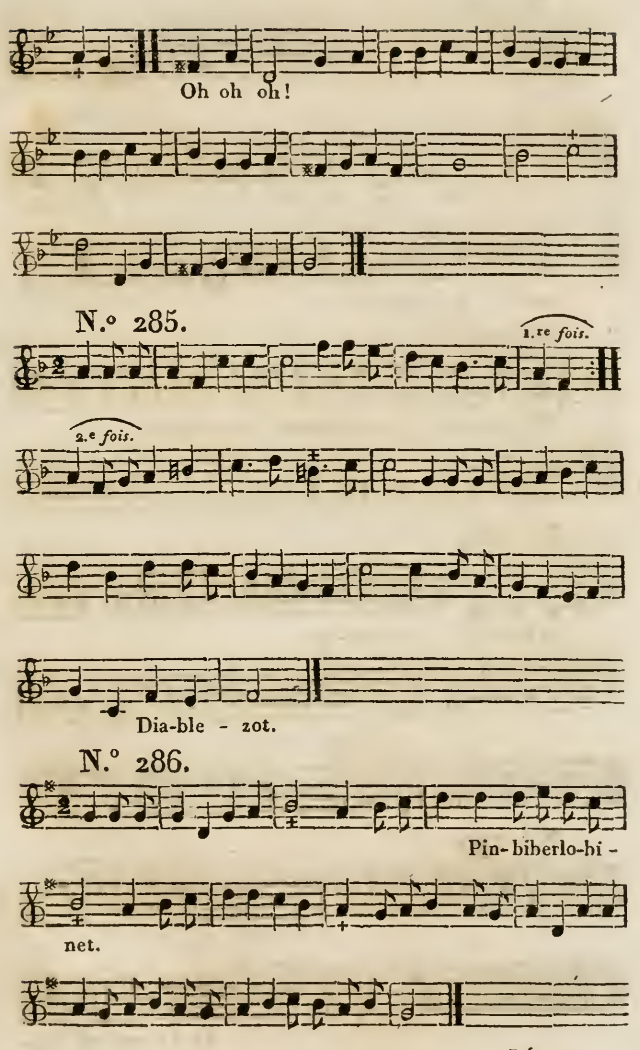


gen - ce ne vous trou - ble ja - mais, ne vous
gen - ce ne vous trou - ble ja - mais, ne vous
gen - ce ne vous trou - ble ja - mais, ne vous
trou - ble ja - mais.
trou - ble ja - mais.
trou - ble ja - mais.
N.° 273.
Je n'saurois; si je
res-tois dans la vil - le, j'en mourrois.
N.° 274.
Ma - rot - te fait bien la fiè - re.

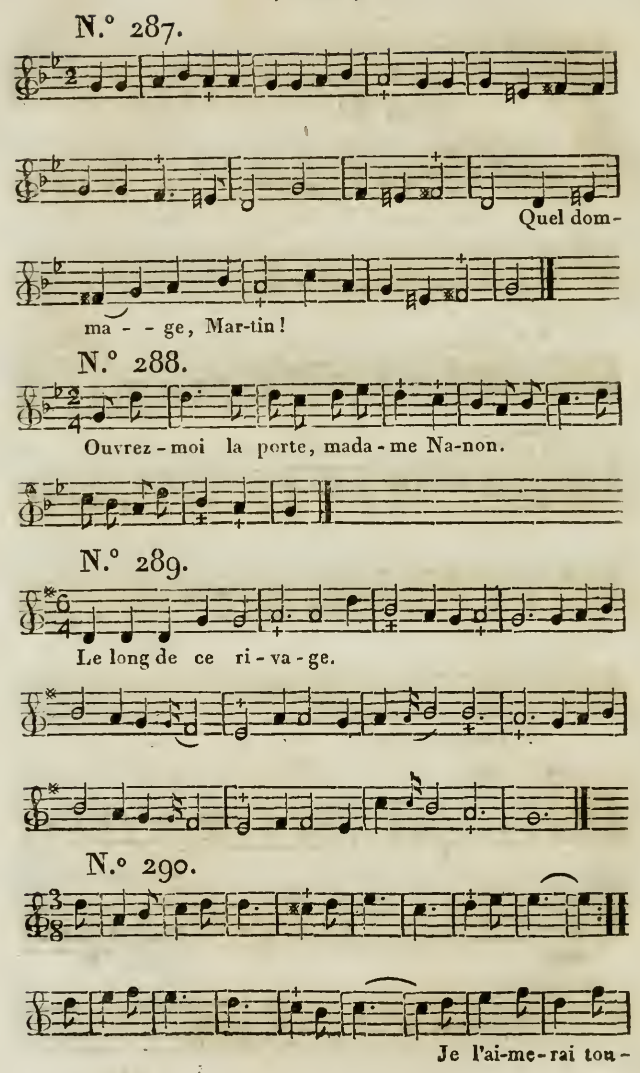

Fin.
N.° 275.
J'en suis bien con-ten-te.
N.° 276.
1.re fois.
2.e fois.
Laissons-là la fu-mé-e.
No. 277.
Fai-tes boi-re à tri-ple me-su-re.

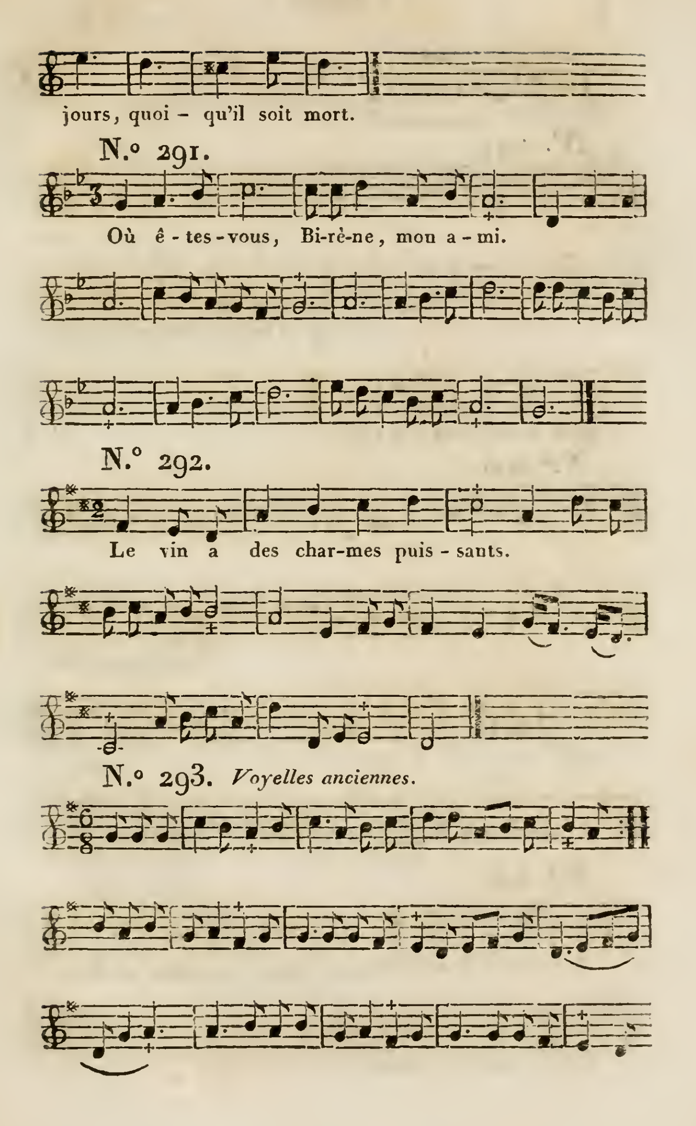

N.° 278.
Vrai-ment, ma commère, voire.
N.° 279.
Ahi, ahi, ahi, Jeannet-te.
N.° 280.
U-ne fil-le sans un a-mi.
N.° 281.
Je suis un pré-cep-teur d'amour.

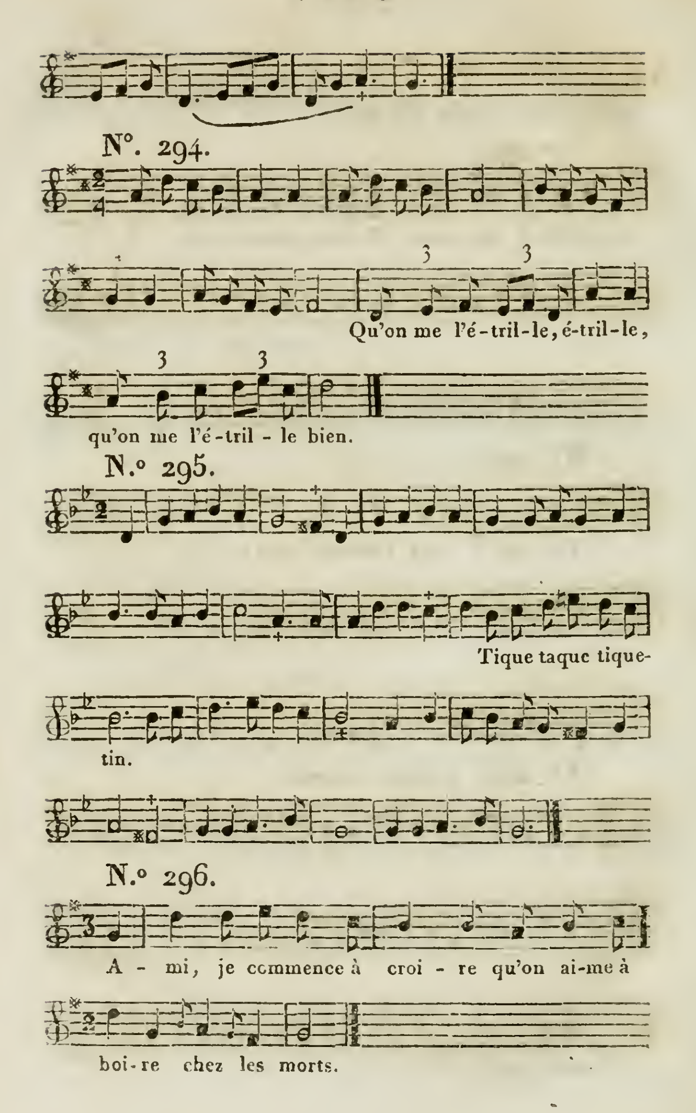

N.° 282.
Le maî-tre fou que voi - là.
N°. 283.
Ho ho!
ha ha! et comment donc? par qui ce-la?
N.° 284.
Je ne suis pas as-sez beau, ho ho!


Oh oh oh!
N.° 285.
1.re fois.
2.e fois.
Dia-ble - zot.
N.° 286.
Pin-biberlo-bi -
net.

N.° 287.


Quel dom-
ma - - ge, Mar-tin !
N.° 288.
Ouvrez - moi la porte, mada - me Na-non.
N.° 289.
Le long de ce ri - va - ge.
N.° 290.
Je l'ai-me-rai tou -


jours, quoi - qu'il soit mort.
N.° 291.
Où ê - tes - vous, Bi-rè-ne, mon a - mi.
N.° 292.
Le vin a des char-mes puis - sants.
N.° 293. *Voyelles anciennes.*


N°. 294.
Qu'on me l'é-tril-le, é-tril-le,
qu'on me l'é-tril - le bien.
N.° 295.
Tique taque tique-
tin.
N.° 296.
A - mi, je commence à croi - re qu'on ai-me à
boi-re chez les morts.

N.° 297.

LE DIABLE. M. MARTIN.

L'a-mi, que veux-tu de nous? Bon vin, ex-cel-lents ra-

LE DIABLE.

goûts. On va tra-vail-ler pour vous.

N.° 298.

Pè-re André disoit à Gré-goire.

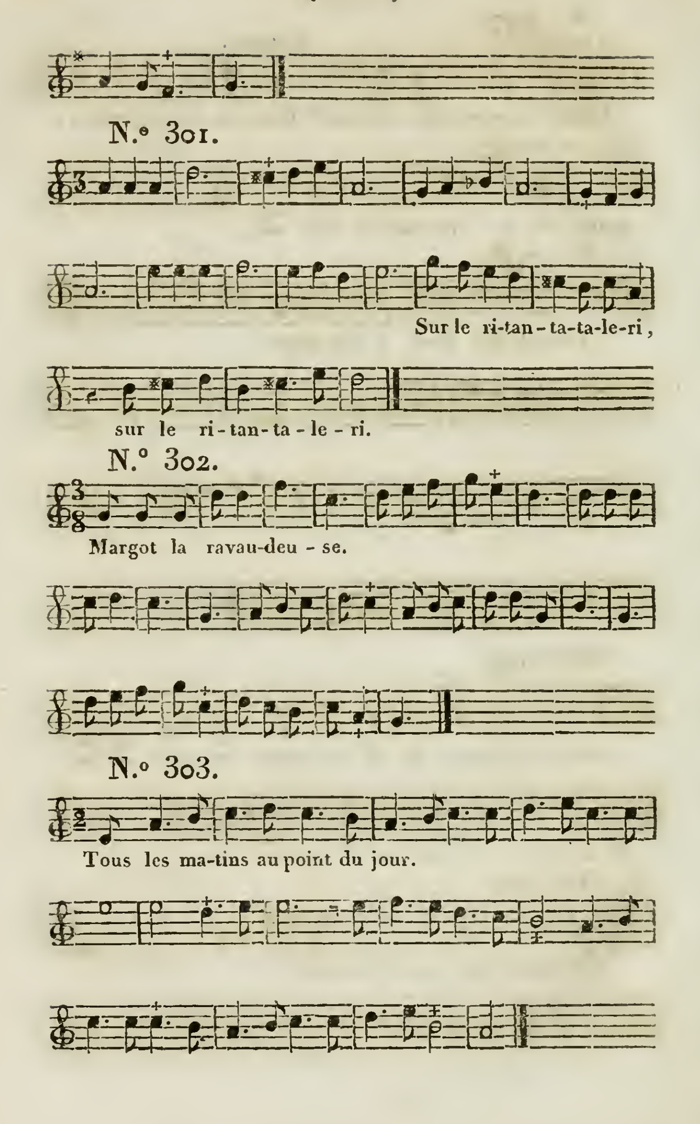
N.° 299.

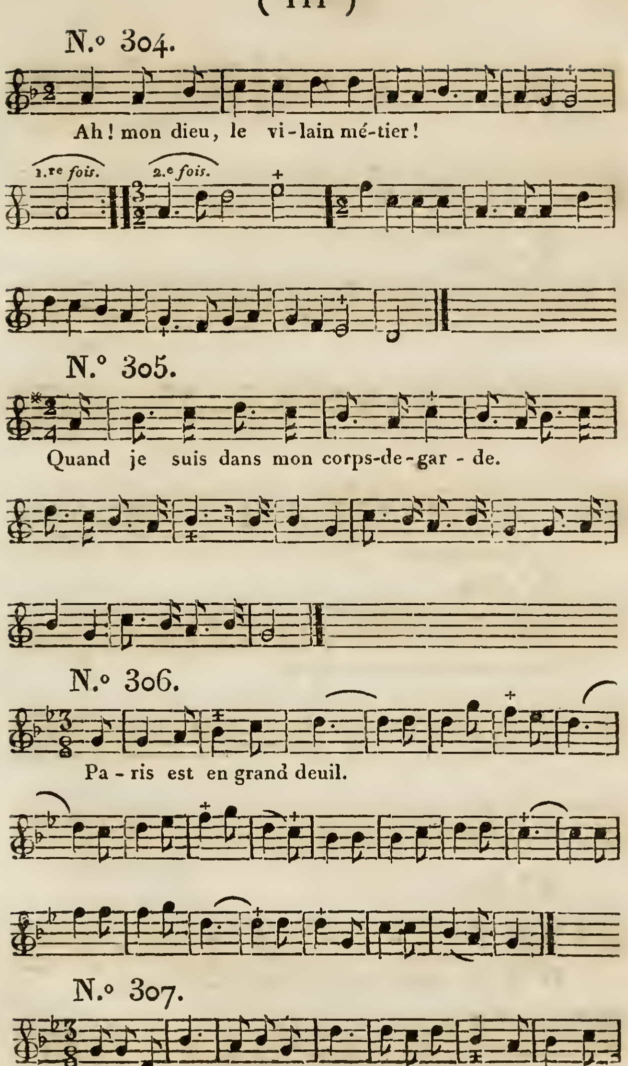
Seigneur Pier-rot, la fê-te qu'on vous don-ne est

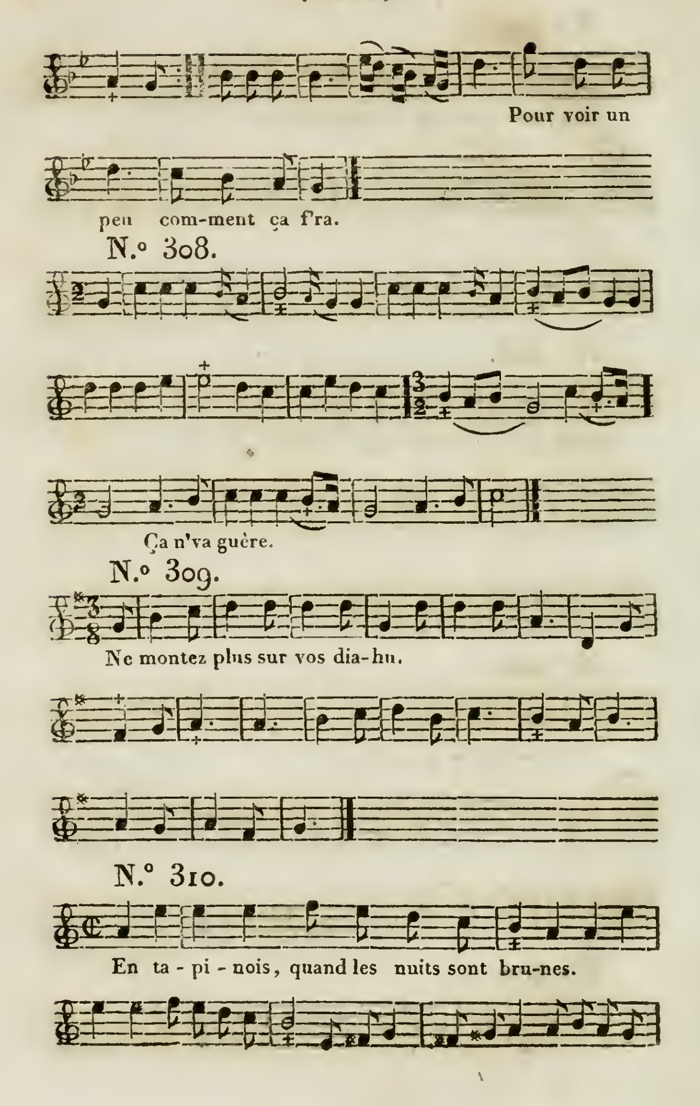
un bouquet qui vient de Ti-si-pho-ne.

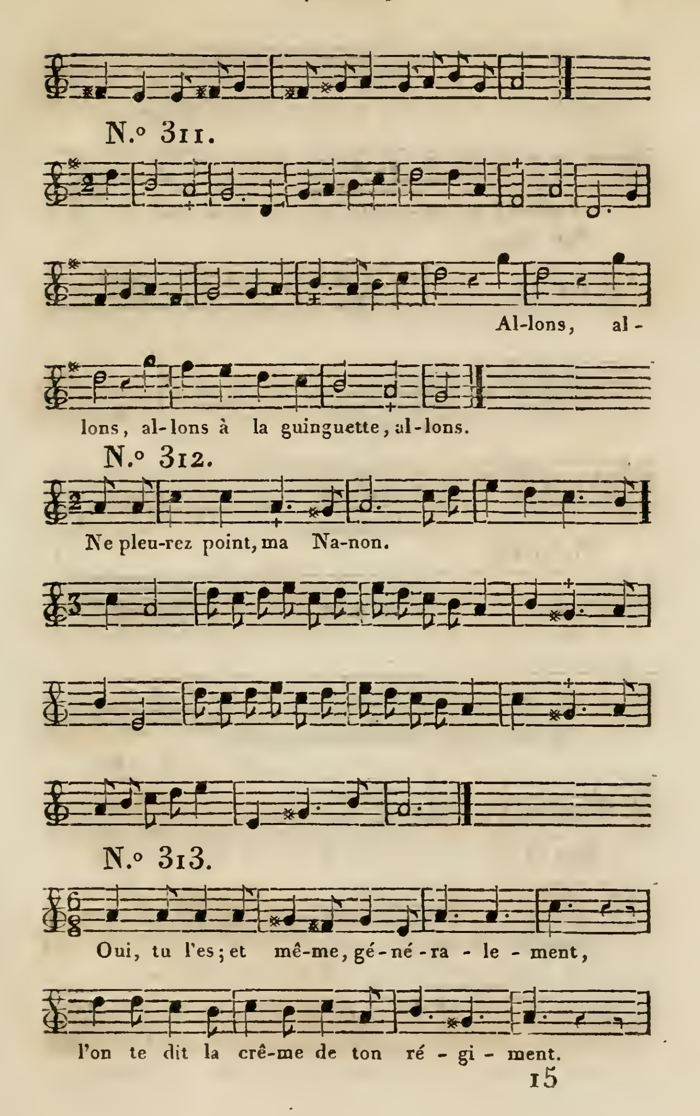
N.° 300.

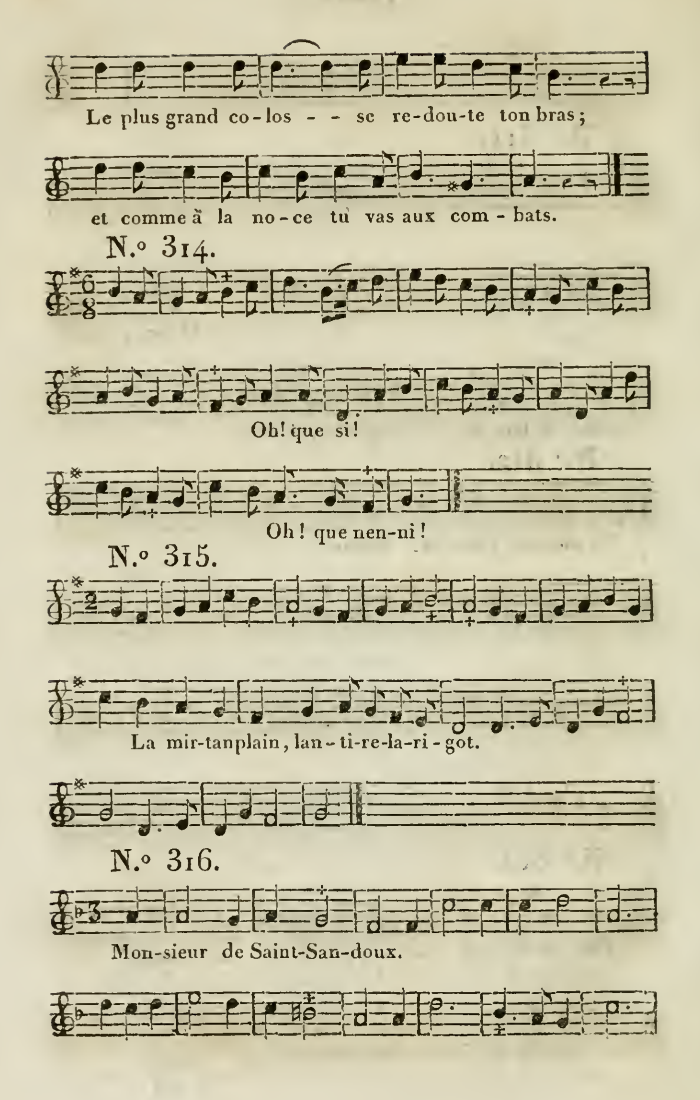
Ce sont les garçons du quartier.

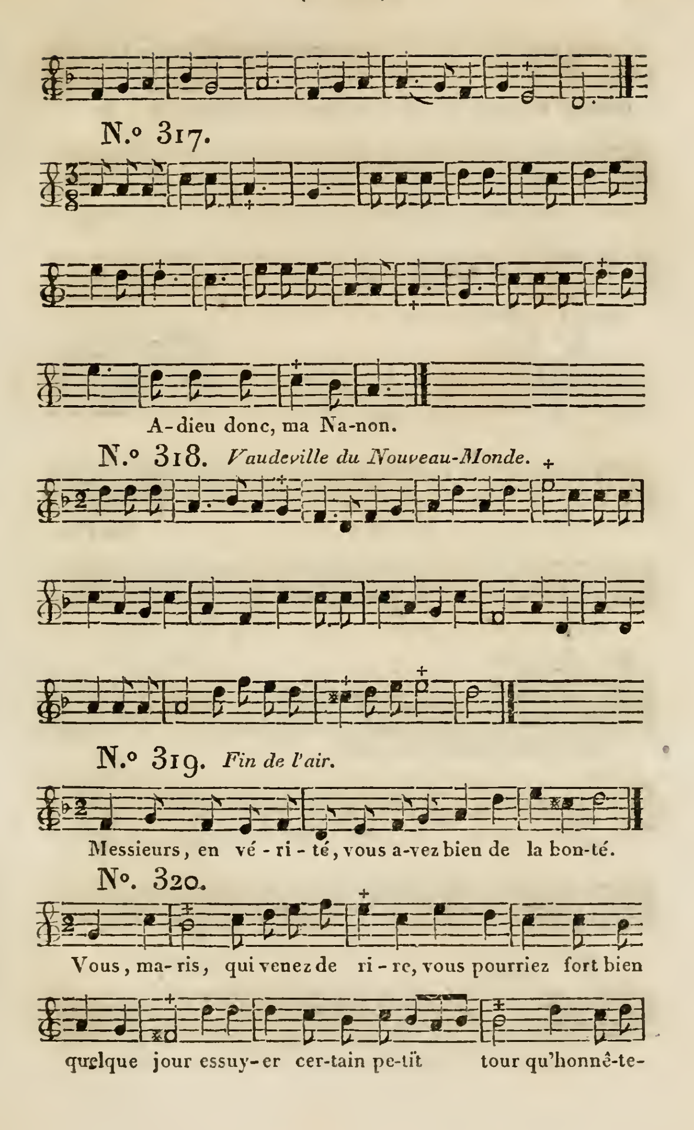

N.° 301.
Sur le ri-tan-ta-ta-le-ri,
sur le ri-tan-ta-le-ri.
N.° 302.
Margot la ravau-deu-se.
N.° 303.
Tous les ma-tins au point du jour.


N.° 304.
Ah ! mon dieu, le vi-lain mé-tier !
1.re fois.
2.e fois.
N.° 305.
Quand je suis dans mon corps-de-gar - de.
N.° 306.
Pa - ris est en grand deuil.
N.° 307.

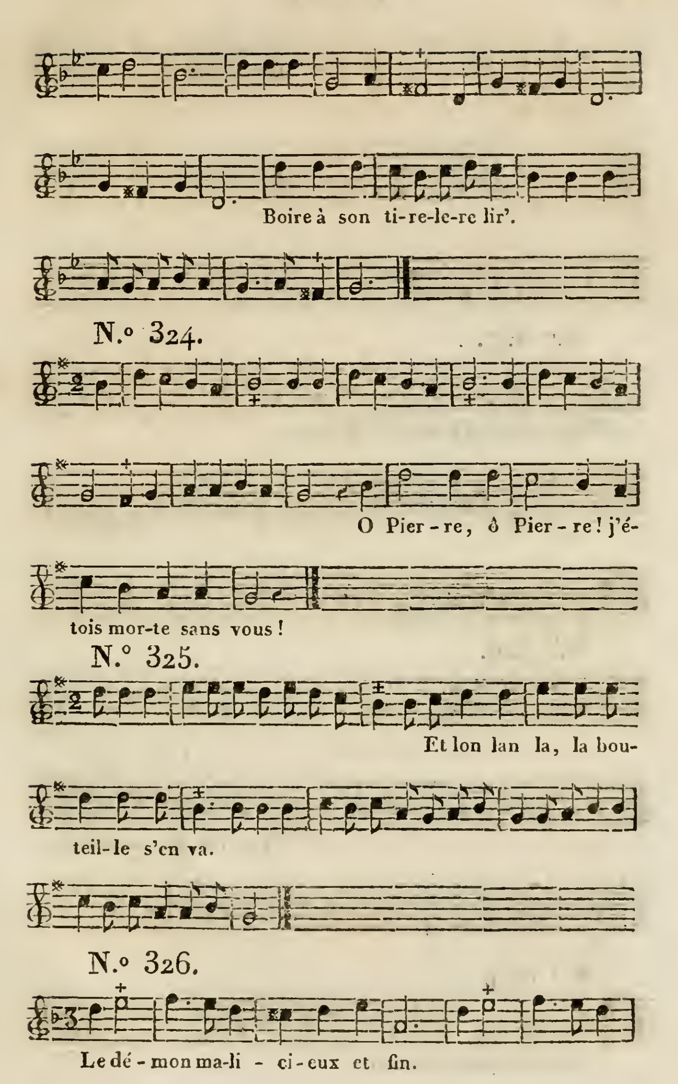

Pour voir un
peu com-ment ça f'ra.
N.° 308.
Ça n'va guère.
N.° 309.
Ne montez plus sur vos dia-hu.
N.° 310.
En ta-pi-nois, quand les nuits sont bru-nes.

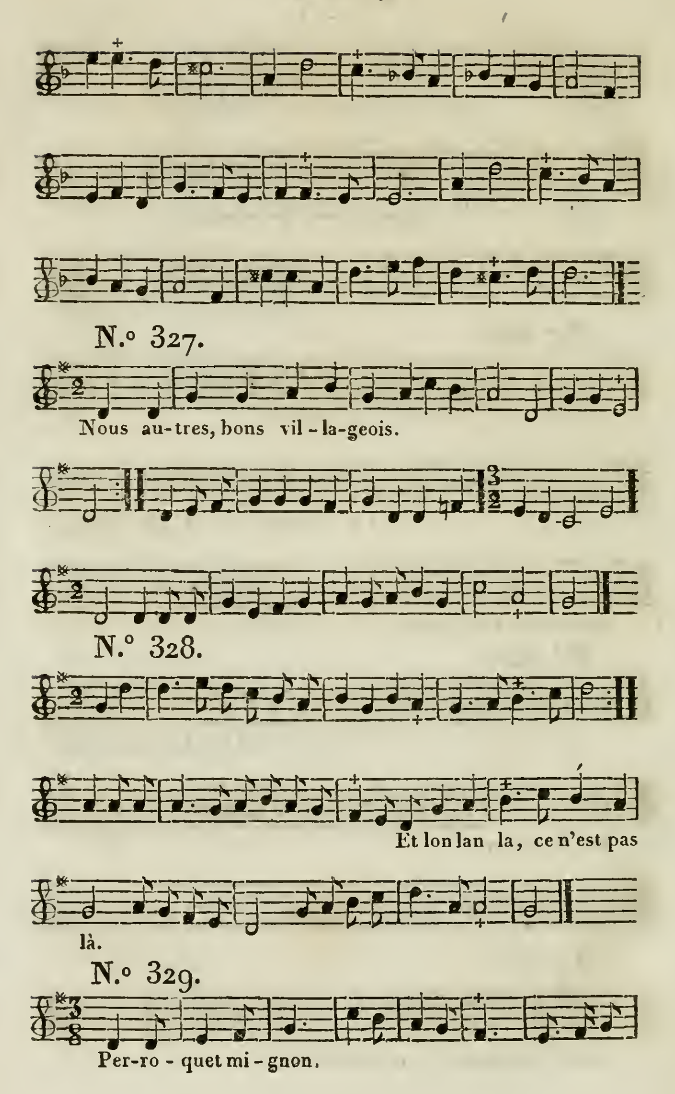

N.o 311.
Al-lons, al-
lons, al-lons à la guinguette, al-lons.
N.o 312.
Ne pleu-rez point, ma Na-non.
N.o 313.
Oui, tu l'es; et mê-me, gé-né-ra-le-ment,
l'on te dit la crê-me de ton ré-gi-ment.


Le plus grand co-los - - se re-dou-te ton bras ;
et comme à la no-ce tu vas aux com - bats.
N.° 314.
Oh! que si!
Oh ! que nen-ni !
N.° 315.
La mir-tanplain, lan - ti-re-la-ri - got.
N.° 316.
Mon-sieur de Saint-San-doux.


N.° 317.
A-dieu donc, ma Na-non.
N.° 318. Vaudeville du Nouveau-Monde.
N.° 319. Fin de l'air.
Messieurs, en vé - ri - té, vous a-vez bien de la bon-té.
N°. 320.
Vous, ma-ris, qui venez de ri - re, vous pourriez fort bien
quelque jour essuy-er cer-tain pe-tït tour qu'honnê-te-

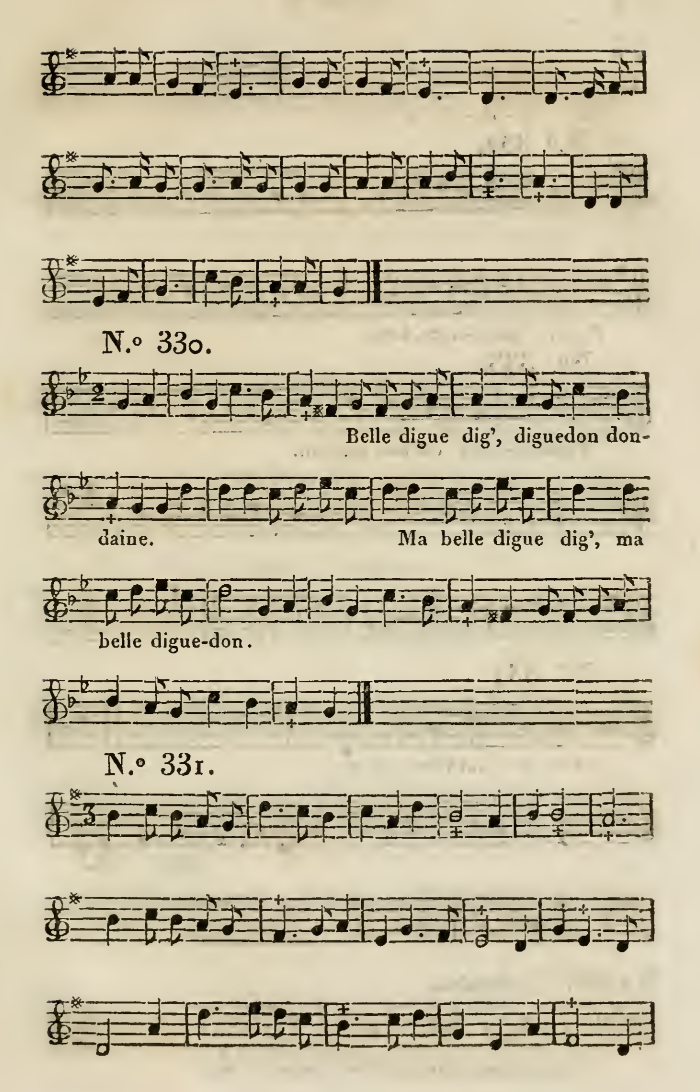

ment je ne puis di - re : ah! que de femmes à Pa -
ris en font ac-croi-re, ô ouistan-voi-re! en font ac-
croire à leurs ma-ris !
N.° 321.
1.re fois.
2.e fois.
J'en f'rai
la fo-li - e, ma mi-e.
N.° 322.
Pour di-recteur, doré-na-vant.
Fin.
N.° 323.

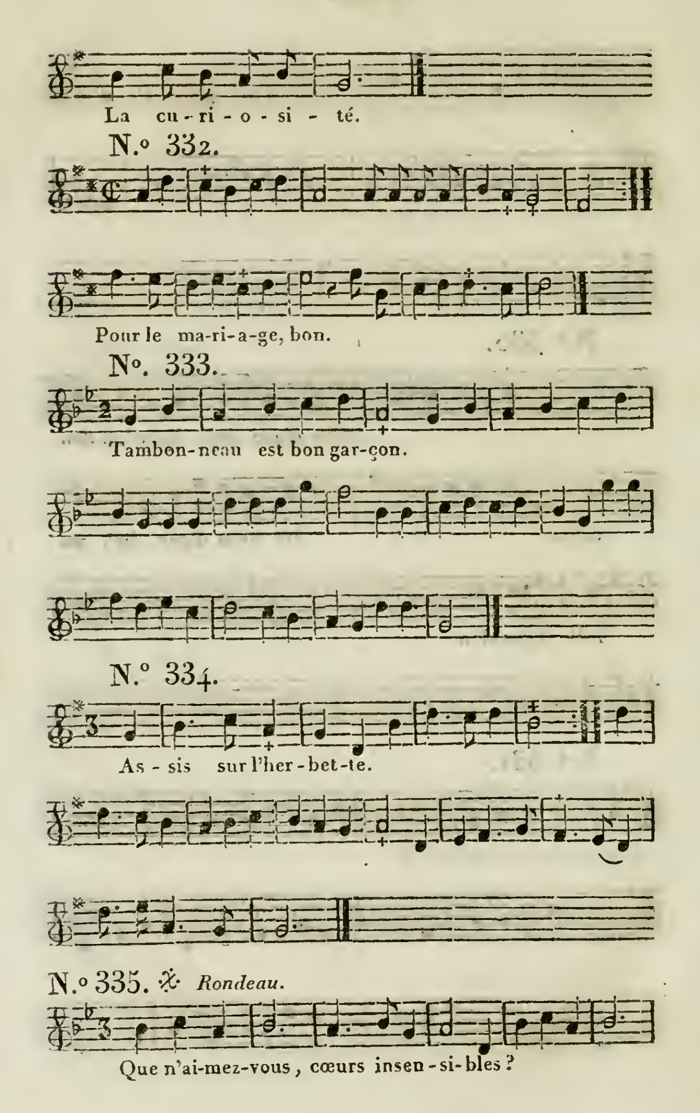

Boire à son ti-re-le-re lir'.
N.° 324.
O Pier-re, ô Pier-re! j'é-
tois mor-te sans vous!
N.° 325.
Et lon lan la, la bou-
teil-le s'en va.
N.° 326.
Le dé-mon ma-li-ci-eux et fin.


N.° 327.
Nous au-tres, bons vil-la-geois.
N.° 328.
Et lon lan la, ce n'est pas
là.
N.° 329.
Per-ro-quet mi-gnon.

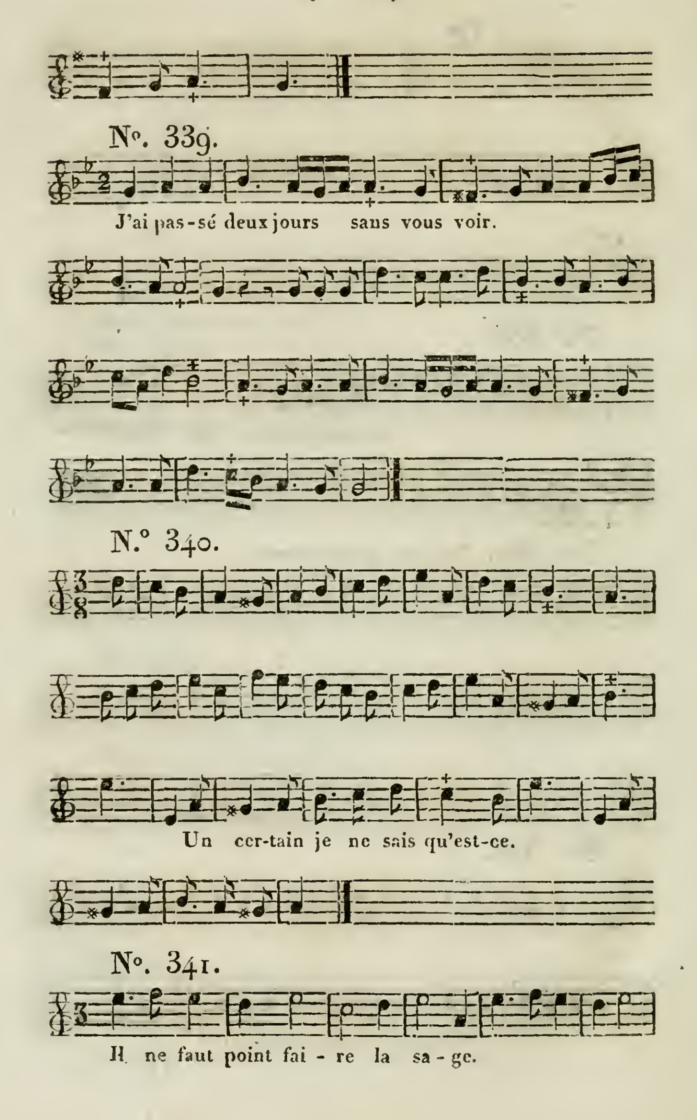
N.° 330.

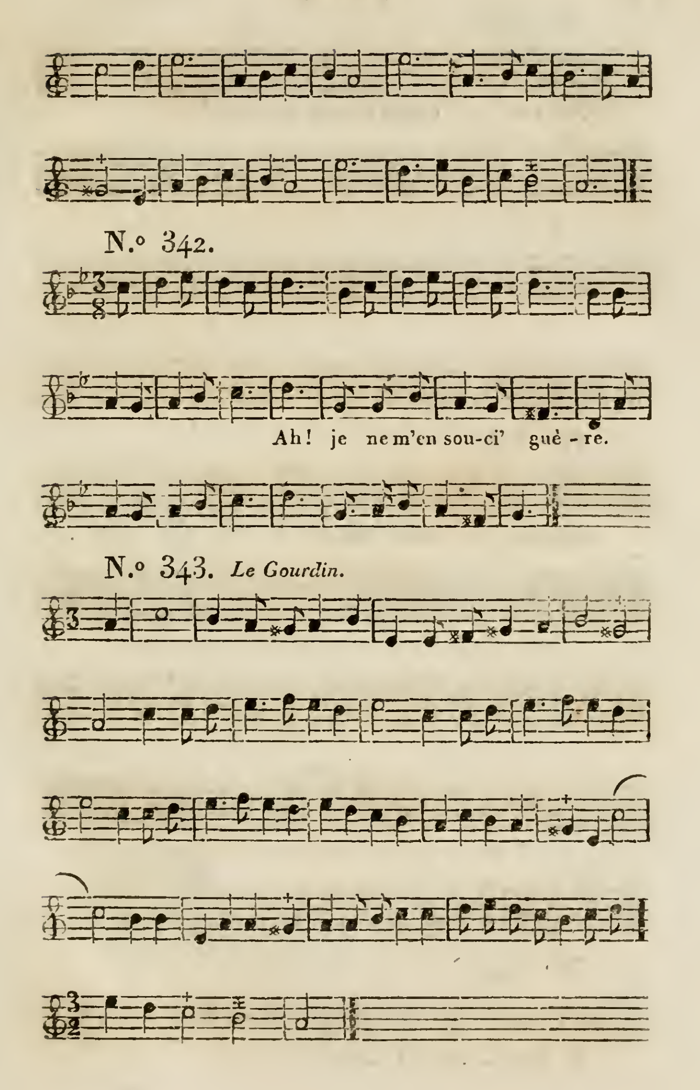
N.° 331.


Belle digue dig', diguedon don-
daine. Ma belle digue dig', ma
belle digue-don.

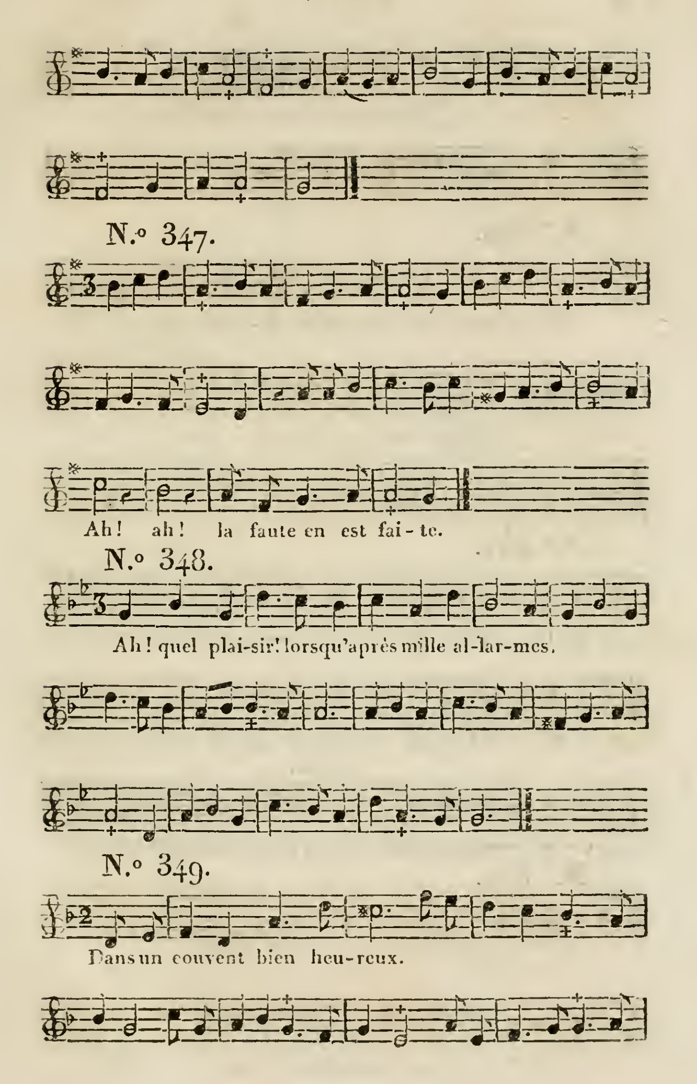

La cu-ri-o-si-té.
N.o 332.
Pour le ma-ri-a-ge, bon.
N.o 333.
Tambon-neau est bon gar-çon.
N.o 334.
As-sis sur l'her-bet-te.
N.o 335.
Rondeau.
Que n'ai-mez-vous, cœurs insen-si-bles ?

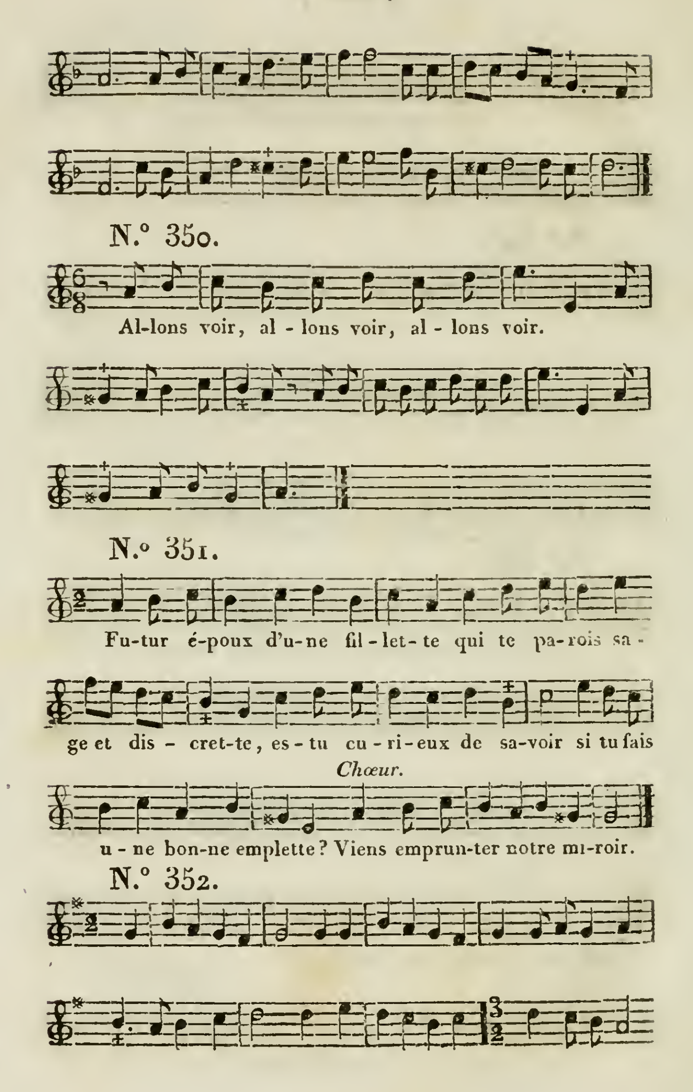

Fin.
N.o 336.
J'en connois bien
d'autres.
N.o 337. Bergères de Maintenon.
N°. 338.
Bonsoir, la com-pagni-e.


N°. 339.
J'ai pas-sé deux jours sans vous voir.
N.° 340.
Un cer-tain je ne sais qu'est-ce.
N°. 341.
Il ne faut point fai - re la sa - ge.


N.° 342.
Ah! je ne m'en sou-ci' guè-re.
N.° 343. Le Gourdin.

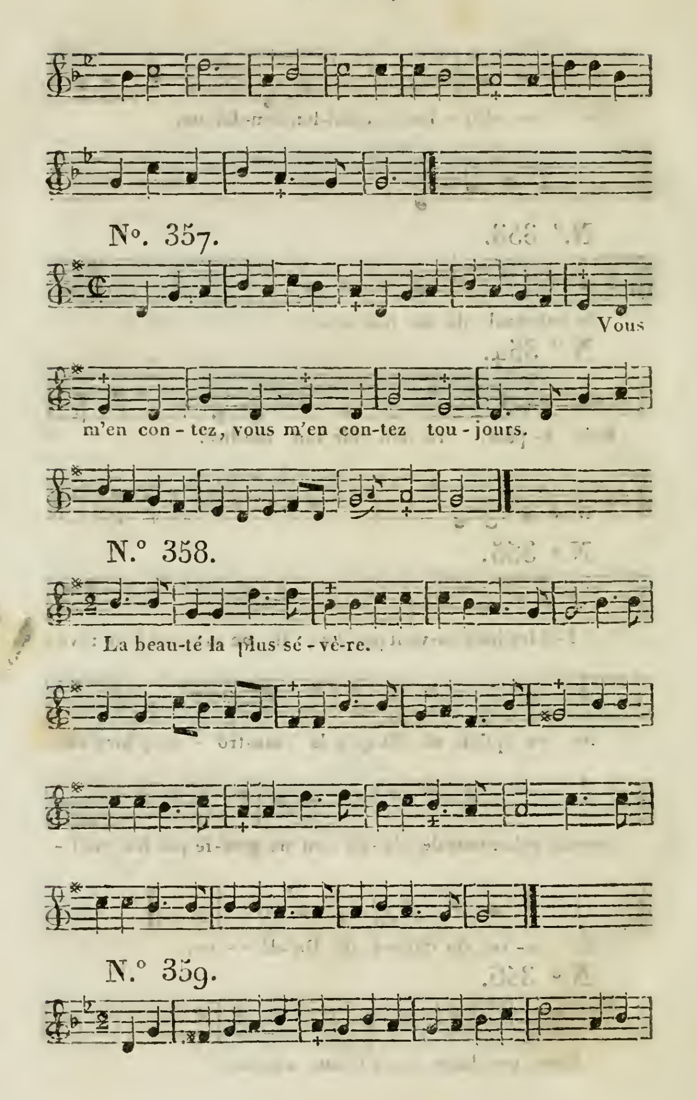

N.° 344.
Qui veut se mettre en mé-na-ge?
N.° 345.
Quand I-ris prend plai-sir à boi-re.
N.° 346.
Je vous a-vois cru bel-le.


N.o 347.
Ah! ah! la faute en est fai-te.
N.o 348.
Ah! quel plai-sir! lorsqu'après mille al-lar-mes.
N.o 349.
Dans un couvent bien heu-reux.


N.° 350.
Al-lons voir, al - lons voir, al - lons voir.
N.° 351.
Fu-tur é-poux d'u-ne fil-let-te qui te pa-rois sa -
ge et dis - cret-te, es - tu cu - ri - eux de sa-voir si tu fais
Chœur.
u - ne bon-ne emplette? Viens emprun-ter notre mi-roir.
N.° 352.

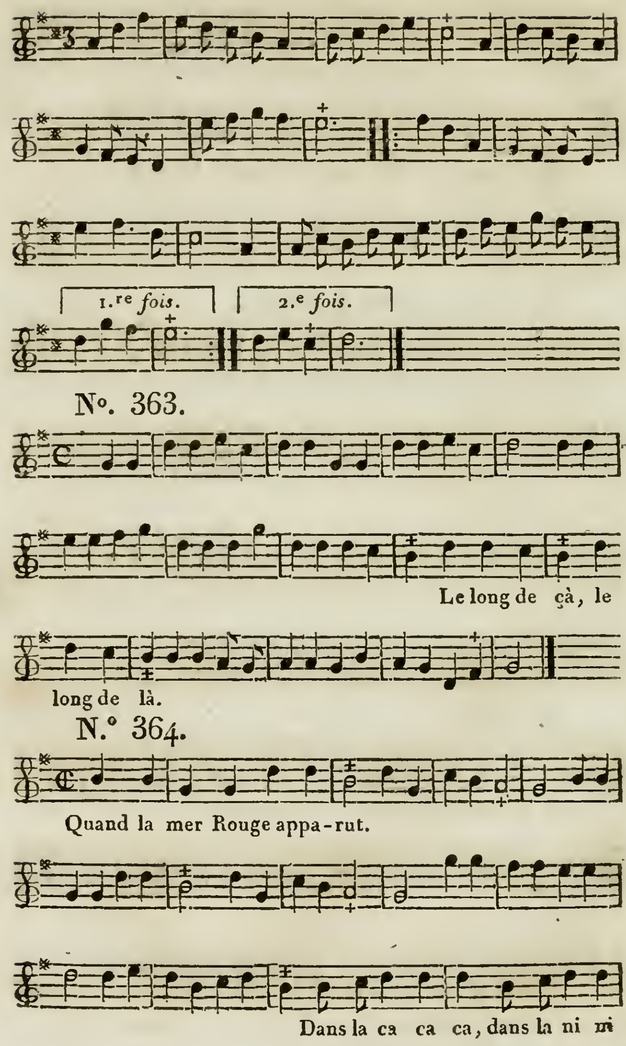


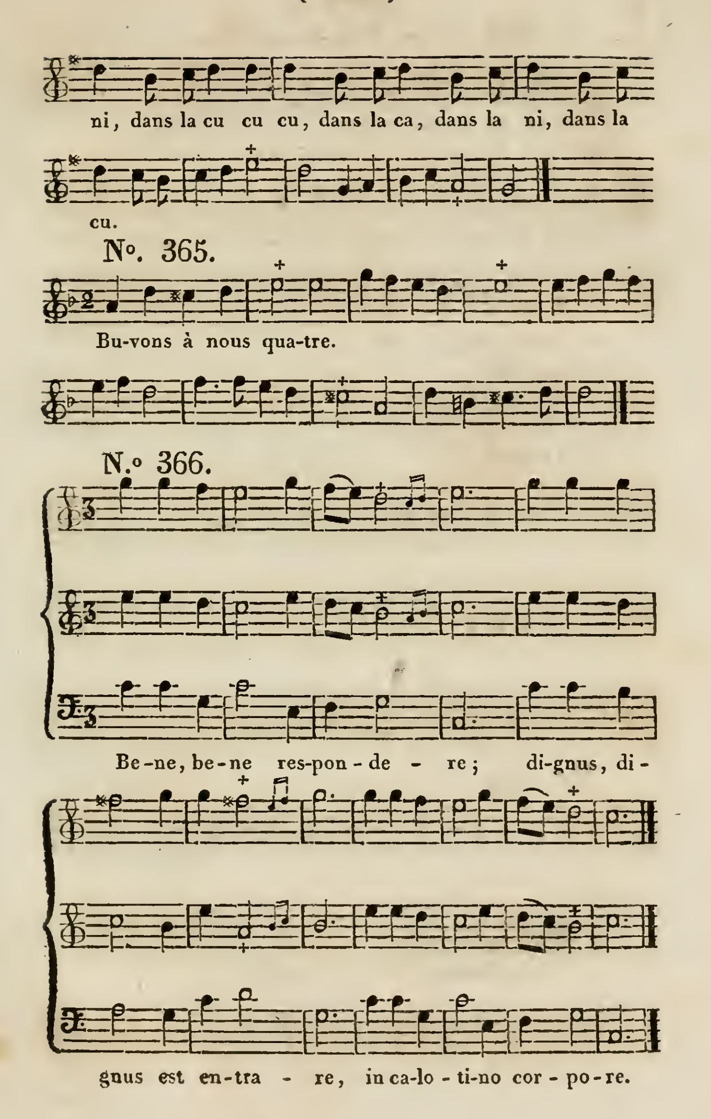
Pe-tit bou-dril - lon bou-dril-lon don-dai-ne.
N.° 353.
Je suis soul de ma fem-me.
N.° 354.
Bois é-pais, re-dou-ble ton om-bre.
N.° 355.
I-ci les bois sa-vent par-ler; il ne faut pas leur révé-
ler ce qu'on ne dit qu'à la ma-trô - ne; bien en
prend qu'au-tour de Pa-ris on ne gref-fe pas les tail -
lis a-vec du chê-ne de Do-dô - - ne.
N.° 356.
Dans ces lieux tout rit sans ces-se.

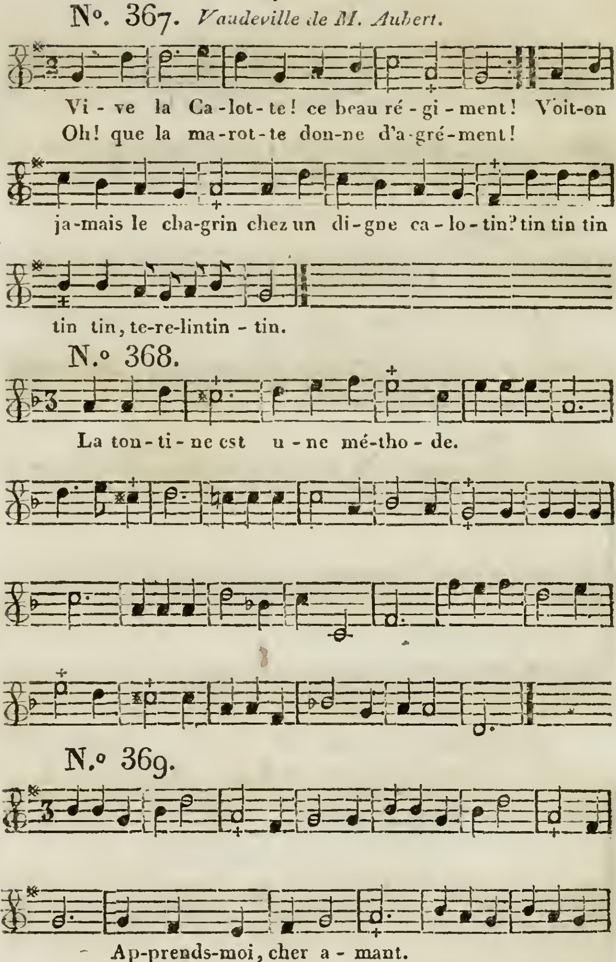

N°. 357.
Vous
m'en con - tez, vous m'en con-tez tou - jours.
N.° 358.
La beau-té la plus sé - vè-re.
N.° 359.

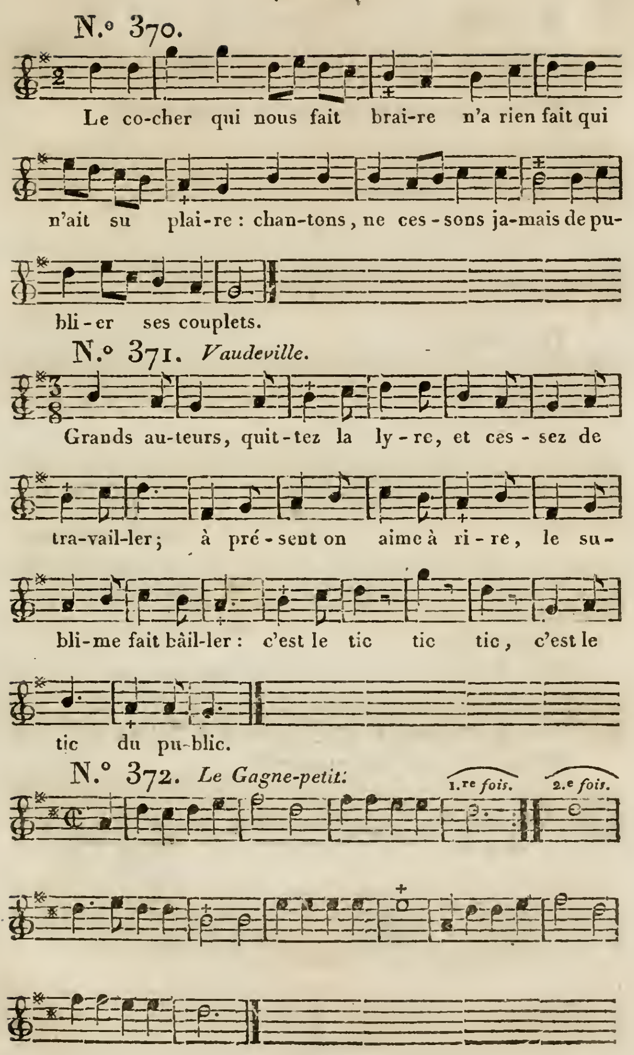

Le temps se bar-bouil-le, bouille, bouil-le.
N.° 360. Musette de Callirhoé.
N.° 361.
Si ma Phi-lis vient en ven-dan-ge.

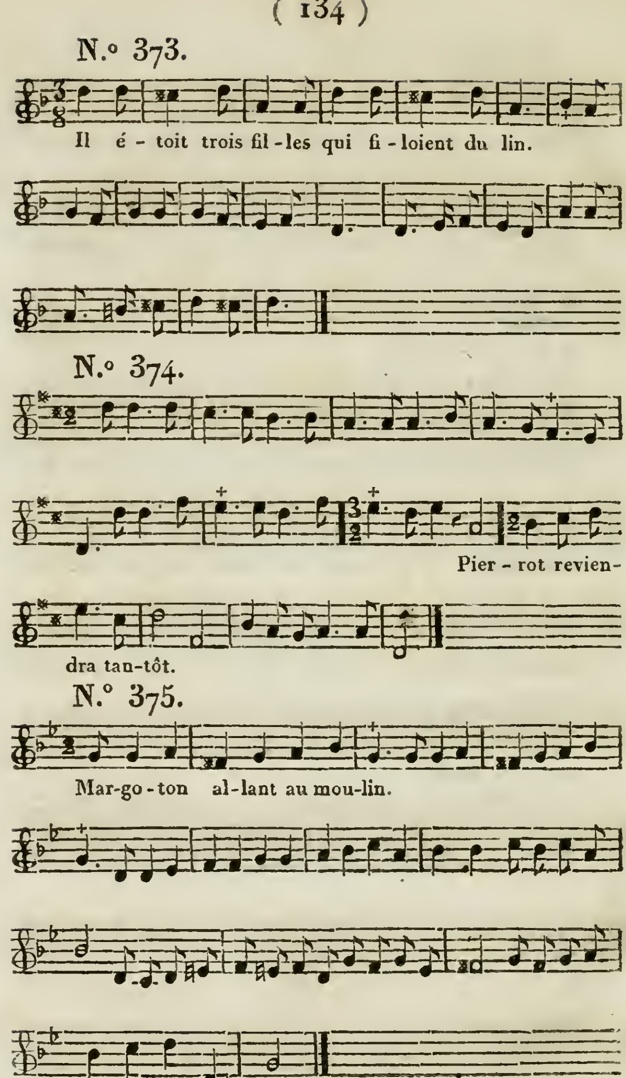
N.° 362. *Menuet des huit Sous.*



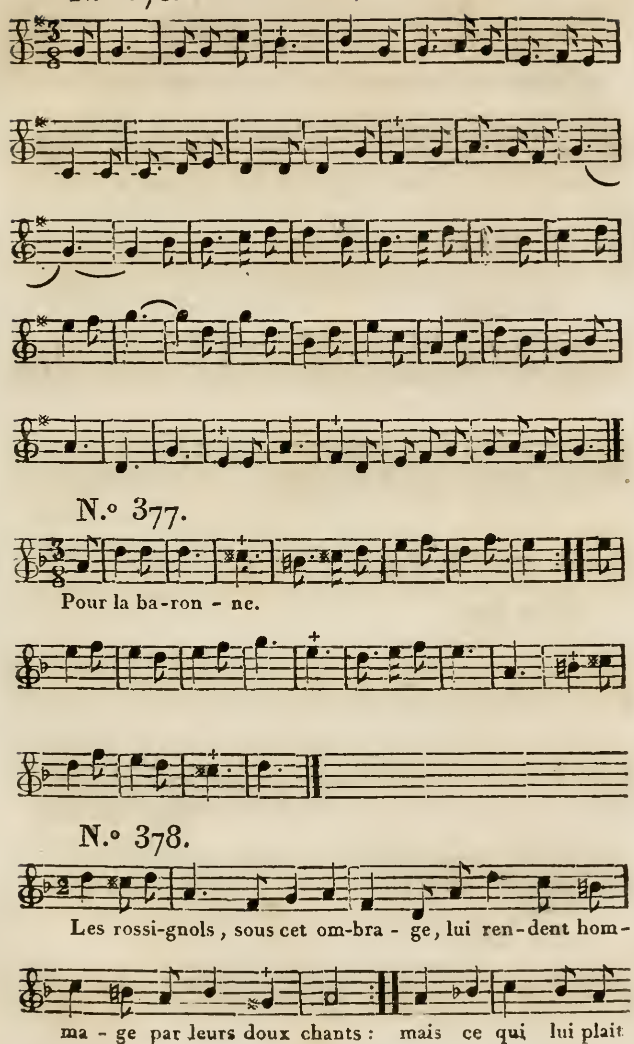

ni, dans la cu cu cu, dans la ca, dans la ni, dans la
cu.
N°. 365.
Bu-vons à nous qua-tre.
N.° 366.
Be-ne, be-ne res-pon-de - re; di-gnus, di-
gnus est en-tra - re, in ca-lo-ti-no cor-po-re.

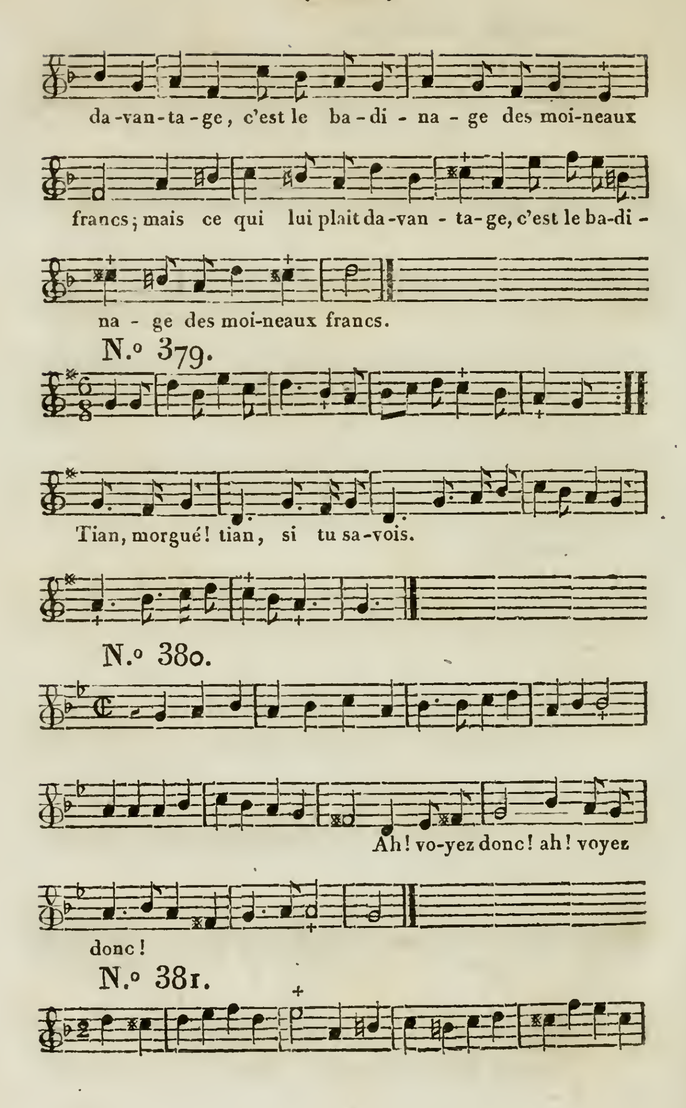

No. 367. Vaudeville de M. Aubert.
Vi - ve la Ca-lot-te! ce beau ré-gi-ment! Voit-on
Oh! que la ma-rot-te don-ne d'a-gré-ment!
ja-mais le cha-grin chez un di-gne ca-lo-tin? tin tin tin
tin tin, te-re-lintin - tin.
N.o 368.
La ton-ti-ne est u-ne mé-tho-de.
N.o 369.
Ap-prends-moi, cher a - mant.

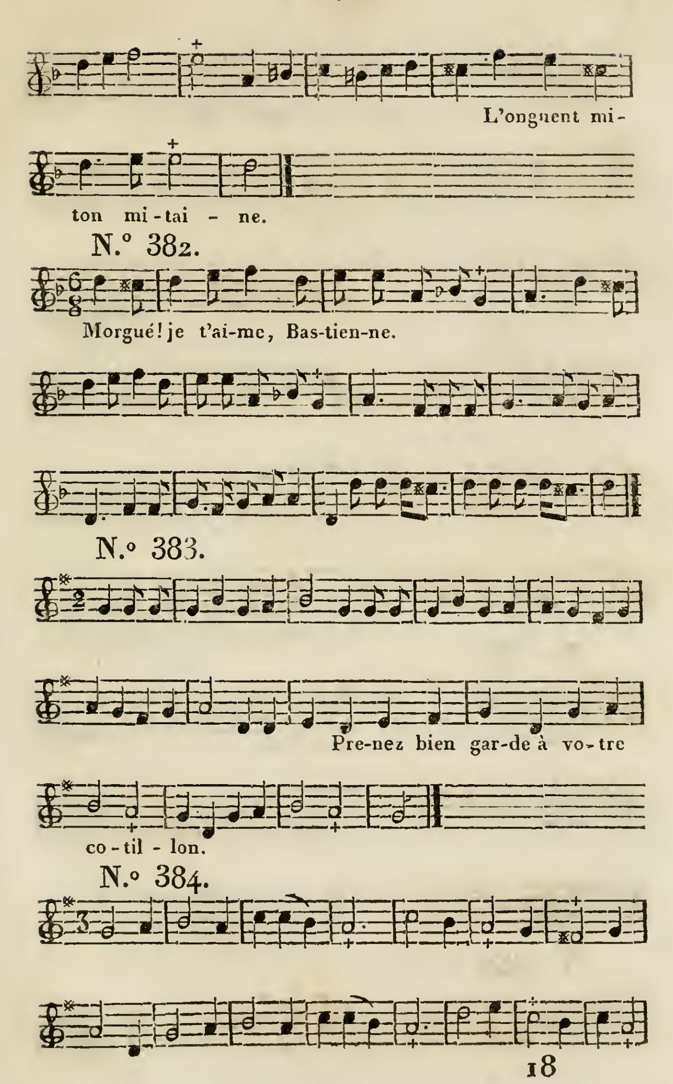

N.° 370.
Le cocher qui nous fait brai-re n'a rien fait qui
n'ait su plai-re : chan-tons, ne ces-sons ja-mais de pu-
bli-er ses couplets.
N.° 371. Vaudeville.
Grands au-teurs, quit-tez la ly-re, et ces-sez de
tra-vail-ler ; à pré-sent on aime à ri-re, le su-
bli-me fait bâil-ler : c'est le tic tic tic, c'est le
tic du pu-blic.
N.° 372. Le Gagne-petit.
1.re fois.
2.e fois.

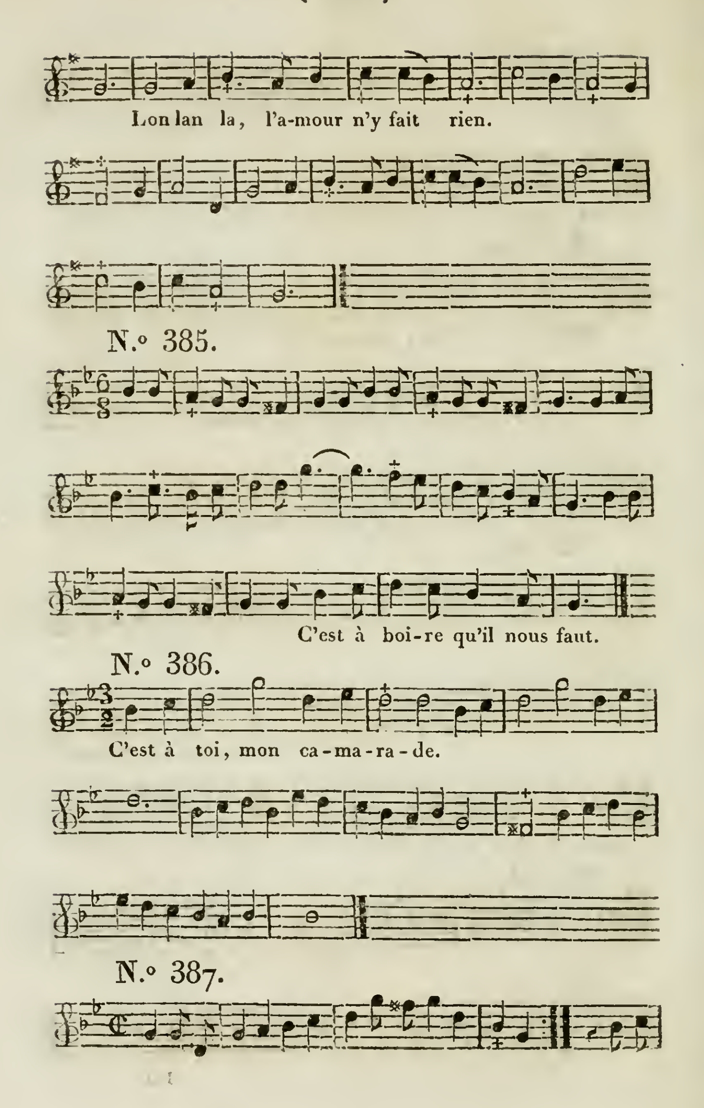

N.° 373.
Il é - toit trois fil - les qui fi - loient du lin.
N.° 374.
Pier - rot revien-
dra tan-tôt.
N.° 375.
Mar-go - ton al-lant au mou-lin.

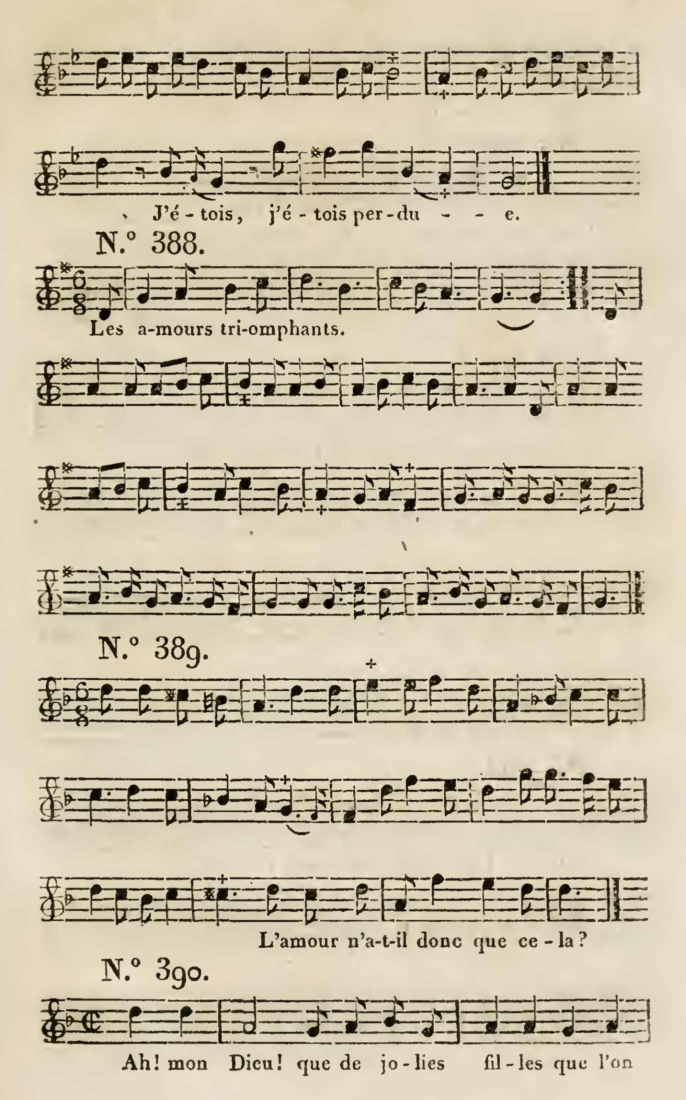
N.° 376. *Le Rémouleur.*

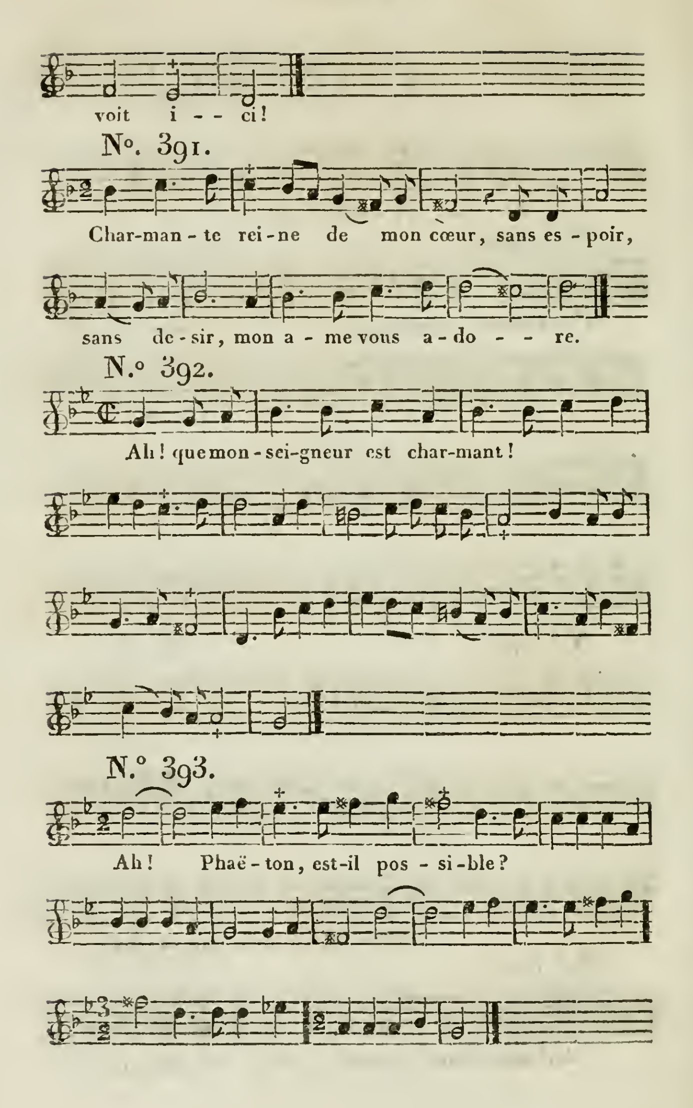



da-van-ta-ge, c'est le ba-di-na-ge des moi-neaux
francs; mais ce qui lui plait da-van-ta-ge, c'est le ba-di-
na-ge des moi-neaux francs.
N.° 379.
Tian, morgué! tian, si tu sa-vois.
N.° 380.
Ah! vo-yez donc! ah! voyez
donc!
N.° 381.


L'ongnent mi-
ton mi-tai - ne.
N.° 382.
Morgué! je t'ai-me, Bas-tien-ne.
N.° 383.
Prenez bien gar-de à vo-tre
co-til - lon.
N.° 384.


Lon lan la, l'a-mour n'y fait rien.
N.o 385.
C'est à boi-re qu'il nous faut.
N.o 386.
C'est à toi, mon ca-ma-ra-de.
N.o 387.

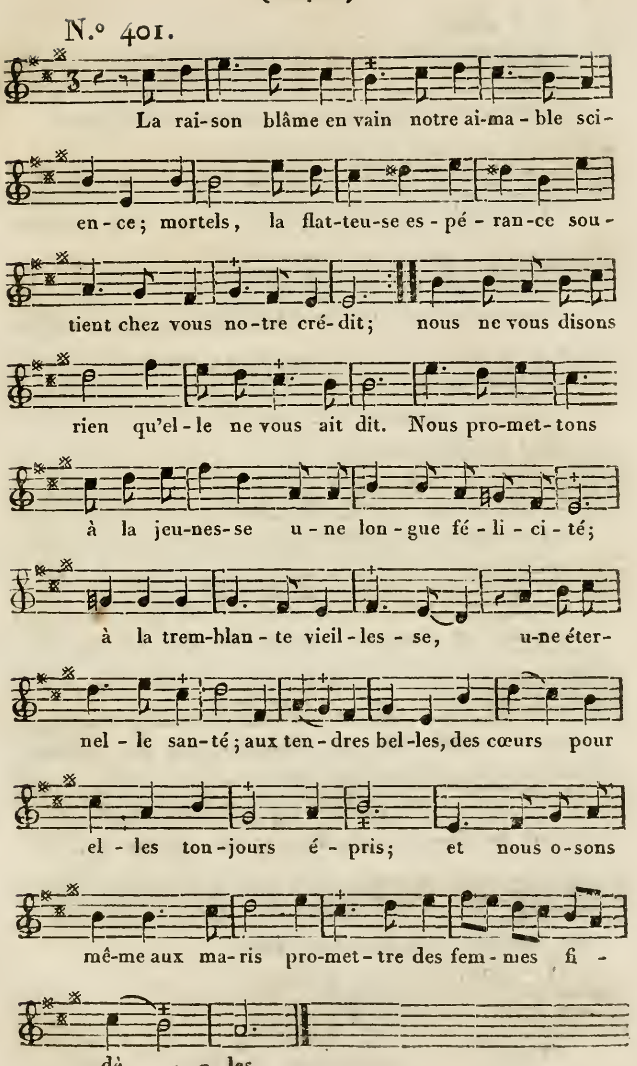

J'é - tois, j'é - tois per - du - - e.
N.° 388.
Les a-mours tri-omphants.
N.° 389.
L'amour n'a-t-il donc que ce - la ?
N.° 390.
Ah! mon Dieu! que de jo - lies fil - les que l'on


voit i - - ci!
N°. 391.
Char-man - te rei - ne de mon cœur, sans es - poir,
sans de - sir, mon a - me vous a - do - - re.
N.° 392.
Ah! que mon - sei-gneur est char-mant!
N.° 393.
Ah! Phaë - ton, est-il pos - si - ble?


N.° 394.
Cha-ri-va-ri.
N.° 395.
Sur les ponts d'A-vi-gnon.
N.° 396. Air du roi de Cocagne.
N°. 397.
De mon
pot je vous en ré-ponds.

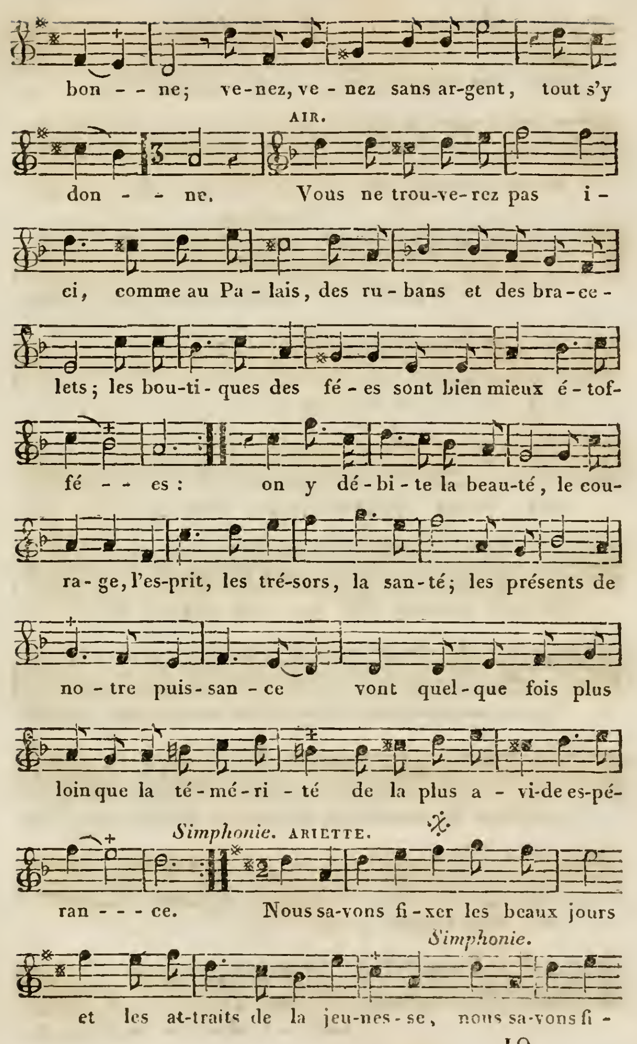

N°. 398.
Mari-ez, mari-ez, mari-ez-moi.
N.° 399. Les sept Sauts.
N°. 400.
Que de tous cô-tés l'on en-ten-de le nom de Romulus
re-ten-tir jus-qu'aux toits; est-il pour nous u-ne
gloi-re plus gran-de? dans un vil-la-ge on va
comp-ter deux rois.

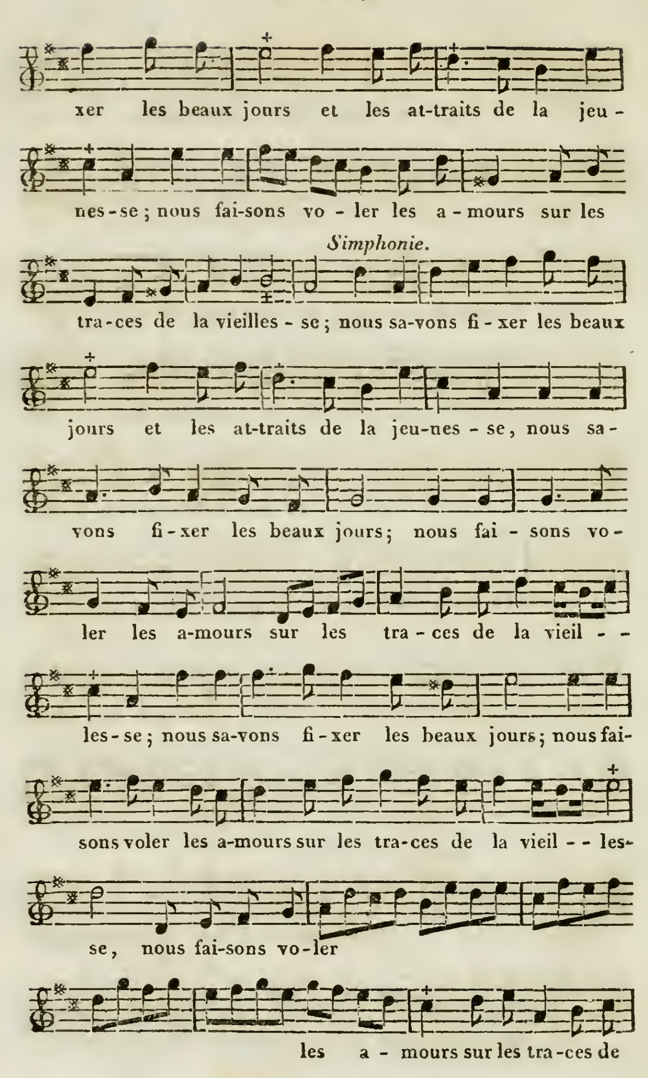
N.° 401.

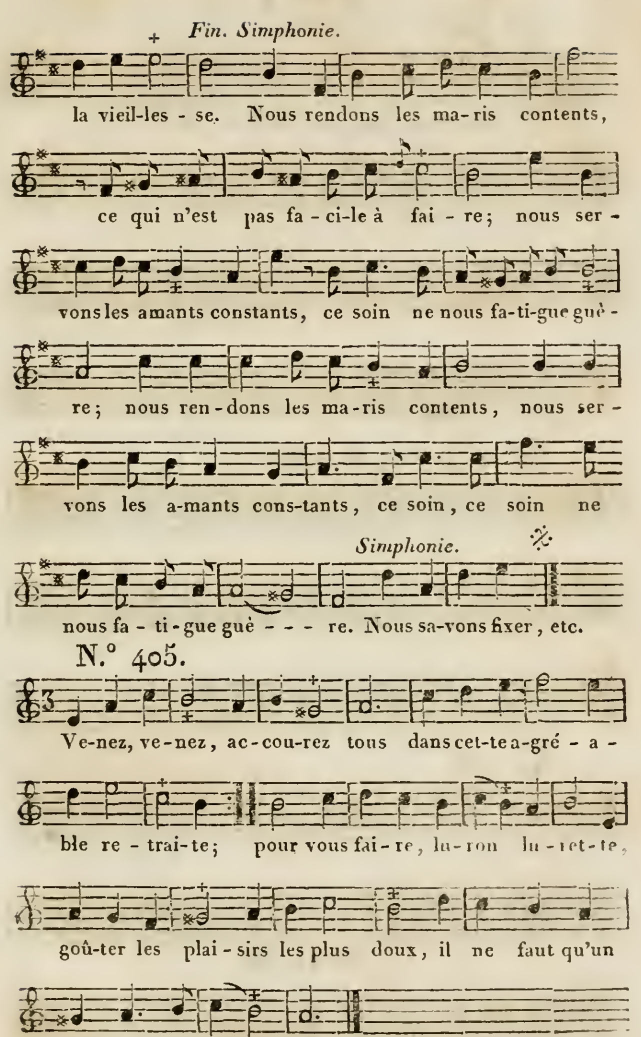

La rai-son blâme en vain notre ai-ma - ble sci-
en - ce; mortels, la flat-teu-se es - pé - ran-ce sou -
tient chez vous no-tre cré-dit; nous ne vous disons
rien qu'el - le ne vous ait dit. Nous pro-met-tons
à la jeu-nes-se u - ne lon - gue fé - li - ci - té;
à la trem-blan - te vieil - les - se, u-ne éter-
nel - le san-té; aux ten-dres bel-les, des cœurs pour
el - les tou-jours é - pris; et nous o-sons
mê-me aux ma-ris pro-met-tre des fem - mes fi -
dè - - - les.

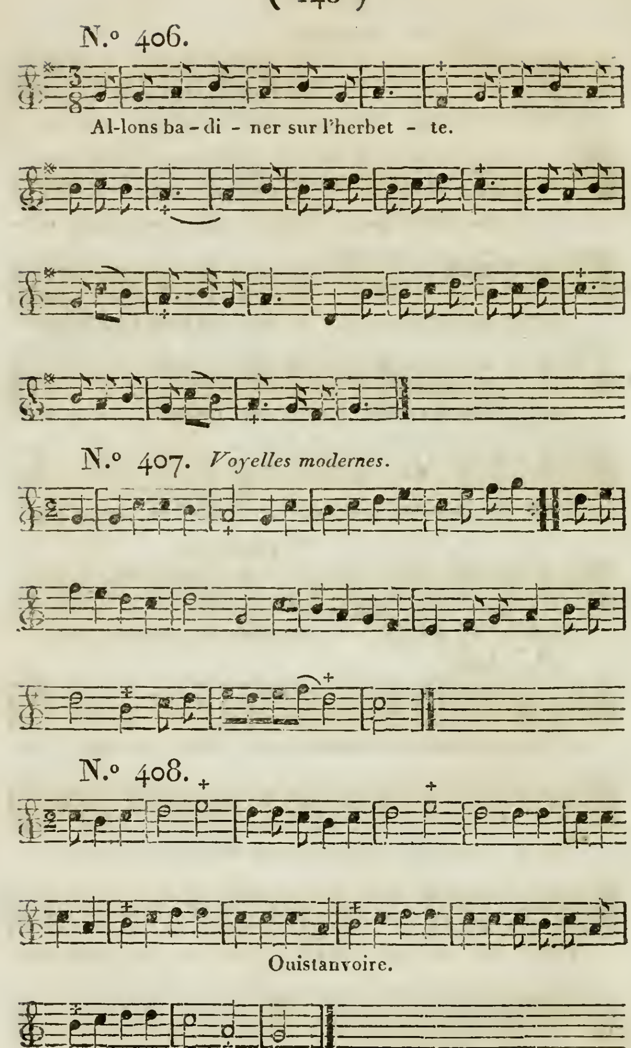
N.° 402.

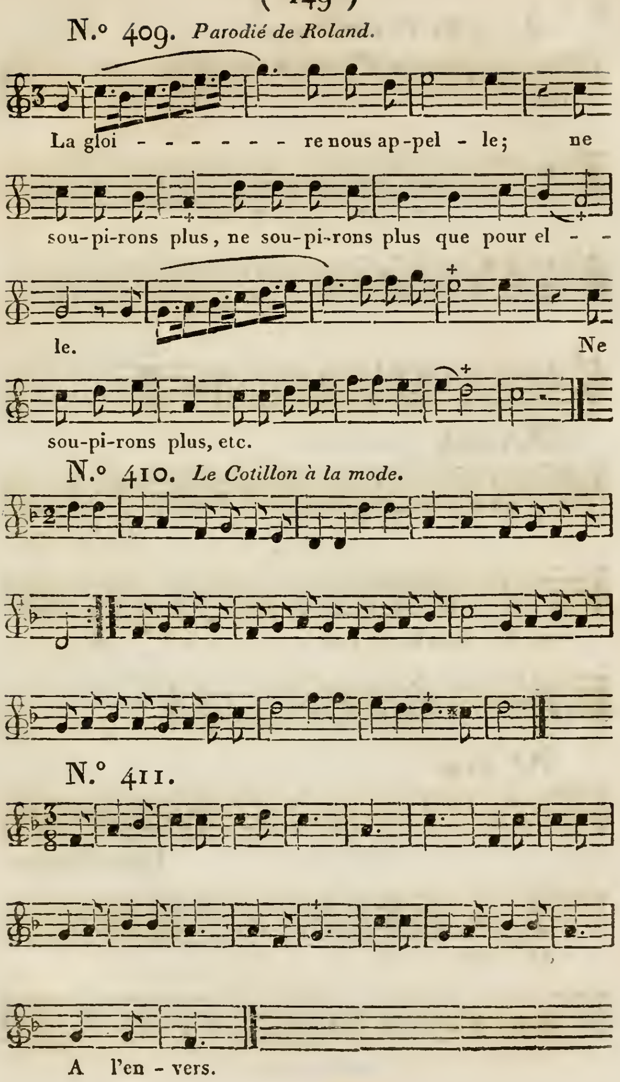

Des jeux et des plai-sirs no-tre troupe est sui-vi-e ;
Hé - las! peut-ê - tre qu'à la cour nous re-gret -
te-rons quelque jour tous les moments pas - sés d'u-
ne si dou - ce vi - - - e.
N.° 403. Vaudeville.
Nous di-sons la bon-ne a - ven-tu - re, et la di -
sons pour un douzain, tre-lin tin tin, tre-lin tin
tin ; mais nous pro - di-guons sans me - su - re
tou-tes les fa-veurs du des-tin, tin tin tin tin, à
qui met l'or dans no - tre main.
N.° 403. CANTATE. Récitatif.
Ve-nez, ras-semblez-vous, chalands, la Foire est


bon - - ne; ve-nez, ve - nez sans ar-gent, tout s'y
AIR.
don - - ne. Vous ne trou-ve-rez pas i -
ci, comme au Pa - lais, des ru - bans et des bra-ce -
lets; les bou-ti-ques des fé - es sont bien mieux é - tof-
fé - - es: on y dé - bi - te la beau-té, le cou-
ra - ge, l'es-prit, les tré-sors, la san-té; les présents de
no - tre puis-san - ce vont quel - que fois plus
loin que la té - mé - ri - té de la plus a - vi-de es-pé-
Simphonie. ARIETTE.
ran - - - ce. Nous sa-vons fi - xer les beaux jours
Simphonie.
et les at-traits de la jeu-nes - se, nous sa-vons fi -


xer les beaux jours et les at-traits de la jeu -
nes-se ; nous fai-sons vo - ler les a - mours sur les
Simphonie.
tra-ces de la vieilles - se ; nous sa-vons fi - xer les beaux
jours et les at-traits de la jeu-nes - se, nous sa -
vons fi - xer les beaux jours; nous fai - sons vo -
ler les a-mours sur les tra - ces de la vieil - -
les - se ; nous sa-vons fi - xer les beaux jours ; nous fai-
sons voler les a-mours sur les tra-ces de la vieil - - les-
se, nous fai-sons vo-ler
les a - mours sur les tra-ces de

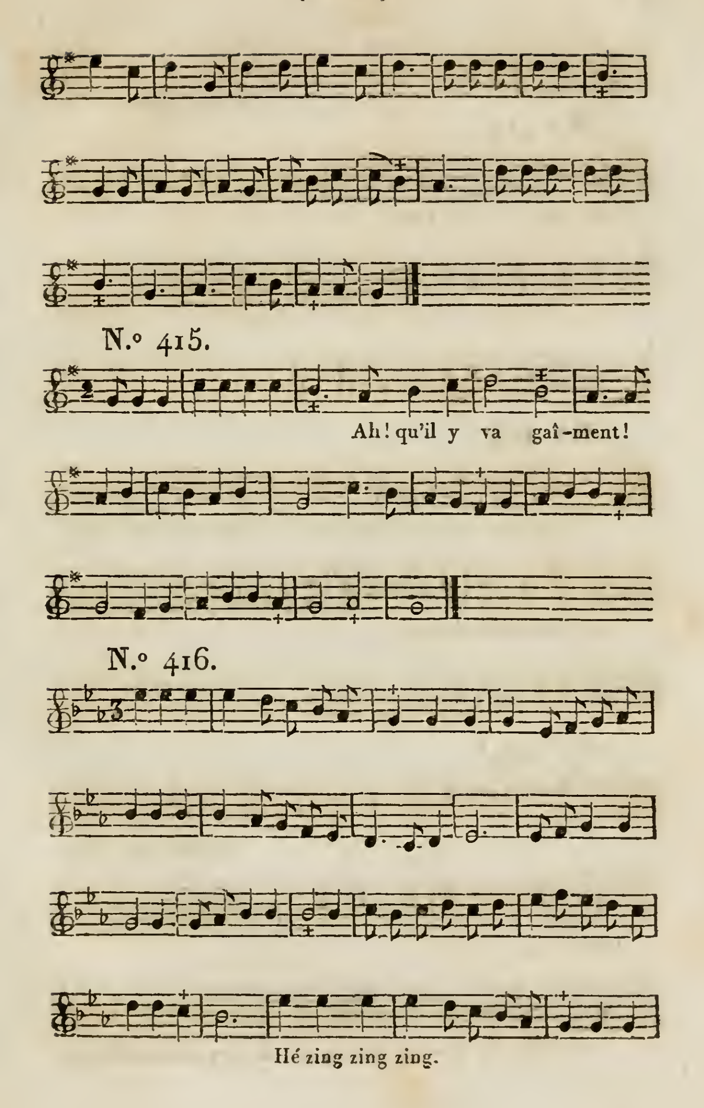

Fin. Simphonie.
la vieil-les - se. Nous rendons les ma-ris contents,
ce qui n'est pas fa - ci-le à fai - re; nous ser -
vons les amants constants, ce soin ne nous fa-ti-gue guè -
re; nous ren-dons les ma-ris contents, nous ser -
vons les a-mants cons-tants, ce soin, ce soin ne
Simphonie.
nous fa - ti-gue guè - - - re. Nous sa-vons fixer, etc.
N.° 405.
Ve-nez, ve-nez, ac-cou-rez tous dans cet-te a-gré - a -
ble re - trai-te; pour vous fai - re, lu-ron lu-ret-te,
goû-ter les plai - sirs les plus doux, il ne faut qu'un
coup de ba-guet - - te.

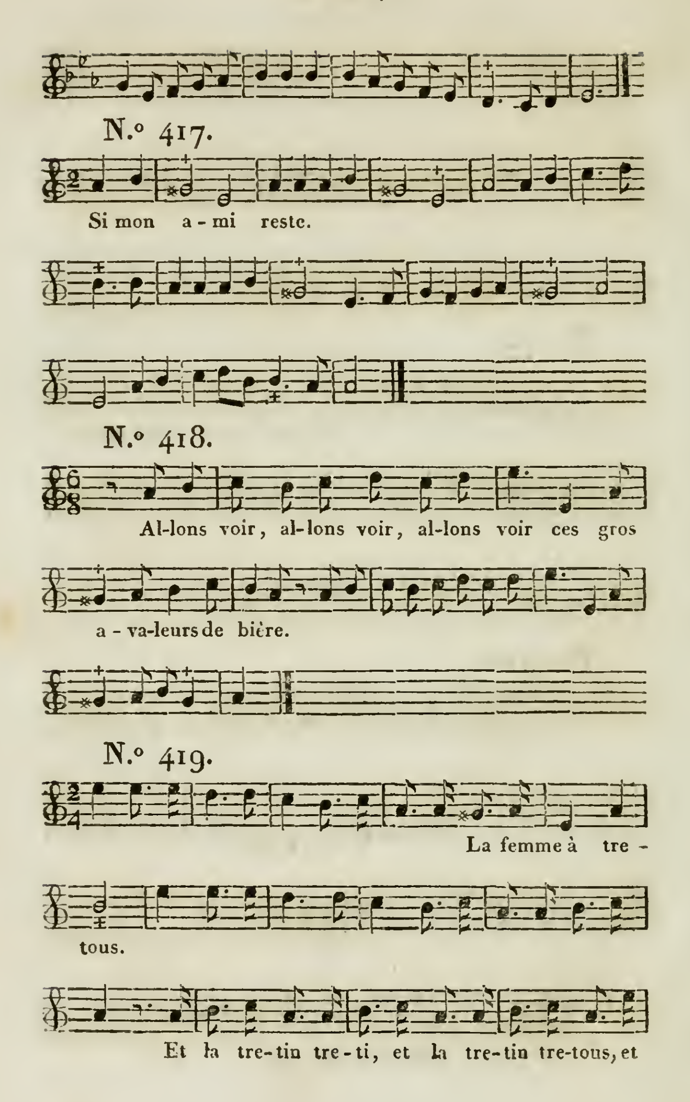

N.° 406.
Al-lons ba - di - ner sur l'herbet - te.
N.° 407. *Voyelles modernes.*
N.° 408.
Ouistanvoire.

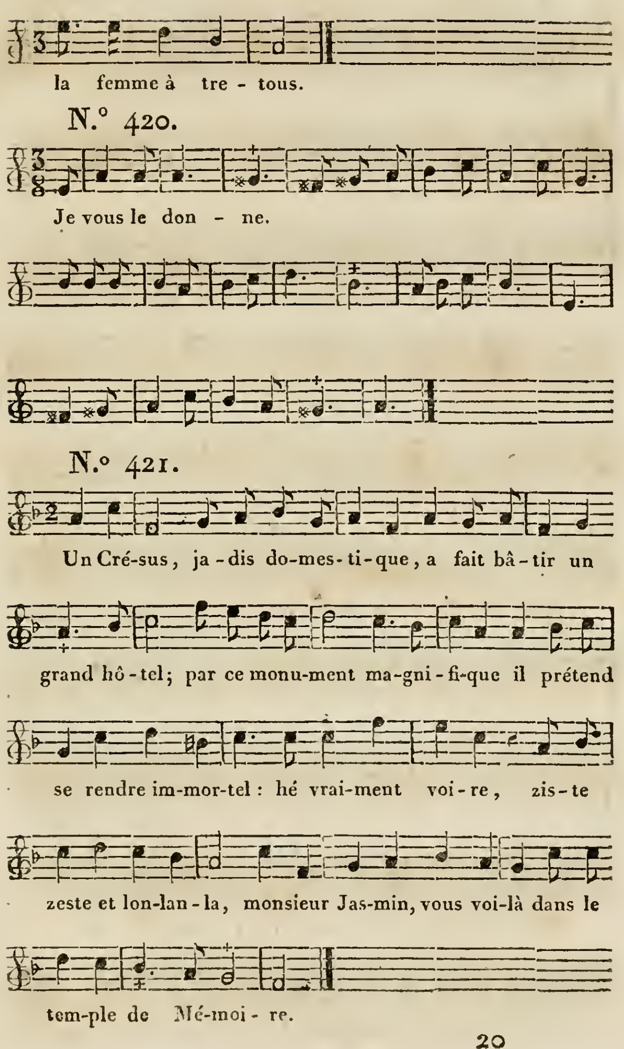

N.° 409. Parodié de Roland.
La gloi - - - - - - - re nous ap-pel - le; ne
sou-pi-rons plus, ne sou-pi-rons plus que pour el - -
le. Ne
sou-pi-rons plus, etc.
N.° 410. Le Cotillon à la mode.
N.° 411.
A l'en - vers.

N.° 412. *Le Tambourineur.*

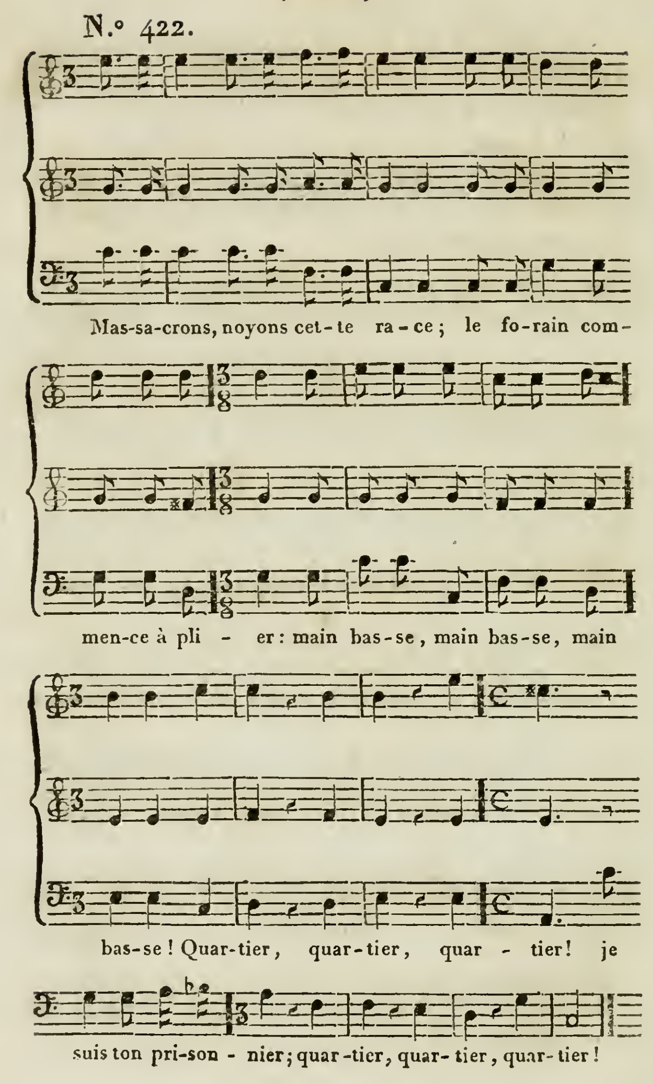


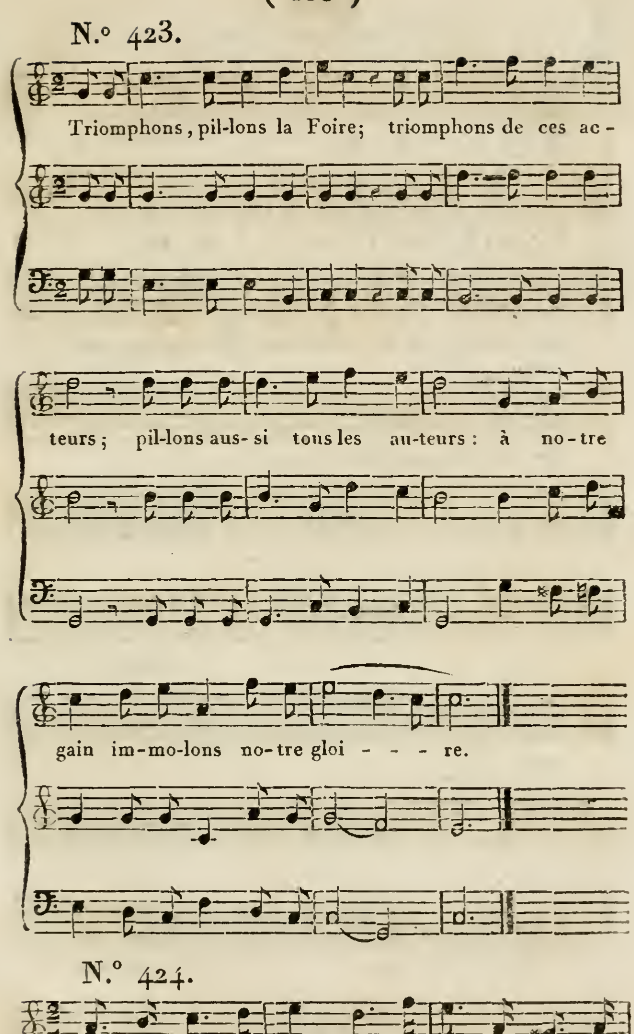

N.° 415.
Ah! qu'il y va gaî-ment!
N.° 416.
Hé zing zing zing.


N.o 417.
Si mon a - mi reste.
N.o 418.
Al-lons voir, al-lons voir, al-lons voir ces gros
a - va-leurs de bière.
N.o 419.
La femme à tre -
tous.
Et la tre-tin tre-ti, et la tre-tin tre-tous, et

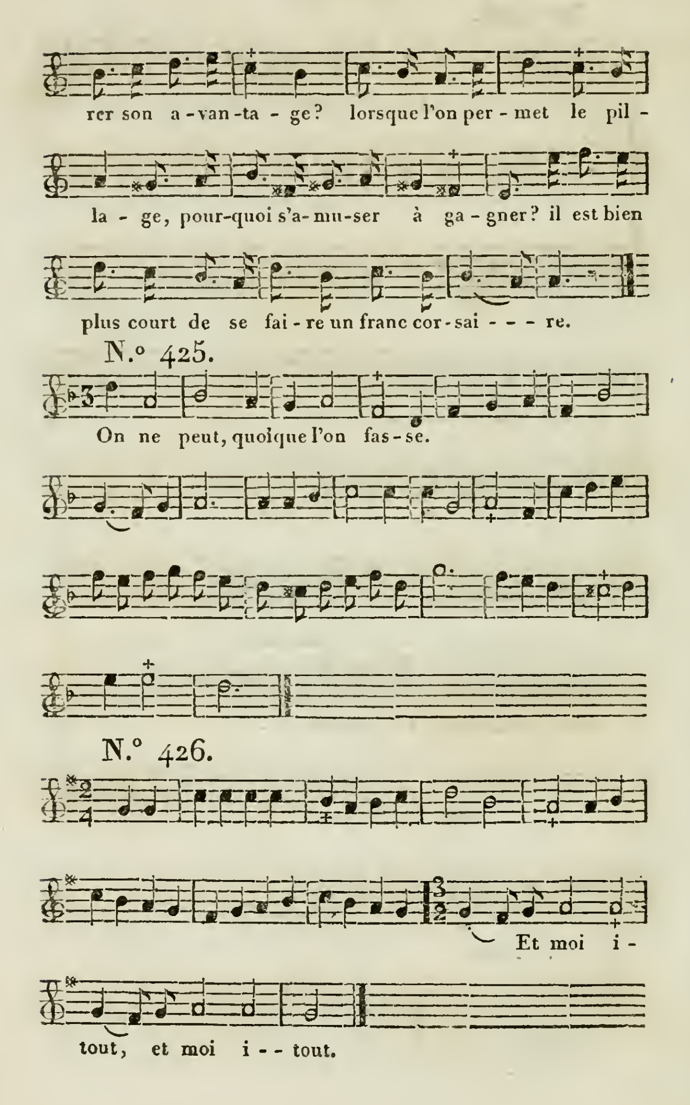

la femme à tre - tous.
N.° 420.
Je vous le don - ne.
N.° 421.
Un Cré-sus, ja-dis do-mes-ti-que, a fait bâ-tir un
grand hô-tel; par ce monu-ment ma-gni-fi-que il prétend
se rendre im-mor-tel : hé vrai-ment voi-re, zis-te
zeste et lon-lan-la, monsieur Jas-min, vous voi-là dans le
tem-ple de Mé-moi - re.

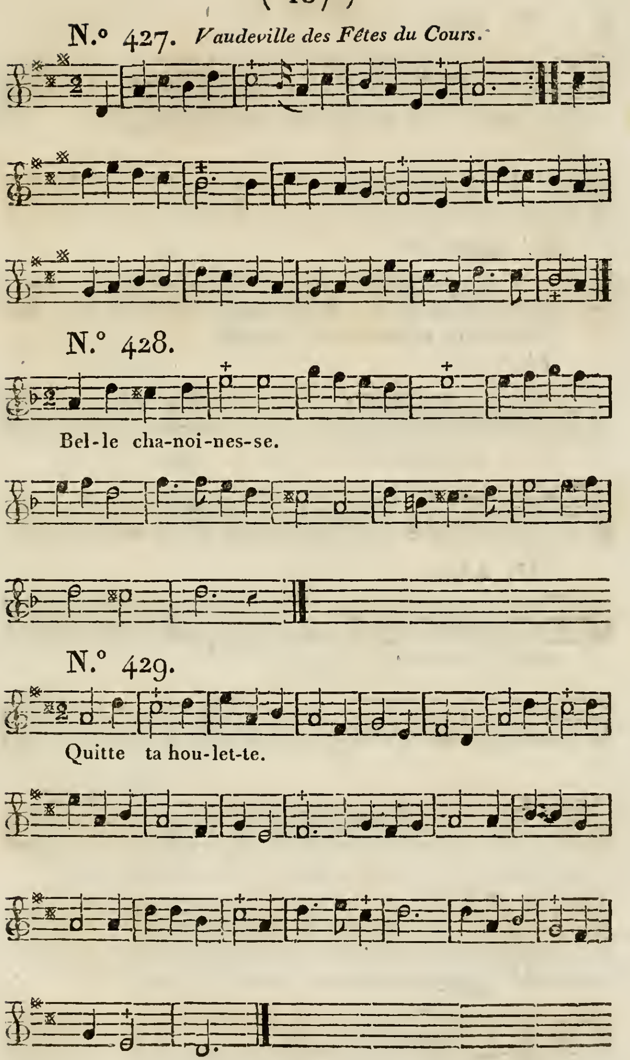
N.° 422.

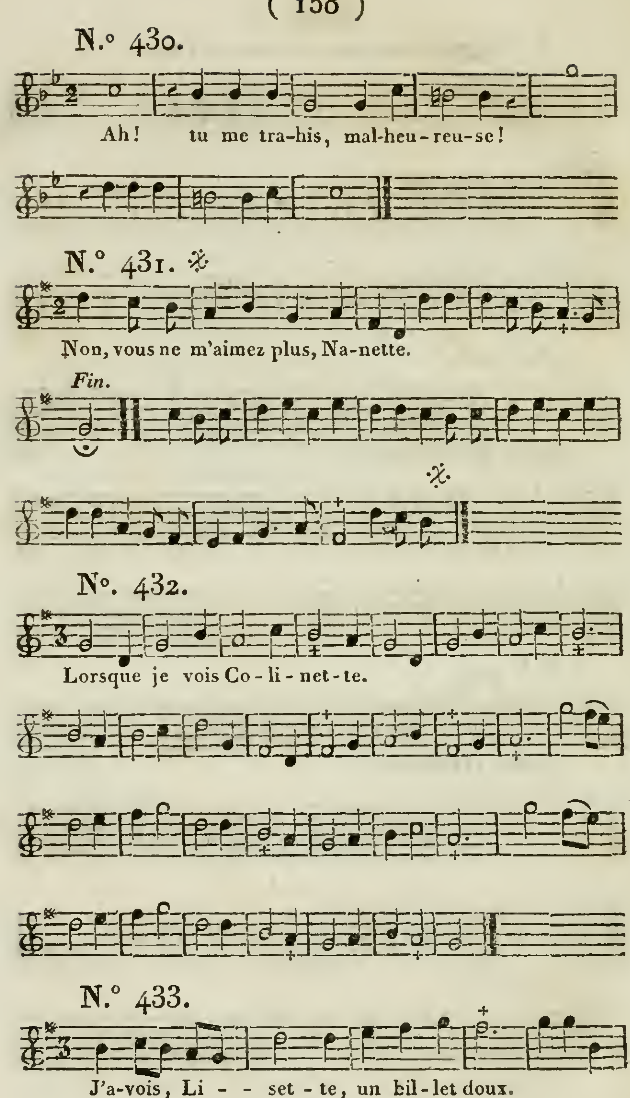

Mas-sa-crons, noyons cet-te ra-ce ; le fo-rain com-
men-ce à pli - er : main bas-se, main bas-se, main
bas-se ! Quar-tier, quar-tier, quar - tier! je
suis ton pri-son - nier ; quar-tier, quar-tier, quar-tier !

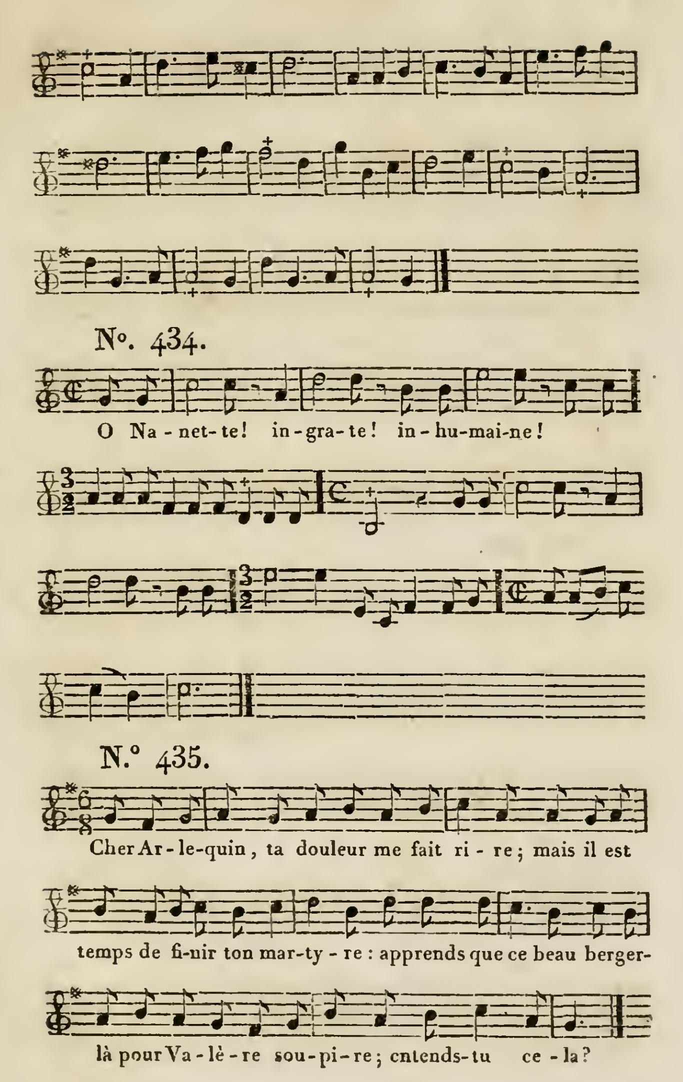


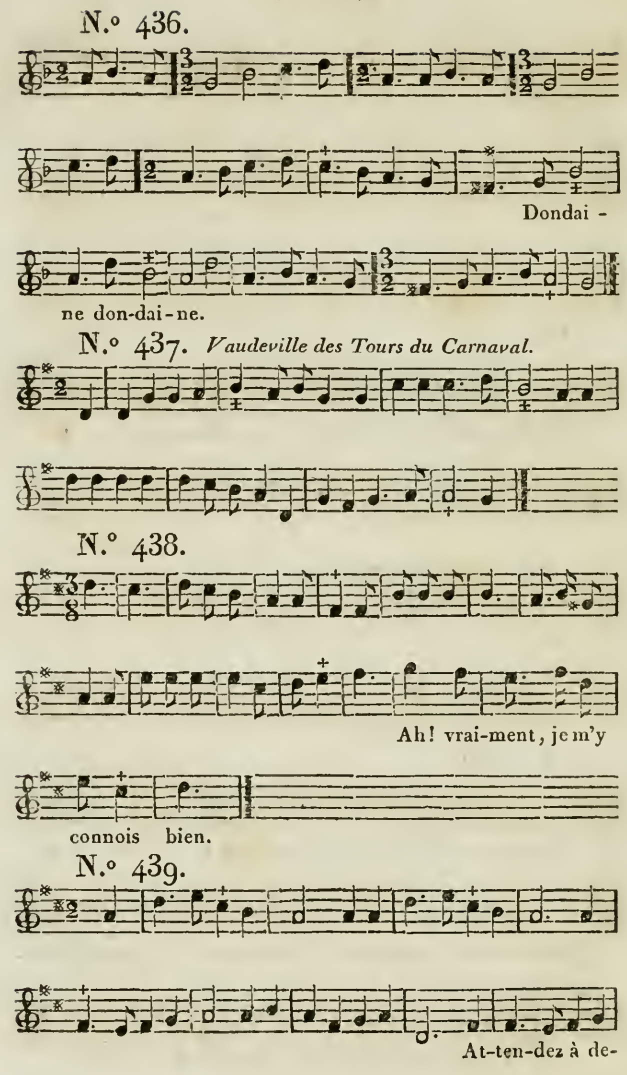
Pour-quoi tant de soins se _ don-ner, pour pro - cu -

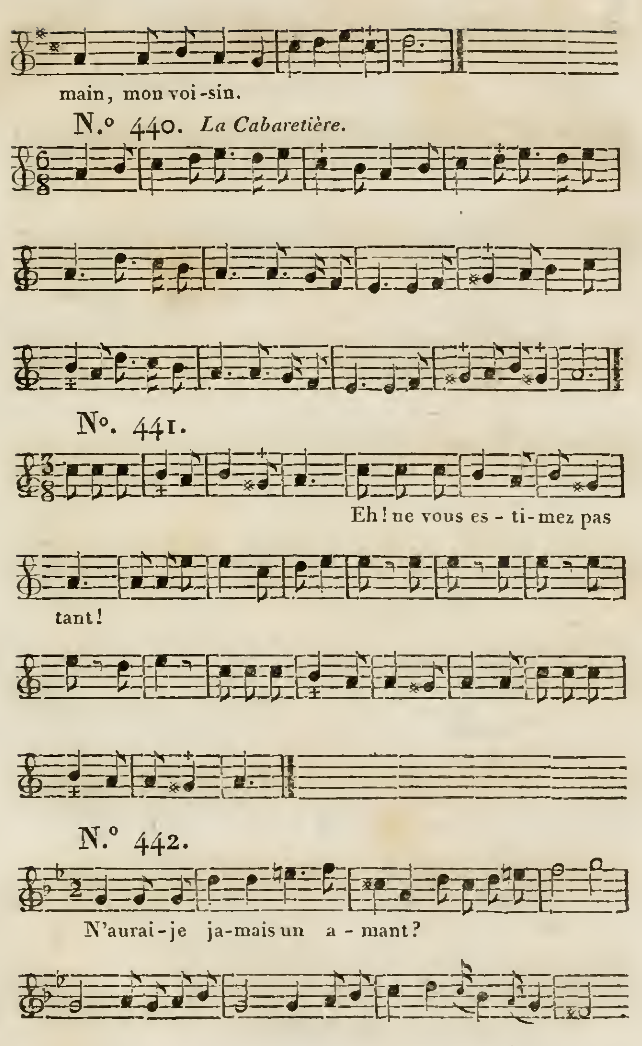

rer son a-van-ta-ge? lorsque l'on per-met le pil-
la-ge, pour-quoi s'a-mu-ser à ga-gner? il est bien
plus court de se fai-re un franc cor-sai---re.
N.° 425.
On ne peut, quoique l'on fas-se.
N.° 426.
Et moi i-
tout, et moi i--tout.

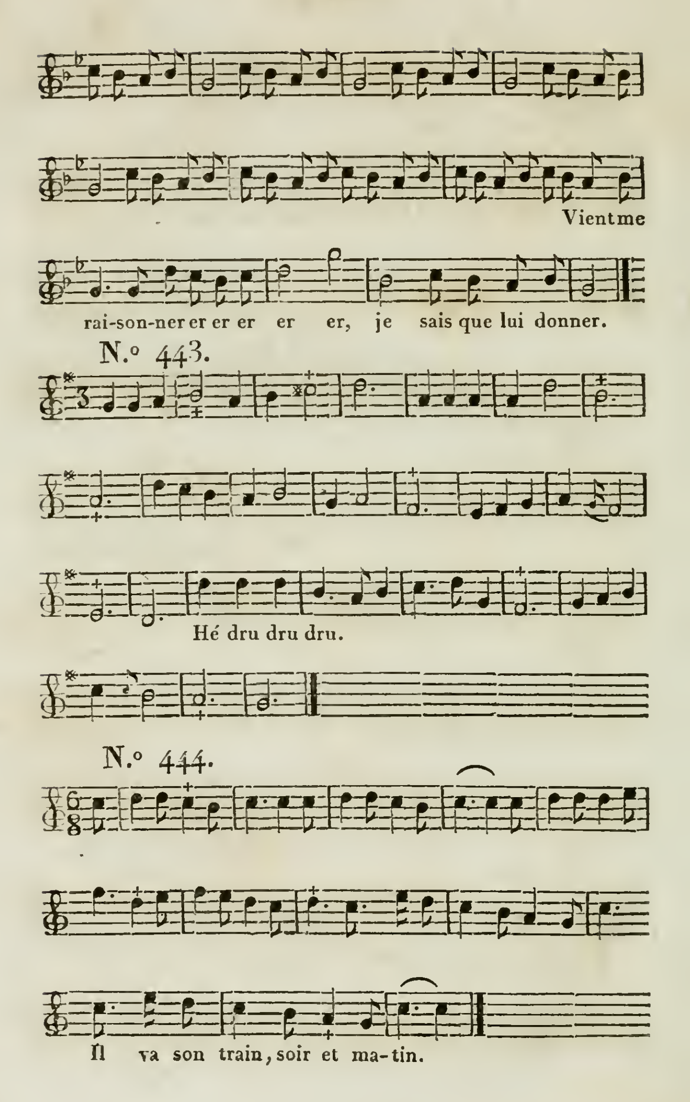

N.° 427. *Vaudeville des Fêtes du Cours.*
N.° 428.
Bel-le cha-noi-nes-se.
N.° 429.
Quitte ta hou-let-te.

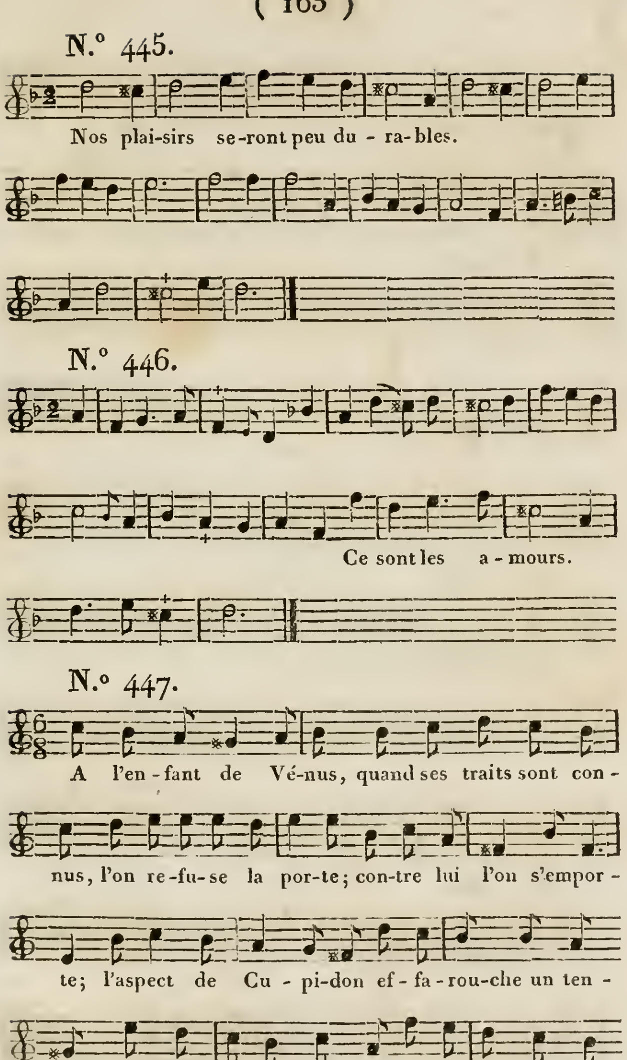

N.° 430.
Ah! tu me tra-his, mal-heu-reu-se!
N.° 431.
Non, vous ne m'aimez plus, Na-nette.
Fin.
N°. 432.
Lorsque je vois Co-li-net-te.
N.° 433.
J'a-vois, Li - - set-te, un bil-let doux.

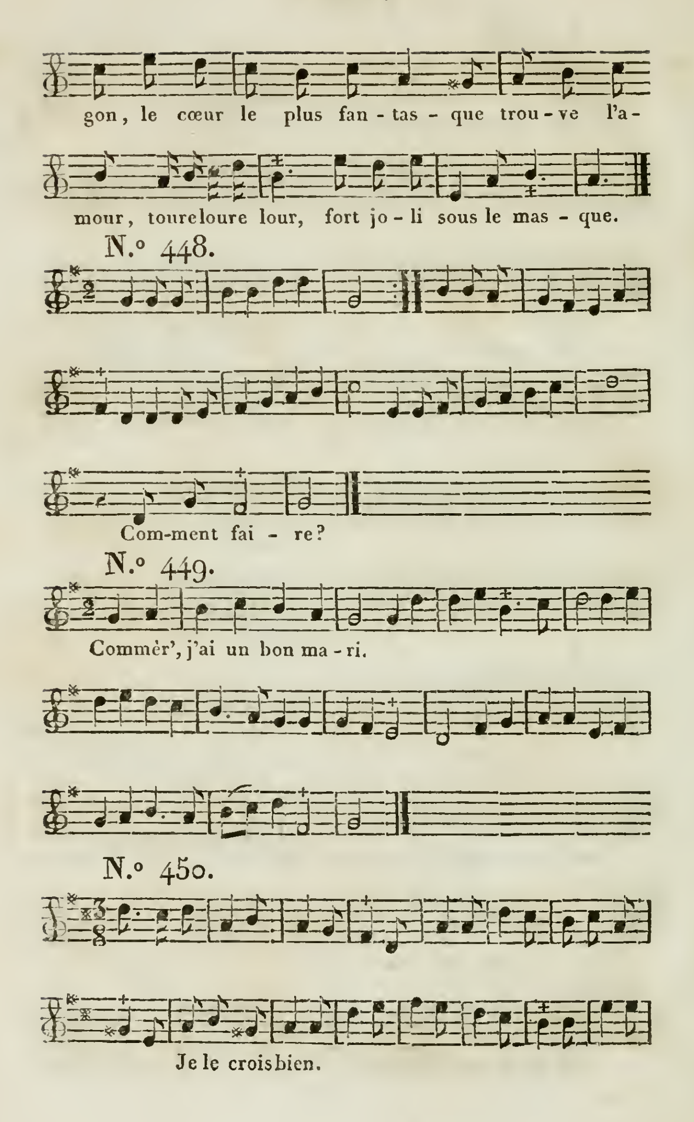

N°. 434.
O Na - net- te! in - gra - te! in - hu - mai - ne!
N.° 435.
Cher Ar - le-quin, ta douleur me fait ri - re; mais il est
temps de fi-nir ton mar-ty - re : apprends que ce beau berger-
là pour Va - lè - re sou - pi - re; entends-tu ce - la?

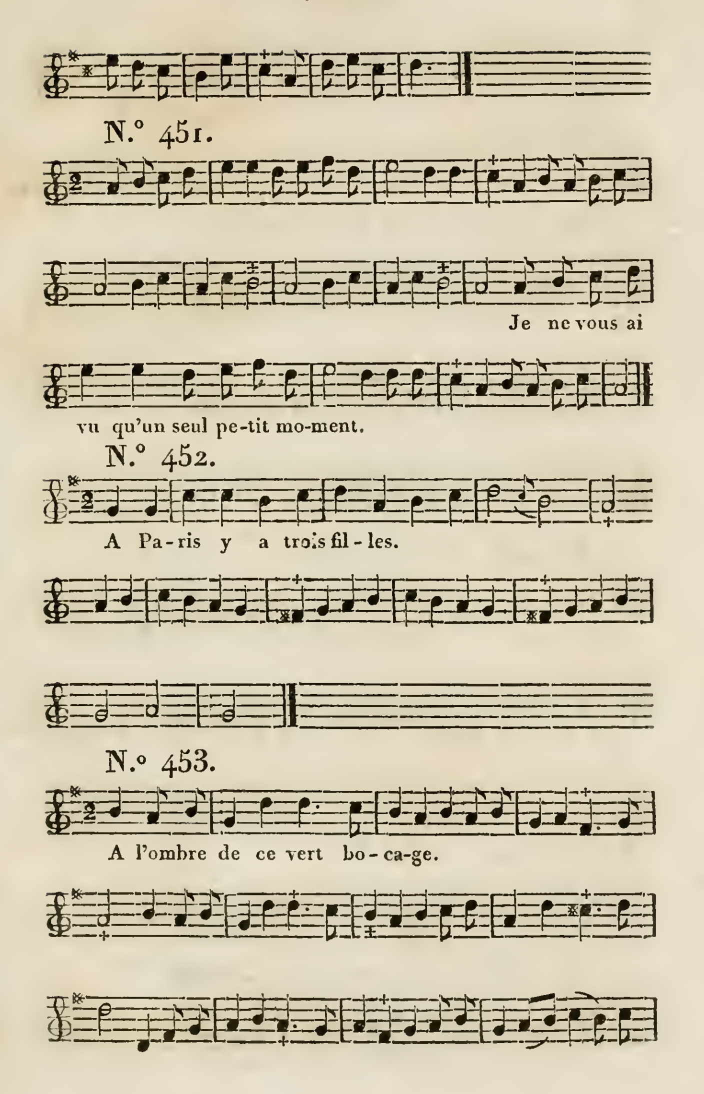

N.° 436.
Dondai -
ne don-dai-ne.
N.° 437. Vaudeville des Tours du Carnaval.
N.° 438.
Ah! vrai-ment, je m'y
connois bien.
N.° 439.
At-ten-dez à de-

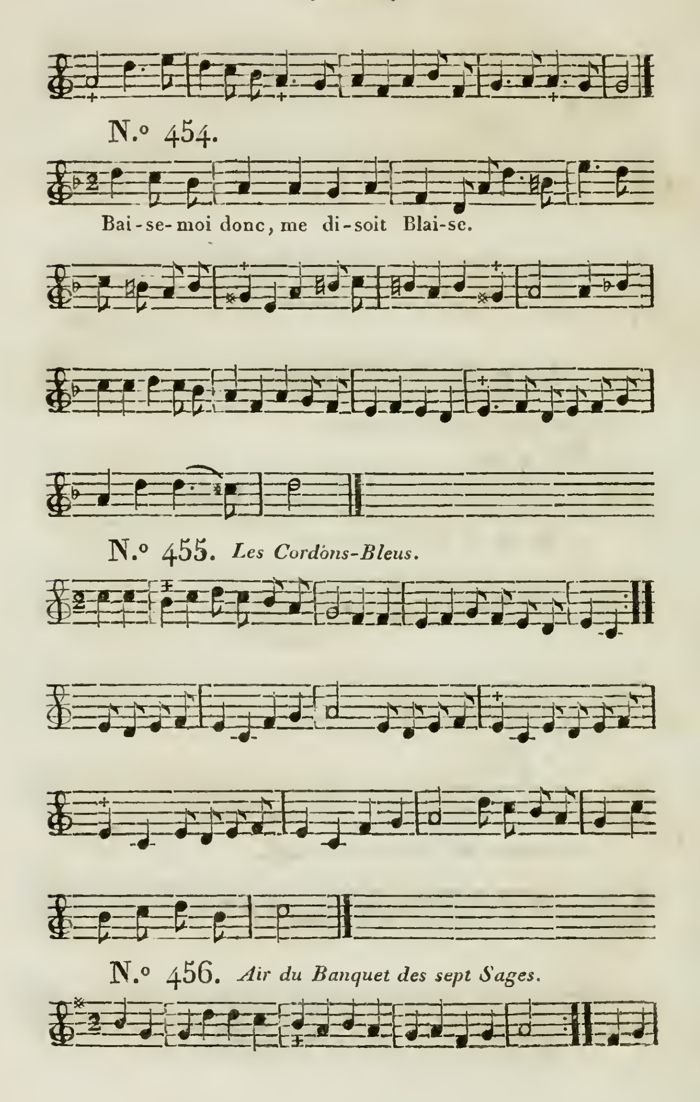

main, mon voi-sin.
N.° 440. La Cabaretière.
N°. 441.
Eh! ne vous es - ti-mez pas
tant!
N.° 442.
N'aurai-je ja-mais un a - mant?

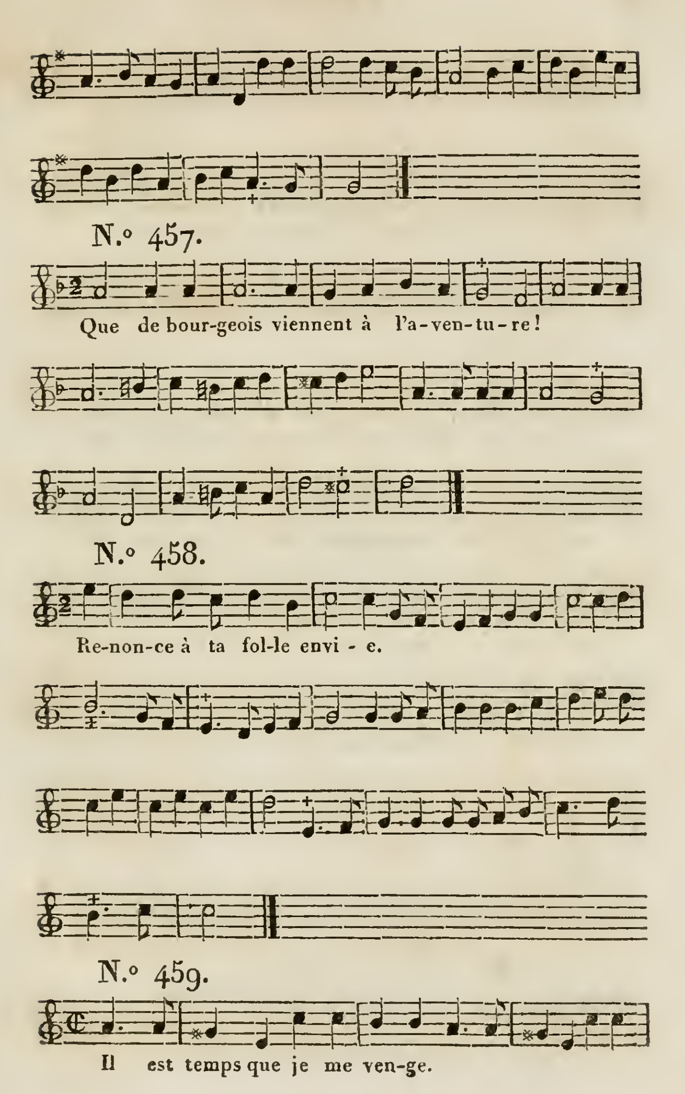

Vientme
rai-son-ner er er er er er, je sais que lui donner.
N.° 443.
Hé dru dru dru.
N.° 444.
Il va son train, soir et ma-tin.


N.° 445.
Nos plai-sirs se-ront peu du - ra- bles.
N.° 446.
Ce sont les a - mours.
N.° 447.
A l'en - fant de Vé-nus, quand ses traits sont con -
nus, l'on re-fu-se la por-te; con-tre lui l'on s'empor -
te; l'aspect de Cu - pi-don ef - fa - rou-che un ten -
dron : mais qu'il em-prunte un nom, u-ne al-lu-re, un jar -

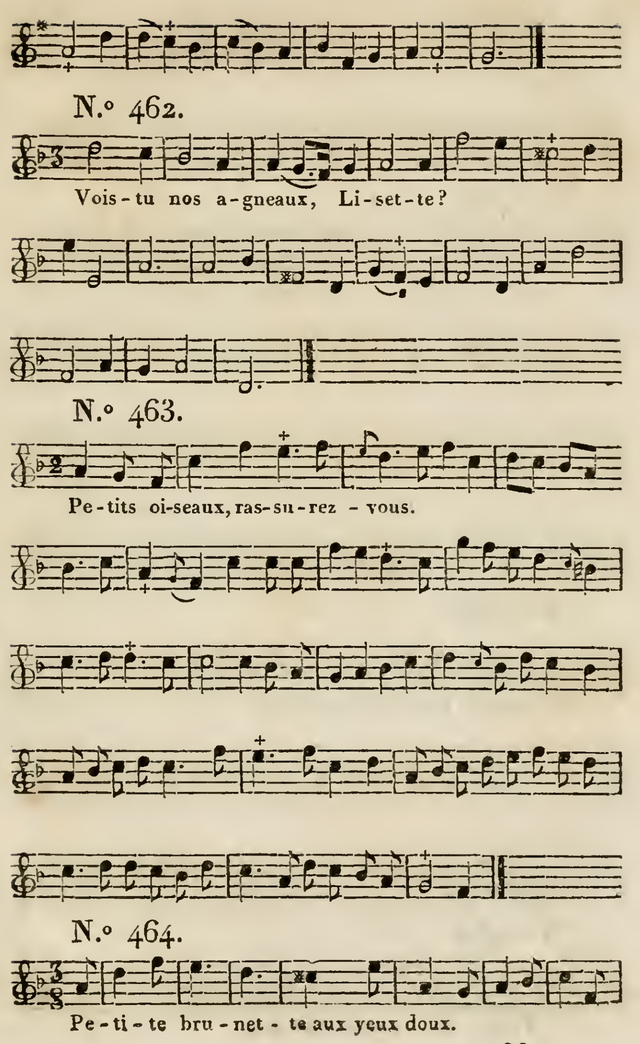

gon, le cœur le plus fan - tas - que trou - ve l'a -
mour, toureloure lour, fort jo - li sous le mas - que.
N.° 448.
Com-ment fai - re?
N.° 449.
Commèr', j'ai un bon ma - ri.
N.° 450.
Je le croisbien.

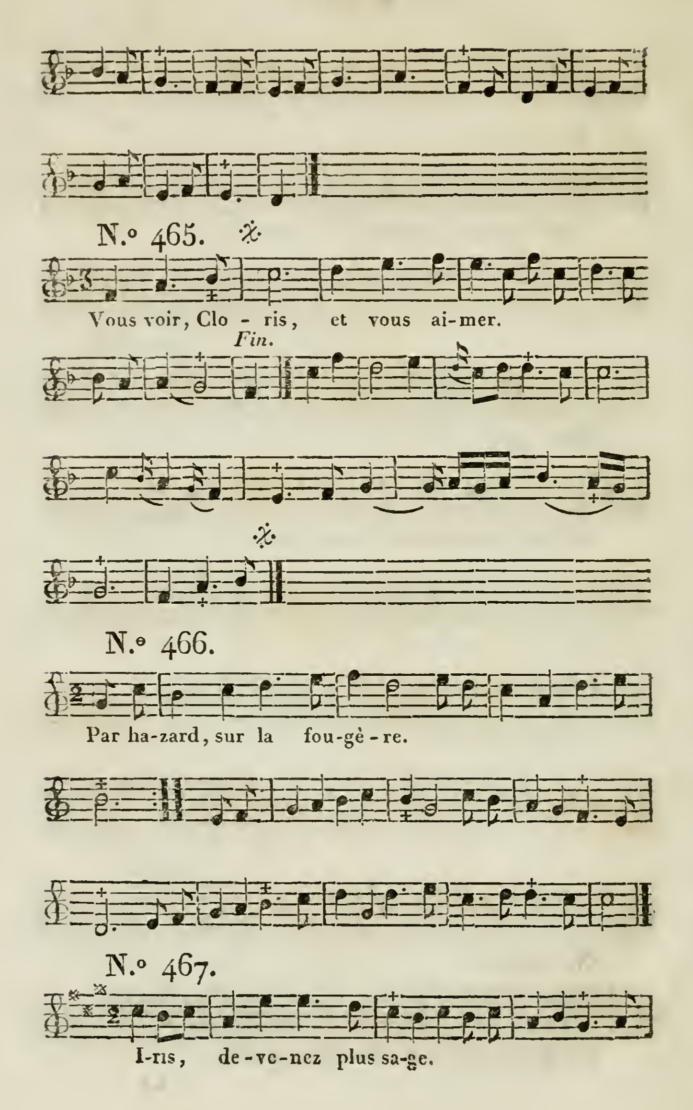

N.° 451.
Je ne vous ai
vu qu'un seul pe-tit mo-ment.
N.° 452.
A Pa-ris y a trois fil-les.
N.° 453.
A l'ombre de ce vert bo-ca-ge.

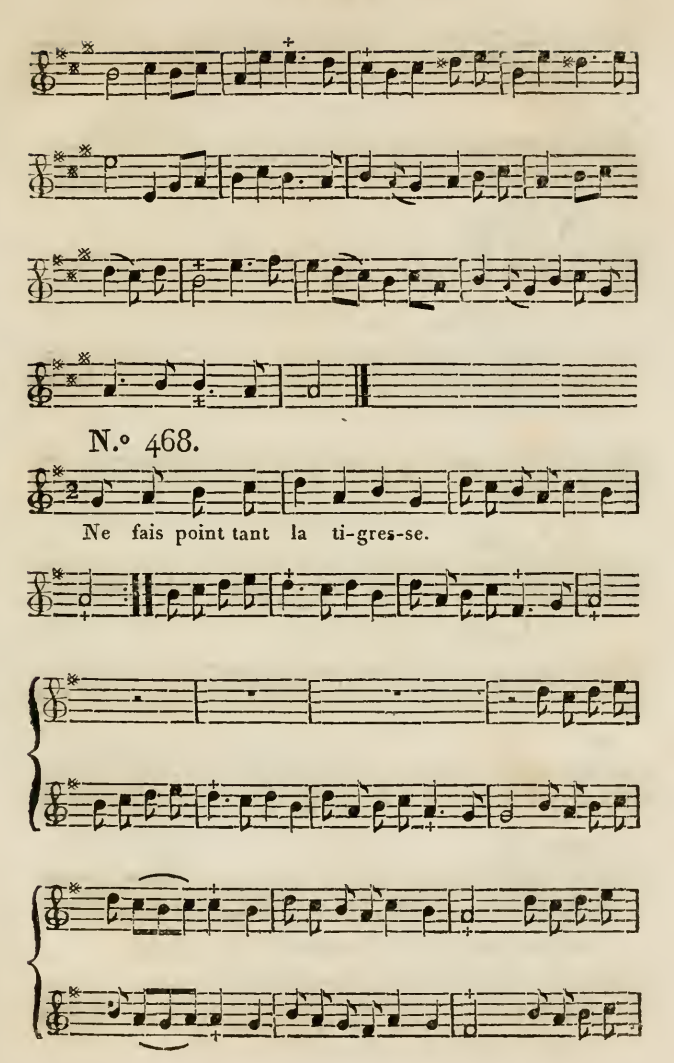

N.° 454.
Bai-se-moi donc, me di-soit Blai-se.
N.° 455. *Les Cordons-Bleus.*
N.° 456. *Air du Banquet des sept Sages.*

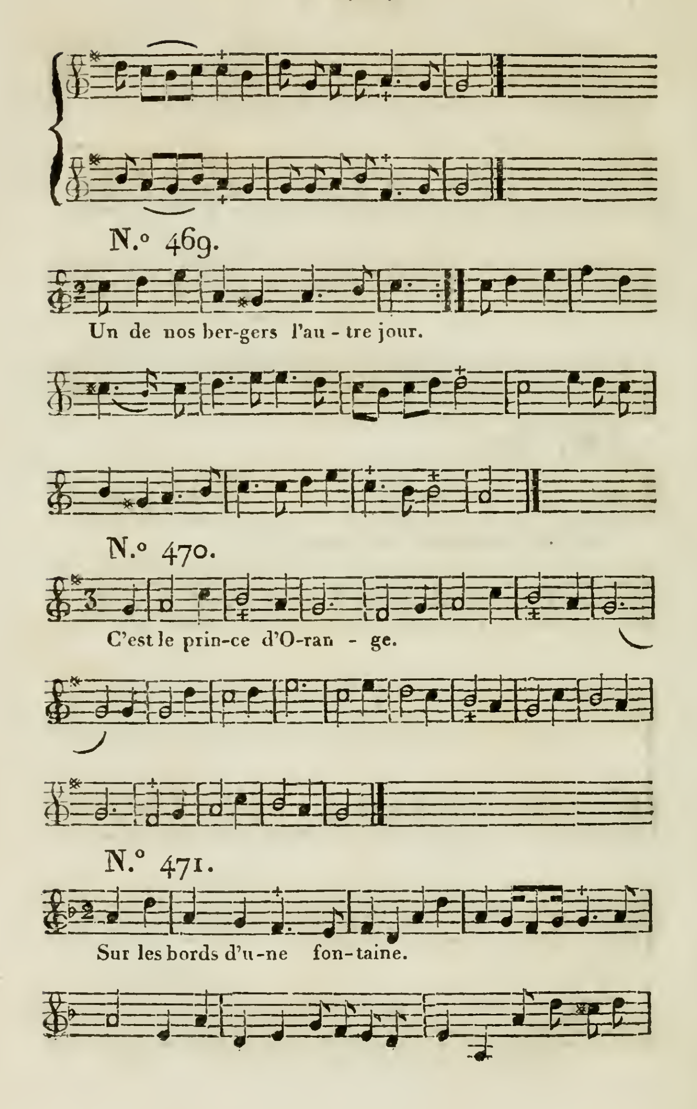

N.° 457.
Que de bour-geois viennent à l'a-ven-tu-re!
N.° 458.
Re-non-ce à ta fol-le envi - e.
N.° 459.
Il est temps que je me ven-ge.

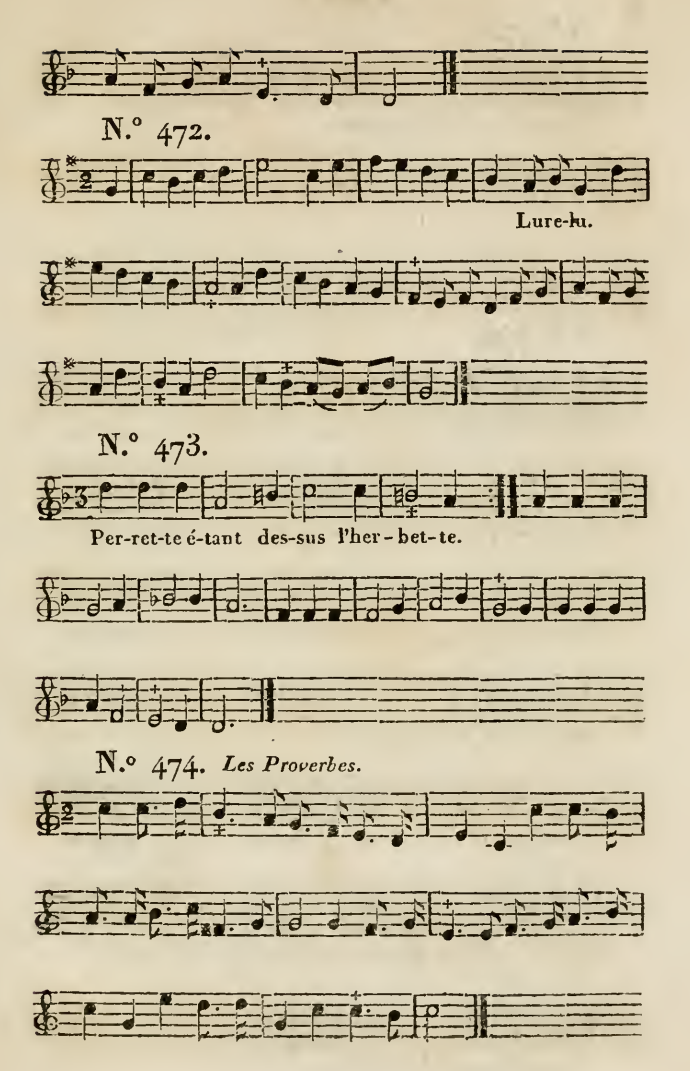

N.° 460.
Lors-que d'un es-cla-ve nou-veau, dans un mé-
na-ge on fait l'em-plet-te, s'il va du gre-nier
au ca-veau, dans un ins-tant la course est fai-
te; seul il sert mieux que trois fo-lets: c'est le ba-lai
neuf des va-lets.
N.° 461.
Cent pe-tits soins ren-dus.


N.° 462.
Vois-tu nos a-gneaux, Li-set-te?
N.° 463.
Pe-tits oi-seaux, ras-su-rez - vous.
N.° 464.
Pe-ti-te bru-net - te aux yeux doux.

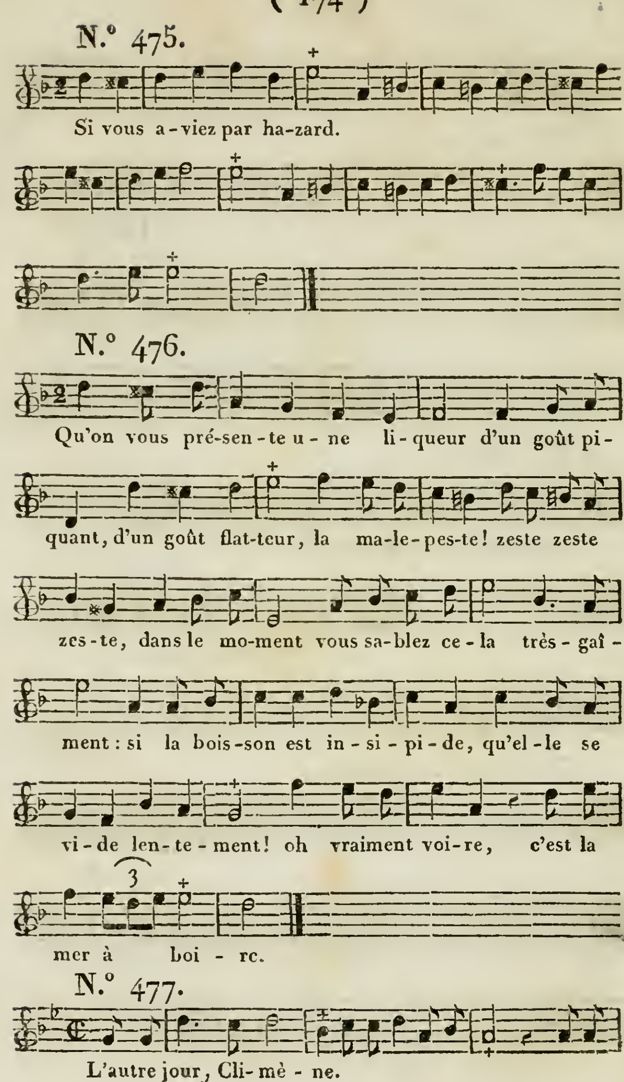

N.° 465.
Vous voir, Clo - ris, et vous ai-mer.
Fin.
N.° 466.
Par ha-zard, sur la fou-gè - re.
N.° 467.
I-ris, de-ve-nez plus sa-ge.

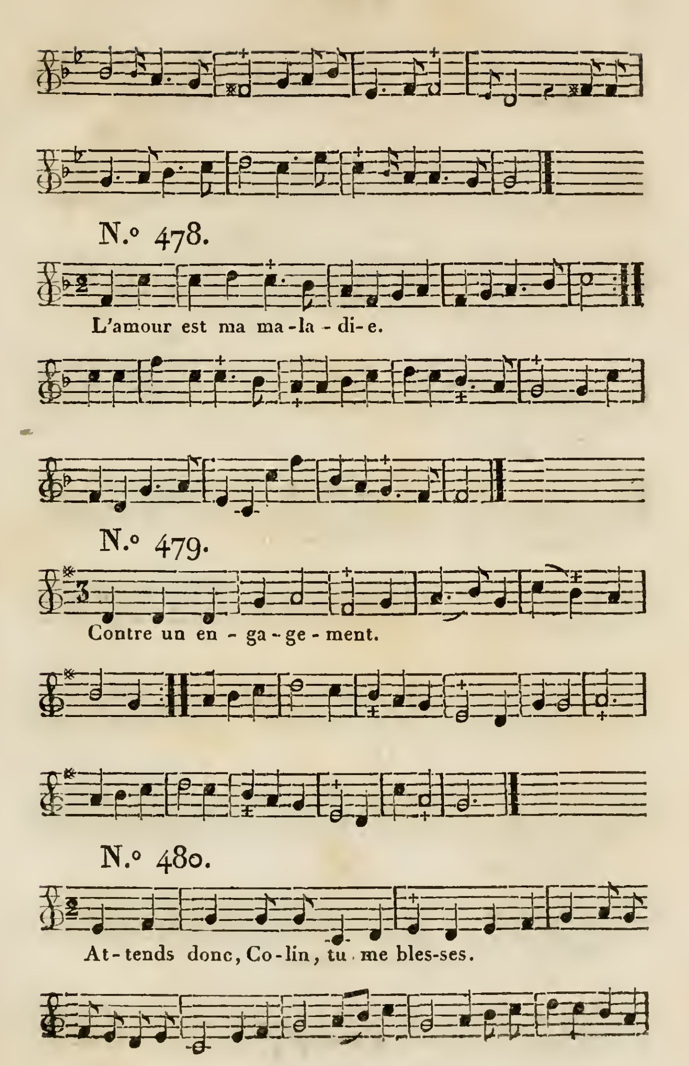

N.° 468.
Ne fais point tant la ti-gres-se.

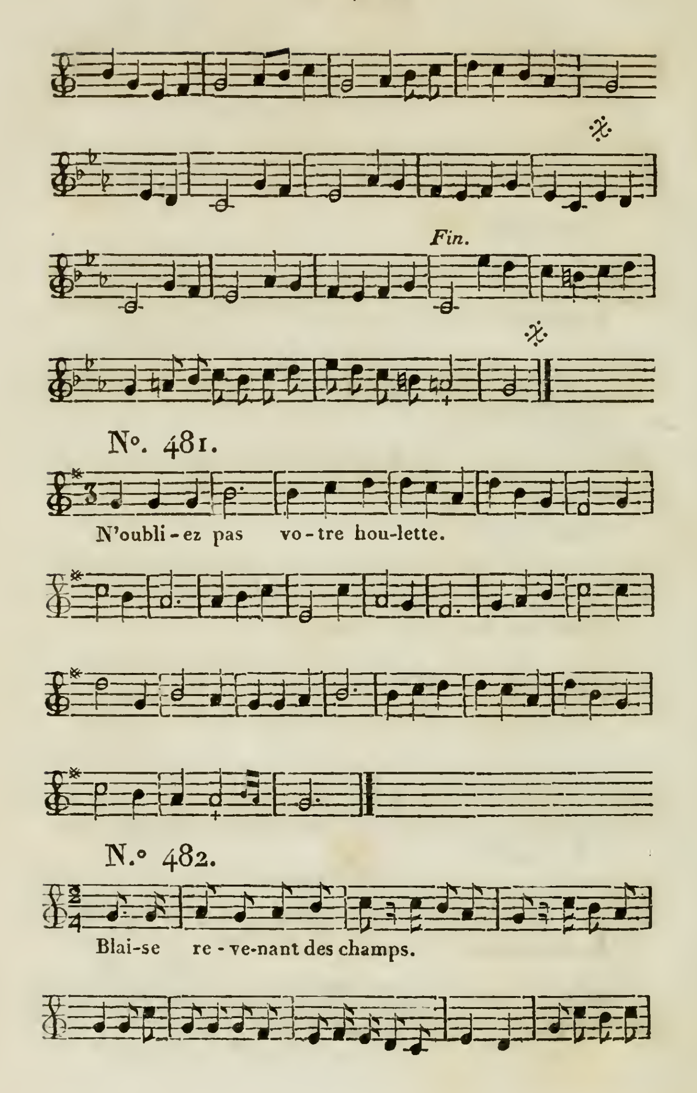

N.° 469.
Un de nos ber-gers l'au - tre jour.
N.° 470.
C'est le prin-ce d'O-ran - ge.
N.° 471.
Sur les bords d'u-ne fon-taine.

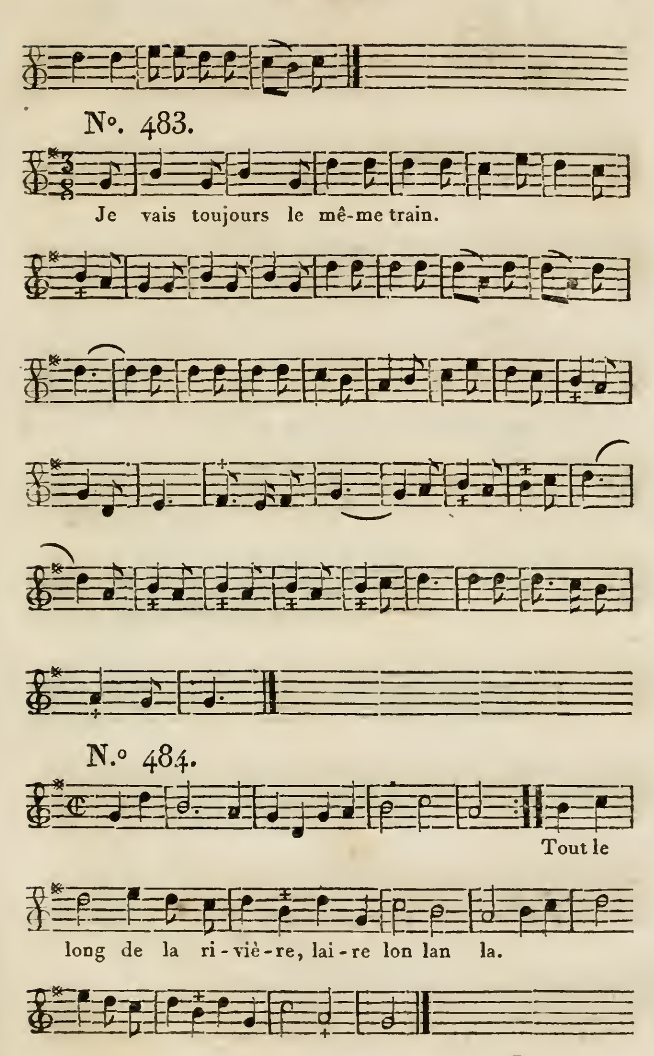

N.° 472.
Lure-lu.
N.° 473.
Per-ret-te é-tant des-sus l'her-bet-te.
N.° 474. Les Proverbes.

N.° 475.


Si vous a-viez par ha-zard.
N.° 476.
Qu'on vous pré-sen-te u-ne li-queur d'un goût pi-
quant, d'un goût flat-teur, la ma-le-pes-te! zeste zeste
zes-te, dans le mo-ment vous sa-blez ce-la très-gaî-
ment: si la bois-son est in-si-pi-de, qu'el-le se
vi-de len-te-ment! oh vraiment voi-re, c'est la
3
mer à boi-re.
N.° 477.
L'autre jour, Cli-mè-ne.


N.° 478.
L'amour est ma ma-la-di-e.
N.° 479.
Contre un en-ga-ge-ment.
N.° 480.
At-tends donc, Co-lin, tu me bles-ses.


Fin.
N°. 481.
N'oubli - ez pas vo - tre hou-lette.
N.° 482.
Blai-se re - ve-nant des champs.

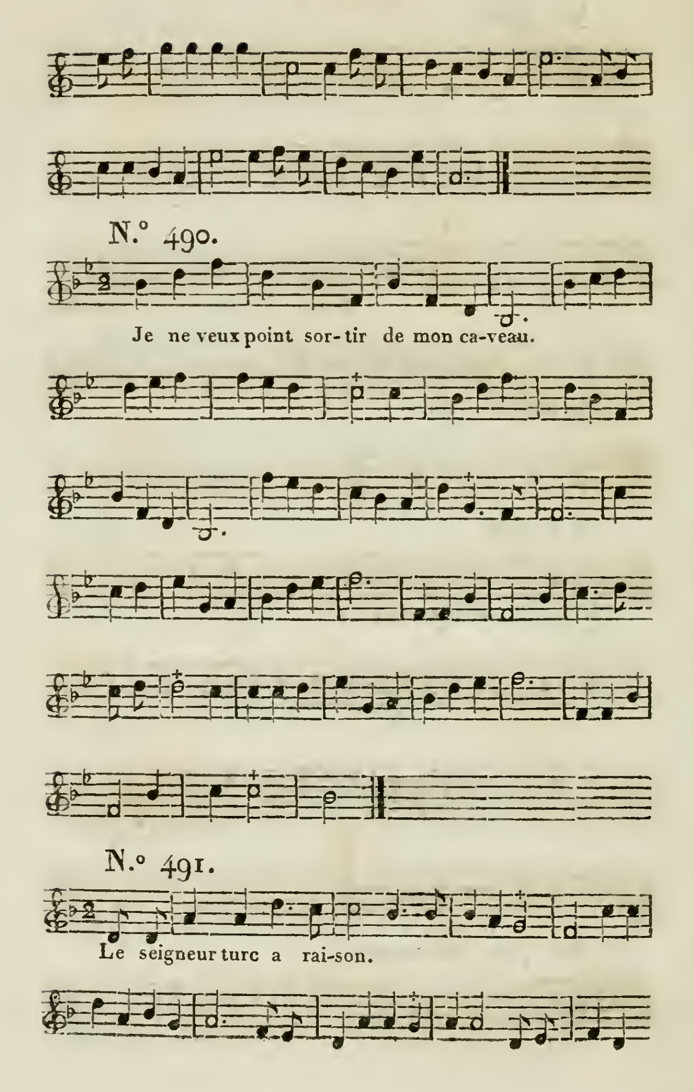

N°. 483.
Je vais toujours le mê-me train.
N.° 484.
Tout le
long de la ri-viè-re, lai-re lon lan la.

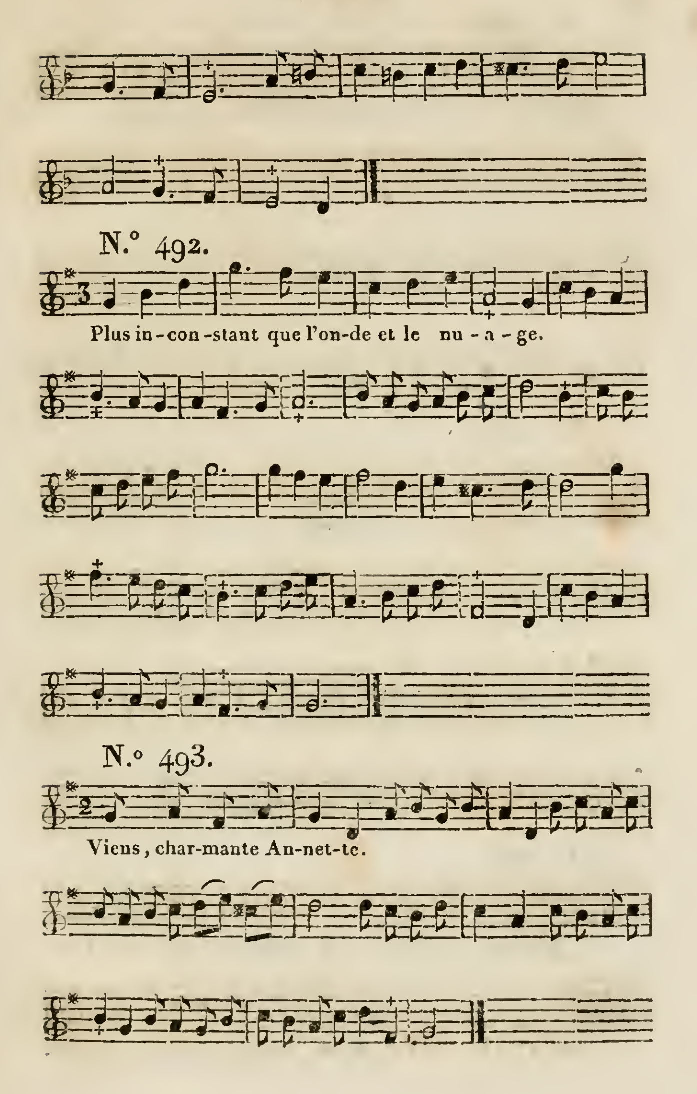
N.° 485.

N.° 486.

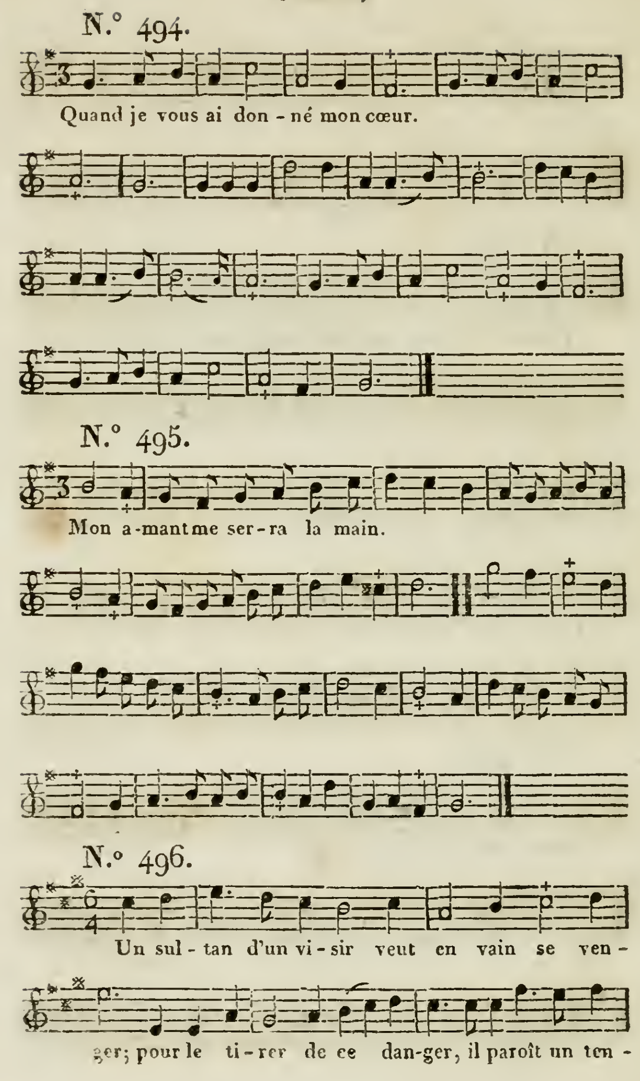



N°. 487.
Très-vo-lon-tiers, fort vo-lon-
tiers, ma chè - re.
N.° 488.
1.re fois.
Ma-thu-rin, mon com-pè-re.
2.e fois.
N.° 489. Le Grondeur.

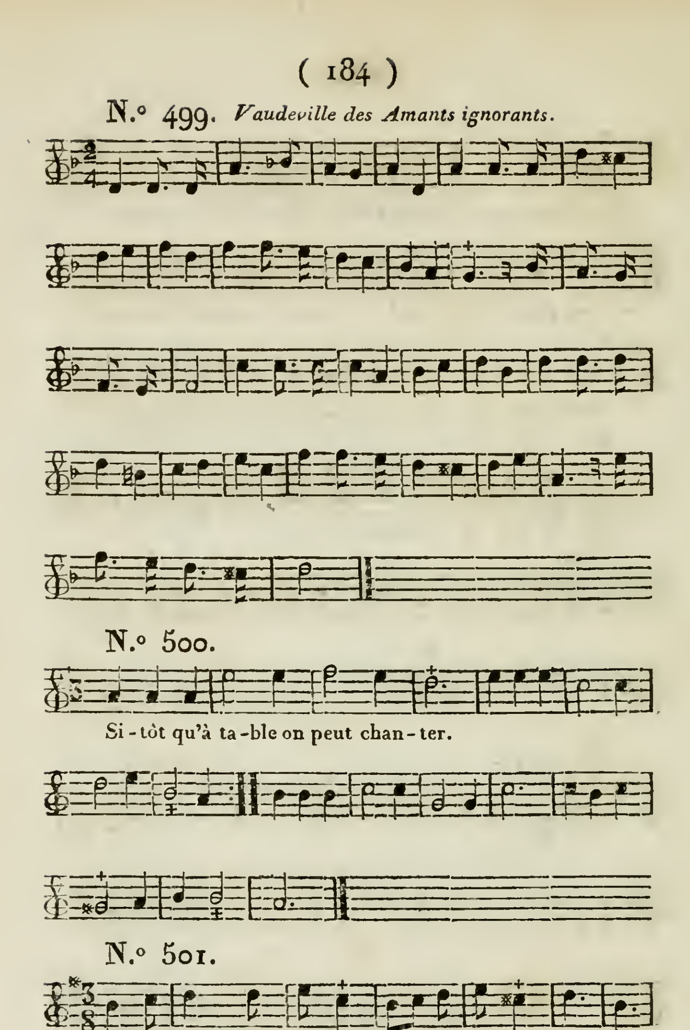

N.° 490.
Je ne veux point sor-tir de mon ca-veau.
N.° 491.
Le seigneur turc a rai-son.

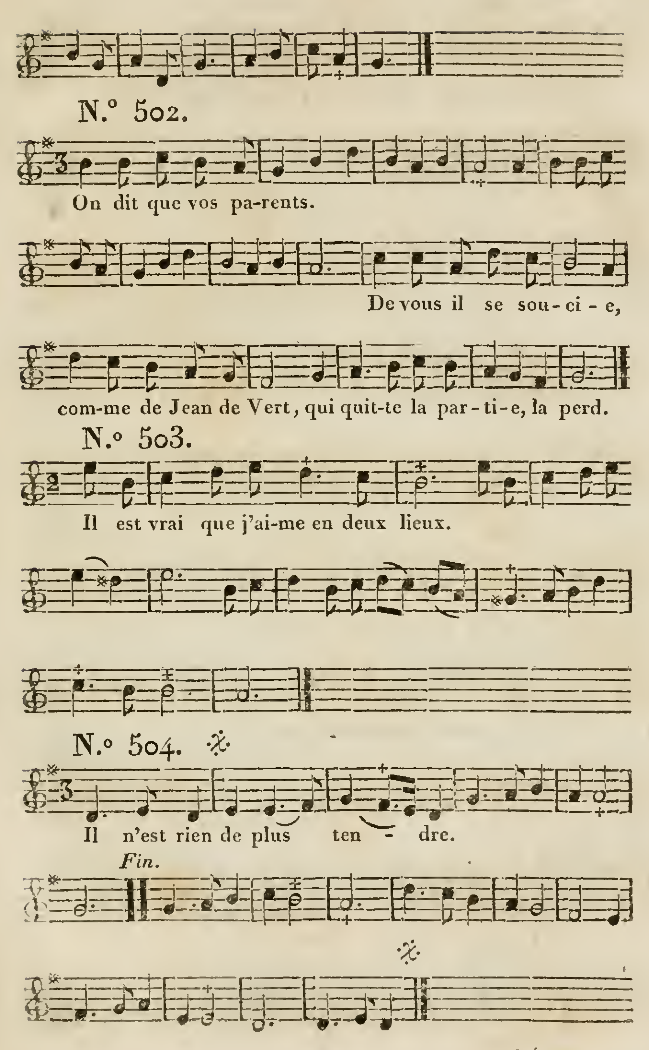

N.° 492.
Plus in-con-stant que l'on-de et le nu-a-ge.
N.° 493.
Viens, char-mante An-net-te.

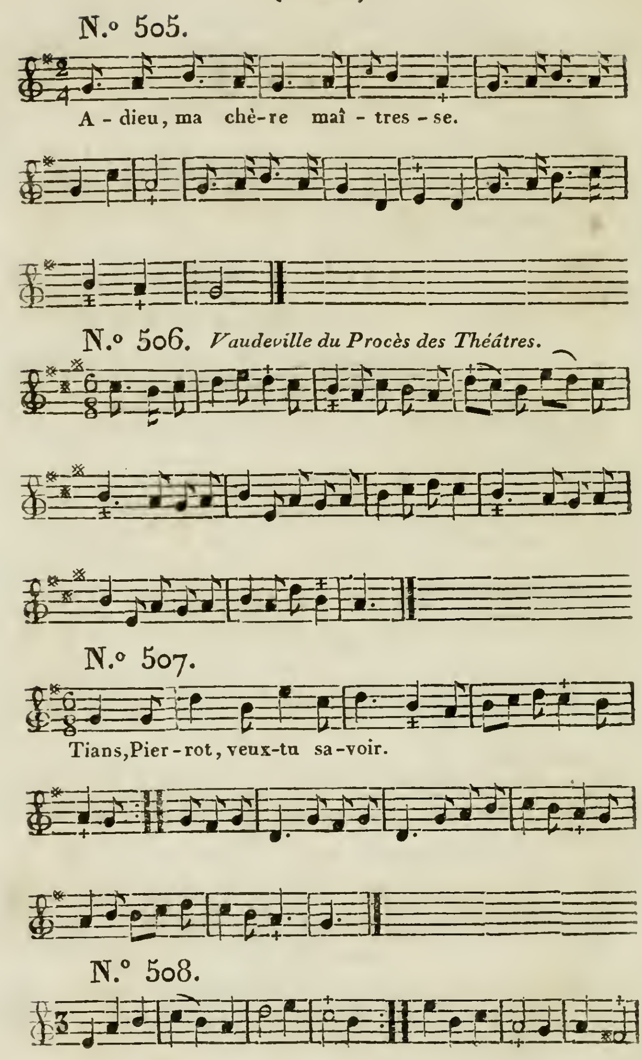
N.° 494.

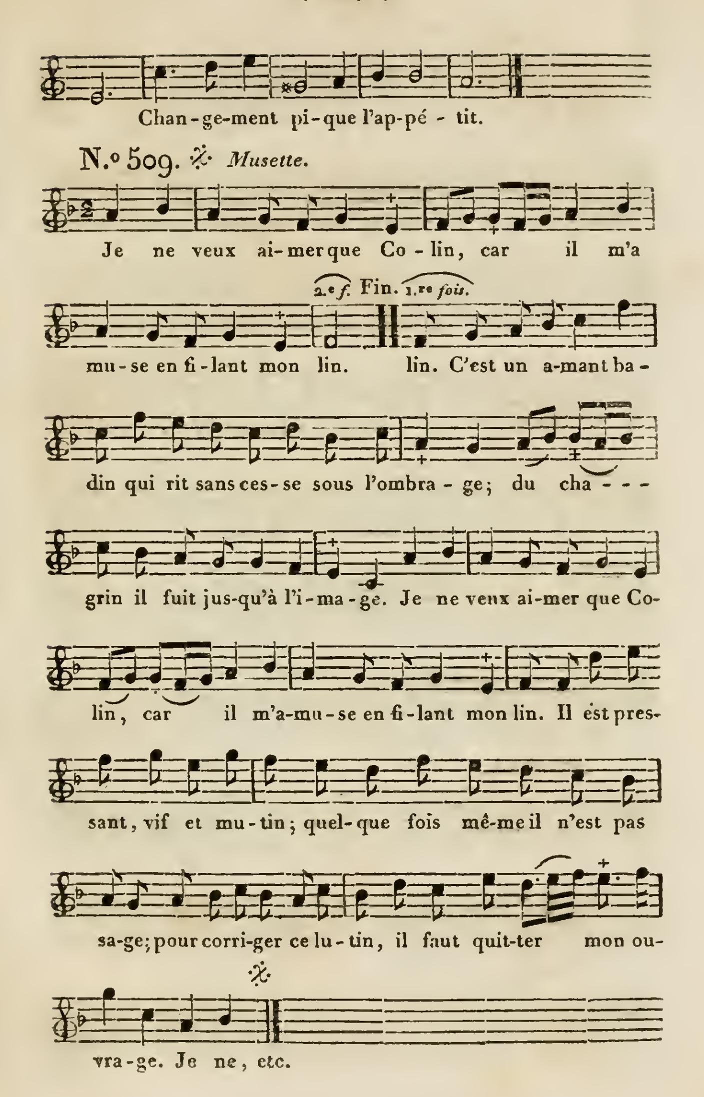

Quand je vous ai don - né mon cœur.
N.° 495.
Mon a-mant me ser-ra la main.
N.° 496.
Un sul - tan d'un vi - sir veut en vain se ven -
ger; pour le ti - rer de ce dan-ger, il paroît un ten -


dron, crac, il n'est plus de fau - te; l'Amour n'o -
se par-ler: eh oui! ma foi, quand nous comp -
tons sans lui, nous comptons sans no-tre hô - te.
N.° 497.
Ser-vi-teur à monsieur Vi - vien.
Fin.
N.° 498.
Place au ré - gi -
ment de la Ca-lot - te!


N.° 499. *Vaudeville des Amants ignorants.*
N.° 500.
Si - tôt qu'à ta - ble on peut chan - ter.
N.° 501.
Pas - se - rons - nous sans a - mours.


N.° 502.
On dit que vos pa-rents.
De vous il se sou-ci-e,
com-me de Jean de Vert, qui quit-te la par-ti-e, la perd.
N.° 503.
Il est vrai que j'ai-me en deux lieux.
N.° 504.
Il n'est rien de plus ten - dre.
Fin.


N.° 505.
A - dieu, ma chè-re maî - tres - se.
N.° 506. Vaudeville du Procès des Théâtres.
N.° 507.
Tians,Pier - rot, veux-tu sa-voir.
N.° 508.


Chan-ge-ment pi-que l'ap-pé - tit.
N.º 509. Musette.
Je ne veux ai-mer que Co - lin, car il m'a
2.e f. Fin. 1.re fois.
mu-se en fi-lant mon lin. lin. C'est un a-mant ba-
din qui rit sans ces-se sous l'ombra - ge; du cha - - -
grin il fuit jus-qu'à l'i-ma-ge. Je ne veux ai-mer que Co-
lin, car il m'a-mu-se en fi-lant mon lin. Il est pres-
sant, vif et mu-tin; quel-que fois mê-me il n'est pas
sa-ge; pour corri-ger ce lu-tin, il faut quit-ter mon ou-
vra-ge. Je ne, etc.



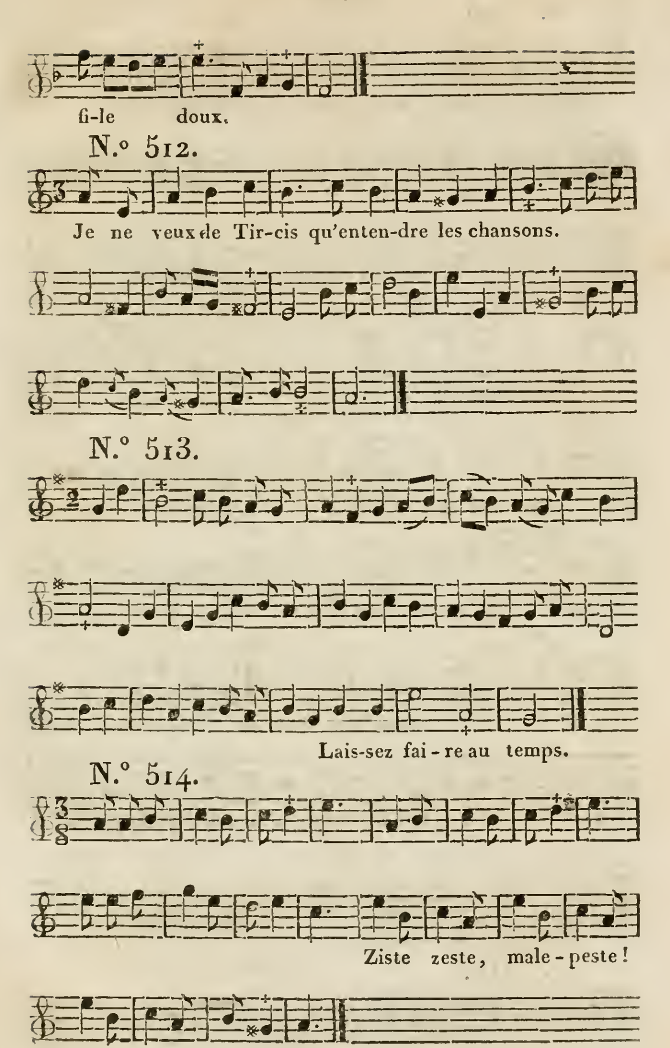
N.° 510. *Air.*

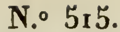
Je ne con - nois-sions pas au-tre - fois dans nos
champs ce que c'é - toit qu'u-ne co-quet-te ; nos grands-pa-
pas a - vec nos grands - ma - mans s'aimiont tre-tous à
la fran-quet - te : mais, mor-guienne! à pré-sent queu
chan-ge-ment pi-teux dans nos af - fai - res a - - mou -
reu-ses ! nos bar - gè - res sont des changeu-ses , et nos bar -
gers sont des tri - cheux.

N°. 511.

Quand d'u-ne bel - le on croit de-voir se plain-dre.

On


fi-le doux.
N.° 512.
Je ne veux de Tir-cis qu'enten-dre les chansons.
N.° 513.
Lais-sez fai-re au temps.
N.° 514.
Ziste zeste, male-peste!



Ah! si j'o-sois, si j'o - sois vous le di - re.

N.° 516.

Nous di-sons la bon-ne a-ven -tu - re, mais c'est

Fin.

l'a-mour seul qui la fait. Chaque fois qu'il vous

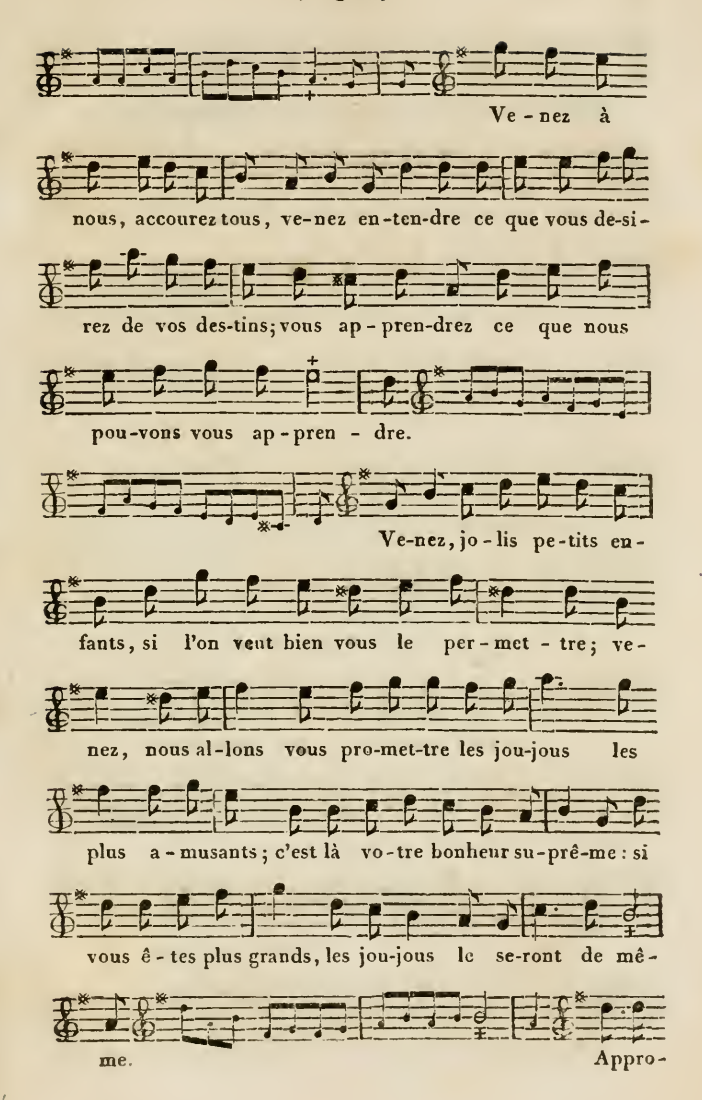
lan - - - ce un trait, c'est u - ne fé - li - ci - té

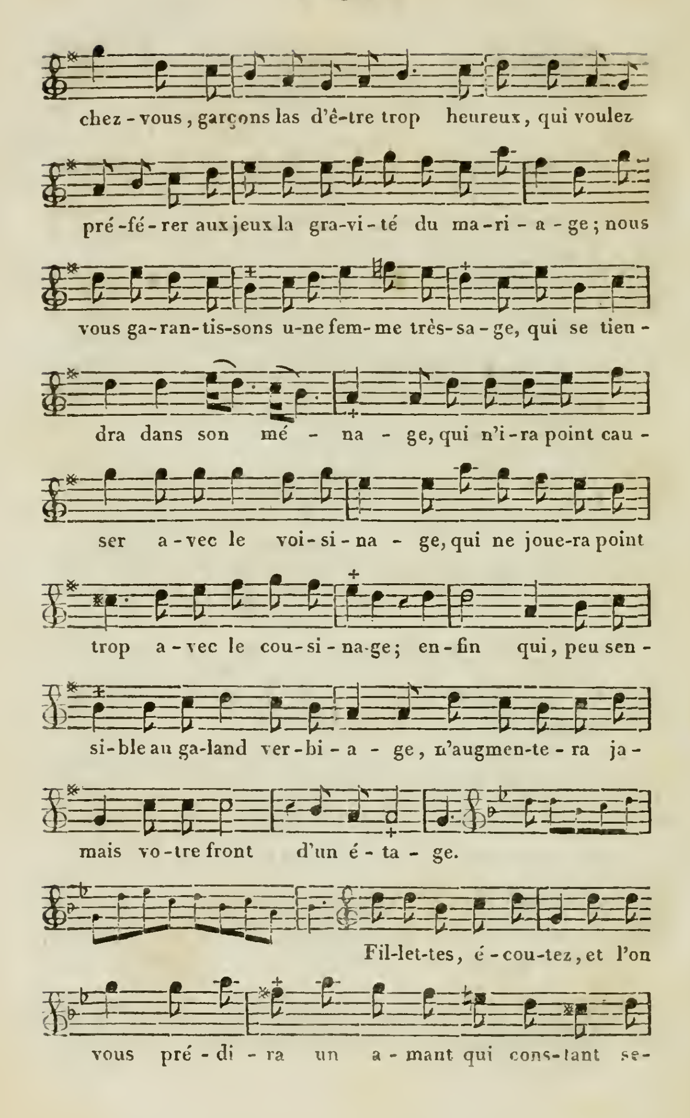
sû - - - re : nous di - sons, etc. L'espoir mê - me,

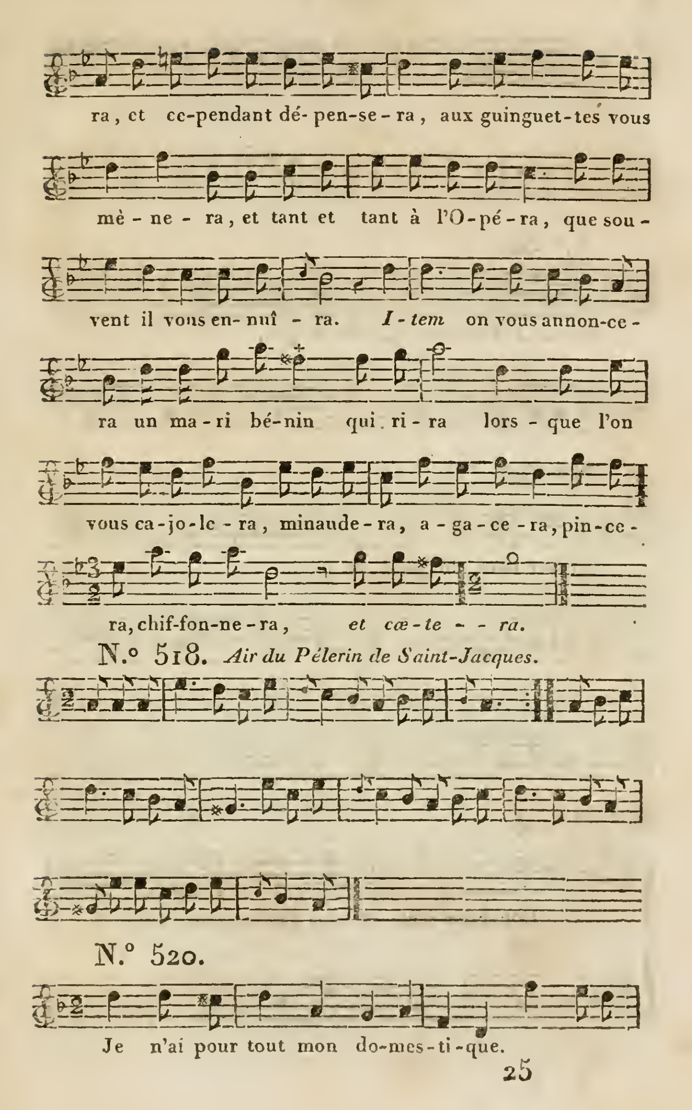
quand il sur - fait, n'est-ce pas un bien qu'il pro - cu -

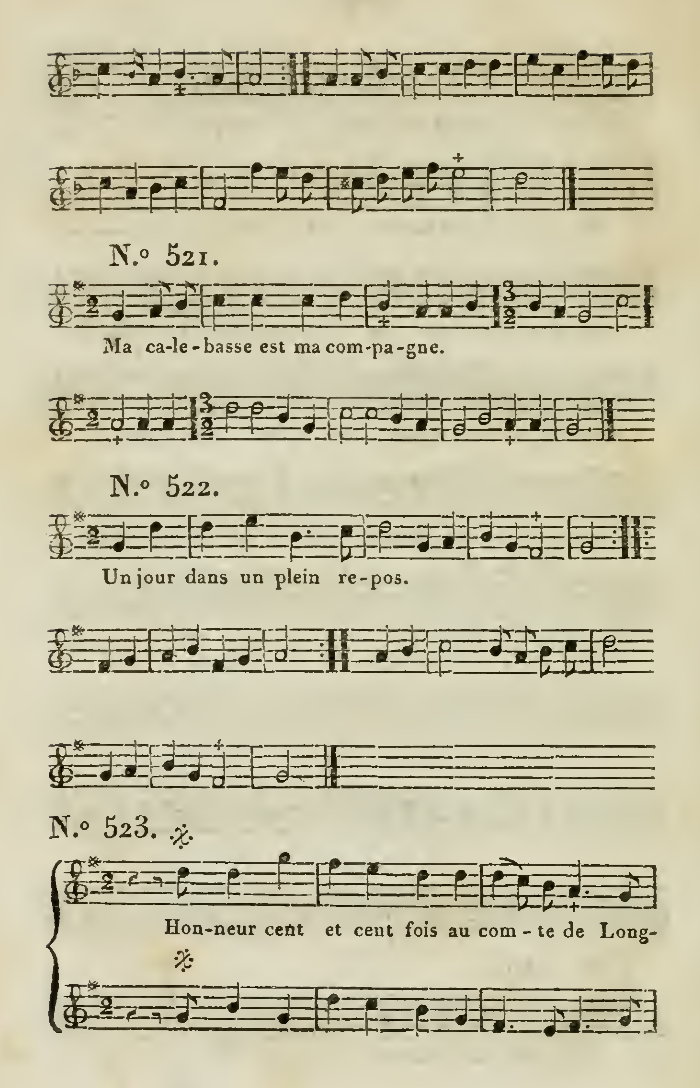
re ? Nous di - sons, etc.

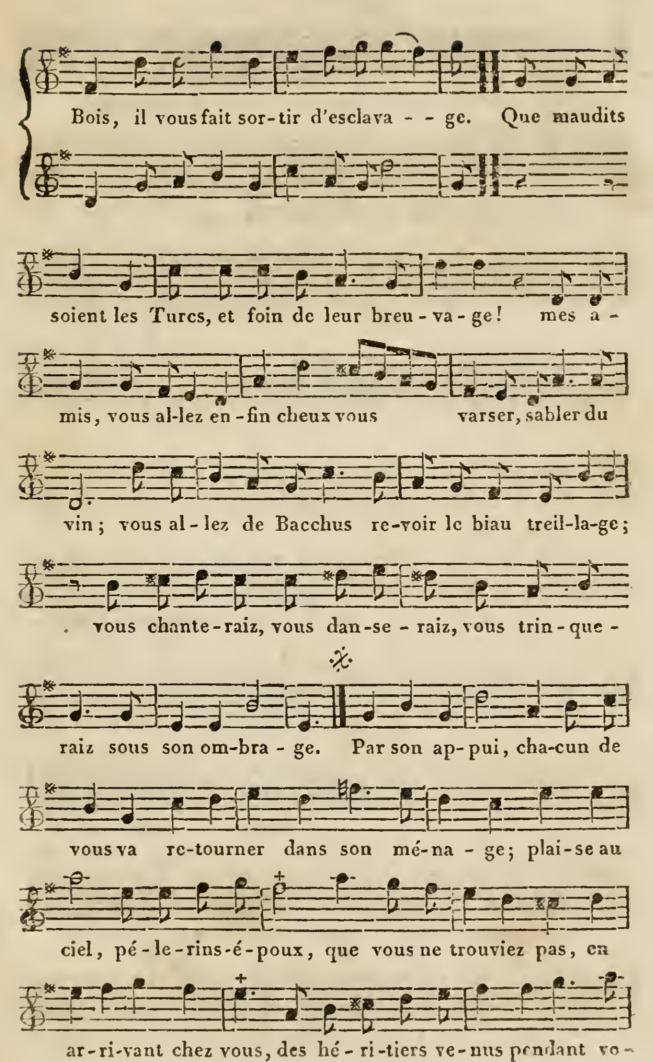
N.° 517.


Ve - nez à
nous, accourez tous, ve-nez en-ten-dre ce que vous de-si-
rez de vos des-tins; vous ap - pren-drez ce que nous
pou-vons vous ap - pren - dre.
Ve-nez, jo - lis pe-tits en-
fants, si l'on veut bien vous le per - met - tre; ve-
nez, nous al-lons vous pro-met-tre les jou-jous les
plus a - musants; c'est là vo-tre bonheur su-prê-me : si
vous ê - tes plus grands, les jou-jous le se-ront de mê-
me.
Appro-


chez - vous , garçons las d'ê-tre trop heureux , qui voulez
pré -fé - rer aux jeux la gra-vi - té du ma - ri - a - ge ; nous
vous ga-ran-tis-sons u-ne fem- me très- sa - ge, qui se tien -
dra dans son mé - na - ge, qui n'i - ra point cau -
ser a - vec le voi - si - na - ge, qui ne joue-ra point
trop a - vec le cou- si - na-ge ; en - fin qui, peu sen -
si- ble au ga-land ver - bi - a - ge , n'augmen-te - ra ja -
mais vo - tre front d'un é - ta - ge.
Fil-let-tes, é - cou-tez , et l'on
vous pré - di - ra un a - mant qui cons- tant se-


ra, et ce-pendant dé-pen-se-ra, aux guinguet-tes vous
mè-ne-ra, et tant et tant à l'O-pé-ra, que sou-
vent il vous en-nuî-ra. I-tem on vous annon-ce-
ra un ma-ri bé-nin qui ri-ra lors-que l'on
vous ca-jo-le-ra, minaude-ra, a-ga-ce-ra, pin-ce-
ra, chif-fon-ne-ra, et cæ-te-ra.
N.° 518. Air du Pélerin de Saint-Jacques.
N.° 520.
Je n'ai pour tout mon do-mes-ti-que.


N.° 521.
Ma ca-le-basse est ma com-pa-gne.
N.° 522.
Un jour dans un plein re-pos.
N.° 523.
Hon-neur cent et cent fois au com-te de Long-


Bois, il vous fait sor-tir d'esclava - - ge. Que maudits
soient les Turcs, et foin de leur breu-va-ge! mes a-
mis, vous al-lez en-fin cheux vous varser, sabler du
vin; vous al-lez de Bacchus re-voir le biau treil-la-ge;
. vous chante-raiz, vous dan-se - raiz, vous trin-que-
raiz sous son om-bra - ge. Par son ap-pui, cha-cun de
vous va re-tourner dans son mé-na - ge; plai-se au
ciel, pé-le-rins-é-poux, que vous ne trouviez pas, en
ar-ri-vant chez vous, des hé-ri-tiers ve-nus pendant vo-

tre voy-a - ge!

No. 524.

A-près un long pé-lé-ri-na-ge.

N.o 525.

Re-venez, re-ve - nez, ô san-té charman-te! re-ve-

nez, re-ve-nez, ô san-té charman-te! vous n'ê-tes que

trop di-li-gen-te à fuir lorsque les maux at-ta-

quent no-tre sein; mais vous ê-tes trop len-

- te lors-qu'il faut o-bé - - ir aux loiz


d'un mé-de-cin! mais que vous ê----tes
len--te lorsqu'il faut o-bé-ir aux loix
du mé-de-cin!
N.° 526.
Il é-toit un a-vo-çat.
N.° 527.
Je me rends dans ces lieux.

N.o 528.

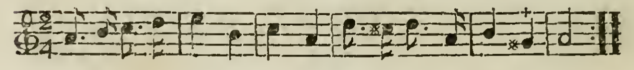
J'ose at - ten - dre de vous.

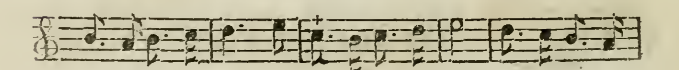
N.o 529.

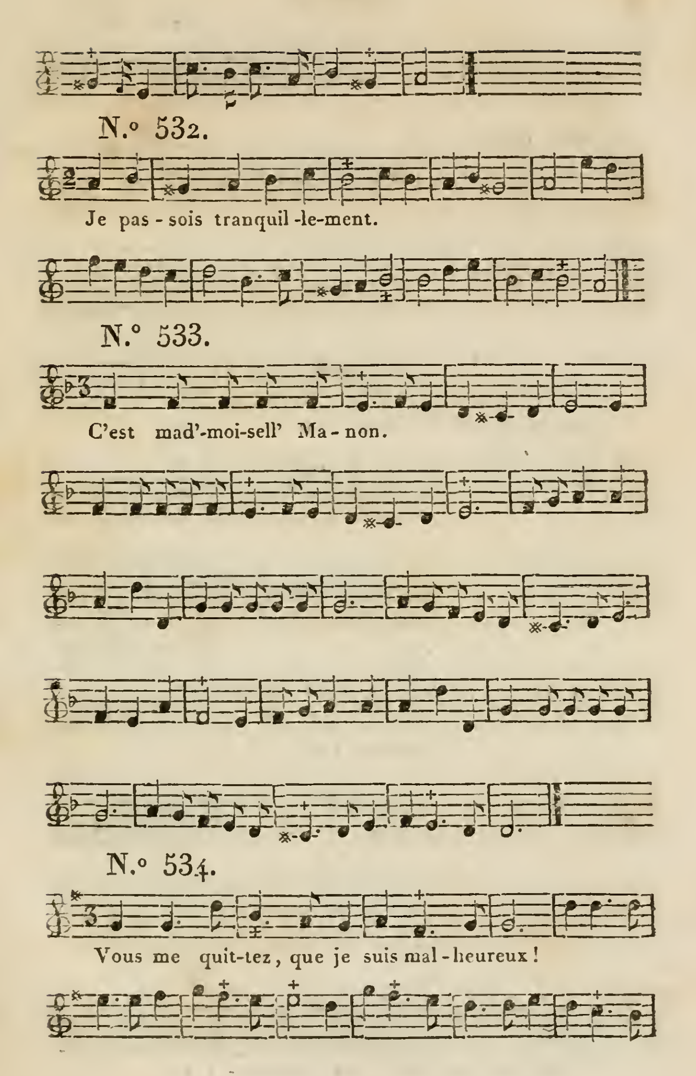
Quoi-que jeu-nette et mi-gno-ne.

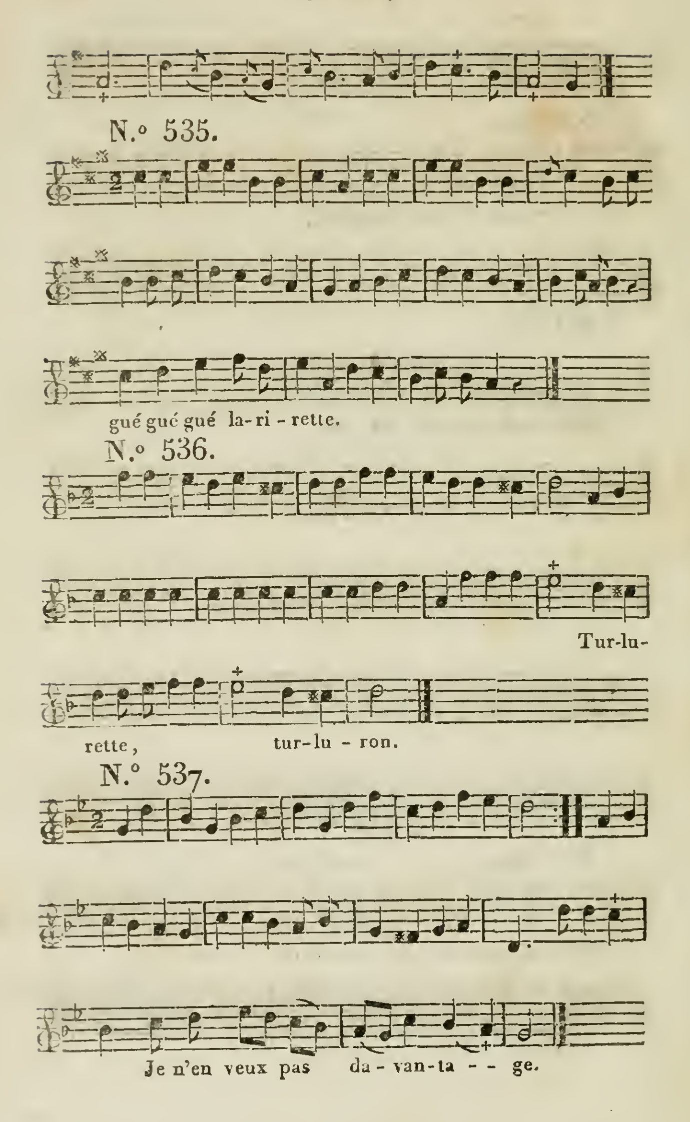
N.o 530. *De l'Horoscope accompli.*

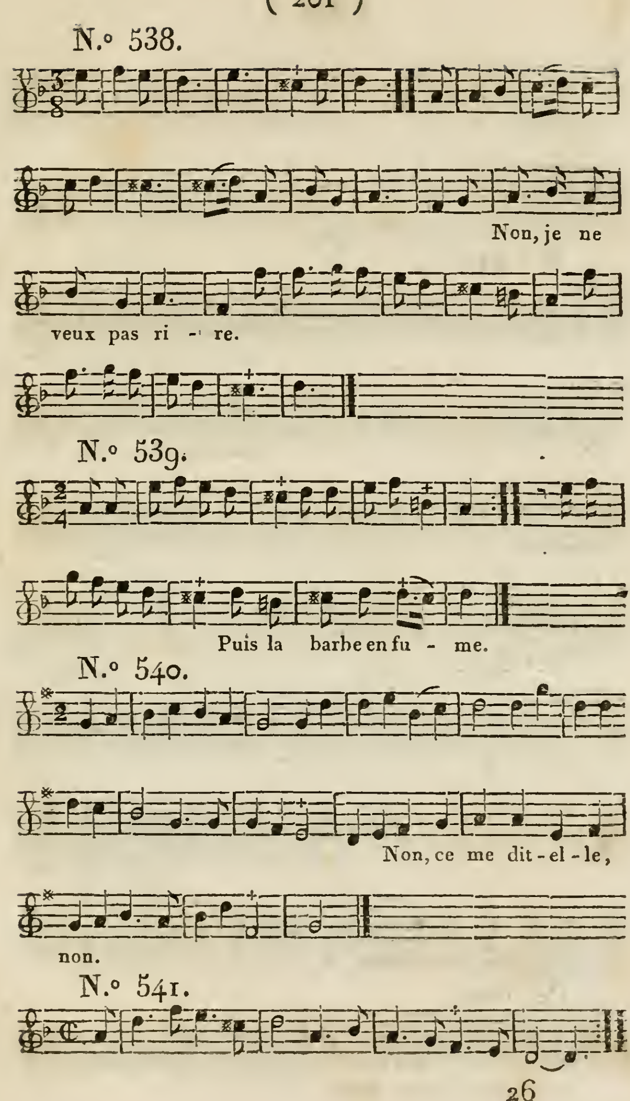
N.o 531. *Air de la Mode.*

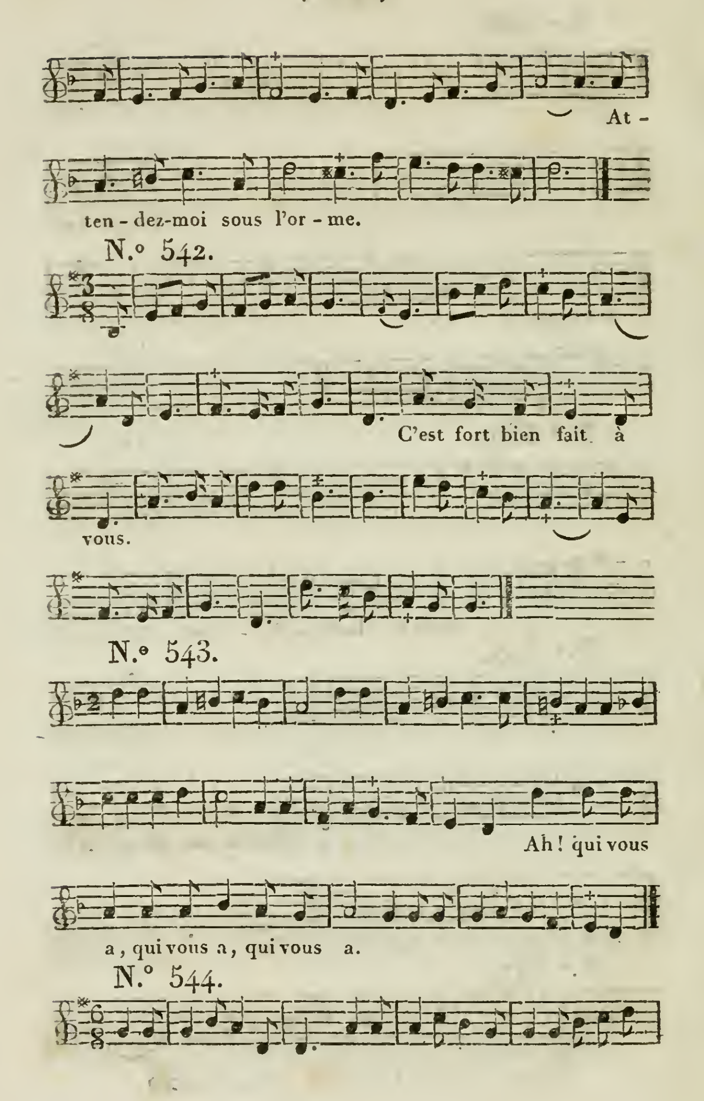


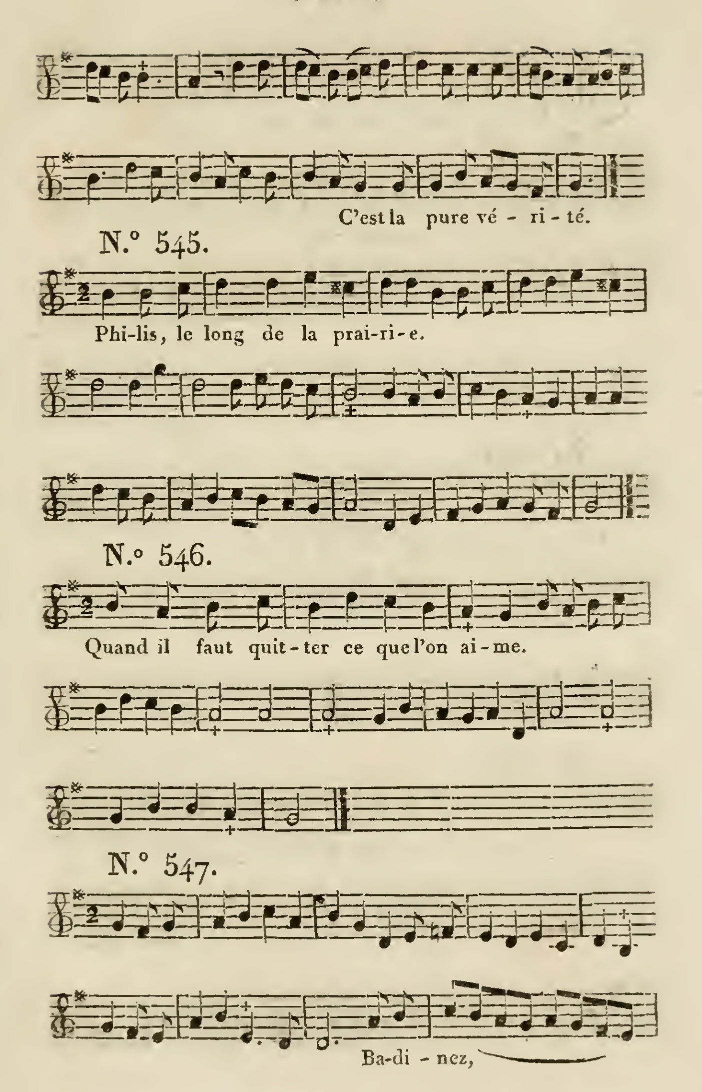


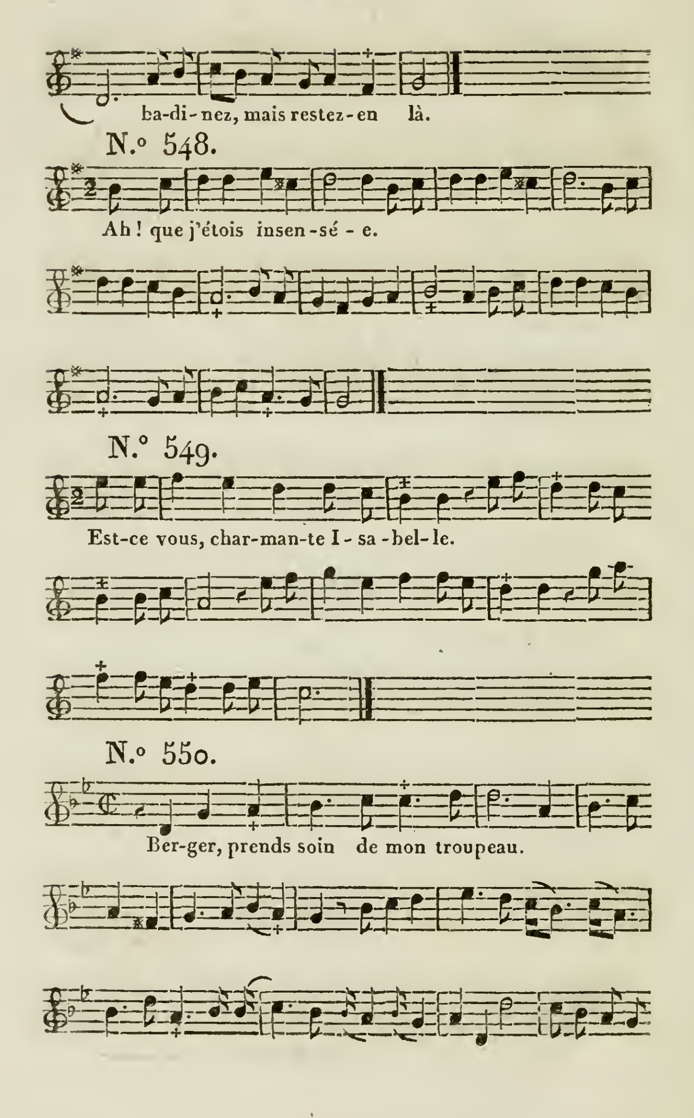

N.o 532.
Je pas - sois tranquil -le-ment.
N.° 533.
C'est mad'-moi-sell' Ma - non.
N.o 534.
Vous me quit-tez, que je suis mal-heureux !

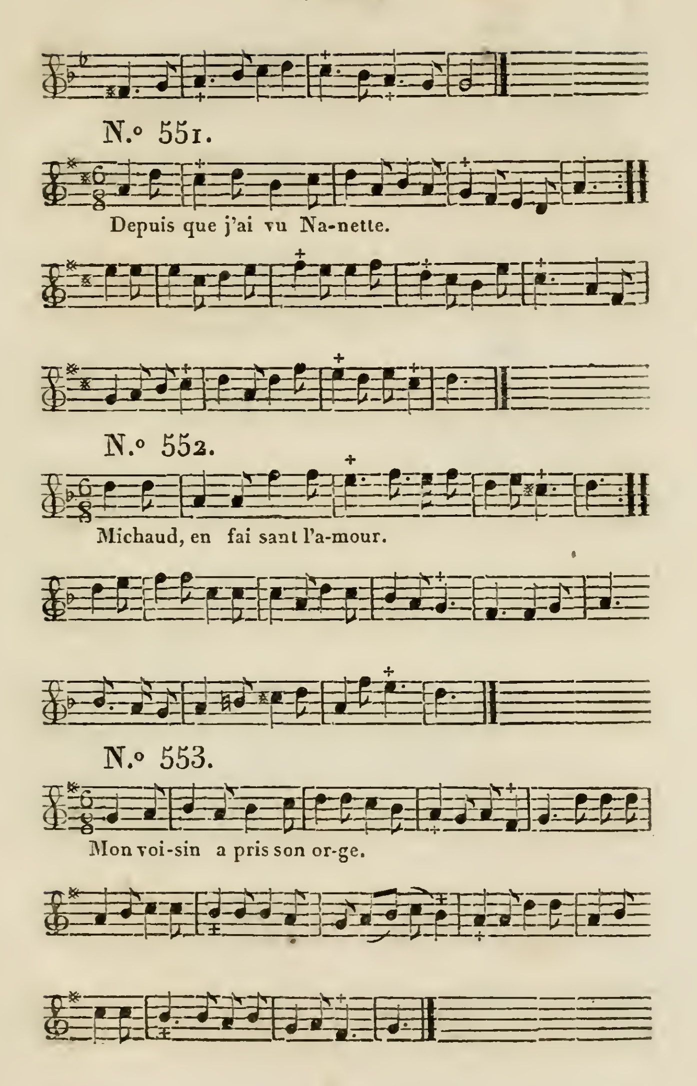

N.° 535.
gué gué gué la-ri - rette.
N.° 536.
Tur-lu-
rette, tur-lu - ron.
N.° 537.
Je n'en veux pas da - van-ta - - ge.

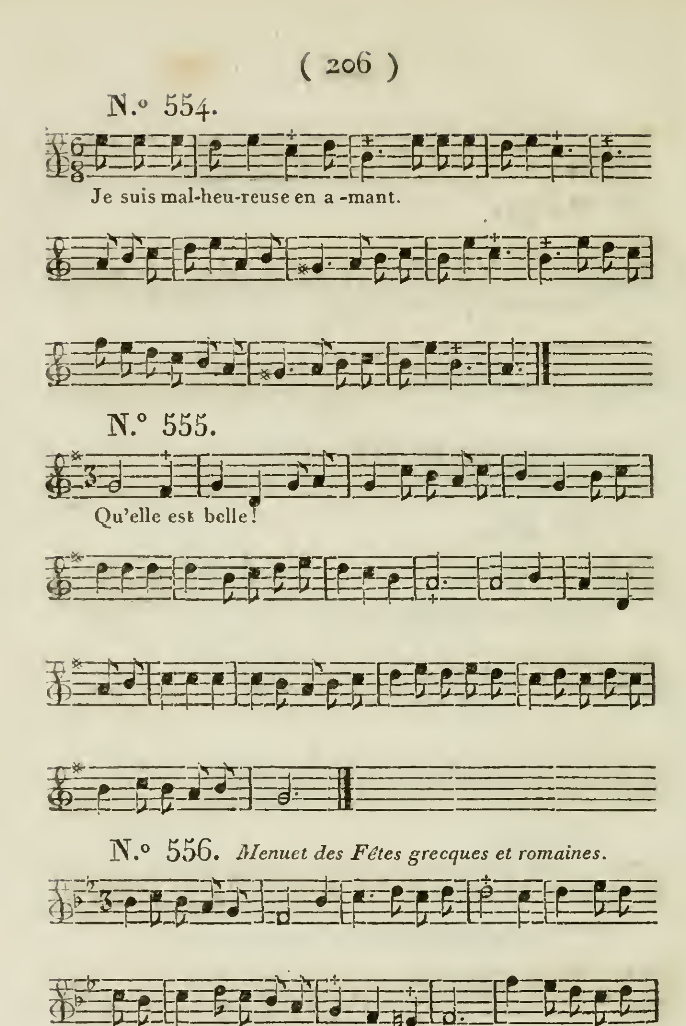

N.° 538.
Non, je ne
veux pas ri - re.
N.° 539.
Puis la barbe en fu - me.
N.° 540.
Non, ce me dit-el-le,
non.
N.° 541.
26

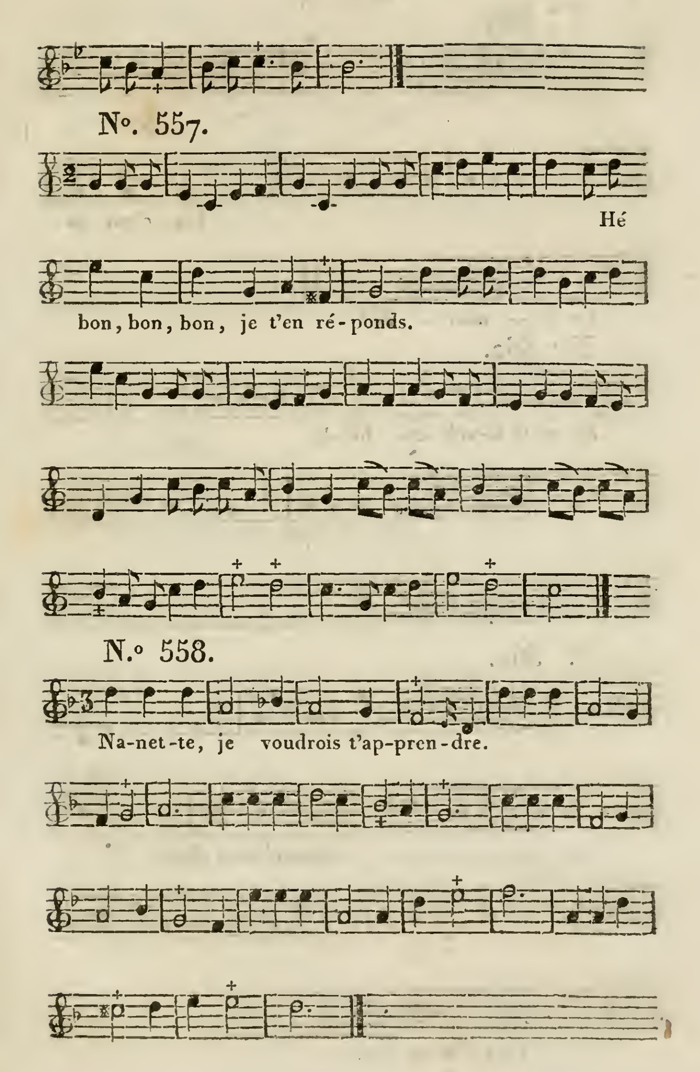

At -
ten - dez-moi sous l'or - me.
N.° 542.
C'est fort bien fait à
vous.
N.° 543.
Ah! qui vous
a, qui vous a, qui vous a.
N.° 544.

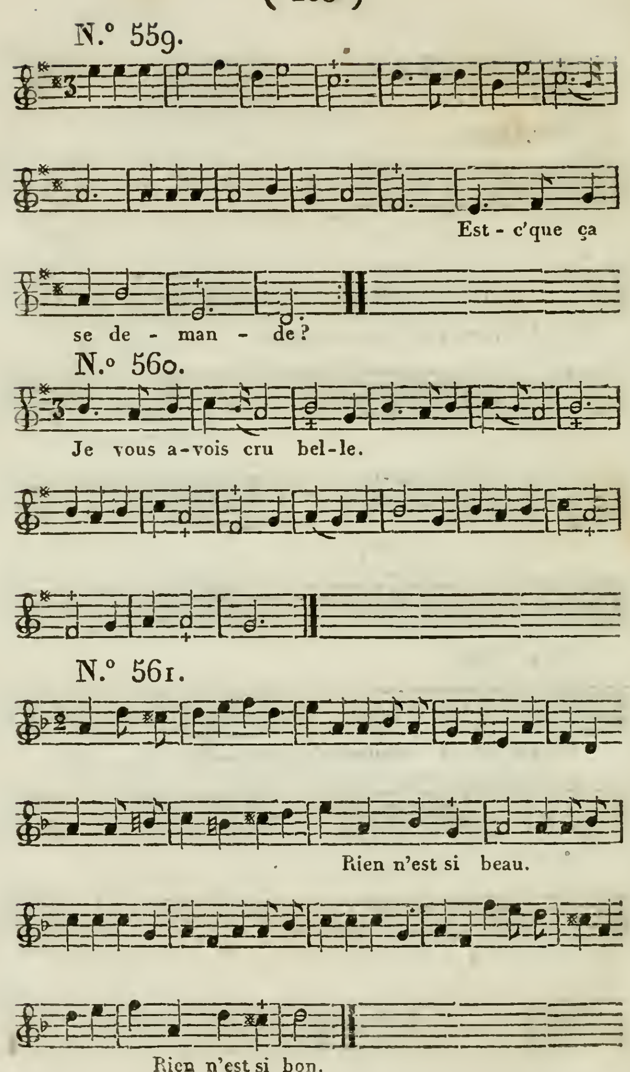

C'est la pure vé - ri - té.
N.° 545.
Phi-lis, le long de la prai-ri-e.
N.° 546.
Quand il faut quit-ter ce que l'on ai-me.
N.° 547.
Ba-di - nez,

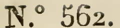

ba-di-nez, mais restez-en là.
N.° 548.
Ah ! que j'étois insen-sé - e.
N.° 549.
Est-ce vous, char-man-te I - sa -bel-le.
N.° 550.
Ber-ger, prends soin de mon troupeau.

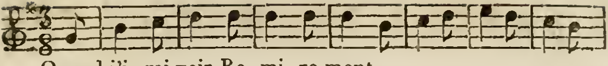

N.° 551.
Depuis que j'ai vu Na-nette.
N.° 552.
Michaud, en fai sant l'a-mour.
N.° 553.
Mon voi-sin a pris son or-ge.

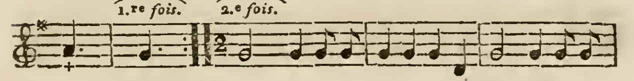

N.o 554.
Je suis mal-heu-reuse en a -mant.
N.o 555.
Qu'elle est belle!
N.o 556. Menuet des Fêtes grecques et romaines.

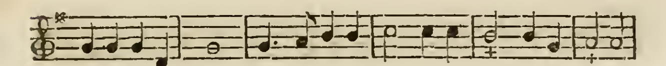

No. 557.
Hé
bon, bon, bon, je t'en ré-ponds.
N.o 558.
Na-net-te, je voudrois t'ap-pren-dre.

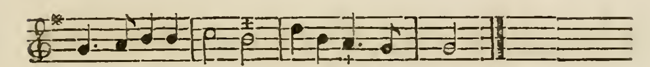

N.° 559.
Est - c'que ça
se de - man - de ?
N.° 560.
Je vous a-vois cru bel-le.
N.° 561.
Rien n'est si beau.
Rien n'est si bon.





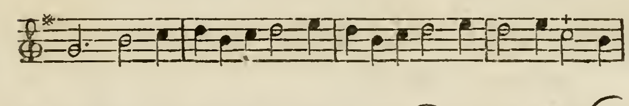


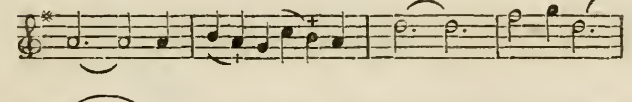




N.° 563.



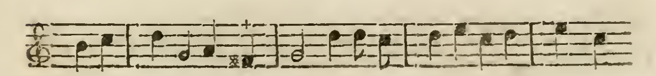


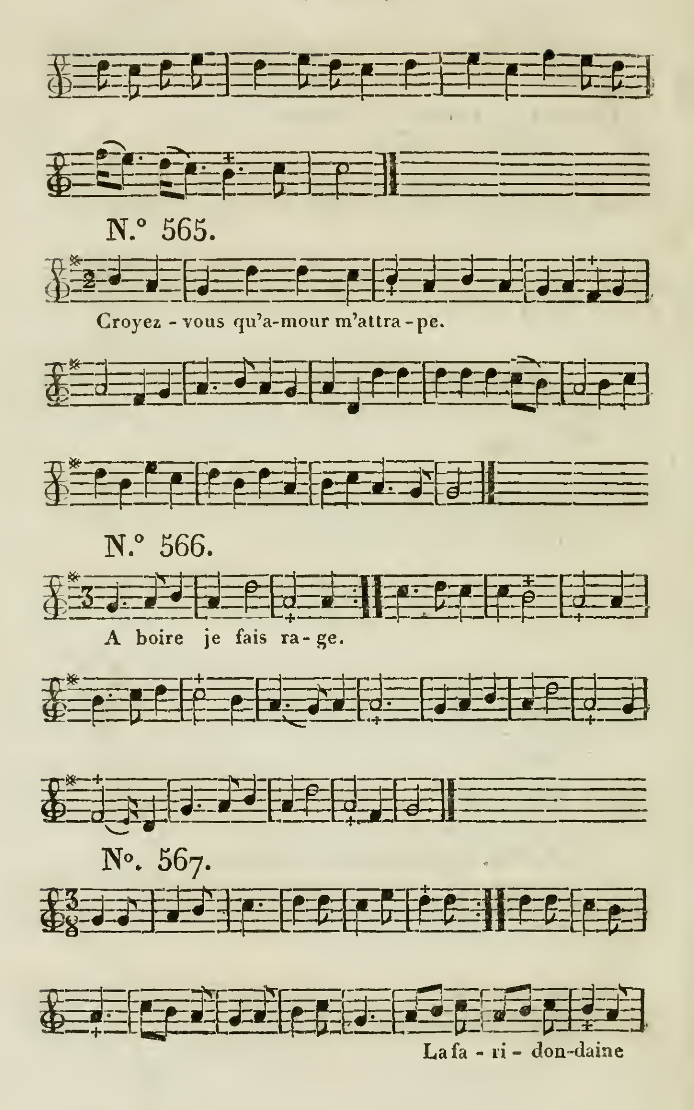


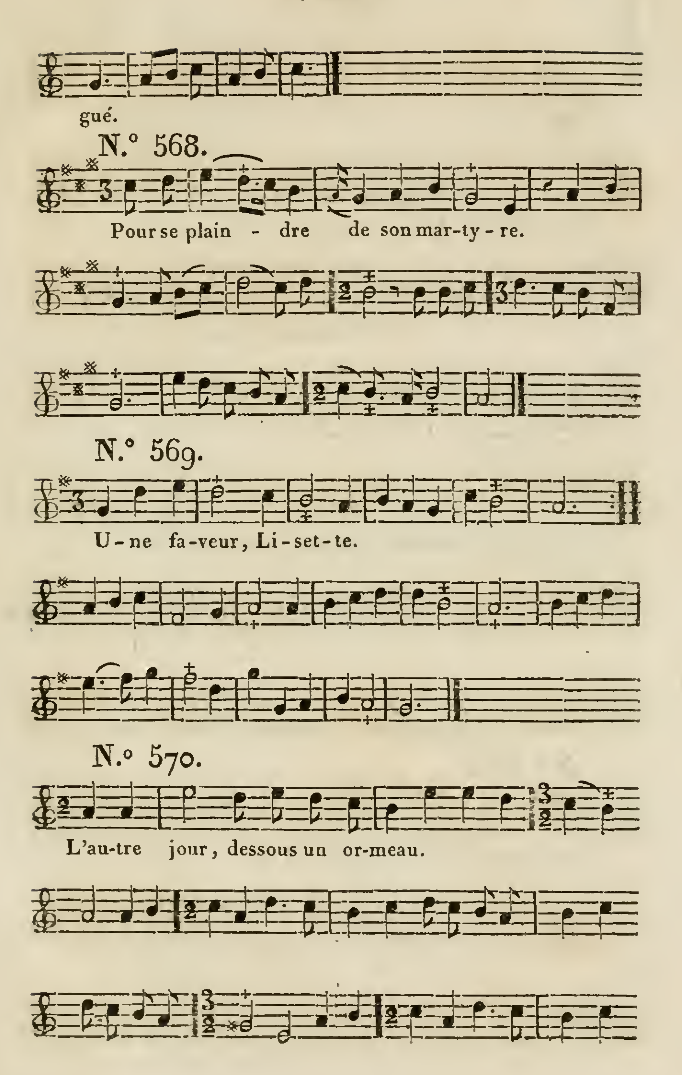


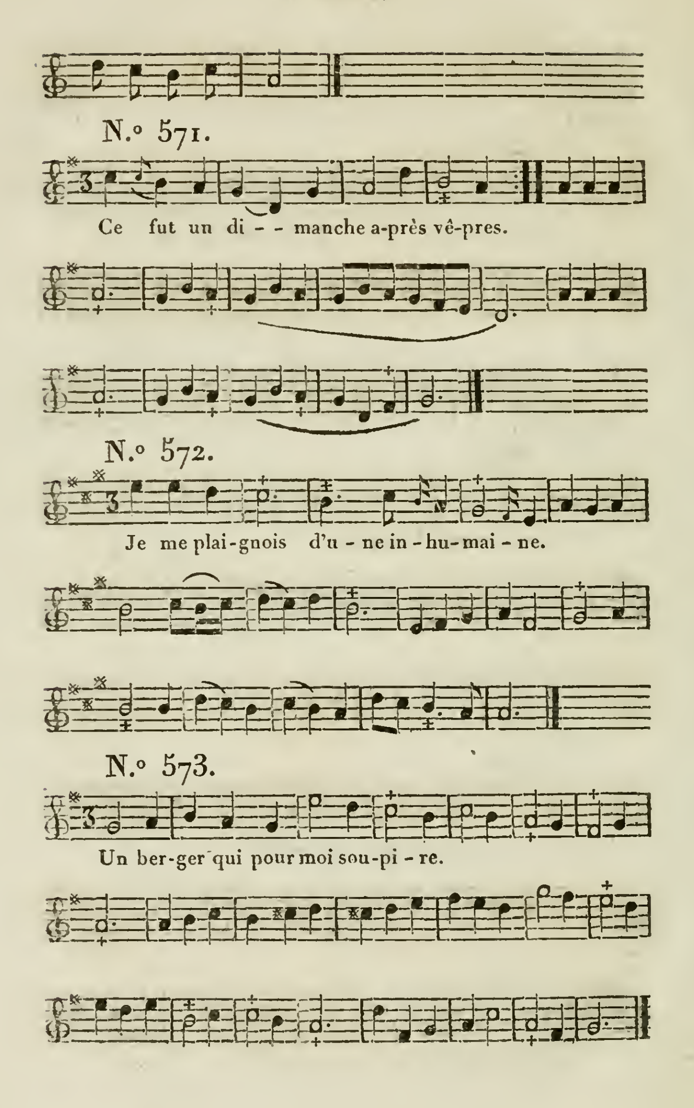
N.° 564. *Vaudeville de la Renaissance de la Foire.*

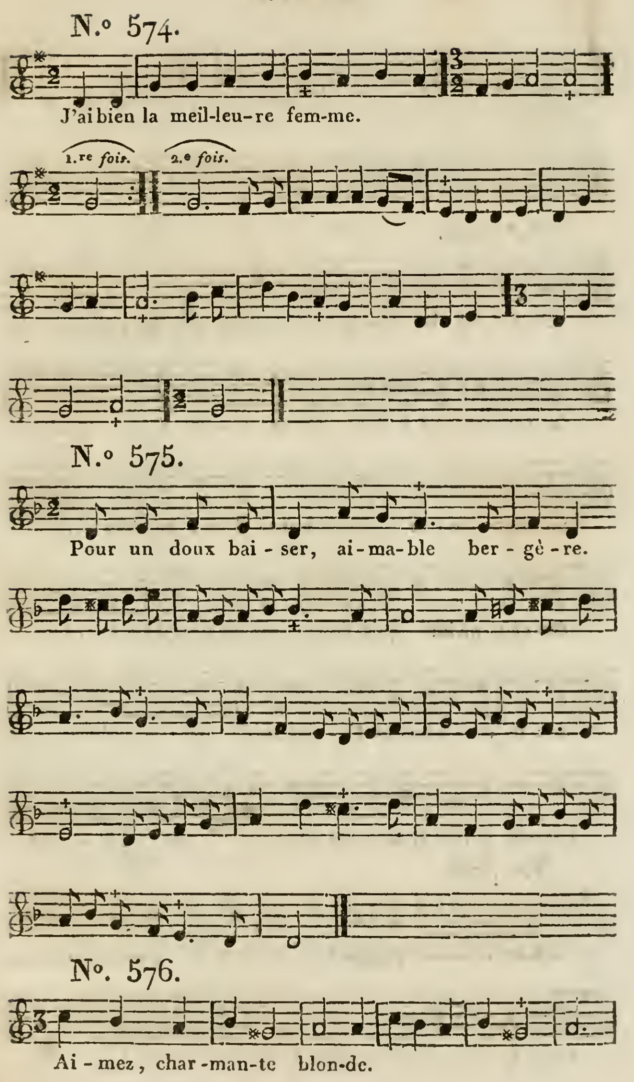


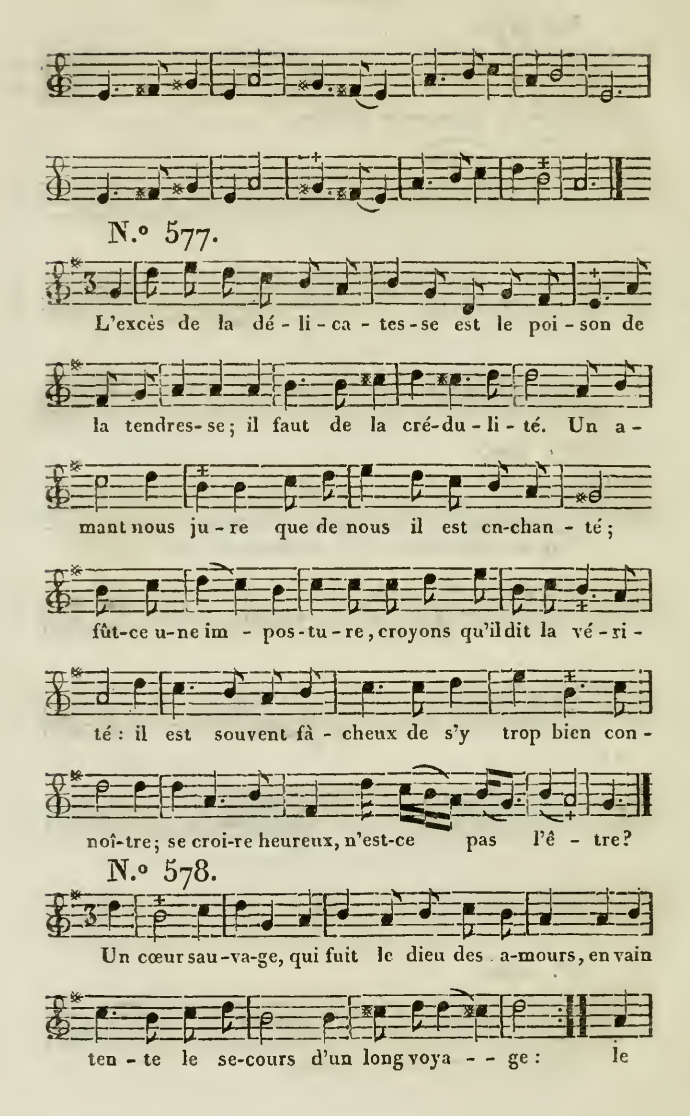


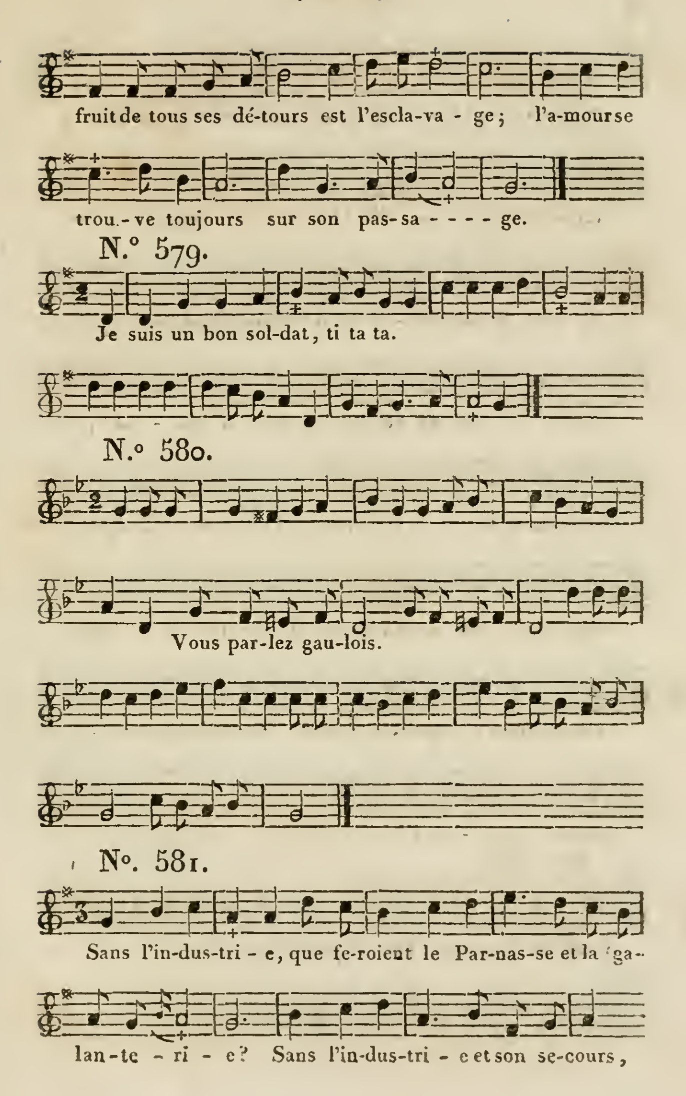

N.° 565.
Croyez - vous qu'a-mour m'attra - pe.
N.° 566.
A boire je fais ra - ge.
N°. 567.
La fa - ri - don-daine

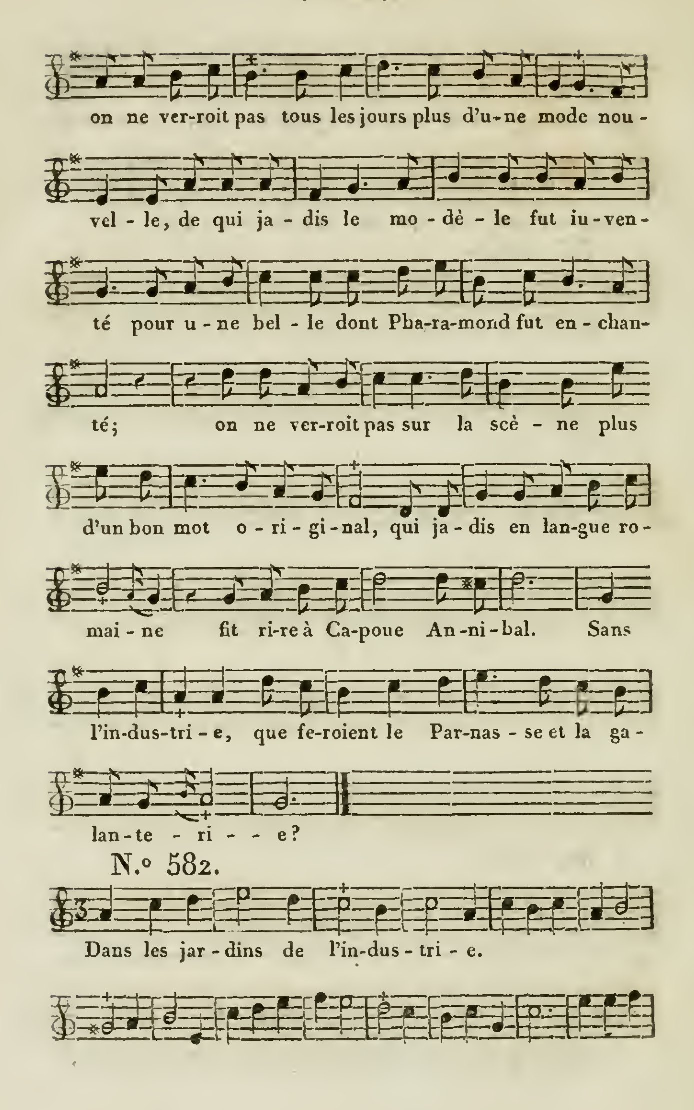

gué.
N.° 568.
Pour se plain - dre de son mar-ty - re.
N.° 569.
U - ne fa - veur, Li - set - te.
N.° 570.
L'au-tre jour, dessous un or-meau.

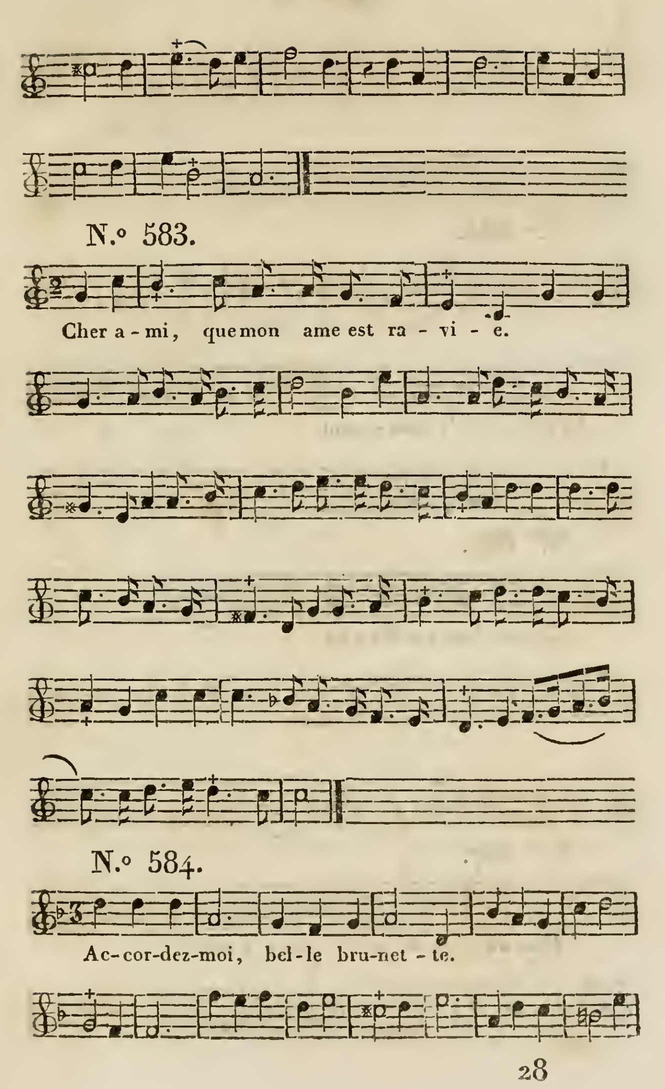

N.° 571.
Ce fut un di - - manche a-près vê-pres.
N.° 572.
Je me plai-gnois d'u - ne in - hu- mai - ne.
N.° 573.
Un ber-ger qui pour moi sou-pi - re.

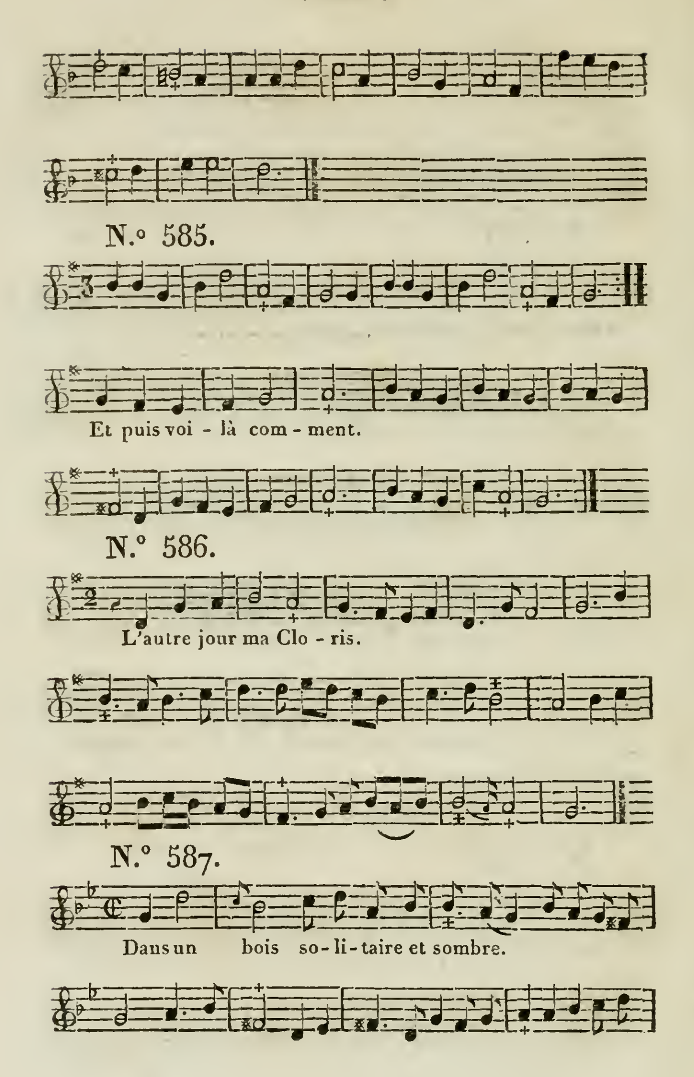

N.° 574.
J'ai bien la meil-leu-re fem-me.
1.re fois.
2.e fois.
N.° 575.
Pour un doux bai - ser, ai-ma-ble ber - gè - re.
N°. 576.
Ai - mez, char-man-te blon-de.

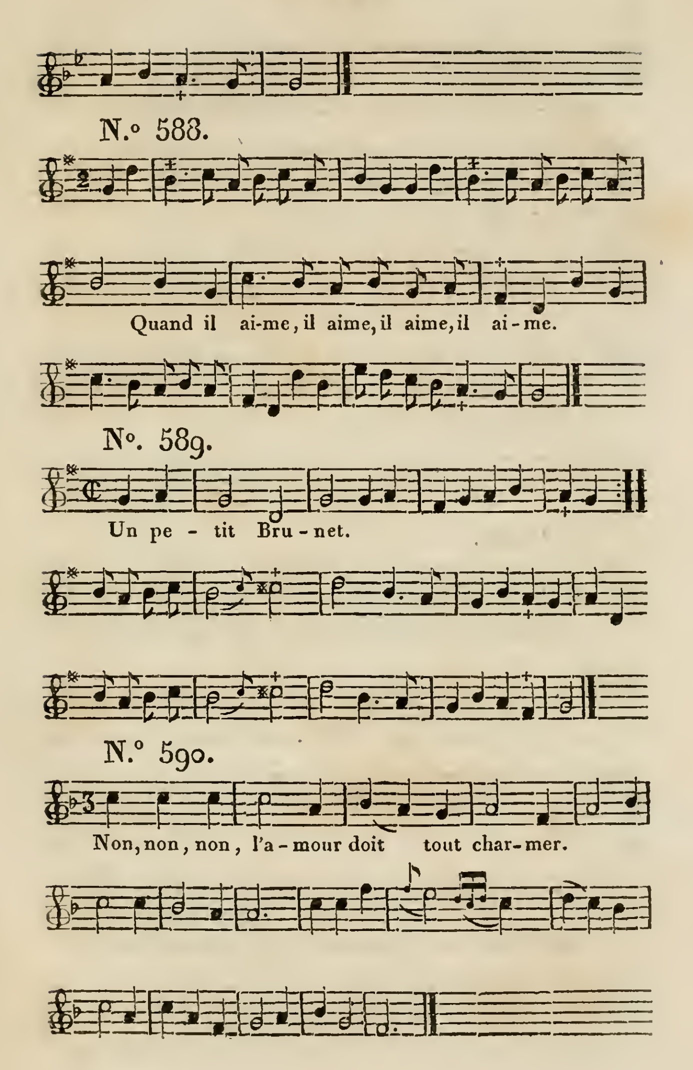

N.° 577.
L'excès de la dé - li - ca - tes - se est le poi - son de
la tendres- se ; il faut de la cré - du - li - té. Un a -
mant nous ju - re que de nous il est en-chan - té ;
fût-ce u-ne im - pos - tu - re, croyons qu'il dit la vé - ri -
té : il est souvent fâ - cheux de s'y trop bien con -
noî-tre ; se croi-re heureux, n'est-ce pas l'ê - tre ?
N.° 578.
Un cœur sau - va - ge, qui fuit le dieu des a-mours, en vain
ten - te le se-cours d'un long voya - - ge : le

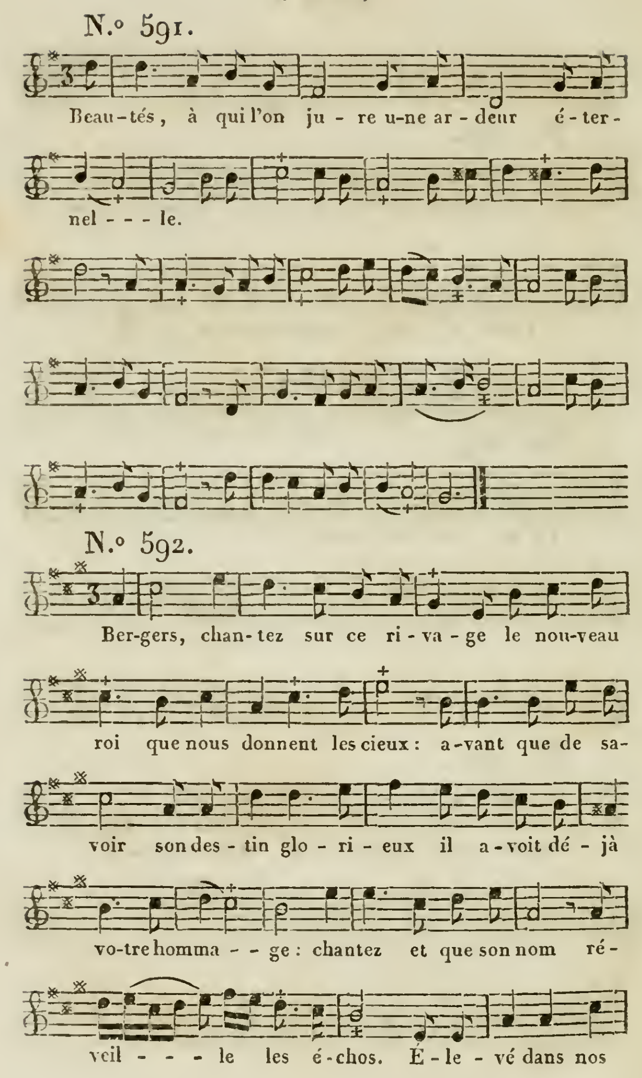

fruit de tous ses dé-tours est l'escla-va - ge ; l'a-mour se
trou.-ve toujours sur son pas-sa - - - - ge.
N.° 579.
Je suis un bon sol-dat, ti ta ta.
N.° 580.
Vous par-lez gau-lois.
N°. 581.
Sans l'in-dus-tri - e, que fe-roient le Par-nas-se et la ga-
lan-te - ri - e? Sans l'in-dus-tri - e et son se-cours,

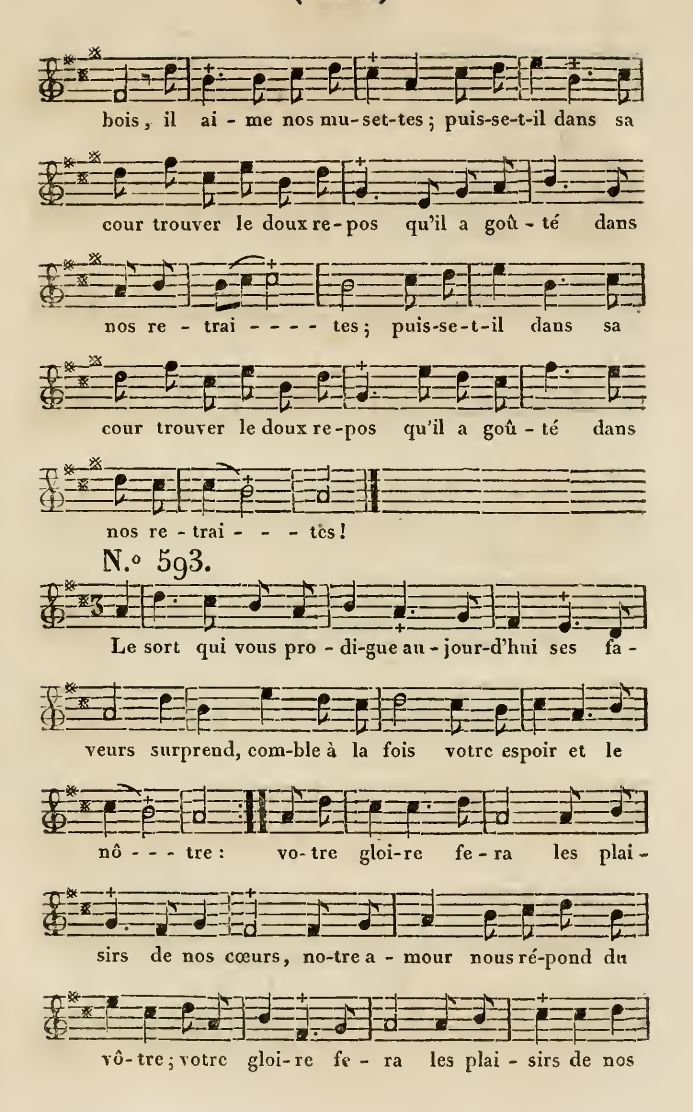

on ne ver-roit pas tous les jours plus d'u-ne mode nou -
vel - le, de qui ja - dis le mo - dè - le fut iu-ven-
té pour u - ne bel - le dont Pha-ra-mond fut en - chan-
té; on ne ver-roit pas sur la scè - ne plus
d'un bon mot o - ri - gi - nal, qui ja - dis en lan-gue ro -
mai - ne fit ri-re à Ca-poue An-ni-bal. Sans
l'in-dus-tri - e, que fe-roient le Par-nas - se et la ga -
lan-te - ri - - e?
N.° 582.
Dans les jar - dins de l'in-dus - tri - e.

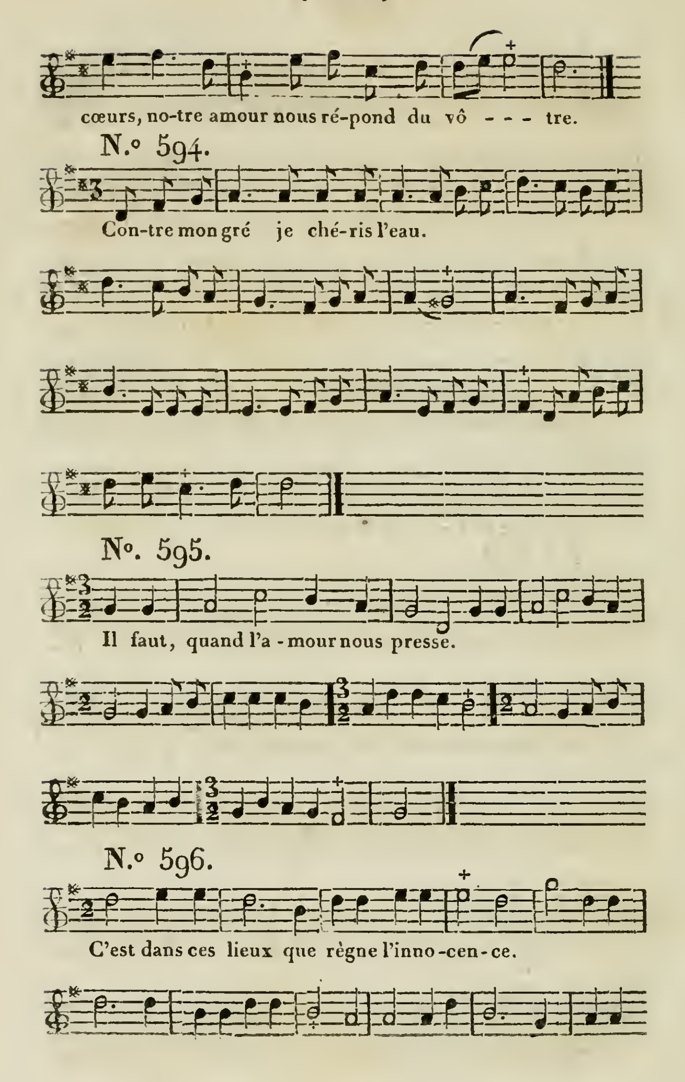

N.° 583.
Cher a - mi, que mon ame est ra - vi - e.
N.° 584.
Ac-cor-dez-moi, bel-le bru-net - te.

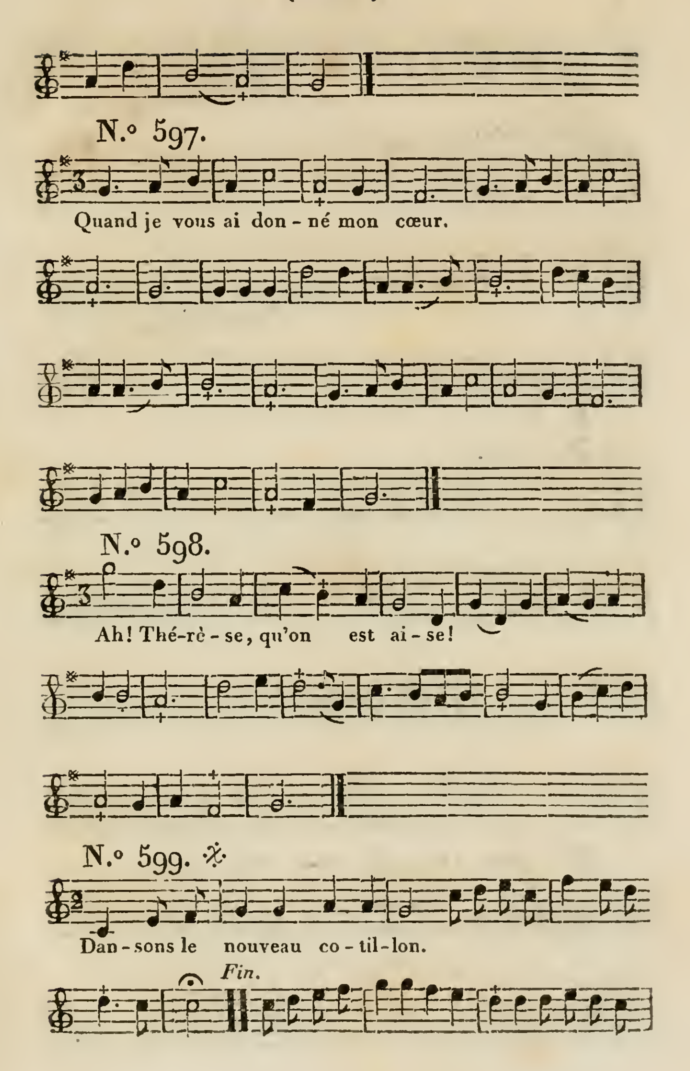

N.° 585.
Et puis voi - là com - ment.
N.° 586.
L'autre jour ma Clo - ris.
N.° 587.
Dans un bois so - li - taire et sombre.

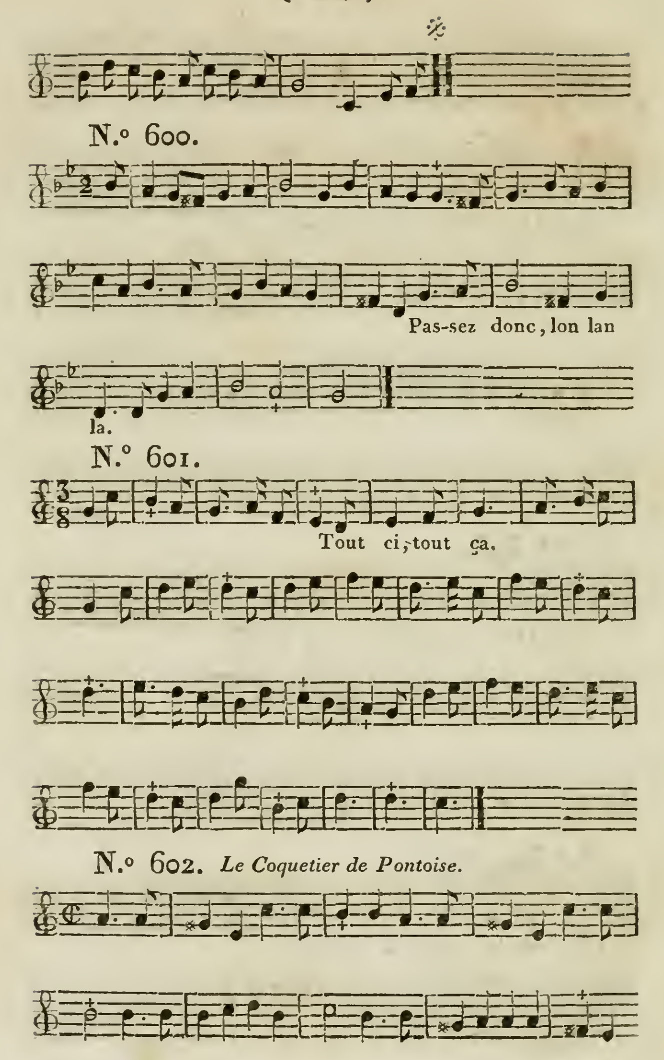

N.° 588.
Quand il ai-me, il aime, il aime, il ai-me.
N°. 589.
Un pe - tit Bru-net.
N.° 590.
Non, non, non, l'a-mour doit tout char-mer.

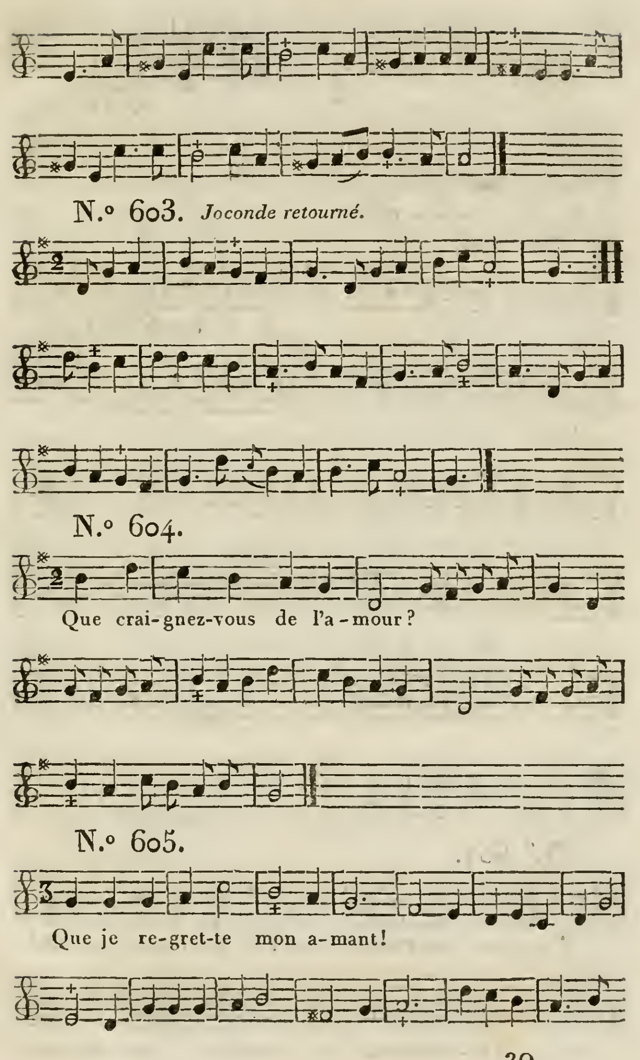

N.° 591.
Beau-tés, à qui l'on ju - re u-ne ar - deur é - ter-
nel - - - le.
N.° 592.
Ber-gers, chan-tez sur ce ri - va - ge le nou-veau
roi que nous donnent les cieux : a-vant que de sa-
voir son des - tin glo - ri - eux il a-voit dé - jà
vo-tre homma - - ge : chantez et que son nom ré-
veil - - - le les é-chos. É - le - vé dans nos

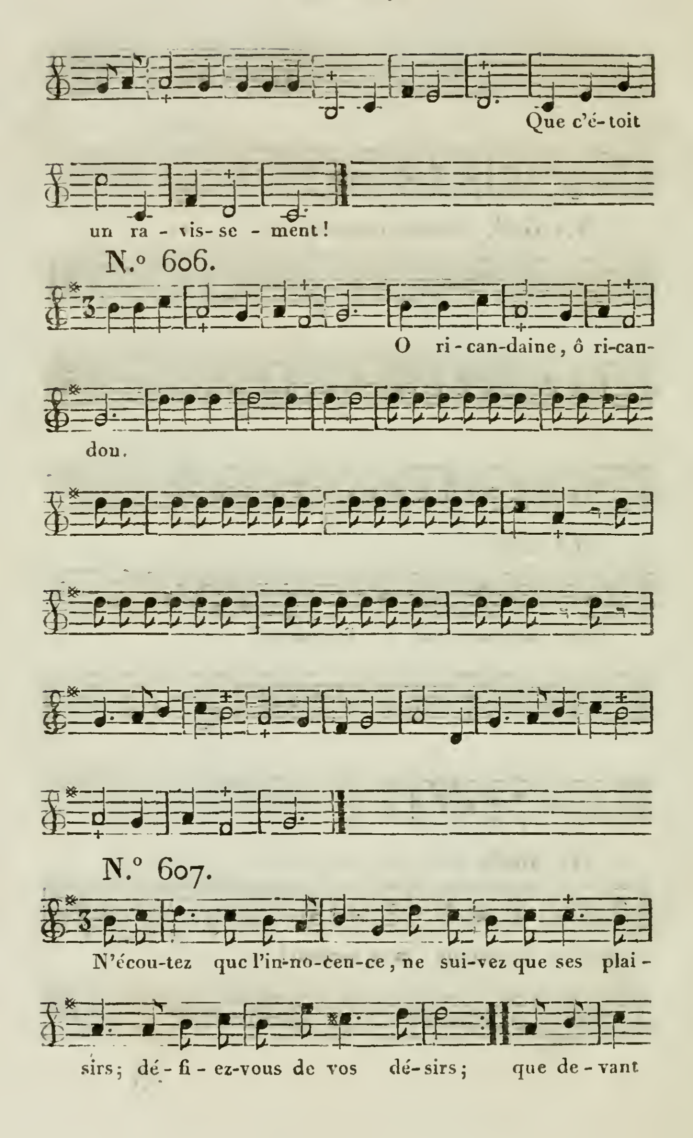

bois, il ai - me nos mu-set-tes; puis-se-t-il dans sa
cour trouver le doux re-pos qu'il a goû - té dans
nos re - trai - - - - tes; puis-se-t-il dans sa
cour trouver le doux re-pos qu'il a goû - té dans
nos re - trai - - - tes!
N.° 593.
Le sort qui vous pro - di-gue au - jour-d'hui ses fa -
veurs surprend, com-ble à la fois votre espoir et le
nô - - - tre: vo-tre gloi-re fe - ra les plai -
sirs de nos cœurs, no-tre a - mour nous ré-pond du
vô-tre; votre gloi-re fe - ra les plai - sirs de nos


cœurs, no-tre amour nous ré-pond du vô - - - tre.
N.o 594.
Con-tre mon gré je ché-ris l'eau.
No. 595.
Il faut, quand l'a - mour nous presse.
N.o 596.
C'est dans ces lieux que règne l'inno-cen-ce.

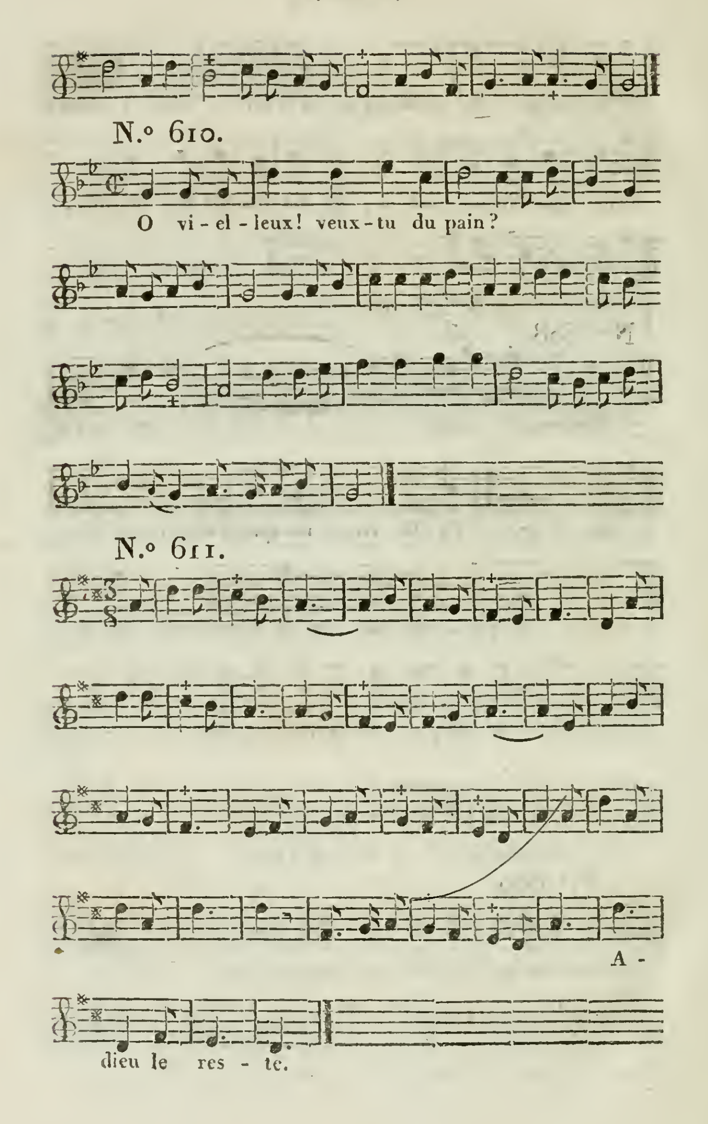

N.° 597.
Quand je vous ai don - né mon cœur.
N.° 598.
Ah! Thé-rè - se, qu'on est ai - se!
N.° 599.
Dan - sons le nouveau co - til - lon.
Fin.

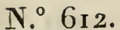

N.o 600.
Pas-sez donc, lon lan
la.
N.° 601.
Tout ci, tout ça.
N.o 602. Le Coquetier de Pontoise.


N.° 603. Joconde retourné.
N.° 604.
Que crai-gnez-vous de l'a-mour?
N.° 605.
Que je re-gret-te mon a-mant!


Que c'é-toit
un ra - vis- se - ment!
N.° 606.
O ri-can-daine, ô ri-can-
dou.
N.° 607.
N'écou-tez que l'in-no-cen-ce, ne sui-vez que ses plai -
sirs; dé - fi - ez-vous de vos dé-sirs; que de - vant


la rai-son ils gar-dent le si - len - ce : n'é-cou -
tez que l'in-no - cen-ce , ne sui-vez que ses plai-sirs ,
ne sui-vez que ses plai - sirs.
N.° 608.
Ne son-gez qu'à ri - - - - - - - - - - re et qu'à
Fin.
boi - - re. Fo - lâ - trez ; mo quez - vous dans le
sein du re- pos , des le - çons de l'hon-neur , des fa -
veurs de la gloi - re, et de l'ex-em-ple des hé - ros :
ne son-gez qu'à ri - - - re et qu'à boi-re. Ne songez, etc.
N.° 609.
Heureux qui fuit dès sa jeu-nes- se.


N.º 610.
O vi - el - leux! veux - tu du pain?
N.º 611.
A -
dieu le res - te.



N.° 612.

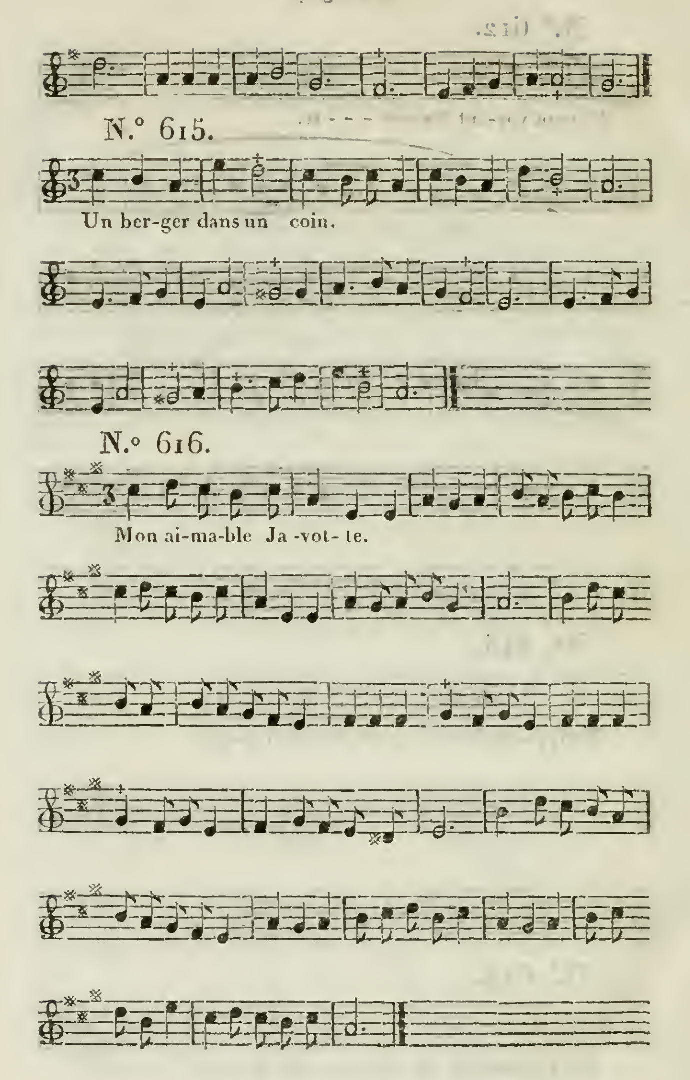
Pier-rot voy-ant Na-net - - - te.

N°. 613.

Non, ja - mais vous ne fû-tes si bel-le.

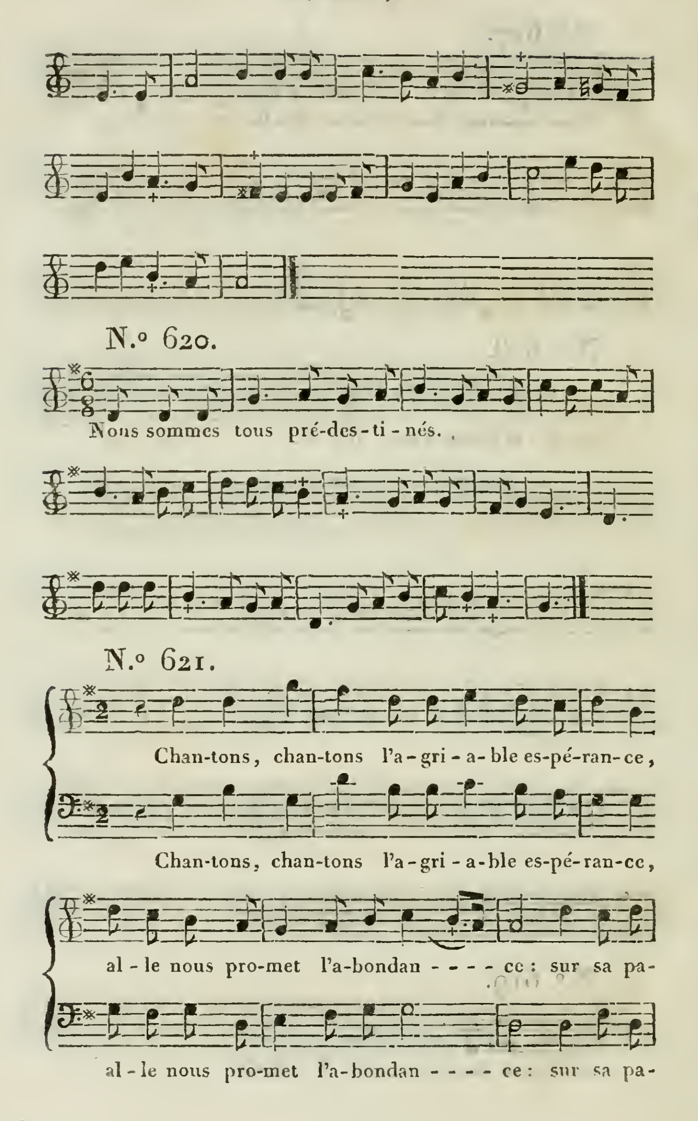
N.° 614.

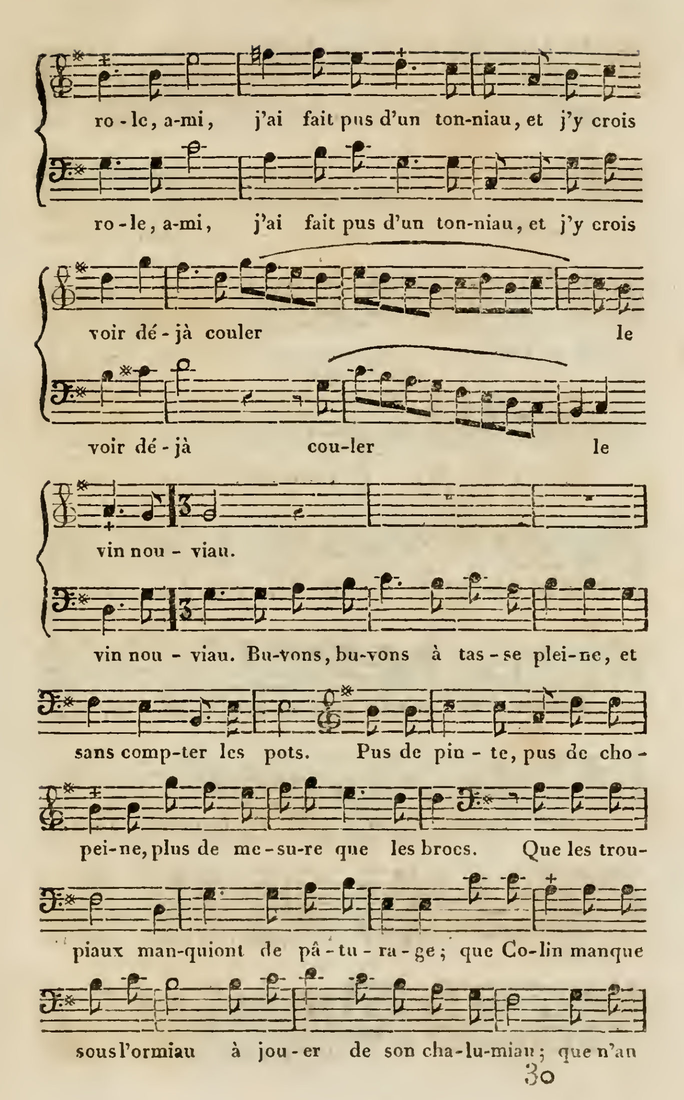
Sur les bords de la Sei- ne, Hé - lè - ne.

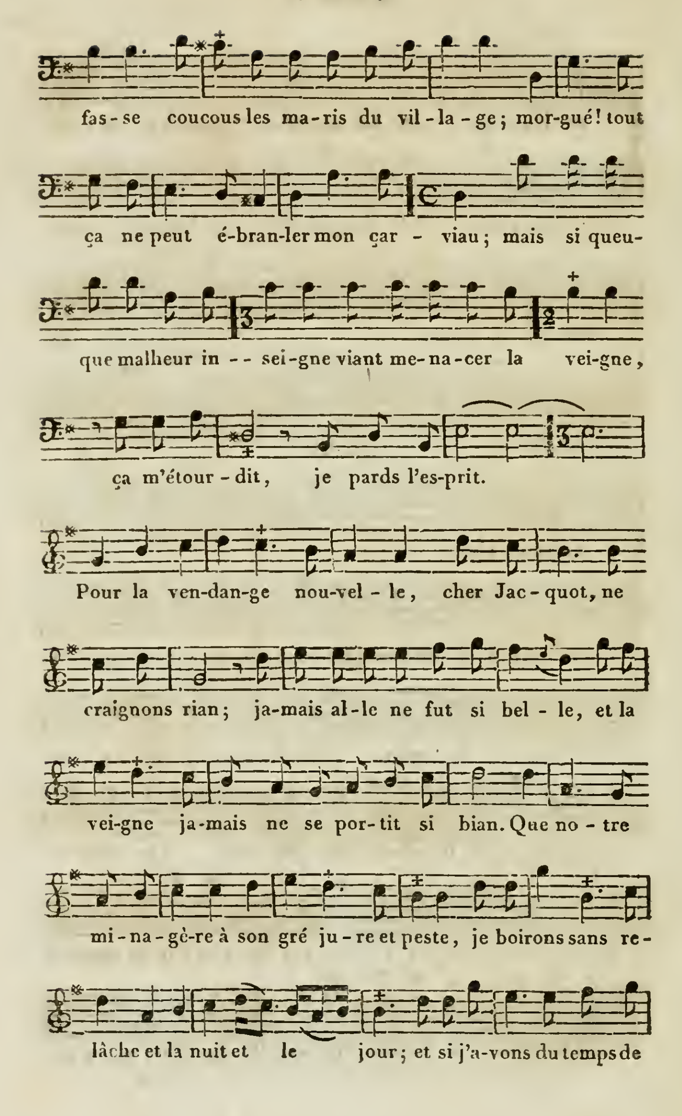

N.° 615.
Un ber-ger dans un coin.
N.° 616.
Mon ai-ma-ble Ja -vot- te.

N.° 617.

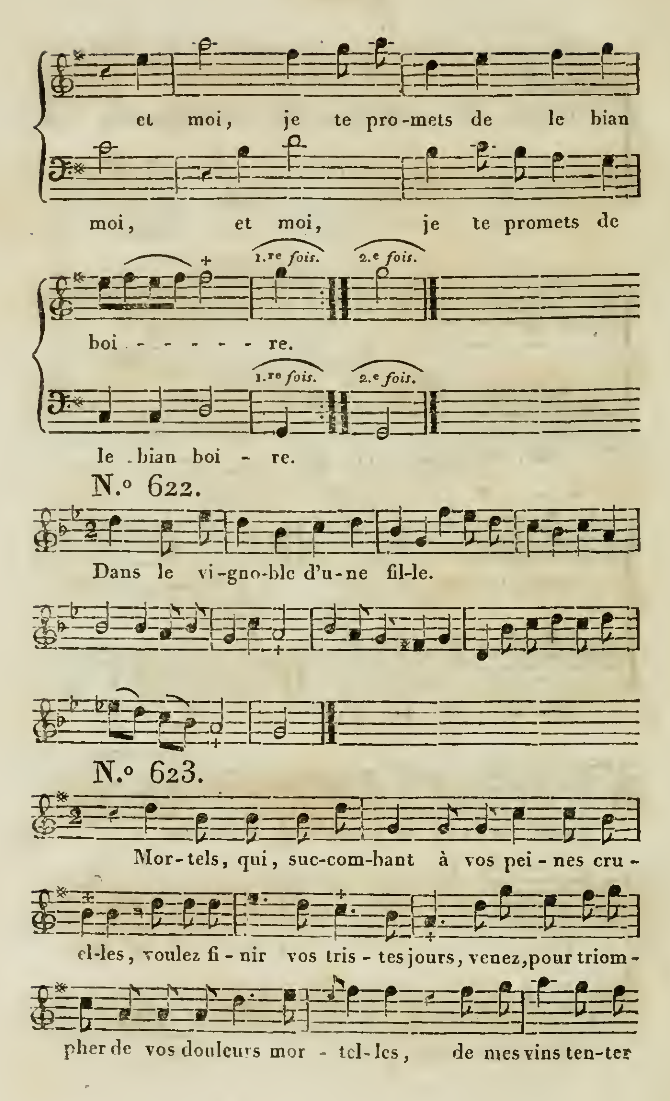

Nous ser-vons, pour vous sa - tis- fai - re.
N.° 618.
Voi-ci la Saint-Jean d'é - té.
N.° 619.
Ah! Ni - co - las, sois - moi fi - dé - le.

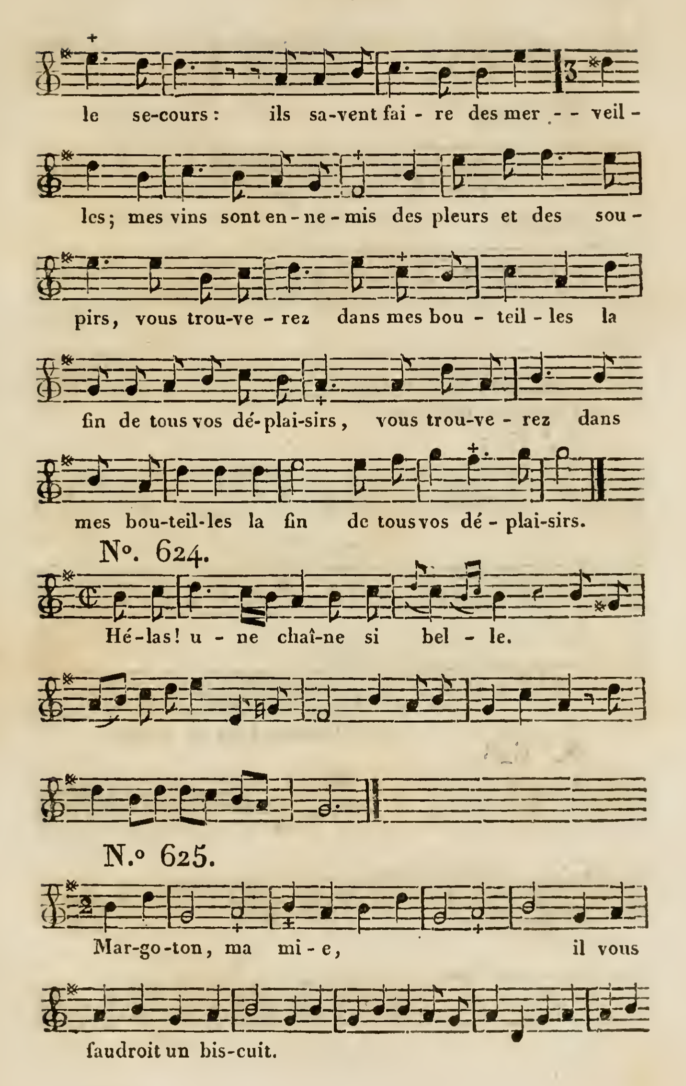

N.° 620.
Nous sommes tous pré-des-ti-nés.
N.° 621.
Chan-tons, chan-tons l'a-gri-a-ble es-pé-ran-ce,
Chan-tons, chan-tons l'a-gri-a-ble es-pé-ran-ce,
al-le nous pro-met l'a-bondan - - - - ce : sur sa pa-
al-le nous pro-met l'a-bondan - - - - ce : sur sa pa-

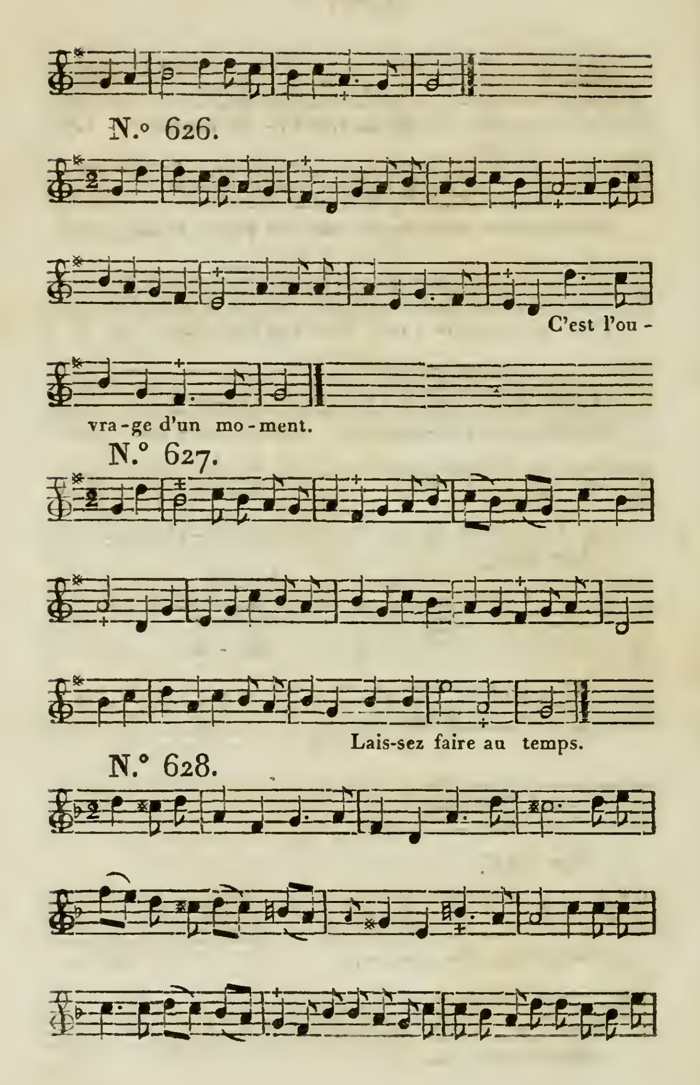

ro - le, a-mi, j'ai fait pus d'un ton-niau, et j'y crois
ro - le, a-mi, j'ai fait pus d'un ton-niau, et j'y crois
voir dé - jà couler le
voir dé - jà cou-ler le
vin nou - viau.
vin nou - viau. Bu-vons, bu-vons à tas - se plei-ne, et
sans comp-ter les pots. Pus de pin - te, pus de cho -
pei-ne, plus de me - su-re que les brocs. Que les trou-
piaux man-quiont de pâ - tu - ra - ge; que Co-lin manque
sous l'ormiau à jou - er de son cha-lu-miau; que n'an


fas-se coucous les ma-ris du vil-la-ge; mor-gué! tout
ça ne peut é-bran-ler mon car - viau; mais si queu-
que malheur in -- sei-gne viant me-na-cer la vei-gne,
ça m'étour-dit, je pards l'es-prit.
Pour la ven-dan-ge nou-vel-le, cher Jac-quot, ne
craignons rian; ja-mais al-le ne fut si bel-le, et la
vei-gne ja-mais ne se por-tit si bian. Que no-tre
mi-na-gè-re à son gré ju-re et peste, je boirons sans re-
lâche et la nuit et le jour; et si j'a-vons du temps de

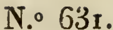

res- te, je le bâil-le-rons à l'a-mour. Dieu du rai -
Dieu du rai -
sin, sou- tians ta gloi - - - - - - - re, je
sin, sou-tians ta gloi - - - - - - - re, je
1.re fois.
2.e fois.
sou - tiandrai ta loi : tu me promets du
1.re fois.
2.e fois.
sou-tian - drai ta loi :
vin, et moi, je te promets de le bian boi - - - -
re; et moi, et moi,
tu me pro-mets du vin, et moi, et

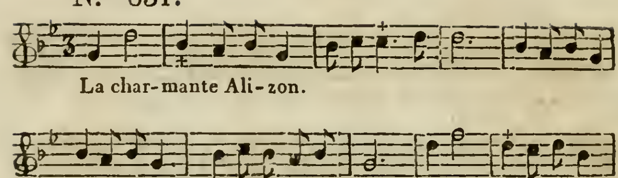

et moi, je te pro-mets de le bian
moi, et moi, je te promets de
1.re fois. 2.e fois.
boi - - - - - - re.
1.re fois. 2.e fois.
le bian boi - re.
N.° 622.
Dans le vi-gno-ble d'u-ne fil-le.
N.° 623.
Mor-tels, qui, suc-com-bant à vos pei-nes cru-
el-les, voulez fi-nir vos tris-tes jours, venez, pour triom-
pher de vos douleurs mor - tel-les, de mes vins ten-ter

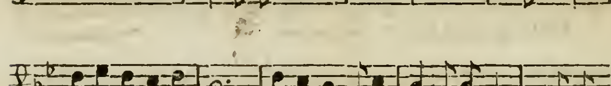

le se-cours : ils sa-vent fai - re des mer - - veil -
les ; mes vins sont en - ne - mis des pleurs et des sou -
pirs, vous trou-ve - rez dans mes bou - teil - les la
fin de tous vos dé-plai-sirs, vous trou-ve - rez dans
mes bou-teil-les la fin de tous vos dé - plai-sirs.
N°. 624.
Hé-las! u - ne chaî-ne si bel - le.
N.° 625.
Mar-go-ton, ma mi - e, il vous
faudroit un bis-cuit.

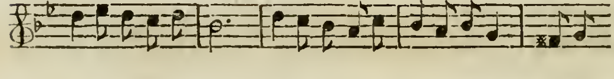

N.° 626.
C'est l'ou -
vra-ge d'un mo-ment.
N.° 627.
Lais-sez faire au temps.
N.° 628.

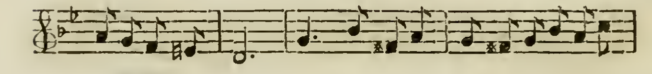

N.° 629.
L'été je veux fai - re la guerre.
N.° 630. Air du Jardinet.
1.re fois.
2.e fois.



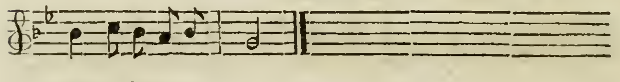




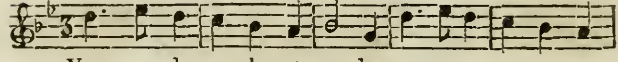




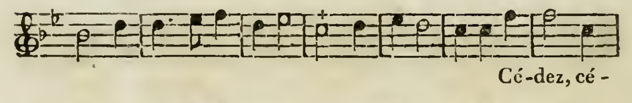




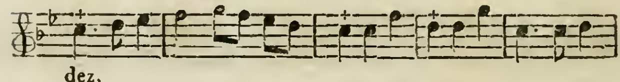
N.° 632.



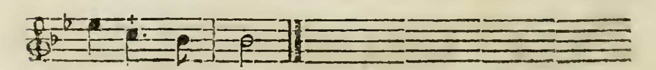
Vous ne de-vez plus at-ten-dre.



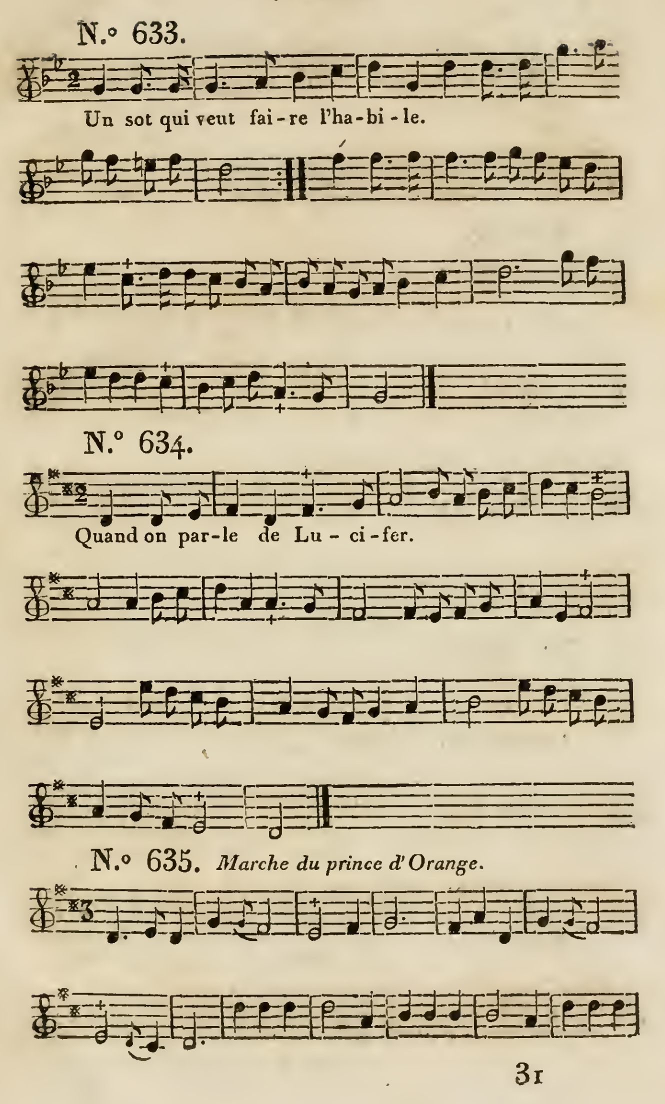
Cé-dez, cé -

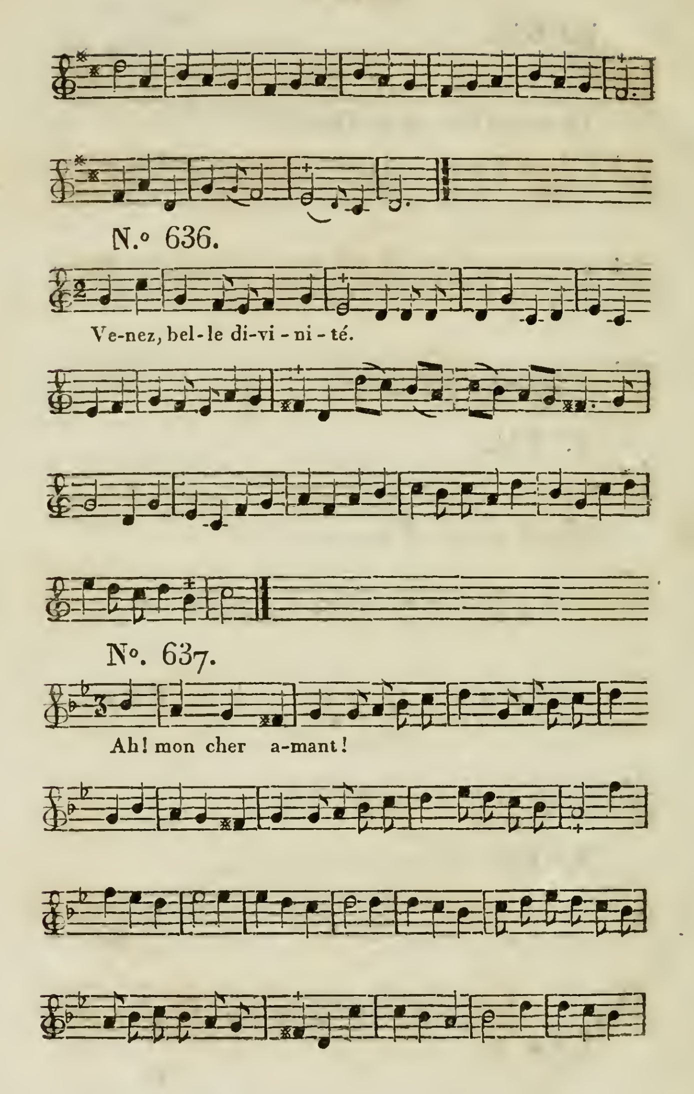


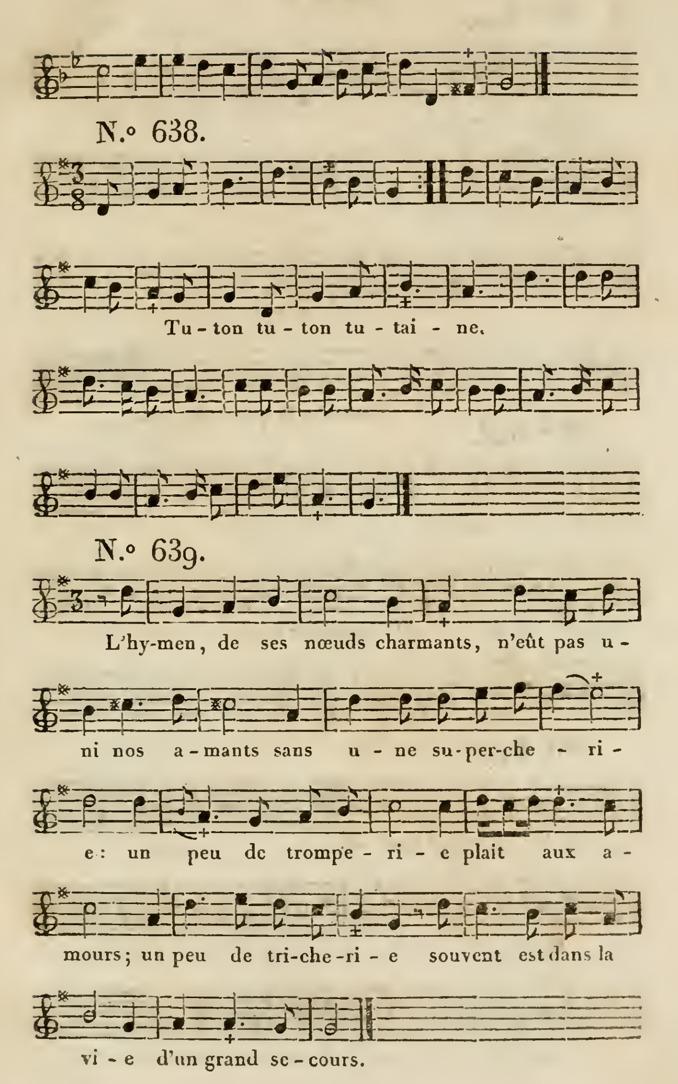
dez.



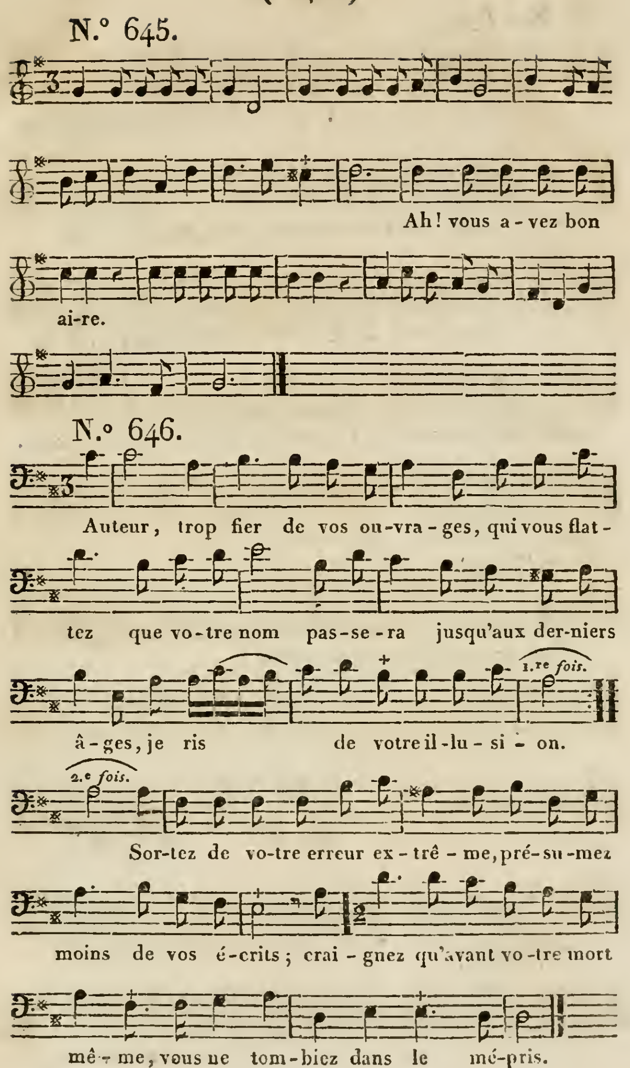
N.° 633.


Un sot qui veut fai-re l'ha-bi-le.
N.° 634.
Quand on par-le de Lu-ci-fer.
N.° 635. Marche du prince d'Orange.

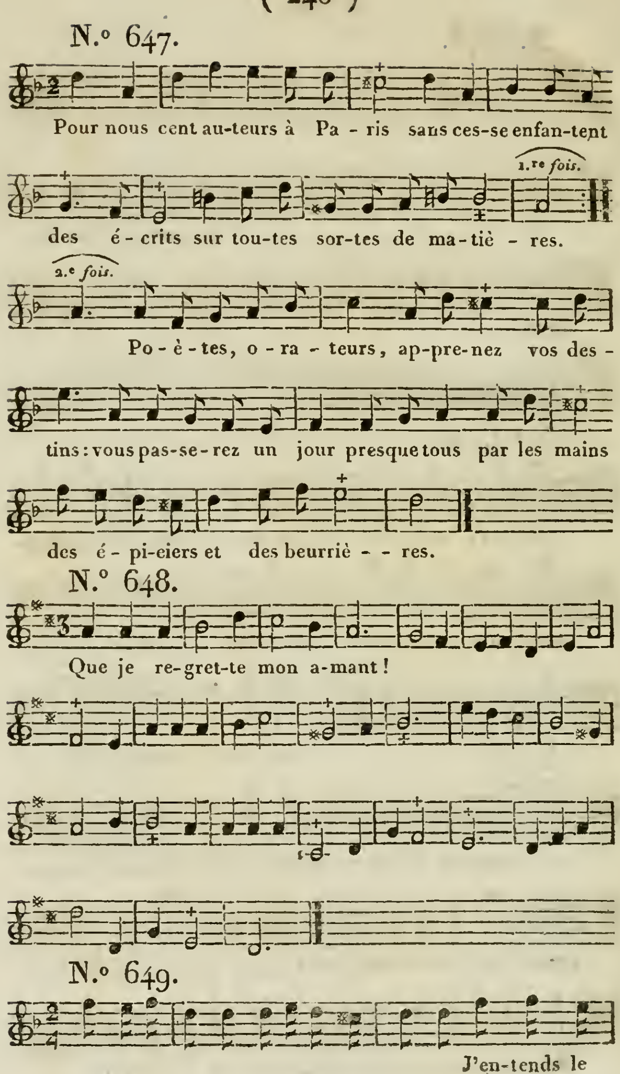

N.° 636.
Ve-nez, bel-le di-vi - ni - té.
N°. 637.
Ah! mon cher a-mant!


N.° 638.
Tu - ton tu - ton tu - tai - ne.
N.° 639.
L'hy-men, de ses nœuds charmants, n'eût pas u -
ni nos a - mants sans u - ne su-per-che - ri -
e : un peu de trompe - ri - e plait aux a -
mours ; un peu de tri-che-ri - e souvent est dans la
vi - e d'un grand se - cours.

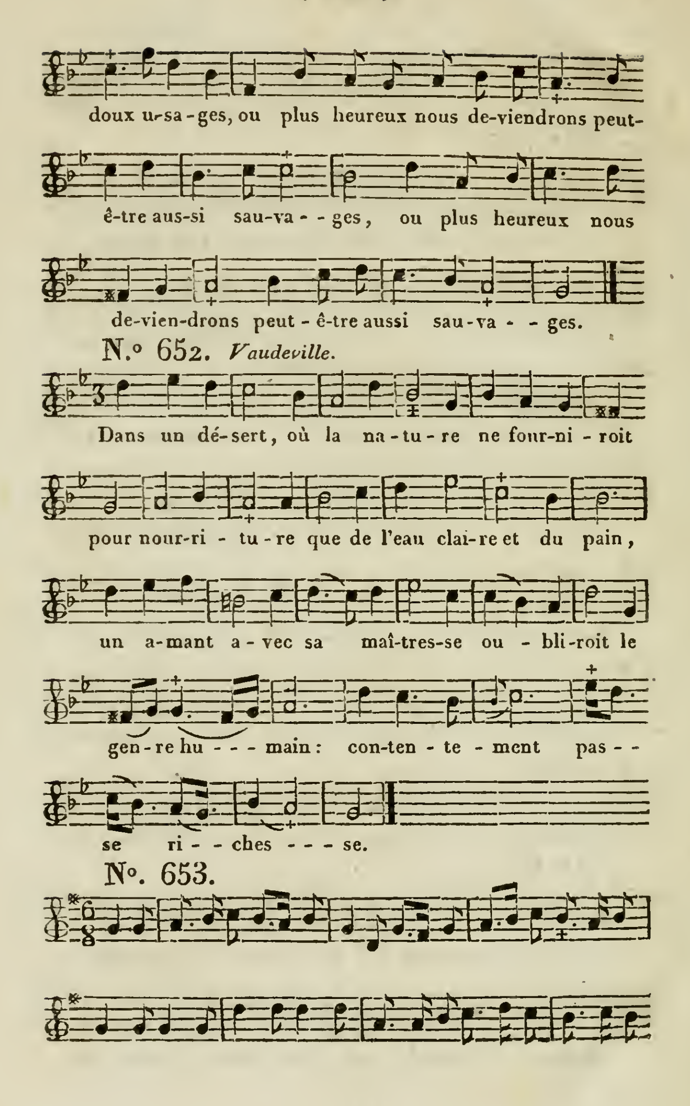

N.° 640.
1.re fois.
2.e fois.
Comm' v'là qu'est fait, etc.
N.° 643.
O turlu-tai-ne.
N.° 644.
Si la jeu-ne An-net-te.

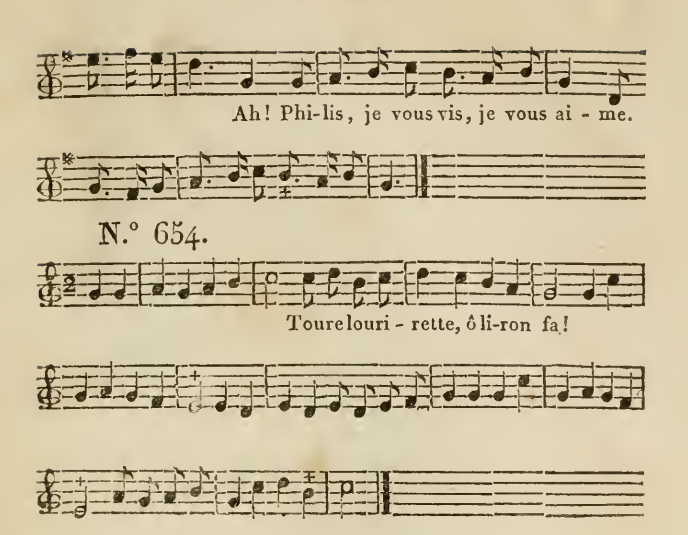

N.° 645.
Ah! vous avez bon
ai-re.
N.° 646.
Auteur, trop fier de vos ou-vra-ges, qui vous flat-
tez que vo-tre nom pas-se-ra jusqu'aux der-niers
â-ges, je ris de votre il-lu-si-on.
1.re fois.
2.e fois.
Sor-tez de vo-tre erreur ex-trê-me, pré-su-mez
moins de vos é-crits; crai-gnez qu'avant vo-tre mort
mê-me, vous ne tom-biez dans le mé-pris.

N.° 647.


Pour nous cent au-teurs à Pa - ris sans ces-se enfan-tent
1.re fois.
des é - crits sur tou-tes sor-tes de ma-tiè - res.
2.e fois.
Po - è - tes, o - ra - teurs, ap-pre-nez vos des -
tins : vous pas-se-rez un jour presque tous par les mains
des é - pi-eiers et des beurriè - - res.
N.° 648.
Que je re-gret-te mon a-mant !
N.° 649.
J'en-tends le


mou-lin ta-que-ter.
N.° 650.
É-loignons-nous gaî-ment du port; s'af-fli-ger est u-
ne foi-bles-se. Mes a-mis, al-lons sans tris-
tes-se ou nous ap-pel-le no-tre sort: par
tou-te la ter-re ha-bi-ta-ble, lorsque l'on a l'es-
prit joy--eux, on est toujours moins mi-sé-
ra-ble, si l'on ne sau-roit ê-tre heureux; on est tou-
jours moins mi-sé-rable, si l'on ne sau-roit être heureux.
N.° 651.
N'appré-hendons pas des Hu-rons les fa-rouches vi-
sa-ges; ou nous les ap-pri-voi-se-rons par nos plus


doux u-sa-ges, ou plus heureux nous de-viendrons peut-
ê-tre aus-si sau-va - - ges, ou plus heureux nous
de-vien-drons peut - ê-tre aussi sau-va - - ges.
N.° 652. Vaudeville.
Dans un dé-sert, où la na-tu-re ne four-ni-roit
pour nour-ri - tu-re que de l'eau clai-re et du pain,
un a-mant a-vec sa maî-tres-se ou - bli-roit le
gen-re hu - - - main: con-ten - te - ment pas - -
se ri - - ches - - - se.
N°. 653.


Ah! Phi-lis, je vous vis, je vous ai - me.
N.° 654.
Tourelouri - rette, ô li-ron fa!

FIN.



